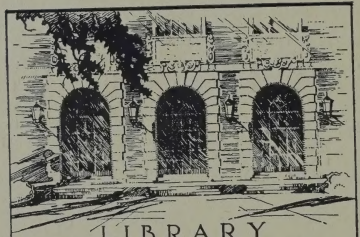


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
844B28
DB14

NOTICE: **Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.**

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.
To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAY 09 1990

MAR 15 1990

L161—O-1096

44B28
DB14

Maurice BADOLLE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
DOCTEUR ÈS LETTRES

L'ABBÉ JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY
(1716-1795)

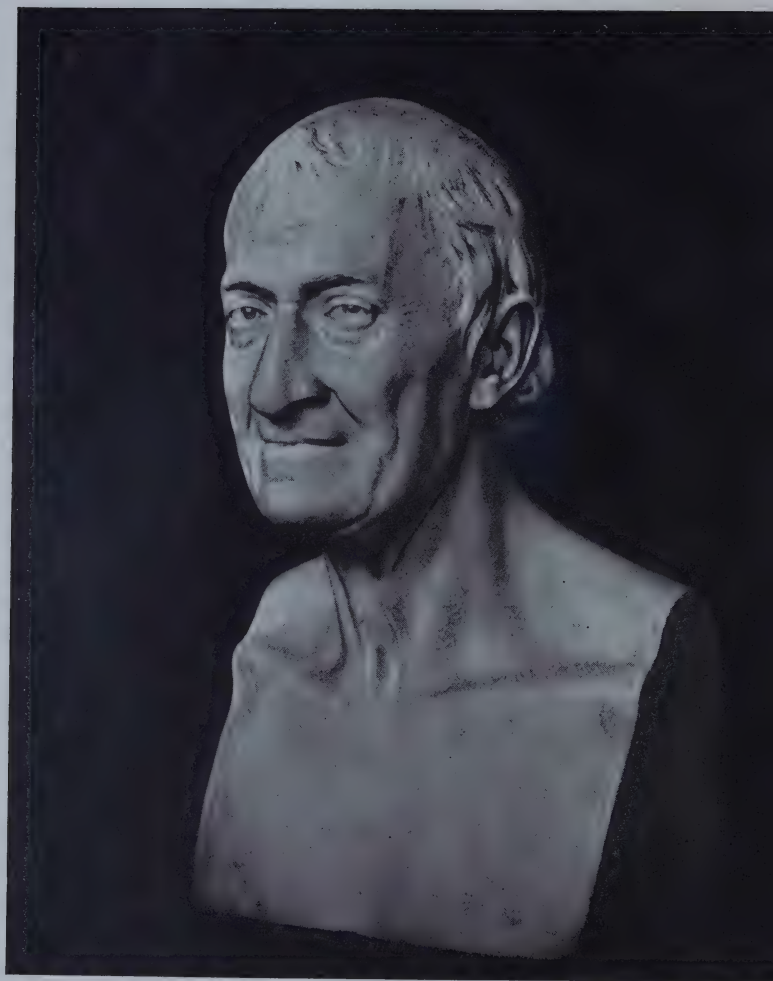
ET

L'HELLÉNISME EN FRANCE
DANS LA
SECONDE MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

PRÉFACE DE M. FERNAND LAUDET
MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

L'ABBÉ JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY



L'Abbé J.-J. Barthélemy

1716 — 1795

(Buste de Houdon au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale)

Maurice BADOLLE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
DOCTEUR ÈS LETTRES

L'ABBÉ JEAN-JACQUES BARTHÉLEMY

(1716-1795)

ET

L'HELLÉNISME EN FRANCE

DANS LA

SECONDE MOITIÉ DU XVIII[e] SIÈCLE

PRÉFACE DE M. FERNAND LAUDET
MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL

MANIBUS

PATRIS MEI MATRIQUE

CARISSIMAE

648827

PRÉFACE

En nous ramenant à l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, vous nous racontez, Monsieur, une vie intéressante, vous analysez une œuvre qui l'est peut-être moins, mais vous faites à coup sûr vous-même un livre très intéressant.

D'abord, vous sortez de l'ombre une figure oubliée, injustement, comme l'a dit Sainte-Beuve, mais sur laquelle, de nos jours, Brunetière, Faguet, Jules Lemaître, René Doumic et tant d'autres ont fait le silence, comme Voltaire l'avait fait dans son temps.

Et c'est pourquoi vous avez été heureusement inspiré en écrivant ces pages, car, actuellement, il est certains écrivains sur lesquels trop d'écrivains se répètent, et il ne peut que nous paraître agréable qu'on nous présente un revenant.

En effet, pour les jeunes d'aujourd'hui, Barthélemy est bien un revenant.

Il n'en était pas de même parmi les contemporains de ma lointaine adolescence. Alors, le grec et aussi l'ancienne Grèce avaient leur prestige, et, en ce qui me concerne, neveu de M. Barbié du Bocage, petit-fils du grand géographe qui fit l'atlas du voyage du jeune Anacharsis, j'ai été élevé dans l'admiration convenue du roman historique de l'abbé Barthélemy, et mes grands-parents m'ont toujours assuré qu'il était charmant.

Je parle du livre, car de l'Abbé on n'en disait rien, à une époque où l'on s'occupait beaucoup plus des ouvrages que de leurs auteurs. Mais vous, Monsieur, vous avez consacré la moitié de votre livre à la vie de l'écrivain, et laissez-moi vous dire que c'est la partie la plus captivante de votre œuvre, car le voyage de l'abbé Barthélemy à travers le monde a plus d'attrait que celui du jeune Scythe à travers la Grèce.

Et cependant vous êtes très discret et moins avide que d'autres de fouiller la vie privée de votre personnage. Vous

ne dites de cet abbé du XVIII^e siècle que ce qu'il a bien voulu nous dire de lui. Vous ne semblez pas avoir désiré en savoir davantage et peut-être, me répondrez-vous, que c'est parce qu'on ne peut en connaître plus, et que cet abbé disert et sage a aimé tout simplement, avec la même passion respectueuse, ses médailles et M^me de Choiseul, et vous auriez raison.

« Cet Abbé ! » disons-nous. Mais qu'entendons-nous par là ? Etait-il seulement le grand abbé de Chanteloup ? En portait-il simplement l'habit, lequel était, au XVIII^e siècle, une sorte de passeport, ou bien avait-il dépassé les ordres mineurs, en un mot était-il prêtre ?

A vous entendre, on est perplexe.

A dix-sept ans, dites-vous, il décide de lui-même d'entrer dans l'état ecclésiastique et, plus tard, sur les registres de l'état civil d'Aubagne, on trouve, au bas d'un acte de naissance d'un de ses neveux : *J.-J. Barthélemy, prêtre,* et il est également inscrit sur le registre des prêtres natifs de sa commune. Enfin, il prêcha deux carêmes aux Ursulines d'Aubagne, et M^gr de Bausset lui offrit le poste de vicaire général, lorsque l'évêché de Béziers lui fut conféré. Tout ceci semblerait indiquer qu'il ait reçu la prêtrise avant de renoncer à l'état ecclésiastique. Cependant, ces preuves ne vous paraissent pas suffisantes et je me range d'autant plus volontiers à votre avis qu'il me paraît plus simple de croire sur parole Barthélemy, quand il nous dit : « Je finis mon séminaire et, quoique pénétré des sentiments de la religion, peut-être même parce que j'en étais pénétré, je n'eus pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. »

Il mena d'ailleurs une vie toute laïque et la religion ne paraît pas avoir fait souvent l'objet de ses réflexions. Il appartenait à son siècle, siècle de doute et surtout d'indifférence, mais il était plus près de Fontenelle que des encyclopédistes, et jamais il ne s'en prit à la foi ou à l'Eglise. C'était un philosophe, ou plutôt un sage, qui goûtait davantage l'observation que l'abstrait. Il sent plus qu'il ne réfléchit et, ayant eu à rédiger pour l'éducation d'un jeune homme un traité de morale, vous reconnaissez que le chapitre consacré à la religion renferme des arguments un peu faibles. Finalement, l'Abbé écrit : « C'est dans le cœur que tout l'homme réside et c'est là uniquement qu'il doit chercher son repos, sa gloire et son bonheur. » Au fond, il s'apparentait à Rousseau et déclame aussi fort que lui sur l'esprit

d'humanité qui se trouvait dans la nature et qu'ont banni nos préjugés et nos passions. Ecoutons Anacharsis : « Dans ma jeunesse, je cherchais le bonheur chez les peuples éclairés ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connaît que les lois de la nature. »

Si éloigné qu'il fût de l'inquiétude religieuse, Barthélemy ne pouvait pas cependant la négliger chez les Grecs. Vous nous rappelez qu'il s'arrête volontiers sur les mystères d'Eleusis, et c'est bien le mot qui convient ; il *s'arrête*, et c'est tout. Du moins nous épargne-t-il les fadeurs de la mythologie et préfère-t-il monter jusqu'à un déisme consolateur. « L'idée de Dieu, dit-il, adoucit l'existence et fortifie la vertu ; elle permet seule d'expliquer l'univers et le mouvement, elle se justifie par le consentement universel. »

Notre Abbé, dites-vous, « s'éteignit doucement, tandis qu'il lisait une ode d'Horace ». C'était, je crois, la IV^e^ du livre I^er^ où apparaît la pâle mort qui impose à tous ses lois, et cette attitude finale plut à quelques-uns. Mais, en réalité, Barthélemy était bien mieux qu'un dilettante, car il fut aussi bon que sage, aussi irréprochable que studieux, et surtout il fut « ami » et « aimé ».

Cette douce vie de Barthélemy, vous la retracez avec infiniment d'agrément. Vous nous montrez les étapes de ce Provençal qui, après avoir passé entre les mains des Oratoriens, des Jésuites et des Lazaristes de sa région, fut par hasard séduit par les secrets des langues hébraïques et par les délices de l'archéologie, se trouva trop à l'étroit dans sa petite ville, la quitta pour toujours à vingt-neuf ans, et gagna la capitale où, peu à peu, « il se mit toute l'antiquité dans la tête ».

Il entra à Paris dans le monde des érudits et dans le monde tout court, et, dans l'un comme dans l'autre, sa science et son esprit, et surtout son charme, le mirent en réputation, du moins dans des milieux choisis. Il a très bien exprimé ce qu'il a pu recueillir de l'influence parisienne et de l'éloignement de Marseille, quand il a dit : « J'appris de mes maîtres à mettre les points sur les i, moi qui, souvent, ne mettais pas les i sous les points. »

Il est le créateur de la science numismatique et devient célèbre chez les savants de l'Europe, comme il le sera dans la suite chez les Français moyens de son époque par le voyage du jeune Anacharsis.

Avec vous, nous suivons Barthélemy à Rome, où sa vie

fut désormais liée à celle des Choiseul, dont il devint pour toujours « l'ami unique ». Il les suivit dans l'exil, c'est-à-dire dans le triomphe de Chanteloup, mais il s'y ennuya. Enfin, il revint avec joie à Paris, à ses médailles et à ses relations. La Révolution dispersa celles-ci, mais les médailles lui restèrent et la Convention même les lui rendit, après l'avoir arraché à son cabinet et mis quelques jours en prison.

Les événements, plus encore que son grand âge, avaient achevé ses forces et déconcerté son optimisme. Il appelait la Révolution une *Révélation*, et il parut ne plus désirer vivre. Vous nous le montrez, une dernière fois, sur son lit de mort, s'éteignant si doucement qu'on le crut endormi.

*
* *

Vos lecteurs ne manqueront pas de noter, dans l'intéressante histoire de cet écrivain, que les mêmes petites aventures arrivent aux érudits de tous les temps.

Et d'abord, devançant de plus d'un siècle un de ses successeurs aux Inscriptions et Belles-Lettres, qui fut au moins aussi savant que lui, Barthélemy ne craignit pas de démolir les légendes. Il fit un mémoire pour affirmer que le Pactole n'avait jamais roulé beaucoup d'or, et il est plaisant d'entendre ce Provençal dire : « Les Grecs, en général, exagéraient, par goût, par ignorance ou par habitude... »

Il lui arriva aussi, en faisant quelques emplettes à Rome, d'éprouver les risques des achats. Ce connaisseur fut la dupe des faussaires et envoya au comte de Caylus des peintures, dites anciennes, de Pompéi que l'on venait de fabriquer dans un atelier des faubourgs de la ville éternelle.

Enfin, cet érudit si personnel, si consciencieux, n'échappa pas à l'accusation de plagiat. A propos d'études, sur les caractères numériques des Phéniciens et aussi sur leur alphabet, son honorabilité scientifique fut discutée, et Swinton lui reprocha d'avoir utilisé ses recherches. Barthélemy se défendit et eut l'opinion pour lui, mais il passa par quelques mauvais jours qui troublèrent sa sérénité habituelle.

Il s'en consola dans le monde où il avait bonne place, car si, du point de vue fureteur, il était un rat de bibliothèque, il n'avait en rien au dehors l'allure d'un savant sauvage et négligé. Il était recherché et élégant comme son style, très sportif pour l'époque et fidèle soupeur. On goûtait le charme

de sa conversation comme la distinction de son esprit, et vous n'avez pas omis de nous le représenter dans l'intimité conviviale des Lauzun, des Boufflers, des Beauvau et de Mme du Deffand, pour laquelle il avait une sincère affection.

Cependant, vous estimez qu'il prisait peu son époque, mais cela est très français, très parisien. Si Talleyrand considérait le XVIIIe siècle comme un temps où l'on avait connu le bonheur de vivre, Barthélemy regrettait de n'avoir pas vécu au XVIIe. « Nous ne sommes plus, disait-il, dans le siècle frivole de Racine où l'on ne cherche qu'à plaire, mais dans le siècle de la Raison où l'on ne cherche qu'à connaître. » Il est très difficile pour ses lectures, n'apprécie guère, parmi les écrivains de son temps, que Voltaire et Rousseau et considère les autres « comme des frotteurs de pensée ».

Sous la Terreur, il fut dénoncé par un commis quelconque comme un aristocrate de pensée et, ainsi que nous l'avons vu, on l'incarcéra. Avec la duchesse de Choiseul, ce fut Anacharsis qui le sauva et aussi le réhabilita. En ses mémoires, il se plaît à consigner la lettre du citoyen Paré, ministre de l'Intérieur, « contrastant si fort avec les mœurs actuelles ».

Elle débutait ainsi : « En rentrant dans la Bibliothèque nationale, d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la Bibliothèque d'Euclide : « C'en est fait, je ne sors plus d'ici. » Non, citoyen, vous n'en sortirez plus et je fonde ma certitude sur la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec tant de séduction les beaux jours de la Grèce et ses mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et de grandes choses. »

*
* *

Mais je viens de rappeler le nom d'Anacharsis, et n'est-ce pas vraiment un peu tard pour parler de lui, car c'est par Anacharsis que Barthélemy est venu jusqu'à nous, et vous ne lui auriez pas probablement consacré un livre s'il avait simplement classé des médailles et aimé les Choiseul ?

Le voyage en Grèce est-il donc une œuvre remarquable ? Je ne crois pas que nous oserions l'affirmer. Si ce livre a eu le succès prodigieux que vous avez très justement rappelé,

si l'on a même comparé son auteur à Tacite, et s'il a pu retenir l'opinion au moment où la politique l'absorbait, c'est uniquement parce qu'il venait miraculeusement à son heure.

Cette heure a passé, et ce livre n'est plus.

Aujourd'hui, Anacharsis ne garde un peu de vie qu'à cause de Barthélemy, alors qu'en 1789 Barthélemy ne fut universellement connu qu'à cause d'Anacharsis.

Avec une grande érudition, vous avez très bien montré, dans la seconde partie de votre livre, le retour de la France à l'antiquité grecque, à la fin du XVIII^e^ siècle.

En revenant aux Grecs, on croyait revenir plus près de la nature et l'on suivait avec enthousiasme Rousseau qui n'avait jamais su le grec, comme on suivait aveuglement en Grèce les pas de Barthélemy qui n'était jamais allé en Grèce.

Mais, du moins, le voyage d'Anacharsis était l'aboutissement de quarante années de recherches et l'expression de milliers de notes. Barthélemy avait d'abord pensé faire voyager son jeune homme dans l'Italie qu'il connaissait, mais il s'aperçut que, livresquement, il connaissait bien mieux la Grèce. C'est elle qu'il voulut remettre en lumière, et tous les amateurs d'alors lui surent un gré infini de leur avoir rebâti Athènes et Sparte.

Le temps a calmé, pour ne pas dire éteint, cet enthousiasme, et, aujourd'hui, le roman historique de Barthélemy nous semble bien ennuyeux. Nous ne consentons qu'à en admirer la marqueterie.

Il a suffi d'ailleurs que Chateaubriand passât après Barthélemy pour montrer ce que peuvent l'éclat du talent et l'art du peintre. Le même canevas a été transfiguré et les lecteurs ont changé d'itinéraire.

Il n'en demeure pas moins que, par le succès qu'elle a rencontré, l'œuvre de Barthélemy entre dans la littérature française. A supposer qu'elle en fût momentanément sortie, votre savante et captivante étude l'y a ramenée.

FERNAND LAUDET.

AVANT-PROPOS

J'avais songé à placer en épigraphe, au début de ce travail, une phrase empruntée à la savante étude de M. Rocheblave sur le comte de Caylus : « Vraiment, plus on lit Barthélemy, plus on s'en éprend et l'on s'étonne, devant un si agréable sujet d'étude, que personne n'ait songé à le faire revivre, autrement qu'en médaillon. » J'ai craint d'induire en erreur par cette citation et d'annoncer inexactement ce que j'ai voulu faire.

C'est bien de l'abbé Barthélemy et de son œuvre capitale, le Voyage du jeune Anacharsis, *que j'entends traiter d'abord. L'abbé Barthélemy est une figure intéressante, qui vaut d'être mise en lumière, et son œuvre mérite mieux qu'une mention dédaigneuse dans un manuel. Mais cette œuvre et cet écrivain, aujourd'hui presque oubliés, ne sauraient à eux seuls retenir notre attention : les écrivains qu'on ne lit plus maintenant ne valent vraiment d'être ressuscités, — serait-ce dans une salle de doctorat, — que s'ils ont exercé une influence et témoignent d'un état d'esprit contemporain ; encore faut-il que cet état d'esprit ait été autre chose qu'une mode passagère ou un caprice de la mondanité. Pendant toute la seconde moitié du* XVIII^e^ *siècle, le goût du grec, en France, n'appartient pas qu'à des Bélise et des Philaminte ; dans toutes les classes de la société, dans toutes les manifestations de l'art et de la littérature, on peut noter la même tendance à imiter, à copier, à singer les Spartiates et les Athéniens. L'un des plus remarquables représentants de cet état d'esprit est l'abbé Barthélemy, par son talent personnel et le succès de son œuvre : c'est là surtout ce qui doit sauver son nom de l'oubli. J'ai cherché à tracer à grands*

traits sa vie d'homme du monde et de savant, avant d'aborder l'étude de l'Anacharsis, *où je retrouve les caractères de toute* œuvre grecque *de ce temps : ce que je dis de la méthode et des procédés, je le pourrais dire aussi bien à propos de tel tableau de Vien, de tel opéra de Gluck.*

Mais j'aurais cru faire œuvre incomplète en m'en tenant au seul Voyage du jeune Anacharsis. *J'ai essayé d'expliquer le succès de cette œuvre si célèbre par les circonstances et le goût de l'époque : il m'a fallu pour cela remonter assez haut dans le* XVIII^e^ *siècle et en arriver à* esquisser *toute une histoire de l'hellénisme en France durant cette période.* Le Jeune Anacharsis *publié, le même goût devient de plus en plus envahissant, mais en un domaine différent : j'ai voulu en conduire l'étude succincte jusqu'à la fin du siècle. Je n'ignore pas qu'on pourra trouver bien rapides parfois, superficiels même, les développements que je consacre à l'hellénisme. Outre que, sur bien des points, il m'aurait fallu répéter en d'autres termes, et sous un autre angle, ce que j'avais dit ou allais dire de* l'Anacharsis, *mon dessein n'était pas et ne pouvait pas être d'entreprendre une étude détaillée de chacune des manifestations du goût grec en France, pendant cinquante années : les ouvrages spéciaux abondent et j'aurais dû me faire successivement critique littéraire, critique artistique, arbitre de la mode et bien d'autres choses encore. J'ai voulu donner seulement une impression générale de ce qu'était cette tendance vers l'antiquité grecque, en l'expliquant aussi clairement que possible dans ses origines et ses conséquences.*

Je dois une particulière reconnaissance à M. Lanson, qui a bien voulu me signaler un sujet d'étude dont je puis avouer qu'il m'a souvent fort diverti et en tout cas beaucoup intéressé. Je demande à M. Mornet d'agréer ma profonde gratitude : ses conseils m'ont été précieux et sa sollicitude s'est traduite par maintes indications, au cours de mon travail. M. le marquis de Barthélemy a eu la grande amabilité de mettre à ma disposition ses riches archives de famille : qu'il en soit vivement remercié. J'aurais voulu pouvoir remercier aussi M. Babelon, qui occupait, avec tant de distinction et d'amabilité, les fonctions où s'était illustré J.-J. Barthélemy : j'ai pu, grâce à lui, étudier les documents

conservés dans les Archives du Cabinet des Médailles. On me pardonnera de dire, en finissant, que, si ce travail a été achevé, malgré les difficultés de l'heure et des obligations professionnelles de plus en plus absorbantes, je le dois en partie aux affectueuses instances de mon père, qui eût été si heureux de le voir terminé, et à qui je ne puis témoigner ma reconnaissance qu'en dédiant ce volume à sa mémoire, et en regrettant qu'il ne soit pas plus digne de lui.

Grenoble, avril 1926.

PREMIÈRE PARTIE

L'abbé Jean-Jacques Barthélemy.
Sa vie. — Ses œuvres savantes.

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE — 1716-1744

La famille des Barthélemy. — Les parents de Jean-Jacques Barthélemy. — Sa naissance. — Tout jeune, il perd sa mère. — Influence exercée sur lui par son père. — Son départ pour le collège des Oratoriens, à Marseille. — Ses études sous la direction du P. Reynaud. — Ses premiers essais littéraires. — Au grand séminaire, chez les Jésuites. — Son projet de thèse monumentale. — Une maladie grave. — Au séminaire des Lazaristes. — Il étudie la langue arabe. — Il abandonne la carrière ecclésiastique. — Avait-il reçu les ordres ? — Il ne peut obtenir de bénéfice. — Sa vie à Aubagne. — Ses études d'archéologie. — Départ pour Paris.

ENFANCE. — PREMIÈRES ÉTUDES.

De la jeunesse de Barthélemy, nous ignorerions à peu près tout, si, à l'âge de soixante-seize ans, il n'avait songé à nous la raconter lui-même. Accablé par le chagrin, terrifié par la Révolution, qui se faisait menaçante pour les savants les plus retirés et les moins suspects, las de poursuivre des travaux dont les plus courageux perdaient alors le goût, il se mit, en 1792, à composer ses *Mémoires*, « pour consumer, nous dit-il, quelques-uns de ces instants, qui se traînaient... avec tant de pesanteur (1). »

De simple bourgeoisie, la famille des Barthélemy appartenait à la meilleure société de la petite ville d'Aubagne, en Provence. Commerçants de père en fils, ses membres possédaient, au début du XVIII^e^ siècle, une fort belle fortune, et, ce qui était mieux encore, ils pouvaient, en remontant dans

(1) *Mémoires sur la vie et quelques-uns des ouvrages de J.-J. Barthélemy*, écrits par lui-même en 1792-1793.

le passé, suivre assez loin les générations de leurs aïeux. L'un de ces ancêtres, Antoine Barthélemy, dit Sigalon, était baile (1) de Géménos (2) au moment des guerres de religion ; quand, de religieuses, ces luttes furent devenues politiques avant tout, le baile, qui s'était rallié au parti royal, dut quitter son village, vers la fin de la Ligue, et se réfugier à Aubagne, tenu alors par les royalistes ; il y mourut en 1596, et ses enfants ne songèrent pas à retourner à Géménos : dans une ville plus importante, les affaires étaient plus faciles et la vie plus large ou du moins plus agréable. Les Barthélemy affermèrent les impôts de la seigneurie et s'enrichirent. Barthélemy Barthélemy possédait, à sa mort, plus de 70.000 livres. Son fils, Joseph Barthélemy, épousa, le 28 juin 1702, Madeleine Rastit, fille d'un riche négociant de Cassis, qui lui apportait en dot la somme de 4.000 livres : il en eut huit enfants, dont quatre seulement survécurent; l'un d'eux naquit le 20 janvier 1716, à Cassis, dans la maison des Rastit, où Mme Barthélemy était venue pour ses couches (3) ; il fut inscrit sur les registres de baptême avec les prénoms de Jean-Jacques.

Jean-Jacques Barthélemy eut, tout jeune, le malheur de perdre sa mère (4) ; jusqu'à l'âge de six ans, il avait reçu les soins de « cette femme aimable qui avait des talents et de l'esprit », et, plus heureux que certains écrivains célèbres, dont on veut expliquer le pessimisme douloureux par la tristesse de leur enfance sans mère, il trouva en son père le plus doux et le meilleur des guides. Loin de le replier

(1) En Provence, agent royal dont les attributions étaient analogues à celles des baillis ou des prévôts des régions du Nord.

(2) Louis BARTHÉLEMY : *Histoire d'Aubagne*, II, 302 sq. — Noter ce joli nom de « Sigalon », sans doute « la Cigale », celui qui chante toujours, comme me le fait remarquer Mme la marquise de Barthélemy.

(3) D'après une tradition locale, que je n'ai trouvée mentionnée nulle part et qui m'a été signalée par M. le marquis de Barthélemy, Madeleine Rastit, ayant senti les premières douleurs de l'accouchement chez elle, à Aubagne, monta précipitamment en voiture pour se rendre à Cassis et elle aurait accouché en cours de route. En tout cas, on montre à Cassis la maison natale, une toute petite maison à deux fenêtres de façade; une plaque commémorative y a été apposée.

(4) Le 7 janvier 1722 (Louis BARTHÉLEMY : *Histoire d'Aubagne*). — Dans ses *Mémoires*, Jean-Jacques Barthélemy fait une erreur. « Je perdis, à l'âge de quatre ans, ma mère très jeune encore. » (Elle avait trente-quatre ans.) Il y a là, sans doute, simple inadvertance. Dans son éloge de Barthélemy, le duc de Nivernais commet la même erreur, mais il n'y a rien à cela d'extraordinaire, car Nivernais s'est contenté de reproduire, parfois mot pour mot, les *Mémoires* de l'Abbé.

sur lui-même, ce deuil fut pour l'enfant le début d'une vie où une sensibilité débordante l'emportait sur toutes les autres facultés. Chaque jour, son père inconsolable l'emmenait, matin et soir, en de longues promenades; arrivé dans quelque endroit solitaire, « il *le* faisait asseoir auprès de lui, fondait en larmes et l'exhortait à pleurer la plus tendre des mères. » « Ces scènes attendrissantes, ajoute Barthélemy, qui nous les rapporte dans ses *Mémoires*, firent sur mon cœur une impression profonde, qui ne s'en est jamais effacée. » Aussi est-il légitime de penser que la sensibilité partout répandue dans ses œuvres et dont l'excès pourrait sembler imputable au milieu et à l'influence *rousseauistes*, trouva son origine dans ses impressions personnelles et ses premières expériences (1).

Jusqu'à douze ans, Barthélemy n'eut guère d'autre maître que son père : il vécut à Aubagne, grandissant auprès de son frère aîné, François, et de ses deux sœurs, profondément impressionné par l'estime générale qui s'attachait aux vertus des siens, et où il puisait le sentiment le plus profond de la famille. « Quand j'ai vu, écrit-il dans ses *Mémoires*, cette succession de vertus passer à ses enfants (*ceux de son frère aîné, François*), je n'ai pas eu la vanité de la naissance, mais j'en ai eu l'orgueil et je me suis dit très souvent que je n'aurais pas choisi d'autre famille, si ce choix avait été à ma disposition. » Ce sentiment de la famille demeura très vif en lui, malgré les séparations et les circonstances, et, pendant toute sa vie, il fut vraiment un père pour ses neveux.

A l'âge de douze ans, l'enfant dut quitter Aubagne et les siens; il était temps pour lui de recevoir une formation littéraire et scientifique plus forte et plus complète. Entre les divers collèges de Marseille, Joseph Barthélemy choisit, pour y placer son fils, la célèbre maison de l'Oratoire (2), à qui, depuis un an, faisait concurrence le collège des Pères Jésuites, créé par les soins de Mgr Belzunce, à la suite d'un conflit qu'il avait eu avec les Oratoriens, au sujet de la Bulle

(1) On voit encore près de Linche (propriété des Barthélemy), quartier des Paluns (marais), quelques cyprès au pied desquels, selon la tradition, le jeune Jean-Jacques Barthélemy venait souvent s'asseoir et rêver.

(2) *Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale*, par Paul MASSON, III, 670.

Unigenitus. L'Oratoire de Marseille n'avait pas manqué d'élèves brillants; à ne citer que Mascaron, Massillon, Dumarsais, on voit que le jeune Barthélemy pouvait trouver, dans l'exemple de ses aînés, de beaux modèles d'émulation. Il allait recevoir là une excellente culture, dont le latin formait la base, sans que les sciences en fussent d'ailleurs exclues; mais les mathématiques étaient professées en dehors de la classe proprement dite, le matin à dix heures. Neuf maîtres suffisaient pour toutes les matières : cinq enseignaient les grammaires et les humanités, un la logique, un les mathématiques et la physique expérimentale, un autre la physique; le professeur de rhétorique enfin avait le titre d'*orateur de Marseille*. Les professeurs de lettres suivaient leurs élèves de classe en classe, et c'est ainsi que, pendant cinq années, Jean-Jacques profita des leçons du savant et éloquent Père Raynaud, qui, dans la suite, devait se faire, à Paris, une certaine réputation de prédicateur (1). C'était, en même temps qu'un savant, un humaniste et un fin lettré, qui, loin de s'en tenir à la seule matière de son enseignement, aimait à s'exercer brillamment dans la prose et la poésie; il s'y était fait remarquer déjà et l'Académie de Marseille, puis l'Académie Française avaient accordé leurs suffrages à ses œuvres.

Sous un tel maître, Barthélemy fit de rapides progrès; il fut bien vite au nombre des meilleurs élèves de la classe, de ceux que le Père Raynaud aimait à retenir longtemps auprès de lui, à la fin des cours, leur donnant le goût de la poésie et leur proposant parfois des sujets de poèmes. C'est en une telle occasion que se manifesta de façon brillante le talent du jeune Jean-Jacques. Le Père Raynaud prenait plaisir à distraire ses élèves et à produire les œuvres des premiers d'entre eux, en de petites séances littéraires, auxquelles se pressait la plus élégante société de la ville. A l'une d'elle, Barthélemy eut l'honneur d'être présenté à M. de la Visclède, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille, comme l'auteur d'une remarquable description de la tempête. M. de la Visclède, se levant, célébra devant l'assistance les talents poétiques de l'adolescent. Il faut lire, dans les *Mémoires*, cette scène mi-plaisante, mi-burlesque, où la

(1) *Magasin encyclopédique*, 1795, II, 72. *Eloge de Barthélemy*, par SAINTE-CROIX.

timidité de l'élève, tremblant et désespéré d'être l'objet d'une telle curiosité, n'avait d'égal que l'aveuglement du Père Raynaud et de M. de la Visclède, « car, nous confesse Barthélemy, cette description, je l'avais prise, presque tout entière, dans *l'Iliade* de La Motte ». Mais le Père Raynaud et M. de la Visclède étaient d'un temps où l'on connaissait *l'Iliade* autrement que par des traductions.

AU SÉMINAIRE.

Jean-Jacques Barthélemy avait alors dix-sept ans; les Pères de l'Oratoire fondaient sans doute de légitimes espérances sur le jeune rhétoricien, qui semblait devoir être plus tard un des leurs, puisqu'il avait « décidé *de lui-même* d'embrasser l'état ecclésiastique ». Mais la colère de Mgr Belzunce les poursuivait sans pardon; tout acquis aux Jésuites et jaloux de voir prospérer dans son diocèse un collège dont il avait favorisé l'établissement, l'évêque de Marseille se refusait à conférer les ordres aux jeunes gens qui étudiaient à l'Oratoire. Barthélemy dut quitter ses maîtres, pour suivre, chez les Jésuites, les cours de philosophie et de théologie.

Le jeune homme était-il déjà prévenu contre ses nouveaux professeurs, — la secrète malveillance des Oratoriens pour des concurrents, tout récemment installés à Marseille et puissants par l'appui de l'évêque, hostile à l'Oratoire, avait-elle influencé le séminariste, — ou ne faut-il voir dans les récits de Barthélemy, fort âgé, que le reflet de ses opinions au moment où il écrivait ses *Mémoires* ? On ne sait trop. A le prendre au pied de la lettre, il semble n'être entré chez les Jésuites qu'avec une répugnance extrême, contraint par les circonstances. Si l'on songe à la tristesse que dut éprouver son âme sensible, au moment de quitter des maîtres vénérés, qui lui apparaissaient victimes d'une injustice, on comprend sans peine son état d'esprit et son mécontentement. Mais les sentiments qu'il nourrit plus tard contre les Jésuites, grands ennemis de ses amis les plus chers, les Choiseul et le Père Paciaudi, ont pu le conduire à donner, dans ses *Mémoires*, plus de mordant à ses récits et même une certaine âpreté.

Les portraits que Barthélemy nous trace des Jésuites qu'il eut pour maîtres sont loin d'être bienveillants, en effet.

C'étaient, à l'en croire, des ignorants ou des furieux. Mais nous ne l'en croirons pas sur tous les points. Qu'il y eût là un professeur de mathématiques, incapable de donner à ses élèves une idée du cube, autrement qu'en leur montrant « son bonnet à trois cornes », c'est chose possible. Qu'un autre, au cours de théologie, s'évertuât pendant trois ans, à raison de deux heures chaque jour, à prouver que les cinq propositions étaient dans Jansénius, « écumant et gesticulant comme un énergumène », c'est une chose possible encore. Mais je soupçonne Barthélemy de s'être laissé emporter par ses ressentiments et de ne nous avoir présenté que les membres grotesques d'un corps vénérable par sa science. Il se trahit d'ailleurs. Ne nous confie-t-il pas, dans ses *Mémoires* mêmes, que l'un de ses professeurs fut le confident de ses études et de ses travaux personnels ? Car, dès l'âge de dix-huit ans, Barthélemy ne bornait pas ses soins aux enseignements que l'on dispensait au séminaire. Il faisait sans doute figure de bon élève, malgré son mépris pour certains professeurs, ceux de philosophie en particulier, dont les leçons le laissaient indifférent, au point qu'il se faisait envoyer, par un de ses anciens camarades, le cours de philosophie professé à l'Oratoire. Mais l'étude de la philosophie et de la théologie laissaient de nombreux loisirs aux séminaristes et Barthélemy, qui n'était pas fort attiré, j'imagine, par les longues méditations, charmait ces loisirs par le travail. Soixante-dix ans avant le jeune Champollion (1), il y avait, en France, un élève pour qui nulle joie ne valait celle de pénétrer les secrets des langues hébraïques : philologie, exégèse, histoire, il n'était rien dans les études bibliques qui ne séduisît le jeune séminariste, et « ces travaux attirèrent l'attention du professeur chargé de... donner, toutes les après-midi, des leçons sur la Bible, les conciles et les Pères ». C'était, reconnaît Barthélemy, un homme de mérite, dont le suffrage le flatta, et, avec la magnifique confiance de la jeunesse, faite d'inexpé-

(1) On connaît assez la studieuse jeunesse de Champollion qui, seul, à ses moments perdus, étudia au lycée les langues orientales et y devint un maître à l'âge où d'ordinaire on ignore encore le latin. Sur bien des points, la vie de Barthélemy présente des analogies avec celle de Champollion. Et d'ailleurs, si celui-ci a retrouvé la signification des hiéroglyphes, celui-là fut le premier à lire et à interpréter les inscriptions en langue phénicienne et en langue palmyrénienne.

rience et d'ardeur, Barthélemy, encouragé par les compliments de son maître, songea sérieusement à rédiger une thèse monumentale « qui devait embrasser les principales questions sur les livres de l'Ecriture sainte, sur l'histoire et la discipline de l'Eglise ». Au moment où il rédige ses *Mémoires*, Barthélemy tourne lui-même en ridicule cette présomption : « Dix vigoureux bénédictins n'auraient pas osé se charger de cette immense entreprise, mais j'étais jeune... Je me précipitai dans le chaos et m'y enfonçai si bien que j'en tombai dangereusement malade. » Ce fut cette maladie qui décida peut-être de l'avenir de Barthélemy : il dut, pour quelque temps, quitter les Pères Jésuites et s'en alla réparer à Aubagne, dans un repos complet, ses forces épuisées par un excès de travail. Au moment de retourner au séminaire, il sentit plus vivement que jamais la répugnance qu'il avait pour l'enseignement et les manières des Jésuites et, au risque de passer, aux yeux de Mgr Belzunce, pour un esprit indépendant et dangereux, il décida de terminer ses études au séminaire des Lazaristes. C'était une grave faute de tactique et, quelques années après, on le lui fit bien voir.

Chez les Lazaristes, la vie de Barthélemy fut, à peu de chose près, ce qu'elle avait été chez les Jésuites : beaucoup de loisirs et beaucoup de travail personnel, en marge du programme régulier. Barthélemy, qui avait fait déjà une étude approfondie de la langue hébraïque, décida d'étudier l'arabe ; sans négliger la théorie grammaticale, il y voulut joindre la pratique ; chaque jour, il se rencontrait avec un jeune Maronite et tenait, en arabe, de longues conversations avec lui. Le résultat de ces exercices fut si remarquable qu'un dimanche le jeune orientaliste fut invité à prendre la parole, en arabe, devant une quarantaine de Maronites ou d'Arméniens, qui avaient peine à suivre les développements des prédicateurs français. Parmi les sermons arabes d'un Jésuite, Barthélemy choisit, nous dit-il, « le moins absurde de tous » et l'apprit par cœur ; les auditeurs furent si ravis qu'ils demandèrent un autre sermon. « Le lendemain, quelques-uns d'entre eux vinrent me prier de les entendre à confesse, ajoute Barthélemy; mais je leur répondis que je n'entendais pas la langue des péchés arabes. »

APRÈS LE SÉMINAIRE

Cependant le cours normal des études théologiques était terminé pour Barthélemy : il lui fallait maintenant prendre une décision. Sept longues années de séjour au séminaire, loin de fortifier sa vocation, l'avaient peu à peu ruinée : la faiblesse de l'enseignement qu'il avait reçu y avait peut-être contribué dans une certaine mesure ; encore n'en suis-je pas assuré, et si, en 1740 (1), il renonça « au ministère ecclésiastique », ce fut bien plutôt parce que le goût de la liberté et des études profanes l'emportait décidément chez lui sur le désir de faire de l'apostolat. Familiarisé déjà avec les sciences historiques et philologiques, seule, je crois, l'ambition de la célébrité le décida à diriger sa vie vers un autre but.

A ce propos, une question se pose. Avant de « renoncer au ministère ecclésiastique », Barthélemy reçut-il l'ordination, ou ne porta-t-il par la suite le titre d'Abbé que pour se créer plus facilement des relations scientifiques et mondaines, comme tant d'abbés du XVIII[e] siècle, à qui ce mot ouvrait les salons les plus fermés de la plus haute société? Les termes dont il se sert dans ses *Mémoires* sont amphibologiques (2). Le D[r] Louis Barthélemy, dans son *Histoire d'Aubagne*, affirme que Jean-Jacques Barthélemy fut ordonné prêtre et il en donne une preuve qui ne manque pas de poids, puisqu'elle est fournie par l'Abbé lui-même : dans les sixième et septième registres de l'état civil d'Aubagne, on trouve la signature « *J.-J. Barthélemy, prêtre* », au bas d'un acte de naissance d'un neveu, en 1741, et d'un acte de mariage, en 1743. On trouve de plus, dans le neuvième registre, au nombre des prêtres natifs d'Aubagne : J.-J. Barthélemy, *prêtre*, médailliste du roi, précenteur à Tours (3). Quelques autres raisons, présentées par le D[r] Barthélemy, ne sont pas moins fortes. Il est certain que l'Abbé prêcha deux carêmes aux Ursulines d'Aubagne et se fit dans la petite ville une renommée de prédicateur : il est peu vraisemblable que l'on ait confié à un

(1) Dans un acte notarié du 21 janvier 1739, Barthélemy, encore au séminaire, manifeste sa volonté de recevoir les ordres. *Vide infra*, p. 11, n. 2.

(2) « Je finis mon séminaire et, quoique pénétré des sentiments de la religion, peut-être même parce que j'en étais trop pénétré, je n'eus pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. » BARTHÉLEMY, *Mémoires*.

(3) Cf. aussi : *Journal historique de Collé*, II, p. 206. « Le privilège du Mercure a été donné à M. l'abbé Barthélemy, *prêtre*, antiquaire et médailliste. »

laïque ou plutôt à un clerc mineur, même formé par un long séjour au grand séminaire, le soin d'édifier les religieuses d'un couvent cloîtré. Bien plus, à quelques années de là, Mgr de Bausset proposa au jeune Abbé de le prendre pour vicaire général : pour cela encore, il faut bien supposer que l'Abbé avait reçu le sacrement de l'Ordre. Ce ne sont pourtant, il faut l'avouer, que des vraisemblances et la preuve la plus sûre, celle qui résulterait d'un acte déposé aux Archives de Marseille, n'existe pas ou n'existe plus (1).

Sorti du séminaire, Barthélemy demeure, plusieurs années, dans une situation incertaine. Il avait pu compter obtenir, dès la fin de ses études théologiques, « un de ces petits bénéfices simples dont pouvait disposer » l'évêque. Mais Mgr Belzunce était mal disposé à l'égard de l'Abbé. Nous avons vu que, séminariste, Barthélemy n'avait pas caché son antipathie pour les Jésuites, grands amis de l'évêque. Bien plus, il avait eu le tort de ne pas chercher à se concilier les deux personnages les plus influents de l'évêché, deux Jésuites, dont Mgr Belzunce « était flanqué », et qui le faisaient penser et vouloir. De ces deux Jésuites, l'Abbé nous a tracé dans ses *Mémoires* un portrait ironique et mordant, qui est bien dans sa manière. « Le Père Fabre savait à peine lire, mais distrayait son évêque par des contes plaisants... Le Père Maine le tenait en activité contre les évêques jansénistes, contre les parlements, contre les ennemis des Jésuites et par conséquent de l'Eglise. Il était sec, impérieux, très insolent, et, avec une légère teinture de littérature, se croyait le plus habile homme du monde. » Je ne sais si Barthélemy les eût jugé de la même manière, au cas où il eût obtenu un bénéfice : un fait du moins est certain, c'est que, malgré ses démarches, — et elles durent être nombreuses, — il n'obtint rien; cinq années durant, il vécut sans doute d'une pension que lui avait faite son père (2).

(1) Comp. l'impossibilité où nous sommes encore de savoir si Mazarin avait, ou non, reçu les ordres. *Vid.* L. Bertrand : *Louis XIV. Rev. Deux Mondes*, 1923.

(2) Comp. l'intéressant acte notarié cité par Louis Barthélemy, *Histoire d'Aubagne*, II : « S'étant consacré au service divin, ayant même été promu aux ordres de tonsure et des quatre moindres, se trouvant actuellement au séminaire et désirant avec toute l'ardeur possible de prendre les ordres sacrés, pour parvenir à la dignité sacerdotale, il (J.-J. Barthélemy) prie son père de lui donner des rentes suffisantes pour son entretien. » Son père lui donna une somme de 3.000 livres, payable en un an, du jour où il aurait reçu le sous-diaconat. (Acte du 21 janvier 1739.)

Du jour où il revint à Aubagne, auprès des siens, Barthélemy mena la vie la plus indépendante et la plus laborieuse qui fût. Il y avait alors, dans la petite ville, une aimable société, où les gens de lettres et les gens d'études ne manquaient pas; l'Abbé, d'un naturel vif et enjoué, fut l'un des animateurs de cette société assez fermée : souvent il y avait des réunions ou des parties de campagne, égayées par des lectures et des concerts ; après quoi, dans son cabinet, Barthélemy se remettait aux travaux commencés au séminaire : il menait de front le grec, l'hébreu et l'arabe, sans rien négliger de ce qui se rattachait à l'archéologie ; il avait la chance de se trouver dans une région particulièrement riche en érudits (1) : pour citer le plus célèbre d'entre eux, c'était tout près d'Aubagne qu'avait passé toute sa vie l'incomparable Peiresc, le père de l'archéologie française; à son exemple, les membres de l'Académie de Marseille n'étaient pas seulement des littérateurs ; il y avait, parmi eux, des savants de haute valeur, qui se firent un plaisir de diriger Barthélemy dans ses études (2). Auprès de M. Cary, l'Abbé se formait à la numismatique et à l'histoire ancienne ; l'abbé Fournier, chanoine de Saint-Victor, l'initiait à la connaissance du moyen âge ; les mathématiques mêmes et l'astronomie ne laissaient pas de l'intéresser ; cinquante ans plus tard, il comptait, « parmi les égarements de sa jeunesse, le temps perdu *à cette étude* ». Parfois aussi, quittant les austérités de la critique ou de la science, Barthélemy s'amusait à composer des vers, « des vers détestables, avoue-t-il, bien qu'*il connût* les bons modèles ».

A cette vie toute laïque, Barthélemy fut arraché deux fois par les instances des religieuses d'un couvent d'Ursulines, sis à Aubagne. Deux ans de suite, il dut se résigner à y prêcher « les dominicales du carême », et il y obtint un succès dont le souvenir se perpétua dans la petite ville : plus

(1) C'est qu'aussi la région était particulièrement riche en monuments de toutes sortes. On ne découvrait pas les inscriptions, on les cueillait partout. Barthélemy en fit enchâsser plusieurs dans le mur de la propriété familiale du Lynche (ou Leuche). On les y voit encore. Cf. BARTHÉLEMY : *Histoire d'Aubagne*, p. 19.

(2) Quarante ans plus tard, Barthélemy, élu membre de l'Académie de Marseille, rappela, dans une lettre du 5 juillet 1789, la reconnaissance qu'il devait à ses amis et maîtres d'autrefois. Voir le texte de cette lettre, p. 132, n. 1.

de soixante années plus tard, le Dr Louis Barthélemy en percevait encore les échos (1). Epuisé par l'effort, Barthélemy ne put d'ailleurs terminer le second carême et il s'en tint là de ses prédications.

*
* *

Plusieurs années s'étaient déjà écoulées depuis que Barthélemy avait quitté le séminaire; malgré les charmes de sa vie libre et studieuse, il lui arrivait parfois de se laisser aller à la mélancolie; sans doute, son père possédait-il une belle fortune pour cette époque, mais qu'était-ce qu'un capital de quarante mille livres environ, si l'Abbé ne le devait pas faire fructifier dans le commerce ou ne pouvait accroître son revenu par quelque bénéfice. Il lui paraissait impossible de se faire à Marseille une situation qui cadrât avec ses aptitudes et ses goûts ; ce n'était guère qu'à Paris qu'un homme passionné pour l'antiquité pouvait retirer de ses connaissances autre chose qu'une estime réservée : il le comprenait bien lui-même et l'entendait souvent dire par son père et son frère aîné ; mais, trop timide, il n'osait quitter la Provence, à la seule pensée qu'il lui faudrait se créer des relations et vivre avec des inconnus. En 1744 pourtant, il se décida. Muni de lettres nombreuses, qui le recommandaient dans les termes les plus chaleureux à tout ce que Paris comptait de savants réputés, il quitta Aubagne pour toujours (2).

---

(1) *Histoire d'Aubagne*, II, 305, n. 3.

(2) Peut-être s'y arrêta-t-il en 1755, en partant pour son grand voyage en Italie.

CHAPITRE II

PARIS — LE CABINET DES MÉDAILLES L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS (1744-1755)

Arrivée de Barthélemy à Paris. — Il entre en relations avec Gros de Boze, garde du Cabinet des Médailles du Roi, et avec M. de Caylus. — Il est nommé garde-adjoint du Cabinet. — Installation des collections à Paris. — Barthélemy résiste aux instances de Mgr de Bausset qui l'appelle auprès de lui à Béziers. — Il est élu membre de l'Académie des Inscriptions. — Son premier mémoire sur une médaille de Xerxès. — *Recherches sur le Pactole.* — *Dissertation sur les médailles d'Antigonus.* — *Étude de l'inscription d'Amyclée.* — *Essai de paléographie numismatique.* — Importance de cette étude, malheureusement inachevée. — *Réflexions sur des médailles publiées par différents auteurs.* — *Dissertation sur des médailles arabes.* — Découverte de l'alphabet palmyrénien ; tentatives antérieures de restitution ; les principes de Barthélemy. — Après la mort de M. de Boze, Barthélemy est nommé garde du Cabinet des Médailles.

C'est en juin 1744 que Barthélemy arriva à Paris. Il était encore absolument inconnu dans le monde de l'érudition, n'ayant jusque-là rien publié; comme il le dit lui-même, il était semblable à « un voyageur qui rapporte beaucoup de petites monnaies des pays qu'il a parcourus, mais pas une pièce d'or ». Habile, malgré sa timidité, l'Abbé eut vite fait de se créer d'utiles relations, dont quelques-unes devaient se transformer bientôt en solides amitiés. M. Cary l'avait chaleureusement recommandé au plus notoire et au plus influent des numismates français de l'époque, M. Gros de Boze, membre de l'Académie Française et de l'Académie des Inscriptions,

garde des médailles du Roi. Gros de Boze reçut assez aimablement le jeune homme dont le désir d'apprendre éclatait, et il le tint bientôt pour l'un de ses familiers. Or ces familiers, assez nombreux d'ailleurs, étaient choisis parmi les savants les plus éminents. A les fréquenter, Barthélemy acquit sans doute cette élégance et ce charme de la conversation qui fit de lui, plus tard, l'hôte toujours accueilli avec plaisir par les grands personnages. Bien plus, il trouva parmi eux des protecteurs et même des modèles. C'est à la table de Gros de Boze qu'il fit, en particulier, la connaissance de M. de Caylus et ce fut, pour l'un et l'autre, une heureuse fortune. Le comte de Caylus aimait à passer pour un érudit, mais sans se donner la peine de travailler à le devenir vraiment. Il lui était agréable de profiter un peu de la science de ses amis, et de dire ou d'écrire, comme siennes, les choses qu'il venait d'apprendre de la bouche d'autrui. Sans doute faut-il bien se garder d'accorder une foi aveugle aux rancunes de Marmontel (1) ou aux accusations passionnées de Villenave (2), qui croit à tort grandir Barthélemy, en rabaissant tous ses contemporains. Mais il paraît bien que le comte était « artiste et curieux plutôt que savant (3) », et il dut saisir avec empressement l'occasion qui lui était offerte de mettre à contribution l'érudition d'un jeune savant, d'autant plus disposé à travailler un peu pour autrui, qu'il était encore inconnu à Paris et qu'il y avait là, pour lui, un moyen de se concilier un puissant protecteur.

Grâce au comte de Caylus et à quelques autres académiciens que Barthélemy avait pu rencontrer chez de Boze, le jeune Abbé entra, comme de plain-pied, dans le monde des érudits. Libre encore, sans situation, il passait la plus grande partie de ses journées dans les musées, les bibliothèques, s'intéressant à tout ce qui touchait à l'archéologie, à la numismatique surtout, et acquérant cette merveilleuse connais-

(1) MARMONTEL : *Mémoires*, VI : « (M. de Caylus) accostait les gens instruits, se faisait composer par eux des mémoires sur les breloques que les brocanteurs lui vendaient; avec cette charlatanerie d'érudition, il se fourrait dans les Académies, sans savoir ni grec ni latin. »

(2) VILLENAVE : *Œuvres complètes de l'abbé Barthélemy*, I, XII. « Le comte de Caylus, homme du monde et homme de lettres, antiquaire et romancier, qui eût paru aussi léger dans ses dissertations que dans ses contes, s'il n'eût pas acheté la science qui était à vendre et mis à contribution celle de ses amis. »

(3) ROCHEBLAVE : *Le comte de Caylus*, p. 299.

sance des choses anciennes qui fit dire de lui qu'il avait l'antiquité tout entière dans la tête. Souvent il allait au Cabinet des Médailles et M. de Boze, qui avançait en âge, ne tarda pas à songer qu'il pourrait s'attacher l'Abbé comme collaborateur. Le Cabinet des Médailles exigeait, en effet, un travail auquel un sexagénaire, souvent malade, ne pouvait plus guère se livrer (1). L'Abbé accueillit d'enthousiasme la proposition de M. de Boze et, un an et demi environ après son arrivée à Paris, il fut nommé garde-adjoint du Cabinet des Médailles. En cette qualité, il allait, pendant sept années, travailler auprès de M. de Boze et ce fut pour lui une excellente formation. Gros de Boze n'était point un homme de génie certes ; s'il en faut croire certains, il n'y avait en lui qu'un « savant en -us et en -idès », « un homme très lourd, très pédant, et fort ennuyeux par la lenteur de ses propos et l'affectation avec laquelle il s'écoutait parler (2) », un écrivain dont les ouvrages « n'annoncent qu'un savoir médiocre et un esprit sans profondeur (3) ». Mais il avait, à un suprême degré, l'esprit d'exactitude et de justesse ; à son contact, le bouillant abbé d'Aubagne apprit la précision et l'ordre. « Ce qui me coûta le plus, confesse-t-il dans ses *Mémoires*, ce fut de m'assujettir à sa laborieuse exactitude. Comment pouvais-je échapper à la sévérité d'un censeur qui mettait les point sur les *i*, moi qui souvent ne mettais pas les *i* sous les points?... Je me rappelle l'impatience douloureuse que me causaient tant de menus détails. »

Au contact de M. de Boze (4), Barthélemy devint ménager de son temps et prit l'habitude de répartir invariablement ses loisirs et son travail pour chaque heure du jour. Levé à cinq heures, il étudiait chez lui jusqu'à neuf heures environ; il se rendait alors chez M. de Boze, où il travaillait jusqu'à deux heures et, après le déjeuner, jusqu'à sept ou huit

(1) M. de Boze était né à Lyon en 1680 et avait été nommé garde des médailles en 1719. Sa première dissertation (*Sur une médaille de Gallien*) fut publiée en 1704.

(2) Cochin : *Mémoires sur le comte de Caylus*, p. 94 et p. 107.

(3) Maury : *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, p. 363.

(4) « Personne n'a mieux connu que lui le prix du temps..., l'esprit d'ordre qu'il étendait à tout influait sur la distribution de ses journées. » Bougainville : *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXV, p. 259. Éloge de M. Gros de Boze. Cet éloge fut, en partie, composé sur les indications fournies par Barthélemy lui-même.

heures. Le travail de Barthélemy ne fut d'abord qu'un travail de classement des médailles du Roi. Jusqu'en 1741, la collection avait été conservée à Versailles, ce qui ne laissait pas d'être fort incommode pour les érudits, sans être, par contre, d'aucune utilité pour les gens qui fréquentaient la Cour. Gros de Boze, qui, malgré sa froideur, était plein de zèle pour le cabinet et les savants, eut, le premier, l'idée d'installer la collection à Paris, afin de la mettre à portée des chercheurs. « Le samedi, 2 septembre 1741, sur les six heures du soir, *arrivèrent* de Versailles à la Bibliothèque deux charrettes, chargées de vingt caisses, où *étaient* les médailles du roi, qui *avaient été apportées*, par ordre de Sa Majesté, pour être placées dans le magnifique salon, qui *était* au bout de la Bibliothèque (1). » Ce salon n'existe plus, mais a été reconstitué par M. Babelon, conservateur du Cabinet des Médailles, avec le souci de la plus grande exactitude et le sentiment le plus vif de l'art du mobilier français au XVIII[e] siècle. Il se trouvait au-dessus de l'arcade qui couvrait la rue Colbert, dans la partie terminale aboutissant rue de Richelieu; c'est là que la marquise de Lambert réunissait, quelques années auparavant, les beaux esprits du temps. Les peintres les plus célèbres, Vanloo, Natoire, Boucher, les ébénistes les plus habiles furent chargés de la décoration du cabinet et, quand Barthélemy fut nommé garde-adjoint, les travaux étaient depuis peu terminés; il y avait encore à ranger les médailles modernes, les monnaies et les jetons dans les riches cartons « en maroquin, rehaussés de fers spéciaux, aux armes de France, aux alvéoles garnis de velours vert (2) », qui avaient été préparés pour eux. Il restait aussi à classer et à cataloguer les médailles de deux collections acquises par M. de Boze pour le compte du roi, celle du maréchal d'Estrées et celle de l'abbé Rothelin. « Il fallait comparer et décrire avec soin les médailles que l'on conservait et les faire inscrire dans un supplément, avec des indications qui renvoyaient à l'ancien catalogue. Ces opérations qui durèrent plusieurs années se faisaient sous les yeux de M. de Boze et je me pénétrais de son expérience (3). »

(1) *Cabinet des Médailles, Archives*, année 1741.
(2) BABELON : *Le Cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale*, p. XI.
(3) *Mémoires de J.-J. Barthélemy*, p. 21.

Barthélemy était, dès lors, attaché pour jamais à l'archéologie et à la numismatique. Le goût qu'il avait développé en lui, pendant ses années de loisirs, à Aubagne, était devenu une véritable passion; au bout de quelques mois à peine, aucune raison ne lui paraissait plus assez puissante pour l'arracher au Cabinet des Médailles, quand une nouvelle, qu'il eût accueillie avec transport peu auparavant, vint le jeter dans la consternation. Au début de 1744, quittant la Provence pour Paris, l'Abbé était passé par Aix, où il avait rendu visite à M. de Bausset, chanoine de la cathédrale, avec qui il était fort lié. Incertain de l'avenir, il lui avait confié ses craintes et avait reçu avec joie l'assurance que le jour où son ami serait nommé évêque, il serait lui-même appelé aux fonctions de vicaire général. De nombreux mois avaient coulé depuis ; plusieurs évêchés vacants avaient été pourvus sans que l'on songeât à M. de Bausset, et Barthélemy, tout entier à la numismatique, ne pensait guère à rentrer dans le ministère ecclésiastique, lorsqu'il apprit la nomination de son ami à l'évêché de Béziers. C'était à la fin de 1745. M. de Bausset rappela sa promesse à l'abbé Barthélemy, le priant très vivement de le rejoindre à Béziers. L'Abbé eut à soutenir une vive lutte intérieure, hésitant entre son amitié et ses goûts. A la fin, il supplia M. de Bausset d'être lui-même l'arbitre de son sort : « M. de Bausset sentit qu'entraîné par la passion impérieuse des lettres, il me serait impossible de me livrer, avec succès et sans une extrême répugnance, à des études d'un autre genre, et, ne voulant pas exiger de moi un sacrifice si pénible, il me rendit ma liberté et me conserva son amitié (1). »

Bien qu'il n'occupât au Cabinet des Médailles qu'un poste subalterne, l'Abbé, par sa complaisance, s'y créa mille amitiés dans le monde des érudits et, par son exactitude, il s'acquit l'estime et l'affection de M. de Boze, de qui rien « n'égalait... l'attachement pour ceux dont le cœur lui était connu ». C'est ainsi qu'en 1747, sans avoir jamais rien publié pourtant, l'Abbé fut nommé à la place d'académicien, laissée vacante par la mort de M. Burette (2). Certes la valeur de

(1) *Mémoires de J.-J. Barthélemy.*

(2) Professeur de médecine au Collège Royal et directeur de l'Hôpital de la Charité. Il s'était fait le contradicteur de l'abbé Fraguier dans les discussions

l'Abbé était incontestable, mais en l'espèce, il faut bien le dire, il fut servi par son habileté et celle de M. de Boze, plus encore peut-être que par son talent : il avait si bien su disposer toute l'Académie en sa faveur que son unique concurrent, M. Le Beau, très connu déjà pour ses innombrables publications, crut plus sage de reporter à plus tard sa candidature (1).

Dès 1747, Barthélemy fit de sa vie deux parts, l'une consacrée au Cabinet des Médailles, l'autre à l'Académie des Inscriptions, toutes deux occupées par l'étude des monuments anciens, des médailles surtout. Absorbé jusqu'alors par le classement du cabinet, l'Abbé n'avait jamais trouvé le temps de faire œuvre personnelle et c'est, nous venons de le voir, sur les espérances qu'on plaçait en lui, plutôt que sur ses travaux personnels, que l'Académie l'avait jugé digne de compter parmi ses membres. Par reconnaissance et amour-propre à la fois, l'Abbé ne voulut pas décevoir ces espérances et peu d'académiciens furent plus exacts que lui aux séances, plus ardents aux discussions ni plus assidus à publier des mémoires dans le Recueil de l'Académie.

C'est le 8 août 1747, deux mois à peine après son installation, que l'Abbé présenta pour la première fois à ses collègues une communication destinée à être imprimée. C'étaient des « *Réflexions sur une médaille de Xerxès, roi d'Arsamosate* (2) ». Cette médaille de bronze, ornée d'une figure à l'avers et d'une Victoire au revers, portait la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΞΕΡΞΟΥ ; depuis longtemps on discutait sur la personnalité de ce roi : s'agissait-il ici du grand Xerxès ou de son petit fils ? Les érudits n'avaient pu se mettre d'accord

---

sur la musique grecque et avait soutenu que les Grecs ne connaissaient point « l'assemblage de plusieurs parties dans les concerts de voix et d'instruments. » Cf. *Mémoires de l'Académie*, t. III, dissertation de l'abbé Fraguier, et t. V et VII, dissertations de Burette. Médecin autant qu'archéologue, Burette avait aussi étudié les jeux chez les anciens, « appliquant à cette étude ses connaissances physiologiques et hygiéniques. » MAURY : *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, p. 47.

(1) Villenave (*Œuvres de Barthélemy*, I) dit que si Le Beau retira sa candidature, ce fut « par amitié pour Barthélemy ». J'ai quelque peine à le croire. Sans doute Barthélemy écrit-il dans ses *Mémoires* : « Je devais avoir dans la personne de M. Le Beau un concurrent très redoutable, mais il voulut bien ne point se présenter en cette occasion. » Ce désintéressement n'est pas très vraisemblable et la crainte d'un échec fut en la circonstance aussi forte, je pense, que l'amitié.

(2) *Mémoires de l'Académie*, XXI, p. 404.

sur ce point, faute d'une méthode rigoureuse. Par la comparaison qu'il fit de cette médaille avec une foule d'autres pièces, conservées dans le cabinet du roi, ou publiées dans les recueils de numismatique, Barthélemy acquit la certitude qu'elle ne pouvait être attribuée ni à l'un ni à l'autre de ces rois, leurs monnaies ne portant vraisemblablement ni leur nom, ni leur image; il alla plus loin et, introduisant des considérations esthétiques dans une étude où la logique, appuyée sur des textes, triomphait seule jusqu'alors, il reporta la date de la médaille au temps des successeurs d'Alexandre, à cause du bon goût et de l'excellent travail de la gravure. Il ne lui restait plus qu'à chercher à cette époque un Xerxès à qui l'on pût vraisemblablement rapporter ce type de monnaie. Or, on avait, en 1634, publié un fragment inédit de Polybe, où il est question d'un Xerxès, roi d'Arsamosate, entre le Tigre et l'Euphrate, qui avait été vaincu par Antiochus III, roi de Syrie. Profitant de l'occasion, l'Abbé fit, en quelques pages, l'histoire d'Arsamosate au IIIe siècle avant Jésus-Christ, et raconta les démêlés de ses rois avec Antiochus le Grand. C'était un épisode dont aucun historien du XVIIIe siècle n'avait fait mention, ni Vaillant, ni Rollin, ni Barbeyrac.

Le mémoire fut accueilli avec faveur ; sans doute l'Abbé n'avait-il pas encore pu donner toute sa mesure dans un ouvrage dont le sujet était assez restreint et l'intérêt fort mince en somme. Mais il y avait là, en germe, les meilleurs principes d'une méthode qu'il allait développer complètement sans attendre beaucoup. On voyait enfin un archéologue qui ne se contentait pas de raisonner dans l'abstrait, mais s'inquiétait d'établir ses arguments sur la connaissance et la comparaison des monuments figurés. « L'antiquité, devait-il écrire quelques années plus tard, n'est qu'une étude de rapports ; plus on voit de monuments, plus on est en état de les éclaircir les uns par les autres (1). » L'un des premiers aussi, parmi les érudits, Barthélemy s'aperçut que l'étude précise de ces monuments n'avait pas sa fin en elle-même, mais qu'elle devait servir à mieux comprendre les

(1) Barthélemy : *Œuvres diverses*, t. II; *Fragments d'un Voyage en Italie*, p. 115.

auteurs anciens et à éclaircir les problèmes difficiles de l'histoire ancienne. Aussi, dès ce premier essai, se préoccupe-t-il d'élargir le cadre de son étude et de s'élever de la médaille qu'il explique à l'histoire d'une cité ou d'un pays. Ces recherches d'érudition austère étaient présentées dans un style qu'on devait, dès lors, louer sans réserve ; ce n'était ni la rebutante aridité de certains mémoires, ni l'abus de la rhétorique fleurie, là où elle n'avait que faire : la simplicité et l'élégance (1), sans fausse décoration, tels étaient les caractères proprement littéraires de cette première étude, tels on les trouverait dans l'œuvre de Barthélemy tout entière.

Quelques mois plus tard, l'Abbé se signala derechef à l'attention de ses collègues par une curieuse communication. Abandonnant pour quelques heures la numismatique, il avait tourné ses regards vers la géographie historique, fort en honneur à cette époque, et, le 26 mars 1748, il lut en séance privée les conclusions de ses *Recherches sur le Pactole* (2). Après avoir rapidement examiné les noms portés dans l'antiquité par ce fleuve célèbre, et corrigé au passage une erreur de texte (3) et une erreur historique (4), Barthélemy étudia plus spécialement une question qui pouvait intéresser les gens du monde autant que les académiciens eux-mêmes, et peut-être faut-il voir déjà, dans le choix de ce sujet, le désir qu'eut l'Abbé, pendant toute sa vie, de travailler à la fois pour les savants les plus austères et pour le grand public cultivé.

Jusqu'alors, chacun parlait du Pactole sans être bien fixé sur ce que ce nom pouvait exactement représenter : aucun écrivain moderne n'avait tenté de démêler l'imbroglio des fables qu'avaient rapportées les auteurs du Moyen Age. L'Abbé se posa nettement en démolisseur de légendes; il

(1) La fréquentation de M. de Boze avait pu développer en l'Abbé ce goût de l'élégance et de la mesure : « M. de Boze eut le premier l'art d'employer avec élégance ses connaissances et son érudition. » BOUGAINVILLE : *Eloge de M. de Boze*, déjà cité.

(2) Elles n'ont pas été insérées *in extenso* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, mais elles sont longuement analysées dans la partie historique du t. XXI, p. 19.

(3) Jamais, d'après Barthélemy, ce fleuve n'a porté le nom de Ladon et il faut lire Ludon (Lydon ou Lydium) dans le texte de Varron rapporté par Nonius.

(4) Nienne de Byzance a tort de placer Thymbrée sur les bords du Pactole. Il a mal compris un passage de la Cyropédie.

prouva que l'or du Pactole n'avait jamais été fort abondant et qu'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre tout ce que nous content les anciens sur ces richesses fabuleuses. Le détail de la discussion importe peu, mais ce qui est intéressant, c'est de voir le jeune savant faire œuvre de psychologue avisé, autant que d'érudit, et tenter d'expliquer, par le caractère des Grecs anciens, la création de cette légende, — et de cent autres : « Les Grecs, en général, exagéraient, par goût, par ignorance ou par habitude et cet exemple, en particulier, surprendra peu, si l'on fait réflexion qu'avant Crésus et jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, l'or fut extrêmement rare dans la Grèce. Les Grecs apprirent donc avec admiration qu'un métal que la nature leur avait refusé coulait ailleurs dans le sable d'une rivière, singularité frappante, surtout pour des hommes amis du merveilleux et qui, par une méprise ordinaire, prenaient pour merveilleux tout ce qui n'était pas commun ».

A un an de là, le 21 mars 1749, Barthélemy lut à ses collègues un troisième mémoire (1), touchant, celui-ci, à la numismatique des hébreux. Deux médailles d'Antigonus, sur lesquelles se trouvent à la fois une inscription grecque et une inscription hébraïque, avaient jusqu'alors divisé les savants; mais aucun ne les avait expliquées de façon satisfaisante, ni Harduin, qui les attribuait à Antigonus, roi de Macédoine, ni Frœhlich qui les rapportait à Antigonus, roi d'Asie, ni Reland qui s'était lancé en d'invraisemblables hypothèses, et Barthélemy, au début de son mémoire, pouvait affirmer avec une certaine fierté : « C'est en quelque façon les publier pour la première fois que de faire connaître le prince à qui on doit les attribuer, d'en expliquer les légendes et d'en tirer des lumières pour l'histoire et la philologie hébraïque. » C'est moins en effet l'explication de la médaille qui intéresse Barthélemy, que les principes généraux de numismatique qu'on en peut dégager, et, après avoir identifié rapidement le roi Antigonus qui fit frapper ces monnaies, il cherche surtout à rendre compte de leurs particularités : sur ces monnaies juives, il y avait des sym-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 49. *Dissertation sur deux médailles samaritaines d'Antigonus, roi de Judée.*

boles païens et ce sont ces symboles qui avaient empêché les commentateurs de songer à un Antigonus, roi de Judée. Barthélemy montre sans peine que ces symboles ne doivent pas étonner sur des monnaies hébraïques et que, de bonne heure, « des Juifs les avaient empruntés aux gentils sans que leurs prêtres protestassent ». Un autre fait avait dérouté les érudits ; c'était la présence simultanée d'inscriptions en deux langues sur une même médaille. En établissant des comparaisons avec d'autres pièces de monnaie, Barthélemy n'eut pas de peine à poser un second principe : c'est que, sur les monnaies d'un pays, on trouve souvent une légende rédigée dans la langue nationale, accompagnée de sa traduction en un idiome partout répandu ; or, « la langue grecque était alors très connue dans la Judée », et l'on rencontre de même, sur des médailles d'autres pays, des légendes moitié grecques, moitié phéniciennes, — moitié grecques, moitié latines, — moitié latines, moitié puniques (1). C'est ainsi que Barthélemy accumulait peu à peu les idées générales qu'il devait grouper, à quelques mois de là, dans son *Essai de Paléographie Numismatique*, le premier ouvrage raisonné sur lequel s'est fondée la science numismatique au XVIII^e^ siècle.

Mais la numismatique n'occupait pas tous les instants de Barthélemy et, au moment même où il rédigeait son *Essai de Paléographie*, il poussait assez avant l'étude des inscriptions grecques pour mériter d'être considéré comme le premier épigraphiste de France à cette époque. Maury, dans son *Histoire de l'Académie des Inscriptions* (2), ne lui ménage pas les éloges : « Les premières tentatives de Michel Fourmont et de François Sevin pour tirer des inscriptions qu'ils avaient rapportées de la Grèce et de l'Asie Mineure, des lumières sur l'histoire ancienne, décèlent encore une grande inexpérience... Il faut descendre jusqu'à Barthélemy pour rencontrer un homme vraiment doué du génie de l'épigraphie grecque... Avec sa méthode pénétrante et son

(1) A la fin du même mémoire, Barthélemy explique une médaille du grand-prêtre Jonathan et en tire cette conclusion que les lettres samaritaines furent employées jusqu'aux premiers siècles de l'ère vulgaire. Cette explication fut reprise par l'auteur d'un mémoire anglais publié à Oxford en 1750. Voir plus loin, p. 80.

(2) P. 111 et *passim*.

heureuse sagacité, il prépare les éléments de chronologie épigraphique que Franz a développés au siècle suivant dans son classique ouvrage : *Elementa épigraphiae graecae...* Il fallut que la philologie eût retrouvé chez nous un digne représentant en d'Ansse de Villoison, pour que l'épigraphie grecque rencontrât au sein de l'Académie des interprètes aussi habiles que Barthélemy. »

En deux dissertations, lues en 1749 et en 1750 (1), l'Abbé essaya d'expliquer une inscription de Fourmont : c'était une liste de prêtresses, dont le texte avait été donné par Fourmont lui-même en 1740 (2), et avait été inséré, depuis, dans le nouveau *Traité de Diplomatique* édité par les bénédictins (3). Mais le sens de l'inscription était encore inconnu et les auteurs de la *Diplomatique* avaient été obligés d'avouer qu'ils ne se flattaient pas d'avoir lu parfaitement tous les mots contenus dans l'inscription. Il y avait grand intérêt pourtant à donner une explication définitive de cette inscription, où « les années de sacerdoce des prêtresses d'Apollon *étaient* marquées depuis la fondation du temple de ce dieu par Amyclas, roi de Lacédémone, jusqu'au temps où les Romains conquirent ce temple ».

L'inscription se composait d'un certain nombre de noms propres au nominatif, suivis d'un génitif et du mot MATEEP ou KOPA, suivi lui-même d'une ou plusieurs lettres. Dans son mémoire, Barthélemy relève d'abord, avec une certaine joie, l'erreur commise par les Révérends Pères, qui croyaient voir dans les noms gravés sur les tables d'Amyclée les noms des dames « qui avaient pris les armes pour la défense de leur patrie ». Erreur plus grave encore, les Pères avaient joint aux mots MATEEP et KOPA, qui reviennent, l'un ou l'autre, à chaque ligne, les lettres qui les suivent, formant ainsi des suites de syllabes invraisemblables, alors que ces lettres n'étaient que l'indication numérale des années passées par ces prêtresses dans leurs fonctions respectives. Après avoir enfin déterminé la valeur du signe ⊞, qui n'est qu'un Θ de forme ancienne, il n'y avait plus pour l'Abbé qu'à lire l'inscription, ce qu'il fit sans grand'peine. Mais l'inter-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, p. 394.
(2) *Mémoire lu à l'Académie le 15 novembre 1740.* Inséré, t. XV, p. 395.
(3) P. 615.

prétation du texte ainsi établi pouvait soulever autant de difficultés que sa lecture elle-même. Barthélemy montra que le temple d'Apollon Amycléen était desservi par des prêtresses dont les unes portaient le titre de MATEEP, les autres celui de KOPA, cette différence de titre correspondant sans doute à une différence de rang, sans que ces mots de mère et de fille fussent à aucun degré une indication de parenté.

Malgré les beaux résultats obtenus et son incontestable talent pour l'épigraphie grecque, l'Abbé ne devait reprendre de telles études qu'à la fin de sa vie, pour donner alors ce chef-d'œuvre d'érudition et de critique que reste encore le *Mémoire sur l'Inscription de Choiseul-Gouffier*. C'est à la numismatique maintenant qu'il allait consacrer presque tout son temps, pendant vingt années entières, mise à part la durée d'un voyage de deux ans à Rome et à Naples.

C'est le 20 janvier 1750 que Barthélemy lut à l'Académie son *Essai de Paléographie Numismatique* (1), la première tentative faite pour grouper systématiquement les remarques suggérées par l'examen des médailles et pour en dégager les principes d'un classement chronologique rigoureusement scientifique. Jusqu'alors, les érudits avaient presque toujours négligé les questions de date, sans remarquer que, faute de dater exactement une pièce de monnaie, les théories historiques échafaudées à son sujet n'avaient aucune base solide. Barthélemy, rompant avec ces errements, consacra la première partie de son travail à la « Fabrication des Médailles ». Il montra, pour la première fois, que l'examen des médailles, fait de ce point de vue, pouvait déjà fournir des renseignements assez précis sur leur ancienneté relative. Un détail de fabrication attira surtout son attention : c'était, au revers des médailles grecques, un carré creux, dont les érudits antérieurs avaient donné des explications fantaisistes et diverses. Ce carré était parfois orné d'une figure, placée au centre ; parfois aussi, il y avait quatre petits carrés réguliers ou bien quatre empreintes, en ailes de moulin à vent, s'inscrivant à peu près dans le carré unique du plus grand type. Pour certains, ce carré était la représentation symbo-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIV, p. 30.

lique de la Macédoine, qui avait précisément la forme d'un parallélogramme ; pour d'autres, les quatre petits carrés figuraient la ville de Syracuse, divisée en quatre quartiers; certains, plus ingénieux, ou plus aventureux, avaient même voulu voir dans cette aire, divisée en quatre parties, les jardins du roi Alcinoos. Tout remplis d'érudition livresque, sans contact avec le réel, aucun d'eux n'avait songé qu'il pût y avoir là un simple procédé de fabrication. Barthélemy dans son mémoire le montra lumineusement : « Au début, il y avait une empreinte sur l'une des faces de la médaille seulement; ce qui le prouve, c'est le type des médailles avec relief d'un côté et creux de l'autre ; ce creux, dont l'aire était en général carrée, était produit par un relief du coin, qui évitait le déplacement de la médaille, pendant la frappe au marteau. Peu à peu, on s'aperçut que cette aire était susceptible d'ornement et on y mit tantôt une tête, tantôt un autre symbole en relief. Ce fut l'origine du double type. On se contenta dès lors de laisser sur les coins quatre petites élévations carrées qui produisaient sur un côté de la médaille quatre petites cavités. Puis ces empreintes prirent les formes les plus variées. De là, conclut l'Abbé, s'élève un principe lumineux, un des points fondamentaux de la paléographie numismatique, que, lorsqu'on commença à graver des types sur les médailles, on mit une empreinte en creux sur toutes celles que l'on fit frapper... Les médailles qui ont des aires en creux sont communément antérieures à l'an 400 avant l'aire vulgaire. »

Ce mémoire obtint le plus vif succès. Barthélemy lui-même nous en est garant : en tête d'un second mémoire sur la *Paléographie Numismatique* (1), inséré dans le tome XLVII du *Recueil de l'Académie*, il écrivit : « Lorsque je communiquai à l'Académie, il y a près de quarante ans, la première partie de cet essai, je me proposais de m'occuper de la continuation d'un travail que j'ai toujours regardé comme important... J'étais alors excité par la manière dont l'accueillirent les antiquaires, qui n'avaient jusqu'alors rien soupçonné de ce que j'avançais et qui furent si frappés de mon explication

(1) *Essai d'une Paléographie Numismatique*, IIe partie. — *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XLVII, 140, publié en 1809. Voir plus loin, p. 139.

qu'ils l'adoptèrent comme un principe connu et reçu depuis longtemps. » Il y a dans ces derniers mots un certain sentiment amer d'amour-propre froissé ; en réalité, Barthélemy, sur ce point, a tort ; chacun lui rendit hommage et, à dater de ce jour, on le considéra comme le créateur de la véritable numismatique. Pellerin, dix-sept ans plus tard, dans son troisième supplément (1), déclare que « la connaissance des médailles ne sera parfaite que quand on aura l'ouvrage entier que M. l'abbé Barthélemy a entrepris et dont il a donné la première partie sous le titre de *Paléographie Numismatique* ».

Malheureusement Barthélemy ne rédigea jamais les dernières parties de son étude. A la fin de son premier mémoire, il avait bien annoncé son intention de rechercher en quel temps avaient commencé les médailles avec aire en creux, ce qui devait le conduire à étudier l'origine même des médailles. Mais son voyage en Italie, ses occupations au Cabinet du Roi, la rédaction de *l'Anacharsis* et les soins de la vie mondaine ne lui en laissèrent pas le loisir. Eckhel, dans sa *Doctrina Nummorum* (2), en laisse percer le regret, en des phrases qui prennent toute leur valeur quand on songe au savant qui les a écrites : « *Barthelemyus, in hoc studiorum genere semper cum honore nominandus, ante annos complures argumentum istud coepit tractare, edita insigni dissertatione, quam* Essai d'une Paléographie Numismatique *inscripsit. Parabat materiam omnem duabus partibus complecti, quarum prima ageret de nummorum fabrica, metallo, pondere, etc... Verum dolendum virum praestantem qui unus, sive propter insignem rei veteris numismaticae usum, sive eruditionis opes, sive quae sibi omnium maxime praesto sunt, subsidia et facultates, implendo tanto proposito par erat, posteaquam partem eam quae ad vetustissimae monetae fabricam pertinet, praeclare explicuisset, in medio cursu substitisse, nulla relicta spe utilissimi hujus argumenti ad exitum perducendi.* »

Le même sentiment se trouve exprimé dans une lettre de

(1) P. 57.
(2) I, p. CXXXI.

Fauris de Saint-Vincent (1) à M. de Sainte-Croix, du 26 thermidor an III (13 octobre 1795) sur la mort de l'abbé Barthélemy : « Il est très fâcheux que notre ami ait été distrait du travail qu'il avait commencé sur la Paléographie Numismatique... Le mémoire qu'il lut à ce sujet à l'Académie, en 1750, annonçait une suite qu'il ne donna pas, ce qui m'a toujours paru fort extraordinaire, car il n'y a pas de sujet plus intéressant dans l'étude des médailles... Ce mémoire..., dans sa brièveté, contient beaucoup de recherches et des instructions infiniment utiles à ceux qui étudient les médailles des rois et des villes de la Grèce; je me prendrais volontiers d'humeur contre *Anacharsis*, s'il était vrai que le projet d'en donner une quatrième édition l'avait empêché d'achever sa *Paléographie*. Vous trouverez que c'est un sentiment trop personnel qui ne fait honneur ni à mon goût ni à ma raison. »

De tels regrets ne sont pas l'expression d'une aveugle amitié. Le mémoire de Barthélemy ouvrait une voie nouvelle à la science numismatique. Ce n'était pas seulement des lumières sur un point de détail qu'apportait l'abbé Barthélemy, c'était une méthode rigoureuse et positive. Sur la question des carrés creux, on a pu changer d'avis (2) et voir dans ce carré l'empreinte du trousseau et non de la pile. Mais ce qui reste à l'honneur de Barthélemy, c'est d'avoir reconnu là un procédé de fabrication et d'avoir rompu définitivement avec les

---

(1) Cette lettre, conservée aux Mss. de la Bibliothèque nationale (N. a. f. 501. f° 91), n'est pas signée. Le nom de Fauris de Saint-Vincent est écrit au crayon, en haut et à gauche. — Né à Aix en 1718, Fauris de Saint-Vincent y mourut en 1798. Associé de l'Académie des Inscriptions, il s'était occupé de numismatique et avait publié en particulier une *Table des Monnaies en Provence* (1770) et un *Mémoire sur les monnaies et les médailles des anciens Marseillais* (1771). C'était un ami intime de Barthélemy et, à en croire le rédacteur du *Magasin encyclopédique* (1803, VI, 198), « il répétait avec complaisance que l'éloge le plus flatteur qu'on lui eût jamais adressé et dont il s'honorait le plus était contenu dans une lettre où l'abbé Barthélemy lui disait : « En élevant un « monument à Peiresc, vous avez acquitté la dette du siècle précédent. »

(2) Pendant plus d'un siècle, on s'en est tenu d'ordinaire à la théorie créée par Barthélemy. Eckhel lui apporta l'appui de sa haute autorité : « Ejus originem cavitatis, eleganter ac vere explicat illustris Barthelemyius. » *Doctr. Num.*, I, p. LXIV. M. Babelon (*Traité des monnaies*, I, 930) la réfute en passant, d'après les conclusions d'un mémoire présenté en 1900, au Congrès de Numismatique de Paris, par M. Villenoisy. Revenant sur cette question, MM. Villenoisy et Frémont (*Rev. Numismatique*, 1909, p. 448) démontrent que ces saillies se trouvaient à l'extrémité d'un poinçon destiné à maintenir le flan sous le marteau.

constructions imaginaires des numismates, ses prédécesseurs ou ses contemporains. Peut-être, s'il n'eût pas été détourné de ces études par mille autres soins, aurait-il mérité, avant Eckhel, le beau titre de fondateur de la numismatique moderne.

A quelques mois de là, laissant pour un temps l'étude de la monnaie en général, l'Abbé présenta des *Réflexions sur quelques médailles publiées par différents auteurs* (1). Il débutait par une formule pleine de politesse et de modestie : « Je n'attaquerai que les erreurs consignées dans des ouvrages propres à les perpétuer, non toutefois que je prétende diminuer la gloire de ceux à qui elles sont échappées ; ils les auraient reconnues eux-mêmes, s'ils avaient eu les secours que nous avons aujourd'hui. » Cette précaution prise, l'Abbé attaque avec vigueur les explications données, avant lui, sur une vingtaine de médailles de toutes natures. Il serait oiseux d'entrer dans le détail de ces discussions, mais deux exemples serviront à montrer de façon éclatante que, dans chacun de ses *Mémoires*, Barthélemy essayait de réagir, par des explications simples, contre les fantaisies qu'aimaient fort, jusqu'à lui, les numismates. Une médaille d'or, conservée au Cabinet du Roi, leur avait, en particulier, permis de donner libre cours à leur amour désordonné des systèmes : elle portait à l'avers une tête de l'empereur Gallien, couronnée d'épis de blé, avec l'inscription : « *Gallienae Augustae,* » au revers les mots : « *ubique pax* ». Le Père Harduin avait imaginé d'expliquer toutes les légendes des médailles, en considérant chacune des lettres comme l'initiale d'un mot qu'il fallait restituer avant toute autre opération, et il avait lu ainsi les deux inscriptions : « Gallien[o] A[ugusto] E[dua] Aug[usta] U[rbis] S[enatoris] T[riumphalem] A[rcum] E[rexit] V[ictoria] Bi[suntina] Qu[ietem] E[duae] P[eperit] A[ugusti] X... » Harduin n'était pas arrivé, dès le début, à une aussi belle conception ; il avait d'abord vu, ainsi que Galland, des vocatifs dans les mots *Gallienae Augustae*, « *ae* » équivalant à « *e* ». Spanheim et Vaillant étaient allés plus loin dans la course aux hypothèses : pour eux, c'était bien de Gallien qu'il s'agissait, mais, par ironie et

(1) Lu le 28 août 1750, le mémoire fut inséré au t. XXVI, p. 532.

dérision, le graveur avait mis son nom au féminin pour rappeler sa lâcheté. Il y avait une solution bien plus simple, à laquelle avait songé d'ailleurs l'antiquaire Vallemont, c'était de voir en *Gallienae Augustae* le nom d'une princesse. C'est à celle-ci que s'arrêta Barthélemy : « Par reconnaissance pour sa cousine qui avait fait mettre à mort un usurpateur, Gallien fit graver, au nom de sa parente, des médailles sur lesquelles se trouvait son effigie. » Le bon sens l'emportait sur les inventions ridicules. Mais ce n'était là, en somme, qu'affaire d'historien avisé. Voici qui montre mieux encore chez l'Abbé le sens des réalités, uni à une sagacité vraiment divinatrice. Avant lui, quelles que fussent les absurdités auxquelles conduisait l'explication aveugle des légendes, on ne reculait devant aucune hypothèse. C'est ainsi que sur une médaille de Galba les lettres suivantes, assez mal gravées, « RESTNUM » avaient amené les érudits à imaginer les pires sottises et les plus invraisemblables. Les uns interprétaient *Restituta Numidia*, d'autres *Restituta Numantia*, certains *Restituto numine* ou même *Restituto nummo ;* les plus sages avaient pris le parti de se déclarer impuissants à résoudre le problème. Barthélemy, examinant avec plus de soin la médaille, fit de ces deux mots un seul et lut RESTITUTA. Il n'eut pas de peine ensuite à reconnaître que par un déplacement du coin, au moment de la fabrication, le mot RESTITUTA se trouvait gravé tout près du centre et il en déduisit que l'autre mot, qui devait se trouver de l'autre côté de l'effigie, n'avait pu avoir sa place. Il était facile, par l'étude des médailles analogues de Galba, de conjecturer « RESTITUTA [LIBERTAS] ». Là encore, c'est moins la découverte qui importe que la méthode suivie.

Jusqu'à cette date, Barthélemy n'avait lu ses communications à l'Académie qu'en séances privées. Le 4 mai 1753, pour la première fois, il fut appelé à prendre la parole en assemblée publique. Il choisit pour cette solennité une étude de numismatique arabe (1). De bonne heure, nous l'avons vu, l'Abbé s'était initié aux langues orientales. Nul, plus que lui, n'était à même de « faire pénétrer la lumière dans le chaos

(1) *Dissertation sur les médailles arabes. Mémoires de l'Académie*, XXVI, p. 557.

de la numismatique de l'Asie Mineure (1) ». Une difficulté tourmentait à ce sujet les numismates d'alors, c'était la présence, sur certaines médailles arabes, d'effigies se rapportant à de tout autres personnages que ne semblait l'indiquer la légende. A cette première difficulté s'en joignait une autre, d'ordre historique et religieux plus que numismatique d'ailleurs : comment les Arabes avaient-ils pu concilier les principes de Mahomet avec la représentation des figures humaines sur leurs médailles? C'étaient là des problèmes séduisants pour les érudits et d'un intérêt assez général cependant pour retenir l'attention du grand public, auquel devait s'adresser Barthélemy cette fois-ci. A ces deux questions, Barthélemy trouva une réponse ingénieuse autant que simple : au lieu de voir dans ces effigies, de style byzantin pour la plupart, une preuve de la conversion des princes arabes au catholicisme, comme l'avait supposé gratuitement le Père Verdi, Barthélemy pensa que les Arabes, longtemps après Mahomet, « ignorant la représentation de la figure humaine, durent copier servilement les médailles grecques ou romaines que le hasard leur offrait », quand ils commencèrent à mettre des types sur leurs monnaies. C'est ainsi qu'une médaille de Timourtash est ornée de l'effigie d'Antiochus III. Par ignorance, ils allaient parfois jusqu'à recopier des inscriptions latines. On trouve même sur les monnaies d'un excellent musulman une tête du Christ, « tel qu'il paraît sur plusieurs médailles des empereurs de Constantinople ». Pour expliquer cette dérogation à la Loi du Prophète, Barthélemy recourut une fois de plus à la méthode de la comparaison, qui permet seule, par l'examen de nombreux documents, d'éviter les conclusions hâtives. Il reconnut ainsi que les vrais musulmans d'origine, les Caliphes, successeurs de Mahomet, n'avaient jamais cédé à cette pernicieuse tentation. Seuls les princes envahisseurs, qui souvent n'avaient adopté l'Islamisme que pour soumettre plus facilement des peuples mahométans, avaient transgressé la loi ; et, s'élevant de cette étude de numismatique aux grandes idées morales, Barthélemy conclut ainsi : « L'usage de mettre des figures sur les médailles arabes... s'abolit (dans la suite) comme s'abolissent

(1) Maury, p. 206, *op. cit*

tous les usages qui nous mettent gratuitement en opposition avec des devoirs plus essentiels. » Cette considération morale était peut-être une concession d'érudit austère à son public mondain, tout comme le début pompeux de la dissertation. Du moins Barthélemy avait-il eu le bon goût de ne pas transformer une séance de l'Académie des Inscriptions en une frivole réunion d'amateurs, et sa dissertation le faisait connaître comme un spécialiste averti des questions d'histoire et de philologie orientales.

La dissertation qui suivit devait mettre le sceau à cette réputation et faire de l'Abbé le premier orientaliste de France, le digne prédécesseur de Champollion. Une découverte archéologique faite par des voyageurs anglais permit à Barthélemy une découverte philologique des plus rares et des plus importantes. MM. Bouvenic, Dowkins et Robert Wood, en 1751, avaient visité les ruines de Palmyre et recueilli un certain nombre d'inscriptions dont le texte était gravé en palmyrénien, puis en grec. Robert Wood publia, dès son retour à Londres, une magnifique relation de ce voyage, ornée de planches, avec le texte des inscriptions palmyréniennes, qu'il n'avait pu d'ailleurs interpréter. Cette publication fut le point de départ des recherches de Barthélemy. A la fin de 1753, le rédacteur des *Cinq années littéraires* (1), rendant compte de l'œuvre de Wood, laisse prévoir en ces termes la découverte de l'Abbé : « Les inscriptions pourront fournir des lumières sur une langue jusqu'ici inconnue. Quelle moisson pour les savants ! Quand ils ne trouveraient qu'un alphabet ! N'est-ce pas votre abbé Barthélemy que je vois qui s'évertue à le deviner ? Mais je l'avertis que M. Swinton à Oxford est bien avancé sur les mêmes voies, et qu'il aperçoit déjà que c'est au syriaque que la nouvelle langue a le plus de rapports. »

M. Swinton, dont la rivalité avec l'abbé Barthélemy devait s'affirmer de vive façon quelques années plus tard, fut devancé cette première fois par son confrère en orientalisme : le 12 février 1754, l'Abbé lut à ses collègues de l'Académie des « *Réflexions sur l'Alphabet et sur la Langue dont on se*

(1) *Les cinq années littéraires* ou *Lettres de M. Clément sur les ouvrages de littérature, qui ont paru dans les années 1748-1752*, t. II, lettre 117 du 30 décembre 1753.

servait autrefois à Palmyre (1) ». Il faisait enfin la lumière sur cette question qui était depuis longtemps le désespoir et l'écueil de tous les érudits : Gruter et Scaliger avaient renoncé à déchiffrer les inscriptions palmyréniennes conservées en Europe; de l'une d'elles, qui appartenait au cardinal Carpi, à Rome, Samuel Petit avait donné une explication si ridicule que notre Abbé, au début de sa dissertation, déclare n'avoir pas le courage de la traduire en français; une découverte d'inscriptions nouvelles, faite en 1691 par des négociants d'Alep, provoqua de nouvelles recherches; mais ce fut en vain : Edouard Bernard, professeur à Oxford, découragé par des travaux sans résultat, abandonna la partie en tressant à l'avance une couronne pour qui serait plus heureux : « *Palmyreneum Alphabetum, si quis dederit, erit mihi magnus philologus.* » En 1704, Jacques Rhenford, plus connu sous son vocable latin « *Rhenferdius* », crut avoir enfin trouvé la clé de cette langue décevante, et l'Académie des Inscriptions, après une dernière tentative infructueuse de Galland, résolut, sur le rapport de l'abbé Renaudot, « de détromper une bonne fois ceux à qui on voudrait en imposer par de prétendus alphabets de la langue palmyrénienne, et déclara qu'on pouvait désormais, sur son témoignage, s'épargner de semblables peines, à moins que dans la suite on découvrît des secours plus abondants (2) ». Grâce à l'ouvrage de Wood, ces secours nouveaux étaient à la disposition des savants et l'abbé Barthélemy les utilisa sans tarder. A l'en croire, deux jours lui suffirent, par la comparaison qu'il fit du texte grec et du texte palmyrénien, pour établir un alphabet complet de la langue inconnue et pour lire les inscriptions. Mais il y songeait depuis quelque temps déjà sans doute, puisque, dès le mois de décembre, il avait l'intention de débrouiller les difficultés de ces inscriptions; nous en avons pour garant le rédacteur des *Cinq années littéraires*. Quoi qu'il en soit, — et il importe peu d'ailleurs, — la dissertation de l'Abbé obtint le plus vif succès. Il avait posé, au début de son mémoire, un certain nombre de principes dont l'apparente simplicité ne doit pas cacher la profondeur :

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXVI, 577.
(2) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions, id.*

« C'est une mauvaise méthode, écrivait-il, pour découvrir l'alphabet d'une langue inconnue, de mettre à contribution les alphabets de plusieurs peuples différents (1), » ou encore : « Lorsqu'un mot, un nom d'homme par exemple, se trouve exprimé deux ou trois fois dans une inscription, il faut que ce soit avec les mêmes lettres... » C'étaient, là aussi, des principes de bon sens, substitués aux constructions hasardeuses des philologues en mal de découvertes, et l'on comprend le plaisir qu'avait à les lire le rédacteur de *l'Année littéraire* (2) : « Je n'entrerai point dans le détail des procédés de l'abbé Barthélemy pour découvrir l'alphabet. Qu'il vous suffise de savoir que les uns sont d'un homme intelligent et que les autres me paraissent très solides (3). »

A côté de ce bon sens, un sentiment frappait les lecteurs, c'était la modestie de l'Abbé, qui, après avoir donné les éléments alphabétiques d'une langue dont personne, avant lui, n'avait pu lire un mot, insistait sur « la facilité de cette découverte », rendait hommage à ses prédécesseurs (4), et fixait sans prétention les limites et la valeur de son travail : « Je ne crains pas, écrivait-il, d'avancer que, en fait de langues orientales, il est plus aisé de découvrir un alphabet que de l'appliquer avec succès à un petit nombre de monuments. » Il avait pourtant établi, une fois pour toutes, la valeur des signes palmyréniens et rendu possible le déchif-

---

(1) Quelque trente années plus tard, le Père Georgi eut précisément ce tort-là : revenant sur la question de l'alphabet palmyrénien, il imagina, en 1782, une nouvelle lecture des lettres conservées dans les inscriptions. (*De Inscriptionibus Palmyrenis quae in Museo Capitolino adservantur.*) L'ouvrage lui valut, dans le *Journal des Savants* (1783, 216), un jugement sévère : « Le Père Georgi va chercher dans les alphabets phénicien, hébreu et syriaque des figures semblables à celles qu'il a sous les yeux. Il est entraîné par de ressemblances forcées, par des rapports vagues et trompeurs... Au lieu de s'être conduit au hasard, M. l'abbé Barthélemy a suivi des principes incontestables... Le Père Georgi, trop prévenu contre un ouvrage dont il n'a pas senti la justesse, s'abandonne à ses propres idées... »

(2) *Année littéraire*, 1755, II, 39.

(3) Comp. *Magasin encyclopédique*, 1795, 2, 77. Eloge de Barthélemy par Sainte-Croix : « Le mémoire qui renferme ces observations est un vrai chef d'œuvre de discussion; jamais on n'a mis plus de critique, de savoir, de pénétration, d'agrément même, à traiter une matière si épineuse et si peu susceptible d'intérêt. »

(4) « Ceux qui nous ont précédés ont des droits légitimes sur les découvertes qu'ils ont pressenties et que des secours plus abondants n'ont fait que confirmer ensuite. Il me semble qu'on trouve une secrète satisfaction à leur rendre cette justice et qu'il faudrait avoir le bon esprit de s'en faire un devoir quand on n'est pas assez heureusement né pour s'en faire un plaisir. »

frement de tous les textes écrits en cet alphabet, en montrant que la langue de Palmyre ne différait guère du syriaque et du chaldéen. Avec une mesure que beaucoup pourraient lui emprunter, l'Abbé savait fort bien que sa découverte ne renverserait pas les données de l'histoire ancienne, et il est bon de méditer les dernières phrases de sa dissertation, où la finesse se joint à la bonhomie : « On ne peut prévoir les avantages que l'alphabet palmyrénien procurera par la suite. Comme une chaîne insensible unit tous les objets de la littérature, ne pourrait-il pas conduire un jour à quelques découvertes plus essentielles ? Mais, quand même il serait à jamais borné à l'éclaircissement de quelque inscription ou de quelque médaille, aurait-il fallu le négliger ? Au milieu de ces ténèbres répandues sur l'ancienne histoire orientale, n'avons-nous pas un rayon de lumière de plus et un mystère de moins ? C'est se tromper également que de mettre un trop grand prix ou de n'en pas mettre assez à des découvertes isolées en apparence. Ce grand tout historique ne sera jamais que le résultat d'une infinité de recherches et d'observations particulières. » Il y a là, exprimée dans les termes les plus justes, une idée fort judicieuse, et l'on souscrit sans réserve à l'appréciation du rédacteur de *l'Année littéraire* : « Si M. l'abbé Barthélemy est exempt de la vanité poudreuse des savants, il n'en a pas non plus le style rude et barbare... Les *Réflexions*... se font lire avec plaisir, quoique l'érudition y règne (1), » et *le Journal de Trévoux*, quelques années plus tard, rendant compte de cette dissertation, écrivait de l'abbé Barthélemy que « ses talents, ses connaissances, son zèle et son amour pour les arts lui *assuraient* un rang distingué parmi les architectes habiles dont les efforts réunis concourent à la construction du temple de la vérité (2) ».

Dès le courant de l'année 1754, le mémoire fut imprimé en deux éditions à Paris. Une traduction anglaise parut la même année, en tête d'une nouvelle édition des *Ruines de Palmyre*. En 1756, elle fut insérée en italien dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie de Cortone*, dont l'Abbé,

(1) *Année littéraire*, art. cité.
(2) *Journal de Trévoux*, 1761, octobre, p. 236.

alors de passage en cette ville, fut nommé membre correspondant (1).

Numismate, épigraphiste, linguiste, Barthélemy étendait son activité à tous les domaines de l'archéologie. Nous le voyons même, à cette époque, s'occuper d'antiquités françaises aussi. Le *Recueil des Mémoires de l'Académie* nous en a conservé le souvenir dans sa partie historique (2). En juin 1751, l'Académie avait reçu de M. Trudaine sept épées de cuivre jaune, découvertes à Gensac, au cours de travaux exécutés pour l'établissement d'une route. Une discussion s'éleva, touchant le peuple auquel il les fallait attribuer. Les uns, avec Caylus, y voulaient reconnaître des armes de fabrication romaine ; d'autres, Lévesque de la Ravallière surtout soutenaient qu'aucun peuple ancien ne s'était servi d'armes offensives en cuivre, non plus que les Barbares ni les Gaulois, et qu'il fallait voir en ces épées des « monuments de fêtes et d'exercices de chevalerie, tels que les tournois et les joutes ». L'abbé Barthélemy prit un parti « mitoyen »; sans nier absolument que ces armes pussent être romaines, il était plus disposé à les croire de l'époque franque, du temps de Childéric ; car, si les auteurs grecs et latins ne mentionnent point d'armes en cuivre comme étant en usage dans leurs nations, ils laissent entendre, du moins, que certains peuples étrangers s'en servaient à la guerre. Le détail de la discussion importe peu, mais il est curieux de voir l'Abbé s'intéresser à toutes les questions et donner sur toutes des avis mesurés.

Devenu peu à peu l'un des personnages les plus considérables de l'Académie, par la valeur de ses communications et sa vaste érudition, que rien ne savait mettre en défaut, l'Abbé n'avait pas oublié Marseille ni ses anciens amis ; en 1751, il voulut bien se charger de surveiller à Paris la publication d'une *Histoire des Rois de Thrace et du Bosphore Cimmérien, éclaircie par les médailles*, rédigée par M. Cary. Ce n

(1) Dans une lettre à Caylus du 9 juin 1756, l'Abbé signale le fait en ajoutant : « Les deux inscriptions palmyréniennes sont au Capitole; je les ai comparées avec mon explication et j'ai lieu d'être content de mon travail. On m'a proposé de mettre au-dessous une table de marbre où serait mon explication... Je n'aime point ce faste; l'obscurité me convient mieux. » Voilà qui peint l'homme.

(2) T. XXV, p. 109, partie historique, par Bougainville.

fut pas une mince besogne pour l'Abbé. Comme tous les érudits, M. Cary était fort méticuleux. C'étaient, à chaque nouvelle épreuve tirée, de nouvelles corrections, page par page, qui retardaient la publication, et ces retards mêmes n'allaient pas sans impatienter l'auteur : « J'ai envie d'apprendre, écrit-il à l'Abbé, que l'imprimeur est enfin en train ; une fois qu'il aura commencé, cela ira apparemment tout de suite ; en vérité, je désire d'en voir la fin, autant pour vous que pour moi, car je souffre des peines que tout cela donne. Je vous prie pourtant de ne pas vous dégoûter et de redoubler vos soins dans la revision des épreuves (1). » L'ouvrage parut enfin dans le courant de 1752 et, en août, Cary fut nommé membre correspondant de l'Académie, sur la présentation de Caylus, mais grâce surtout, je le pense, aux instances de Barthélemy, qui sera toujours infatigable, quand il s'agira de servir ses amis.

En 1753, M. de Boze, âgé de 73 ans, mourut après quelques mois de maladie. Depuis longtemps déjà, l'Abbé exerçait les fonctions de garde du Cabinet, sans en avoir le titre. Tout le désignait maintenant pour cette place. Avec une certaine amertume, il nous rapporte dans ses *Mémoires* « qu'un de ses confrères de l'Académie eut le courage de la solliciter », et il lui fallut chercher des protecteurs pour obtenir un poste auquel tout lui donnait le droit de prétendre. Grâce à l'appui de M. de Caylus et de M. de Bombarde (2), le comte d'Argenson décida de présenter l'abbé Barthélemy au roi, comme le successeur tout désigné de Gros de Boze, mais le roi lui-même, prenant les devants, déclara son intention de nommer l'Abbé à cette place.

---

(1) *Archives du Cab. des Méd., 1752. Lettre de Cary à Barthélemy (10 janvier 1752).* Cet ouvrage de Cary ne manque pas de valeur : « Les médailles découvertes et décrites depuis cette époque, en apportant quelques dates nouvelles, n'ont fait que fournir de nouvelles preuves de la solidité de leur chronologie », écrit Raoul Rochette, à propos de Cary et de Froehlich.

(2) Cf. sur M. de Bombarde, *Mémoires sur le comte de Caylus*, par COCHIN : « M. B. avait joué un assez grand rôle; à bien l'apprécier, c'était simplement un important riche, de ces gens qui font les entendus sur tout, sans que l'on sache exactement pourquoi... Je l'ai assez connu pour pouvoir assurer que c'était un fort honnête homme, mais très médiocre, vraiment semblable à M. Gobe Mouche. » — Deux ans plus tard, Barthélemy, hôte de M. de Stainville, à Rome, écrira de M. de Bombarde que c'est à lui qu'il « doit toutes les bontés qu'il reçoit de M. l'Ambassadeur et de M^me^ l'Ambassadrice. » *Lettre à M. de Caylus (25 février 1756).*

Au cours de ces négociations délicates, Barthélemy avait été soutenu tout particulièrement par M. de Stainville, le futur duc de Choiseul, qui ne le connaissait point d'ailleurs, mais avait agi sur la recommandation du comte de Caylus. Cette circonstance devait être d'une importance considérable pour Barthélemy et allait bientôt donner à sa vie une orientation nouvelle.

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN ITALIE (1755-1757)

Barthélemy entre en relations avec M. de Stainville, nommé ambassadeur de France à Rome. — Il part pour l'Italie en août 1755. — Ses impressions de voyage. — Nîmes et l'inscription de la Maison Carrée. — Découverte de Taurentum. — A Marseille, vérification du Cabinet Cary et acquisition de médailles. — En Italie. — Visite des musées, impressions d'art. — Barthélemy à Rome. — Sa vie chez les Stainville ; ses sentiments pour ses hôtes. — Ses relations avec des savants d'Italie. — Voyage à Naples. — Visite d'Herculanum et du musée de Portici. — Difficultés opposées au visiteur étranger. — Travaux de Barthélemy à Rome. — On estime, à Paris, qu'il y prolonge trop son séjour. — Son retour. — Importance de ce voyage pour la formation de l'Abbé. — Barthélemy songe à partir pour Vienne ; il y doit renoncer. — Le classement des médailles acquises en Italie. — Lecture du *Mémoire sur les anciens Monuments de Rome.*

Garde du Cabinet des Médailles de Sa Majesté, l'abbé Barthélemy songea immédiatement à réaliser les améliorations rendues nécessaires par l'importance des collections, et aussi à accroître le trésor confié à ses soins. Mais il fut presque aussitôt arraché, par les circonstances, à ces paisibles et absorbantes occupations.

M. de Stainville, sur l'initiative de Caylus, avait fort appuyé, nous venons de le voir, la candidature de l'Abbé à la Conservation du Cabinet ; nommé, en 1754, ambassadeur à Rome, il choisit pour secrétaire M. Boyer, un des meilleurs amis de l'Abbé, et celui-ci, n'ayant pas encore trouvé l'occasion d'exprimer au comte sa reconnaissance, pria M. Boyer (1)

(1) Né à Fonscolombe, en 1721, de vieille famille provençale, il était, dès longtemps, fort lié avec l'Abbé.

de le présenter à M. de Stainville. Une banale visite de remerciements eut des conséquences inattendues : l'Abbé, nous le savons par mille témoignages (1), était un causeur brillant et un habile homme ; de son côté, plus que tout autre, le futur duc de Choiseul était sensible à l'agrément de la conversation et il possédait le charme qui attire la sympathie ; il n'en fallut pas plus pour que se nouât entre le savant et le grand seigneur une amitié qui ne devait jamais se relâcher. Sur-le-champ, Stainville songea à emmener à Rome cet aimable érudit, se faisant un plaisir de rendre service à un homme d'aussi agréable compagnie, et il lui proposa de l'accompagner en Italie, pour y chercher des médailles rares et enrichir le Cabinet. Charmé par cette proposition, l'Abbé accepta d'enthousiasme, mais il lui fallait obtenir l'autorisation de son ministre, M. d'Argenson, peu enclin, sans doute, à disposer, pour un tel voyage, des fonds de l'Etat. Le Cabinet des Médailles possède dans ses Archives le texte du mémoire que Barthélemy présenta en la circonstance : tout y est disposé de façon à faire ressortir que la dépense sera mince, et l'Abbé terminait ainsi : « Tous les frais du voyage se borneraient donc à la dépense modérée d'un homme de lettres qui n'aurait en vue que la gloire de son maître et l'augmentation du dépôt dont on a bien voulu lui confier le soin (2). » Examiné

---

(1) Voir en particulier les lettres de M^me^ du Deffand et les *Mémoires* de Durfort : « Le charmant chevalier de Boufflers... est l'homme de France, après l'abbé Barthélemy, à qui j'ai trouvé le plus d'éloquence dans la conversation. » I, 353.

(2) *Archives du cabinet; pièces de l'année 1754.* Voici le texte du mémoire soumis à d'Argenson; Barthélemy l'avait rédigé lui-même : « L'abbé Barthélemy, garde des médailles du cabinet du Roy, propose de faire en Italie un voyage dont l'objet serait de faire la recherche des médailles qui manquent au cabinet de Sa Majesté et de travailler à en compléter les suites en acquérant par la voie d'échanges les médailles que l'on pourrait recouvrer. Il demande que, si sa proposition est agréée, il lui soit accordé une somme suffisante pour les frais du voyage. Il résulte du mémoire présenté à cet effet par M. l'abbé Barthélemy que, lors de la formation du cabinet des médailles, le sieur Vaillant eut ordre d'aller chercher dans les pays étrangers les médailles nécessaires pour l'enrichir, qu'il parcourut plusieurs fois la Grèce et l'Asie, fit un voyage en Angleterre et quinze en Italie, qu'il s'y perfectionna dans la connaissance de l'antique, et en rapporta un nombre considérable de médailles, d'où il est résulté deux grands avantages : l'un, la gloire pour la France d'avoir produit les plus habiles des antiquaires; l'autre, d'avoir rendu le cabinet de Sa Majesté supérieur à tous ceux que l'on connaissait en Europe, — que, cependant, ce cabinet contient à peine aujourd'hui le tiers des médailles connues, et qu'il manque dans chaque suite des pièces uniques et rares qu'on ne trouvera peut-être jamais en France, que c'est ce qui fait désirer à M. l'abbé Barthélemy d'aller faire de nouvelles

par d'Argenson en août 1754, le mémoire aurait eu, je crois, peu de chances d'être approuvé, si M. de Stainville n'avait usé à nouveau de son influence, et, le 25 août, de Versailles, M. d'Argenson manda à M. Bignon, garde de la Bibliothèque Royale, que l'abbé Barthélemy était autorisé à partir pour l'Italie et recevrait pour ses frais de voyage une gratification de 6.000 livres (1). Six mille livres, c'était peu pour un tel voyage, mais, par la générosité des Stainville, Barthélemy allait être défrayé de tout. « Je courus chez M. l'Ambassadeur pour le remercier, nous raconte-t-il dans ses *Mémoires*, et mon étonnement fut à son comble lorsqu'il me dit qu'il me mènerait avec lui, qu'à Rome je logerais chez lui, que j'aurais toujours une voiture à mes ordres et qu'il me faciliterait les moyens de parcourir le reste de l'Italie. »

La première partie de ce programme ne put se réaliser. Malgré l'autorisation de M. d'Argenson, l'abbé Barthélemy ne pouvait quitter sur-le-champ le Cabinet des Médailles : « Des affaires relatives au Cabinet me forcèrent de différer mon départ, écrit-il, et m'empêchèrent d'accompagner M. l'Ambassadeur. » Les Archives du Cabinet ne nous donnent aucun renseignement sur ce que pouvaient être ces affaires. Sans doute n'était-ce que la suite de la mise en ordre et du classement entrepris depuis dix années et qu'il fallait bien achever, si l'on ne voulait pas aller au hasard et acheter en Italie des médailles déjà renfermées dans les collections du Cabinet Royal. Il fallut aussi classer le Cabinet Rothelin, passé d'abord aux mains du prince de Beauvau, puis acquis pour le Cabinet du Roi, au prix de vingt mille livres ; il comprenait quatre cents médaillons, deux mille médailles et un assez grand nombre de pièces doubles, qui servirent plus tard à des échanges (2). Un an s'écoula ainsi.

recherches en Italie; qu'il pourrait, dans l'espace de moins d'une année, voir les cabinets nombreux qui s'y trouvent, y puiser de nouvelles lumières, soit par un soigneux examen des monuments antiques qu'on y découvre à chaque pas, soit en conversant avec les personnes les plus versées dans ce genre d'études; y établir des correspondances dans les principales villes et en revenir avec une moisson abondante; qu'il ne faudrait point de fonds pour ces acquisitions, qu'elles se feraient naturellement par voie d'échange, au moyen d'une assez grande quantité de médailles doubles qui sont au cabinet de Sa Majesté... » C'était là tout un vaste programme. Barthélemy, nous le verrons, s'y conforma scrupuleusement.

(1) *Archives du Cabinet des Médailles de 1754.*

(2) *Œuvres diverses de l'abbé Barthélemy*, II, 259. Barthélemy dit que la collection fut acquise deux ou trois ans après la mort de M. de Boze. — Or,

Barthélemy, de plus en plus distingué parmi ses collègues de l'Académie, était déjà une manière de personnage. De la province même, on s'adresse à lui pour obtenir une recommandation, ou encore l'insertion d'une dissertation ou d'un article dans le *Recueil des Mémoires* (1). Au mois de juillet 1755, quand M. de Bougainville donna sa démission de la place de secrétaire perpétuel, l'Abbé fut, parmi les candidats éventuels à ce poste, celui auquel on songea le plus, semble-t-il ; à dire vrai, d'Argenson penchait pour l'abbé Le Batteux, mais Bougainville désirait fort être remplacé par Barthélemy, comme le montre clairement une lettre du marquis d'Argenson à son frère : « Vous avez vu ces jours-ci l'abbé Barthélemy qui est allé à Compiègne. Vous aurez sans doute insisté pour qu'il acceptât le secrétariat, comme Bougainville souhaite que je lui en fasse de nouvelles instances aussi ; mais je suis persuadé qu'il ne se rendra pas (2). » Barthélemy, en effet, ne se rendit pas. Peut-être y avait-il chez lui la crainte de perdre toute liberté, si, à ses fonctions de garde du Cabinet, s'ajoutait la charge de secrétaire perpétuel ; la perspective de renoncer à son voyage en Italie put l'amener aussi à refuser cet honneur trop lourd. Une autre raison ne fut pas sans jouer un certain rôle, je pense, dans cette décision, et nous laisse voir tout ce qu'il y avait chez l'Abbé de bonté, voire de générosité. L'un des académiciens qui pouvait le plus justement, par ses travaux et l'estime de ses collègues, prétendre à cette place, était M. Le Beau, celui même qui, huit années auparavant, avait retiré sa candidature à l'Académie devant celle de l'Abbé. « J'avais sa démarche sur le cœur », dit l'Abbé dans ses *Mémoires*, et pour témoigner sa reconnaissance, il engagea lui-même d'Argenson et M. de Bougainville à lui préférer M. Le Beau pour le secrétariat. Après quelques hésitations, Le Beau accepta.

---

dans ses *Mémoires*, il rapporte qu'elle fut achetée par M. de Boze lui-même. Mais le mémoire conservé dans les O. D. est une pièce officielle qui me paraît avoir plus de poids, d'autant qu'elle remonte à 1784 et que l'Abbé, pour la rédiger, avait des souvenirs plus proches et une plus grande facilité peut-être pour vérifier ses affirmations.

(1) En 1754, le secrétaire de l'Académie de Béziers, M. Bouillet, envoie à l'abbé Barthélemy l'explication d'une inscription hébraïque trouvée dans la ville et lui demande de la faire insérer dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie*.

(2) Lettre du 30 juillet 1755 : *Mémoires de d'Argenson. Bibl. elzév.*, V, 62.

M. de Stainville, cependant, était à Rome depuis une année déjà, quand Barthélemy, ayant mis en ordre les affaires du Cabinet, put partir à son tour. Par amitié pour lui et par goût des monuments anciens, le Président de Cotte (1), directeur de la Monnaie des Médailles, décida de l'accompagner. Tous deux quittèrent Paris en août 1755, commençant un long voyage archéologique à petites étapes : le 1er novembre seulement, ils devaient être à Rome. Sur ce voyage et sur les détails du séjour en Italie, nous sommes renseignés au jour le jour, ou peu s'en faut, par les lettres de l'abbé Barthélemy au comte de Caylus et par les fragments d'une relation de ce voyage, retrouvée dans les papiers de l'Abbé et publiée par le baron de Sainte-Croix (2). Partout éclate, dans ces fragments et dans ces lettres, un même sentiment, l'amour de l'antiquité et l'amour du beau. Tout ce que voit l'Abbé est pour lui matière à dissertation, à recherches et à découvertes. A Lyon, il examine la table de bronze où est gravé le discours de Claude et il en dégage de judicieuses considérations sur la méthode de Tacite (3). A Orange, il échafaude sur la date de l'Arc de Triomphe une hypothèse « qui ruine toutes les opinions avancées à ce sujet (4) ». Nîmes surtout l'enchante par l'abondance de ses monuments anciens; la Maison Carrée lui paraît si belle qu'il la voudrait voir transportée à Paris pour être l'ornement d'une place et, dans son enthousiasme, le voici qui rédige pour d'Argenson un mémoire, où il étudie les conditions de la démolition, du transport et de la reconstruction de cet édifice. Mais, voici qui est plus sérieux et marque bien sur un point de détail l'heureuse impulsion donnée par Barthélemy aux recherches archéologiques de toutes sortes. Dès long-

(1) M. de Cotte appartenait à la cour du Parlement comme l'indiquent son titre de « président » et une anecdote, rapportée par Barthélemy, sur la réception que lui fit le Pape : « Quoique parlementaire, je l'aime bien. » Il s'intéressait à l'antiquité et, en 1753, acheta, de moitié avec Boutin, la bibliothèque de M. de Boze.

(2) « Barthélemy, dit Sainte-Croix dans son édition des O. D. de l'Abbé (II, 6), avait eu l'idée de rédiger un ouvrage sur son voyage en Italie; mais il ne composa qu'un chapitre sur la galerie de Florence. Les autres chapitres de cette relation sont tirés des brouillons de lettres adressées à d'Argenson. »

(3) « Il n'a pas rapporté littéralement les harangues insérées dans son ouvrage, mais il prenait la substance de celles qui avaient été prononcées et les traduisait dans son style. »

(4) De cette hypothèse il ne dit rien d'ailleurs, s'excusant, dans une lettre à Caylus, sur le temps qu'il lui faudrait pour développer son opinion.

temps, les savants avaient déclaré qu'il était impossible de rétablir l'ancienne inscription de la Maison Carrée, dont restaient seuls les trous des crampons qui retenaient les lettres de métal. Après Peiresc, Barthélemy pensa qu'il « serait facile de reconstituer l'inscription, si, au lieu de copies informes, on pouvait obtenir un dessin figuré et calqué sur le monument même, où les marques des trous seraient placées dans leur exacte correspondance ». Il se fondait principalement sur ce que, du bas de l'édifice, il avait reconnu plusieurs lettres (1). Cette indication devait provoquer, quatre ans plus tard, la découverte de Séguier, qui, le premier, put établir le texte de l'inscription et donna l'explication de sa méthode dans une brochure célèbre (2).

---

(1) *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, XLVII, 323. Éloge de Séguier par Dacier.

(2) La dissertation fut envoyée à l'Académie des Inscriptions qui désigna, pour l'examiner, une commission de quatre membres; sur leur rapport, elle approuva la reconstitution proposée par Séguier (Barthélemy faisait partie de cette commission, avec Belley, Le Beau et Ménard). Cette dissertation est ainsi annoncée par Grimm dans *La Correspondance Littéraire* du 15 septembre 1759 : « Vous savez que dans les monuments d'architecture qui nous restent des Romains, il se trouve parfois, tout le long des corniches, des trous en forme ovale ou ronde... Or, dans la Maison Carrée de Nîmes... il se trouve de ces trous et M. Séguier, de l'Académie royale de Nîmes, prétend avoir vu dans ces trous l'inscription qu'ils contenaient. Voilà le sujet de sa dissertation sur l'ancienne inscription de la Maison Carrée. » Dans cette dissertation, Séguier, par un oubli étrange ou une vanité déplacée, ne dit pas un mot du rôle joué par Barthélemy; il raconte bien qu'en 1729 il avait eu l'idée d'utiliser les trous de la Maison Carrée pour reconstituer l'inscription, puis qu'il y avait renoncé, d'autant que Maffei, avec son autorité incontestée, « avait déclaré qu'il était impossible de tirer un seul mot de ces trous irrégulièrement semés sur l'entablement. » (DACIER : *Eloge de Séguier.*) Après un séjour de vingt-trois ans à l'étranger, « il se sentit un nouveau courage; l'amour de l'antique que j'avais toujours entretenu, écrit-il dans sa dissertation, se renouvela, et je ne désespérai pas de découvrir alors ce que je n'avais pu auparavant. » — Dès 1759, le rédacteur de *l'Année littéraire* rendit à Barthélemy ce qui lui était dû. Analysant la dissertation de Séguier, il termina ainsi son article : « Je n'ajouterai qu'un mot à son récit... En 1755, M. l'abbé Barthélemy, allant en Italie, voulut voir les antiquités de Nîmes et jeta superficiellement et à la hâte un coup d'œil sur les trous de la Maison Carrée, et ne douta pas qu'ils n'eussent servi à une inscription. Sa pénétration et sa sagacité, en fait d'antiques, lui firent dès lors découvrir plusieurs lettres très visibles, quoiqu'il ne les jugeât que d'un très grand éloignement... A son retour d'Italie, il nous lut, dans l'assemblée publique de la Saint-Martin 1757, un mémoire sur les différentes observations qu'il avait faites, lors de son voyage, et fit part de sa conjecture sur les trous de la Maison Carrée. C'est peut-être à l'occasion de ce mémoire que M. Mesnard chargea M. Séguier de lui envoyer une copie exacte de ces vestiges. » Le rédacteur de *l'Année Littéraire* conjecturait avec finesse ce qui s'était passé en réalité. Après la lecture du mémoire dont il parle, une discussion s'était établie au sujet de ce procédé de déchiffrement et, quand il publia le mémoire dans le *Recueil de l'Académie*, Barthélemy signala le fait en note (t. XXVIII, 580) : « Ce fut en conséquence de ces difficultés et de mes réponses que M. Mesnard écrivit à Nîmes pour

Voici mieux encore : à Nîmes, Barthélemy ne fut en quelque sorte qu'un animateur et un autre devait faire la découverte dont il avait indiqué la méthode seulement. A Marseille, il fit par lui-même une découverte archéologique des plus importantes : vers le milieu de septembre, hanté par l'idée de retrouver cette antique cité de Taurentum dont il avait souvent entretenu ses amis (1), il fit commencer des fouilles près de La Ciotat et mit au jour les vestiges de l'ancienne colonie des Marseillais (2).

Le souci de l'archéologie monumentale ne détournait pas l'abbé Barthélemy des soins de sa charge ; envoyé en Italie pour enrichir, par de nouvelles acquisitions, le Cabinet des Médailles, il s'inquiète de l'objet de sa mission, avant même d'avoir quitté le territoire français.

M. Cary, le numismate marseillais, était mort en 1754, et, dès cette époque, l'Abbé avait songé à faire entrer sa collection au Cabinet Royal. Après maintes démarches, il y put parvenir et fut autorisé (3), en juin 1755, à conclure avec les héritiers, moyennant vingt-deux mille livres. Des difficultés surgirent au dernier moment (4), qui purent d'ailleurs

---

avoir une copie exacte de ces trous. » Séguier fut d'abord des plus sceptiques. « Pour me convaincre du peu de succès qu'on devait attendre, rapporte Mesnard dans son *Histoire de Nîmes* (VII, 36), il m'envoya dans l'intervalle (avant d'avoir pu prendre des empreintes) un dessin de tous ces trous qu'il avait fait autrefois. » Il écrivit aussi à un de ses amis, M. Graverol, un Nîmois établi à Paris : « Quoique je sois encore d'une santé assez faible, je me suis senti assez de forces pour faire ce que M. l'abbé Barthélemy exige de moi. Je vous envoie la copie exacte des trous qui sont à l'architrave... Je ne doute point que l'étendue de son savoir et de ses connaissances ne lui fasse découvrir l'usage de ces trous qui, à mon avis, n'ont jamais servi pour les lettres d'une inscription. » (Lettre du 10 mai 1758, citée en note, par Dacier, dans son éloge de Séguier.)

(1) Cf. *Lettre au comte de Caylus* (*20 septembre 1755*).

(2) Le récit de la découverte est consigné dans *les Fragments d'un voyage littéraire en Italie*, ch. II. (*Œuvres Diverses* de l'abbé Barthélemy, tome II.) Pour Taurentum, comme pour l'inscription de la Maison Carrée, le savant qui profita le plus de cette découverte n'en parut pas avoir grande reconnaissance à l'abbé Barthélemy : en 1781, le 25 avril, M. Marin lut, à l'Académie de Marseille, un mémoire inséré, en juin 1782, dans le *Journal des Savants*. Sans citer même le nom de l'abbé Barthélemy, il reprenait sa conjecture et démontrait que les monuments mis au jour près de La Ciotat étaient bien les restes de l'ancienne Taurentum.

(3) *Lettre de d'Argenson du 15 juin 1755, Archives du cab. des méd.*

(4) Une lettre de Barthélemy à M. de Saint-Florentin (22 juillet 1757) résume toutes les négociations relatives à l'achat du cabinet Cary. (Barthélemy en a donné un résumé dans ses *Mémoires* [II[e] partie, *Cabinet des Médailles*]). « Monseigneur, je vais vous rendre compte d'une affaire qui concerne le Cabinet des Médailles et qui n'est terminée que depuis hier. En 1755, mourut à Marseille un homme de lettres nommé Cary, qui avait rassemblé une très

être aplanies, et Barthélemy profita de son passage à Marseille pour faire l'inventaire du Cabinet Cary et en préparer le transport à Paris. Aussi bien, n'était-ce là que la conclusion d'une affaire déjà traitée ; une autre acquisition fit tour à tour éprouver à l'Abbé les angoisses et les joies du collectionneur à la poursuite d'une pièce rare. Un antiquaire de Marseille, M. l'abbé Boule, possédait dans son Cabinet une fameuse médaille en or de Vetranio dont il refusait impitoyablement de se défaire. Il eût été plus facile « d'adoucir un tigre (1) » ; « à force de raisons, de prières et de complaisances (2) », l'Abbé obtint pourtant le Vetranio tant convoité, pour huit cent livres (3). A quelles complaisances avait-il dû recourir ? C'est ce qu'il n'est pas difficile d'imaginer, et Serieys l'a bien vu (4) : c'était pour tous les érudits de province une ambition des plus chères que d'être élus membres correspondants de l'Académie des Inscriptions. Sans doute une promesse de l'influent abbé Barthélemy suffit-elle pour décider M. l'abbé Boule, de Marseille, à se défaire de sa précieuse médaille.

Toutes ces occupations n'empêchaient pas l'Abbé d'étendre ses connaissances archéologiques par la visite des cabinets riches en médailles : à Marseille, ils étaient nombreux et l'un d'eux, celui de M. Pignon, le retint longtemps ; les musées des villes qu'il traversait l'attiraient aussi, mais là, il trouvait moins de facilités et de bienveillance, et nous l'entendons

---

belle collection de médailles en tous genres; j'en proposai l'acquisition pour le Cabinet du Roy; elle fut fixée à vingt-deux mille livres payables en cinq ans et l'ordonnance en fut expédiée en conséquence. L'héritier, qui avait d'abord consenti à cet arrangement, m'en proposa un autre quelque temps après. On lui avait offert dix-huit mille livres de ses médailles, payables sur-le-champ. Cette offre était plus avantageuse à l'état actuel de ses affaires. Il ne me laissait que la préférence et demandait une réponse prompte et positive. J'allai partir pour l'Italie; je pressai pour avoir la somme en question; je ne pus l'obtenir et dans cet embarras j'eus recours à l'amitié de M. de Fontferrières, alors fermier général; il me prêta les dix-huit mille livres et je convins avec l'agrément de M. le comte d'Argenson de lui remettre les médailles en nantissement des avances qu'il avait faites... A mon retour d'Italie, j'ai sollicité le payement complet de l'ordonnance... et j'ai retiré les médailles. M. de Fontferrières, flatté d'avoir contribué à l'embellissement du Cabinet du Roi, refuse constamment les intérêts. » (*Archives du Cabinet*, 1757).

(1) *Lettre à Caylus* (7 *septembre* 1755).

(2) *Frag. Voy. Litt. en Italie*, ch. I.

(3) *Mém. sur le Cab. des Méd.* (*Œuv. div. de l'abbé Barthélemy*, II, 262.) Ce fut le prix fixé par l'abbé Barthélemy lui-même.

(4) *Lettres à Caylus*, p. 12, note.

s'en plaindre parfois plaisamment : « Le bibliothécaire en a soin (des livres), c'est-à-dire qu'il les tient sans cesse renfermés (1). » C'est la même ironie sans âpreté que lui inspirent les déprédations ou l'ignorance de ceux qui gâtent les beaux monuments anciens (2). Mais l'enthousiasme du voyageur émerveillé reprend vite le dessus : « Je sens, écrit-il, que j'irais au bout du monde s'il le fallait ! » L'Abbé, pourtant, fut bientôt quelque peu maussade. Dès qu'il entre en Italie, il semble de mauvaise humeur : est-ce la fatigue du voyage, le sentiment d'être isolé au milieu d'étrangers ennuyeux, l'irritation de trouver sans cesse des obstacles, quand il veut visiter un musée ou une collection de médailles célèbres ? Sans doute y a-t-il de tout cela en même temps. Les Italiens et la vie italienne lui apparaissent au premier jour fort insupportables, et le tableau qu'il trace de Gênes n'est aimable ni pour la ville, ni pour ceux qui l'habitent (3). Mais surtout il se fâche de ne pouvoir obtenir communication des pièces rares, il s'irrite de supplier sans résultats les possesseurs de médailles intéressantes qu'il convoite pour le Cabinet, et de voir les semaines s'écouler, sans qu'il puisse faire une belle acquisition. A Florence, il a une cruelle désillusion : il avait espéré obtenir d'un riche collectionneur, le baron Stosch, quelques médailles dont le Cabinet du Roi ne possédait point d'exemplaire. Mais ce fut en vain (4), et, dans un accès de mauvaise humeur, voici qu'il s'en prend à tous les antiquaires d'Italie : « Ce n'est pas que j'aie trouvé encore des gens bien habiles en ce genre, écrit-il, mais leurs

(1) *Lettre à Caylus* (*7 septembre 1755*).

(2) *Id. cit.* « On voit à Carpentras les débris d'un autre arc qu'un saint évêque a converti en cuisine. » Cf. Ménard : *Mémoire sur quelques anciens monuments du comté Venaissin* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXII, 739). « Cet ancien édifice, placé sur l'endroit le plus élevé de la ville, se trouve aujourd'hui enchâssé dans la partie du bâtiment de l'évêché qui en forme la cuisine et les offices. Ce fut le cardinal Bichi, évêque de Carpentras, qui, plus occupé de sa propre gloire que de l'étude des bâtiments anciens, laissa perdre et envelopper ce beau monument dans la maçonnerie du palais épiscopal qu'il fit construire en 1640. »

(3) *Lettre au comte de Caylus* (*22 septembre 1755*) : « Nous nous y amusons beaucoup : un opéra très mal exécuté, point de bibliothèques, point d'antiquités, à l'exception de quelques sénateurs qui sont toujours occupés, n'ayant rien à faire... des conversations de quatre à cinq heures, où l'on ne converse de rien. »

(4) Une pièce excitait surtout la convoitise de Barthélemy : c'était un médaillon d'argent publié par les Pères Corsini et Fraehlich; après la mort du baron Stosch, Barthélemy put l'acquérir avec quelques autres moins rares.

cabinets le sont pour eux. » Quelques joies lui sont pourtant réservées : à Gênes, il trouve et copie une inscription qui fixe les limites de l'ancien territoire génois ; à Bologne, il lit, dans un manuscrit, le secret de peindre sur verre et d'appliquer l'or sur vélin; à Cortone, il est reçu membre de l'Académie pour sa découverte de l'alphabet palmyrénien, et il explique avec finesse les bas-reliefs d'un tombeau antique.

Bien loin de fermer les yeux sur tout ce qui ne touchait pas à l'objet même de ses études, l'Abbé visitait aussi avec intérêt les églises et les musées d'art moderne, prenant çà et là des notes qui révèlent en lui le goût le plus fin et le plus averti. Son admiration pour le Puget ne va pas sans quelques réserves (1), bien qu'aucun artiste « n'ait mieux fait parler le marbre ! (2) ». A propos du Corrège, il sait, en quelques mots, résumer tous les caractères de sa peinture : « Voici l'idée générale que je me suis faite de ce peintre fin, élégant dans les têtes, surtout dans les têtes de femmes, habile à grouper, vrai et fort dans ses couleurs, souvent incorrect dans le dessin, savant dans l'art des expressions, non seulement par rapport aux espèces, mais encore par rapport aux nuances. » Le Poussin ne le séduit guère, car ses compositions manquent de clarté : « L'idée du tableau me fait de la peine et je n'en puis démêler la raison (3) : un second tableau passe pour représenter la « Peste »; je n'en ai pas trop compris la composition. Les deux autres m'ont échappé ; ils me reviendront peut-être, mais s'ils ne me reviennent pas, je m'en consolerai. » Les descriptions qu'il fait d'une œuvre d'art sont également vives dans l'expression et justes dans la pensée : « Au Palazzo Publico, on voit un saint Jean dans le Désert, de Raphaël ; il montre la croix et prêche ; son air, son attitude, tout parle ; ses regards poursuivent le spectateur et le pénètrent : je n'ai jamais entendu un meilleur prédicateur. » Quelques remarques plus générales sur l'art ou les artistes montrent mieux encore cette sagacité toujours en éveil : ici, l'Abbé fait des réflexions sur le plaisir esthétique provoqué par la représentation de la douleur plus

(1) *Voy. Litt. en Italie. Œuv. div.*, II. 74.
(2) *Id.*, p. 83.
(3) Il s'agit d'un tableau conservé à Rome au palais Rospigliosi (Frag. X du *Voy. en Italie*).

encore que par celle de la joie ; là, il regrette « ces assemblages bizarres de saints que nos peintres mettent en compagnie, quoiqu'ils n'aient jamais rien eu à démêler ensemble. » On distribue les personnages à l'artiste, « comme si Auguste avait voulu distribuer à Virgile ceux qu'il devait mettre en œuvre. C'est un grand malheur, ajoute-t-il, que les peintres soient, tant de fois, obligés de se plier aux volontés supérieures de ceux qui les font travailler (1) ». A Florence, transporté par l'enthousiasme, il se range, par une éclatante profession, dans le groupe de ceux qui aiment les arts : « Loin de nous ces esprits bornés qui osent admirer les conquérants de la terre ; loin, ces âmes froides qui ne peuvent ressentir les douces impressions des chefs-d'œuvre des arts ou qui s'y livrent sans enthousiasme et sans vigueur ; loin encore, tous ceux pour qui les médailles ne sont que des morceaux de cuivre, les tableaux des toiles couvertes d'huile, les statues des rochers taillés (2). » C'en est fini des dégoûts du début. Gênes et ses ennuyeux habitants sont oubliés. Barthélemy peut arriver à Rome.

C'est le 1er novembre qu'il y parvint ; il allait être, pendant plus d'une année, l'hôte des Stainville, au palais Cesarini (3), qui, à défaut d'une belle apparence extérieure, avait l'avantage de contenir des logements en quantité. C'est là que devait grandir peu à peu pour Mme et M. de Stainville une amitié faite de respect, de reconnaissance et d'admiration aussi, que les années accrurent et rendirent réciproque ; cette amitié éclate, après un an de séjour à Rome, le 8 décembre 1756, dans une lettre adressée au comte de Caylus : « Il est difficile de trouver dans un homme plus de talents, d'agréments et de bontés. Pardonnez cet écart à la reconnaissance ; je lui ai tant d'obligations et je l'admire avec tant de sincérité et de raisons, que je résiste toujours avec peine au penchant que j'ai de vous en parler. Mme de Stain-

(1) A propos surtout du Guerchin et de son tableau : « Saint Thomas recevant sa règle des mains d'un ange. » « Jamais figure plus inutile que celle de la Vierge... Sans doute les moines l'avaient voulu ainsi. » — Parfois, il faut le reconnaître, l'Abbé tombe dans la bizarrerie ou le mauvais goût : rien de plus malséant que certaine réflexion sur la beauté que tous les peintres donnent à Marie-Madeleine.

(2) *Description abrégée de la galerie de Florence dans les fragments d'un voyage littéraire en Italie.*

(3) Maugras : *Duc et duchesse de Choiseul*, p. 33.

ville, avec beaucoup d'esprit et toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable, a le sentiment du beau et la justesse du goût le plus décidé que je connaisse (1). » C'est à ce sentiment du beau et à ce goût des choses antiques que l'amitié de la comtesse pour Barthélemy dut sa naissance, s'il en faut croire l'Abbé lui-même : « Mon amour pour les lettres m'attira son indulgence. » Unis par une même passion pour l'antiquité, tous deux allaient souvent visiter ensemble les monuments de Rome et, selon l'expression de M. de Stainville, la comtesse était la « cicerone » du savant (2) ; ils se rendaient, l'après-midi, chez l'abbé Venuti où l'ambassadrice « faisait son cours d'antiquités (3) » ; ils fréquentaient les boutiques d'antiquaires et c'était parfois pour l'Abbé l'occasion de recevoir de son aimable compagne de précieux cadeaux, dont la valeur était accrue par la délicatesse de l'intention et du procédé. C'est ainsi qu'un jour l'Abbé, ayant exprimé « historiquement » devant M^me^ de Stainville son regret de ne pouvoir acquérir un petit tombeau antique, rempli de statuettes, dont on lui faisait un prix trop élevé, la comtesse fit acheter ces statuettes aussitôt, et Barthélemy les trouva le lendemain dans son appartement : « Voilà les tours qu'elle ne cesse de jouer à tout le monde ; on ne peut être fâché de rien. J'ai remercié, grondé et fait empaqueter les figures (4). »

Venu en Italie pour travailler, Barthélemy s'emploie activement à visiter les musées, acheter des pièces rares pour le Cabinet (5), et se créer dans le monde des savants d'utiles

---

(1) Quarante ans plus tard, — ou peu s'en faut, — en rédigeant ses *Mémoires*, Barthélemy développa les termes de cette lettre et inséra dans le récit de son voyage à Rome deux célèbres portraits de ses protecteurs. Maugras (*op. cit.*, 52) dit que ces portraits furent écrits à Rome même; il ne le semble pas.

(2) Sérieys : *Lettres de Barthélemy à Caylus. — Dédicace à la duchesse de Choiseul.*

(3) *Barthélemy à Caylus* (*5 mai 1756*). Maugras, utilisant ces renseignements, en tire des conclusions qui me semblent très exagérées : « M^me^ de Stainville connaît tous les monuments, leur histoire, les moindres détails; aussi est-elle pour l'Abbé un guide précieux, un cicerone parfait, un collaborateur aussi savant que lui. » Sans doute sont-ce là les mots dont s'était servi Sérieys (*op. cit.*), mais une dédicace exige une emphase que n'admet point l'histoire.

(4) *A Caylus, le 16 mars 1757.*

(5) Moins qu'il ne le voudrait, en raison des prix qu'on lui fait : « Les Italiens, dit-il plaisamment, ont une si haute idée du Cabinet du Roi qu'ils ne rougissent pas d'attribuer une valeur exorbitante à toutes les médailles que je désire. » (*Œuv. div.*, II, 346.)

amitiés, auxquelles il pourra recourir quand il aura quitté Rome. Dès son arrivée en Italie, il entre en relations avec tout ce que l'on y peut compter d'érudits influents (1), Muselli à Vérone, Gori à Florence, Olivieri à Pesaro, Baiardi, Mazocchi à Naples, Giacomelli, le P. Contucci, le P. Paciaudi, le cardinal Spinelli, le cardinal Passionéi à Rome et maints autres (2). De tous, il est parfaitement accueilli, parce qu'il a déjà grande réputation, et puis, il y a en lui un certain savoir-faire, une habileté à se concilier les collectionneurs et à flatter leurs manies, qui lui attire toutes les sympathies ; il sait jouer surtout de son influence à l'Académie : tous ces étrangers ont les yeux fixés sur notre Académie des Inscriptions et il n'est rien qu'ils ne fissent pour y être admis comme membres correspondants ou membres associés. Dès le mois de décembre 1755, Barthélemy recommande chaudement Gori au comte de Caylus, pour la première place vacante ; il fait les plus actives démarches en faveur du cardinal Passionéi (3), aussi appelé Scandenberg ; le cardinal est déjà membre associé et « il accepterait avec reconnaissance la place de correspondant étranger, même dénuée du titre d'honoraire; mais à aucun prix il ne voudrait la demander (4) » ; l'Académie, désireuse de n'accorder aucun privilège, se montre d'abord rétive ; sur de nouvelles instances de Barthélemy, elle cède enfin et le cardinal est élu membre correspondant, sans avoir posé sa candidature ; mais voici une nouvelle affaire : le cardinal n'est avisé que par une lettre de M. d'Argenson, « au lieu de recevoir le parchemin avec le grand sceau de cire jaune ou blanche », et il en est blessé. Nouvelles instances de Barthélemy, suivies, je pense, de succès. Tant de démarches, on le suppose bien, n'étaient pas absolument désintéressées. Passionéi était puissant à Rome ; sa bibliothèque était une des plus riches en

(1) Il ne néglige pas non plus les grands personnages qui peuvent lui être utiles : M. de Solaro, ambassadeur de Sardaigne à Rome; M. de Cazoles, ministre de Sardaigne. A ce dernier, il rend, en retour, quelques services d'ordre archéologique.

(2) Il en donne une sorte de liste dans ses *Mémoires*.

(3) Voltaire le juge ainsi : « Ce cardinal, le seul alors dans le Sacré Collège qui fût homme de lettres, était un génie assez élevé pour mépriser les disputes dont il s'agissait; il haïssait les Jésuites. » (*Précis du siècle de Louis XV*, XXXI.)

(4) *Lettre à Caylus (11 novembre 1755).*

ouvrages d'archéologie et il faisait bon travailler dans sa maison de campagne. De tous ces avantages, Barthélemy profita autant que personne et, cinq ans plus tard, apprenant l'attaque d'apoplexie dont avait été atteint le cardinal, il écrivait avec reconnaissance : « Je ne puis pas me rappeler toutes les bontés dont il m'a comblé, pendant mon séjour à Rome, sans être attendri de son sort (1). » Pour Muselli également, l'Abbé intervient, car il espère obtenir, à bon prix, de cet antiquaire, une médaille très rare, en faisant miroiter devant lui le titre de membre correspondant (2). Parfois aussi, il fait quelques démarches sans avoir rien à obtenir de la reconnaissance d'un protégé, et c'est l'amour de la science seul qui le guide. Quand il essaie de faire élire Mazocchi membre correspondant (3), il n'y est amené que par son admiration pour ce savant d'une modestie excessive, mais d'une immense érudition et d'une réputation égale à ses talents. C'est l'intérêt, par contre, qui fut à la source de ses relations avec le Père Paciaudi, dont il fit la connaissance chez M. de Stainville, à Frescati, en juin 1756; dès le lendemain, il en écrivit un éloge fort vif à M. de Caylus et lui signala que tous deux pourraient avoir, en ce savant prêtre, un excellent correspondant à Rome ; mais bientôt une étroite amitié se noua entre les deux archéologues et ce fut elle surtout qui, plus tard, poussa Barthélemy à insister vivement en faveur de Paciaudi, quand la mort de Gori laissa vacante, à l'Académie des Inscriptions, une place de correspondant étranger (4).

Le séjour de Barthélemy à Rome fut coupé par quelques voyages : au début, pensant obtenir toutes facilités pour conduire très loin ses recherches, l'Abbé ne songeait à rien de moins qu'à visiter toute la Sicile et même à se rendre à Malte (5). Mais il se heurta, dès le début, à la mauvaise volonté de son ministre, qui ne se souciait pas de dépenser de fortes sommes pour un voyage dont les avantages ne lui apparaissaient pas très clairement. Barthélemy s'en plaignit

(1) *Barthélemy à Paciaudi (28 juillet 1761).*
(2) *Barthélemy à Caylus (4 août 1756).*
(3) *Barthélemy à Caylus (9 juin 1756).* Mazocchi fut élu en 1759.
(4) Au début de 1757.
(5) Pour y examiner une inscription phénicienne.

souvent. Dès le 20 décembre 1755, il écrivait au comte de Caylus : « Rien ne m'encourage dans mes recherches ; je ne vois pas qu'on se soucie fort que je les continue... J'abandonnerai ce pays avec les regrets de Pyrrhus quand il fut contraint d'abandonner la Sicile. » Aussi dut-il se borner et se contenter de visiter Naples.

Naples était, à cette date, comme une ville sainte de l'archéologie, depuis la découverte d'Herculanum ; l'intérêt et la curiosité qu'elle soulevait chez les érudits de l'Europe entière n'avaient d'égal que le soin jaloux apporté par le gouvernement napolitain à tenir sous le boisseau tous ses trésors. Un mois, à peine, après son arrivée à Rome, Barthélemy, toujours accompagné du président de Cotte, partit pour le Sud. En homme sage, il s'était muni de nombreuses lettres de recommandation, et, ce qui était mieux, il possédait une réputation assez grande déjà pour que le roi désirât le voir : la protection royale allait lui permettre de visiter les musées et les collections de Naples, et ce n'était pas une mince faveur : par une crainte, assez ridicule à nos yeux, que ses richesses archéologiques ne fussent étudiées et publiées d'abord par des savants étrangers, le gouvernement napolitain avait pris mille mesures pour en rendre la visite difficile ou infructueuse. Sans parler des autorisations sans nombre qu'il fallait obtenir, avant de pénétrer dans les salles du palais de Portici, où étaient groupées les pièces découvertes au cours des fouilles, il y avait défense expresse, pour tous visiteurs, de prendre des notes sur place (1). Ce n'était point d'ailleurs, de la part du roi, il faut le dire bien net, sottise ou incompréhension, mais bien plutôt un vif amour des lettres ; il avait décidé de faire publier à ses frais un immense ouvrage sur les antiquités d'Herculanum, et « il ambitionnait la gloire d'être le premier à faire part à l'Europe » de cette heureuse découverte. Le mois que Barthélemy passa en territoire napolitain fut ainsi plein de charme pour lui, mais de mince profit pour la science, car, s'il pouvait,

(1) Aussi ne savait-on rien, dans l'Europe savante, des objets découverts au cours des fouilles: une lettre de Barthélemy à Caylus (2 février 1756), qui était une simple indication, sans intérêt, des principales salles du Musée de Portici, eut les honneurs d'une lecture à l'Académie, tant on était à l'affût de tout ce qui pouvait apporter quelques renseignements sur Herculanum.

par l'autorisation du roi, visiter à son gré les monuments, descendre dans les fouilles et examiner les objets découverts, il lui était impossible d'en rien retenir, faute d'en pouvoir rien noter. Une fois pourtant, il eut recours à un stratagème assez burlesque pour garder le souvenir d'un document particulièrement curieux : il y avait, accumulés dans une salle, quatre à cinq cents rouleaux de papyrus retrouvés à Herculanum, dont tous les gens cultivés attendaient avec impatience la publication ; faute d'érudits capables de mener à bien ce travail de déchiffrement, ils restaient « dans un honteux abandon » : deux ou trois seulement avaient été déroulés (1). Barthélemy, désireux de les voir, pour « présenter à *son* retour aux savants qui *s'occupaient* de la paléographie, le plus ancien échantillon de l'écriture employée dans les manuscrits grecs », se heurta malheureusement à une consigne formelle. Il put tout au plus se faire montrer « une page d'un manuscrit qu'on avait coupé de haut en bas, lors de la découverte ; elle contenait vingt-huit lignes ». « Je les lus cinq à six fois, nous raconte-t-il dans ses *Mémoires*, et, sous prétexte d'un besoin, je descendis dans la cour et je les traçai sur un morceau de papier, en conservant le mieux que je pouvais la disposition et la forme des lettres : je remontai, je comparai mentalement la copie avec l'original et je trouvai le moyen de rectifier deux ou trois petites erreurs qui m'étaient échappées. » C'était d'ailleurs un fragment

(1) Dix ans plus tard, Paciaudi écrivait de Parme à l'abbé Barthélemy (2 novembre 1765) : « Je ne sais si l'Académie de Naples aura de quoi fournir au roi un sujet pour l'explication des papyri. (*Mazocchi venait de mourir.*) Il est vrai que le développement de ces morceaux va avec tant de lenteur que je ne sais plus si nous verrons de nos jours imprimés ces précieux monuments. » (*Bibl. nat.*, Mss. franc., N. a. f. 501, f° 52.) — En 1776, donnant des instructions à M. Houel, peintre du roi, qui partait pour un voyage en Italie et en Sicile, Barthélemy insiste « sur l'attente où l'on est partout de la publication des manuscrits trouvés à Herculanum », et se rappelant ce qu'il avait dû faire lui-même, il donne ce conseil : « Si vous avez un dessinateur, il pourrait visiter plusieurs fois les fouilles de Pompéi et dessiner de mémoire ou sans qu'on s'en aperçût la rue et quelques-uns des édifices qu'on a découverts. » (*Œuv. div. de Barthélemy*, II, 239.) — Les choses n'avançaient guère; en 1786, on essaie de faire intervenir Barthélemy lui-même. Cacault, directeur d'ambassade à la cour de Naples, écrit à Sainte-Croix, le 24 janvier 1786 (*Bibl. Nat.*, Mss. fr., N. a. f. 501, 78) : « M. le marquis de Caraciollo, celui qui était ambassadeur de Naples à Paris, vient d'être appelé ici pour remplir la charge de secrétaire d'Etat des Affaires étrangères et de la Maison du Roi. Tout ce qui intéresse les savants est de son département. M. l'abbé Barthélemy est son ami : voilà l'homme qui pourrait entamer la négociation que vous avez en vue pour obtenir des rouleaux du Cabinet de Portici. » Un demi-siècle plus tard, Courier ne put les examiner.

sans intérêt sur les persécutions éprouvées par les philosophes, à l'exception d'Epicure.

Il n'y avait rien de plus légitime, je le répète, que cette surveillance exercée autour des découvertes faites à Herculanum, mais le roi de Naples avait le tort, du moins, de ne pas pousser assez activement la publication des antiquités ; il avait eu le tort surtout de la confier à un érudit absolument incapable de mener à bien pareille tâche, Mgr Baiardi, prélat romain, que l'on avait, en la circonstance, préféré à Mazocchi, chanoine de la cathédrale de Naples ; déjà vieux, « infirme et occupé d'autres travaux », c'était un infatigable compilateur, qui se plaisait dans le désordre et le fatras. S'il en faut croire Barthélemy, « il obtint du roi la permission de placer, à la tête du grand commentaire, une préface destinée à nous instruire de l'époque, des suites et de l'utilité des fouilles d'Herculanum ; il en publia le commencement en sept volumes in-4° sans avoir entamé son sujet (1) ». Au lendemain de son arrivée à Naples, l'Abbé rendit visite à Baiardi : bien que prévenu contre lui, il fut assez ravi de son hôte, lui trouva des idées justes, et conclut seulement de cette visite qu'il « devrait se contenter de parler et ne pas écrire (2) ». Mais, dans ses *Mémoires*, il nous fit de cette entrevue un écrit piquant, où Baiardi joue un rôle absolument grotesque (3). C'est que, sans doute, Barthélemy, qui avait eu dans la suite à supporter les ridicules du prélat, les réunit tous en une même page, quand il composa ses *Mémoires ;* il ne s'était pas fait faute d'ailleurs de le railler un peu dans certaines lettres à Caylus, où il le dépeignait comme un homme « dont l'imagination pleine de salpêtre ne s'annonce que par les éclairs »; il lui reprochait surtout

(1) *Mémoires de Barthélemy*, 1re partie. En juin 1756, la publication des *Antiquités* n'avançant pas, Baiardi dut quitter Naples : les Napolitains « lui reprochaient aussi d'être un étranger et d'avoir été comblé de biens par le roi ». *Lettre à Caylus* (*7 avril 1756*).

(2) *Lettre à Caylus* (*11 décembre 1755*).

(3) Dans le *Génie du Christianisme* (note au chapitre Astronomie et Mathématiques, III, II, 1), Chateaubriand s'appuie assez bizarrement sur une phrase de ce récit pour montrer qu'en somme l'autorité ecclésiastique ne défendait pas qu'on soutînt la doctrine de Copernic : « L'abbé Barthélemy trouva le prélat Baiardi occupé à répondre à des moines de Calabre qui l'avaient consulté sur le système de Copernic : « Le prélat... exposait les lois de la « gravitation... et finissait par conseiller aux moines de ne pas troubler les « cendres de Copernic. »

d'être, « comme tant d'Italiens, persuadé qu'on peut partager ses forces sans les affaiblir », et, quelques années plus tard, rendant compte, dans *le Journal des Savants*, des *Antichi di Ercolano*, il l'attaqua avec une véritable violence, exceptionnelle chez lui. C'était la revanche du voyageur dépité de n'avoir pu visiter et étudier à son gré les merveilles confiées au ridicule Baiardi.

Après un séjour à Naples d'un mois qu'il avait mis à profit pour visiter Paestum, se créer maintes relations (1) et acquérir quelques médailles, Barthélemy repartit pour Rome (2). Il ne devait plus la quitter jusqu'en avril 1757, sauf en septembre 1756, pour un court voyage à Pise, Livourne, Florence et Cortone, dont l'Académie le comptait, nous l'avons vu, au nombre de ses membres correspondants.

A Rome, l'Abbé partageait son temps entre les musées et les bibliothèques, allant de ceux-ci à celles-là, afin de trouver dans les unes l'explication de ce qu'il venait de voir dans les autres ; pour un érudit, c'était une source inépuisable de travail et de joies. Dès son arrivée, l'Abbé en avait fait part à son bon ami, le comte de Caylus : « Rome a changé toutes mes idées ; elle m'accable (3). » La visite du Capitole avait été pour lui une révélation. Enthousiasmé, il conçut le projet de copier exactement « toutes les inscriptions éparses dans les palais et les villas de Rome (4) » ; il travaillait à rétablir celles qui étaient mutilées ; il allait avec le Père Jacquier (5) faire des expériences et des mesures pour fixer la valeur du pied antique; avec Piranèse, il visite les thermes de Titus et leurs souterrains (6), avec Moreau et Wailly, les thermes de Caracalla ; il émet des hypothèses nouvelles touchant certains monuments, l'arc de Constantin en particulier ; le cardinal Passionéi possédait dans sa villa de Frescati un nombre considérable d'inscriptions qu'il dési-

---

(1) Les principales sont énumérées dans le premier Mémoire.
(2) Au cours de ce voyage, Barthélemy eut à Capoue une assez plaisante aventure : un officier, se croyant insulté par lui, le provoqua en duel, et Barthélemy faillit être obligé de se battre.
(3) *Lettre à Caylus* (*5 novembre 1755*).
(4) *Id.* (*10 février 1756*).
(5) Savant mathématicien, fixé à Rome.
(6) *Fragment d'un voyage littéraire en Italie*, *Œuvres diverses*, II, 120.

rait voir publiées aux frais de l'Académie des Inscriptions : l'Abbé prend sur lui de les vérifier toutes (1) ; aucun problème en un mot ne le laisse indifférent ; il n'est point jusqu'au déchiffrement de l'étrusque qu'il n'entreprenne : à Cortone, les inscriptions qu'il voit en cette langue lui donnent « bien des idées (2) », et il travaille d'enthousiasme, mais sans résultat. L'objet propre de sa mission semble quelquefois disparaître devant tant de travaux : il en faut d'ailleurs excuser l'Abbé, qui a les plus grandes difficultés à acquérir des médailles : les unes ne présentent point d'intérêt ; des autres, les possesseurs demandent trop cher ; pourtant, de son voyage, il rapportera près de trois cents pièces de monnaie, et non des moins curieuses (3).

Au milieu de tant de trésors, l'Abbé ne peut moins faire que de songer à ceux qui, moins favorisés, sont restés à Paris : il met en relations Mariette et Mgr Bottari, Caylus et Paciaudi; au premier il envoie quelques ouvrages rares; pour le second, à chaque courrier, ce sont des caisses de livres ou d'antiques. Mais les achats ne sont pas sans comporter quelques risques : les faussaires sont ingénieux et une fois, — c'était, il est vrai, aux tout premiers jours de son séjour à Rome, — Barthélemy se laissa duper (4), et envoya au comte de Caylus des peintures anciennes de Pompéi, que

---

(1) *Lettre à Caylus* (*1er septembre 1756*). De retour à Paris, Barthélemy fit des démarches pour obtenir qu'on imprimât le manuscrit aux dépens de l'Académie, mais ce fut en vain. Le cardinal fut fâché. Cf. *Barthélemy à Paciaudi* (*17 juillet 1758*) : « Il a redemandé sèchement son manuscrit et s'en est pris apparemment à moi. Je suis tranquille. Je n'ai rien à me reprocher. »

(2) *Lettre à Caylus* (*28 septembre 1756*).

(3) *Mémoire sur les médailles apportées d'Italie en 1757* (*Archives du Cabinet*). « Sa Majesté m'ayant ordonné d'aller en Italie pour rechercher les médailles qui manquaient à son cabinet, je partis au mois d'août de l'année 1755, et j'en suis revenu au mois de mai de la présente année. Dans cet intervalle, j'ai parcouru ce pays si fertile en monuments, j'ai établi des correspondances dans les principales villes, j'ai entamé plusieurs négociations relatives à des échanges avantageux, et j'ai apporté plus de 250 médailles, dont la plupart sont fort rares et dont quelques-unes sont uniques. »

(4) C'est La Condamine, alors à Rome, qui s'était le premier laissé tromper; l'Abbé, sur ses conseils, commanda quelques peintures pour Caylus, qui manifesta aussitôt des doutes. Les tableaux étaient l'œuvre d'un certain Guerra qui en avait vendu un grand nombre au Père Contucci, garde du Musée du Collège romain. Barthélemy soupçonna dans la suite le Père Contuccci d'avoir lui-même monté cette affaire, afin de pouvoir montrer aux étrangers que les Pères Jésuites l'emportaient pour la peinture antique comme en toute autre chose : je me méfie d'ailleurs de cette insinuation, étant donnée l'extrême prévention de Barthélemy contre les Jésuites. Une fois la supercherie dévoilée, grâce à Barthélemy, qui, en cette occasion,

l'on venait de fabriquer dans un atelier des faubourgs de Rome.

Cependant, on trouvait, à Paris, que le voyage de l'Abbé se prolongeait fort. Au ministère, on prenait peu d'intérêt aux achats de médailles et Barthélemy s'en lamentait (1). Certains membres de l'Académie, d'autre part, ne laissaient pas de se montrer mécontents d'une aussi longue absence : depuis plus d'un an le Cabinet des Médailles était fermé et ils avaient hâte d'en pouvoir à nouveau consulter les collections. Déjà, en mai 1756, Caylus s'était fait l'interprète de ce mécontentement, qui, vers la fin de 1756, devint de plus en plus violent; et l'Abbé eût été sans doute obligé de quitter à la fois Rome et les Stainville, si les événements n'avaient eux-mêmes arrangé toutes choses : à la nouvelle de l'attentat de Damiens, M. de Stainville partit pour faire sa cour, priant l'Abbé de rester près de l'ambassadrice, pendant la durée de ce voyage : il ne devait pas retourner à Rome. Au bout de deux mois, nommé à l'ambassade de Vienne, il manda à l'Abbé de revenir à Paris avec M^me^ de Stainville ; les deux voyageurs quittèrent Rome au début d'avril 1757.

Au cours de ces dix-huit mois, Barthélemy avait infiniment gagné : par le contact des monuments antiques, il s'était pénétré de l'utilité incontestable qu'il y avait à étudier les originaux mêmes, au lieu de s'en rapporter à des copies plus ou moins fidèles ; il avait saisi l'importance des études archéologiques pour l'explication des textes anciens ; dans cette Académie des Inscriptions, toute plongée encore dans l'érudition livresque, il allait faire passer un courant de vie (2) ; là, bien plus que dans les acquisitions faites pour

---

brava héroïquement le ridicule, au lieu de laisser étouffer l'affaire, les peintures de Guerra « furent exposées à la vue du public..., avec le nom de l'auteur et une légende qui *transmettrait* sa fourberie à la postérité. » (*Barthélemy, Œuvres diverses*, I, 238.) Cf. *Lettre de Paciaudi à Caylus* (*2 septembre 1760*). — CAYLUS, *Recueil d'Antiquités*, IV, 220.

(1) Le 28 janvier 1756, Barthélemy annonce à Caylus qu'il enverra au marquis d'Argenson un court mémoire sur Portici : « Je réserve les longueurs et les minuties pour ceux qui s'intéressent à ces matières. »

(2) BERTRAND : *Fin du Classicisme*, p. 55. « Une des raisons de la médiocrité de la critique des textes, à l'Académie des Inscriptions, pendant toute la première partie de son existence, c'a été l'ignorance des monuments figurés. Barthélemy, pendant son voyage en Italie, est un des premiers qui s'en soient rendu compte. »

le Cabinet des Médailles, réside le véritable intérêt du voyage de Barthélemy, car ce n'est pas la numismatique seule qui en profita, mais les sciences archéologiques et philologiques sous toutes les formes.

Rentré à Paris en mai, Barthélemy, que M. de Stainville avait pris en grande affection et grande estime, reçut de l'ambassadeur une offre des plus alléchantes, celle de l'accompagner à Vienne ; l'Abbé, malgré le mécontentement de ses collègues, se fût laissé tenter, j'en suis convaincu. Mais le ministère avait changé de titulaire. M. d'Argenson avait été remplacé par M. de Saint-Florentin et, comme l'Abbé l'avait craint aussitôt, le nouveau ministre s'intéressait moins encore que l'ancien aux choses de l'antiquité. Sur les instances de M. de Stainville (1), M. de Saint-Florentin consentit à accorder un nouveau congé à l'Abbé, mais sans doute refusa-t-il toute participation du ministère aux frais de ce nouveau voyage, et je me défie sur ce point des affirmations lancées par l'Abbé dans ses *Mémoires* : « M. de Stainville... m'apprit l'arrangement qu'il avait fait pour moi avec mon nouveau ministre... Je devais les accompagner à Vienne; j'irais ensuite, aux dépens du roi, parcourir la Grèce et les Iles de l'Archipel et reviendrais par Marseille. Quelque attrait qu'eût pour moi ce projet, je fus obligé d'y renoncer, parce qu'après une si longue absence, je ne pouvais pas laisser plus longtemps le Cabinet des Médailles fermé. » Je ne crois pas que ce voyage eût été *aux dépens du roi* ; en tout cas, la somme allouée eût été sans doute minime (2), car, à en juger par les lettres qu'il écrivait à cette époque au Père Paciaudi, c'est la dépense surtout qui retint l'Abbé. « Mes affaires d'un côté, la médiocrité de ma fortune de l'autre, sont les seuls obstacles qui m'arrêtent (3). » Et, à quelque temps de là, quand Choiseul déjà était à Vienne, Barthélemy se plaint encore : « J'en suis désolé, je fais tout mon possible pour aller à Vienne, mais vous croyez bien que les restes de la

(1) *Lettre à Caylus (9 mars 1757).*

(2) La somme de 6.000 francs accordée à l'Abbé pour le voyage en Italie avait été insuffisante et l'Abbé s'en était plaint plusieurs fois à Caylus : « Je fais dessiner des figures et des bas-reliefs qui n'ont pas été donnés; tout cela me ruine; mais je le suis déjà, et comment résister à la tentation ? » *(19 janvier 1757.)* Cf. *Vid. inf.*, p. 66, n. 2.

(3) *14 juin 1758.*

vénérable antiquité touchent bien peu à présent des ministres à qui les Anglais et le roi de Prusse opposent tant de modernes. » C'était au mois de novembre 1757. Pendant longtemps encore, Barthélemy conserva de l'amertume, en songeant à ses projets avortés : « Je reçois souvent des nouvelles de Vienne, où je ne vois plus d'espérance de pouvoir aller; on me refuse tout, même les choses les plus justes, tandis qu'on accorde tout à des gens qui n'ont point travaillé ou qui sont incapables de faire la moindre chose (1). » Et voici qui est aussi amer : « Rien n'afflige plus que de se sacrifier à son devoir et de ne pouvoir rien obtenir de ce qu'on accorde à tant de gens qui savent à peine lire (2). » En juillet 1758, il est complètement abattu et désabusé : « Depuis mon retour, j'ai trouvé tant d'obstacles à mes moindres désirs, que je ne puis plus me fier à mes espérances. » Il était trop tard en effet : Choiseul allait revenir de Vienne bientôt, et Barthélemy ne verrait jamais la Grèce.

Durant ces négociations infructueuses, Barthélemy s'était remis avec zèle au labeur quotidien. Il s'agit d'abord de classer (3), et de cataloguer les acquisitions faites en Italie et les médailles du Cabinet Cary, que l'on n'avait pas déballées avant son retour. C'était un travail long et ingrat. En octobre 1757, il écrit à Paciaudi : « Mon Cabinet m'occupe entièrement. J'insère les médailles acquises en Italie ou à Marseille ; tout cela doit être rapporté sur des catalogues avec des notes et détails ennuyeux. » En juin 1758, il n'avait pas encore terminé : « Je suis toujours occupé à incorporer dans le Cabinet du Roi l'acquisition des médailles que j'avais prises à Marseille ; c'est une opération longue, pénible. »

Pour se distraire de cette occupation, Barthélemy eut à composer un mémoire sur son voyage à Rome. C'était une habitude, aux séances publiques de l'Académie, de donner lecture d'une dissertation dont le sujet fût accessible aux gens cultivés de la bonne société. Par l'agrément que l'Abbé savait répandre sur les matières les plus ardues, il était tout désigné pour un tel office et rien ne pouvait mieux inté-

(1) *A Paciaudi (20 mars 1758).*
(2) *Id. (22 mai 1758).*
(3) La méthode de classement que Barthélemy inaugura fut respectée depuis lors. (BABELON : *Traité des Médailles*, I, 189.)

resser son auditoire qu'un récit de voyage, avec des considérations sur la Rome antique. Dès son retour, Barthélemy fut pressenti à cet effet ; mais il hésita ; le choix même du sujet à traiter l'embarrassait un peu : il céda pourtant : « Tout ce que j'ai vu dans mon voyage est connu depuis longtemps. La difficulté était de dire des choses neuves et amusantes. J'ai choisi le sujet le moins susceptible de cet avantage..., j'ai pris les monuments de Rome. En succombant, la difficulté faisait mon excuse ; en réussissant, on m'en savait plus de gré encore (1). » Le mémoire fut lu en séance privée le 30 août 1757 (2), et la séance solennelle eut lieu le 15 novembre. On goûta fort cette érudition tempérée par l'élégance du style et la finesse des jugements (3).

Dans ce mémoire, Barthélemy, soucieux de plaire aux deux publics différents qui l'écoutaient, traita successivement de deux sujets inégalement difficiles à suivre. Dans la première partie, ce fut une étude des monuments anciens, « considérés dans les causes qui les ont produits et dans leurs rapports avec l'histoire des arts et des mœurs »; la seconde partie était consacrée à des discussions de détail.

Dans une lettre à Paciaudi, Barthélemy nous indique lui-même la méthode qu'il suivit dans son étude générale sur les monuments : « Je forme, écrit-il, une chaîne sur les témoignages des anciens et j'accroche de temps en temps à cette chaîne les petites observations que j'ai eu occasion de faire. » Cette idée, qui est à la base de tout le développement, montre que Barthélemy ne s'en tenait pas à une sèche étude des problèmes de l'archéologie, mais qu'il savait tirer de cette étude des conclusions générales. Pour lui, toute l'histoire de Rome s'explique par l'histoire des mœurs : « Plus on examine les édifices qui restent de l'ancienne Rome, plus on étudie les témoignages des auteurs, plus on se confirme dans cette réflexion générale que les monuments y suivirent le progrès des mœurs et qu'ils furent successivement grands,

(1) *Lettre à Paciaudi (11 septembre 1757).*

(2) *Id.* « Je suis content du succès que ce petit ouvrage a reçu à l'Académie. » Le Mémoire fut imprimé au t. XXVIII, p. 579, des *Mémoires de l'Académie.*

(3) En avril 1764, rendant compte de ce mémoire, le *Journal de Trévoux* dit qu'il « intéresse par son objet, par le style et par l'érudition dont il est tissu. »

magnifiques, fastueux et barbares. » L'examen des édifices construits par les empereurs lui inspire en particulier de judicieuses réflexions : « Les empereurs favorisèrent un luxe qui occupait les esprits et amollissait les cœurs... Un peuple également incapable de supporter la servitude et la liberté, les vices et les remèdes de ces vices, ne pouvait être subjugué que par la mollesse... On l'assembla dans des thermes magnifiques..., où il perdit dans le sein de ces délices... le sentiment de sa force et jusqu'au souvenir de ses triomphes. » C'était du Montesquieu sans doute, mais, si la pensée n'est pas originale, du moins Barthélemy avait-il le mérite de transposer de la politique à l'archéologie les remarques de l'auteur des *Considérations*. Çà et là, quelques réflexions habilement rattachées au sujet étonnaient par leur nouveauté ou leur profondeur : l'Abbé s'élève quelque part contre ceux qui attribuent à « la fureur des barbares la ruine des plus beaux édifices de l'ancienne Rome..., l'ignorance, l'intérêt, les guerres particulières des seigneurs romains ont presque tout détruit ». Ailleurs, il proteste, en excellents termes, contre la sottise des restaurations souvent arbitraires : « Ce n'est pas mon dessein de m'élever contre cet usage ; cependant, je ne vois pas que le tronc du Belvédère mérite moins d'éloges pour n'avoir pas été restauré, ni que tant d'autres statues en méritent davantage pour l'avoir été (1). » Je trouve même, presque perdu au milieu de développements sur les statues de la Rome antique, une excellente indication sur une méthode nouvelle pour en déterminer l'époque : « Les sculpteurs en marbre n'ont commencé à tracer des prunelles dans les yeux qu'au temps d'Adrien. On conçoit aisément la fécondité de ce principe pour déterminer à peu près le temps d'une statue. »

La seconde partie, portant sur des points précis, s'adressait aux savants surtout : à examiner les monuments de Rome, Barthélemy avait noté que souvent les copies données par les antiquaires étaient inexactes, et il groupa dans son mémoire quelques corrections intéressantes. Qu'il suffise de

(1) Barthélemy signale aussi le danger qu'il y a à établir une opinion sur des gravures de statues que l'on édite, sans prendre soin d'indiquer sur quelles parties ont porté les restaurations.

citer l'inscription de l'Arc de Septime-Sévère qu'avant lui on avait en vain essayé de rétablir ; celle de la Table Isiaque, restituée d'après le texte de *l'Iliade;* ou encore la légende d'une médaille de Volusien où il faut lire des noms propres latins et non pas des surnoms empruntés par l'empereur à des peuples vaincus. C'est partout, comme dans les dissertations antérieures, le souci de la vraisemblance, soutenu par une exacte étude des monuments : on en a fini avec les discussions appuyées sur les livres et les gravures seules.

CHAPITRE IV

BARTHÉLEMY A PARIS (1757-1770)

I

Le savant.

Les enrichissements du Cabinet du Roi. — La collection de Clèves et les antiques de Caylus. — Barthélemy fait le projet de publier le Cabinet. — Découverte de l'alphabet phénicien. — *Mémoire sur la mosaïque de Palestrine.* — *Dissertation sur quelques médailles des rois parthes.* — *Explication du monument de Carpentras.* — *Réflexions sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque.* — La renommée de l'abbé Barthélemy à cette époque. — Querelles scientifiques avec Swinton et Pellerin.

Le classement des médailles une fois terminé, Barthélemy ne songea plus qu'à rendre le Cabinet du Roi plus accessible ; il ne s'agissait point de l'ouvrir indifféremment à tous les visiteurs ; au début l'Abbé le voulut faire, mais dut y renoncer, en raison des inconvénients que présentait une telle publicité, inouïe d'ailleurs à cette époque (1) ; il se tint par contre à la disposition de tout « particulier qui se présentait seul, ou accompagné d'un ou deux amis », et les savants avaient toute liberté pour venir étudier les médailles, aussi souvent qu'ils le voulaient.

Ce qui donna le plus de travail à notre garde du Cabinet, ce fut la résolution qu'il prit, — et qu'il tint, — de répondre par écrit à toutes les demandes de renseignements qui lui

(1) « Chez aucun souverain de l'Europe, les médailles ne sont exposées indifféremment aux yeux de tout le monde. » *Mémoires sur le Cabinet des Médailles, Œuvres diverses,* II.

venaient de la province ou de l'étranger. Pour chacune de ces lettres, c'étaient des vérifications, des pesées ou des recherches bibliographiques. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, dans ses lettres à Paciaudi, Barthélemy prodigue les renseignements de numismatique ou d'histoire ; M. de la Nauze ayant voulu étudier la livre romaine, l'Abbé lui « fournit le poids exact de toutes les médailles en or du haut empire (1) »; en 1767, de Londres, M. Mayor, un antiquaire, écrit à Barthélemy pour lui présenter une épreuve des médailles trouvées à Paestum. « J'ai regardé, dit-il, comme un devoir de soumettre la feuille incluse à votre examen. Mais oserai-je en même temps vous supplier, monsieur, de vouloir bien y faire vos remarques et daigner m'en faire part? J'en enrichirai mon ouvrage et j'indiquerai avec reconnaissance la source d'où me vient ce trésor (2). »

Un travail bien plus important encore, et d'utilité plus générale, séduisit l'Abbé pendant quelque temps : malgré sa richesse, le Cabinet du Roi rendait peu de services aux numismates, car on ignorait ce qu'il renfermait exactement ; seul, un catalogue détaillé pouvait faire connaître à tous les ressources accumulées depuis Colbert. Vers 1750, un antiquaire, Dom Thomas Mangeart, bibliothécaire de S. A. R. le prince Charles de Lorraine, avait manifesté son regret que le Cabinet ne fût pas publié, et de Boze lui en avait marqué les motifs : « Vous avez raison de dire, mon Révérend Père, que vous n'avez point trouvé de catalogue imprimé des médailles du roi ; il n'y en a point effectivement et vous ne pouvez juger des richesses qu'il contient que par les morceaux qui en sont en différents livres... Je suis actuellement occupé du catalogue des médailles des rois et des villes grecques, qui

(1) *Mémoires sur la vie de Barthélemy*, II[e] section.

(2) *Lettre du 10 octobre 1767. Bibliothèque nationale*, Mss. fr., N. a. f., 501, f° 43. — On s'adressait à Barthélemy en toutes circonstances : Martin de Chaupy, « en parcourant les lieux de Rome et de la campagne romaine qui peuvent offrir quelque objet à la belle curiosité », pensait avoir découvert « la situation de la maison d'Horace ». Il écrit à Barthélemy pour lui demander son avis à ce sujet : « La principale preuve du nouveau sentiment, c'est une pierre où on lit une inscription sépulcrale qui fait mention de Mandela, sur les bords de laquelle Horace nous apprend que sa maison de campagne était située. » Mais l'inscription était obscure et M. de Chaupy recourt aux lumières de l'Abbé. (*Bibliothèque nationale*, Mss. fr., N. a. f., 501, f[os] 3 et 17. *Lettres de 1763 et 1764.*)

passent le nombre de 5.000 et, par cet échantillon, vous pouvez juger du reste (1). » La mort vint interrompre M. de Boze dans ce travail, et Barthélemy ne songea vraiment à le poursuivre qu'à son retour d'Italie. Il en fit ressortir l'intérêt dans son *Mémoire sur les Monuments de Rome :* « Les principales villes d'Italie offrent des Cabinets qui jouissent d'une longue réputation et qui la méritent... Cependant, lorsque, fortement occupé de ce que j'ai vu, de ce que j'avais admiré, je me suis rappelé tout ce que nos rois ont fait pour former un Cabinet des Médailles, tout ce que le zèle des ministres leur a inspiré pour seconder de si nobles vues, ces acquisitions nombreuses, ces voyages au Levant, en Italie, en Angleterre, il m'a paru que nous pouvions enfin jouir de ces avantages et les publier. » Mais ce travail de longue haleine avançait lentement : l'Abbé en était souvent distrait par ses études particulières et ses obligations mondaines ; d'autre part, il trouvait « insupportable » la besogne préparatoire de mise au point, nécessaire pourtant, cette foule de vérifications sur la date, l'origine, l'authenticité, le poids de chaque pièce ; et surtout, il était seul au Cabinet des Médailles, et il lui fallait d'abord parer au plus pressé, je veux dire au classement de toutes les collections ou pièces rares, acquises pour le compte du roi, sans parler des négociations à mener pour chacun de ces achats. Au vrai, nul n'était plus habile à négocier ou mieux à l'affût des occasions : en 1759, le baron Stosch étant mort, l'Abbé, qui connaissait la valeur de certaines médailles renfermées dans son Cabinet, en acheta quatre avec le reliquat d'une somme ordonnancée pour l'achat du Cabinet Cary (2). Il en fut de même après la mort de Gori (3), en 1757, puis de Vettori (4).

---

(1) *Brouillon de lettre (25 janvier 1750). Archives du Cabinet des Médailles.*

(2) Comme nous l'avons vu (p. 45), le ministre avait autorisé une dépense de 22.000 livres, répartie sur cinq années, et le Cabinet Cary n'avait été payé que 18.000 livres, avancées par M. de Fontferrières; celui-ci, refusant les intérêts de son avance, il demeura ainsi 4.000 livres pour de nouveaux achats (*Archives du Cabinet, 22 juillet 1757.*) — Sur ces 4.000 livres, M. de Saint-Florentin accorda 1.200 livres à Barthélemy pour le dédommager des frais qu'il avait eus en Italie (*Œuvres diverses de Barthélemy : sur le Cabinet des Médailles*). Les quatre médailles de Stosch coûtèrent 900 livres. (*Archives du Cabinet, 1er mai 1759.*)

(3) *Lettre à Caylus (2 février 1757).*

(4) *Mémoires de l'abbé Barthélemy,* II[e] section : « Quatre médailles latines de petit bronze qui paraissaient relatives au christianisme. »

En 1762, le Cabinet du Roi s'enrichit considérablement par l'acquisition des médailles en or de M. de Clèves; cette collection avait été vendue 50.000 livres à M. du Hodent, mais celui-ci offrit de céder au Cabinet du Roi toutes les médailles d'or qui y pouvaient manquer. « M. de Saint-Florentin accepta cette offre et fit délivrer en conséquence deux contrats sur les Etats de Bretagne, au principal de 20.000 livres qui, à raison de 34 o/o de perte, rendirent 13.200. » Pour cette somme, l'Abbé obtint l'échange de 162 médailles d'or mieux conservées dans la collection de Clèves... et la vente de 31 médailles d'or des villes et des rois, de 142 impériales en or; douze médailles précieuses qui tentaient fort l'Abbé furent acquises pour une somme de 1.812 livres portée sur les avances extraordinaires de la Bibliothèque; enfin, 143 médailles impériales en or purent être échangées contre des médailles doubles de la collection Cary (1). Ce n'était pas, on le voit, une mince besogne de vérification et de rangement. De plus, vers le même temps, en 1765, le Cabinet des Médailles se doubla d'un Cabinet des Antiques : au cours de son voyage en Italie, Barthélemy avait eu son attention attirée sur l'intérêt que présenterait, pour les études archéologiques, la réunion à Paris d'un grand nombre de monuments antiques. Visitant la galerie de Florence, il conçut le désir de voir le Cabinet du Roi rivaliser avec celui des Médicis : « On formerait aisément, écrivait-il à son retour, une collection qui, peut-être, égalerait celle des Médicis et qui, du moins, serait un objet continuel d'étude pour les artistes qu'elle instruirait et d'admiration pour les étrangers qu'elle attirerait à Paris. Il faudrait surtout y classer, comme dans celle-ci, toutes les statues suivant l'ordre des temps, ce qui présenterait aux yeux le progrès, la décadence et l'histoire de la sculpture. » Mais il n'y avait guère d'apparence que le ministre ordonnançât une somme assez importante

(1) *Archives du Cabinet des Médailles, 1762. Mémoire sur la collection de Clèves (de la main de Barthélemy.)* « Un nommé M. de Clèves, oncle de Mme de Crillon, laisse dans sa succession un recueil précieux de médailles d'or. La perfection de ce recueil, commencé par son père, qui était un riche joaillier, a été, pendant plus de cinquante ans, sa seule passion et le seul objet de sa dépense. Il consiste en deux suites : la première, des médailles des empereurs romains depuis Jules César jusqu'à la prise de Constantinople; la seconde, des monnaies des rois de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent... »

pour constituer de toutes pièces une collection; heureusement, M. de Caylus réunissait avec ferveur des objets antiques, et, à sa mort, il les laissa au Cabinet du roi; ce ne fut point d'ailleurs pour la joie de Barthélemy qui avait sans doute, à Florence, rêvé de tout autre chose, et qui dut disposer, classer et conserver une collection plus remarquable par le nombre que par la valeur des pièces. « M. le comte de Caylus n'était pas fort scrupuleux dans le choix de ses acquisitions : clous, vieilles clés, pots cassés, il ramassait tout et nous sommes obligés de tout conserver, puisque nous devons respecter ses volontés (1). » On sent dans cette phrase de Barthélemy l'irritation du savant, arraché à ses travaux personnels par des besognes fastidieuses et souvent inutiles.

*
* *

A aucune époque de sa vie peut-être, Barthélemy ne travailla plus passionnément qu'après son voyage en Italie; c'est alors qu'il acquit dans l'Europe savante une situation de tout premier plan.

En 1758, renouvelant son exploit de 1754, il communiqua aux Académiciens, ses collègues, une nouvelle découverte linguistique, celle de l'alphabet phénicien, dont les conséquences allaient être considérables pour la connaissance d'une portion importante de l'histoire ancienne. C'est à la séance publique de rentrée après Pâques, le 12 avril (2), que Barthélemy donna lecture, devant un public nombreux, de ses *Réflexions sur quelques monuments phéniciens et sur les alphabets qui en résultent* (3). Barthélemy avait été amené à cette découverte par l'examen attentif d'une inscription bilingue conservée à Malte et maintes fois étudiée avant lui. Il estima que les deux textes, le texte phénicien et le texte

(1) *Œuvres diverses de Barthélemy. Mémoires sur le Cabinet des Médailles.*

(2) L'Abbé avait lu son *Mémoire* en séance privée, en mars 1758. « Il était fait à la hâte, écrit-il à Paciaudi; on l'a choisi pour la séance publique après Pâques; il faut que je le refasse et peut-être faudra-t-il le travailler un troisième fois. » Depuis son retour d'Italie, l'Abbé y donnait tous ses soins. Le 20 mars 1758, il écrit à Paciaudi : « Je compte lui envoyer (à Olivieri) dans quelques mois, des remarques sur les médailles qu'il a publiées. Je n'ai pas pu jusqu'à présent : ce malheureux alphabet phénicien m'occupe tout entier. »

(3) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXX, p. 405.

grec, avaient le même objet, et par la comparaison qu'il en fit, il put transcrire l'inscription phénicienne, la traduire (1) et reconstituer l'alphabet phénicien dans son ensemble. Autant peut-être que son ingéniosité et sa connaissance des langues orientales, sa méthode rigoureuse l'avait bien servi. Trois orientalistes, avant lui (2), s'étaient vainement essayés à résoudre l'énigme, mais, sans parler de l'inexactitude des copies qu'ils avaient sous les yeux (3), leur désir de retrouver dans ces caractères phéniciens des lettres appartenant à des alphabets déjà déchiffrés, les avait égarés. Aussi, dès le début, Barthélemy fixa-t-il les règles à suivre pour qui veut retrouver une langue perdue : une fois déjà, il les avait énoncées (4), mais il était bon d'y insister à chaque occasion, tant était grande, en cette matière, l'étourderie ou l'obstination de ses contemporains : « Un alphabet phénicien, écrit-il, ne doit pas être uniquement fondé sur le rapport de ses éléments avec ceux des alphabets connus; il faut le tirer du sein même des monuments qui s'offrent à nos yeux..., (il faut) ne prononcer que d'après les originaux mêmes ou que d'après des copies assez exactes pour en tenir lieu. Je ne saurais trop répéter qu'on risque de s'épuiser en vaines conjectures, lorsqu'on travaille sur des monuments qu'on n'a pas sous les yeux (5). »

La découverte de Barthélemy fut accueillie avec le plus grand intérêt : l'Abbé lui-même nous en dit sa joie, dans une lettre à Paciaudi (6), en termes mesurés, comme il convenait à un savant conscient de sa valeur, mais fort modeste : « J'ai été content du succès. » Le succès avait été magnifique en effet : toutes les revues disaient leur admira-

---

(1) *Corpus Ins. Orient*, I, 152, n° 122. A un détail près, la traduction de Barthélemy a été adoptée par les éditeurs du *Corpus*.

(2) Le commandeur de Marne, Ciantar et Lupi.

(3) Caylus avait fait venir à Paris un moule en plâtre. En 1782, l'ordre de Malte fit don à l'Académie de l'inscription elle-même. Cf. BERGER : *Histoire d'une inscription. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, juin 1889.

(4) *Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre. Vid. sup.*, p. 32.

(5) JUDAS : *Étude démonstrative de la langue phénicienne*, p. 4. « Ce ne fut que vers le milieu du dernier siècle... que l'étude des monuments phéniciens prit un caractère sérieux et scientifique. Ce caractère leur fut surtout, dès le principe, imprimé par l'illustre abbé Barthélemy, heureux et rare mélange d'érudition, de sagacité et de retenue. »

(6) *Lettre du 16 avril 1758.*

tion pour celui qui venait de soulever ainsi un coin du voile jeté sur l'antiquité phénicienne. Le rédacteur de *l'Année littéraire* (1) s'exprime avec une sorte d'enthousiasme : « Je vous annonce, monsieur, la découverte la plus singulière et la plus importante qui se soit faite depuis longtemps dans l'empire littéraire (2)... M. l'abbé Barthélemy, ce savant aimable qui joint à des connaissances rares un talent plus rare encore, celui de réunir le goût à l'érudition, avait étonné l'Europe littéraire par la découverte de l'alphabet palmyrénien. » Après un voyage en Italie, « il a repris ses premières études et porté son attention sur la langue phénicienne, espérant, à force de recherches et de combinaisons, parvenir peut-être, de proche en proche, à expliquer les hiéroglyphes des Egyptiens... Je ne m'étendrai pas davantage sur cette dissertation de l'abbé Barthélemy. D'après tout ce qu'il a publié, soit séparément, soit dans les *Mémoires de l'Académie*, je connais peu de savants aussi clairs, aussi précis, aussi méthodiques, je n'en connais point qui écrive sur les matières d'érudition avec autant d'agrément, de force, d'exactitude et d'élégance ». *Le Journal de Trévoux* (3) souligne que « cette nouveauté fut fort applaudie dans l'Académie Royale des Belles Lettres ». Il n'est pas jusqu'au mondain *Mercure de France* qui ne signale cette découverte (4), et Grimm lui-même se croit obligé d'y faire une allusion (5). Dans son éloge de Barthélemy, prononcé le 13 août 1806, en séance publique de la 2e classe de l'Institut, Boufflers résuma fort bien l'impression produite alors par le Mémoire de l'Abbé : « Ces caractères étrangers à toute autre écriture étaient devenus le sujet d'un défi entre tous les savants de l'Europe qui, jusque-là, n'avaient même pas

(1) *Année littéraire 1759*, t. III, p. 1.

(2) Il est fait allusion ici aux travaux de M. de Guignes (*vid. inf.*, p. 76), en même temps qu'au Mémoire de Barthélemy.

(3) *Juin 1759*, p. 1448.

(4) *Juillet 1759*, p. 107 : « Plusieurs savants avaient inutilement tenté d'expliquer l'inscription phénicienne. M. l'abbé Barthélemy a détruit leurs différentes explications par celle qu'il a donnée. »

(5) *Correspondance littéraire (15 septembre 1759)*. « Un académicien, M. l'abbé Barthélemy, prétend avoir trouvé depuis deux ou trois ans un alphabet phénicien sur le mérite duquel je n'ai garde de prononcer. » Grimm se montre d'ailleurs fort impertinent pour toutes ces « platitudes ». Il entend parler aussi des travaux de M. de Guignes.

osé hasarder une conjecture (1), lorsqu'au grand étonnement du monde lettré, M. Barthélemy en présente à la fois l'alphabet et l'explication. » A dater de ce jour, l'alphabet établi par Barthélemy fut considéré comme définitif ou à peu près : Dutens, en 1773 et 1774, essaya bien de le corriger sur certains points; mais, dans une édition postérieure de ses « *Dissertations sur quelques médailles phéniciennes* », il revint au sentiment de l'abbé Barthélemy et « il était en effet difficile d'être d'un avis contraire (2) ».

De nos jours, la découverte de Barthélemy n'est plus discutée et, à plusieurs reprises, Phil. Berger a rendu hommage au savant du XVIII[e] siècle dont l'œuvre d'orientaliste, trop oubliée aujourd'hui, a permis en partie, ou du moins facilité, les découvertes plus récentes : « L'honneur d'avoir retrouvé la langue et l'alphabet phéniciens, écrit-il dans le *Journal Asiatique*, appartient à l'abbé Barthélemy. Dans un de ces mémoires longs de quelques pages à peine dont il avait le secret, et qui jetaient tant de lumières sur toutes les questions auxquelles il touchait, il posa les vrais principes de l'épigraphie phénicienne, et il appliqua le premier au déchiffrement d'une langue perdue la méthode que nous pratiquons encore aujourd'hui... Il dressa un tableau (de l'alphabet phénicien) qu'on a pu compléter mais auquel nous n'avons aucun changement à apporter (3). » Rien ne montre mieux la valeur et la solidité de la découverte de l'abbé Barthélemy que ce témoignage rendu à son auteur après plus de cent années. Pourtant, au moment même où

---

(1) Ce n'est guère exact : les conjectures avaient été nombreuses, autant que ridicules pour la plupart, et l'une d'elle valut plus tard à son auteur, Fourmont, d'être ainsi traité par le grand orientaliste Gesenius : « Ille tribus Anticyris insanabile caput. » (*Scripturae phoeniciae monumenta*, I, 95.)

(2) *Journal des Savants*, 1778, p. 404. — Pourtant « la détermination du *schin* avait échappé à l'abbé Barthélemy; l'honneur en revint à P. Bayer. » (JUDAS : *op cit.*, p. 37, n. 4.)

(3) *Journal asiatique*, *1880*. « Notice sur les caractères destinés à l'impression du *Corpus Ins. semiticarum*. » (Cf. *Grande Encyclopédie* [article « Phénicien » par le même] et surtout : *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France*, n° 155; compte rendu d'une conférence faite à la Sorbonne le 27 février 1883 : « Les inscriptions sémitiques et l'histoire. » « Si vous voulez vous rendre compte de l'abîme qui sépare Barthélemy de ses prédécesseurs, vous n'avez qu'à lire les chimères qui s'écrivaient auparavant. Heureusement qu'on écrivait en latin (cela nous arrive encore quelquefois) : « Urinatori magno, urinatorum magistro, deo duci et absorbenti in die quo sublevarunt anchoram et natarunt et exierunt navigaverunt e Tyro, portum reliquerunt eum, cœperunt invenire coralium ; exierunt iterum e

l'Abbé remportait ce grand succès, il était près de renoncer à l'orientalisme pour se consacrer tout entier à l'antiquité classique : il constatait douloureusement que le phénicien ne nourrissait guère son homme, — c'était un savant fort pratique, — et qu'il y avait plus de faveur à attendre des grands personnages, en s'adonnant aux études grecques et latines. Dès 1758, au lendemain de sa première lecture à l'Académie des Inscriptions, il s'était senti comme découragé : « Le défaut des monuments, écrivait-il alors, les difficultés incroyables que l'on trouve dans les combinaisons auxquelles on s'engage, la crainte de s'avoisiner toujours une erreur, sont bien propres à décourager. Je le suis d'autant plus que cette littérature est très peu estimée parmi nous et que les plus grands succès en ce genre ne donneraient pas le moindre titre pour obtenir des grâces (1). » Des grâces, Barthélemy en pouvait obtenir surtout en demeurant attaché aux grands seigneurs qu'il fréquentait depuis quelques années, au duc de Choiseul en particulier, et au comte de Caylus, qui l'avait introduit dans cette haute société. C'était sans doute afin de s'assurer la reconnaissance de Caylus, plus que par inclination personnelle (2), que, vers 1758, il travaillait à un mémoire sur la mosaïque de Palestrine, pour le *Recueil des Peintures antiques*, auquel Caylus attachait sa renommée (3).

La mosaïque de Palestrine, appelée aussi pavé de Préneste, était conservée à Palestrine même, dans le palais des princes Barberini et, depuis longtemps, elle attirait et désespérait les commentateurs par son étrangeté : « Elle représente dans sa

---

Tyro ecce vastare Lydam. » Barthélemy traduit ainsi l'inscription : « Abdassar et Asseremor, fils d'Asseremor, fils d'Abdassar, avons fait ce vœu à notre seigneur Melcrat, divinité tutélaire de Tyr; puisse-t-il les bénir après les avoir égarés... » C'est en appliquant la méthode de Barthélemy qu'on a obtenu ces résultats (les travaux qui ont abouti à la publication du *Corpus*). Cette méthode peut se résumer en deux mots : l'étude directe des monuments et la comparaison. »)

(1) *Lettre à Paciaudi (20 mars 1758).*

(2) *Lettre de Mariette à Paciaudi (17 février 1759).* « Je l'ai vu entreprendre ce travail avec répugnance, mais à présent qu'il a mis le pied à l'étrier..., il chemine vite et bien. » Cf. *Lettre de Barthélemy à Paciaudi (4 novembre 1758)* : « Comme je suis malheureusement obligé de travailler sur cette matière, je ne voudrais pas qu'on me prévînt. »

(3) *Recueil de peintures antiques imitées fidèlement pour la couleur et pour le trait d'après les dessins coloriés faits par Pietre Sante Bartholdi, 1759*, in-f°. Le volume fut tiré à trente exemplaires seulement, après quoi les planches furent cassées.

partie supérieure un pays de montagnes, rempli de chasseurs et d'animaux..., les noms de ces animaux sont tracés en caractères grecs... Dans la partie inférieure, on voit un fleuve serpentant autour de plusieurs petites îles..., des cabanes rustiques, des édifices superbes, des prêtres s'occupant de cérémonies religieuses dans leurs temples, une tente superbe, auprès de laquelle un général suivi de plusieurs soldats... s'avance vers une femme qui, tenant une palme de la main gauche, lui présente de la droite une espèce de guirlande (1). » Il semblait qu'un passage de Pline (2) dût aplanir aux commentateurs toutes les difficultés, mais ce passage même, par la mention qu'il faisait de Sylla et du temple de la Fortune, ne laissait pas d'embarrasser plus encore. Quel rapport entre Sylla, la Fortune et le sujet de cette mosaïque? Kircher voyait là un tableau des vicissitudes humaines; le cardinal de Polignac, une allégorie retraçant certains événements de la vie de Sylla; Volpi voulait même y retrouver une exacte histoire du dictateur; Montfaucon, plus simplement, la considérait comme un tableau des spectacles de l'Egypte. Un monument dont l'interprétation était aussi incertaine ne pouvait manquer de retenir l'attention de Barthélemy, pendant son voyage en Italie; il alla le visiter le 20 juillet 1756 et eut aussitôt l'impression que tous les archéologues, abusés par la phrase de Pline, s'étaient jusqu'ici trompés, et qu'il avait sous les yeux une tout autre mosaïque que celle qui avait été consacrée par Sylla dans le temple de la Fortune. L'abbé Du Bos, déjà (3), avait insinué que cette mosaïque pouvait bien avoir appartenu au temple de Sérapis, construit à l'époque d'Hadrien, et Barthélemy, partant de là, imagina sur place une hypothèse parfaitement cohérente et vraisemblable. Plus tard, à la suite de conversations qu'il eut, à ce sujet, avec le comte de Caylus, celui-ci décida de publier une reproduction de la mosaïque et en demanda un commentaire à l'Abbé. Ce fut en 1760 seulement, à la séance publique du 15 avril, que Barthélemy donna communication des résultats de ses recherches et de

(1) *Barthélemy. Voyage en Italie. Œuvres diverses*, II, 132.
(2) *Pline*, XXXVI, 25.
(3) *Réflexions critiques sur la poésie*, I, 347.

ses comparaisons (1). Dans la première partie de son Mémoire, en cherchant « dans la mosaïque même les lumières propres à éclairer sur son objet », il essaya d'en fixer le sujet et l'époque. A son avis, ce devait être une représentation du voyage d'Hadrien en Egypte; l'empereur avait pris là-bas le goût des choses égyptiennes et, à son retour, avait fait élever un temple à Sérapis, dans lequel l'architecte avait placé la célèbre mosaïque. L'Abbé faisait ensuite une étude plus détaillée de chaque motif : il en expliquait les particularités, non sans un certain excès de subtilité, semble-t-il, allant jusqu'à y retrouver l'application de la règle des trois unités ! Peut-être l'Abbé s'était-il, cette fois-ci, laissé entraîner trop loin par la logique et l'érudition, et l'abbé Du Bos avait été mieux inspiré en ne voyant dans la mosaïque de Palestrine qu'une représentation de l'Egypte en général; c'était du moins une rupture avec les hypothèses dénuées de tout fondement, de toute vraisemblance même, d'après lesquelles ces animaux et ces personnages, de types bien égyptiens pourtant, étaient censés représenter les aventures d'Alexandre par exemple (2).

Comme les précédentes dissertations, l'*Explication de la mosaïque de Palestine* fut des mieux accueillies. Les chroniqueurs de l'époque y retrouvèrent toutes les qualités de

---

(1) *Mémoires de l'Académie*, XXX, p. 503. « Explication de la mosaïque de Palestrine. » L'Abbé avait eu à ce sujet toute une correspondance avec Paciaudi et n'avait pas été sans craindre les indiscrétions : « Je vous prie de les prendre (les renseignements demandés) avec une sorte de réserve. Vous avez à Rome, comme il y en a partout ailleurs, des gens avides des pensées d'autrui, qui ne cherchent qu'à profiter des premières ouvertures pour étendre des pensées qui ne sont pas à eux. » (*Lettre du 4 novembre 1758.*) Sentiment analogue le 18 juin 1758 : « J'en ai distribué l'alphabet (phénicien) dans une assemblée publique. Je m'attends à voir quelqu'un se parer de mes plumes et annoncer cette découverte sous mon nom. J'en serais au désespoir, car je n'ai pas trop envie de trouver d'autres alphabets; rien n'est si fatigant. »

(2) Winckelmann, par on ne sait quelle malveillance contre Barthélemy, refusa plus tard d'accepter son explication et en substitua une autre que rien ne semble justifier. (*Histoire de l'Art*, VI, V.) « M. l'abbé Barthélemy a jugé que, pour parvenir à une explication raisonnable de ce monument, il valait mieux l'attribuer à l'empereur Hadrien qu'à Sylla, et, comme tout ce qu'on y voit porte à croire que la scène s'est passée en Égypte, le savant antiquaire en a conclu que la mosaïque de Palestrine présente le voyage d'Hadrien dans ce pays. Mais quoi ! si c'était un sujet tiré de la fable et emprunté à Homère ? Cette conjecture acquiert d'autant plus de force qu'il est presque partout prouvé que les artistes n'ont pas traité d'événements postérieurs au retour d'Ulysse à Ithaque, époque qui termine le cercle mythologique. Ne pourrait-on pas dire que l'artiste y a figuré les aventures de Ménélas et d'Hélène en Égypte ? » (*Trad. franç., Huber*, III, 148.)

méthode et de style qui plaisaient chez Barthélemy. On lui rendit hommage, une fois encore, de savoir montrer « une érudition profonde qui n'offrît rien de pédantesque et d'inutile ». « On voit, écrivait l'un d'eux, que notre célèbre antiquaire n'est jaloux que de découvrir la vérité et qu'il n'a pas la fureur des systèmes (1). » Avant même que Barthélemy eût donné lecture de sa dissertation, Caylus, qui l'avait trouvée « charmante (2) », l'avait remise à l'imprimeur pour l'édition in-folio des *Peintures anciennes de Pietro Santi*, et l'Abbé, qui aimait à se concilier les puissants, fit ensuite publier son *Mémoire* en une belle édition in-4°, qu'il dédia au cardinal Spinelli.

En 1761, l'Abbé revint un instant à la numismatique, avec un mémoire sur quelques médailles des rois parthes (3). Les détails de ce mémoire n'ont que faire ici. Mais là encore on voit comment un esprit judicieux sait substituer à d'imaginaires hypothèses les plus simples explications. Vaillant en particulier, l'un des prédécesseurs de l'Abbé en la matière, s'était engagé en une série de conjectures dont il n'avait pu sortir qu'en recourant aux plus bizarres suppositions (4).

Malgré les serments qu'il avait fait trois ans plus tôt, lorsqu'il se débattait dans les difficultés des langues orientales, Barthélemy consacra quelques loisirs encore aux études qui l'avaient rendu célèbre (5). Caylus avait fait reproduire, pour son *Recueil d'Antiquités* (6), un bas-relief égyptien

---

(1) *Année littéraire*, 1760, 6, p. 85.

(2) *Lettre à Paciaudi (5 mars 1759)*.

(3) *Remarques sur quelques médailles publiées par différents auteurs*. Mémoire lu le 26 mai 1761. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXII, p. 671. L'Abbé établit une liste chronologique des médailles parthes connues à son époque.

(4) Certaines lettres gravées sur les médailles indiquaient l'année de la frappe. Vaillant avait cru y retrouver les éléments d'une préposition. Mais, pour faire cadrer cette hypothèse avec les inscriptions, il devait, ou bien couper les mots de façon arbitraire, ou bien imaginer, de la part des graveurs, des erreurs ou des inventions tout à fait invraisemblables (un Y, par exemple, était un A renversé et mal fait).

(5) Peu auparavant, Barthélemy avait failli quitter Paris une seconde fois pour un voyage de quelques semaines, de quelques mois peut-être. En février 1760, il fut question, pour lui, de se rendre en Espagne, en compagnie de M. Bignon, conservateur de la Bibliothèque royale. Mais « des raisons particulières », l'en empêchèrent, d'après Caylus : ce fut sans doute une défense formulée par le ministre, à la demande de quelques membres de l'Académie qui, déjà, n'avaient pas manqué de manifester leur humeur pendant le séjour de Barthélemy à Rome. Cf. *Lettre de Caylus à Paciaudi (18 février 1760)*.

(6) *Recueil d'Antiquités*, I, 74.

conservé dans la bibliothèque de l'évêque de Carpentras et il s'était adressé à l'Abbé pour le commentaire de ce monument : celui-ci n'avait pu moins faire que de se rendre à ce désir. Mais il s'était contenté de reprendre l'explication donnée déjà par le Père de Montfaucon (1), et avait conclu que le bas-relief était égyptien et l'inscription rédigée en caractères égyptiens sans doute. Depuis lors, il avait découvert l'alphabet phénicien et il songea, en 1761, qu'il serait peut-être possible, grâce à cette clef, de déchiffrer l'inscription de Carpentras et d'expliquer le bas-relief d'une façon toute nouvelle : à sa demande, Caylus fit faire sur l'original un moule en plâtre et Barthélemy n'eut pas de peine à lire, puis à traduire le texte qui était précisément rédigé en phénicien (2). A la fin de son mémoire, l'Abbé signala l'importance du problème posé par ce monument dont le bas-relief est égyptien, alors que l'inscription est rédigée en langue phénicienne; il se déclara d'ailleurs dans l'impossibilité de le résoudre : « Ces réflexions méritent peut-être, conclut-il, qu'on suspende son jugement sur la nature du monument que j'ai tâché d'éclaircir. » Mais cette coexistence de la langue phénicienne et de l'art égyptien donna, je crois, une nouvelle vigueur à ses idées sur la parenté des idiomes (3), et, bientôt après, le 12 avril 1763, il communiqua à ses collègues des « *Réflexions générales sur les Rapports des Langues égyptienne, phénicienne et grecque* », qui donnèrent une nouvelle et excellente orientation à cette branche de la philologie. Quelques années auparavant, M. de Guignes avait cru retrouver dans la langue chinoise assez d'éléments égyptiens pour déclarer que la nation chinoise avait été à ses débuts une colonie égyptienne (4), et l'Abbé avait salué avec enthousiasme (5) cette découverte, qui d'ailleurs n'était qu'illusion; à son tour, il se passionnait pour cette question de la parenté

(1) *L'Antiquité expliquée*, II, 207.

(2) *Explication d'un bas-relief phénicien et d'une inscription phénicienne qui l'accompagne. Mémoires de l'Académie*, XXXII, p. 725.

(3) En 1758 déjà il s'en occupait. Cf. *Lettre à Paciaudi (16 avril 1758)*.

(4) En 1758.

(5) Cet enthousiasme l'avait amené à écrire une sottise dans son mémoire sur la mosaïque de Palestrine : « En face de cette cabane est un batelier dont le chapeau ressemble à ceux des Chinois; c'est une singularité que j'ai cru devoir remarquer parce qu'elle sert à prouver l'ancienne communication de ce peuple avec les Egyptiens. »

des langues, mais il allait, sur un point, la résoudre de la meilleure façon, tandis que M. de Guignes avait fait une complète erreur.

Au début de ce mémoire (1), nous lisons une phrase qui fait bien ressortir l'intérêt de la grammaire comparée et les secours qu'elle peut fournir à l'historien : il y a là en germe les méthodes philologiques et historiques les plus modernes : « On trouve dans la langue d'un peuple l'histoire abrégée de ses opinions et quelquefois, dans celles des autres peuples, l'histoire de ses colonies et de son commerce. Il est donc essentiel de comparer les anciennes langues entre elles et l'abus qu'on a fait de cette méthode ne doit pas en proscrire l'usage. » Après Renaudot et Jablonski, l'Abbé montra que le copte était un reste de l'ancien égyptien et qu'il fallait s'appliquer à l'étude de cette langue si négligée, « où une nation éclairée, ancienne et puissante *avait* déposé la plus grande partie de ses idées »; il établit qu'il y avait trop d'analogie entre la langue égyptienne et les langues sémitiques pour qu'on pût ne pas penser à une commune origine. « Plus on réfléchit sur la nature des langues, plus on est persuadé que la plupart de celles que les savants connaissent viennent d'une source commune. » C'étaient là, fait remarquer l'abbé Maury (2), les principes sur lesquels, un demi-siècle plus tard, devait être édifiée la philologie comparée, et, dans *la Grande Encyclopédie*, M. Bénédite (3) rappelle que « le rapprochement de l'égyptien avec les langues sémitiques n'est pas ce qu'on pourrait appeler une nouveauté scientifique ; il date du siècle dernier, c'est-à-dire du début des études coptes; on fut alors vivement frappé des analogies que présentent certaines classes de mots et certaines formes en hébreu et en copte ». Là, comme partout, l'abbé Barthélemy avait eu le mérite, non pas seulement de découvrir, mais d'animer en quelque sorte, et c'est par là surtout que son œuvre fut féconde (4). Sur quelques points

(1) *Recueil des Mémoires de l'Académie*, XXXII, p. 212.
(2) *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, p. 283.
(3) *Grande Encyclopédie*, XV, 672. Article « Egypte [Langue]. »
(4) De même, rendant compte au *Journal des Savants* d'un ouvrage de Mazocchi, il dit le désir qu'il aurait « qu'un esprit philosophe et versé dans le mécanisme des langues, voulût examiner sous ce point de vue les tables d'Héraclée (le point de vue de la grammaire comparée); il y trouverait sans

pourtant, dans ce même mémoire, il semble que notre savant, qui écrivit de si jolies et si fines pages sur l'abus de l'esprit de système, se soit laissé entraîner trop loin par son hypothèse. Tout à la joie d'avoir découvert entre le phénicien et l'égyptien les analogies qui permettaient de les ranger dans une même famille d'idiomes, il pensa retrouver aussi dans la langue grecque de nombreuses conformités avec la langue égyptienne : « Il est impossible, assure-t-il, que, dans ce commerce d'esprit et de besoins, la langue égyptienne n'ait pas concouru à la formation de la langue grecque. » Ce serait là, d'après Barthélemy, l'origine de l'esprit rude; ce serait là l'origine de certains verbes grecs, composés d'une racine égyptienne et du verbe substantif ἔω; ce serait là aussi l'origine de certains substantifs, tels que Ἀθηνᾶ, métathèse de Naeth avec une terminaison η! Il faut bien reconnaître que l'excellent Abbé s'est aventuré, mais on peut le lui pardonner, dans l'ivresse où l'avait jeté sa découverte.

Ainsi, arrivé à quarante-cinq ans, l'abbé Barthélemy, qui n'est guère connu de nos jours que pour son histoire de la Grèce ancienne, ne s'est encore signalé (mais de quelle façon!) que par ses découvertes en archéologie et en langues orientales (1); une certain remords ne doit-il pas nous saisir, à la pensée que, trop souvent, en France, on oublie la part que prit à ces premiers travaux d'orientalisme un savant bien français, tandis que l'on a tendance à se rappeler l'œuvre des seuls étrangers, en ces matières comme en beaucoup d'autres? A cette époque du moins, la renommée de Barthélemy est immense dans le monde cultivé : on lui dédie des ouvrages (2), on le fait entrer au *Journal des Savants*, où seuls les membres les plus en crédit de l'Académie parvenaient à écrire (3); on va jusqu'à le ranger parmi les écri-

---

doute les matériaux d'un nouveau plan de grammaire plus profond et plus lumineux que ceux que nous avons. » (*Journal des Savants*, 1758, p. 701.)

(1) Pour ses contemporains d'ailleurs, l'Abbé, vers 1760, est un orientaliste avant tout. Cf. *Mme du Deffand à l'Abbé lui-même (lettre du 22 juillet 1766)* : « Voilà qui est digne de vos recherches et de vos observations et qui doit vous faire abandonner l'Égypte et toute l'antiquité. » Cf. aussi : *Lettre du 13 mars 1767 à Mme de Choiseul* : « Je vois l'Abbé hausser les épaules et dire : « Encore passe, si c'était un fait arrivé il y a quatre ou cinq mille ans, en « Égypte ou en Phénicie. »

(2) Olivieri : *Dissertation sur une médaille grecque de Pesaro (1757)*. — Aubibert : *Dissertation sur les origines de Toulouse (1764)*.

(3) Les articles du *Journal des Savants* étaient publiés sans nom d'auteur;

vains qui méritent d'être comptés au nombre des meilleurs représentants des lettres françaises : quand le roi de Danemark passe à Paris, en 1768, et manifeste le désir de s'entretenir avec des gens de lettres, le baron de Gleichen lui en présente dix-huit; parmi eux se trouve l'Abbé (1); il était en effet un excellent représentant, sinon des lettres, du moins de l'érudition en France, et le rédacteur du *Journal de Trévoux* ne s'y trompait pas, quand il écrivait de lui : « Il est le digne successeur de quantité de grands hommes que notre France a produits au siècle des études et du travail (2). » Chacun rendait hommage à sa méthode faite de simplicité, de rigueur et d'agrément; on lui était reconnaissant de rompre avec l'habitude d'écraser son contradicteur sous la masse des citations, et de chercher plutôt à persuader par des arguments de bon sens; on admirait en lui surtout cette immense connaissance de l'antiquité qui, depuis, a fait dire « qu'il avait l'antiquité tout entière dans la tête (3) ! »

L'abbé Barthélemy, pourtant, ne jouissait pas en toute quiétude de ses succès : d'un caractère sensible à l'excès, il ressentait, avec de véritables souffrances, les moindres critiques; il se méfiait de ses correspondants ou de ses collègues, comme s'ils eussent voulu profiter de ses découvertes et l'en dépouiller; au moment même où, par sa célébrité, il pouvait se croire désormais à l'abri de toutes attaques, il se trouva coup sur coup aux prises avec un savant et un antiquaire

---

il est difficile de savoir la part que prit Barthélemy à la rédaction. Sainte-Croix, dans les *Œuvres diverses*, a inséré sept articles (de 1754 à 1759), ayant tous quelques rapports avec les travaux personnels de l'Abbé. La critique y est en général assez bienveillante, sauf dans les trois articles où l'Abbé rend compte des publications sur Herculanum : ces publications, il est vrai, étaient faibles et, d'autre part, l'Abbé en voulait aux Napolitains des difficultés qu'on lui avait faites à Naples. — Dans ces articles, l'Abbé s'attache surtout aux questions de méthode. — Cf. sur le *Journal des Savants*, quelques lignes intéressantes de Rousseau (*Confessions*, V). « Il y avait une place vacante dans le *Journal des Savants*. Margency m'écrivit pour me la proposer,.. J'entrais par là dans une société de gens de lettres du premier mérite : MM. Du Marsais, Clairaut, de Guignes et l'abbé Barthélemy, dont la connaissance était déjà faite avec les deux premiers et très bonne à faire avec les deux autres... Il y avait un honoraire de 800 francs attaché à cette place. »

(1) Il est vrai que Gleichen était très lié avec Barthélemy (Cf. *Correspond. litt.*, VIII, 213-214). Il y avait là, entre autres, d'Alembert, Duclos, d'Holbach, Crébillon, Condillac, Morellet, Diderot, Marmontel. Le 3 décembre 1768, le roi visita l'Académie des Inscriptions, qui tint en son honneur une séance extraordinaire. (*Compte rendu de cette séance : Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVI, partie historique.)

(2) Septembre 1759.

(3) Rochebrave : *Le comte de Caylus.*

considérables ; c'en fut assez pour jeter le désarroi dans sa vie pendant plusieurs années.

Depuis longtemps déjà, le Dr Swinton, de la Société royale de Londres, avait, sur un ton aigre, échangé quelques articles de revues avec Barthélemy; c'était, d'après un de ses compatriotes, le chevalier Macdonal, « le plus brutal, le plus impoli, le plus têtu, le plus malhonnête, le plus présomptueux de sa nation (1). » En 1749, Barthélemy, après avoir lu à l'Académie son *Mémoire sur les médailles d'Antigonus* (2), l'avait, sans méfiance, communiqué à M. Brucker, professeur à Bâle, qui se rendait à Londres, en passant par Paris; il le pria de vouloir bien comparer avec une médaille du cabinet Pembrock les médailles d'Antigonus du Cabinet Royal dont il lui donna un dessin. Brucker, arrivé en Angleterre, ne s'occupa point de la commission dont il s'était chargé, mais fit connaître à Swinton l'explication que Barthélemy avait donnée des médailles d'Antigonus (3). Quelques mois après, Swinton fit paraître, sur les médailles d'Antigonus, une dissertation où il faisait siennes les conjectures de Barthélemy, sans d'ailleurs citer son auteur. Celui-ci, loin de songer à mal, se contenta, au moment où son mémoire fut inséré dans le *Recueil de l'Académie*, de remarquer qu'un savant étranger « lui avait fait l'honneur » d'adopter son hypothèse « dans une savante dissertation imprimée à Oxford en 1750 (4) ». Par cette note, Swinton fut blessé dans son amour-propre et, de ce jour, il ne cessa de poursuivre l'Abbé.

En 1760, dans le 50e volume des *Transactions Philosophiques*, au cours d'un article sur les caractères numériques des Phéniciens (5), Swinton attaqua l'Abbé assez vertement : « Au milieu de plusieurs expressions que lui dicte sa politesse, écrira peu après Barthélemy lui-même, il laisse entrevoir des soupçons qu'il est de mon devoir de détruire. » C'est que Swinton, ne restant pas sur le terrain de la philologie

(1) *Lettre de Paciaudi à Barthélemy (23 octobre 1766)*. Bibliothèque nationale, Mss., N. a. f. 501, f° 53.

(2) *Vid. sup.*, p. 22.

(3) Brucker le fit d'ailleurs savoir à Barthélemy par une lettre du 12 avril 1750.

(4) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXIV, p. 60, note.

(5) C'est à Swinton que revient l'honneur de les avoir retrouvés. (JUDAS, *op. cit.*)

orientale, s'était laissé aller à lancer des insinuations malveillantes sur l'honorabilité scientifique de son confrère. La dissertation de Barthélemy sur les médailles d'Antigonus n'ayant été imprimée qu'en 1756, sept ans après la lecture faite en séance de l'Académie, Swinton donna à entendre que l'Abbé avait pu mettre ce long délai à profit pour utiliser l'article qu'il avait lui-même publié en 1750, à Oxford. Dans une *Lettre au Journal des Savants sur quelques médailles phéniciennes*, l'Abbé crut de son honneur et de son devoir de rappeler l'origine de la querelle et de protester avec énergie autant que mépris contre de telles insinuations; faisant allusion aux retards que subissait la publication des *Mémoires de l'Académie*, il fit remarquer avec hauteur que « ce retardement... n'avait jusqu'à présent excité que les regrets des savants de l'Europe. Il était réservé à M. Swinton d'y chercher le principe d'un autre sentiment ». Cette réponse et quelques observations de détail sur l'article de Swinton ne firent qu'accroître la mauvaise humeur de l'orientaliste anglais, d'autant que l'Abbé semblait insinuer qu'il avait, avant Swinton, retrouvé la valeur des signes numériques sur les médailles phéniciennes (1). Aussi, en 1763, Swinton fut-il enchanté de pouvoir donner, dans les *Transactions philosophiques*, l'explication d'une inscription phénicienne de Malte que Barthélemy avait signalée, en 1761, dans une lettre au *Journal des Savants*, mais n'avait point commentée.

Ce n'étaient encore que des escarmouches : en 1764, Swinton publia dans les *Transactions Philosophiques* (2), deux lettres contre la dissertation de Barthélemy sur l'alphabet phénicien. Cette fois-ci, sans parler de critiques fort vives touchant les travaux de notre Abbé, l'accusation de plagiat était portée contre lui de la plus nette façon. Si la publication de cette dissertation avait tant tardé (3), c'avait été unique-

(1) « En parcourant la 2e partie du 50e volume des *Transactions philosophiques*, j'ai trouvé, à la page 791, une dissertation de M. Swinton, docteur d'Oxford, sur les caractères numériques des médailles phéniciennes. Ils s'étaient dérobés jusqu'à présent aux recherches des antiquaires... Des amis éclairés et respectables savent que je m'occupais depuis longtemps du même objet, que j'avais, en conséquence, rassemblé beaucoup de monuments et que j'étais sur le point d'en faire usage, lorsque l'ouvrage de M. Swinton a paru. »

(2) T. LIV, p. 393, sqq.

(3) Le trentième volume des *Mémoires de l'Académie* parut en 1764, six ans après la lecture de la dissertation.

ment pour mettre l'Abbé à même de profiter des articles de Swinton. Ces lettres si violentes avaient été rédigées d'abord sous une forme plus agressive encore que celle sous laquelle elles parurent, mais la commission de publication avait obligé l'auteur à maintes corrections, et l'impression du volume des *Transactions Philosophiques* en avait même été retardé de six mois (1). L'Abbé fut indécis sur la conduite à tenir : répondre, c'était irriter encore l'irascible Anglais et prolonger inutilement une querelle qui ne servait guère, à coup sûr, la cause de l'orientalisme; mais il était grave de se taire et de laisser croire au grand public qu'une découverte bien française pourtant était le fait d'un étranger, plus grave encore de laisser supposer que l'Académie des Inscriptions, en faveur de l'un de ses membres, pouvait commettre les plus déloyales supercheries. Le souci de défendre l'Académie contre une telle accusation décida l'Abbé à répondre une dernière fois. Barthélemy résuma dans un opuscule tous les faits qui avaient provoqué cette longue dispute; il y prouva victorieusement que c'était bien à lui que revenait l'honneur d'avoir découvert l'alphabet phénicien, et dédia cette réponse décisive au chevalier Olivieri, à qui, depuis longtemps, il devait une politesse de ce genre (2).

La cause était jugée; Barthélemy avait pour lui la vérité, le bon sens et la mesure et, par sa mesure même, il s'était acquis les sympathies de tous; Paciaudi salua la réponse de son ami en termes chaleureux : « On ne peut pas être ni plus ingénieux, ni plus savant, ni plus modeste que vous l'êtes, mon cher Abbé, dans votre réponse à ce brutal Anglais. Je ne crois pas qu'il puisse répliquer, car, en vérité, les raisons que vous lui donnez valent bien des démonstrations de géométrie. On voit ouvertement que M. Swinton ne vous a attaqué que par humeur... Votre petit ouvrage est admirable. » De Guignes donna, lui aussi, entièrement raison à l'Abbé, dans un Mémoire lu l'année suivante à l'Académie (3), et retourna même contre Swinton l'accusation de

(1) *Barthélemy à Paciaudi (4 octobre 1766).*

(2) *Lettre au marquis Olivieri degli Abbati, au sujet de quelques monuments phéniciens, pour servir de réponse à deux lettres insérées dans le LIV^e^ volume des Transactions philosophiques*, Paris, 1766.

(3) *Mémoire historique et critique sur les langues orientales*, lu le 9 janvier 1767. *Mémoires de l'Académie*, XXXV : « L'explication d'une autre inscrip-

plagiat. Un compatriote de Swinton, le Dr Maty, écrivit à l'Abbé une lettre pleine de sentiments admiratifs : « Je sais bien, après la lecture des pièces, y disait-il en particulier, que j'aimerais mieux me tromper avec vous qu'avoir raison avec lui. » Le ton brutal de Swinton lui avait aliéné les sentiments de tous, et il n'est point jusqu'à Pellerin même, au moment où il était le plus irrité contre l'Abbé, qui n'ait rendu hommage à sa modération et à son souci de ne point blesser l'adversaire (1). De nos jours, la question ne se pose même plus et Barthélemy est unanimement considéré comme le créateur de la philologie orientale : son nom est, à ce titre, inscrit avec honneur au début du grand ouvrage consacré par notre Académie des Inscriptions à l'épigraphie sémitique (2).

Au moment même où Barthélemy pouvait penser qu'il en avait terminé enfin avec cette lutte soulevée par l'envie, une autre attaque le surprit, plus péniblement encore, car elle venait d'un compatriote et d'un ami. Depuis de nombreuses années, l'Abbé était en excellentes relations avec le plus célèbre collectionneur de médailles de Paris, Joseph Pellerin, premier commis de la marine, qui, ayant pris sa retraite en 1745, s'était entièrement consacré à la numismatique ancienne. Son cabinet était des plus riches et se complétait peu à peu par l'acquisition des pièces les plus rares. Parfois Pellerin se trouvait sur la même piste que l'Abbé et le savant était battu par le riche amateur (3). De là peut-être un peu

---

tion conservée à Malte qu'il a entreprise encore n'est qu'une copie de celle que M. l'abbé Barthélemy avait donnée. M. Swinton... paraît vouloir rectifier l'explication de M. B., mais quiconque est instruit de ces langues ne peut adopter les observations de l'antiquaire anglais; malgré quelques difficultés que l'abbé Barthélemy n'a pas pu résoudre, ses explications sont simples, naturelles, conformes au génie des langues orientales et au goût des inscriptions. »

(1) *Pellerin, 4e supplément.* De même Gesenius, dans son ouvrage sur l'écriture égyptienne, met les découvertes de Barthélemy bien au-dessus de celles de Swinton.

(2) *Corpus Ins. Sém. praefatio*, IV : « La compagnie qui a possédé dans son sein l'illustre fondateur de ces études, l'abbé Barthélemy... »

— Chose curieuse, un demi-siècle plus tard environ, une querelle analogue devait mettre aux prises l'Anglais Young et le Français Champollion. Comme en 1768, ce ne fut pas le savant français qui se montra le moins courtois, bien qu'il eût raison, ou peut-être parce qu'il avait raison.

(3) Ainsi, malgré toutes les instances et démarches de Barthélemy, le sénateur Savorgnani n'avait jamais voulu se défaire d'une médaille de Pixodarus qu'il vendit pourtant à Pellerin.

de mauvaise humeur. Peut-être aussi, l'excellent Abbé était-il un tantinet jaloux de ne pouvoir, faute d'argent et de collaborateur, publier le riche Cabinet du Roi, tandis qu'un ancien commis de la marine, sans grandes connaissances de l'antiquité ou de la numismatique, faisait paraître successivement six volumes où il étudiait les médailles de sa collection. M. Pellerin, d'autre part, était susceptible (1), d'autant plus susceptible qu'il croyait distinguer chez l'Abbé quelque dédain pour sa science un peu courte (2). Quoi qu'il en soit, l'Abbé ne crut pas devoir garder pour lui seul les doutes qu'il pouvait avoir sur l'exactitude de certaines explications proposées par Pellerin et, en 1760, dans une lettre au *Journal des Savants*, il revint sur plusieurs médailles publiées déjà par le riche collectionneur et critiqua ses conjectures. En 1763, il revint à la charge et mit en doute, une fois encore, quelques assertions de Pellerin. C'en était trop.

Pellerin rédigeait à ce moment son quatrième supplément et ne put s'empêcher de répondre avec une certaine aigreur à des critiques fort mesurées pourtant dans la forme et le fond; il inséra, dans le volume en préparation, un long développement sur des médailles « qu'il avait données et qui depuis avaient été publiées par d'autres avec des interprétations différentes (3) ». Il commença par déclarer très haut qu'il ne pouvait, simple collectionneur, « prétendre avoir autant de connaissances dans la numismatique que ceux qui par état et par devoir en avaient fait depuis longtemps une étude constante et journalière ». Mais il insinua bien vite que l'Abbé s'était servi, à son insu, pour critiquer son *Recueil*, des monnaies qu'il lui avait lui-même toujours libéralement prêtées; il laissa entendre que les langues orientales devaient sans doute à Barthélemy la découverte de l'alphabet palmyrénien et de l'alphabet phénicien, mais que ses autres ouvrages manquaient trop souvent de rigueur et de préci-

(1) Cf. *Eckhel, Doctr. num.*, I, CLXV.

(2) L'Abbé était assez porté à railler ses amis, plus riches d'argent et de goût que de savoir profond. Et c'est ce qui fut bien vite la cause d'un relâchement dans ses relations avec Caylus. — L'influence de Pellerin fut excellente. Cf. DACIER : *Rapport historique*, 1810, p. 83. « Les dix volumes de son recueil ont donné à la numismatique des villes grecques un aspect tout nouveau. »

(3) 4e supplément au *Recueil des Médailles*, p. 48 sq. Le titre seul du passage suffirait à indiquer les raisons de la colère de Pellerin.

sion. « De toutes ses ambiguïtés et variations, ajoutait-il (en rapportant cette opinion, comme celle des érudits en général, ce qui donnait plus de fiel encore à sa remarque), il résulte qu'en les lisant on trouve que c'est souvent *l'obscurum* rendu par *l'obscurius* (1), et qu'après cette lecture on n'est guère plus instruit qu'on ne l'était auparavant. » L'attaque était dure et portait au défaut de la cuirasse, car Barthélemy a souvent le tort, en effet, de se prononcer peu clairement sur les problèmes qui l'embarrassent. Passant de là à des questions de détail, Pellerin repoussait toutes les critiques dont il avait été l'objet, depuis 1760, de la part de Barthélemy, et les réfutait dans les termes les moins aimables. « Vacillations, doutes, invraisemblances, irréflexion, » tels sont les moindres reproches qu'il lui adresse; les explications de l'Abbé sont alambiquées, louches et fantastiques et ses critiques ne sont pas suivies de mise au point définitive (2), — tout cela attribué à des savants qu'il ne nommait pas, un peu à la manière d'Arsinoé. C'était très méchant et Pellerin se faisait gratuitement l'écho d'une grave accusation portée déjà contre Barthélemy par Swinton, laissant entendre que l'Abbé mettait à profit les années qui s'écoulaient entre la lecture de ses dissertations et leur publication, pour adopter, sans en avertir le public, les opinions que d'autres savants avaient pu développer entre temps. Barthélemy fut atterré par cette attaque à laquelle sans doute il ne s'attendait pas, car jamais Pellerin ne lui avait parlé des griefs qu'il avait contre lui (3);

---

(1) Voici une des explications de Barthélemy qui attira le plus les sarcasmes de son critique. Une médaille phénicienne portait à son revers une inscription de quatre lettres : Barthélemy avait prétendu séparer les trois premières lettres, — qu'il lisait Marath, — de la quatrième, et de celle-ci, jointe à une lettre placée à l'avers, il formait un nombre, désignant le mois de la frappe. C'était un peu aventuré, et l'Abbé lui-même s'était moqué d'une explication analogue (*Mémoires de l'Académie*, XXVI, 544). Pellerin écrit : « Cette interprétation a donné beau jeu à la critique..., elle s'est exercée sans épargner les qualifications de puérile, d'absurde et de ridicule... Cette supposition qui n'a point de fondement est à vrai dire dénuée de toute vraisemblance. »

(2) Voici la conclusion : « On ne me reprochera point d'avoir été chercher dans les autres ouvrages sur les médailles celles qui ont été mal lues ou mal expliquées, soit pour les expliquer uniquement, soit uniquement pour relever les erreurs ou méprises de ceux qui les ont publiées, sans en donner de meilleures interprétations. »

(3) Pellerin le déclare lui-même dans le *4e supplément* : « Je me borne à dire que je ne lui en ai point parlé, parce que les discussions en personne mènent parfois plus loin qu'on ne voudrait et que je fais trop de cas de son amitié pour risquer de la perdre par des disputes de cette espèce. » Le

il fut d'abord tenté de prendre le public pour juge et de rédiger une réponse, comme il l'avait fait dans sa querelle avec Swinton. Mais il ne pouvait moins faire alors que d'attaquer à son tour. Par respect pour l'âge et les travaux de son contradicteur, il se résolut à se taire et se contenta de lui marquer par lettre la peine qu'il avait ressentie (1). Pellerin sans doute n'avait pas mesuré ses expressions, emporté par le feu de la rédaction, ou même aigri contre Barthélemy par quelques érudits jaloux de l'Abbé; il déclara que « c'étaient des misères et qu'il n'en fallait plus parler ». Mais il en parla encore : en 1770, dans son dernier ouvrage, *Lettres sur quelques médailles*, il voulut se justifier d'avoir attaqué l'Abbé, et ce fut une occasion pour lui de lancer quelques pointes encore contre celui qu'on ne pouvait plus guère appeler son ami. « Des gens qui ne me connaissent point, écrivit-il en particulier, ont trouvé très mauvais que j'aie osé combattre quelques-unes de ses interprétations contraires aux miennes, comme si c'était moi qui l'eût attaqué, tandis que je l'ai été moi-même et que je n'ai fait que me défendre après avoir gardé le silence pendant quatre ans depuis les premières attaques. » Il ne manqua pas de critiquer encore quelques explications données par Barthélemy et termina poliment, en déclarant qu'il se ferait toujours un devoir de lui rendre toute la justice qui lui était due sur son savoir. Barthélemy, une fois de plus, négligea de répondre et l'affaire en resta là. Quelques années plus tard, il devait avoir à éprouver, de façon moins publique peut-être, mais plus directe encore, la mauvaise humeur du vieillard.

---

manuscrit du 4e supplément était resté un an chez l'imprimeur et jamais, pendant cette année, Pellerin n'avait témoigné à l'Abbé « le moindre mécontentement ». *Lettre de Barthélemy à Paciaudi (14 mars 1768)*.

(1) D'autres que Barthélemy furent attaquées par Pellerin. Cf. *Eckhel, op. cit.* : Ægre ferebam virum praestantem iratiore animo causam suam esse tuitum. »

II

L'homme du monde — Le Littérateur.

Barthélemy partage sa vie entre l'étude et le monde. — Ses relations de moins en moins étroites avec ses premiers amis, avec Caylus en particulier. — Son amitié pour les Castanier d'Auriac. — *Le traité de Morale.* — *Carite et Polydore.* — Les Stainville. — Bénéfices et pensions obtenues par Barthélemy, grâce au duc de Choiseul. — L'affaire du *Mercure.* — Le secrétariat général des Gardes suisses. — A Chanteloup, chez les Choiseul. — *La Chanteloupée.*

Barthélemy devait sourire, je pense, — quand il songeait à lui-même, — des traits qu'on décochait volontiers, à son époque, contre les érudits crasseux et malodorants; sans doute n'avait-il rien d'un petit maître, ce géant aux puissantes épaules, mais il n'avait rien non plus d'un rat de bibliothèque, apeuré dès qu'il faut jeter un regard sur le monde extérieur. De sa vie, il avait su faire deux parts; la plus grande était réservée à l'étude; mais l'autre était assez large encore, qu'il réservait aux visites et aux belles relations. Dès son arrivée à Paris, dans le salon et à la table de M. de Boze, il avait pris goût aux manières élégantes et à la haute société; ce goût, fortifié encore pendant son séjour au palais Cesarini, chez les Stainville, ne fit que s'épanouir à partir de 1757, en même temps que l'Abbé, célèbre déjà, commençait à être fort recherché : il trouvait un très réel plaisir à fréquenter de grands seigneurs; il avait aussi le sentiment fort net que, par eux seulement, il pourrait sortir de la médiocrité et arriver à une enviable situation pécuniaire; car il ne manquait pas d'être assez ambitieux; l'*aurea*

mediocritas lui paraissait indispensable au bonheur et au travail d'un savant. Aussi n'hésitait-il jamais à se mettre en rapports avec les gens en place et sa vie n'était qu'un tourbillon d'affaires et de visites (1); il en fait lui-même un aveu ingénu qui nous empêche de lui en vouloir, quand il se montre parfois si âpre quémandeur, et si obstiné : « J'ai été obligé de faire de nouvelles connaissances que je croyais nécessaires pour apporter quelque changement à mon état (2). »

Dans ce tourbillon, Barthélemy, on le peut penser, avait de moins en moins le loisir de songer à ses anciens et premiers amis. Caylus, qui l'avait vivement appuyé dès son arrivée à Paris et pour qui, en reconnaissance, il avait rédigé quelques dissertations insérées dans les premiers volumes de l'*Antiquité Expliquée* (3), s'en aperçut bien vite et non sans chagrin. Rien de plus chaleureux d'abord que les termes dans lesquels, au début, Barthélemy affirmait son affection et sa reconnaissance à son protecteur (4). Mais il y eut bientôt dans les manières de l'Abbé plus de réserve, une certaine froideur même, une tendance aussi à tourner en ridicule les prétentions du comte à l'érudition (5) : il n'était pas loin de considérer le noble antiquaire comme un honnête maniaque, à qui il fallait bien parler d'archéologie, puisqu'il y trouvait son amusement. Caylus, remarquant ce changement, « retira tout doucement ses troupes sans éclat », se moquant à son tour de la tendance qu'avait Barthélemy à s'élever au-dessus de sa condition, des mille petites habiletés par lesquelles il faisait sa fortune (6), et de l'oubli où il laissait les amis devenus inutiles.

Le Père Paciaudi eut à souffrir un peu, lui aussi, d'un semblable abandon. A son retour en France, il ne se passe guère de mois que l'Abbé n'écrive à un si cher ami : d'avril 1758 à

---

(1) *Lettre de Mariette à Paciaudi (17 février 1759).*
(2) *Lettre de Barthélemy à Paciaudi (18 décembre 1758).*
(3) Il avait en outre beaucoup aidé Caylus pour la rédaction du premier volume paru en 1752. Cf. *Antiquité expliquée*, I, XIV.
(4) Voir surtout les lettres d'Italie à Caylus.
(5) *Lettres de Barthélemy à Paciaudi (14 juin, 18 octobre 1757, 18 décembre 1758).*
(6) *Caylus à Paciaudi (26 février 1164)* : « L'abbé Barthélemy peut avoir des torts quelquefois; ils seront toujours fins et utiles à lui. »

décembre 1759, on ne compte pas moins de vingt lettres dans l'édition Ch. Nisard. Mais, avec le temps, le souvenir se fait moins précis et la correspondance plus rare. Paciaudi vient, à la fin de 1765, passer quelques mois à Paris (1), et ce séjour semble réveiller une amitié qui paraissait un peu assoupie, mais il ne retourne pas à Rome et, de Parme, où il est bibliothécaire, il ne peut plus être aussi utile à son correspondant : aussi les lettres sont-elles de moins en moins nombreuses. L'Abbé sans doute ne se désintéresse pas complètement de son ami : en 1769, il intrigue pour lui faire obtenir une place de membre étranger, laissée vacante à l'Académie des Inscriptions. Mais on sent qu'il n'écrit plus qu'avec peine et ennui, à tel point qu'en 1771, Paciaudi, tombé en disgrâce et privé de ses emplois à la Cour de Parme, ne recevra pas de l'Abbé un mot de sympathie (2). C'est que, à Paris même, celui-ci avait des relations infiniment agréables et qui donnaient à sa vie un lustre qu'il goûtait fort. Au nombre de ses amis, il comptait, entre beaucoup d'autres, M. de Malesherbes, directeur de la Librairie; il était même assez intime avec lui, pour que des écrivains songeassent à recourir aux bons offices de l'Abbé en cas de difficultés (3), et s'il fut nommé censeur en 1759 (4), c'est à cette amitié, je pense, qu'il le dut surtout : ce n'était pas une mince faveur, car, parmi les places accordées aux gens de lettres, il en était peu qui fussent aussi recherchées (5).

C'est par M. de Malesherbes que l'Abbé fut introduit dans une famille où il devait goûter bien plus vivement encore tous les charmes de l'amitié, celle de M. Castanier d'Auriac, Premier Président au Grand Conseil, qui avait épousé une

---

(1) De décembre 1761 à juillet 1762.

(2) En 1775 seulement Barthélemy songe à son ancien ami : « Je ne sais par quel hasard notre ancien commerce s'est trouvé suspendu... Je puis néanmoins vous assurer que je ne vous ai jamais perdu de vue et que j'ai toujours ressenti, comme je le devais, les vicissitudes de votre fortune. »

(3) On trouve en particulier à la Bibliothèque nationale (Mss. N. a. f. 501, f° 25 sq) de curieuses lettres adressées par Fréron à l'abbé Barthélemy (1757-1758). Fréron qui avait des difficultés avec son libraire, le sieur Lambert, essaye d'obtenir par l'Abbé la protection de Malesherbes; de même *Collection Anisson à la Bibliothèque nationale*, 22133, p. 118 (1760), lettre de l'abbé Arnault pour une affaire tout à fait analogue.

(4) M. de Malesherbes le lui annonça par une lettre du 21 juin, conservée à la *Bibliothèque nationale*, N. a. f. 501, f° 42.

(5) MAURY : *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, p. 296.

sœur du Directeur de la Librairie. Son fils, François-Guillaume, qui allait devenir bientôt avocat général au Parlement, était âgé de quinze ans, quand Mme d'Auriac pria l'abbé Barthélemy de rédiger pour lui quelques réflexions sous forme d'un *Traité de Morale;* l'Abbé se trouva un peu embarrassé d'abord par cette prière, mais il se mit à la tâche avec ardeur et rédigea une quarantaine de pages qui lui parurent plus tard dignes d'être imprimées et insérées dans *le Voyage du Jeune Anacharsis*, — en partie du moins (1). Ce *Traité de Morale* (2) est moins intéressant par lui-même que par les indications qu'il peut nous fournir sur la pensée de Barthélemy. Divisé en quatre chapitres, où il est successivement traité de la Religion, des Parents, de la Patrie et des Amis, il est établi tout entier sur un même « principe lumineux », qu'on ne doit agir que par sentiment (3). A choisir une telle base, il était difficile, dans le chapitre consacré à la Religion, de faire œuvre de philosophe et de penseur : les arguments de Barthélemy sont souvent faibles en effet (4); parfois ils frisent l'inconvenance (5); le bon Abbé, plus laïque certes que prêtre, a soin d'ailleurs de nous dire qu'il ne parle « ni comme théologien, ni comme dévot, mais qu'il en appelle aux cœurs sensibles ». Cette sensibilité ne lui inspira pas des termes plus justes, ni des raisonnements plus exacts pour traiter des Parents ou de la Patrie; les développements sont, dans ces deux chapitres, extrêmement superficiels et banals (6) : de l'affection filiale, aucune analyse précise : c'est la nature qui nous donne ce sentiment, c'est elle qui unit les êtres par des chaînes d'amour; c'est à peu près tout; chose

(1) *Voyage du J. An.*, chap. 88. — Sainte-Croix a recueilli le *Traité de Morale* dans le 1er volume des *Œuvres diverses.*

(2) Le titre « *Traité de Morale* » dépasse singulièrement la portée des développements de Barthélemy.

(3) Barthélemy devait terminer ainsi : « C'est dans le cœur que tout l'homme réside et c'est là uniquement qu'il doit chercher son repos, sa gloire et son bonheur. »

(4) « N'y a-t-il pas dans la physique et la géométrie même des vérités qui sont incompréhensibles et qu'on est forcé d'adopter? »

(5) « Si vous ruinez dans le petit peuple la croyance en Dieu, vous croirez-vous en sûreté au milieu d'une foule de domestiques qui, tous également intéressés à vous ôter les biens ou la vie, n'auront plus qu'à réfléchir sur les moyens de le faire impunément. »

(6) « A l'égard des corrections, il faudrait juger de leur nécessité sur les motifs qui les inspirent et sur les avantages qu'on en peut retirer. Les plus injustes mêmes peuvent être utiles parce qu'elles nous accoutument à la patience et à la docilité. »

curieuse, dans ce traité adressé à un jeune homme, c'est l'amour maternel qui est surtout analysé : la moitié du chapitre est consacrée à un récit où la fausse sensiblerie gâte la vérité du sentiment; c'est l'histoire d'Eucharis, « cette mère *tendre* qu'un philosophe grec proposait pour modèle à toutes les femmes de la Grèce ». Sur la Patrie et nos devoirs envers elle, Barthélemy se borna à quelques aphorismes (1) et montra, sans se donner beaucoup de peine, que l'amour de la Patrie était l'amour des devoirs; puis, tournant court, il traita de la formation du caractère : là encore, mises à part quelques phrases sur les raisons pour lesquelles on doit se défier de l'imagination, mais non de l'enthousiasme, qui seul « fait les grands hommes », il faut avouer que tout est languissant et ennuyeux; parfois même l'Abbé, comme excédé par un pensum, s'est laissé aller à présenter sa pensée sous une forme que n'eût pas désavouée le légendaire M. de la Palisse (2); notons seulement que, dès 1755, Barthélemy est visiblement touché par l'influence de Vauvenargues et de Rousseau, encore à ses débuts; il regrette que nous ayons banni de la société, par nos préjugés et nos passions, l'esprit d'humanité qui se trouvait dans la nature. De l'amitié, Barthélemy était plus à même de parler : peu d'hommes à son époque eurent plus de sensibilité, plus de délicatesse et plus d'attachement à leurs vrais amis (3). Aussi y a-t-il dans ce chapitre une chaleur et une conviction qui donnent à l'ensemble un ton d'émotion parfois touchante : sur ce point encore, l'Abbé se défie de l'imagination; il veut que l'amitié

(1) « On doit opposer aux ennemis des généraux expérimentés et des négociateurs habiles; il faut en même temps que les citoyens revêtus des pouvoirs intermédiaires entre le trône et le peuple connaissent les intérêts de l'un et de l'autre, que des citoyens intègres veillent à la sûreté publique et particulière; enfin, que les citoyens de chaque ordre et de chaque état concourent au bonheur général en travaillant à leur propre bonheur. De là résultent différentes suites de devoirs, relatifs aux diverses professions de la vie; de là résulte encore, si je ne me trompe, l'amour de la patrie, qui n'est autre chose que l'amour de ses devoirs. »

(2) « Faites avec ardeur tout ce que vous devez faire et abstenez-vous avec courage de ce que vous ne devez pas faire », ou encore : « A votre âge, les moments sont précieux : ceux que vous perdez le seront pour le reste de votre vie. »

(3) Je dis « vrais amis », car l'amitié de l'Abbé pour Caylus, née de l'intérêt, devait évidemment s'affaiblir, dès que l'intérêt serait moins pressant. Sans doute Barthélemy eut-il tort de cesser presque complètement de correspondre avec le Père Paciaudi; mais il y a des circonstances atténuantes : l'éloignement et les tristesses de sa propre vie après 1770.

soit « une chaleur continue et de raison »; non d'ailleurs que l'esprit puisse être l'unique lien de l'amitié; il faut que les cœurs aussi s'unissent par l'amour de la vertu et la conformité des caractères; par là disparaissent les différences de « la naissance, des rangs, de l'esprit et de la fortune ». Il semble que déjà Barthélemy se représente avec force la nature de l'amitié qui l'unira bientôt aux Stainville et rien mieux que cette expérience personnelle faite après coup ne saurait montrer l'exactitude et la pénétration de son analyse.

Ce court *Traité de Morale* fut, je pense, fort prisé de Mme d'Auriac; car, dès son retour d'Italie, l'Abbé fut prié par elle de diriger les premiers essais littéraires du jeune François-Guillaume et c'est ainsi que l'austère savant, qui consacrait ses veilles à déchiffrer des alphabets inconnus, fut amené à publier une petite bluette dans le goût de l'époque, pastiche des romans grecs pour la forme, mais œuvre toute moderne par les sentiments. Mme d'Auriac ayant demandé à l'Abbé de donner à son fils le canevas d'un récit inspiré de l'antiquité, le jeune homme se mit à l'œuvre, mais avec peu de succès; Barthélemy, par bonté, peut-être aussi en manière de distraction, rédigea une sorte de corrigé pour le devoir qu'il avait donné; il le fit imprimer (1), et laissa Guillaume d'Auriac le présenter à sa mère, comme son œuvre propre; l'Abbé répandit lui-même le bruit que son jeune ami était l'auteur de ce petit roman; il l'écrivit à ses correspondants et personne n'en douta (2). C'est en 1795 que Sainte-Croix, dans son éloge de Barthélemy (3), dévoila cette aimable supercherie (4).

Il serait vain de chercher dans le roman de *Carite et Polydore*, auquel l'Abbé n'attachait sans doute pas grande importance, une personnalité vigoureuse ou un souci fort vif de

(1) Sans nom d'auteur.

(2) Paciaudi, en particulier, le crut et rapporte le fait dans la préface de son édition de *Daphnis et Chloé* : « Nobilis parisiensis adulescens, D. d'Auriac..., quocum maxima mihi erat familiaritas et necessitudo (Paciaudi le connut à Paris en 1762), libellum evulgavit, anno 1760, cui titulum fecit « Les amours de Carite et de Polydore ». (Parme, 1786.)

(3) *Magasin Encyclopédique*, 1795, 2, 72.

(4) Mercier, abbé de Saint-Léger, avait élevé quelques doutes sur l'exactitude du renseignement apporté par Sainte-Croix; mais l'abbé de Courcay, neveu de l'abbé Barthélemy, les dissipa, en rapportant ce qu'il avait entendu dire souvent par son oncle et par Mme d'Auriac elle-même. Cf. *La France littéraire*, add., 1854, I, v° Barthélemy.

la nouveauté. On aimait alors les ouvrages présentés comme la traduction d'un manuscrit grec, retrouvé au fond d'une bibliothèque (1); on se plaisait à ces sortes de mystifications qui ne mystifiaient plus personne et Barthélemy suivit la route frayée. Il ne manqua pas à l'usage d'expliquer les circonstances dans lesquelles avait été découvert le manuscrit inédit : un professeur de Gœttingue l'avait trouvé dans une bibliothèque d'Allemagne et avait donné à un officier français de ses amis l'autorisation de le traduire en notre langue et de le publier. L'intrigue en est simple : deux jeunes gens qui s'aiment sont pendant longtemps séparés par les circonstances; plusieurs fois le destin moqueur se plaît à les réunir pour les éloigner l'un de l'autre à nouveau; après maintes aventures, il leur est enfin donné de se retrouver et de s'unir pour la vie. Le sujet est banal, on le voit, et les péripéties, pour être extraordinaires, ne le sont pas moins : Carite est une des jeunes Athéniennes choisies pour être vouées au Minotaure; Polydore qui l'aime a obtenu de la revoir avant le départ du navire, mais il s'attarde trop, et il est emporté dans la même prison que la jeune fille. En mer, le chef de la délégation crétoise, étonné de trouver une victime de plus qu'il n'en devait ramener, s'en remet au destin pour délivrer l'une d'elles, et Carite, désignée par le sort, est déposée dans l'île de Naxos, où bientôt elle attire les regards du prince Agénor; celui-ci, ne pouvant triompher de sa résistance, la fait vendre comme esclave et, victime de la jalousie qu'elle inspire à la fiancée du prince, elle est envoyée dans une propriété lointaine, au bord de la mer : elle y retrouve Polydore, échappé au Minotaure, grâce à la vaillance de Thésée. Mais voici que des pirates, passant par là, les font prisonniers tous deux et les séparent à nouveau : Polydore est vendu à un riche vieillard qui se plaît à reconnaître en lui un fils mort peu de temps auparavant et le comble de bienfaits; averti par un songe, il s'enfuit pourtant un jour et aborde au Péloponèse; il se dirige aussitôt vers Athènes et, chemin faisant, rencontre Carite qui élève un monument à la mémoire *de son mari;* aveuglé par la rage,

(1) Cf. *Les entretiens de Phocion*, de l'abbé DE MABLY. Voir ci-dessous ce qui concerne les romans imités du grec, p. 180.

il se précipite sur la jeune fille pour la tuer, puis se résout à écouter ses explications : il en résulte que jamais elle n'a manqué au souvenir de Polydore, et tous deux, sûrs maintenant de l'avenir, s'en vont au temple d'Epidaure, qui est sur la route d'Athènes, pour demander au dieu la guérison d'un de leurs compagnons de route : le grand prêtre d'Esculape, saisi d'amour pour Carite, fait déclarer par l'oracle que la jeune fille doit se consacrer au service divin. Polydore fomente un complot contre le grand prêtre; heureusement arrive une flotte athénienne chargée de détruire la ville : le jeune homme est fait prisonnier et il reconnaît son père en la personne du général; il est alors chargé de diriger lui-même les troupes qui devront s'emparer du temple : après l'assaut, Polydore peut enfin s'unir à Carite.

La narration de Barthélemy, dont un sec résumé ne peut rendre la vie et le mouvement, est toujours attachante. Il y a malheureusement, dans ce court roman, un oubli complet de ce que pouvaient être les mœurs grecques dix siècles avant Jésus Christ; on s'étonne d'autant plus de cet anachronisme que Barthélemy était un archéologue et un historien averti; mais cet anachronisme même nous montre bien les limites dans lesquelles se renfermaient alors la connaissance et le sentiment de l'antiquité : la reconstitution matérielle, pour ainsi dire, est exacte : tout au plus trouvons-nous trop de détails qui seraient plus vrais pour le IV^e^ siècle que pour l'époque de Thésée; mais la reconstitution sentimentale est si fausse, si invraisemblable même, que nous sommes surpris de voir à quel point un écrivain du XVIII^e^ siècle, un savant cependant (1), était incapable d'oublier ses idées et ses sentiments, et d'essayer, pour un instant, de vivre avec ses personnages : Polydore est un jeune homme instruit, délicat dans l'expression de sa passion, aimable avec une pointe de préciosité, tandis que Carite est une jeune fille sensible, aux larmes faciles et abondantes, comme il s'en devait rencontrer beaucoup chez M^me^ d'Auriac. Tous deux, au

(1) A plus forte raison les littérateurs. Parlant de *Carite et Polydore*, Diderot écrit : « Le principal mérite (de ce roman) est de ressembler si parfaitement à un ancien ouvrage qu'il n'y a pas un mot qui puisse détromper. » *Ed. Assézat*, XV, p. 491.

demeurant, ne manquent pas de provoquer l'intérêt; on n'en saurait dire autant des autres personnages, tous coulés dans un même moule; les guerriers sont uniformément farouches, les vieillards respectables et simples, les grands cruels et hypocrites, les gens du peuple serviables et craintifs. Le style est toujours recherché, toujours poétique et, il faut bien le dire, toujours fade (1) : il serait injuste de reprocher sévèrement à Barthélemy un défaut qui lui était commun avec la plupart des romanciers de son temps.

L'ouvrage eut du succès. Dans l'*Année Littéraire* (2), le rédacteur du compte rendu en fit un éloge des plus vifs. A l'en croire, depuis longtemps production plus agréable en ce genre n'avait paru, ni dont l'auteur eût mieux su « sentir la nature et l'exprimer ». Diderot (3) fut assez touché par ces quelques pages pour en rédiger un long résumé, accompagné de critiques fort modérées : il faisait remarquer surtout que l'invention et le pastiche ne sauraient suppléer à une étude directe de la nature, et que nous ne pouvons guère nous intéresser à un roman dont les modèles ne se meuvent point autour de nous; en réalité, les modèles de Barthélemy se mouvaient autour de lui et de ses contemporains, et c'est là, justement, le faible de ce petit roman, qui n'est ni ancien, ni moderne, mais faux dans les situations, les sentiments et le style. Il y avait pourtant de quoi justifier une célébrité d'un jour et le jeune d'Auriac fut considéré comme un écrivain d'avenir. Mais, deux ans plus tard, il fut brusquement emporté par la petite vérole, regretté par Barthélemy à l'égal d'un parent très cher (4).

Plus que Caylus et Paciaudi, que Malesherbes et Castanier d'Auriac, les Stainville occupèrent, dès 1758, une place immense dans la vie de Barthélemy. A Rome, pendant dix-huit mois, l'Abbé avait pu apprécier les rares qualités de ses hôtes et il s'était fortement attaché à eux; M. de Stainville était charmant et M^me^ de Stainville délicieuse (5). On eût pu

(1) Toutes les figures de rhétorique s'y trouvent accumulées; les comparaisons y sont particulièrement fréquentes, monotones et banales.

(2) *Année littéraire*, 1760, 3, p. 266.

(3) Diderot : *éd. Assézat, loc. cit.*

(4) Cf. *Lettres à Paciaudi (6 août 1762 et 2 janvier 1763)*.

(5) C'est ainsi que le froid et rigide Walpole écrit, le 11 janvier 1766, à lady Hervey : « Ma dernière passion, et, je crois, la plus forte, est la duchesse de

craindre qu'il en fût de cette amitié, comme de tant d'autres, nouées entre compatriotes qui se rencontrent en pays étranger : bien souvent, elles ne résistent pas longtemps aux nécessités de la vie et aux circonstances, après le retour dans la patrie; il n'en fut rien. Les efforts que fit M. de Stainville pour emmener l'abbé Barthélemy à Vienne le prouvent déjà; peu après, une fois l'ambassadeur revenu à Paris, l'Abbé s'aperçut qu'il était, plutôt qu'un protégé affectueusement accueilli, un ami intime dont on ne saurait plus supporter l'absence.

Dès l'abord, M. de Choiseul, devenu ministre des Affaires étrangères, pria l'Abbé de lui déclarer, en toute sincérité, les besoins qu'il pouvait avoir; riche et puissant, il voulait tirer d'une fortune fort médiocre un savant qu'il aimait. S'il faut l'en croire lui-même, l'Abbé demanda seulement une pension de six mille livres et la facilité de donner à ses neveux un établissement dans l'administration : son frère aîné, François, étant mort prématurément, il s'était en effet chargé des trois orphelins et avait assumé toute leur dépense; « leur collège, leurs vêtements, leurs plaisirs même ont laissé des traces sur le livre de comptes de l'excellent oncle (1). » Choiseul ne tarda pas à réaliser sa promesse : en 1759, au mois de février, il obtint pour son frère, alors évêque d'Evreux, l'archevêché d'Albi et, du bénéfice de l'archevêché, il détacha une pension de quatre mille livres pour l'abbé Barthélemy. Ce n'était qu'un début (2). Bientôt après,

---

Choiseul... (Elle est) gaie, modeste, pleine d'attentions, avec la plus charmante expression et la plus grande rapidité de jugement et de raison. » Peut-être n'est-ce pas insulter à la mémoire de Barthélemy, de noter qu'il avait une affection plus vive sans doute pour M^me^ de Choiseul que pour le duc, plus réservé et plus occupé. Parlant de M^me^ de Choiseul, M^me^ du Deffand écrivait un jour à Walpole : « Barthélemy est son féal. » (*4 avril 1767.*)

(1) *Mémoires de François Barthélemy*, éd. par Dampierre, int., p. 4. De ces livres de comptes, conservés par M. le marquis de Barthélemy, il ressort que ses neveux lui coûtaient environ 1.500 livres par an.

(2) Barthélemy en fut pénétré de reconnaissance; pour le bien marquer, il s'ingénia à faire remercier les Choiseul par de hauts personnages; c'est ainsi qu'il fit prier le cardinal Spinelli « de leur témoigner qu'il s'était intéressé à la grâce qu'il avait reçue ». (*Lettre au Père Paciaudi* [*2 avril 1759*].) Chose assez curieuse, l'abbé Barthélemy aimait à faire intervenir ainsi le cardinal Spinelli; voici une occasion où se montrent bien, à ce sujet, la vivacité et la délicatesse de son affection : il annonce à Paciaudi que M^me^ de Choiseul est fort accablée par la mort de sa mère, M^me^ du Châtel, et il ajoute : « J'en suis au désespoir... je voudrais bien que M. le cardinal Spinelli... fût en état de lui écrire sur la mort de sa mère... rien ne serait plus capable d'adoucir sa douleur. (*17 juillet 1758.*)

l'Abbé éprouva, en même temps que leur générosité, la délicatesse de ses amis; maintenant qu'il était, grâce à eux, dans une situation de fortune meilleure, et que, par ses travaux et ses succès, il avait acquis un certain renom déjà, il songea à prendre un appartement plus commode et plus élégant. M^me^ de Choiseul décida de le meubler secrètement et l'Abbé ne fut admis à le visiter qu'une fois l'installation terminée; « sa stupéfaction et sa reconnaissance n'eurent pas de bornes, » quand il vit, non seulement des meubles confortables, mais encore plusieurs ouvrages brodés par M^me^ de Choiseul elle-même, et des bibliothèques garnies de ses livres préférés (1).

Cette amitié, qui donnait à Barthélemy tant de satisfactions de cœur et d'avantages, fut pour lui, cependant, la source de grandes difficultés et de grands ennuis. C'était en 1759. Depuis un an, *le Mercure de France* était concédé à Marmontel, qui, avec habileté, avait cherché à le rendre aussi agréable que possible; il y publiait des essais de jeunes poètes; Delille y faisait paraître le début de ses *Géorgiques*, et, pour captiver le grand public, friand de nouveautés scientifiques, on consacrait de longues chroniques aux découvertes les plus remarquables, sans que, pour cela, les arts fussent négligés (2). Brusquement, la fortune de Marmontel et du *Mercure* sombrèrent pour une sottise qui eût tout au plus mérité un haussement d'épaules ou un sourire; mais, la vanité s'en mêlant, tout fut perdu. On connaît assez les circonstances dans lesquelles Marmontel fut envoyé à la Bastille, un jour de décembre 1759, pour avoir récité chez M^me^ Geoffrin une parodie de *Cinna*, manifestement dirigée contre le duc d'Aumont : Marmontel refusa de révéler le nom de l'auteur et se vit enlever le privilège du *Mercure* (3). A cette nouvelle, M^me^ de Choiseul, ayant appris que ce privilège rapportait environ vingt mille francs, pensa à le faire attribuer à l'abbé Barthélemy; elle favorisait ainsi, sans le savoir, le jeu des ennemis de Marmontel, qui se flattaient d'enlever pour toujours le *Mercure* à son auteur, en le faisant donner à un

(1) MAUGRAS, *op. cit.*, p. 149.
(2) La chronique artistique était rédigée par Cochin.
(3) Cf. *Mémoires de Marmontel*, V et VI, et LENEL : *Marmontel.*

écrivain ami de M. de Choiseul. Mme de Choiseul sut intéresser à ce projet sa sœur, Mme de Grammont, et la marquise de Pompadour; la marquise, qui n'aimait point Marmontel, s'employa de son mieux en faveur de Barthélemy, et, vers le 15 janvier, le privilège fut accordé à l'Abbé (1), sans que Mme de Pompadour eût voulu recevoir Marmontel; auprès de M. de Choiseul, le malheureux écrivain trouva meilleur accueil et put présenter sa défense; tout en refusant, une fois de plus, de dénoncer l'auteur de la parodie, il marqua fortement les raisons pour lesquelles ce ne pouvait être lui. Mais, la décision royale étant intervenue, il y avait peu à espérer; touché pourtant par les arguments de Marmontel, Choiseul ne crut pas pouvoir laisser l'Abbé tirer profit de ce qui n'était au fond qu'une iniquité; il lui écrivit, le 17 janvier, pour lui conseiller de refuser le privilège (2). Mais Mme de Choiseul, qui avait mené toute cette affaire, éprouvait quelque dépit à voir l'Abbé repousser une faveur qui pouvait lui rapporter sinon vingt mille livres, comme elle l'avait cru d'abord, du moins sept à huit mille, et cela sans la moindre peine (3) : aussi manda-t-elle à l'Abbé qu'il aurait tort de laisser échapper cette belle aisance, et sa lettre (4), pour se terminer de la plus aimable manière, ne laissait pas d'être un peu ironique dans sa dernière phrase : « Cependant, l'Abbé..., vous êtes toujours le maître de suivre la conduite que votre conscience et votre délicatesse vous prescrivent. J'admirerai toujours des démarches parties du principe le plus honnête et le plus vertueux et je n'en aurai que plus de vanité d'avoir servi un aussi galant homme que vous. » L'Abbé se trouva fort embarrassé : il était pris entre

(1) Maugras (*op. cit.*, p. 151) publie une lettre de Mme de Pompadour annonçant avec joie cette nouvelle à Mme de Choiseul.

(2) « J'ai des convictions si certaines de l'innocence et du malheur de Marmontel que j'ose, même à votre détriment, vous conseiller de mander à M. de Saint-Florentin qu'étant persuadé que Marmontel n'est pas coupable, vous croyez que votre réputation souffrira de profiter de son malheur. » (*Lettre inédite publiée par Maugras, op. cit.*, p. 155.)

(3) Cf. *Lettre de Caylus au bailli de Breteuil* : « On a donné le Mercure à notre ami Barthélemy. Ce n'est point pour le faire, mais pour le faire faire et non pour l'envoyer faire... car il en aura sept ou huit mille livres de rentes à condition de n'y pas faire une panse d'A. » Cette lettre est datée du 19 novembre 1759. (En réalité, très longue, elle a été reprise plusieurs fois par Caylus, et ce paragraphe ne peut être que des premiers jours de 1760.)

(4) Rapportée par Maugras (*op. cit.*, p. 157).

deux sentiments, la crainte de déplaire à Mme de Choiseul et celle de faire injustement siennes les dépouilles d'autrui; en un mot, comme le dit de lui Caylus en une autre circonstance, il était pris entre le désir de ménager le chou et celui de ne point perdre la chèvre (1), à cela se joignait la crainte de s'attirer la haine de tous les gens de lettres, qui, « par esprit de corps, juraient une haine éternelle à celui qui oserait prendre » la place de Marmontel (2). Barthélemy décida de renoncer à une faveur qui ne pouvait lui apporter qu'inimitiés et tracas; il fit une première démarche auprès de M. d'Aumont pour le supplier de faire rendre à Marmontel le privilège qui lui avait été si brutalement et si injustement retiré. Mais ce fut en vain; le duc n'était remarquable ni par l'intelligence, ni par la générosité; M. de Choiseul conduisit alors le pauvre Abbé chez M. de Saint-Florentin et demanda seulement pour lui une pension de cinq mille livres sur le *Mercure*, tandis que le privilège en était concédé à M. de la Place (3). L'Abbé fut loué pour sa prudence, sinon pour son désintéressement : Collé, dans son *Journal Historique*, résuma, de façon assez exacte, semble-t-il, l'impression que dut causer la conduite de Barthélemy : « Plus prudent que MM. de Mora et de Béziers qui ont accepté la marine, sans en avoir jamais entendu parler, (il) n'a pas voulu se mêler de ce qu'il ne pouvait pas faire, et, se réservant seulement l'utile, il a cédé son privilège à M. de la Place, moyen-

(1) *Caylus à Paciaudi (1er juillet 1764).*

(2) *Mémoires de J.-J. Barthélemy.*

(3) Dès le 2e numéro de janvier 1760, M. de la Place est présenté dans l'avertissement, comme « nouvellement pourvu par le roi du privilège du *Mercure*. » En tête du volume de février, il déclara son intention de suivre les principes de Marmontel : « Je ne puis promettre les mêmes talents; mais on connaîtra du moins en moi le même zèle à remplir mes engagements. » Pourtant, le nombre des abonnements diminua et, pour relever le *Mercure* par des articles plus intéressants, Barthélemy consentit, sur sa pension, des gratifications aux auteurs. Je trouve un résumé de toute l'affaire par Barthélemy lui-même dans un de ses livres de comptes, qu'a bien voulu me communiquer M. le marquis de Barthélemy. « 1760. Le roi me donna le privilège du *Mercure* le 17 (janvier). J'en fus instruit par des lettres de M. le duc et de Mme la duchesse de Choiseul; j'eus l'honneur de leur écrire sur-le-champ que je croyais à propos de faire encore une démarche auprès de M. le duc d'Aumont pour en obtenir le pardon de M. Marmontel et lui rendre le privilège. M. de Saint-Florentin, instruit de ce projet, suspendit la délivrance du privilège et ne m'écrivit point. M. d'Aumont refusa; je fus à Versailles le 19; le soir même, M. le duc de Choiseul rendit le privilège à M. de Saint-Florentin et, à cause de cette démission, on me laissa une pension de 5.000 livres sur cet objet. »

nant cinq mille livres de pension. » Mais ces cinq mille livres de pension et son acquiescement d'un jour à une injustice lui valurent la réprobation de certains Encyclopédistes (1), de d'Alembert, en particulier, dont l'Abbé, trente ans après, se plaignit, avec quelque ingénuité, dans ses *Mémoires* (2). Quelques années plus tard, en 1765, il se défit en partie de cette pension, quand il fut nommé trésorier du chapitre de Saint-Martin de Tours, aux appointements de quatre mille livres par an. Il obtint que, sur sa pension du *Mercure*, mille livres fussent accordées à M. Marin, censeur royal (3), et mille à M. de la Place, « pour l'aider à payer les autres pensions supportées par le journal »; c'étaient là manières de galant homme et de généreux ami (4). En 1768 enfin, Barthélemy abandonna les trois mille livres de rentes qui lui restaient sur le *Mercure* : mille livres furent ainsi données à M. de Chabanon, mille à M. de Guignes et mille à M. de la Place.

L'Abbé venait, en effet, de recevoir un emploi d'un revenu considérable, celui de secrétaire général des Gardes-Suisses (5), qui rapportait 15.000 livres, toutes charges déduites. Avec générosité, il profita de cette occasion pour se défaire aussi de sa pension de censeur (6), qu'il fit attribuer à l'abbé Boudot, attaché à la Bibliothèque Royale; ainsi, nous dit-il lui-même, il ne devait plus aux lettres que ses « places au Cabinet et à l'Académie et il avait la vanité de croire qu'il les avait méritées (7) ». Il devait tout le reste à l'amitié. Les Encyclopédistes n'avaient pas, tout d'abord, laissé passer sans protestation cette nomination au Secréta-

---

(1) L'Abbé n'avait jamais beaucoup aimé les philosophes encyclopédistes. Cf. *une lettre à Caylus (10 décembre 1755)*.

(2) Dans une lettre à M^lle^ de Lespinasse, d'Alembert avait écrit « qu'un seul Marmontel *valait* mille Barthélemy. » L'Abbé, dans ses *Mémoires*, fait simplement remarquer : « Je suis bien convaincu que M. Marmontel a plus de mérite que moi, mais je ne pense pas qu'il en ait mille fois plus et le calcul du géomètre ne me paraît pas juste. » Plus tard, Marmontel oublia tous ses griefs. Dans ses *Mémoires*, racontant ses soirées chez M. de la Borde, il nomme parmi les habitués « l'abbé Barthélemy qui, dans nos promenades, faisait penser à celles de Platon avec ses disciples ».

(3) Ami de Caylus qui lui laissa par testament sa vaisselle d'or.

(4) Au reste, dans ses *Mémoires*, Barthélemy met un peu trop d'affectation à faire ressortir sa générosité en la circonstance.

(5) Choiseul était colonel des gardes-suisses.

(6) Elle se montait à quatre cents livres seulement.

(7) *Lettre à Paciaudi (14 mars 1768)*. Cf. *Mariette à Paciaudi (1^er^ février 1768)*.

riat des Gardes-Suisses : sans doute n'avait-elle rien de particulièrement extraordinaire, puisque le poste avait été créé par le duc du Maine en faveur d'un homme de lettres, M. de Malézieux, et il était inutile de placer un soldat de carrière à un emploi pour lequel il suffisait « de savoir écrire son nom au bas de quelques ordonnances (1) ». D'ailleurs, Gentil-Bernard n'était-il pas secrétaire des dragons, aux appointements de vingt mille livres, et Deleyre, secrétaire des carabiniers? Mais on n'avait pas oublié dans le clan des d'Alembert et des Marmontel que l'Abbé, huit ans auparavant, avait été mêlé à une manœuvre dirigée contre eux; M. de Malesherbes, qui reçut leurs doléances, faisait en vain ressortir que le Secrétariat des Gardes-Suisses serait ainsi une sorte de patrimoine pour les gens de lettres; Barthélemy ne put apaiser ses ennemis qu'en abandonnant, comme nous venons de le voir, les derniers souvenirs qui lui restaient, sous forme de rentes, de l'affaire du *Mercure*.

Ainsi, de bons et solides profits venaient à Barthélemy, grâce à l'amitié des Choiseul; il en était d'autres qui, pour n'être pas présentés sous des espèces d'or et d'argent, n'en avaient pas moins leur charme. Il ne se passait point de semaine qu'il ne fût plusieurs fois le convive de ses amis, à dîner ou à souper; il avait l'agrément de fréquenter là les plus délicieux représentants de cette charmante société du XVIII[e] siècle, alors à son apogée; il y rencontrait les Lauzun, les Boufflers, les Beauvau, M[me] du Deffand, M[me] du Deffand surtout pour laquelle il eut une véritable affection, si l'on en juge par ses nombreuses lettres (2), et il savait, dans cette société brillante, se faire une place par l'élévation de son esprit et son talent dans la conversation (3); M[me] du Deffand

(1) *Lettre de Mariette à Paciaudi*, 1[er] février 1768.

(2) Depuis 1766 surtout. Le 22 juillet de cette année, M[me] du Deffand demande à l'Abbé, dans une de ses lettres, « d'être de ses amis »; le 25 juillet, l'Abbé fait répondre par la duchesse de Choiseul « qu'il sera son esclave le plus soumis et son chevalier le plus déclaré ».

(3) Cf. LACRETELLE : *Portraits litt. et pol.*, II, p. 304. « Chez les Choiseul, Barthélemy n'avait pas besoin de se revêtir de la dignité d'une belle réputation pour se maintenir en face des rangs élevés; là, il paraissait toujours à sa place parce qu'il en avait une ailleurs; là, il recevait et rendait l'honneur dans la même mesure, parce que, entre le grand seigneur et l'homme de lettres, ni l'un ni l'autre ne gâta jamais par l'orgueil les charmes d'une mutuelle estime, d'une mutuelle affection. »

disait de lui que c'était un homme « avec qui l'on pouvait causer(1) ». Quand Mme de Choiseul partait pour un voyage, elle emmenait toujours son grand Abbé, « son féal »; avec elle, il alla plusieurs fois à Forges (2) et à Thugny; nous le trouvons à Cauterets, en 1761, où il resta de juin à septembre, et surtout il fut l'un des hôtes les plus assidus de Chanteloup, la magnifique résidence des Choiseul. Là, Mme de Choiseul, de santé délicate, aimait à se reposer de la cour et de la vie qu'elle menait à Paris; elle y séjournait avec un petit groupe d'amis dont faisait toujours partie l'Abbé, l'homme le plus agréable du monde « pour une compagnie journalière », celui à qui la duchesse pouvait tout confier, certaine de trouver auprès de lui conseils et appui (3). De son côté, l'Abbé était enchanté de pouvoir, pendant quelques semaines tous les ans, vivre de la vie au grand air, qui était utile à son tempérament vigoureux. Il se déployait de toutes les manières, montait à cheval, faisait du canotage, jouait au volant, aidait la duchesse dans ses entreprises agricoles; les occupations ou plutôt les distractions intellectuelles ne manquaient pas non plus; on donnait la comédie, on représentait des proverbes, et l'Abbé n'était pas des moins ardents à tenir son rôle; il avait à ses jours un véritable talent de parodiste et, une fois, il se permit même de jouer l'Académie Française en mettant, « dans la bouche de l'abbé de Voisenon, un discours plein d'esprit et de rapprochements assez piquants (4) ». Parfois aussi, on s'amusait à composer des énigmes, des logogriphes et autres jeux d'esprit, et jamais l'Abbé n'était en reste d'invention. Parfois même on

---

(1) *Mme du Deffand à Walpole (8 mars 1767)*. Par Mme du Deffand, Barthélemy avait été mis en relations avec Walpole qui lui écrivit parfois et lui envoya en 1767, « un beau Lucain en latin et un recueil de pièces fugitives » composées par lui.

(2) Caylus écrit à Paciaudi (le 13 juillet 1764), non sans une pointe d'ironie « Mme de Choiseul revient le 24 à Paris, pour aller de là aux eaux de Forges, dans l'espérance de faire un enfant, ce qu'elle désire aussi; l'Abbé sera de toutes ces cérémonies et il ira sûrement à Forges. »

(3) Avec une nuance de jalousie, je crois, Mme du Deffand écrivait un jour « Je suis attachée à la Grand'Maman, en qualité de sa petite-fille; elle ne se méfie point de moi, mais je ne suis pas dans sa confidence au même degré que le grand Abbé. »

(4) *Œuvres diverses de Barthélemy*, I, p. 148. Avertissement par Sainte Croix. Voisenon fut des plus ingrats pour Choiseul à qui il devait sa fortune; il fit de sa disgrâce un sujet de plaisanterie. Cf. *Correspondance littéraire*, XI, 156

s'élevait plus haut; c'étaient de véritables tournois littéraires et poétiques. Dès longtemps l'Abbé s'était essayé à écrire en vers : tout jeune, à Aubagne, nous l'avons vu en faire parfois sa distraction; à Rome, chez M. de Stainville, le démon de la poésie l'avait repris un jour et l'avait poussé à versifier un assez plat éloge de Caylus (1). A Chanteloup, il se permit une plaisanterie plus longue et plus amusante aussi. C'était en 1767; sans doute Mme de Choiseul s'était-elle plainte d'avoir été incommodée par des puces. Il n'en fallut pas plus pour exciter la verve de l'Abbé, et, quelques jours plus tard, il lut à ses hôtes un poème héroï-comique en quatre chants, intitulé « *La Chanteloupée ou la guerre des puces contre Mme la duchesse de Choiseul* ». Cette plaisanterie eût été perdue comme toutes les autres, si, près de trente ans plus tard, Mme de Choiseul n'avait prié l'Abbé de lui en remettre un exemplaire qui fut, dans la suite, publié par Sainte-Croix.

Philis, — Mme de Choiseul, — a fait une puce prisonnière, mais elle a le cœur trop sensible pour l'écraser; elle imagine un supplice nouveau :

> Le criminel, de cire encuirassé,
> Dans une épingle aussitôt embroché,
> Aux feux ardents d'un flambeau rapproché,
> Cuit lentement et coule goutte à goutte.

A la nouvelle de cette atrocité, les puces s'assemblent et décident de se venger avec éclat; Goliath, « guerrier fameux, redoutable frondeur », cherche à calmer pourtant ces agités, en faisant ressortir les risques de l'entreprise. Mais le roi, plus courageux ou moins sage, veut voler au combat. Grosse-Tête, « le Nestor des conseillers d'Etat », propose de recourir aux bons offices de l'araignée. Celle-ci, trompée par un discours artificieux, consent à faire la guerre à Mme de Choiseul, et, le soir même, au grand salon, l'araignée se montre audacieusement pour effrayer la maîtresse du logis : c'est

(1) *Lettre de Barthélemy à Caylus* (*1er janvier 1756*). En envoyant cet éloge à Caylus, Barthélemy l'avait d'abord attribué au jeune sculpteur Guiard qui se trouvait à Rome aussi. Voici le début : « Monseigneur de Caylus, de Lévi, de Tubierre, — Permettez que, dans cet écrit, — Le ciseau de mon esprit — Dégrossisse dans sa matière — De mon voyage le récit... »

un désastre; Mme de Choiseul s'évanouit. Gatti, le médecin de la duchesse,

...fait la culbute,
Hors de lui, entraînant dans sa chute
Le Trésorier de Saint-Martin de Tours.

Reprenant courage, Gatti ose pourtant se jeter sur le monstre et il l'écrase. Deux puces décident alors, pour rendre le séjour de Chanteloup insupportable à la duchesse, de s'installer près de son oreiller : elles sont écrasées toutes deux et la lutte prend fin.

Il serait injuste de vouloir trouver dans cette bagatelle beaucoup de vraie poésie (1); mais les vers y ont de la facilité et de l'élégance; la lutte des puces est racontée avec esprit; quelques caractères mêmes sont dessinés avec un joli talent d'observation. Le début est plaisamment épique :

« Je vais chanter cette fatale guerre
Que, de nos jours, les enfants de la Terre,
Insectes vils, Titans audacieux,
Ont eu le front de porter jusqu'aux cieux.
Je chanterai des ligues redoutables,
De noirs complots, des combats effroyables,
Dans ses foyers, un grand peuple écrasé,
Dans sa splendeur, un trône renversé.
C'est vainement qu'un héros magnanime
Veut s'opposer aux rigueurs des destins;
Il est lui-même entraîné dans l'abîme;
Tels sont des Dieux les décrets souverains. »

Voyez maintenant cet orateur :

« ...de sa patte étendue,
Traçant en l'air des gestes élégants.
« Marchons, dit-il, contre les intrigants,
Mais marchons tous... »

(1) L'Abbé, il va de soi, n'y attachait pas grande importance. Il dit lui-même qu'il a cédé à l'affection en transcrivant ce poème : « Il n'est point de sacrifice d'amour-propre que je ne dusse à la personne que j'avais tâché d'amuser par ces mauvais vers et qui témoigne le désir de les garder. » (Sainte-Croix : *Introduction à la Chanteloupée. Œuvres diverses de Barthélemy*, I, 148.)

Voici un pacifiste :

« Tant de soldats garants de la victoire
Vous suffiront sans l'appui de mon bras.
Je suis né libre; aux honneurs du trépas,
Je vous le dis, et vous pouvez m'en croire,
Je ne suis pas empressé de courir
Et je veux vivre avant que de mourir. »

Le négociateur, chargé de concilier au peuple des puces l'appui de l'araignée,

« ... De l'araignée intrépide flatteur,
Paraît surpris de sa grâce touchante,
Exalte fort sa beauté ravissante,
Ses bras si longs et son corps si petit. »

Il était difficile de composer une *Chanteloupée* sans rien dire de Chanteloup, ni de ses hôtes. On y trouve en effet un tableau amusant de la vie que l'on menait au château; il est un peu long peut-être, mais il mérite d'être cité :

Si le bonheur est la santé de l'âme,
Il doit régner dans le calme des sens,
Dans le concert des plaisirs innocents,
Dans les douceurs d'une paisible vie,
Où sans apprêt, sans crainte, sans envie,
Sans y penser, on jouit sans dégoût,
On rit d'un rien, on s'amuse de tout,
Repos charmant, délicieuse ivresse,
Où du passé l'on perd le souvenir,
Où rarement on pense à l'avenir,
Où le présent n'a rien qui n'intéresse.
O Chanteloup, ô séjour plein d'attraits !...
L'astre brillant finissait sa carrière;
A la faveur de la beauté du jour,
Philis errait dans les champs d'alentour;
Dans les hameaux, dans une humble chaumière,
Elle portait sans faste des secours;
Elle y portait ces bienfaits, ces discours,
Qui dans les cœurs flétris par l'indigence
Font luire encore un rayon d'espérance.
Elle revient avec Gatti, l'Abbé

Et son cher oncle. On soupe, on a soupé.
Dans le salon, on rentre, on se promène,
Et puis chacun raisonne comme il peut,
Et puis chacun joue à tout ce qu'il veut,
Et puis Philis, tout doucement, ramène
De ses talents les grâces et l'esprit...
Elle en disait ce que chacun en dit
Et le disait mieux que personne au monde.

Ce n'est qu'un badinage, mais des plus frais et des plus délicats. Les amis de Barthélemy en furent enchantés. On voulut entendre le grave orientaliste lire son petit poème (1), et l'Abbé fut obligé de s'exécuter, non sans rougir un peu, je me figure, d'avoir abaissé jusque-là sa Muse austère.

(1) M^me^ du Deffand mande à la duchesse de Choiseul (*le 27 juillet 1767*). « Le grand Abbé a lu *la Chanteloupée* à M. de Jonzac et au président. Ils en ont été charmés, et moi plus qu'à la première lecture. »

CHAPITRE VII

CHANTELOUP, PARIS (1770-1788)

L'Abbé peut partir pour Chanteloup. — Il perd sa charge de secrétaire général des Suisses, mais conserve une partie du revenu de cette place. — La vie lui est lourde à Chanteloup ; il regrette le temps qu'il y perd. — Ses voyages à Paris. — Ses occupations littéraires à Chanteloup. — *Ses lettres à M. Stanley sur le butin dans l'antiquité.* — Les lectures de Barthélemy et ses jugements sur les écrivains de son époque. — Retour à Paris. — Le comte de Caylus et le Cabinet des Antiques. — L'acquisition du Cabinet Pellerin et de la collection d'Ennery.

Depuis quelques années, la plupart des amis de l'abbé Barthélemy avaient disparu; le jeune Guillaume d'Auriac, M. de Bougainville, le bailli de Breteuil et le comte de Caylus étaient morts successivement, à peu d'intervalle (1); le chevalier de Solar (2) avait succombé lui aussi à une longue et pénible maladie; le baron de Gleichen, rappelé par son gouvernement, avait dû quitter Paris. Mais les Choiseul restaient et, près d'eux, l'Abbé semblait concentrer toute l'affection de son âme naturellement sensible et aimante. Attaché à M^me^ de Choiseul par les liens d'un dévouement sans bornes, il ne reculait devant peine ni perte de temps pour se consacrer tout entier à son service. Que la duchesse soit pour un temps à Chanteloup, c'est lui qui se chargera de ses commissions à Paris, et ce ne sont pas des livres seulement ou des

---

(1) *Lettre de Barthélemy à Paciaudi (14 octobre 1765).* « Polydore, Bougainville, le comte, le bailli, j'ai perdu tout cela en quatre années. Je vous avoue que je suis fatigué de vivre et que je n'aurais aucune peine à finir. »

(2) Ambassadeur de Sardaigne à Paris; Barthélemy avait fait sa connaissance à Rome. Il était très lié avec Choiseul, « dont il avait été l'instituteur en politique ». Cf. *Souvenirs du baron de Gleichen.*

objets d'art qu'on le prie d'acheter; il lui arrive d'avoir à s'occuper des poupées mêmes que la duchesse destine à ses nièces (1).

Plus que personne en France, on le conçoit, Barthélemy fut sensible au coup qui frappa le duc de Choiseul à la fin de l'année 1770. Il avait sans doute le sentiment très net de la valeur politique du ministre disgrâcié (2) ; mais surtout il était cruellement atteint dans son amitié par la séparation que l'exil semblait rendre nécessaire. Depuis tantôt dix ans, il n'avait jamais quitté les Choiseul; ils n'avaient pas fait à Chanteloup un séjour de quelque durée, sans qu'il y fût. Aussi, dès la chute de Choiseul, chacun pensa-t-il que l'Abbé mettrait tout en œuvre pour rejoindre ses amis, au risque de compromettre sa situation. Le 31 décembre, six jours après le renvoi du duc, Voltaire écrit à M^me^ de Choiseul, faisant allusion à l'Abbé : « Je voudrais être secrétaire des Suisses, pour être auprès de vous. » En effet, malgré sa disgrâce, M. de Choiseul conservait sa charge de colonel général des Suisses et pouvait avoir besoin des services de son secrétaire; ce fut le prétexte qui permit au pauvre Abbé de rejoindre Chanteloup, dès le 6 janvier 1771. Les termes mêmes de la lettre par laquelle le duc de la Vrillière annonce à Barthélemy qu'il peut quitter Paris laissent assez deviner l'insistance qu'avait dû mettre l'Abbé à demander cette autorisation (3). On a maintes fois reproché à Barthélemy, et non toujours sans raison, de s'être laissé guider trop souvent dans ses amitiés par son intérêt plutôt que par son cœur. Mieux que tout raisonnement, sa décision de partir pour Chanteloup nous marque bien que l'intérêt comptait peu dans son affection pour les Choiseul : sans quoi eût-il négligé le ressentiment des ministres au pouvoir et les incommodités

(1) *Barthélemy à la duchesse de Choiseul (26 décembre 1769).*

(2) Barthélemy avait beaucoup d'admiration pour les talents du duc de Choiseul. En 1758, au moment où Choiseul fut appelé au ministère des Affaires Etrangères, l'Abbé en donna ainsi la nouvelle au Père Paciaudi : « Les talents de M. le Duc vont paraître à présent et il est constant que si nos affaires peuvent se retablir, ce n'est que par son moyen. »

(3) *Bibliothèque nationale*, Mss. fr., N. a. f. 501, f° 68. « A Versailles, le 5 janvier 1771. Je partage votre joie, Monsieur l'Abbé, et je vous fais mon compliment de tout mon cœur. Vous pouvez partir pour Chanteloup quand vous voudrez; le Roy vous en donne la permission et moi je suis charmé de vous l'apprendre. »

d'un départ en plein hiver pour une inconfortable résidence d'été ? La magnifique demeure de Chanteloup n'avait pas coutume d'être fréquentée en une telle saison et les difficultés y étaient grandes pour se protéger contre la fumée et le froid. L'Abbé, logé au premier étage, en plein nord, dans un appartement d'angle, ne cessait de grelotter. Mais il en prenait son parti en s'écriant : « J'ai tant d'autres bonheurs qu'il ne faut pas être trop difficile sur de petites misères (1). » Ses bonheurs, c'était de pouvoir montrer ainsi sa reconnaissance et de sentir la joie qu'il causait aux deux exilés. A une époque où, d'après certains, l'égoïsme régnait seul, ce n'est pas un spectacle banal de voir un simple abbé, sans fortune, sans appui désormais, plein de craintes et porté à l'inquiétude (2), se dresser contre le pouvoir qui accable ses amis. Aussi rien de plus profond ni de plus touchant que la gratitude de M^me^ de Choiseul, rien de plus vif que son affection, et, pendant ces quatre années, chaque fois que l'Abbé devra la quitter pour s'en aller à Paris (3), appelé par le règlement de quelque question urgente, ce seront de véritables cris de désespoir. Elle se « désole » de ces absences, « elle en est si triste qu'elle en perd toute idée (4) », et, songeant qu'elle ne reverra d'une semaine son grand ami, elle écrit un jour à M^me^ du Deffand : « L'Abbé est à Paris; je suis si véritablement malheureuse par cette contrariété de tous les jours et du matin au soir, qu'au moment où je vous en écris, je suis prête à en pleurer et je vous en fais l'aveu par le besoin qu'on a de crier dans la douleur (5) ; » quelque temps plus tard, elle déclarait qu'elle avait trouvé en l'Abbé « mieux qu'un homme unique, un ami unique (6) ». Cet ami unique eut à montrer de la façon

(1) *Barthélemy à M^me^ du Deffand (14 janvier 1771).*

(2) « C'est un grand poltron », dit de lui M^me^ du Deffand. (*Lettre à M^me^ de Choiseul (12 avril 1771).*

(3) Il s'y rendit onze fois de 1770 à 1775. Jamais il n'y demeura plus de six semaines.

(4) *Lettre de M^me^ de Choiseul à M^me^ du Deffand (16 novembre 1771).*

(5) *Id. (22 août 1772).*

(6) *Lettre de M^me^ du Deffand à Walpole (30 octobre 1773).* : « Cet Abbé est un trésor; il n'y a pas de sorte d'esprit qu'il n'ait; c'est le vrai bonheur de la Grand'Maman; lui seul supplée à remplacer parfaitement les différentes compagnies; on n'en regrette aucune; ils sont seuls actuellement; eh bien ! ils ne désirent personne. »

la plus pénible et la plus héroïque le prix qu'il attachait à son amitié; non content de quitter Paris et son Cabinet des Médailles et son Académie, pour ne point abandonner M. de Choiseul, il alla jusqu'à se défaire, — lui si attaché aux biens du monde, — de la charge qui lui permettait d'avoir un train de maison magnifique pour un homme de lettres. En décembre 1771, en effet, le duc d'Aiguillon, fort irrité contre M. de Choiseul, dont l'exil n'était pas assez rigoureux à son gré, amena le roi à lui retirer le régiment des Gardes-Suisses; sans doute le ministre disgrâcié aurait-il pu obtenir une compensation, car la charge lui avait été conférée à vie, mais, avec dignité, il refusa tout; l'Abbé, dans un beau mouvement, décida de remettre sa démission de secrétaire général, estimant qu'il ne pouvait demeurer à cette place, maintenant que M. de Choiseul, par qui il l'avait obtenue, n'était plus colonel. Ce fut alors entre les deux hommes une lutte de délicatesse et de générosité. Choiseul, usant de son autorité, exigea de l'Abbé qu'il se rendît à Paris (1), pour essayer de conserver son poste, lui faisant remarquer qu'il y avait à cela un précédent (2); du moins devait-il exiger une légitime compensation. L'Abbé partit, décidé, semble-t-il, à renoncer complètement au secrétariat; car il lui répugnait de ne plus le tenir de son ami. Dès son arrivée à Paris, il dut subir les conseils de M^me^ du Deffand, dûment stylée par M^me^ de Choiseul (3), et il fut aidé dans ses démarches par M^me^ de Brionne et le maréchal de Castries; il eut surtout la chance de trouver, à la tête du régiment des Gardes, le comte d'Artois, qui se refusait à dépouiller de son emploi un homme qui ne le méritait point; M. d'Affry, chargé par le comte d'Artois

(1) Choiseul écrivit le 29 décembre 1771 à M^me^ du Deffand : « J'ai tout lieu d'espérer que l'Abbé gardera sa place... Cette place de l'Abbé est la seule chose qui m'intéresse sensiblement dans ce moment-ci, relativement aux Suisses. »

(2) Cf. *une lettre de M^me^ du Deffand à Walpole* : « Le pauvre Abbé est bien à plaindre s'il perd sa place de secrétaire. Jusqu'à présent le changement de général n'a point entraîné celui du secrétaire. M. Malézieux Détournelle, qui l'était sous M. le prince des Dombes et le comte d'Eu, a conservé sa place sous M. de Choiseul et ce n'a été qu'à sa mort qu'elle fut donnée à l'abbé Barthélemy. » (*14 décembre 1771.*)

(3) *Lettres de M^me^ de Choiseul à M^me^ du Deffand* (*15 décembre 1771 et 29 décembre 1771*) : « Je vous demande en grâce. Ne le laissez pas revenir avant qu'il ne les ait terminées ou assurées (ses affaires). Je crains toujours qu'il ne gâte tout par sa précipitation. »

de tout ce qui concernait le détail des régiments suisses, était, au surplus, un ami de l'Abbé; sans doute lui eût-il conservé la place de secrétaire, si la haine du duc d'Aiguillon pour le duc de Choiseul ne s'était, en la circonstance, manifestée une fois de plus. On laissa entendre à Barthélemy qu'il demeurerait chargé du secrétariat, s'il consentait à ne plus retourner à Chanteloup : le procédé lui parut intolérable et il renonça décidément à sa place, moyennant une pension de dix mille livres retenues sur les revenus de la charge, qui fut accordée à M. de Martranges (1); mais, le lendemain, il put, libre de toute contrainte, retourner auprès de ses amis, désolés d'ailleurs de cet arrangement.

Je ne crois pas que ce sacrifice fut celui qui coûta le plus à l'abbé Barthélemy. Il y perdait, c'est vrai, une partie de son revenu, mais, outre qu'il avait encore de fort belles rentes (2), il pouvait penser que le duc de Choiseul n'oublierait jamais un tel dévouement et saurait l'en récompenser, le cas échéant; le sacrifice de ses études et de sa réputation de savant lui fut, j'en suis sûr, infiniment plus pénible. Quand il avait quitté Paris, ç'avait été certes avec joie et sans arrière-pensée; mais il eut bientôt, sinon du regret, du moins l'impression qu'il allait perdre inutilement son temps, à l'âge même où il aurait pu profiter des connaissances et de l'expérience acquises par quarante années de travail et d'assiduité : loin de tous instruments de recherches, il ne pouvait, en effet, poursuivre des études basées avant tout sur l'examen minutieux des originaux. La bibliothèque de Chanteloup était riche; on y voyait même une belle collection de médailles; mais qu'était-ce qu'une bibliothèque et un

(1) Il avait été question d'abord de supprimer le secrétariat et de donner les fonctions de secrétaire à l'administrateur chargé du Bureau des Suisses. (Cf. *Lettres de M^me^ du Deffand à Walpole* (*7 janvier 1772*) *et à la duchesse de Choiseul* (*13 janvier 1772*). Mais on la conserva pour M. de Martranges, favori de M. de la Vauguyon. F. Barthélemy, dans ses *Mémoires*, nous montre quelle fut la délicatesse du successeur donné à l'Abbé : « Étant allé quelque temps après au Trésor royal, pour toucher ses appointements, (il) n'eut pas honte de vouloir exiger pour lui-même le paiement de la retenue qui avait été accordée à mon oncle. »

(2) Il l'avoue lui-même dans un curieux passage de ses *Mémoires* où il cherche à montrer qu'il fut toujours des plus désintéressés : « Mon revenu considérable, sans doute, pour un homme de lettres, même après que j'eus perdu la place de secrétaire général des Suisses, l'eût été beaucoup plus, si je ne l'avais borné moi-même par des cessions et par des refus. »

médaillier d'amateur pour un archéologue et un numismate tel que lui (1) ? En réalité, en dehors des habituelles distractions mondaines, il s'ennuyait et j'ai peu de peine à croire que ces distractions mêmes ne faisaient qu'accroître son ennui; tout en badinant, il le laisse entendre d'assez nette façon à sa grande amie et confidente, Mme du Deffand (2) : « Vous demandez ce que je fais dans le salon. Rien du tout. J'effile, parfile et défile, je ne sais lequel des trois. J'écoute sans attention et ne dis pas un mot. J'ai connu, par mon expérience, ce qu'on était quand on était de marbre; ce n'est pas un état fort amusant, mais il est assez solide. Je me place donc comme un bloc dans un coin et je vois ceux qui vont, viennent et agissent, comme un rocher qui voit à ses côtés bondir des chevreuils. Quand il a passé quelques heures dans cette situation, le bloc revient dans sa chambre (3). » On se doute du plaisir que pouvait avoir l'Abbé à parfiler; on a quelque peine à s'imaginer qu'il trouvait de l'agrément à se rouler sur le tapis avec Lindor, le chien favori de la duchesse. Parfois, heureusement, on se distrait, à Chanteloup, de façon plus spirituelle; on discute de questions grammaticales, et l'Abbé n'a pas toujours le dernier mot (4) ; on fait des portraits en vers, et il y excelle; on joue la comédie, mais il n'est qu'auditeur le plus souvent et il lui faut reprendre le rôle de statue.

Aussi la vie lui est-elle parfois lourde à supporter. Dans l'impossibilité où il est de montrer ses tristesses, il doit concentrer en lui-même toutes ses pensées et cela ne va pas

---

(1) Aussi ne puis-je pas du tout souscrire aux affirmations de Maugras, touchant la bibliothèque de Chanteloup. (*Disgrâce du duc de Choiseul*, p. 114.) « Le grand Abbé aimait à y passer de longues heures; il y compulsait à l'aise ses documents et y faisait les recherches nécessitées par ses laborieuses études. » Tout au plus l'Abbé pouvait-il y poursuivre la préparation de l'*Anacharsis*.

(2) *Lettre de Barthélemy à Mme du Deffand (18 février 1772)*.

(3) Le soir, la duchesse le force parfois à jouer aux dominos : « Je le désespère tous les soirs en le faisant jouer à un jeu qui l'ennuie à mort et qui s'appelle le domino; c'est le jeu des hussards, des laquais et des filles. On dit que je le joue supérieurement. Je voudrais bien savoir d'où me vient cette analogie avec ces trois ordres. » (*Lettre de la duchesse de Choiseul à Mme du Deffand (30 mars 1772)*.

(4) Il soutint un jour qu'il n'y avait pas de distinction à établir entre « Il semble » et « Il me semble », pour le mode à employer dans la subordonnée. Le prince de Beauvau, pris pour arbitre, lui donna tort, mais l'Abbé n'en démordit point et plus tard il écrivait encore : « Il semble que plusieurs rois grecs *ont* voulu. » *Œuvres diverses de Barthélemy. Traité des Médailles*, p. 231.

sans avoir sur sa santé une fâcheuse influence; sans cesse, il souffre de maux de nerfs, de langueurs, de tiraillements d'estomac, et tout cela s'aggrave du fait que l'Abbé joue assez volontiers le rôle du malade imaginaire (1); il lui faut suivre un régime, faire du cheval et du canot; mais l'exercice, qui lui plaisait tant quelques années plus tôt, quand ce n'était pour lui que la distraction de quelques heures, lui pèse, maintenant que c'est l'occupation de toutes ses journées. Son caractère s'aigrit, il devient sombre; deux mois à peine se sont écoulés depuis la disgrâce de Choiseul, qu'on le sent malheureux; il ne regrette rien et il souffre pourtant d'intense façon; il fait pitié, tant il y a de mesure et de retenue dans l'expression de sa tristesse : « Au fond, reconnaît-il lui-même, je ne suis pas aimable. Aussi n'étais-je pas fait pour vivre dans le monde; des circonstances que je n'ai pas cherchées m'ont arraché de mon Cabinet, où j'avais vécu longtemps, connu d'un petit nombre d'amis, infiniment heureux parce que j'avais la passion du travail et que des succès assez flatteurs dans mon genre m'en promettaient de plus grands encore. Le hasard m'a fait connaître le grand-papa et la grand'maman (2) ; le sentiment que je leur ai voué m'a dévoyé de ma carrière. Vous savez à quel point je suis pénétré de leurs bontés, mais vous ne savez pas qu'en leur sacrifiant mon temps, mon obscurité, mon repos et surtout la réputation que je pouvais avoir dans mon métier, je leur ai fait les plus grands sacrifices dont j'étais capable. Ils me reviennent parfois dans l'esprit et alors je souffre cruellement. » Il souffrait d'autant plus que, souvent, il se croyait moins aimé de la duchesse, depuis qu'il vivait sans cesse auprès d'elle. Rien, sans doute, de plus naturel et de plus compréhensible que cette apparente froideur pour des amis qui sont près de vous à chaque instant : l'Abbé avait beau se le dire philosophiquement et expliquer par une profonde

(1) L'Abbé fut toujours fort effrayé à la pensée de tomber malade. (Cf. *Lettre de M^me^ de Choiseul à M^me^ du Deffand (16 juillet 1775)* : « J'ai trouvé l'Abbé mieux qu'à son départ. Il est au moins guéri de la crainte de la maladie et c'est le meilleur moyen de se guérir de la maladie même. » *Lettre de M^me^ du Deffand à M^me^ de Choiseul (9 août 1776)*. « (L'Abbé) m'a fait une description de tous ses maux, de laquelle on peut dire qu'on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire. »

(2) M. et M^me^ de Choiseul. — Barthélemy écrit à M^me^ du Deffand (*18 février 1771*).

analyse les manières de Mme de Choiseul, il n'en était pas moins vivement attristé (1). Mais aussi, pourquoi était-il jaloux? car c'est à un sentiment de jalousie, d'ailleurs inavoué, que j'attribue ces petits froissements; il aurait voulu être seul avec ses amis, les avoir tout à lui, et voici qu'il arrive chaque jour des visites à Chanteloup; les devoirs de maîtresse de maison et d'hôtesse doivent pour un temps l'emporter sur les plaisirs de l'affection; et l'Abbé le constate mélancoliquement : « Je ne vois pas qu'on soit plus gai pour avoir plus de monde; cette affluence me présente de très grands inconvénients (2) et pas un avantage (3). » Aussi avait-il quelque plaisir à s'évader de temps en temps de ce Chanteloup trop bruyant et à venir retrouver, à Paris, ses amis, son Cabinet et l'Académie. Mais ce n'étaient que visites courtes, plus pénibles peut-être que l'absence; car il avait alors l'occasion de revoir, mieux que par la pensée, tout ce qu'il avait abandonné pour Chanteloup. Plus de mémoires à lire devant ses confrères; où les eût-il préparés et sur quels documents? Il est vrai que, depuis tantôt sept ans, il n'avait pas fait de communication à l'Académie, sauf en novembre 1770, quand il avait essayé de fixer le nombre des pièces de théâtre représentées à Athènes en une seule journée (4). Mais du moins avait-il toujours aimé à suivre les réunions et à participer aux discussions, animateur plus encore que créateur. Maintenant, il n'était plus qu'un hôte de passage, une

---

(1) Cf. *Lettre à Mme du Deffand (2 juin 1771)*. « Ne croyez pas que j'aime moins la grand'maman; je lui reprocherais volontiers de paraître moins aimer ses amis quand elle les a sous les yeux que quand ils sont éloignés... D'ailleurs je sais le moyen d'avoir des douceurs de sa part. Je n'ai qu'à aller à Paris et j'en aurai les plus jolies lettres du monde. »

(2) Bruit, distraction. On le fait plusieurs fois changer d'appartement.

(3) *Lettre à Mme du Deffand (20 septembre 1771)*. Cf. *une autre lettre (13 février 1773)*, où Barthélemy, après s'être plaint de l'affluence des visiteurs à Chanteloup, termine ainsi : « Je jouis de la liberté de m'ennuyer; je ne veux pas prendre celle de blâmer. » Il y avait d'ailleurs plus d'esprit et de causticité que d'exactitude dans ce mot de Mme du Deffand : « Je crois que l'Abbé dirait volontiers comme le savetier de la fable : « Ah ! rendez-moi mes chaussures et reprenez vos cent écus. » (Cf. MAUGRAS : *Disgrâce du duc de Choiseul* p. 139.) Barthélemy pouvait regretter l'apparente froideur de la duchesse; il n'en était pas moins attaché à ses amis.

(4) *Mémoire lu le 27 novembre 1770. — Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXIX, p. 172. J'en indiquerai plus loin les principales conclusions. Ce mémoire ayant été reproduit, dans ses grandes lignes, au chapitre X de *l'Anacharsis*, il sera intéressant de saisir sur le vif la méthode de Barthélemy pour la composition de son grand ouvrage.

sorte de membre correspondant en visite à Paris, moins que cela même, car un membre correspondant eût trouvé un accueil plein de chaleur et de cordialité, sur lequel ne pouvait guère compter l'ami trop constamment fidèle d'un ministre disgrâcié.

Le Cabinet des Médailles ne pouvait lui rappeler aussi que des souvenirs de travail et de succès qui, comparés à la vie présente, étaient sources de tristesses et de soucis. Dans ces belles salles, qu'il avait, plus que tout autre, contribué à créer, puis à enrichir, il devait se sentir maintenant quelque peu dépaysé; il devait éprouver comme un remords à rester loin de son poste, lui si consciencieusement attaché à sa charge jusque-là; car l'Abbé était bien autorisé par son ministre à demeurer auprès des Choiseul, mais le Cabinet n'avait, pour ainsi dire, plus de conservateur, et l'Abbé savait que là pourtant était son devoir (1) : l'affection l'emportait. A partir du mois de juin 1772, il obtint que l'un de ses neveux (2), André Barthélemy, abbé de Courcay, lui fût adjoint pour « l'aider dans son travail », lisons mieux, « pour le remplacer »; car, dès lors, jusqu'en 1775, l'abbé de Courcay fut le véritable conservateur des médailles et c'est de lui que sont signées, de 1772 à 1774, la plupart des pièces conservées aux archives du Cabinet.

Aussi bien, ne demeurait-il jamais longtemps à Paris avec ses pensées, et, de plus, il avait tant à y faire, que bien peu

---

(1) Le 11 septembre 1771, M^me^ de Choiseul confie à M^me^ du Deffand : « Je n'ose l'envoyer à Paris, de peur qu'on me le garde sous prétexte de son Cabinet », et, le 12 septembre, Barthélemy écrivait à M^me^ du Deffand aussi : « Je n'aurais pas été à Paris parce qu'il aurait fallu, à cause de mon Cabinet des Médailles, rendre compte à M. de La Vrillière et de mon voyage et de mon retour, et qu'il est essentiel pour mon bonheur qu'on n'entende pas si souvent parler de moi. Il serait si aisé de le troubler en m'ordonnant de rester à mon devoir ! »

(2) Il faut reconnaître, à la louange de l'Abbé, que s'il craignait d'attirer l'attention sur lui, à cette époque, il ne cessait pourtant point de s'occuper de ses neveux. Le 6 avril 1771, il fait des démarches auprès de M. de La Vrillière et de M. de Vergennes pour son second neveu, François Barthélemy, le futur homme d'État. (*Réponse de La Vrillière. Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f. 501, f° 69.) — L'abbé de Courcay n'était pas appointé et il lui fallut attendre plusieurs années avant d'obtenir un traitement de mille livres. (*Œuvres diverses de Barthélemy*, II, p. 277.) Il était donc entièrement à la charge de l'abbé Barthélemy, ainsi que son frère François, qui nous raconte, dans ses *Mémoires*, qu'au début de sa carrière diplomatique il ne reçut que « des appointements faibles qui ne pouvaient pas physiquement suffire à *son* entretien, et auxquels M. l'abbé Barthélemy, *son* oncle, n'a cessé de suppléer par des secours considérables... » *Mémoires de Fr. Barthélemy*. Préface. — En 1782, l'abbé Barthélemy donna 10.000 livres à chacun de ses neveux.

d'heures lui restaient pour le souvenir et le chagrin; car on y était désireux d'être renseigné sur Chanteloup, dont la vie paraissait de loin d'autant plus agréable qu'on avait grand'peine à obtenir une autorisation du roi pour s'y rendre; l'Abbé était un trait d'union entre les Choiseul et leurs amis; aussi que de dîners, de soupers et de commissions! C'était à en perdre la tête, à chaque voyage, sans qu'il pût cependant contenter tout le monde (1), et, aussi heureux il était à la pensée de partir pour Paris, quelques semaines auparavant, aussi joyeux il était maintenant de s'en retourner à Chanteloup, où recommencerait pour lui une vie monotone, mais calme du moins et non sans intérêt parfois.

Malgré la difficulté où il est, en effet, de poursuivre ses travaux d'érudition, l'Abbé n'est pas homme qu'on prend sans vert. Depuis longtemps déjà, il tient sur le métier un long ouvrage sur l'antiquité grecque, où il se propose de grouper en un résumé facile et élégant l'ensemble des connaissances alors acquises sur la Grèce du v^e^ et du iv^e^ siècles; les ouvrages dont il disposait à Chanteloup pouvaient, pendant longtemps, suffire à ses recherches; et puis, malgré son éloignement de Paris, le nom qu'il s'était fait ne lui permettait pas de rester absolument à l'abri de consultations. En 1771, il lui faut par exemple rédiger un mémoire explicatif sur des peintures mexicaines, qui lui ont été communiquées par M. Bertin (2); quelle que soit la valeur scientifique du fragment dans lequel Barthélemy résuma ses explications (3), il nous est un témoin de l'universelle curiosité de l'Abbé. Deux ans plus tard, à Chanteloup aussi, Barthélemy eut à répondre à une question qui lui était posée sur un

(1) Récit amusant de ces courses à travers Paris, dans une lettre du 21 août 1772, à M^me^ du Deffand.

(2) Ministre de Louis XV; il avait réuni des collections importantes de différents monuments de l'Asie et de l'Afrique.

(3) Il y a d'abord une courte étude sur l'écriture mexicaine au temps de la conquête espagnole, puis l'étude de deux peintures mexicaines. — En 1776, à la demande de M. Bertin aussi, Barthélemy rédigea des « *Instructions pour M. Dombey, sur son voyage au Pérou.* » M. Dombey, médecin naturaliste, était envoyé au Pérou, aux frais du gouvernement, par Turgot, alors contrôleur général des Finances. Il rapporta des antiquités péruviennes qui, par ordre de Calonne, furent déposées au Cabinet des Antiques. Cf. *Œuvres diverses de Barthélemy*, II, 163, et un mémoire conservé aux *Archives du Cabinet des Médailles* (*1786*).

point d'histoire du droit; ce n'était plus un ami qui venait le troubler dans sa retraite; c'était, d'une manière presque officielle, un Anglais qui venait demander à un Français de trancher un problème de droit public qui divisait alors le Parlement; sans doute Stanley avait-il eu auparavant des relations avec Barthélemy, mais il n'en reste pas moins remarquable qu'en une matière où il fallait « éclairer, par la tradition et l'histoire », un principe juridique fort discuté, on se soit, d'Angleterre, adressé à Barthélemy, plutôt qu'à un savant d'Oxford ou de Cambridge (1); rien ne marque de façon plus éclatante la célébrité dont l'Abbé jouissait alors dans le monde savant de tous les pays.

Le Parlement anglais avait décidé de rechercher l'origine des fortunes acquises par les généraux et les autres officiers de la Compagnie des Indes, et le texte suivant avait été voté : « Toutes les acquisitions faites par l'influence d'une force militaire appartiennent de droit à l'Etat. » Mais, — et là portait la discussion, — n'était-ce pas la couronne, plutôt que l'Etat, qui était, en ce cas, légitime propriétaire? Le roi même jouissait-il de ces biens « comme chef de l'Etat faisant les frais de la guerre ou comme capitaine général des armées? » La question n'était pas seulement d'ordre théorique, ainsi qu'il le semblerait d'abord : la Compagnie des Indes, alors pressée d'argent, prétendait se faire remettre par les officiers anglais les sommes qu'ils s'étaient attribuées sur le butin. L'un d'eux, Lord Clive, était particulièrement visé. Barthélemy examina successivement, en deux mémoires (2), les coutumes des Grecs et des Romains en la matière et montra que, dans l'antiquité, la plus grande liberté avait

(1) La formule par laquelle Stanley termine sa lettre à Barthélemy (*10 juillet 1772*) n'est pas flatteuse pour les archéologues et historiens de son pays : « Permettez, Monsieur, que je vous renouvelle mes excuses de la liberté que j'ai prise en vous consultant sur un sujet qui entre peu dans les études de ce pays-ci. » — Le 12 mars 1777, le corps des négociants de Toulouse, écrivant à Barthélemy (*Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f. 501, f° 66), avait raison de saluer en lui « un savant qui faisait honneur à la France. »

(2) Examen minutieux auquel Barthélemy consacra plusieurs mois. Le 18 novembre 1773, il écrit à M^me^ du Deffand, pour s'excuser d'une longue interruption dans sa correspondance : « J'étais assujetti à un travail forcé qui me retient encore; ce sont des éclaircissements qu'on me demande des pays étrangers sur des matières d'antiquité. » Dans l'*Anacharsis*, au chapitre X, Barthélemy résuma en une phrase ces deux mémoires : « Le droit de disposer (du butin) ou d'en faire la répartition a toujours été regardé comme une des prérogatives du général. »

presque toujours été laissée aux généraux en ce qui touchait au partage des dépouilles; Stanley trouva ses arguments « tout à fait satisfactoires et conclusifs »; et Lord Clive dut peut-être à Barthélemy de rester en possession de cent trente millions qu'il avait, plus ou moins honnêtement, amassés dans les Indes. Dans ces deux *Mémoires*, abstraction faite du sujet traité, qui nous laisse aujourd'hui assez indifférents, on suit avec intérêt la méthode de Barthélemy, faite tout entière de loyauté et de respect des textes; il n'affirme rien sans l'appuyer sur un témoignage ancien, et critique à cet égard Grotius, qui « ne cite aucun décret, aucune loi », en faveur de ses opinions. On sent que pour lui les plus savantes et les plus ingénieuses hypothèses ont peu de prix, si elles ne sont fondées sur autre chose qu'un raisonnement spécieux, et il attaque une fois de plus l'esprit de système qui avait « entraîné » le savant Grotius à des conclusions excessives et erronées.

A défaut de recherches personnelles, quand lui manquaient les instruments de travail et les heureuses occasions, — car, en archéologie, il ne suffit pas de savoir, encore faut-il découvrir une matière d'étude, — Barthélemy se distrayait à lire et à relire beaucoup, non d'ailleurs qu'il y trouvât grand charme; il déclare lui-même à sa bonne confidente, M^me^ du Deffand : « De tout ce qui m'a passé par les mains, il n'y a qu'un livre que je serais hardi pour conseiller, c'est *l'Histoire de de Thou* que je n'ai pas encore finie et que j'aime. » C'est qu'il était fort difficile en fait de lectures. Sa correspondance avec M^me^ du Deffand est, sous ce rapport, des plus intéressantes, parce qu'elle nous permet de saisir sur le vif les goûts et les tendances de notre Abbé. Il semble priser fort peu son époque et regretter le temps où l'on songeait à plaire avant tout : ses contemporains, à son avis, sont devenus tristes et mornes, par excès de raison (1); la plupart des écrivains ne sont guère que des « frotteurs

(1) La littérature de son temps lui inspire des réflexions ironiques : « Nous ne sommes plus dans le siècle frivole de Racine, où l'on ne cherchait qu'à plaire, mais dans le siècle de la raison, où l'on ne cherche qu'à connaître. Nous pensons, et c'est ce qui fait que nous sommes si raisonnables et si gais. » (*Lettre à M^me^ du Deffand (12 juin 1771.)*

de pensée (1) ». Voltaire est un des seuls à trouver grâce devant lui; il le met sur le même plan que les classiques du grand siècle; il n'est pas sans avoir aussi quelque admiration pour Rousseau; mais Le Sage est inégal et n'a pas su conserver partout le ton qui convenait, Lambert est monotone, Thomas, incompréhensible souvent; quant à La Harpe, « c'est une grenouille qui s'enfle et qui finit par crever ». A tous, il reproche d'être froids, même quand ils veulent paraître enflammés, et de croire que les mots peuvent suppléer au sentiment (2). Aussi bien, ne lui plaît-il pas beaucoup de discuter sur le mérite des auteurs, et il est le premier à se moquer de ceux qui prétendent décider de la valeur d'un ouvrage : « Il me semble voir trois ou quatre oisifs, sur le Pont-Neuf, juger, au simple coup d'œil, du poids de ceux qui vont et viennent (3). » Au surplus, l'Abbé redoutait fort de s'attirer par ses jugements l'inimitié des gens de lettres; il les savait irritables et n'avait que faire de donner un prétexte à leurs attaques; M^me^ du Deffand l'en blâmait parfois, mais il se justifie avec esprit : « Vous m'accusez de politique à l'égard des gens de lettres; je crois n'être que prudent; leur vanité en général est si combustible et si sensitive! » Depuis l'affaire du *Mercure*, l'Abbé ne le savait que trop.

Le samedi 24 décembre 1774, au soir, après quatre ans d'angoisses, d'ennui et de regrets, Barthélemy se retrouvait enfin à Paris, chez M^me^ du Deffand, qui célébrait le retour tant attendu de ses chers exilés : tous trois soupaient chez elle, en compagnie restreinte, mais choisie. Ceux qui avaient le plus compati au malheur des Choiseul étaient là, les Beauvau, M^me^ de Poix, M^me^ de Luxembourg, M^me^ de Lauzun (4); c'était comme un retour à la vie normale. Bar-

(1) « Benoît XIV avait un frotteur que nous avons connu et qui ne lisait que les ouvrages des anciens philosophes et surtout ceux de Sénèque qu'il savait presque par cœur. Le Pape l'appelait Senequino, le petit Sénèque. Ne trouvez-vous pas que quelques-uns de nos écrivains, avec beaucoup d'esprit, ne sont que des Senequini, ou des frotteurs de pensée. (*A M^me^ du Deffand (28 juin 1773)*.

(2) *Lettres à M^me^ du Deffand (1771-1776, passim)*. En particulier, lettre du 10 juillet 1776 : « Tous ces beaux esprits ne cessent de parler de génie, de création, d'enthousiasme, d'énergie, de pensée; mais la chaleur n'est que dans les mots; ce sont de ces pâtés de glace qu'on passe au four, excepté que ces pâtés sont fort bons. »

(3) *Du 4 février 1772*.

(4) *Lettre de M^me^ du Deffand à la duchesse de Choiseul (22 novembre 1774) et lettre du 16 décembre 1774* : « Apparemment que l'abbé Billiardy me fera

thélemy allait retrouver ses relations mondaines, ses médailles et ses études.

Pendant son absence, le Cabinet du Roi avait subi un rude assaut : en mourant, le comte de Caylus lui avait légué, nous l'avons vu, toutes ses collections; mais, en 1771, l'héritier du comte, le duc de Caylus, protesta contre cette clause du testament; depuis quelques années déjà, les collections étaient installées au Cabinet des Médailles, quand le duc obtint, de M. de La Vrillière, l'autorisation d'en retirer les marbres antiques et de les faire transporter chez lui. En l'absence de l'abbé Barthélemy, l'abbé de Courcay fit procéder à l'inventaire et au déménagement des pièces réclamées; le duc ne s'en tint pas là; malgré la promesse qu'il avait faite à l'abbé Barthélemy « de ne plus rien répéter à la Bibliothèque du Roi », il prétendit obtenir « la jouissance d'une quantité considérable d'antiques qui avaient toujours appartenu à Sa Majesté (1) ». A la demande de l'Abbé, M. Bignon présenta ses observations à M. de La Vrillière et conclut à un refus formel; mais ce fut en vain, et, en mars 1772, muni d'une autorisation parfaitement en règle, le duc se fit délivrer tout ce qu'il lui plut de choisir dans les collections royales (2). Barthélemy qui n'avait pas grande admiration pour la plupart des antiques réunis là ne s'en émut pas beaucoup, je pense. Peut-être même était-il assez satisfait qu'on eût ainsi débarrassé les « bouges » de son escalier. Par contre, il s'inquiétait toujours d'enrichir le dépôt des médailles. Aidé maintenant de son neveu, il s'occupait à préparer la publication du Cabinet dans un ouvrage où il eût condensé le résultat de trente années de recherches. Mais les acquisitions de deux cabinets, importants entre tous, l'arrachèrent une fois encore à cette tâche, et, en 1789, la publi-

---

l'honneur de souper chez moi le 24. Je ne vous envoie pas ma liste. Il n'y a que le pur nécessaire et cependant nous serons dix-sept ou dix-huit. »

(1) *Mémoire de M. Bignon aux Archives du Cabinet.*

(2) La joie que ressentit le duc d'avoir réussi dans ses démarches éclate dans la lettre presque insolente qu'il adressa à M. Bignon; il lui dit son intention de se faire remettre « toutes les antiquités qui sont à la Bibliothèque du Roy, tant celles qui pourraient être venues de M. le comte de Caylus, que toutes celles appartenant au Roi, sans aucune réserve, à l'exception des médailles. » *Archives du Cabinet.*

cation n'avait même pas reçu un commencement d'exécution (1).

La première des collections que Barthélemy, pendant cette période, incorpora au Cabinet du Roi, fut celle de Pellerin. « C'était la plus riche et la plus complète qu'il y eut en Europe, après celle du Roi, la plus célèbre par le soin qu'avait pris le possesseur d'en publier les principales médailles (2). » Les premières négociations eurent lieu en juillet 1776. De Chanteloup, dont il était l'hôte depuis la fin de juin (3), l'Abbé dirigea toute l'affaire. Pellerin avait lui-même offert de céder toute sa collection, moyennant la somme de cent mille écus dont il n'y avait rien à rabattre. Pour trente-deux mille médailles (4), dont quinze mille peut-être n'étaient point encore dans les collections royales, ce n'était point un prix exagéré et l'Abbé avait hâte que le marché fût conclu; il fallait profiter des bonnes dispositions du propriétaire et de celles aussi du contrôleur général. Pourtant, légitimement soucieux de ne rien laisser au hasard, et peut-être assez content de taquiner un peu un homme dont il n'avait pas toujours eu à se louer, l'Abbé voulut que l'on procédât à un inventaire exact et que l'on apposât successivement les scellés sur chaque armoire examinée (5). Pellerin, malgré sa susceptibilité, dut accéder à cette condition; pendant une semaine,

---

(1) La rédaction de l'*Anacharsis* l'absorbait beaucoup aussi et c'est ce que Eckhel regrettera plus tard : « Nimium eodem tempore ad scribendum *Anacharsim* suum conversus, huicque uni curae intentus... nostram cupiditatem... in perpetuum distulit. » Cf. ce qu'écrit Barthélemy à Paciaudi (*le 25 juillet 1777*) : « Dévoré de vapeurs et de dartres, je passe quelquefois des mois entiers sans pouvoir ni lire ni écrire. Quand j'ai quelques bons intervalles, je travaille toujours à cet ancien voyage de Grèce dont je vous ai parlé. »

(2) *Mémoire de Barthélemy sur le cabinet des Médailles.* (*Œuvres diverses de Barthélemy*, II, p. 262.)

(3) Il n'en repartit pour Paris qu'au début d'août, afin de procéder à la vérification du Cabinet Pellerin.

(4) Exactement 32.499. (*Archives du Cabinet, 1776.*)

(5) *Lettre de Barthélemy à M. Bignon (26 juillet 1776). Archives du Cabinet :* L'Abbé demande que le roi « nomme pour commissaires, chargés de cette vérification, l'abbé Barthélemy, garde de son Cabinet des Médailles, l'abbé de Courcay... et l'abbé Le Blond, de l'Académie des Belles-Lettres. » Après avoir insisté sur la nécessité qu'il y avait à faire l'apposition des scellés sur chaque armoire, l'Abbé ajoute : « Je ne sais si l'article des scellés ne fera pas beaucoup de peine à M. Pellerin; certainement, je ne doute pas de sa probité, mais si l'on veut faire les choses en règle, il faut se soumettre aux formes... Au reste, il ne faut pas que M. Pellerin me soupçonne d'avoir la moindre part à ces demandes; j'aurais son humeur à essuyer et je l'ai assez éprouvée. »

chaque jour, à trois heures, il lui fallut subir la vérification de son Cabinet; le 21 août, tout était terminé; les médailles furent transportées au Cabinet royal avec les tiroirs mêmes et les corps de menuiserie qui les renfermaient.

Pellerin, qui avait été blessé par ces précautions, décida de se venger; laissons à l'Abbé le soin de nous en instruire avec aigreur et mélancolie : « Après que le Cabinet eut été transporté, M. Pellerin me fit présent d'un exemplaire de son ouvrage sur les médailles, en neuf volumes in-4°; je l'avais déjà, mais ce nouvel exemplaire était chargé de notes manuscrites, la plupart contre moi; c'était un pot-de-vin d'un nouveau genre. » L'irascible vieillard ne s'en tint pas là; il voulut rendre plus difficile le travail de classement par le refus qu'il fit de communiquer ses catalogues à Barthélemy. Aussi l'Abbé fut-il obligé, pour chaque médaille, de se livrer à un insupportable travail de recherches et d'identification. A plusieurs reprises, nous dit-il dans ses *Mémoires*, « ces procédés révoltants » le tentèrent de revenir sur le marché conclu; il l'eût fait d'autant plus volontiers qu'il estimait maintenant avoir payé trop cher le cabinet Pellerin. Mais il prit patience et put se vanter ensuite d'avoir, pendant son administration, doublé l'importance des collections royales.

En 1784, ce travail de classement, « plus long et plus difficile que tous ceux que l'on avait entrepris auparavant », n'était pas encore complètement terminé ; l'Abbé, âgé de soixante-huit ans, ne pouvait plus s'occuper activement d'un labeur qui ne demandait pas seulement des connaissances et de l'habileté (1). Privé d'un œil, et dans la crainte de perdre l'autre, il était tenu à des ménagements et la besogne retombait presque tout entière sur l'abbé de Courcay (2). A cette

(1) Cf. *Lettres à Paciaudi passim, et en particulier, 27 janvier 1777.*

(2) *Mémoire sur le Cabinet des Médailles présenté à M. Le Noir en 1784.* (*Œuvres diverses de Barthélemy*, II, p. 254.) Indépendamment des renseignements généraux touchant les collections confiées aux soins de Barthélemy, nous trouvons dans ce mémoire (et les deux notes jointes en 1789) quelques détails curieux sur la vie des employés du Cabinet. « Les appointements des gardes des médailles, des livres et des manuscrits avaient été fixés à trois mille livres et deux cents livres pour le bois pour chacun d'eux, vers le milieu du règne de Louis XIV; ils n'avaient, pendant plus d'un siècle, reçu aucun accroissement et n'étaient plus en proportion avec le prix des denrées. » En 1785, le baron de Breteuil, « frappé de l'extrême différence qu'il y avait entre le traitement des employés à la Bibliothèque et le traitement qu'on

date pourtant, bien loin de songer à se reposer, l'abbé Barthélemy pensait encore aux acquisitions dont il pourrait enrichir le Cabinet. Quelques années auparavant, au moment où il négociait l'achat du cabinet Pellerin, l'Abbé avait rédigé un long mémoire pour M. Houel, peintre du roi, qui partait pour l'Italie et la Sicile, mais, au cours de son voyage, Houel n'avait trouvé aucune collection qu'on pût acquérir. En 1784, dans un mémoire sur le Cabinet des Médailles, Barthélemy indiqua que, de tous les cabinets existant en France, aucun n'était plus avantageux à acheter que celui de M. d'Ennery; mais, comme il le faisait remarquer, il serait temps de s'en occuper, si la collection était mise en vente après la mort du possesseur. A la mort de M. d'Ennery, survenue en avril 1786, la collection tout entière n'ayant pas trouvé d'acquéreur, on dut diviser le cabinet en un grand nombre de lots. Le 30 novembre 1786, le baron de Breteuil autorisa des achats jusqu'à un maximum de 25.000 ou 30.000 livres; grâce à la carence des amateurs, Barthélemy put acquérir, pour 10.851 livres seulement, toutes les pièces rares qu'il convoitait (1) et qui, d'après lui, avaient une valeur deux ou trois fois supérieure. C'étaient vingt-huit médaillons d'or des empereurs romains, cent-vingt médailles d'or des empereurs et surtout « un médaillon d'argent unique, dont l'histoire ne fait pas mention ». Avec fierté, Barthélemy pouvait écrire sur une pièce conservée aux archives du Cabinet : « Au moyen de cette acquisition, la collection des médailles sera d'une telle importance, qu'elle ne pourrait pas être égalée par tous les cabinets d'Italie réunis (2). »

---

faisait aux employés des autres départements, proposa au roi d'augmenter les appointements des premiers. » Ce fut une augmentation de 1.800 livres. — L'abbé de Courcay avait mille livres par an. — Dans ce même mémoire, l'abbé Barthélemy nous indique ainsi l'idée qu'il se faisait de ses fonctions : « Le travail du garde des médailles n'est pas un travail passager et mécanique, mais une occupation et une étude continuelle dont l'objet est de perfectionner le dépôt confié à ses soins et de le rendre aussi utile qu'il peut l'être. »

(1) La vente eut lieu en juin 1788. (Les pièces relatives à la vente de la collection d'Ennery sont conservées aux archives du Cabinet des Médailles.)

(2) En 1756 déjà, Barthélemy écrivait à son ministre. M. d'Argenson : « Le nombre des médaillons d'or conservés au Cabinet du roi est monté à vingt-six. L'Italie entière n'en fournirait pas une si grande quantité. »

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES ANNÉES (1789-1795)

La publication de l'*Anacharsis*. — Barthélemy est élu membre de l'Académie française. — Son discours de réception et la réponse du chevalier de Boufflers. — Les débuts de la Révolution. — Barthélemy membre de la Commission des Monuments. — *Dissertation sur l'inscription de Choiseul-Gouffier*. — Son attitude envers la Révolution. — Son emprisonnement. — Il retrouve sa place au Cabinet des Médailles. — Il songe à publier le Cabinet et rédige quelques notes sur la paléographie numismatique. — Sa mort. — Dussaulx fait son éloge à la Convention Nationale. — Portrait de l'abbé Barthélemy.

En 1788, dans son dernier numéro de décembre, sous sa rubrique des *Livres Nouveaux*, après maints *Almanachs et Etrennes* de toutes sortes, entre un traité de M. Vialu sur *l'Art de Peindre en miniature* et un *Guide astronomique* de Perey de Villeneuve, *la Gazette de France* annonçait un ouvrage considérable, par ses dimensions tout au moins : c'étaient *les Voyages du Jeune Anacharsis*, par l'abbé Barthélemy, que le libraire Debure, rue Serpente, offrait au public en deux éditions, l'une en 4 volumes in-4°, l'autre en 7 in-8°, avec un atlas pour chacune d'elles; du jour au lendemain, l'abbé Barthélemy, connu jusqu'alors dans un cercle relativement restreint d'érudits, de littérateurs et de gens du monde, allait parvenir à la célébrité.

Quelque peu auparavant, le 22 décembre, par l'intermédiaire du secrétaire perpétuel, l'Abbé avait fait présenter son ouvrage à l'Académie Française, dans la belle édition in-4°; c'était une courtoisie et ce n'était pas une inutile marque de déférence de la part d'un écrivain qui pouvait légitime-

ment prétendre à une place dans la première Académie de France; aussi bien, y avait-il longtemps que d'autres, à défaut de lui-même, le tenaient digne d'être un des quarante : l'Abbé s'en était toujours défendu et si, parfois, ses amis avaient tenté de l'amener à faire acte de candidat, il s'y était toujours refusé ; peut-être avait-il eu raison : vers 1765 (1), son bagage littéraire était mince et ses travaux archéologiques n'étaient pas, aux yeux des purs littérateurs, un titre suffisant; la malignité des Encyclopédistes, ses ennemis, n'aurait pas manqué de crier au scandale, et l'Abbé eût sans doute été ridiculisé, sans être élu; prudemment, il se réserva. Plus tard, après la chute de Choiseul, on voulut en quelque sorte venger le ministre disgrâcié, en faisant entrer à l'Académie son meilleur ami (2). Mais l'Abbé se souciait moins encore, n'ayant pas plus de titres littéraires qu'en 1765, d'attirer sur lui la malveillance des ministres au pouvoir; il refusa une seconde fois, et, en 1780, il s'obstinait dans son refus, malgré les instances de M^me^ du Deffand, dont le caractère vif et enthousiaste parfois s'accommodait mal de cette réserve (3). Mais en 1789, la situation n'était plus la même; parmi les gens de lettres, il en était peu, au début de cette année, qui eussent une réputation égale à celle de l'abbé Barthélemy; ce n'était plus seulement un érudit, mais un écrivain, et l'Académie elle-même parut désireuse de s'associer l'auteur d'un ouvrage aussi unanimement vanté. S'il en faut croire l'Abbé, — et je ne l'en crois qu'à demi, — ce sont les sollicitations mêmes des académiciens, ses amis, qui l'amenèrent à poser sa candidature; car l'Académie avait décidé de l'élire, qu'il fût candidat ou non, et il craignit de paraître la dédaigner, s'il attendait plus longtemps pour faire les visites habi-

(1) Barthélemy nous raconte, dans ses *Mémoires*, qu'à cette date on essaya d'opposer sa candidature à celle de Marmontel. D'Argental, fort irrité contre Marmontel, toujours à cause de la parodie de Cinna, le poussait vivement à accepter; ce fut en vain.

(2) Cf. *Mémoires de Barthélemy*. A ce moment les Encyclopédistes mêmes auraient volontiers voté pour lui, par passion politique. Cf. *aussi une lettre de M^me^ du Deffand à la duchesse de Choiseul (27 avril 1772)* : « Votre disgrâce, loin de refroidir pour vous vos amis, a redoublé l'amour et la vivacité de ceux qui vous étaient attachés... La plus grande partie de l'Académie embrasserait avec ardeur un choix qui ferait honneur à leur discernement et qui prouverait leur courage et leur fierté. »

(3) *Lettre de M^me^ du Deffand à la duchesse de Choiseul (12 août 1780)*.

tuelles (1). L'élection eut lieu le 5 mars : la pluralité des suffrages fut pour l'Abbé et le scrutin des boules lui fut également favorable (2). C'était un beau succès et qui se distinguait fort de celui qu'avait remporté son immédiat prédécesseur, le grammairien Beauzée : celui-ci n'avait été élu, en 1772, qu'après plusieurs échecs et encore avait-il fallu que le roi eût cassé l'élection de Suard et celle de Delille, pour qu'on voulût enfin accueillir ce candidat malchanceux (3). Le fauteuil occupé par Barthélemy, le vingt-cinquième, n'avait pas encore été illustré par des écrivains de grand renom, mais on comptait parmi ceux qui l'avaient obtenu des esprits sérieux comme Patru, caustiques comme l'abbé Boileau, philosophes comme Duclos et, vingt-deux ans plus tard, ce même fauteuil devait être attribué au vicomte de Chateaubriand.

L'abbé Barthélemy, qui avait été accueilli de la plus flatteuse manière à l'Académie, eut quelques difficultés à s'y faire recevoir dans les formes consacrées; le Directeur de l'Académie, seul qualifié pour répondre au discours du récipiendaire, était alors le chevalier de Boufflers, lié dès longtemps avec l'Abbé; tous deux avaient ensemble, à Chanteloup, passé de longues journées, pendant l'exil des Choiseul; or, le chevalier était, en ce moment, retenu à Versailles par la session des Etats Généraux, auxquels il était député, et la cérémonie se trouva, pendant plusieurs mois, retardée de ce fait (4). Le 28 mai, estimant que ce retard, dû à des circonstances extraordinaires, ne devait pas priver l'Abbé du droit qu'il avait d'assister aux séances, l'Académie l'invita à venir prendre place; le 30 mai, l'Abbé répondit à cette invitation et participa aux travaux de la Compagnie, avant d'avoir été officiellement reçu, fait rare entre tous (5). La réception solennelle fut enfin fixée au 25 août, jour de la fête de Saint-Louis, l'une des grandes fêtes de l'Académie; le matin, une messe solennelle fut célébrée, comme chaque

(1) En 1755, l'Abbé s'élevait précisément contre les formalités inutiles dont la nécessité écartait des Académies maints esprits excellents. (*Lettre au comte de Caylus (11 novembre 1755).*

(2) *Registres de l'Académie française (5 mars 1789).*

(3) *Correspondance littéraire, juillet 1772.*

(4) La Harpe : *Correspondance littéraire (lettre 282).*

(5) *Registre des délibérations de l'Académie.*

année, en la chapelle de Saint-Louis, au Louvre, et les Académiciens y entendirent un sermon de M. l'abbé d'Aiguebelle; le soir, à la séance publique, l'Abbé prononça son discours. « Cette obligation paraît lui avoir coûté, » remarque un journaliste du temps (1). Nous n'avons pas de peine à le concevoir : le prédécesseur de Barthélemy n'était pas un de ces écrivains dont on pût dire beaucoup de bien, ni beaucoup de mal; physicien, grammairien, traducteur, il avait été médiocre en toutes matières et sa renommée lui venait plutôt des ouvrages qu'il avait réédités que des siens propres (2). L'Abbé eut tort peut-être de ne pas se dégager en la circonstance des habitudes reçues. Son âge, son nom, le succès de l'*Anacharsis* lui donnaient, j'imagine, le droit de renoncer à l'éloge de Nicolas Beauzée et d'aborder un sujet plus général et plus intéressant; c'était sans doute l'attente de tous : il n'y sut pas répondre. Sa plus grande erreur fut de chercher à relever par des métaphores la platitude de son sujet : c'est ainsi qu'il fit de M. Beauzée un explorateur : « La métaphysique de la grammaire offrait à ses regards une vaste région rarement fréquentée par les voyageurs, couverte en certains endroits de riches moissons, en d'autres, de roches escarpées ou de sombres forêts. M. Beauzée y fit un long séjour, le parcourant dans tous les sens, et en publia une description circonstanciée, sous le titre de *Grammaire Générale.* » La Harpe, que l'Abbé n'aimait pas, et qui le lui rendait bien, s'écrie à ce propos : « Que de grands mots déplacés et vides de sens! » Il est difficile de ne pas être de son avis. Dans le portrait moral que Barthélemy traça ensuite de son prédécesseur, il trouva mieux les termes qui convenaient, parce qu'il n'avait qu'à peindre les sentiments qu'il ressentait lui-même, et, sauf sur un point, peut-être avons-nous dans ce court paragraphe, le portrait de Barthélemy

---

(1) *Journal encyclopédiste, novembre 1789*, p. 429.

(2) Nicolas Beauzée, né à Verdun, en 1717, mourut à Paris, le 25 janvier 1789. Voici la liste de ses ouvrages d'après le *Journal historique et littéraire*, 1789, I, p. 394 : « *Grammaire générale ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage. — Traduction des histoires de Salluste. — Traduction de l'Optique de Newton. — Nouvelle édition de « De Imitatione Christi ». — Nouvelle édition du Dictionnaire des synonymes français*, par GIRARD. — *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion catholique. — Quelques articles de grammaire dans l'Encyclopédie.* »

autant que de Beauzée : « Sa supériorité lui donnait des droits à la modestie. La simplicité était dans ses manières, parce qu'elle était dans son cœur; comme il ne s'était point familiarisé avec les formes séduisantes de la société, on pouvait compter sur sa parole et sur ses actions. Doux, sensible, plus indulgent pour les autres que pour lui-même, il semblait ne suivre dans ses rapports avec eux que l'instinct de la bonté, dans tout ce qui lui était personnel que l'instinct de la vertu. » Par une transition trop habile pour être naturelle, Barthélemy fit alors un retour sur lui-même, sur ces soixante années d'études longues et pénibles qui, plus que son talent, lui avaient valu ce fauteuil; une nouvelle transition, qui tendait au pathétique (1), amena insensiblement les auditeurs à la seconde partie du discours : c'est un éloge des lettres, puis de l'Assemblée Constituante dont les députés « vont poser les fondements inébranlables de la félicité publique ». Tout cela était un peu décousu et assez fade; les meilleurs amis de l'Abbé ne pouvaient guère louer dans ce discours que la simplicité et l'élégance. La Harpe ne cacha pas que le discours de l'abbé Barthélemy, quoique assez médiocre, fut applaudi par bienveillance pour la personne et par respect pour l'âge du récipiendaire; et cette mauvaise langue de Meister se moqua nettement de l'embarras où l'Abbé avait dû se trouver pour découvrir un sujet (2).

La réponse du chevalier de Boufflers fut au contraire vivement goûtée. On y trouvait de l'esprit, non du meilleur toujours, de la finesse et un sentiment d'amitié qui charma. Ce ne fut qu'un éloge de Barthélemy, même dans le premier paragraphe, consacré à Beauzée, que l'orateur traita négli-

(1) « Ceux qui, désormais, entreront dans la carrière avec plus de zèle que de talent, apprendront, par mon exemple, que de grands efforts pourront un jour leur mériter une récompense qui honorera leur vieillesse et leur fera partager le surcroît de gloire qui doit infailliblement rejaillir sur les lettres. Les lettres et la gloire ! Puis-je, dans le sanctuaire où elles reçoivent le même encens, prononcer leurs noms sacrés, sans leur offrir un tribut d'admiration et de reconnaissance, sans publier les bienfaits qu'elles répandront encore sur le genre humain ! »

(2) « De l'éloge de M. Beauzée, l'orateur a passé plus ou moins adroitement à celui de l'Académie française et celle des Inscriptions, des corps littéraires en général, des bienfaits de l'imprimerie, du jour, enfin, où s'est levé un jour éternel dont l'éclat toujours plus vif pénétrera successivement tous les climats... Le discours de l'abbé Barthélemy n'a pas paru d'un grand effet. (*Correspondance littéraire, septembre 1789.*)

geamment d' « utile académicien (1) »; il rappela, en termes volontairement vagues et généraux, les travaux archéologiques et numismatiques du récipiendaire (2), sa longue vie consacrée à tirer de l'oubli les choses d'autrefois. De là, il était facile de passer à l'*Anacharsis* : dédaigneux de la simplicité, Boufflers s'en alla chercher fort loin une transition ingénieuse qui lui permît d'introduire un éloge élégant et éloquent de cette œuvre maintenant célèbre : « S'il s'agissait de prouver à l'homme combien sa main est faible contre la main du temps, il suffirait de promener ses regards sur chacune de ces contrées autrefois libres, où maintenant un esclave règne en despote (la Grèce)... Le voyageur qu'une curiosité audacieuse a conduit loin de sa patrie vers ces rivages désolés n'y retrouve pas même la nature... Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse, a rappelé sur ces côteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes moissons?... Tous les édifices sont relevés sur leurs fondements, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux... C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges; vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine... Vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs..., et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont aussi bien connus que votre *Anacharsis* nous les a fait connaître. »

Je ne serais pas loin de penser, avec le rédacteur de l'*Année Littéraire*, que c'était là un excès d'adulation : « La réponse de M. de Boufflers, note-t-il, répandait trop les fleurs

(1) « L'utile académicien que vous remplacez, Monsieur, n'a plus besoin d'éloges; le premier juge, en fait de monuments, vient de lui en élever un immortel. Tout ce que j'oserais dire après vous serait à peine entendu, et, quand vous avez fini de parler, c'est encore vous que l'on écoute. »

(2) Chose amusante, Boufflers n'avait guère lu son auteur. Au début même de la *Paléographie numismatique*, Barthélemy dit que les anciens ont connu la monnaie seulement et non les médailles, quelques exemples mis à part. Boufflers, au contraire, ne voit dans la numismatique que les médailles : « Vous vous êtes surtout consacré à la recherche et à la discussion des monuments de cet art inventé par le désir de se survivre, de cet art que les faibles mortels... ont inventé pour donner à la pensée la solidité de l'airain... pour éterniser le souvenir, trop prompt à s'effacer, des hommes illustres. »

qu'Anacharsis, en vrai disciple du Portique, sait qu'il ne faut que laisser tomber (1). » Pourtant, par mauvais goût, ou plutôt parce que l'*Anacharsis* excitait l'admiration universelle, on ne vit dans cette page qu'un juste hommage rendu au savant et à l'écrivain; les applaudissements furent unanimes. Les journalistes du temps nous en sont garants, ceux du moins qui rendirent compte de la séance, et ils furent peu nombreux. Les événements politiques tenaient alors trop de place dans la vie de chacun pour qu'on s'intéressât fort à des réceptions académiques (2), et c'était déjà un signe avant-coureur de l'indifférence qui devait, quatre ans plus tard, accueillir la disparition des Académies.

Cette indifférence n'échappait point aux gens de lettres et, s'il en faut croire Barthélemy, c'est sur elle qu'il avait compté le jour où il avait décidé de publier l'*Anacharsis* : « Je voulais qu'il se glissât en silence dans le monde; si, malgré la circonstance, il attirait l'attention, j'en serais plus flatté; si sa chute était prompte et rapide, je ménageais une excuse à mon amour-propre (3). »

Aussi bien, l'Abbé ne se sentait-il guère de sympathie pour les idées nouvelles qui menaçaient alors de ruiner tout l'édifice social. Ses relations avec les philosophes et les grands seigneurs, élégants doctrinaires, ne lui avaient pas fait perdre le robuste bon sens qui était une de ses meilleures qualités d'esprit; malgré l'amitié qu'il pouvait porter à M. Necker (4) et la joie avec laquelle il avait accueilli, je pense, son arrivée, puis son retour au pouvoir, sans doute était-il effrayé à la pensée du bouleversement qui se préparait. Parfois il réunissait chez lui quelques-uns de ses

---

(1) Meister, toujours caustique, écrit à ce sujet : « Beaucoup d'auditeurs se sont permis de croire que, dans tout l'ouvrage si délicieusement loué, l'on aurait peut-être de la peine à trouver autant de poésie, autant d'imagination qu'il y en a dans ce seul morceau. » (*Corr. litt., septembre 1789.*)

(2) Le *Moniteur* du 16 décembre 1789 s'en plaint assez vivement : « Il est peu d'élections qui aient été aussi universellement et aussi justement applaudies que celle de l'auteur d'*Anacharsis* et il n'y a guère, à notre connaissance, que deux ou trois journaux qui aient rendu compte des discours prononcés à cette occasion. »

(3) *Mémoires de l'abbé Barthélemy*, III[e] partie, *l'Anacharsis*.

(4) Il le connaissait depuis longtemps; M[me] du Deffand écrit le 16 juin 1775 à M[me] de Choiseul : « Je passai hier une soirée fort agréable entre l'Abbé et M. Necker; il plaît beaucoup à l'Abbé et l'Abbé lui plaît infiniment. »

parents, qui, « ardents, comme le sont presque tous les Provençaux, voyaient, dans un grand changement dans les lois du royaume, l'espoir d'un meilleur ordre de choses. » Mais l'Abbé, rendu plus prudent par l'âge, « ne cessait de tâcher de leur démontrer que nôtre nation était si fougueuse et si inconsidérée, qu'il était bien à craindre qu'elle ne donnât dans de dangereux écarts et ne provoquât, par son inquiétude et ses désirs violents d'amélioration, une extrême confusion dans l'état (1) ».

Au début pourtant, la Révolution fut douce au vieil érudit. Dans le clan des hommes qui étaient alors aux affaires, il comptait plus d'un ami; c'est ainsi que, l'abbé de l'Epée étant mort, Barthélemy fut, en 1790, nommé membre de la commission chargée de choisir un directeur pour l'établissement des sourds-muets; sans importance par lui-même, le fait montre le cas que l'on faisait de notre Abbé (2). Quelques mois plus tard, quand l'Académie des Inscriptions dut se faire représenter à la Commission des Monuments créée par la Constituante (3), on fit également appel à Barthélemy et, dès la première réunion, le 8 novembre, il en fut nommé vice-président; jusqu'en 1795, il en fit partie (4), et y défendit la cause de la modération : il était opposé, en particulier, à ce que l'on fît de Paris comme un asile de tous les objets d'art volés dans toute la France, et il demandait qu'on laissât les départements maîtres de leurs richesses artistiques; à cette époque de centralisation à outrance, il défendait l'idée régionaliste déjà. « Je pense qu'il est d'une mauvaise politique d'accumuler dans une seule ville tous les objets qui

---

(1) *Mémoires de F. Barthélemy*, p. 62. Dans l'*Anacharsis* déjà, Barthélemy avait, à plusieurs reprises, montré le danger qu'il y a à donner trop de pouvoir au peuple.

(2) *Lettre de Bailly* (*23 mars 1790*).

(3) Le 13 octobre 1790; — cette Commission fusionna, le 20 octobre 1792, avec celle qui avait été créée par l'Assemblée Législative. — Barthélemy faisait partie de la sous-commission chargée « des médailles antiques et modernes, des pierres gravées, des inscriptions, des statues, bustes, bas-reliefs, vases, poids et mesures antiques et du moyen âge, armes offensives et défensives, mausolées, tombeaux et tous les objets relatifs à l'antiquité et à l'histoire. » Il fut très assidu aux réunions jusqu'en mai 1792, mais semble n'avoir eu qu'une influence minime. (Cf. TUETEY : *Procès-verbaux de la Commission des Monuments, passim.*) Un des rapports présentés par Barthélemy a été conservé dans les *Œuvres diverses*, II, 168.

(4) Plusieurs fois remaniée, cette création de la Constituante finit par porter en 1795 le nom de « Commission temporaire des Arts ».

peuvent servir à l'instruction ou exciter la curiosité. En dépouiller les provinces, ce serait refroidir leur zèle. » Formé par les leçons des érudits de Marseille et d'Aix, il savait, mieux que quiconque, les trésors de science qui se cachent à l'ombre d'un musée de province, et, membre d'une Académie provençale (1), il était tout désigné pour prendre la défense de ces centres artistiques et intellectuels, ignorés du pouvoir central, mais vivaces pourtant.

Aussi bien, malgré son âge et son nom, l'Abbé ne se contentait-il pas de siéger çà et là dans une commission : il assistait toujours régulièrement aux réunions de l'Académie des Inscriptions (2), à laquelle il avait, dans son discours de réception, rendu un délicat hommage (3). Depuis longtemps, malgré le règlement, il n'avait rien communiqué de quelque importance; il voulut, avant de mourir, donner un dernier témoignage de respect à l'Académie et d'affection à ses collègues. Vers 1788, M. de Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, toujours intéressé par tout ce qui touchait aux choses anciennes, fit l'achat d'une inscription parfaitement conservée; il en envoya une copie à l'abbé Barthélemy, son ami et son maître (4), ne doutant pas qu'il fût, plus que tout autre, capable d'en donner une entière et définitive explication. Le 14 novembre 1788, nous apprend *la Gazette de France*, l'Abbé communiqua aux Académiciens les résultats d'un premier examen, examen incomplet d'ailleurs, et rendu difficile par les erreurs de transcription du copiste. L'inscrip-

(1) Il avait été, en juin 1789, nommé membre de l'Académie de Marseille. La lettre qu'il écrivit à ses collègues, pour les remercier de ce témoignage de sympathie, est conservée dans les archives de l'Académie et a été publiée par Dassy dans son *Histoire de l'Académie de Marseille* : « L'Académie, en m'associant à sa gloire, a couronné son élève. C'est elle qui fixa mes premiers regards. Je fus lié de bonne heure à MM. de la Visclède, Cary et plusieurs de leurs confrères. Leurs conseils, leur amitié et leurs succès m'inspirèrent pour les lettres une passion qui a fait le bonheur de ma vie. Ils m'avaient donné des espérances que vous réalisez aujourd'hui et vous avez mis dans le bienfait une grâce qui en augmente le prix. » (*Lettre du 5 juillet 1789.*)

(2) Les mardis et vendredis de chaque semaine, de 3 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

(3) Il salue, dans ce discours, « une autre compagnie savante où la confiance et l'union règnent au milieu des plus profondes connaissances ». « Je ne sais, dit-il, quel motif m'attire le plus, si c'est celui d'écouter mes maîtres ou de voir mes amis. »

(4) Dans sa notice sur Choiseul-Gouffier (*Mém. de l'Ac. des Ins.*), Dacier le rappelle rapidement : « Guidé par les conseils, éclairé par les leçons du célèbre abbé Barthélemy. » Gouffier, de son côté, au t. II du *Voyage pittoresque* (p. 208), dit l'intérêt que Barthélemy prit à ses études.

tion paraissait du plus haut intérêt et Barthélemy en entreprit avec joie une étude précise, quand Choiseul-Gouffier, ayant fait transporter le marbre à Paris, eut donné l'ordre de le placer au pied même de l'escalier du Cabinet des Médailles (1). On suivit ses recherches avec curiosité, même dans le public simplement curieux des choses de l'histoire et de l'esprit, et Meister ne dédaigna point d'y faire une allusion en annonçant, un jour de 1790, que « l'illustre académicien ne tarderait pas à déterminer l'objet de l'inscription ». Le 27 juillet 1791, en effet, Barthélemy donna lecture de sa « *Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens* (2) ». Il laissait délibérément de côté tout ce qui touchait au bas-relief pour s'en tenir à l'inscription elle-même et de cette inscription, dont il donnait ligne par ligne la traduction littérale, il faisait sortir une étude rapide, mais complète, de l'administration du théorique à Athènes; il indiquait quels étaient les officiers chargés des dépenses (3), fixait leurs attributions, traçant la voie que Boeck devait définitivement ouvrir avec son *Economie Politique des Athéniens*. Sans doute peut-on relever des erreurs dans ce mémoire et, en particulier, une inadvertance grave qui fait faire à Barthélemy un contre sens à chacune des phrases de l'inscription (4); c'est, malgré tout, une œuvre de tout premier plan, « l'un des plus beaux monuments de sa gloire littéraire », à en croire Mionnet, son successeur au Cabinet des Médailles (5). Non content d'élucider dans l'en-

(1) Les archives du Cabinet des Médailles possèdent une copie du reçu qui fut alors remis à M. de Choiseul-Gouffier. « Je certifie que le bloc de marbre déposé au pied de l'escalier du Cabinet des Médailles du Roi, présentant un bas-relief et une inscription qui commence par le mot Ἀθηναῖοι et finit par celui-ci συμπανο... ne fait pas partie des antiques du Roy et qu'il appartient à M. de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, qui l'a confié à M. l'abbé Barthélemy, garde dudit Cabinet. Signé : d'Ormesson.

(2) Publiée séparément en 1792 avec dédicace à Choiseul-Gouffier. (*Mémoires de l'Académie*, XLVIII, p. 337, *Corpus, Ins. graecarum*, I, 188.)

(3) « L'inscription contient l'état des sommes que les trésoriers d'une caisse particulière, nommés hellénotames, ont remises en grande partie aux officiers du théorique chargés de fournir pendant une année entière aux frais des cérémonies religieuses. »

(4) A chaque phrase revient dans l'inscription l'expression : ἡλλενοταμίαις παρεδόθη ». L'Abbé traduit toujours « il a été remis *par* les hellénotames » au lieu de « il a été remis aux hellénotames ». A la ligne 5, on lit : « Ἀθλοθέταις παρεδόθη » (il a été remis aux athlothètes). L'Abbé essaya de justifier cette différence dans sa traduction : « Elle vient, dit-il, de ce que les hellénotames étaient chargés d'une caisse et que les athlothètes ne l'étaient pas. »

(5) *Poids des médailles grecques*, int., p. 2.

semble le texte de l'inscription, Barthélemy fit suivre sa dissertation de plusieurs notes dont deux au moins sont remarquables : dans l'une il fixa l'ordre des mois athéniens, source d'infinies controverses depuis deux siècles (1); dans l'autre, il évalua la hausse subie par les denrées depuis Solon jusqu'en 325 environ avant notre ère, étude dont Boeck adopta plus tard les conclusions. Ce qui faisait, à cette date, l'intérêt de la dissertation de Barthélemy, c'en était la nouveauté : le premier, l'Abbé essayait de traiter scientifiquement et raisonnablement les questions touchant à l'économie des anciens. Avant lui, ce n'avaient été qu'impossibles hypothèses ou corrections de textes invraisemblables, qui devaient plus tard soulever l'indignation de Boeck (2). Maintenant on avait un guide, un modèle; c'était une nouvelle science qui venait d'être créée et presque définitivement mise au point.

Les événements étaient peu propices à la publication des ouvrages savants; le *Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions* semblait arrêté pour toujours au tome XLIV. Les mémoires accumulés depuis plusieurs années (3) ne devaient pas permettre à l'Abbé de voir sa dissertation publiée avant longtemps; aussi crut-il préférable d'assumer les frais de l'édition et de la donner séparément au grand public : elle parut en 1792.

A cette époque déjà, la vie se faisait difficile pour l'abbé Barthélemy; familier des plus nobles maisons quelques années auparavant, il ne pouvait guère ne pas passer pour un aristocrate. En 1792, son neveu, François Barthélemy, faillit le jeter dans la pire des situations : ambassadeur du roi en Suisse, il estimait qu'il était de son devoir d'émigrer; mais il aurait irrémédiablement compromis, et peut-être perdu, le vénérable Abbé, à qui l'on n'eût pas manqué de faire subir le châtiment de ce crime envers la Révolution

(1) Puanepsion était-il le 4e ou le 5e mois de l'année? Scaliger tenait pour la première opinion, mais Corsini, le maître de la chronologie, était d'un avis contraire. Barthélemy montra par l'inscription que Scaliger avait raison.

(2) A chaque instant il s'écrie à propos de telle ou telle explication d'un Petit, ou d'un Saumaise : « C'est une infamie ! »

(3) Les t. XLV et XLVI, parus en 1793, contiennent les mémoires lus à l'Académie de 1780 à 1784; le t. XLVII fut publié en 1809.

triomphante. Barthélemy lui-même insista en plusieurs lettres pour que son neveu continuât ses fonctions, et le danger se trouva momentanément écarté (1), mais non pour longtemps : en août 1793, l'Abbé vit supprimer les deux Académies auxquelles il appartenait. Par affection, et peut-être aussi par esprit de résistance contre une décision qu'il déplorait, il tint à marquer jusqu'à la fin que nul n'était, plus que lui, attaché à ces académies et nul ne fut plus assidu aux réunions (2).

Les conséquences de cette attitude et des conversations peut-être imprudentes qu'il avait tenues ne tardèrent pas à se manifester. Vers le 15 août (3), un des commis de la Bibliothèque, le sieur Duby, dénonça l'Abbé et ses collaborateurs comme coupables du crime d'aristocratie. La dénonciation parvint jusqu'au Comité de Sûreté Générale et de Surveillance de la Convention Nationale, qui décida de retirer leurs fonctions à tous les employés de la Bibliothèque, Duby excepté; on voulait qu'il n'y eût à ce poste que des hommes sûrs et dévoués à la Révolution, car, dit le procès-verbal officiel, « les relations des savants étrangers avec les employés de la Bibliothèque Nationale recommandaient impérieusement de n'y placer que des patriotes prononcés, qui ne laisseraient plus de doute dans l'esprit des étrangers sur le véritable esprit national ».

Destitué, l'Abbé fut bientôt conduit en prison aux Madelonnettes, avec son neveu de Courcay. L'emprisonnement ne dura guère que seize heures (4) ; grâce aux démarches de

---

(1) *Mémoires de F. Barthélemy*, p. 81. F. Barthélemy insiste longuement sur ce fait, non fâché, je pense, d'avoir une excuse pour ses variations politiques; un peu plus loin (*p. 124*), il explique de la même façon sa soumission à la Convention : « Je l'ai déjà dit; mon oncle avait été pour moi plus qu'un père... Je n'ai pu lui donner une preuve plus sensible de ma reconnaissance et de mon obéissance qu'en consentant, pour son intérêt, à servir le nouvel ordre de choses qui s'était établi en France. »

(2) Depuis avril 1793, il n'avait manqué à aucune des séances de l'Académie Française, ou peu s'en faut; huit jours avant la suppression, il s'était encore rendu au palais de l'Institut. (*Rég. de l'Académie.*)

(3) Le 30 août, d'après le duc de Nivernais, qui, dans son éloge de Barthélemy, s'arrête assez longtemps sur les épisodes de la vie de l'Abbé à cette époque. Mais la délibération du Comité de Sûreté Générale, touchant la dénonciation de Duby, est du 16 août. La copie du document original (collection Fillion) est conservée aux archives du Cabinet des Médailles.

(4) Dans le XI[e] appendice aux lettres de Barthélemy à Caylus, Séryès rapporte quelques anecdotes sur la vie de Barthélemy pendant la Révolution, et en particulier sur son emprisonnement. C'est à Courtois, alors représentant

Mme de Choiseul, le Comité, mieux éclairé, revint sur sa décision en ce qui concernait l'Abbé, et, le même soir, vers onze heures, alors qu'il reposait déjà dans sa prison, il fut réveillé par le geôlier, porteur d'un ordre de mise en liberté; il ne garda de cette journée qu'un très vif ressentiment contre la République (1) et une infinie reconnaissance à ses compagnons d'infortune, qui lui avaient témoigné de mille manières leur respect et leur admiration (2). Sa mise en liberté n'impliquait point d'ailleurs qu'on eût l'intention de lui rendre sa place. Un bibliothécaire par intérim, Coeculhe (3), reçut de l'abbé de Courcay les clefs du Cabinet des Médailles, le 4 septembre, au surlendemain de la détention dont avait été victime Barthélemy, et il semblait à celui-ci qu'il n'avait plus qu'à attendre la mort dans la solitude et la pauvreté, sinon le dénuement. Son neveu, emprisonné en même temps que lui, était toujours aux Madelonnettes; la vie était des plus difficiles pour le vieillard. Peu à peu, il se défaisait de tout ce qu'il pouvait vendre : au temps de son opulence, il avait constitué chez lui une fort riche bibliothèque et y avait accumulé les belles éditions et les belles reliures, seul luxe permis, selon lui, à un homme de lettres. Volume par volume, il se défit de tous les livres qui purent trouver acheteur, et c'en était la moindre partie, car les ouvrages sur l'antiquité n'intéressaient guère ceux qui avaient alors assez de fortune pour acquérir des livres : tout le fonds de littérature française disparut (4). L'Abbé

---

du peuple, que l'Abbé dut son élargissement. Les débats durèrent près d'une heure. Dans ses *Mémoires*, Barthélemy ne cite point son bienfaiteur, de peur, je pense, de le compromettre.

(1) « Il se fit alors en lui un changement remarquable, écrit Sainte-Croix... Il s'indignait contre le genre humain et lui prodiguait les épithètes inspirées par cette misanthropie qu'il est malheureusement si facile d'absoudre. Dans ses accès d'humeur, il disait que la Révolution était mal nommée et qu'il fallait l'appeler une révélation. » (*Mag. encycl.*, 1795, II, 91.)

(2) Le concierge de la prison, Vaubertrand, avait eu pour lui « des attentions touchantes ». (NIVERNAIS, *op. cit.*)

(3) Reçu conservé aux Archives du Cabinet des Médailles : « Je reconnais que le citoyen Barthélemy Courcay m'a remis les clefs du Cabinet des Médailles, en présence du citoyen Sadous, officier de paix, porteur d'ordre, d'après les intentions du ministre de l'Intérieur, manifestées par la lettre en date du mardi 3 du courant. A Paris, le mercredi 4, 9 heures du matin... *Signé :* Coeculhe, bibliothécaire par intérim. »

(4) Voir notice sur Barthélemy, en tête du *Catalogue de sa Bibliothèque* : « Il vendait une partie de ses livres pour exister; si l'on observe que la classe de la littérature française est si peu considérable dans une aussi belle

passa ainsi plus d'un mois; le 12 octobre enfin, à sa grande stupéfaction, il vit entrer chez lui Paré, ministre de l'Intérieur, qui venait lui annoncer sa nomination aux fonctions de garde de la Bibliothèque Nationale. C'était pour l'Abbé le salut (1); mais il crut devoir refuser, car, chaque jour, ses forces diminuaient et il était trop sage pour assumer une charge qu'il savait ne pas pouvoir remplir; il obtint du moins d'être maintenu dans ses fonctions de garde des médailles et rentra dans son Cabinet pour ne le plus quitter jusqu'à ses derniers jours; trois mois plus tard, son neveu, Barthélemy de Courcay, lui fut enfin rendu. Le travail ne manquait pas pour deux savants : depuis le début de la Révolution, le Cabinet s'était considérablement enrichi (2). De partout, il était venu des pièces importantes, de Saint-Denis, de la Sainte-Chapelle, des collections particulières du Roi et surtout du cabinet de Sainte-Geneviève, réuni, par ordre administratif, au Cabinet du Roi; le transfert de cette dernière collection avait eu lieu le 5 juin 1793 (3). Malgré le peu de goût qu'avait l'Abbé pour ces monnaies qu'il devait à des spoliations et non plus à de longues et délicates négociations, il fallait pourtant en prendre livraison et les vérifier, d'autant que le gouvernement l'exigeait parfois. Comme on le pense bien, c'est l'abbé de Courcay qui assumait presque toutes les charges du Cabinet et c'est à lui que l'on s'adressait de plus en plus, comme au véritable garde des collec-

---

bibliothèque, on n'accusera que le malheur des circonstances, qui avaient réduit à une grande détresse cet homme illustre, l'honneur de son pays et l'objet de la vénération des étrangers. »

(1) Paré lui remit à cette occasion une lettre conçue dans les termes les plus élogieux pour lui; l'Abbé l'a reproduite dans ses *Mémoires*. — Déjà, en 1789, Louis XVI qui venait de lire l'*Anacharsis*, selon Sainte-Croix, ou qui, du moins, en avait entendu dire du bien, offrit à Barthélemy la direction générale de la Bibliothèque. L'Abbé avait refusé « en motivant son refus sur ce qu'accoutumé à des travaux littéraires, il ne pouvait plus s'occuper des affaires minutieuses d'une bibliothèque. » (*Mag. Encycl.*, 1795, II, 84.) En réalité, Barthélemy refusa surtout, parce qu'il comprit les raisons qui lui valaient cette offre avantageuse : on voulait, par son intermédiaire, assurer pour plus tard cette charge au président d'Ormesson; il fut vexé.

(2) « Barthélemy assista passivement aux enrichissements extraordinaires et malhonnêtes que la Révolution déversait chaque jour au Cabinet des Médailles. (Babelon : *Traité des Médailles*, I, 189.)

(3) « L'abbaye possédait 842 médailles d'or, 1.625 médailles d'argent et d'autres en cuivre, formant un total de 17.000 pièces. » (*Histoire de Paris. Les anciennes Bibliothèques*, par Franklin, I, 86.)

tions (1). En 1793, l'abbé Barthélemy demanda la création d'un nouveau poste au Cabinet des Médailles. Depuis que les élèves de l'Ecole Normale avaient, tous les jours et à toutes les heures, accès à la Bibliothèque Nationale, la surveillance était plus difficile et l'assiduité plus grande nécessairement. L'Abbé prit sur lui de s'associer le citoyen Mionnet, qui lui avait été recommandé par le représentant du peuple Mathieu (2). Cette collaboration était d'autant plus indispensable que, repris d'un beau zèle pour la science des médailles, Barthélemy s'était remis, une fois de plus, à la préparation du grand ouvrage qui devait faire connaître à tous les richesses du Cabinet (3) et les principes de la numismatique. Depuis la fin de l'an I, il avait, pour celui-ci, abandonné tout autre travail. En 1792, pour charmer ses loisirs, il avait rédigé des *Mémoires* sur sa vie et commencé à écrire ses *Mémoires Littéraires*, mais il s'en était tenu à un seul chapitre sur l'*Anacharsis*, par modestie peut-être et aussi, je pense, par le sentiment que la publication du Cabinet ferait plus pour sa gloire. Dans une fort belle lettre à Sainte-Croix (4), il annonça la détermination qu'il avait prise de ne plus songer désormais qu'aux médailles : « Il faut se faire des illusions, écrit-il le 26 prairial, an I; c'en est une pour moi de continuer ma paléographie; c'est une diversion pour mes infirmités et pour mes peines. Il y a longtemps que j'ai jeté sur le papier quelques légères réflexions sur ce que j'ai fait,

---

(1) Parfois, au bas des pièces, on trouve les signatures suivantes : « Le citoyen Barthélemy, oncle; le citoyen Barthélemy, neveu. » Se rappelant sans doute son séjour aux Madelonnettes, l'abbé de Courcay montrait alors des sentiments révolutionnaires propres à éloigner de lui tous nouveaux soupçons « *d'aristocratie* ». En 1794, il communiqua aux membres de la Convention une médaille du XVI[e] siècle attestant des sentiments républicains. « Dans ce précieux monument, dit-il, (quelques fortes têtes) ont prononcé leur vœu pour la destruction de la tyrannie; la Convention Nationale l'a accompli. » (*Moniteur*, 2 avril 1794.)

(2) *Archives du Cabinet*, pluviôse an III. Brouillon du rapport de Barthélemy : « Aux citoyens composant le Comité d'Instruction Publique. »

(3) Dans le brouillon de rapport cité ci-dessus, Barthélemy indique très nettement cette intention : « Ce n'est que dans le silence du Cabinet que je puis m'en occuper (des devoirs les plus importants de sa charge). C'est là que je me livre au déchiffrement des médailles, aux pénibles recherches qu'elles nécessitent, aux explications qui doivent un jour accompagner la publication de ce précieux dépôt, lorsque des circonstances plus heureuses permettront d'en faire jouir l'Europe savante. »

(4) Rapportée en partie dans l'éloge de Barthélemy par Sainte-Croix, *déjà cité*. (Conservée à la *Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f. 501, f° 76.)

mais bien superficiellement, car je m'aperçus bientôt que je méritais pas (*sic*) de m'occuper de moi. Je ne sais même si je n'ai pas brûlé ce faible essai (1). La seule chose que je regretterai en mourant, c'est de ne pas terminer mes travaux sur les anciennes médailles, car la carrière est immense et bien peu de gens auraient la patience de m'y suivre. Cependant, je continue, parce qu'il faut remplir les longues et éternelles heures de la journée. Elles me paraissaient très courtes avec de la jeunesse et de la santé. Maintenant, elles ont quelquefois le poids d'une journée ou d'un siècle. » Malgré son désir, Barthélemy n'eut pas la joie d'achever son ouvrage. A sa mort, il ne devait laisser que des notes et quelques développements mal reliés les uns aux autres. De ces notes, les unes furent publiées dans les *Mémoires de l'Académie*, en 1809, les autres trouvèrent place dans le deuxième tome des *Œuvres Diverses*, éditées par Sainte-Croix; il en est qui se rapportent au Cabinet des Médailles en particulier; mais la plupart ont trait à la paléographie numismatique; groupées et mises en ordre, elles devaient, dans la pensée de Barthélemy, former plus tard un *Traité Général des Médailles;* la publication même du Cabinet était œuvre si coûteuse qu'il ne lui apparaissait guère possible de la réaliser immédiatement, en raison des circonstances (2),

La paléographie numismatique n'avait jamais cessé de faire l'objet des études de Barthélemy. Pendant longtemps, nous l'avons vu, après son mémoire de 1750, il avait laissé attendre à ses collègues la suite de son travail, mais, en 1784, il leur en avait lu une seconde partie; c'est ce Mémoire de 1784, enrichi de notes diverses, trouvées dans les papiers de l'Abbé, que l'éditeur des *Mémoires de*

(1) A ce sujet, Sainte-Croix adressa d'amicaux reproches à l'Abbé : « Je fus terriblement fâché que vous eussiez abandonné le projet de vos mémoires littéraires, pour éviter de parler de vous. Le degré d'utilité qu'ils auraient devrait néanmoins l'emporter sur votre modestie; vous y auriez exposé les progrès des lettres et les moyens qu'il reste pour les avancer. » (*Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f., 501, f° 63.)

(2) Déjà, dans un rapport adressé à l'Assemblée Constituante, Barthélemy « ne dissimule point que la gravure et l'impression de la collection entière exigerait une dépense très considérable; mais l'ouvrage, par le seul mérite des planches, aurait beaucoup de succès, et la dépense, répartie en un grand nombre d'années, serait tôt ou tard compensée par le nombre des exemplaires qui passeraient dans les pays étrangers. » (*Œuvres diverses de Barthélemy*, II, 284.)

l'Académie publia en 1809. Il y a là une étude générale et un essai de classification des médailles de la Grande Grèce et de la Sicile uniquement, mais les réflexions dont il les fait précéder, sur l'époque où l'on commença à frapper des médailles et celle où l'on renonça à l'aire en creux, ses remarques sur les différents types de lettres et d'inscriptions, tout cela est d'une grande portée générale; l'Abbé y montre que les aires en creux ont disparu vers 370 avant Jésus-Christ, et, par l'examen des divers types d'aires en creux, il « découvre les moyens qu'imaginèrent les ouvriers pour remplir le même objet », c'est-à-dire pour retenir le flan; il discute les diverses opinions des anciens sur l'invention de la monnaie gravée et réagit contre les théories de ceux qui voulaient faire remonter cette invention jusqu'à une date trop reculée. L'usage des types sur la monnaie ne saurait, selon lui, remonter aux siècles héroïques et il le fixe au milieu du VIII^e^ siècle au plus tôt. Il pose aussi certaines règles permettant de dater approximativement une médaille d'après la forme des lettres et il établit, pour cela, une sorte d'alphabet chronologique des inscriptions numismatiques. Non content de ces indications très générales, l'Abbé avait l'intention de rédiger quelques chapitres sur les divers caractères qui distinguent chacune des grandes classes de médailles antiques. Certains d'entre eux, retrouvés dans ses notes, ont été réunis par Sainte-Croix dans les *Œuvres Diverses* (1); ils se rapportent aux médailles des rois grecs et, dans l'œuvre définitive, auraient trouvé leur place à la suite du développement sur l'histoire des médailles dans l'antiquité. L'Abbé, après avoir déterminé quelles sont les médailles dites « des Rois Grecs », traite successivement du métal dans lequel on les frappait, des langues qu'on employait dans les inscriptions, des titres d'honneur enfin et des surnoms qu'on y trouve. C'est un « véritable traité élémentaire » des médailles des rois grecs.

Bientôt après avoir entrepris ce long ouvrage, Barthélemy fut empêché d'en poursuivre la rédaction par une sorte

(1) Chose curieuse, Sainte-Croix ne dit rien du mémoire de 1784, ni des notes publiées, au 47^e^ volume, des *Mémoires de l'Académie*, par DACIER, alors secrétaire perpétuel.

d'affaiblissement physique qui l'écartait de tout travail. Les fatigues de nerfs, dont il se plaignait depuis trente ans, l'assaillaient avec plus de force, maintenant qu'il était miné par l'âge et les soucis. Aussi bien, n'avait-il plus rien à craindre pour lui-même; la Révolution semblait vouloir réparer les torts pécuniaires qu'elle lui avait causés, et, le 27 germinal de l'an III (1), en même temps qu'un certain nombre d'hommes de lettres, il reçut du gouvernement une somme de trois mille livres. Mais les années terribles qui venaient de s'écouler avaient brisé son corps et son esprit. Il pouvait cependant se rendre encore assez souvent à l'hôtel de M^me^ de Choiseul : un soir de floréal de l'an III, sortant de chez elle, il fut saisi par le froid; dans la nuit, une faiblesse le surprit, qui ne lui laissa pas le temps de tirer sa sonnette; le lendemain matin, son domestique le trouva sans connaissance, les pieds dans le lit et la tête sur le parquet (2); l'Abbé ne devait plus se relever. Cinq jours après (le 30 avril 1795), il s'éteignit doucement, tandis qu'il lisait une ode d'Horace (3), si doucement, qu'on le crut d'abord endormi. « Ceux qui l'entouraient... ne perdirent cette douce illusion qu'au bout de deux heures, où ils s'aperçurent qu'ils n'entendaient plus sa respiration. »

Cinq jours après, Dussaulx, un de ses amis et son ancien collègue à l'Académie des Inscriptions, parla de lui, en termes émus, devant la Convention Nationale. Non sans quelque pompe, il rappela « les rares qualités de ce Nestor de la littérature française » et célébra surtout la constance philosophique dont avait fait preuve l'Abbé, pendant les dures années de la Révolution (4). Dès le milieu de 1795, parurent à la fois

(1) Décret proposé par Daunou au Comité d'Instruction Publique. (Réimpression du *Moniteur*, t. XXIV, p. 231.) Trois cent soixante mille francs furent ainsi distribués.

(2) DESESSART : *Siècles littéraires de la France*, article « Barthélemy ».

(3) Cf. *Lettre de Fauris de Saint-Vincens à Sainte-Croix* (*13 août 1795*) : « Je ne saurais vous exprimer combien j'ai été touché de la mort de mon ami Barthélemy. J'ai vu avec peine que cet homme d'un esprit si juste et si solide n'a rien trouvé de mieux à faire que d'employer ses dernières pensées à la lecture d'Horace. » *Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f., 501, f° 91.

(4) *Moniteur*, XXV, 391 (réimpression). Voici le passage le plus intéressant, de ce point de vue : « Il devint subitement pauvre, après avoir été comblé des faveurs de la fortune dont il se défiait et qui l'était venu chercher à son insu; son caractère, loin d'y perdre, acquit de nouveaux moyens de se développer sous un autre aspect, et il prouva que l'indigence dignement supportée n'est pas moins honorable que la richesse bienfaisante... J'ai dit qu'il avait

deux éloges de Barthélemy, l'un par Louis Mancini, duc de Nivernais, l'autre par M. de Sainte-Croix; celui de Nivernais, intéressant par les détails qu'il renferme sur la vie de Barthélemy, est trop succinct pour tout ce qui touche à l'œuvre littéraire; le second, rédigé par un confrère de l'Abbé à l'Académie des Inscriptions, est plus exact et plus complet sur ce dernier point (1). Deux autres éloges encore, devaient être publiés presque à la même date, ceux de Millin (2) et de Lalande; tous deux sont d'ailleurs fort superficiels (3); en 1806, le 13 août, à la séance publique de la 2e classe de l'Institut, M. de Boufflers prononça enfin de façon officielle un éloge historique de l'Abbé et, en 1809, au tome XLVII du *Recueil de l'Académie des Inscriptions*, Dacier inséra une courte notice sur son ancien collègue. A Marseille, on n'oubliait pas non plus le célèbre archéologue; en 1827, l'éloge de l'Abbé fut mis au concours par l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. Mais, trois années durant, aucun des travaux présentés ne parut mériter le prix. L'un des candidats malheureux fit, en mars 1830, imprimer son œuvre dans *la Revue de Paris*, un autre, Duquesnoy, la publia à Marseille au cours de la même année.

été riche; n'oublions pas que ce ne fut qu'au profit des infortunés : d'ailleurs il adopta tous les enfants de sa nombreuse famille; la République y a gagné de bons citoyens, qui la servent aujourd'hui de la manière la plus éclatante. Barthélemy entrevoit le terme de sa carrière; épuisé par de longs travaux, courbé sous le fardeau des ans, toute sa sensibilité se réveille au bruit de vos justes décrets, surtout quand il apprit que vous songiez à réparer, autant qu'il est en vous, les malheurs inouïs de tant de milliers d'hommes innocents... Alors, levant les mains au ciel : « Gloire à Dieu, s'écria-t-il, honneur à la Convention Nationale ! J'ai assez vécu. » F. Barthélemy, dans ses *Mémoires* (éd. DAMPIERRE, p. 124), rectifie ainsi cette affirmation : « Mon oncle n'a jamais proféré cette exclamation, ni conçu le sentiment qui l'aurait dictée. La Révolution qui l'avait privé de presque tous ses amis et de sa fortune, la Convention Nationale qui s'était couverte de tant de crimes, lui étaient en horreur. » On ne sait où fut inhumé Barthélemy; — peut-être au couvent des Madelonnettes, me suggère M. le marquis de Barthélemy.

(1) En tête des *Œuvres diverses* de Barthélemy, Sainte-Croix plaça une rédaction nouvelle et toute différente de son éloge. A ce propos, la duchesse de Choiseul lui écrivit en termes touchants : « Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir fait pleurer. Permettez-moi de ne vous remercier que de m'avoir fait pleurer; vous en ferez pleurer bien d'autres et les larmes que vous ferez répandre honoreront également votre cœur, votre plume et celui sur qui vous les ferez verser... *Signé :* la Veuve d'Étienne Choiseul, l'amie de J.-J. Barthélemy. » (*Bibliothèque nationale*, Mss., N. a. f., 501, f° 87.)

(2) Nommé, en 1795, à la conservation du Cabinet des Médailles, avec Barthélemy de Courcay.

(3) VILLENAVE : Introduction de l'édition des *Œuvres complètes de Barthélemy*.

*
* *

Telle fut la vie de l'abbé Barthélemy : aux prises avec les pires difficultés ou comblé de la fortune, il se montra toujours calme et mesuré. De très haute taille (1), bien proportionné, sa physionomie reflétait la finesse et l'extrême bonté qui le faisait aimer de tous; le buste qu'en a sculpté Houdon et qui orne une des salles du Cabinet des Médailles, dominant le bureau même qui fut celui de l'Abbé, nous fait un peu songer à celui de Voltaire, mais d'un Voltaire plus étoffé, chez qui l'ironie serait comme ouatée par la bienveillance.

De Voltaire, aussi bien, l'Abbé avait quelques traits de caractère, et l'influence qu'à distance le redoutable patriarche de Ferney dut exercer sur l'excellent numismate ne laissa pas d'accentuer cette ressemblance. Au cours de cinquante années de vie mondaine, dans une société à la fois élégante et sceptique, l'Abbé avait perdu sans peine les bribes de croyance religieuse qu'il avait apportées de Marseille. Ses ouvrages ne nous donnent guère de renseignements sur ce point, mais sa correspondance nous laisse voir que, pour lui, les dogmes enseignés au séminaire ne sont plus guère que matière à plaisanterie (2) ; il tient volontiers les moines pour des ignorants (3), les théologiens pour des radoteurs (4), les prédicateurs pour d'ennuyeux importuns (5), et, avec une insistance amusante, mais peu respectueuse, il s'obstine à mêler, dans une anecdote, les ânes et les chanoines (6). Sans doute n'y a-t-il rien de bien méchant sous sa plume; il était trop fin pour goûter les grossièretés, trop ami du repos pour dire toute sa pensée, trop optimiste aussi pour s'indigner beaucoup; il prenait facilement son parti de ce qui pouvait le

(1) Dans ses lettres, M^me^ du Deffand l'appelle sans cesse : « Mon grand Abbé, mon grand Capitaine. » Cf. le 5 juin 1767 à M^me^ de Choiseul : « Je sais bien que l'Abbé est une espèce de patagon; ce géant, etc. »

(2) *Lettres à M^me^ du Deffand, passim*, en particulier (*16 juillet 1769, 15 mai 1770*).

(3) *Id.* (*26 mai 1769*). Cf. *Instructions à M. Houel. Œuvres diverses*, II, 239.

(4) *Traité de Morale*, 1^re^ partie.

(5) *A M^me^ du Deffand, lettre du 2 février 1771.*

(6) *Lettres du 13 et du 15 avril 1769, à M^me^ du Deffand.*

choquer et préférait voir dans ses contemporains des qualités plus que des vices; il était persuadé d'ailleurs, avec Rousseau, que l'homme est bon et qu'il est facile de découvrir en lui des vertus cachées « aux esprits chagrins, qui ne trouvent rien de pur et d'innocent parmi les hommes (1) ». Il avait confiance aussi dans l'avenir, et, comme les hommes de son temps, il s'était fait du progrès de l'humanité une sorte de religion. Pendant les dernières années de sa vie pourtant, battu par la tourmente, la mélancolie avait peu à peu remplacé en lui cet optimisme foncier (2), et ses *Mémoires* nous le montrent comme désorienté devant les conséquences mêmes des théories philosophiques qui avaient longtemps été les siennes. Porté à une ironie sans âpreté (3), familier avec un certain humour parfois pénible, parce que trop soutenu, il était assez piquant dans ses jugements, sans jamais aller pourtant jusqu'à la méchanceté, car il était profondément bon et il aimait la paix pour les autres autant que pour lui : il avait une vive aversion pour tout ce qui pouvait susciter des brouilles ou des inimitiés : que M^me^ de Choiseul veuille rompre avec Voltaire (4), que M^me^ du Deffand se querelle avec la duchesse (5), que Choiseul-Gouffier s'attire les ressentiments de M. d'Auville (6), c'est toujours l'Abbé qui se charge de tout aplanir ou de prévenir les dissensions. A ce goût pour la concorde, se joignait chez lui une vive sensibilité qui le portait à aimer jusqu'à en souffrir (7). Dévoué à tous, toujours prêt à rendre service à qui l'en priait, il ne comptait guère parmi ses collègues que des amis et des obligés. Prudent d'ailleurs, enclin à se replier sur lui-même, dès qu'un

---

(1) *Anacharsis*, chapitre LXV. Nous trouvons souvent dans l'*Anacharsis* l'expression de la pensée personnelle de Barthélemy.

(2) Certains passages font songer par la mélancolie du ton à du Chateaubriand.

(3) Par exemple, dans les *Mémoires*, récit d'une rencontre avec un mendiant juif, et récit d'une visite à Mgr Baiardi.

(4) *Lettre à M^me^ du Deffand (24 juin 1771)* : « Je n'approuve pas cette rupture... Je crois qu'il y a une infinité de travers, de folies, d'erreurs sur lesquels il faut fermer les yeux, sans quoi on resterait bientôt tout seul. »

(5) *Correspondance de M^me^ du Deffand avec la duchesse de Choiseul (juillet 1771, passim)*.

(6) *Voyage en Grèce de Choiseul-Gouffier*, II, 115.

(7) Cf. *Traité de Morale*. Cf. aussi : *Lettre à M^me^ du Deffand* : « Je n'ai que le mérite ou le malheur d'être trop attaché à ceux que j'aime; je dis le malheur parce que cette extrême sensibilité est une faiblesse ou plutôt une espèce de malaise. »

danger lui semble à craindre, ou qu'une parole un peu vive l'a froissé, si bien que ses amitiés ne vont pas sans quelques orages vite apaisés ou quelques froideurs plus difficiles à vaincre.

Il aimait le monde et en était goûté pour sa gaieté douce et de bon ton (1), son tour d'esprit vif, sa discrétion, la facilité et l'agrément de sa conversation, son imagination toujours en éveil (2) ; il avait d'ailleurs, plus que quiconque, le désir de plaire et savait y réussir. De tous les hôtes de Chanteloup, il n'en est point qui n'emporte de lui, au départ, le plus amical et le plus charmant souvenir; c'est qu'il se gardait soigneusement du bel esprit (3) et « savait être plaisant sans y tâcher (4) ». Ses études n'avaient fait que développer en lui ses dispositions naturelles à la simplicité, et, dans sa correspondance, comme dans sa conversation, on l'aimait parce qu'on sentait sa valeur sans qu'on se trouvât inférieur à lui; parfois même, il lui arrivait de se laisser aller trop simplement à sa verve; il descendait un peu bas dans la plaisanterie, par crainte, je crois, de paraître vouloir s'élever trop haut, et quelques gauloiseries (5), çà et là dans ses lettres, jettent un jour peu banal sur cette attachante figure. Parfois aussi, — il faut bien le dire, — on sent chez lui une certaine recherche (6), une sorte de coquetterie à développer, avec un plaisir évident, des descriptions d'ailleurs agréables, et tout en qualifiant sa prose de galimatias, il ne lui déplaît pas de céder au goût de l'époque pour les paysages trop minutieusement analysés (7).

---

(1) *M^me^ de Choiseul à M^me^ du Deffand (20 août 1771).* « Il a l'esprit d'être gai, c'est un talent. »

(2) Dans une lettre à M^me^ du Deffand (*8 août 1772*), il imagine à sa façon un télégraphe d'amitié.

(3) La duchesse de Choiseul disait de lui faisant allusion à un mot de Malezieux sur la cour de Sceaux, « les galères du bel esprit », « l'Abbé ne rame point et ne fait point ramer. » Il écrit lui-même : « Je n'ai jamais eu la folie du bel esprit. » (*A M^me^ du Deffand, 21 mars 1771.*)

(4) *M^me^ du Deffand à l'Abbé.*

(5) Un jour, imitant l'écriture de M^me^ de Choiseul, il mande à M^me^ du Deffand : « L'Abbé vous aura peut-être écrit que je suis enrhumée; il prend son cul pour ses chausses. »

(6) Dans le *Mercure de France*, 1792, n° 13, il y a une parodie de l'histoire romaine « où, d'après Sainte-Croix, Barthélemy tourne en ridicule les écrivains qui ont compilé sans discernement les fables qui couvrent le berceau de Rome. » L'ensemble est pénible et fatigant.

(7) *Lettre du 21 juin 1769 à M^me^ du Deffand*, description d'un lever de soleil;

Cette même facilité, qui le faisait rechercher dans le monde, se trouve être le plus éclatant caractère de l'œuvre savante laissée par Barthélemy. D'une curiosité universelle, tout l'intéressait et en tout il apportait un incontestable talent. Nous l'avons vu parler, sinon avec une grande compétence, du moins en connaissance de cause, du Mexique et du Pérou; la linguistique orientale, telle qu'elle était établie alors, n'avait point de secret pour lui, et ses découvertes propres contribuèrent à élargir le champ des recherches historiques. Le premier, il donna à l'étude des inscriptions une méthode sûre, appuyée sur une érudition toujours vigilante; aux numismates, il rendit le service de fixer les grandes lignes de leur science et de réunir avec clairvoyance le plus riche dépôt de monuments; à toutes les recherches archéologiques enfin, il apporta ses soins, et il marqua son action, ici par ses recherches propres, partout ailleurs par ses directives sûres et ses conseils avisés. Si l'on ajoute que son talent d'écrivain fut réel et qu'il sut, dans ses ouvrages les plus importants, allier à la mesure la clarté et la simplicité, on doit reconnaître qu'il y avait en lui plus qu'un érudit, un véritable homme de lettres, et c'est l'homme de lettres, autant que l'érudit, qu'il plut aux lecteurs d'applaudir, le jour où l'*Anacharsis* mit décidément hors de pair son auteur déjà célèbre.

---

lettre du 7 octobre 1778, description d'une tempête; la fin est un peu ironique : « Les arbres frémissaient, le château gémissait et tout le monde est convenu que rien n'était si joli. »

SECONDE PARTIE

L'Hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle et le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce

PREMIÈRE SECTION

L'HELLÉNISME EN FRANCE DE 1750 A 1789

CHAPITRE PREMIER

Les causes

L'imitation des anciens au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. — Quelle antiquité veut-on alors imiter ? Sous quelles influences ? — La découverte d'Herculanum. — Les ouvrages descriptifs. — Les voyages en Grèce. — Winckelmann. — Rousseau et le goût de l'antiquité. — Plutarque. — Les exercices scolaires. — Insurrection grecque de 1774. — Gessner.

S'il est un point de notre histoire littéraire et artistique qui ne soit guère contesté, c'est le retour à l'antiquité gréco-romaine dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle (1); encore faut-il ici bien définir les termes et bien marquer le caractère propre de cette époque, en ce qui concerne le goût que l'on avait pour les œuvres antiques ; on ne saurait oublier, en effet, que ces œuvres, depuis deux siècles, étaient considérées comme la source de toute inspiration par les écrivains et les artistes. La Pléiade d'abord, l'Ecole Classique ensuite et tous ceux qui se réclamèrent d'elle n'avaient jamais juré que par les anciens; de *la Défense et Illustration de la Langue française* à la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, de *Cléopâtre* à *Œdipe* ou à *Mérope*,

(1) Parmi bien des études sur cette question, il convient de citer dès maintenant la thèse de M. Louis Bertrand sur « *La fin du classicisme et le retour à l'antique* », celle de M. Rocheblave sur « *Le Comte de Caylus* » et celle de M. Hautecœur sur « *Rome et la renaissance de l'antiquité à la fin du XVIII[e] siècle* ».

de *la Franciade* à *la Henriade*, un même courant parcourt notre littérature (1), et, à l'unisson, peintres, sculpteurs, architectes, rejetant ce qui pourrait les rattacher au Moyen-Age gothique, ne songent qu'à se rapprocher des anciens. Vers 1750, une transformation s'opère : depuis deux siècles, à l'époque classique surtout, sous le couvert des Grecs et des Romains, c'étaient une littérature et un art bien modernes en somme, empruntant des formules, des théories, des idées à l'antiquité, mais les développant, les modifiant, les enrichissant selon les sentiments et les tendances du jour; aux Grecs et aux Latins, on demandait les sujets, mais pour les traiter à la française (2). A partir de 1750 (3), on imitera de plus près, disons le mot, on copiera, et si l'on ne produit pas d'œuvres qui soient tout à fait semblables aux œuvres antiques, ce n'est pas faute de le désirer, mais de le pouvoir.

Dans le domaine des arts, quels qu'ils soient, l'imitation intelligente est toujours fructueuse; la copie risque fort d'être stérile. Et peut-être faut-il voir là surtout la cause de la décadence certaine de l'Art, art littéraire et arts plastiques, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle (4). Ce n'est pas tant pour se traîner dans les ornières du classicisme que pour en avoir abandonné l'un des meilleurs principes, — l'imitation raisonnée des anciens, — que les écrivains, les peintres, les sculpteurs semblent ne plus pouvoir s'élever. Certes, il faut mettre à part quelques hommes de grand talent, mais ceux-là ont dépassé la médiocrité générale par l'excellence du métier plutôt que par la personnalité de leur œuvre; et, s'ils avaient copié moins strictement, peut-être

(1) Il y aurait bien des nuances et même des différences importantes à signaler, mais elles sont par trop connues, et d'ailleurs ce n'est pas le lieu ici.

(2) Cf. LANSON : *Histoire de la Littérature française*. Chapitre sur Boileau (l'Art poétique) : « Le XVII^e^ siècle fera les anciens à son image, plus encore qu'il ne se fera à l'image des anciens. »

(3) Est-il besoin de signaler au passage que, dans la première moitié du siècle, on n'avait guère connu et imité les anciens qu'à travers les chefs-d'œuvre du XVII^e^ siècle, copiés servilement?

(4) Là du moins où il n'y a pas eu transformation complète par l'apport d'idées et de sentiments nouveaux. Voltaire et Rousseau, Greuze et La Tour seraient des exemples suffisants pour qui voudrait protester contre ce mot de « décadence », si on l'étendait à toute la littérature, à tout l'art du XVIII^e^ siècle. Au reste, que le XVIII^e^ siècle fut faiblement artiste, c'est ce que reconnaissent ses plus sagaces admirateurs. Cf. LANSON, *Histoire de la Littérature française*. Vue générale sur le XVIII^e^ siècle.

Chénier ou David se fussent-ils élevés aussi haut que les plus grands, au lieu de rester, il faut bien l'avouer, parmi les premiers du second rang.

Mais alors, à quoi bon s'arrêter longuement à des œuvres marquées du signe de la décadence dans leur principe même; ne vaudrait-il pas mieux étudier seulement les génies qui ont alors renouvelé la littérature, plutôt que de faire ressortir la médiocrité d'écrivains ou d'artistes qui ne sont plus guère connus, même de nom? Rien ne serait plus juste, si les œuvres littéraires n'étaient intéressantes que par elles-mêmes, pour leur perfection formelle ou la valeur des idées. Mais on nous a trop redit que la littérature est l'expression de la société pour que les œuvres même médiocres, même mauvaises, ne nous intéressent pas, comme témoins d'un état d'esprit; les tendances, les goûts d'une époque portent souvent le germe de sérieuses transformations dans l'ordre moral ou social, dont il est bon d'analyser les origines et les manifestations dans l'ordre littéraire et artistique aussi. S'il est vrai que tout un côté de la Révolution française puisse être expliqué par la volonté que l'on avait, autour de 1789, de copier l'antiquité, la Grèce surtout, ce mouvement antiquisant qui commence près de cinquante ans plus tôt vaut d'être étudié en lui-même, ne serait-ce que pour en bien comprendre les effets.

Il se trouve que le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*, publié en 1789, ferme une première époque, celle de la littérature, et ouvre l'époque de la réalisation dans la vie politique. *L'Anacharsis* résume quarante ans de recherches érudites et de mode littéraire, et il éclaire la voie à ceux qui vont faire passer de l'art et de l'histoire à la vie pratique et moderne les images dont ils se sont souvent enthousiasmés. Aussi ne croyons-nous pas accorder à cet ouvrage une place hors de proportion avec son importance réelle, en lui consacrant un assez long développement placé entre deux études sur l'antiquité grecque en France de 1750 à 1789, et de 1789 à 1799 : il symbolise à merveille le goût plus ou moins heureux de tout un demi-siècle de notre histoire.

* * *

Une première difficulté arrête, dès que l'on veut essayer de déterminer l'influence exercée par la Grèce antique sur les contemporains de Barthélemy; au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, moins soucieux que le nôtre d'exactitude historique et archéologique, l'antiquité ne forme-t-elle pas un bloc où tout se mêle étroitement, la Grèce et Rome, l'Etrurie et l'Egypte, et peut-être Babylone et Carthage ou Palmyre? Il faut le reconnaître avec un certain sentiment d'impuissance : à maintes fois, on ne sait trop si l'écrivain a songé à l'un ou à l'autre des peuples antiques; et nous avons bien des raisons de douter, ne serait-ce que l'intervention constante de divinités grecques affublées de noms latins. Pourtant, l'impression qui ressort en définitive est assez nette : c'est bien de la Grèce ancienne surtout que l'on est entiché ou admirateur, à partir de 1750 : si l'on se tourne volontiers vers Rome aussi, c'est que de là le chemin est court vers la Grèce; et ce n'est point par métaphore seulement; les voyageurs si nombreux qui parcourent alors l'Italie songent surtout à y retrouver le souvenir des Grecs de l'antiquité et plusieurs passent l'Adriatique (1).

Chose curieuse, le premier fait qui provoqua le désir de connaître, puis de copier les Grecs, est aussi romain, ou du moins aussi italien que possible : ce fut la découverte des ruines d'Herculanum et du temple de Neptune à Poestum. Herculanum est dans la Grande-Grèce, Poestum aussi; or, ce que l'on croyait retrouver, c'est une civilisation plus proche de celle d'Athènes que de Rome. Depuis 1725 environ, on savait bien en Europe que des fouilles, entreprises près de Naples, avaient permis de découvrir toute une ville ancienne remarquablement conservée, mais vers le milieu du siècle seulement la curiosité commença vraiment à s'éveiller; jusque-là, seuls des particuliers en voyage avaient donné, par lettres, quelques renseignements sur les antiques exhumés; en 1750, M. de Marigny, accompagné d'une mission artistique, mit les fouilles à la mode; il visita aussi les ruines de Poestum, et ce fut, dès lors, une sorte de

(1) Cf. HAUTECŒUR, *op. cit.*, p. 16, sqq.

pèlerinage d'art; les guides en furent nombreux. Dès 1750, paraissent à Dijon, sans nom d'auteur, des *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Héraclée*, et le magistrat chargé de la censure note que cet ouvrage lui a paru « très curieux et très utile ». En 1751, ce sont, avec quatre planches de gravures, des *Lettres sur les peintures d'Herculanum, aujourd'hui Portici*. En 1754, David imprime sa première édition des *Antiquités d'Herculanum*. La même année, Cochin et Bellicard font paraître des *Observations sur les antiquités d'Herculanum, avec quelques réflexions sur la peinture et la sculpture des anciens*. On voit que le point de vue s'élargit, et le succès de l'ouvrage est assez vif pour qu'une seconde édition en soit donnée trois ans plus tard. En 1754 encore, sans rien ajouter de nouveau à ce qui a déjà été révélé, Régnier annonce, sous un titre ambitieux, un *Recueil général historique et critique de tout ce qui a été publié en Italie sur la ville d'Herculanum*. Ce n'est pas dans les milieux artistiques seulement, ou érudits, que l'on s'intéresse à tout ce qui touche Herculanum; le public mondain est saisi lui aussi. « Le produit des fouilles électrisait les esprits; on parlait de monuments antiques dans toutes les sociétés (1); » bientôt on ne jurera plus que par eux ; l'anticomanie est née, et la mode en est si vite exagérée par certains que, dès 1764, on peut faire sourire un public de théâtre en la ridiculisant : Barthe obtient un véritable succès avec la comédie de *l'Amateur* (2).

Comment expliquer un tel engouement, et surtout comment comprendre qu'il ait été aussi durable? De nos jours, malgré les reporters et le cinématographe, Tout-ank-Amon n'a été d'actualité que pendant quelques semaines. De plus, cet engouement pour Herculanum aurait dû tomber du fait même des ouvrages que je viens de citer. La plupart,

(1) Eloge de Le Roy. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, nouvelle série, I, 274.

(2) L'amateur, un jeune homme, a une extrême passion pour l'art antique; à plusieurs reprises, il a fait le voyage d'Italie et il est sur le point de repartir. Un de ses amis voudrait le faire renoncer à ce projet; mais, quel moyen de fixer en France un homme qui ne veut connaître que les Grecs et les Romains? Pour le marier même, il faudra user de subterfuge : le père de la jeune fille à qui l'on songe pour lui fait exécuter le buste de sa fille en marbre; et on vend ce buste à l'amateur comme antique; le fol amateur en devient éperdument amoureux; on le présente alors à la jeune fille; il s'écrie en la voyant : « C'est mon antique », et il l'épouse.

en effet, et les *Lettres* de Cochin en particulier, étaient propres à diminuer l'enthousiasme par le soin qu'avaient leurs auteurs de ramener à leur valeur exacte le mérite des œuvres retrouvées (1). Je mettrais volontiers un entêtement aussi persistant à la charge, — ou au mérite, — du roi des Deux-Siciles et de la mauvaise volonté des Napolitains à faire connaître les résultats des travaux en cours. On se serait bientôt lassé d'une découverte qui eût été sans secret; mais l'attrait du mystérieux se mettant de la partie, et aussi le plaisir de déjouer la surveillance des fonctionnaires de Portici, chacun ouvrait mieux ses yeux en visitant le fameux musée ou les chantiers d'Herculanum, et les lecteurs prenaient toujours un plaisir nouveau à des révélations aussi parcimonieusement dispensées. En tout cas, les fouilles elles-mêmes ne mériteraient pas de nous retenir, si les esprits n'avaient pas été peu à peu amenés par elles à s'intéresser aux œuvres de l'antiquité tout entière, et l'on voit bien là ce qu'il y a parfois de futilité à l'origine des modes intellectuelles ou artistiques. Bientôt, par un mirage qui ne saurait s'expliquer, si l'on ne fait justement à la mode, et à l'ignorance de ceux qui la suivent le plus exactement, toute leur part en cette affaire, « on crut voir Athènes renaître avec ses monuments et habiter dans nos murs (2) ».

De cette résurrection, ou de cette vision à distance, on ne se contenta pas longtemps. Les voyageurs partaient nombreux pour la Grèce elle-même. C'étaient, pour ne citer que les plus célèbres, l'Anglais Wood (3), le Marseillais Guys, le

(1) Grimm note à ce propos : « On doit savoir gré à ceux qui détruisent les fausses idées que l'amour du merveilleux enracine aisément. » *Correspondance littéraire*, II, 184.

(2) Eloge de Le Roy, déjà cité. — Sur le secret des fouilles, *vid. sup.*, p. 53.

(3) Son nom mérite d'être rappelé dans une étude sur l'hellénisme en France, car ses ouvrages, traduits en français, eurent le plus grand succès et contribuèrent pour une bonne part à faire mieux goûter l'art et la poésie antiques. *Vid. inf.*, p. 313. — On en pourrait dire autant des Anglais Stuart et Chandler dont les « *Voyages en Grèce* », bien que non traduits, se répandirent très vite en France. — Chateaubriand, dans l'introduction à *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dresse la liste des voyageurs qui ont parcouru la Grèce avec lui. Ceux mêmes qui sont bien antérieurs à l'époque ici étudiée doivent être cités aussi; c'est à lire leurs récits de voyages, conservés dans presque toutes les bibliothèques du XVIII^e^ siècle, que s'éveilla d'abord l'imagination des contemporains de Le Roy et de Choiseul-Gouffier. [Spon Wheeler (1675), Lucas (1704), Pellegrin (1718), Fourmont (1728), Pococke (1739)]. Fourmont avait été envoyé par Louis XV, avec mission de recueillir des manuscrits et des inscriptions.

comte de Choiseul-Gouffier, le poète Delille, dont les lettres et certains fragments d'œuvres en vers révèlent la ferveur en laquelle on communiait alors dans un véritable culte de la Grèce antique. Sa lettre sur les ruines d'Athènes est presque classique; en voici quelques phrases qui marquent assez l'exaltation du voyageur : « Je ne chercherai pas à vous exprimer mon plaisir en mettant le pied sur cette terre célèbre; je pleurais de joie... Je ne pouvais me lasser de voir ces grandes et belles colonnes, parce que l'imitation plus ou moins exacte de leurs belles proportions est et sera dans tous les temps et chez tous les peuples la mesure du bon et du mauvais goût... J'aperçois dans une cour une fontaine de marbre; j'entre; c'était autrefois un magnifique tombeau orné de belles sculptures; je me prosterne; je baise le tombeau...; » c'était vraiment une « adoration »; dans Athènes « les moindres débris *lui* paraissent sacrés ». Plus tard, rappelant son émotion de voyageur, il écrira dans *l'Imagination :*

Lorsque de l'univers, l'aimable enchanteresse,
L'Imagination, me porta dans la Grèce,
Je ne m'attendais pas qu'un jour mes propres yeux
Verraient ces belles mers, ces beaux champs, ces beaux cieux.
Je les ai vus; mon cœur a tressailli de joie;
Homère m'a guidé dans les champs où fut Troie.

Ceux qui n'ont pas la chance, le courage ou les loisirs d'entreprendre un tel voyage, dévorent les relations que donnent les plus favorisés. Le Roy, en 1758, arrive à la notoriété en publiant les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce considérés du côté de l'histoire et du côté de l'architecture* (1). Il en avait fait hommage à M. de Marigny, et non sans raison, puisque c'était grâce à lui en partie, et à son voyage officiel en Italie, que l'attention du public mondain avait été attirée vers les fouilles de la Grande Grèce, pour se porter bientôt vers la Grèce elle-même. L'ouvrage méritait le succès : les gravures y sont d'une belle venue et d'une sobre élégance, et le texte unit le souci de la précision technique au goût de l'histoire, sans cesse invoquée pour expliquer les monuments, et au désir aussi d'élever jusqu'à

(1) 2e édition en 1770.

la philosophie les principes de l'architecture (1). Les amateurs sont capables d'aborder maintenant avec fruit un ouvrage plus austère, l'*Histoire de l'Art* de Winckelmann, dont la première traduction, par Robert, paraît en 1766 (2); une autre fut publiée en 1789, par Le Blond, et une troisième en 1793, par Jansen, qui, en 1784, avait donné, en français, les *Lettres sur Herculanum* du même Winckelmann. Ce n'est point ici le lieu de discuter ni même de rappeler l'ingéniosité et la nouveauté des vues de Winckelmann; beaucoup l'ont fait déjà et avec la plus grande compétence (3). Il ne s'agit que de noter l'impression qu'elles provoquèrent : or cette impression fut vive (4); le nombre des traductions suffirait à le prouver, et aussi les termes dans lesquels s'exprime Diderot, à qui il nous faudra souvent revenir comme à un représentant assez exact des sentiments de son époque, — « assez » seulement, car souvent il est en avance sur son temps. Diderot voit en Winckelmann un « enthousiaste charmant », et il s'exprime lui-même avec un véritable enthousiasme : « Demandez, dit-il, à cet enthousiaste charmant par quelle voie Glycon, Phidias et les autres sont parvenus à faire des ouvrages si beaux et si parfaits; il vous répondra : « Par l'amour de la liberté qui élève l'âme « et lui inspire de grandes choses... » Demandez-lui s'il vaut mieux étudier l'antique que la nature... « L'antique, vous « dira-t-il sans balancer, l'antique. » Et voilà tout d'un coup l'homme qui a le plus de chaleur et de goût... Celui qui dédaigne l'antique pour la nature risque de n'être jamais que petit, faible et mesquin de dessin, de draperie, etc. (5). »

(1) On y trouve, en particulier, une dissertation sur la longueur du pied grec, des études sur la construction de certains monuments, un discours sur la nature des principes de l'architecture civile.

(2) Fort mauvaise traduction au reste. Cf. Diderot, X, 417. Note de Grimm : « Je ne sais quel est le charpentier qui a osé traduire son *Histoire de l'Art chez les Anciens*... Il faut lire cet excellent ouvrage en allemand, si on le peut; il est rempli de chaleur, d'enthousiasme, de goût, de vues grandes et profondes. »

(3) Voir en particulier : JUSTI : *Winckelmann und seine Zeit.* — ROCHEBLAVE : *Le comte de Caylus.*

(4) Dacier, peu prévenu en faveur de Winckelmann, dont l'histoire de l'art n'est à ses yeux qu'une « esquisse », reconnaît ce succès et cette influence : « Tous les yeux s'ouvrirent à cette lumière éclatante; les nouvelles explications qui enrichissent l'histoire de l'art firent excuser les imperfections et les lacunes de l'ensemble. » *Rapport sur les progrès de l'histoire ancienne.*

(5) Diderot, X, p. 417. Dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, où l'on

Maintenant les récits de voyage et les recueils d'antiquités peuvent se succéder : ils trouveront un public toujours nombreux, habile à juger ou du moins capable de s'intéresser. Voici, en 1764, *les Ruines de Poestum*, par Soufflot; en 1767, *The Antiquities of Athens*, de Stuart; en 1770, *le Voyage Littéraire de la Grèce* ou *Lettres sur les Grecs anciens et modernes*, par Guys; puis, *les Antiquités d'Herculanum*, gravées par F.-A. David, avec explications de Sylvain Maréchal (1781) (1); *le Voyage pittoresque de Sicile*, de Houel (1782); *le Voyage pittoresque de la Grèce*, par Choiseul-Gouffier (1782) (2); *les Chefs-d'Œuvre de l'antiquité sur les Beaux-Arts*, gravés en taille douce par Picard et publiés par Poncelin de la Roche-Tilhac (1783); la traduction du *Voyage dans les Deux-Siciles*, de Swinburne (1785); *les Antiquités étrusques, grecques, romaines*, de d'Hancarville (1787) (3).

La plupart de ces ouvrages sont remarquables par le soin apporté à la gravure des monuments; le lecteur du temps ne se contente pas de savoir, il veut voir de ses yeux, pour juger par lui-même et peut-être imiter. Malgré le nombre et la valeur de ces documents, j'imagine pourtant que le public ne se fût pas attaché aussi passionnément à l'archéologie grecque, si l'intérêt suscité par les fouilles ne s'était appuyé sur une vive admiration pour l'antiquité classique bien différente en ses origines, mais semblable en ses manifestations.

A partir de 1750, il s'est opéré dans notre littérature, comme dans les arts, une véritable révolution. Sous l'influence de Rousseau, on veut revenir à la nature, et, faute de connaître ou même de pouvoir imaginer l'homme de la nature, on se tourne vers les anciens, comme s'ils étaient plus près de lui que nous-mêmes. Diderot, à propos de Winckelmann, laissait percer une certaine inquiétude : « Celui qui aura négligé la nature pour l'antique risquera d'être grand, sans vie; » mais il ajoutait aussitôt : « Il me

trouve un compte si exact de tout ce qui se publie en France, il n'est rien dit de Winckelmann, dont Grimm possédait pourtant les œuvres en allemand dans sa bibliothèque. (*Correspondance littéraire*, XVI, 549.)

(1) La publication ne fut terminée qu'en 1803.

(2) Le premier volume seul fut publié en 1782, c'est le moins riche; le t. II parut en 1802; il s'y trouve de longs développements sur Homère.

(3) « Très peu d'exemplaires ont été répandus en France », remarque Millin. (*Introduction au cours d'Archéologie*, p. 58.)

semble qu'il faudrait étudier l'antique pour apprendre à voir la nature (1). » C'est ainsi que cette forme d'art qui nous semble si éloignée du naturel et de la vérité, cette froide imitation, cette copie des Romains et des Grecs, s'est abritée alors sous l'égide de la nature, et Rousseau lui-même est un des artisans de ce retour à l'antique. Avant Diderot, il avait affirmé l'utilité d'étudier les anciens. « En général, Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la nature (2). » Encore faut-il bien s'entendre sur ce point : ce n'est pas de toute la civilisation ancienne que Rousseau recommandait l'étude. Villemain semble aller beaucoup trop loin quand il affirme : « Rousseau ne savait pas le grec, il entendait médiocrement le latin, mais il avait l'âme toute préparée, toute conformée pour l'intelligence de l'antiquité (3). » En réalité, de cette antiquité, Rousseau fait deux parts fort inégales; l'une est à proscrire, celle qui ne nous donne que des leçons de luxe et de raffinement; pour lui, ce qui compte seul dans l'histoire ancienne, ce sont les mœurs simples et vertueuses : « L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples de mœurs..., ils nous diront (les contradicteurs) qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens; cela n'est pas vrai (4). » Voilà que le champ d'étude se rétrécit singulièrement : ce seront les premiers siècles de Rome et de la Grèce, et surtout l'histoire de Sparte, — et encore faut-il les aller retrouver chez un auteur qui plaît par-dessus tous à Rousseau, parce qu'il vise à la prédication morale, chez Plutarque. De la fraîcheur, de la vivacité des anciens, il reste peu de chose; ce n'est plus guère que déclamations et attitudes raidies, ou au contraire sensibilité exagérée (5).

---

(1) Passage cité plus haut.

(2) *Emile, IV. Cf. Nouvelle Héloïse*, I, X, II. « Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre et simple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes. »

(3) *La littérature au* XVIII[e] *siècle*, III, 392.

(4) *Nouvelle Héloïse*, I, XII.

(5) Grimm appelle *les Vies parallèles* « un des plus beaux présents que l'antiquité ait faits aux âmes honnêtes et sensibles. » *Correspondance littéraire*, V, 496.

Cette admiration pour Sparte et ce goût presque exclusif pour Plutarque apparaissent dans toute l'œuvre de Rousseau. Déjà, dans le *Discours sur les Sciences et les Arts*, en 1750, Rousseau avait célébré les Lacédémoniens en termes pompeux et insinué que leur éducation était bien préférable à celle des modernes; il aimait ce peuple qui lui était un si puissant argument dans sa discussion avec les philosophes : « L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte..., c'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grèce, qui ne devait, dit-on, sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure ait été précisément celui où il n'y avait point de philosophes (1). » Il admirait Lycurgue surtout et ses institutions, car il y voyait le triomphe de la vertu sur le nombre et la puissance matérielle : « Sparte n'était qu'une ville, il est vrai, mais, par la seule force de son institution, cette ville donna des lois à toute la Grèce (2). » Comme l'on passe vite de l'admiration à l'imitation, il rêve d'une société qui serait calquée sur celle de Sparte, et, que Lycurgue l'ait fait ou l'ait dit, c'est toujours pour Rousseau un argument sans réplique (3).

En même temps que la vertu, la simplicité des anciens ravit notre philosophe; et il y a là encore de sa part une certaine déformation de la vérité, mais qui s'explique autrement que la précédente : Rousseau attribuait la vertu aux nations antiques parce qu'il ne voulait voir chez elles que les gens ou les peuples vertueux (4) ; il leur attribue la simplicité par une erreur ou une illusion qui est moins imputable à lui-même qu'à son auteur favori. Plutarque aime, en effet, à nous faire voir les grands hommes dans leur intimité : « Il excelle par ces même détails dans lesquels nous n'osons plus entrer (5). » Et ce naturel, cette naïveté se trouvent encore accentués dans la traduction d'Amyot qui

(1) *Réponse à M. Bordes.*
(2) *Gouvernement de Pologne.*
(3) Cf., par exemple, *Contrat social*, II, 4 : « Il importe qu'il n'y ait pas de société partielle dans l'état : telle fut l'unique et sublime institution du grand Lycurgue. » — Voir la thèse de M. Tchang sur *Les Sources antiques de l'Emile.*
(4) Evidemment, cela ne l'empêche pas de stigmatiser à l'occasion les Athéniens ou les Romains de la décadence.
(5) *Emile*, IV.

fut, j'imagine, celle que lut Rousseau, car c'était la plus répandue (1). Pour ces menus détails et ces leçons de simplicité, Plutarque lui apparaît comme le plus grand des écrivains : c'est le seul que doive lire Emile; c'est celui qui « attache » le plus et « profite » davantage. « Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse, » lisons-nous dans la *Quatrième Promenade*.

On juge que c'en eût été assez, même sans Herculanum et Winckelmann, pour mettre à la mode l'antiquité. Tandis que les fouilles et *l'Histoire de l'Art chez les Anciens* tournent la curiosité vers les monuments antiques, Rousseau attire l'attention sur les hommes des civilisations grecque et latine, vus à travers Plutarque; et l'historien grec gagne, à ce renouveau de faveur, quelques nouvelles éditions de ses œuvres. Chose digne de remarque, c'est la traduction d'Amyot que l'on réimprime : Brotier et Vauvilliers d'une part, Bastien de l'autre, la donnent deux fois en la même année 1784 (2), — et pour la raison que je viens d'indiquer.

Certes, il y aurait exagération à dater de Rousseau l'influence particulière qu'a eue Plutarque, et surtout le Plutarque d'Amyot, sur l'idée qu'on s'est faite des anciens en France; vingt rééditions environ, jusqu'en 1655 (3), montrent assez la vogue dont a joui l'historien grec, interprété par le français de la Renaissance. Vauvenargnes et M^me^ Roland ont traduit en termes célèbres leur émoi et leur admiration : « Je pleurais de joie lorsque je lisais ces vies, écrit le premier; je ne passais point de nuit, sans parler à Alcibiade, Agésilas et autres (4). » Marie Phlipon n'était pas douée d'une moindre imagination : « Je me promenais en esprit dans la Grèce; j'assistais aux Jeux Olympiques et je me dépitais de me trouver française (5). » Mais, depuis 1760,

(1) Dans les catalogues de bibliothèque, elle est indiquée à peu près cinq fois pour une fois celle de Dacier.

(2) La même année, Ricard entreprit une traduction complète des œuvres de Plutarque, mais, pour éviter une concurrence à laquelle il n'eût sans doute pas gagné, il commença par les *Œuvres morales*. *Les Vies parallèles* ne parurent dans son édition qu'à partir de 1798.

(3) CLÉMENT : *Edition des Vies de Périclès et de Fabius Maximus, trad. d'Amyot.* (Soc. textes français modernes.) Introduction.

(4) *Lettre à Mirabeau (22 mars 1740)*. Cf. ROUSSEAU, *Confessions*.

(5) *Mémoires de M^me^ Roland*.

ce ne sont plus quelques-uns, particulièrement sensibles à la simplicité ou à la grandeur morale, qui s'enthousiasment pour les anciens, ce sont tous les gens du monde, tous ceux qui ont le moindre sentiment de l'antiquité; c'est que la mode l'exige maintenant et je n'en veux d'autre preuve que ces rééditions de 1784, après un intervalle de cent trente ans (1).

Cette vogue de Plutarque, et par là même de l'antiquité, ne devait pas être éphémère; elle trouvait une base sérieuse dans l'éducation d'alors : depuis longtemps, les *Vies Parallèles* et les *Œuvres Morales* étaient l'ouvrage de chevet des écoliers. Dans le programme qu'il rédigeait, cent années auparavant, pour les écoles de Port-Royal, Arnauld réservait chaque jour, en seconde, une heure à l'explication des *Vies Parallèles*, tandis qu'Homère n'obtenait qu'une demi-heure et Lucien une demi-heure aussi; et les rhétoriciens devaient consacrer un même temps à l'explication des *Œuvres Morales* de Plutarque et de Sénèque (2). Dans son *Traité des Etudes*, Rollin attire l'attention du lecteur sur la vérité et le naturel des peintures de Plutarque : « C'est l'avantage inestimable par où on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres historiens (3). » Puisque les pédagogues étaient d'accord sur ce point avec l'écrivain qui faisait la mode, on peut penser à quel degré d'exagération on porta alors dans les collèges l'étude de Plutarque; il ne s'agit plus seulement de le lire pour former son goût et y prendre des leçons de composition et de style; on veut découvrir en lui des leçons de morale, et on s'intéresse aux faits et aux idées plus qu'à la valeur littéraire de l'œuvre. Buzot a bien rendu le caractère de cette éducation des collèges, où la vertu était prêchée par des anciens qu'en toute sincérité on n'aurait pas trouvés aussi vertueux, si Plutarque et le désir de les trouver tels n'y avaient aidé un peu : « La tête et le cœur remplis de mon histoire grecque et romaine, et des grands personnages qui dans les anciennes républiques honorèrent le plus l'espèce humaine, je professai dès mon jeune âge leurs maximes, je me nourris de l'étude de leurs

(1) Bernardin de Saint-Pierre nommait Amyot « un des écrivains les plus durables de notre langue », à juste titre d'ailleurs. (VILLEMAIN : *La Littérature au* XVIII[e] *siècle*, III, p. 393.)

(2) LANTHOINE : *L'Enseignement secondaire en France au* XVII[e] *siècle*, p. 287.

(3) ROLLIN, éd. Didot, II, p. 298.

vertus (1). » C'est ainsi que, peu à peu, l'antiquité passait des livres à la vie quotidienne.

Depuis plusieurs années aussi bien, le courage et la vertu des Grecs anciens semblent revivre sur la terre même dont on étudiait avec passion l'histoire. L'insurrection de 1774 avait attiré les regards sur la Grèce moderne et son triste sort, et la pitié qu'on ressentit pour elle s'allia fort bien à l'admiration que l'on professait pour l'ancienne Grèce. C'est du philhellénisme avant la lettre. Marmontel, dans son *Discours en faveur des paysans du Nord*, se lamente sur les malheureux esclaves de la Turquie : « Rappelons-nous, s'écrie-t-il, ce que fut la Grèce, et parcourons ces campagnes si florissantes. Où sont ces peuples rois qui les fertilisèrent? Où sont ces villes si superbes? Hélas ! Sans les tristes débris de leurs palais et de leurs temples, le voyageur ne croirait point qu'il marche à travers les ruines... Le despotisme a tout détruit; il a fait de la Grèce un pays fabuleux, et, à la place de ces campagnes si peuplées et si fertiles, il a mis de vastes déserts où règnent avec lui l'effroi, la solitude et le silence. » Delille, dans son poème de *l'Imagination*, déplore aussi cet asservissement :

As-tu donc oublié tes titres de noblesse ?
Vois, gravés sur tes murs, Platée et Marathon...
Eh ! pourquoi dépouiller tous tes droits à la gloire ?
De ta grandeur antique une ombre reste encor ;
Voilà l'habit, l'écharpe d'Hélène et d'Hector...
N'as-tu plus ton beau ciel, ton climat enchanteur ?
Derrière les rochers de Sparte et de l'Epire,
De tes anciens héros la liberté respire ;
De tes pompeux débris sors donc et lève-toi ;
Reprends ton noble orgueil ; reprends ton spectre ; et moi,
Sous ton ciel poétique, à l'aspect du Bosphore,
Pour ma divinité, je vais chanter encore.

Ici l'émotion a vraiment inspiré le poète et il y a peu de fragments dans la poésie du XVIII^e^ siècle, Chénier mis à part évidemment, où elle s'exprime avec autant de vigueur et même d'harmonie. Choiseul-Gouffier, dans le frontispice de son *Voyage Littéraire de la Grèce*, faisait une allusion à ce

(1) Cité par LINTILHAC : *Vergniaud*, p. 285.

spectacle lamentable d'une nation autrefois si généreuse et maintenant asservie (1), et Roucher, peu auparavant, s'écriait dans *les Mois :*

> Faisons pour un moment oublier à la Grèce
> Le poids honteux des fers dont gémit sa beauté.

A ces diverses influences qui expliquent le goût du public pour l'antiquité grecque dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, on pourrait songer à ajouter celle de Gessner, dont les pastorales, traduites en français vers 1760, eurent le plus extraordinaire succès; mais ce serait commettre une confusion, me semble-t-il; il convient, en effet, de ne pas s'abuser sur le caractère de cet engouement, invraisemblable à distance (2). C'est comme peintre de tableaux rustiques, de sentiments naïfs et vertueux qu'on porte alors aux nues le poète allemand, et personne ne s'inquiète beaucoup de ce qu'il peut y avoir de vraiment grec en ses Pastorales (3). Lui-même (4) ne voit guère en l'Arcadie antique qu'un cadre heureux pour ses églogues, qui d'ailleurs pourraient être

---

(1) Voir sur ce frontispice, p. 303.

(2) Cf. BALDENSPERGER : *Gessner en France. Revue d'histoire littéraire*, 1903. — Les contemporains mirent beaucoup de bonne volonté à placer Gessner sur le même plan que Théocrite, comme poète bucolique. Cf. *Mercure de France*, 1789 : « Si l'on veut retrouver la manière de Théocrite et d'Homère, il n'y a qu'à lire le poème d'Abel et les *Idylles* de M. Gessner. » — Et André Chénier (éd. Dimoff, I, 301) : « Ma Muse pastorale... a visité... Aréthuse... que de toute fontaine — Théocrite et Moschus firent la souveraine — Et les bords montueux de ce lac enchanté, — Des vallons de Zurich pure divinité, — Qui, du sage Gessner, à ses Nymphes avides, — Murmure les chansons sous leurs antres humides. » Si puissante est la mode qu'un homme nourri, comme Chénier, de Théocrite et d'Homère pouvait se tromper à ce point ! Même remarque à propos de l'érudit Bitaubé : « Gessner seul, parmi les modernes, est l'heureux rival de Théocrite. » (*Mémoires de l'Institut national*, I, 276.) — Je n'attacherais pas grande importance ici à l'opinion de Grimm, qui juge toujours en bon allemand, s'il ne représentait fort bien l'opinion de tous les Français : « Je ne connais, en général, rien de si parfait que les idylles. Elles ressemblent toutes à ces fleurs touchantes et belles qu'on craint d'approcher de peur de les faner... *olet antiquitatem.* » (*Correspondance littéraire*, v. 11.)

(3) Préface du traducteur de 1762 (préface presque toute entière consacrée à une étude du genre de la Pastorale) : « Je terminerais ici cet avertissement, si je ne croyais devoir profiter de cette occasion pour donner une idée succincte des richesses de la littérature allemande dans le genre pastoral. » — Et voici sur le caractère grec des *Idylles* : « L'auteur s'est cru autorisé par l'époque et le lieu qu'il a choisis... à suivre le système de la mythologie grecque... Il n'en a fait à la vérité qu'un usage assez modéré, mais je désirerais qu'il s'en fût encore moins servi. »

(4) Lettre de Gessner à Barbier (1779) : « Le poète qui veut écrire dans le genre pastoral gagne beaucoup en mettant la scène dans les âges les plus reculés, le seul moyen de gagner de la vraisemblance. »

le plus souvent situées n'importe où (1). Cependant, on ne peut omettre son nom dans une revue de l'hellénisme au XVIII[e] siècle, car, s'il n'a point contribué à mettre les anciens à la mode, il leur a prêté du moins des sentiments et des idées qui ont rendu plus vivace la légende du Grec simple et proche de la nature, alors devenue article de foi (2).

*
* *

Ainsi naquit peu à peu la passion que l'on professa, depuis 1770 surtout, pour l'antiquité hellénique. Les fouilles d'Herculanum avaient attiré l'attention sur les monuments d'autrefois et par suite sur l'histoire ancienne. Rousseau, par ses théories et le regain de célébrité qu'il vaut à Plutarque, vient appuyer cette mode, mais en la modifiant un peu; ce n'est plus de tous les anciens que l'on se montre enthousiaste, mais des grands hommes vertueux et simples surtout; l'éducation reçue dans les collèges a d'ailleurs préparé les esprits à aimer la Grèce, et Gessner ajoute encore par ses églogues à la fausse idée qu'on se fait des Grecs anciens. Tous ces faits ont eu des répercussions sur les études archéologiques, la littérature et les beaux-arts, — et même la vie quotidienne, — et c'est là ce qu'il convient maintenant de mettre en lumière.

---

(1) La plus grecque de ses œuvres est peut-être *Evandre* : du seul point de vue de la couleur locale, elle est d'ailleurs ridicule. Et que dire de la platitude du sujet ! Evandre, fils unique de Pyrrhus, et Alcimne, fille d'Eraste, grand seigneur d'Epire, ont été confiés à des bergers dès leur naissance, conformément à un oracle; ils s'aiment, et, quand Pyrrhus revient les chercher, pris à l'improviste et avertis séparément, ils tremblent à la pensée de la séparation; tout se dévoile et se dénoue heureusement. — Pyrrhus et Eraste s'expriment comme deux grands seigneurs gagnés aux idées de Rousseau; ils trouvent leur vie compliquée, frelatée, et s'attendrissent en songeant à l'heureux sort des bergers. Un courtisan, méprisant tout ce qui n'est pas la vie mondaine s'écrie : « L'aurore, eh ! je ne l'ai jamais vue ! » Evandre disserte sur la guerre, les rois, la vertu : « Mais, mon père, si les hommes choisissent leurs princes parmi eux, ils choisissent sans doute le plus sage et le plus vertueux... Comment donc, sans savoir si je vous ressemblerai, des hommes peuvent-ils être assez fous pour me dire que je régnerai un jour sur eux? Confierait-on le soin de la vigne à quelqu'un qu'on ne saurait pas habile à la tailler ? »

(2) On peut de plus expliquer par Gessner la vogue des *Eglogues* de Théocrite; le public raffolant alors de Pastorales désirait connaître le poète grec auquel on comparait le grand homme du jour.

CHAPITRE II

Les manifestations

A. — Les études grecques.

La décadence des études grecques. — L'Académie des Inscriptions. — Les concours annuels. — *Les Mémoires* (philologie ; monuments figurés ; religion et histoire grecques ; critique littéraire ; études sur les mœurs et les sciences dans la Grèce ancienne). — Les traductions d'auteurs grecs. — Les Encyclopédies. — *Les « Histoires de la Grèce ancienne »*.

Ce serait une erreur de penser que la mode ait grande influence sur le développement des sciences quelles qu'elles soient; que le grand public s'intéresse à la télégraphie sans fil ou à l'histoire de la Prusse, ce n'en est pas assez pour amener de véritables découvertes ou des travaux personnels de grande valeur; les spécialistes sont encouragés sans doute dans leurs recherches par l'attention et l'intérêt qu'on porte à leur spécialité, mais ce sont les applications pratiques et les ouvrages de vulgarisation qui profitent le plus de l'engouement général. C'est un peu ce qui s'est passé à la fin du XVIII[e] siècle, dans le domaine des études grecques. Malgré toutes les causes qui sembleraient devoir leur donner une vie nouvelle, elles restent assez stagnantes. A la veille de la Révolution, on était dans une ignorance presque complète, dans les milieux cultivés mêmes, de la littérature, de l'histoire et surtout de la langue grecque. Depuis un quart de siècle, les critiques et les savants s'en lamentaient. Ne disait-on pas que La Harpe entendait mal la langue de

Sophocle dont il traduisait les tragédies (1), et que des professeurs l'ignoraient à peu près totalement? Un élève remarquable comme Villoison devait à l'ignorance de ses maîtres de perdre un prix en version grecque, précisément parce qu'il était trop habile helléniste déjà (2).

La connaissance précise des choses antiques n'avait pourtant pas disparu parmi les érudits de profession. Presque tous ceux qui, de près ou de loin, faisaient de la Grèce ancienne l'objet de leurs études appartenaient à l'Académie des Inscriptions, en qualité de membres pensionnaires, associés ou correspondants : leurs communications, insérées intégralement ou par extraits dans le *Recueil des Mémoires* de cette académie, permettent de se faire une idée assez exacte de ce qu'était alors l'érudition française, des travaux qu'elle poursuivait, des méthodes appliquées et des résultats obtenus.

L'Académie, tout d'abord, cherche à se rapprocher du grand public, ou du moins des chercheurs de Paris et de Province, en proposant des sujets de concours annuels, souvent inspirés par les problèmes archéologiques alors à l'étude ou en discussion. A dire vrai, ces sujets n'étaient pas très variés : si j'en excepte une question sur l'altération et la décadence des lois de Lycurgue (1765), une autre sur l'éducation des Athéniens (1766), une troisième encore sur l'ostracisme (1789), ce ne sont guère que des problèmes de mythologie, fort semblables les uns aux autres dans leur donnée même et pour la méthode de recherches qu'ils supposent. « Quels furent les noms et attributs divers de Saturne et de Rhée chez les différents peuples de la Grèce et de l'Italie? Quelles peuvent être l'origine et la raison de ces attributs? » Voilà pour 1767; et la même question reviendra tous les ans, ou peu s'en faut, mais touchant

(1) Cf. *Journal des Savants*, *1781*, p. 816. Compte rendu de la traduction de *Philoctète* : « Nous n'examinerons pas si l'auteur considéré comme helléniste a pu se tromper dans l'interprétation de quelque passage..., s'il n'a pas une connaissance assez profonde du grec pour lutter contre les gens de profession... »

(2) Cf. JORET : *Dansse de Villoison*, p. 3. « Une seule fois (le prix de langue grecque) lui échappa, moins, il est vrai, par son ignorance que par celle des examinateurs. Le texte de la version donnée en composition était incorrect; il le corrigea. Ses maîtres, moins habiles que lui, s'en rapportant à la traduction latine inexacte, écartèrent sa copie et il fut vaincu. » Cf. MAURY : *L'ancienne Académie des Inscriptions*, p. 242.

Jupiter (1768), Junon (1771), Apollon et Diane (1772), Minerve (1773), Vénus (1775), Cérès et Proserpine (1777), Pluton enfin (1779). Est-ce à un tel manque de diversité ou à des causes plus générales et plus regrettables qu'il faut en faire porter la responsabilité? En tout cas, les mémoires présentés étaient d'ordinaire assez faibles et il y avait trop souvent lieu de remettre à l'année suivante l'attribution du prix proposé.

Dans les *Dissertations* qu'ils avaient coutume de lire à leurs collègues ou bien aux séances publiques solennelles, les membres de l'Académie apportaient plus d'éclectisme et de variété. A peu près tous les domaines de l'antiquité grecque sont abordés ou étudiés à fond en ces mémoires qui ne remplissent pas moins de vingt gros volumes in-quarto, pour la deuxième partie du siècle.

La philologie proprement dite ne compte guère de fidèles : quelques restitutions au texte de Lysias et d'Isée par Auger, des corrections à celui de Denys d'Halicarnasse par Capperonnier, un mémoire d'Arnaud sur les accents, des recherches sur le grec vulgaire par d'Ansse de Villoison, c'est peu; on sent qu'à ce moment l'étude précise des textes est sacrifiée à l'histoire des idées ou des mœurs : elle n'intéresse plus (1), et, sans Villoison à Paris, Brunck et Schweighauser à Strasbourg, la France ne pourrait guère opposer de nom célèbre à la philologie allemande pour la fin du XVIII[e] siècle.

L'étude des monuments figurés que les découvertes d'Herculanum et les voyages en Italie, en Grèce, en Asie Mineure ont mis à la mode, trouve plus d'adeptes : Caylus pour l'architecture et la peinture, Barthélemy pour les mosaïques, Barthélemy encore pour les inscriptions et les médailles, et beaucoup d'autres, tels Larcher, Belley, Le Blond essaient de résoudre, à propos d'un monument ou d'un fragment de monument, de curieux petits problèmes historiques, artistiques ou littéraires (2). Mises à part d'ailleurs

(1) Capperonnier note lui-même, à propos de ses *Remarques sur le texte de Denys d'Halicarnasse* : « Si ces remarques n'ont rien de fort agréable, au moins osé-je me flatter que leur utilité me servira d'excuse. » S'excuser ainsi de faire œuvre de philologue, devant des philologues !

(2) « Les philologues les plus distingués du dernier siècle... ont réuni à l'étude des langues et des livres celle des monuments, et, pour exceller dans la

les recherches de Caylus sur la peinture antique (1753), celles de Le Roy, sur la marine grecque (1773), ce sont souvent des travaux trop particuliers, trop spécialisés, trop restreints en leur portée (1); c'est une joie et une véritable révélation, quand Barthélemy essaye de s'élever au-dessus de ces minces problèmes et crée une véritable science de la numismatique : lui-même ne persiste point dans son entreprise et revient bien vite aux minimes recherches de détail (2).

Ce qui l'emporte, entre 1750 et 1789, ce sont les études de religion, d'histoire et de critique littéraire. L'Académie est bien une Académie des Belles-Lettres, à un moindre degré une Académie des Inscriptions. Foucher, pendant huit années, publie de longs mémoires sur la Religion de la Grèce (1762-1770), d'où il passe aux cultes de tous les peuples connus, jusqu'aux Péruviens. Du Theil porte ses investigations sur des points plus précis, sur les différentes fêtes grecques en particulier, mais Batteux s'élève à disserter sur *le Principe Actif de l'Univers*. Les études de Foucher, fort étendues et parfois peu claires, avaient pour objet un problème souvent discuté et dont la solution est capitale pour l'intelligence de la mythologie antique : il s'agissait de distinguer le véritable caractère des divinités grecques : « Sont-ce de simples hommes dont le peuple aura fait des dieux? Sont-ce des êtres purement métaphysiques? Faut-il toujours expliquer les fables religieuses par la physique et l'allégorie et jamais par l'histoire? (3). » Foucher essaya de combiner les diverses théories en supposant que les divi-

philologie, ils ont voulu être antiquaires. » DACIER : *Rapport historique sur les progrès de l'histoire et de la littérature ancienne*. Dacier nomme en particulier Fréret, Barthélemy, Villoison.

(1) L'infatigable Belley composa plus de soixante mémoires, portant presque tous sur des points de détail. (Les œuvres de Fréret († 1749) n'occupent pas moins de 20 volumes in-18 (éd. 1796).

(2) Je ne reproche pas aux académiciens d'alors de s'être plu à traiter maints sujets secondaires peu intéressants en eux-mêmes, et je me permettrai de ne pas partager l'avis de M. Bertrand : « On est trop porté, écrit-il, à disserter sur la vie et des ouvrages de Thrasylle ou de Charon de Lampsaque et pas assez sur Homère et les tragiques grecs. » D'abord, les grands écrivains ne sont pas oubliés à l'Académie des Inscriptions, tant s'en faut ! Et surtout l'Académie n'est pas un *cours* pour gens désireux d'acquérir quelques notions de littérature élémentaire. Ce qu'il faut plutôt regretter, c'est que les auteurs de mémoires ne s'élèvent presque jamais des faits particuliers qu'ils étudient jusqu'à une idée générale et féconde.

(3) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXIV, 435.

nités étaient d'abord telles par nature : « Aucun dieu n'a commencé par être homme. » Mais, dans la suite, on s'est imaginé que ces dieux pouvaient prendre un corps humain et venir visiter les hommes : « Ces dieux, devenus hommes, ou plutôt ces hommes, regardés comme des dieux descendus du ciel, ont fait des actions humaines dont la mémoire a dû se conserver et faire partie de leur histoire (1). » Quelle que soit la valeur de ces conclusions, il n'en demeure pas moins qu'un de nos académiciens sait parfois abandonner les broutilles de l'érudition et tenter de larges synthèses en utilisant les acquisitions antérieures de la critique.

Pour l'histoire et la littérature, il en est trop rarement ainsi : souvent on perd du temps sur des énigmes historiques alors insolubles, faute de documents archéologiques : La Nauze étudie les *Différences entre les Pélasges et les Hellènes* (1751); Gibert fait des *Recherches sur les Premiers Habitants de la Grèce* (1771); Larcher propose des *Conjectures sur Cadmus* (1785) et Rochefort disserte sur *l'Etat de la Grèce avant Thésée*. Parfois, heureusement, un écrivain aborde une question à la fois plus facile et d'une portée plus générale. Bougainville, en particulier, sait faire ressortir avec finesse l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la Grèce ancienne et les raisons que nous avons de l'étudier : « Pour un observateur attentif, qui ne voit dans les événements les plus diversifiés en apparence que des effets naturels d'un certain nombre de causes différemment combinées, la Grèce est en petit l'univers, et l'histoire de la Grèce un excellent précis de l'histoire universelle (2). »

Les spécialistes de la critique littéraire perdaient bien souvent, eux aussi, un temps précieux, — et nombre de pages, — à discuter encore sur les principes d'Aristote ou la valeur respective des Anciens et des Modernes. Batteux n'a pas tort sans doute de relever certaine phrase de Voltaire sur l'*Hippolyte* d'Euripide et de montrer, par une comparaison avec la *Phèdre* de Racine, que la tragédie grecque n'est pas indigne d'admiration (3). Mais à quoi bon disserter

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, 294.

(2) Bougainville : *Vues générales sur l'antiquité grecque*, lues en 1760 (XXIX, 32). Egger cite ce passage avec éloges (*L'Hellénisme en France*, II.)

(3) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XLII.

à nouveau et si longuement sur la *Poétique* d'Aristote? Il consacre tout un mémoire à prouver que le philosophe était fondé à exiger un dénouement tragique dans les tragédies (1), et, Rochefort ayant estimé que la tragédie grecque avait d'abord une utilité politique et morale, il s'élève vivement contre cette « supposition toute gratuite et destituée de preuves », « l'objet du théâtre d'Athènes comme du nôtre *étant* de donner aux spectateurs le plaisir de la terreur et de la pitié dramatique et rien de plus (2) ». Et il avait raison, je l'accorde, mais comme ces disputes théoriques d'école nous paraissent loin de l'admiration intelligente et spontanée pour les œuvres antiques ! Combien plus intéressants les avant-propos de Chabanon à ses traductions de Pindare, défense de la traduction et du traducteur sans doute, mais du poète grec en même temps, contre les contemporains encore peu capables de comprendre une telle poésie!

Ce qui paralysait le plus nos savants dans leurs études, et les égarait parfois, c'était l'illusion que les Grecs étaient des gens comme nous et qu'on pouvait se les représenter en leur attribuant nos sentiments et nos habitudes. Le Beau est persuadé par exemple que les tragiques grecs rendaient leurs pièces plus intéressantes par des allusions aux faits présents, et le caractère du théâtre français à son époque n'est pas la moindre raison, j'imagine, de sa conviction (3). L'excellent Rochefort, traducteur d'Homère en vers français, est un homme sensible et un moraliste sur qui Rousseau a fait une forte impression; il porte partout avec lui ses idées morales et sa sensibilité, et les attribue aux héros des siècles homériques : « La plupart des actions des héros de l'antiquité portaient sur une sensibilité extrême qui, étant l'ouvrage de la nature, réclamait souvent pour elle contre les conventions particulières, qui ne sont que l'ouvrage des hommes (4). » Et s'il ne va pas jusqu'à ramener toute l'œuvre d'Hérodote à un dessein moral, d'autres que lui l'avaient déjà tenté (5).

De telles discussions, de telles idées banales ou fausses ne

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXIX.
(2) *Id.*, XXXIX, 54.
(3) *Id.*, XXXV, 432.
(4) *Id.*, XXXVI, 326.
(5) Et en particulier l'abbé Gemoz : *Mémoires de l'Académie*, XXXI.

sont pas d'ailleurs ce qui éloignait les profanes des vénérables recueils de l'Académie; bien loin de là, elles les y auraient plutôt attirés et intéressés, car elles répondaient aux goûts et au savoir du public; mais les *Mémoires* des Académiciens savaient se défendre trop souvent contre l'indiscrète curiosité des amateurs frivoles par un style et une méthode de développement à effrayer les plus intrépides.

Sans doute une dissertation savante n'est-elle pas d'abord destinée à plaire, et qui voudrait jouer au bel esprit en de telles matières risquerait souvent de ne donner que la mesure de sa sottise ou de sa fatuité. Mais il y a un minimum de souci littéraire qu'on peut exiger de quiconque veut être lu. On le trouve, il est vrai, chez quelques savants de cette époque : sans chercher à singer les littérateurs, Barthélemy, nous l'avons dit, avait le talent de répandre assez d'agrément dans ses *Mémoires* les plus sévères pour être lu de tous; et on peut encore parcourir sans ennui les *Mémoires* de Chabanon et de Vauvilliers, mais à côté de celles-là, que de pages hérissées de la plus effroyable érudition, présentée sans tact, ni mesure; et je ne veux point qu'on m'en croie sur parole; pour se faire une idée de l'ennui que pouvaient distiller certaines dissertations, qu'on parcoure ce passage de Larcher, fort savant homme au reste et fort capable d'écrire élégamment quand il le veut; il s'agit de fixer l'origine des vases thériclées : « Cléanthe, dans son ouvrage sur la métalepse, espèce de métaphore où un mot passe d'une signification à une autre, en donne pour exemple les mots dérivés du nom des inventeurs, tels que le Thériclée, le Dinias, l'Iphicratis... On pourrait croire, d'après ce passage, que le Dinias et l'Iphicratis étaient aussi des vases à boire, de même que le Thériclée. Rien cependant ne serait plus éloigné de la vérité. L'Iphicratis était une espèce de chaussure; Casaubon l'avait bien vu et il dit sur cet endroit d'Athénée qu'il le prouvera ailleurs; j'ignore s'il a rempli ses engagements, mais je ne me rappelle point d'avoir lu dans aucun de ses ouvrages la moindre chose qui y eût rapport; au défaut de sa note, les autorités dont il se serait appuyé subsistent : cette sorte de chaussure, comme nous l'apprend Diodore de Sicile, tirait son nom d'Iphicratès, célèbre général athénien... Casaubon, qui s'était bien aperçu

que l'Iphicratis est une espèce de chaussure, a cru que le Dinias dont il est fait mention plus haut dans le passage de Cléanthe était un vase à boire..., etc. (1). » Nous voici loin de notre point de départ et du sujet. Cette étude sur les vases thériclées pouvait être conduite de façon attachante : on aime, vers 1778, tout ce qui se rattache aux arts et à la vie antique, et les lecteurs n'auraient pas manqué. Larcher semble avoir pris plaisir à rendre son développement illisible par cet étalage d'érudition et cette surcharge de remarques incidentes, comme si les notes n'avaient pas été imaginées pour qu'on y déversât le trop-plein de son savoir. Avec de telles méthodes, on peut obtenir l'estime discrète de ses collègues, on ne se fait guère lire, et l'on exerce peu d'action sur ses contemporains (2).

Les gens du monde auraient été pourtant fort sensibles à cette action; pour les raisons déjà indiquées, ils étaient prêts à écouter avec plaisir ceux qui leur eussent révélé agréablement l'antiquité hellénique. A défaut d'étude sur la littérature, et faute de connaître assez la langue grecque, on dévore les traductions dont chaque année voit quelques tomes apparaître sans relâche. Quand on suit les annonces de livres nouveaux, pendant les vingt-cinq ou trente dernières années de l'Ancien Régime, on est confondu par le nombre de ces traductions ou transpositions, en vers ou en prose, œuvres d'amateurs ou d'hellénistes, d'écrivains notoires ou d'inconnus (3).

En 1770, M. de Rochefort donne une *Iliade* en vers français; six ans plus tard, il publie *l'Odyssée*, en vers également (4). Cette même année 1776, paraissent aussi une tra-

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XLIII, p. 196, sqq.

(2) Cf. l'abbé Maury, cité par Taine (*Origines de la France contemporaine*, I, 292). « En 1789, l'Académie française était seule considérée en France et donnait réellement un état. Celle des sciences ne signifiait rien dans l'opinion, non plus que celle des inscriptions... Les langues sont la science des sots. » Pourtant, les séances solennelles de l'Académie des Inscriptions étaient suivies avec intérêt. Ce qui prouve encore le goût de tous pour l'antiquité.

(3) « Nous ne trouvons plus d'ouvrages originaux dont l'examen puisse intéresser les lecteurs et piquer leur curiosité, tandis que nous pouvons à peine suffire à la foule des traductions qu'on voit éclore chaque jour... Nous gémissons de voir que cette partie de la littérature s'étend et s'enrichit aux dépens des autres. » *Année littéraire*, 1777, 248.

(4) Meister cite à ce sujet une épigramme assez amusante : « Quel est ce triste personnage? — C'est un Grec — Qui fit Homère à son image — Maigre et sec. » *Correspondance littéraire*, XIII, 315.

duction de *l'Iliade*, par Lebrun (1), une autre encore par Bitaubé, dont une seconde édition sera donnée au public en 1780, suivie de *l'Odyssée* en 1786; vers la même époque, nous avons encore la traduction de Gin en prose, celles d'Obernès et de Beaumanoir en vers, et, pour les bibliophiles, une édition, grec et français, avec estampes, tirée à 500 exemplaires (1784). Les autres œuvres de la littérature grecque ne sont pas moins favorisées. Gin traduit Hésiode en 1785; Grou, un père jésuite, rend avec goût et précision *la République* (1762) et *les Lois*, de Platon (1770). L'infatigable Auger donne une édition complète de tous les orateurs grecs; *l'Anabase*, en 1777, trouve deux traducteurs, un anonyme, Maréchal de Camp des Armées du Roi, et Larcher, qui, en 1786, publiera son Hérodote. En 1777 également, Dacier traduit la *Cyropédie;* quelques années auparavant, il avait édité, avec traduction française, le *Manuel d'Epictète*, dont Lefebvre de Villebrune, en 1783, présentera une traduction nouvelle; et le goût des moralistes anciens nous vaut, en 1782, les *Maximes* de Phocylide, en français. Chabanon adapte et imite Théocrite (1777) et Montornet de Clairfons, peu après, donne un choix des poètes grecs qui pouvaient plaire le plus à la société de l'époque, Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Théocrite, Musée. Je mentionne pour mémoire les réimpressions du Plutarque d'Amyot; des abrégés de Plutarque avaient paru vers 1764, soulevant l'indignation de Grimm : « Je ne sais, écrivait-il, quel est l'impie qui a osé porter la fureur d'abréger jusqu'à faire un abrégé des *Hommes Illustres*, de Plutarque... Son nom doit être en horreur à tous les gens de goût (2). » Les amateurs du théâtre antique ne sont pas oubliés : sans parler d'une réédition du *Théâtre des Grecs* de Brumoy (1784). La Harpe traduit *Philoctète* (1781); Belin de Ballu, *Hécube* (1783); M. P..., *Oreste;* Poinsinet de Sivry, le théâtre d'Aristophane (1784); Le Franc de Pompignan, celui d'Eschyle (1771);

(1) L'*Iliade* de Lebrun était précédée d'un dialogue qui, à en croire l'éditeur, avait été découvert par un savant anglais au cours de fouilles faites à Athènes : « Pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité de ce manuscrit, on a eu soin d'imprimer le texte grec à côté de la traduction française. Le texte a l'air beaucoup moins original que la traduction et l'idiome de l'auteur grec n'est pas moins moderne que les idées. » *Correspondance littéraire, novembre* 1776.

(2) *Correspondance littéraire*, V, 496.

Dupuis, celui de Sophocle (1777), et Prévot, celui d'Euripide. Comme on raffole alors d'anecdotes, Dacier donne une version des *Histoires Variées* d'Elien; ajoutez à tout cela un *Lucien*, par l'abbé Meunier; un Callimaque, par du Theil (1775); un Athénée, par Lefebvre de Villebrune (1788); et même un Aratus, texte et traduction de Pingré (1786).

Tant de traductions, — ou de trahisons, — pourraient nous tromper sur la connaissance et le sentiment que l'on avait de cette littérature si libéralement mise à la portée de tous. Par leur nombre même, ces éditions montrent surtout que, de plus en plus, on ignorait la langue grecque et que, faute de pouvoir lire les œuvres dans l'original, les gens du monde et les littérateurs de profession en étaient réduits à la nécessité de les parcourir dans un texte français. Diderot, dès 1772, à propos des traductions d'Elien par Dacier et de Pindare par Chabanon et Vauvilliers, le déclarait nettement (1); *l'Année Littéraire*, en 1777 (2), espérait bien que les chefs-d'œuvre de l'antiquité, même lus dans des traductions, formeraient le goût du public et lui donneraient le désir de mieux étudier l'antiquité; mais les hellénistes de profession restaient sceptiques et le rédacteur anonyme du *Journal des Savants* semble voir juste, lorsqu'il note, à propos de *l'Odyssée* de Bitaubé : « Cette foule de traductions des auteurs grecs et latins, qui se succèdent dans ce siècle avec tant de rapidité, est-elle une preuve que la littérature ancienne soit en honneur et très cultivée parmi nous, ou au contraire qu'elle soit fort négligée et peu connue? C'est une question que nous n'entreprendrons pas de résoudre. » Mais on sent bien en quel sens il l'eût volontiers résolue, et il n'aurait pas eu tort, en partie du moins, car cette antiquité, si elle était peu connue, n'était pas négligée certes, mais on ne se souciait plus d'étudier la langue ni la grammaire grecques. Les traducteurs, aussi bien, n'étaient guère soucieux de rendre le texte assez exactement pour donner vraiment au lecteur l'impression de l'original. Je ne parle

(1) « A mesure que le goût des bonnes études et la connaissance de la littérature ancienne diminuent en France, les traductions des monuments de l'antiquité se multiplient et annoncent la chute prochaine et totale des langues grecque et latine. » *Correspondance littéraire*, mars 1772.

(2) *Année littéraire*, 1777, p. 248, à propos de l'*Iliade* de Bitaubé.

pas de ceux qui ne voyaient en ces travaux que « des opérations de librairie (1) »; mais les écrivains mêmes qui se piquaient de connaissances et de souci littéraire, ne réussissaient souvent « qu'à faire constater la médiocrité de *leur* talent, comme la persévérance de *leur* amour pour les lettres (2) ». D'autres érigeaient en principe l'infidélité de la traduction, sous le prétexte spécieux qu'il fallait tenir compte de la différence des idiomes; voici au reste la théorie que professait un traducteur, et non des moins notoires, sinon des plus qualifiés, La Harpe lui-même (3); partisan d'un juste milieu entre une fidélité excessive et une trop grande liberté, il affirme que « si l'on veut faire attention à la différence des idiomes, on verra qu'il doit être permis, suivant les circonstances, de supprimer une figure qui s'éloigne trop du génie de notre langue et de la remplacer par une autre qui s'en rapproche davantage, de resserrer ce qui pour nous serait trop lâche et d'étendre ce qui nous paraîtrait trop serré... (4) ». Meister, toujours caustique, n'avait pas tort de dire que « c'était affubler d'un habit français » les écrivains anciens (5). Les traductions infidèles au reste avaient pour elles de hautes autorités : l'Académie Française ne croyait pas déroger en mettant au concours, pour un prix de poésie, une adaptation d'auteur grec (6).

Cet « homme Louis XVI », dont M. Louis Bertrand a tracé un amusant portrait, qui « s'occupe de chimie avec Lavoisier, d'astronomie avec Bailly, d'histoire naturelle avec Buffon (7) », curieux de tout, sans aimer à rien approfondir, ne pouvait, on le pense bien, se borner à lire des traductions; il lui était agréable de connaître non seulement ce qu'avaient écrit les Grecs, mais encore ce qu'ils étaient et

---

(1) *Année littéraire*, 1784, 6, 23, à propos de l'Aristophane de Poinsinet de Sivry.

(2) *Correspondance littéraire*, mars 1777, à propos du Théocrite de Chabanon.

(3) Voir aussi : Avant-propos d'Arnaud à sa traduction de *Ion*. Il estime qu'il est impossible de rendre sans platitude, si l'on ne prend point de liberté avec le texte.

(4) *Lycée*, I, III. De la langue française comparée aux langues anciennes. — *Le Lycée* n'a été publié qu'en 1799, mais ce sont précisément les principes que La Harpe avait appliqués dans ses traductions antérieures.

(5) *Correspondance littéraire*, mars 1777.

(6) Par exemple, en 1778, le début du 16e chant de l'*Iliade*.

(7) *Fin du classicisme*, p. 40.

ce qu'ils faisaient : aussi la plupart des traducteurs, en des introductions plus ou moins développées, mettaient-ils le résultat des recherches savantes à la portée du public. Chabanon écrit un *Essai sur Théocrite*, Bitaubé étudie *le Génie d'Homère*. La Porte du Theil va plus loin, et, en tête de deux *Moralia* de Plutarque, il place quelques pages sur les parasites et les flatteurs, fort avisé en son choix, car on raffole de tout ce qui touche à la vie privée des anciens(1) ; on s'intéresse fort aussi au développement des sciences chez les Grecs, à l'étude de leur religion et des problèmes qu'elle soulève, à l'évolution de leur politique, car on retrouve chez eux des idées qui cadrent avec les préoccupations ou les théories du moment. En 1766, paraît *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, de Boulanger; l'ouvrage frappa surtout par son caractère philosophique; Boulanger y prétendait montrer que toutes les idées religieuses des différents peuples s'expliquent par le souvenir des cataclysmes géologiques (2). En 1787, Rabaud-Saint-Etienne, dans ses *Lettres à M. Baily sur l'histoire primitive de la Grèce*, affirme, lui aussi, que « les phénomènes du ciel ont été décrits sous la forme d'aventures héroïques... La physique du ciel est devenue de l'histoire et a produit les dieux et les héros ». Leclerc de Septchênes avait étudié également la religion des anciens grecs, mais, non content d'en chercher les origines, il avait essayé de marquer le rapport de cette religion « avec les lois, les mœurs, l'esprit national et le goût pour les arts ». « C'est

(1) En 1784, paraît un ouvrage intitulé : « *Lettres grecques par le rhéteur Alciphron ou anecdotes sur les mœurs et les usages de la Grèce... (courtisanes, parasites, mœurs*, etc.)

(2) L'ouvrage eut du succès, malgré la censure; — publié à Amsterdam, il fut réimprimé à Paris, en 1792, et à Amsterdam, en 1794. — C'est une théorie analogue qu'a suivie Roucher; il a voulu montrer que la plupart des fêtes antiques, et par suite des légendes mythologiques, s'expliquaient par les phénomènes célestes ou physiques : « Nous avons fait voir, écrit-il dans les *Remarques sur le mois de décembre*, que presque toutes les fêtes n'étaient qu'une représentation allégorique de la marche du soleil dans le Zodiaque et de ses diverses influences sur la terre. La fable des géants n'est que l'histoire allégorique des désastres de la nature : les volcans, les inondations, les exhalaisons brûlantes, pestilentielles et l'hiver avec ses frimas. » — Dom Pernetty, une trentaine d'années auparavant, avait voulu, dans ses « *Fables égyptiennes et grecques dévoilées* », expliquer tout, non par la physique, mais par la chimie; il était d'ailleurs allé jusqu'au grotesque; en voici un exemple : « Mars et Vénus surpris par Vulcain signifie la couleur citrine et safranée appelée Vénus qui s'unit avec le fer appelé Mars, et c'est le forgeron Vulcain qui découvre la rouille. » Cité par GRIMM : *Correspondance littéraire*, III, 515.

en voulant donner aux hommes, écrivait-il, l'idée de la divinité qu'ils se sont élevés jusqu'au beau idéal ! (1) » (1776). Demoustier commence ses fameuses *Lettres à Emilie sur la mythologie* (2), où, sur un ton spirituel, en prose mêlée de vers, il sait à merveille rapetisser les croyances antiques au niveau de ses lectrices... et de ses lecteurs.

Comme la mode est aux dictionnaires encyclopédiques, on publie aussi de véritables encyclopédies de l'antiquité. Sans parler du *Nouveau recueil historique d'antiquités* de Furgault, ouvrage bien scolaire (1787), ce sont les *Tableaux des anciens grecs et romains et des nations contemporaines, où l'on trouve le cérémonial, la vie privée, l'état politique, civil et militaire, les sciences et les arts de l'antiquité.* C'est surtout le grand *Dictionnaire des auteurs classiques, grecs et latins, sacrés et profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable et les antiquités.* Commencé par Sabbathier en 1766, sous les auspices du duc de Choiseul, l'ouvrage devait comprendre trente-quatre volumes in-4°, dont les derniers ne furent publiés qu'au siècle suivant par Sériyès ; si l'on veut avoir une idée de son étendue et du souci qu'avait l'auteur de ne rien oublier, qu'on en juge par un détail, — signalé dans la Préface — : le Dictionnaire de Sabbathier renferme soixante articles au nom « Alexandre », tandis que le Dictionnaire de Moreri en contient une vingtaine seulement.

Il faut bien noter que ces ouvrages se vendent et entrent dans les bibliothèques des particuliers. M. Mornet estime à 1/3,85 le nombre moyen des ouvrages d'histoire portés sur les catalogues du XVIII^e^ siècle dont il a opéré le dépouillement (3) ; or les ouvrages relatifs à l'antiquité grecque représentent environ un cinquième de ce total; la présence de tous ces ouvrages ne doit pas être expliquée par le seul désir des collectionneurs de posséder le plus de livres possible; à supposer qu'on ne les lise pas tous, le fait seul de les avoir achetés et de les conserver, — plutôt que des romans ou des pièces de théâtre, — prouve que le goût du temps est à l'antique. De nos jours aussi, il y a des collectionneurs de

(1) *Essai sur la religion des anciens Grecs.*
(2) Commencé en 1786, l'ouvrage ne fut terminé qu'en 1794.
(3) *Revue d'Histoire littéraire*, 1910, 449.

livres; peu sans doute possèdent sur leurs rayons la collection des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ou *la Bibliothèque de l'Ecole d'Athènes*, tandis que toutes les bibliothèques importantes, vers 1770, renferment les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, un Montfaucon, sinon même un Gronovius, et le recueil de Caylus, et les divers récits de voyages en Grèce.

Cependant la plupart de ces ouvrages, par leur immensité même, éloignaient bien un peu le lecteur. Montchablon, dans d'intéressantes observations préliminaires à un *Dictionnaire abrégé d'antiquités* (1773), note que les ouvrages trop considérables détournent de l'étude : « Qui n'est effrayé à l'aspect des immenses recueils de Graevius, de Gronovius et de leurs suppléments ? On ne s'engage pas aisément dans une étude dont, pour ainsi dire, on ne voit pas la fin... Un style dur, diffus, pédantesque, presque toujours hérissé de longues citations..., dégoûte sensiblement le lecteur. » Il aurait pu ajouter que les encyclopédies et les dictionnaires, malgré leur utilité et leur commodité, présentent les renseignements de façon trop fragmentaire pour captiver vraiment ceux qui ont peu de temps ou de patience; aussi les lecteurs devaient-ils être nombreux à faire bon accueil au livre qui renfermerait un résumé clair et bien ordonné de tout ce que l'on pouvait savoir sur l'antiquité grecque. Rollin est vieux déjà, démodé et insuffisant, trop didactique d'ailleurs; les *Observations sur l'histoire de la Grèce*, de l'abbé de Mably, les *Remarques philosophiques sur les Grecs*, par de Paw, sont des ouvrages trop restreints en leur objet; on s'intéresse certes à la philosophie de l'histoire, mais on veut aussi connaître les faits; de plus, la thèse soutenue par de Paw ne peut plaire aux admirateurs et aux disciples de Plutarque et de Rousseau; l'auteur ne s'avise-t-il pas d'être excessivement sévère pour Lycurgue et Sparte? En 1782, commença enfin la publication d'un ouvrage qui semblait répondre aux désirs et aux besoins du public; c'était, de Cousin-Despréaux, en seize volumes, une *Histoire générale et particulière de la Grèce ancienne*, où rien n'était omis; peut-être était-elle trop complète pour obtenir grand succès; le style n'en était guère attrayant et le plan, trop résolument chronologique, ne pouvait plaire beaucoup aux amateurs

d'histoire philosophique. Peu après, parut une autre *Histoire de la Grèce*, beaucoup plus succincte celle-là et traduite de l'anglais par Carra (1), — et, pour les amateurs de gravures, une *Histoire de la Grèce par figures accompagnées d'un précis historique*, par Sylvain Maréchal (1787) (2). Il était réservé au *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce* de réunir tous les suffrages et de donner sous une forme nouvelle et vivante ce tableau général d'une civilisation qu'on désirait fort connaître, mais que l'on ne pouvait se résigner à étudier en des ouvrages trop savants ou trop arides.

---

(1) L'auteur en était l'anglais John Gillies. L'ouvrage « jouissait d'une grande réputation en Angleterre et était goûté même en France, quoique très faiblement traduit ». DACIER : *Rapport historique...*, p. 178.

(2) Geoffroy note ironiquement : « Ces ouvrages qui se succèdent de si près pourraient faire croire que la langue et la littérature grecques sont très cultivées en France et cependant elles n'y ont jamais été moins connues et plus étrangères. Le temps n'est plus, où les femmes embrassaient un savant pour l'amour du grec. L'homme qu'on fête et qu'on embrasse aujourd'hui est celui qui fait du gaz. » *Année littéraire*, 1789, lettre XIV.

B. — La Littérature.

Les faux romans grecs. — L'héroïde. — L'antiquité grecque dans la poésie lyrique. — Les théories ; les sujets ; les images. — Lebrun. — Le théâtre. — Les sujets ; le goût de la simplicité ; la complication parfois de l'intrigue. — *Œdipe chez Admète*, de Ducis. — André Chénier. — Sa formation ; sa profonde connaissance de l'antiquité grecque ; son sens de la beauté ; ses théories littéraires ; son goût très vif pour les petits genres. — Conclusion.

Le grand nombre d'ouvrages relatifs à l'antiquité grecque que je viens de mentionner n'est pas seulement la preuve que, dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, il y eut chez les hellénistes, plus ou moins professionnels ou amateurs, une véritable émulation à expliquer et à traduire les œuvres antiques; il montre aussi que le grand public, de son côté, s'intéressait à la Grèce ancienne; il suffit, pour s'en rendre mieux compte, de jeter les yeux sur la littérature du temps et surtout sur les écrivains de second ordre, qui, sans doute parce qu'ils ont moins de personnalité, révèlent mieux parfois que les grands génies les tendances contemporaines et l'état d'esprit des lecteurs.

Dans tous les genres, on note une évidente influence exercée par l'antiquité grecque étrangement mêlée à l'antiquité latine, sans qu'on puisse toujours faire exactement le départ entre l'une et l'autre; il en est deux auxquels il faut venir tout d'abord, tant ils sont caractéristiques d'un goût vraiment vif, en même temps que bizarre, pour les choses grecques : ce sont le roman et l'héroïde.

Pour les romans, plus encore que pour toutes les autres productions littéraires qu'il y aura lieu de passer en revue, je dois marquer, dès l'abord, la médiocre valeur de ceux qui nous occuperont. Mais un feuilleton de journal comme les

Aventures de Rocambole ou *les Mystères de New-York* peuvent donner un précieux renseignement sur les goûts littéraires (?) des lecteurs, au même titre que le *Disciple* ou les volumes de l'*Histoire contemporaine* : aussi ne convient-il pas de négliger de méchantes productions romanesques, parce qu'elles sont incomparablement inférieures à *Manon Lescaut* ou aux *Liaisons Dangereuses* (1).

Or, vers 1770, un genre fait fureur, celui des romans que l'auteur prétend traduits du grec. Les romans grecs ne sont pas très nombreux (2); qu'importe ? On invente une action romanesque, on donne aux personnages des noms grecs, on les fait se mouvoir dans la Grèce antique, on affirme que le texte grec a été retrouvé par le plus grand des hasards au fond d'une bibliothèque d'Allemagne ou de Turquie, et le tour est joué, et le lecteur content. Déjà, en 1760, le rédacteur de l'*Année Littéraire* voyait là « de petits stratagèmes usés, dont personne n'est plus la dupe (3) ». Barthélemy, dans *Carite et Polydore*, n'avait vraiment rien inventé de bien nouveau (4). Chaque année, quelques-uns de ces contes paraissent, fort développés parfois. Ce sont, par exemple, *les Aventures de Périphas, descendant de Cécrops*, par Pujet de Saint-Pierre (1761), *les Amours de Choréas et de Callirhoé*, par Larcher, un docte membre de l'Académie des Inscriptions (1763), *les Amours de Laïs* (1765), *les Amours de Poliris et de Driphé*, imité de *Daphnis et Chloé* (1766). Grimm écrit à propos de l'un d'eux : « Tout cela n'est lu de personne (5). » Formule de mépris justifiée certes

---

(1) Il faut évidemment se placer pour cela à un point de vue purement historique et non littéraire. — Ma comparaison entre œuvres du XVIII[e] siècle et œuvres contemporaines n'est d'ailleurs exacte qu'en partie. De nos jours, les goûts littéraires des lecteurs d'Anatole France importent plus au critique et à l'historien que ceux des admirateurs de Ponson du Terrail; au XVIII[e] siècle, au contraire, ce sont les mêmes gens de bonne compagnie qui font le succès de *Manon Lescaut* et des romans à la grecque dont je vais parler. Aussi ces romans grecs ont-ils, pour l'historien de la littérature, plus d'intérêt que nos feuilletons quotidiens.

(2) Plusieurs traductions de *Daphnis et Chloé*, *Héro et Léandre* sont alors publiées, en particulier *Héro et Léandre* par Du Theil. Noter aussi *Daphnis et Chloé*, grec et latin, par Villoison, mais ce n'était pas un ouvrage à la portée du grand public.

(3) Montesquieu avait recouru à ce stratagème dans le *Temple de Gnide*. D'Alembert, — *Eloge de Montesquieu*, — note que « depuis, cette plaisanterie a été défigurée » par bien « des mauvais copistes ».

(4) Voir plus haut sur *Carite et Polydore*, p. 92.

(5) *Correspondance littéraire*, V, 434 (1761).

par la médiocrité ou le néant de telles œuvres, non par les faits ; on les lisait et on en raffolait ; la *Bibliothèque des Romans*, dont le directeur ne cherchait évidemment pas à rebuter le lecteur, en est remplie; en quelques années, vers 1780, j'en note plus d'une dizaine dans ce recueil fort répandu. Et les petits volumes, édités séparément, se succèdent, comme pour donner un démenti à Grimm : *l'Amitié scythe ou l'Histoire secrète de la conjuration de Thèbes* (1767), *les Lettres Athéniennes, extraites du portefeuille d'Alcibiade* (1771), *le Phasma ou l'Apparition, histoire grecque contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, ouvrage tiré d'un manuscrit trouvé à Smyrne*, par Poinsinet de Sivry; *Cléomène ou tableau abrégé des passions, extrait d'un manuscrit du mont Athos*, plusieurs contes moraux de Marmontel, et cent autres édités à part ou publiés dans des revues, dans *le Mercure* surtout (1). Quand on est à court d'inspiration, on emprunte aux étrangers ou l'on revient à d'anciens romans français du même type; on traduit « de l'allemand de M. Wieland », *l'Histoire d'Agathon, tableau philosophique des mœurs de la Grèce* (1768), ou de l'italien, *Calliste et Philetor, fragment d'une nouvelle grecque. Les Amours de Myrtil* (1780) avaient d'abord été imprimés à Constantinople, et les *Aventures de Nicias et d'Antiope* à Londres; les *Deux Déesses*, publiées en 1780, dans *la Bibliothèque des Romans*, sont une bluette du siècle précédent, éditée en 1625. C'est au point que, par ironie, un fantaisiste agacé par cette manie des romans grecs donne, en 1781, l'*Ambigu Comique*, « ouvrage qui n'est pas traduit du grec, rédigé par un original (2) ».

Du style de ces romans, quelques pages de Marmontel mises à part (3), il n'y a rien d'autre à dire sinon que, d'ordinaire, la platitude s'y unit à la recherche dans la banalité. Voici le ton : « Sur le lieu le plus élevé de ce vallon est un

(1) Cf. J.-J. Rousseau : *La nouvelle Héloïse*, éd. D. Mornet, I, p. 340 et 371. On trouvera là, réunis par M. Mornet, les titres d'un très grand nombre de contes grecs. L'énumération est amusante.

(2) *Catalogue des Livres nouveaux*, 14 avril 1781.

(3) Et Marmontel lui-même a, dans ses *Contes Moraux*, bien des pages qui frisent le ridicule : Alcibiade y dit quelque part à une prude qui met tout en jeu pour triompher de sa froideur : « Votre beauté, vos désirs, Ulysse n'y échapperait pas ; Hercule y succomberait ; je serai plus sage qu'Ulysse et moins fragile qu'Hercule. »

hameau fortuné consacré à Vénus et sous sa protection spéciale; l'inquiète ambition et la triste indigence, l'inconstance et l'artifice en sont bannis pour jamais; toujours amoureux et toujours aimés, les bergers et les bergères y coulent des jours heureux, filés par la main des plaisirs. » Car ce sont d'ordinaire des scènes pastorales, pleines de sensibilité (1), presque toujours des romans d'amour et toujours des actions invraisemblables. Nous y voyons le plus souvent « la rencontre fortunée et inespérée de deux Grecs d'illustre race, unis ensemble par les liens du sang et de l'amitié, qui, après un grand nombre d'aventures et de traverses dont ils triomphent, se retrouvent l'un et l'autre au comble de leurs vœux ». Voilà les termes mêmes du prospectus qui annonce les aventures de Nicias et d'Antiope; ailleurs, Myrtil, fils de Vénus et d'Adonis, meurt sans le savoir, sur le sein de la déesse Flore, son amante; Marmontel, dans les *Quatre flacons ou les Aventures d'Alcidonis de Mégare*, imagine un véritable conte de fées; une fée apparaît au jeune homme et lui donne quatre flacons : « Vous boirez du flacon pourpre, lui dit-elle, pour aimer éperdument; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment et le plaisir; du bleu, pour le goûter sans inquiétude, et du blanc, pour revenir à votre état naturel. »

Dans l'un de ces contes nous voyons le philosophe Ariston s'éprendre de la courtisane Phryné, montrant ainsi, par l'exemple et à sa honte, que l'amour est plus fort que la sagesse (2). On sent percer ici l'intention didactique; elle est souvent plus morale et plus nette. Les titres mêmes suffisent d'ordinaire à l'indiquer : *les Aventures de Métra, fille d'Erésichton, ou la piété filiale* (1781); *les Deux Déesses ou la Gloire et la Vertu couronnées par l'Amour;* et si le titre ne suffit pas, le prospectus sait faire ressortir « que tout l'ouvrage fourmille de préceptes puisés dans la plus exquise morale ». — L'un de ces personnages, Eucarius, s'écriera en mourant : « J'éprouve qu'il n'y a de libre sur la terre que celui qui pratique la vertu. » — Dans le *Trépied d'Hélène*, Marmontel montre que les plus sages des hommes sont les

(1) *Les Promenades de Platon en Sicile*, de MARMONTEL, en sont un type remarquable et fort ennuyeux.

(2) *Ariston ou le philosophe amoureux. Bibliothèque des Romans*, 1781.

premiers à déclarer qu'ils ne le sont pas : aucun des sept sages de la Grèce ne s'estime digne de recevoir un trépied, autrefois consacré par Hélène à Neptune, et ils décident de le faire placer à nouveau dans le sanctuaire du dieu. Parfois, on trouve dans ces romans des problèmes et des solutions de casuistique amoureuse. Alcibiade, désirant être aimé pour lui-même, se rend successivement auprès d'une prude, d'une jeune fille, d'une veuve, d'une femme de magistrat et d'une courtisane, et, comme il se désespère devant Socrate d'être toujours aimé pour son nom, sa beauté ou sa richesse, et non pour lui-même, Socrate lui fait sentir que son désir est fou et qu'il ne faut pas « subtiliser en amour ». A donner de telles leçons, les auteurs sont persuadés qu'ils accomplissent une mission véritable et le directeur de *la Bibliothèque des Romans* oppose les contes qu'il publie aux ouvrages qui prétendent peindre les mœurs du temps : « Nous sommes dégradés, et nous peignons notre dégradation; nous faisons paraître le paysan perverti, les liaisons dangereuses et d'autres romans de ce genre... dans lesquels nous ne voyons que des vices, un libertinage affreux..., l'auteur ancien dont nous allons analyser l'ouvrage est loin de donner dans de telles extravagances. » Paysans vertueux et simples, amants fidèles et récompensés après maintes traverses, méchants punis, larmes versées, et sur tout cela des noms grecs et des mœurs du XVIII[e] siècle (1) ou de n'importe quelle époque, ou encore d'un idéal âge d'or, c'en est assez pour séduire les cœurs sensibles façonnés par Rousseau et Gessner, et les amateurs d'antiquité à qui un mot suffit pour leur illusion et leur plaisir (2).

De cette copie, ou plutôt de cette prétendue copie d'un genre grec, il faut rapprocher un autre genre qui fit fureur vers 1780, l'héroïde : celui-ci, comme celui-là, ne mérite pas qu'on s'y arrête longuement, mais l'un et l'autre sont de curieux témoins du goût d'une époque. Que l'héroïde fût un genre grec, personne ne pouvait le penser, puisque

(1) « Sous des noms grecs, il peint des mœurs tout à fait françaises et ce qui se passe tous les jours entre nos jeunes gens et nos plus célèbres courtisanes. » *Bibliothèque de la Reine au Petit Trianon*, p. 34, publié par Lacroix; note du marquis de Paulmy à propos des « *Amours de Laïs* ».

(2) Voir une étude plus détaillée sur un de ces romans, *Carite et Polydore*, de Barthélemy, p. 92.

c'est à Ovide que se référaient les poètes eux-mêmes qui en avaient fait comme leur spécialité; et pourtant, je ne serais pas loin de croire que, par une illusion fort explicable après tout, l'on s'imaginait faire revivre un genre d'Athènes plutôt que de Rome, tout comme l'on se figurait retrouver à Herculanum les monuments de la Grèce plutôt que des souvenirs latins. Ovide d'ailleurs est en maintes parties de son œuvre plus proche des Alexandrins que de Virgile, et il aime à emprunter ses sujets à la mythologie grecque plus riante et plus poétique (1).

La première héroïde qui eut vraiment du succès n'était d'ailleurs pas consacrée à cette mythologie : c'était, de Colardeau, une *Epître d'Abélard à Héloïse;* c'en fut assez pour donner de la vogue au genre; on traduisit à nouveau *les Héroïdes* d'Ovide, luxueusement présentées avec gravures (2), et les petits poètes du temps font à qui mieux mieux écrire les héros de l'antiquité; or ce sont des Grecs qui écrivent surtout. Grimm, dès 1762, proteste contre cette manie : « Avec un peu de bon sens, dit-il, nos pauvres gens sentiraient que rien n'est moins propre que la poésie française à faire parler d'antiques personnages (3). » Mais qu'importe? le genre est à la mode et les poètes prouvent par de bonnes raisons qu'ils ont bien le droit de prêter à Hécube une lettre à Pyrrhus, ou à Héro une épître à Léandre : « Les églogues de Théocrite, les idylles de Gallus, les héroïdes d'Ovide ont passé jusqu'à nous comme *l'Iliade* d'Homère, les tragédies de Sophocle et le traité de Longin (4). » Malgré ces raisons et ces affirmations trop intéressées, il faut convenir avec Grimm que ces héroïdes étaient destinées à sombrer dans l'oubli. Je n'en prendrai qu'un exemple et je l'emprunte aux œuvres de Dorat, qui n'est pas le plus mauvais des faiseurs d'héroïdes; il imagina un jour une longue lettre de Philomèle à Procné : c'était jouer la difficulté, et Dorat, ne pouvant guère se représenter les sentiments de la malheureuse, composa son poème à grand renfort de procédés, allant jusqu'à piller Racine :

(1) Cf. RIPERT : *Ovide, poète de l'amour, des dieux et de l'exil*, p. 90 : « Il a été le poète le plus grec de Rome. »
(2) 1763.
(3) *Correspondance littéraire*, V, 63.
(4) DORAT : *Apologie de l'héroïde.*

« C'était pendant le temps des mystères sacrés,
Pendant ces temps d'ivresse à Bacchus consacrés;
Déjà de toutes parts ses terribles ministres
Font retentir les airs de hurlements sinistres
Et de l'airain tonnant l'épouvantable bruit
Augmente encore l'horreur d'une profonde nuit... »

Voilà le comble, emprunter un genre à Ovide et un sujet à la mythologie grecque, utiliser quelques réminiscences d'une tragédie française; c'est vraiment de l'électisme, mais c'est aussi la meilleure marque de la sécheresse d'inspiration et du convenu de telles œuvres, et cela plaisait cependant; car, il faut bien le dire, il y avait toujours en ces histoires antiques un petit ragoût d'immoralité ou de perversion dont raffolaient ceux-là mêmes qui versaient des larmes sur la vertu des anciens Grecs.

Mais, c'en est assez sur deux genres disparus et oubliés; il convient d'en venir maintenant à ce qui fut vraiment la littérature du siècle et de voir en quoi le souvenir de l'antiquité grecque influa sur elle. Notons d'abord que sur la prose cette influence n'apparaît guère, ou bien c'est une influence plutôt philosophique que littéraire; on admire Sparte certes, et on veut imiter ses vertus, on critique Athènes et sa civilisation pervertie, mais c'est le mouvement des idées qui en fut influencé davantage et nous le verrons plus tard. Dans l'ordre purement littéraire, qu'il s'agisse du choix des sujets ou de la manière de les traiter, cette emprise de l'ancienne Grèce apparaît surtout dans la poésie, poésie légère, didactique ou lyrique d'une part, poésie dramatique de l'autre. Tous les écrivains qui croient plus noble ou plus digne de leur génie de rythmer et de rimer leur pensée se réclament de la Grèce, et, s'ils n'ont pas créé des chefs-d'œuvre, du moins ont-ils cru le faire en se mettant à l'école d'Athènes : deux d'entre eux, au reste, mériteront vraiment de nous retenir, Ducis et Chénier.

C'est aux poètes eux-mêmes qu'il convient d'aller d'abord demander ce qu'ils ont voulu faire. Toute étude de leurs œuvres serait prématurée avant de connaître leurs théories. La Harpe qui aime à élargir les questions ou à les prendre de haut s'interroge lui-même, dans son *Eloge de Colardeau* : « Qu'est-ce donc qu'un homme de lettres? » Et il en donne

une belle définition, où le souvenir des anciens tient une place importante : « C'est celui dont la profession principale est de cultiver la raison pour ajouter à celle des autres... Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles et s'avance au travers des monuments épars de l'antiquité pour y recueillir sur des traces presque effacées l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges; il converse avec eux dans leur langue dont il se sert pour étendre la sienne. » Dans cette dernière phrase, La Harpe songe à lui-même, sans aucun doute; il croyait converser avec les anciens dans leur langue puisqu'il traduisait leurs œuvres, — fort inexactement au reste. C'était dire en tout cas, de façon assez vague, qu'il fallait trouver son inspiration dans la littérature antique. Delille, dans le poème de *l'Imagination* (1), fait remonter toute poésie à Homère :

De la divinité que célèbrent mes vers
La sublime épopée est le plus beau domaine...
Salut, toi le plus cher de tous ses favoris,
Vieil Homère, salut ! De tes divins écrits,
Tous les talents divers empruntent leur puissance :
C'est toi que l'on peignait ainsi qu'un fleuve immense
Où la coupe à la main venaient puiser les arts. »

Gilbert, très nettement, voulait qu'on suivît les anciens :

« Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les Muses infidèles ;
Eux seuls de la nature, imitateurs constants,
Toujours lus avec fruit sont beaux dans tous les temps.
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite.
Même en les surpassant, il faut qu'on les imite (2). »

C'est un trait commun à tous les poètes du temps : ils méprisent leur époque, regrettent le passé et veulent établir

(1) L'ouvrage ne fut publié qu'en 1806, mais Delille nous avertit dans sa préface qu'il l'écrivit de 1784 à 1795.

(2) GILBERT : *Le XVIII^e siècle, Satire à M. Fréron.* — Certains protestent, sans doute, mais ne sont guère écoutés; la mode est contre eux; ce ne sont, au reste, que des théoriciens, non des poètes; qu'importe à un Gilbert ou à un Dorat l'opinion d'un M. de Chastellux, par exemple, dont la pensée ne va pas d'ailleurs sans paradoxe : les Grecs, d'après lui, ne sont pas les meilleurs modèles à suivre, car « ils étaient trop riches, trop favorisés et l'abondance nuit au goût. » — Il convient de noter que Gilbert n'a jamais abusé de l'antiquité : dans son œuvre, peu volumineuse il est vrai, on ne trouve qu'une héroïde : Didon à Enée.

un ordre nouveau, ou plutôt revenir à l'antique. Dorat le fait en des vers qui ne seraient pas sans valeur, si les métaphores banales et les périphrases rabattues n'y abondaient :

L'antique poésie, aujourd'hui détrônée,
S'achemine à pas lents, de pavots couronnée.
Ce n'est plus, ce n'est plus cette fille des cieux
Qui construisit l'Olympe et donna l'être aux Dieux...,
Et, se jouant parmi tant de trésors ouverts,
Des rêves de la fable enrichit l'Univers...
C'est une Muse indigente et glacée,
Gardant en vain l'espoir de sa gloire éclipsée,
Dépouillant de ses fleurs son front grave et hautain
Et mesurant sa marche un compas à la main...
Altière dans ses vœux, humble dans son langage,
Elle n'habite plus, hélas ! qu'un ciel sans majesté
Où les feux d'un beau jour n'ont jamais éclaté (1).

Il y avait là une attaque directe contre la poésie scientifique. C'est un fait curieux que le courant grec et le courant *rousseauiste*, celui-ci d'ailleurs expliquant en partie celui-là, vont à l'encontre du courant philosophique, sinon toujours pour les idées, du moins pour les théories littéraires (2). Ecoutez Colardeau opposant la poésie à la philosophie :

« O Muse, ce fut toi qui, par des nœuds si purs,
Réunis les humains sous la lyre d'Orphée,
Et Thèbes, ton ouvrage et ton plus beau trophée,
Aux accords d'Amphion vit élever ses murs.
O mon maître adoré (Homère), quelle foule d'images !
Tristes réformateurs, près de ces grands tableaux,
De quel prix deviendront vos préceptes sauvages (3).

Et en prose même, Dorat se fait le défenseur des anciens

(1) DORAT : *Epître aux mânes de M. Colardeau.*

(2) On peut d'ailleurs unir le culte des anciens au goût de la poésie scientifique, tel Chabanon dans son poème sur le *Sort de la poésie en ce siècle philosophe*, honoré d'un accessit de l'Académie française. Voici quelques vers suggestifs : « ... Dès lors sur nos talents rendus plus difficiles, — Les assujettissant à son flegme tranquille, — Il (l'esprit) a substitué par un prompt changement — La Méthode à l'Instinct et l'Art au Sentiment. — Quoi ! si le tendre amour auprès de vous appelle — De Gnide ou de Paphos la nymphe la plus belle, — Avant de prononcer sur ses riants appas, — Faut-il que vous preniez la règle et le compas ? — Eh quoi ! Voltaire encore nous décrit dans ses vers — Les mystères des cieux par Newton découverts ; — Philosophes du jour, instruits par ses exemples, — Revenez au Permesse et fréquentez nos temples. »

(3) *Ode sur la poésie comparée à la philosophie.*

contre les modernes sacrilèges : « Jamais le goût des paradoxes n'a été porté si loin; rien de nos jours n'est à l'abri de cette fureur de choquer les idées. On ne croit à rien, on ne respecte rien et nos grands hommes sont surtout jugés avec une souveraineté qui n'a pas d'exemple. Homère, Virgile, Pindare, Horace nous sont offerts comme des esclaves soumis qui viennent attendre qu'on leur renouvelle pour ainsi dire leur bail d'immortalité... J'aime la poésie, j'adore les anciens et je ne changerai point de culte jusqu'à ce que les modernes les surpassent. »

Voilà un culte affirmé avec éclat et sincérité; a-t-il du moins inspiré heureusement ses fidèles?

Il leur a d'abord donné des sujets; l'antiquité est tellement plus séduisante :

> Laissons votre patronne et l'histoire sacrée,

écrit Colardeau à M^me^ de XXX;

> Elle a je ne sais quoi d'auguste et d'imposant.
> Les contes bleus de l'antique empyrée
> Ont une grâce, un ensemble amusant
> Que n'eut jamais la légende dorée (1).

Et c'est pour cela sans doute qu'il met en vers *le Temple de Gnide*, de Montesquieu, trésor des légendes amoureuses de l'antiquité grecque (2).

Gentil-Bernard certes n'est pas un poète, ni un théoricien qui mérite grande estime, mais son prélude de Léda a toute la valeur d'une profession de foi, et qui pourrait être signée par nombre de ses contemporains :

> Disparaissez, Maures et Paladins,
> Songes chéris de ma chère patrie.
> Disparaissez peuples de Sylphirie ;
> C'est trop nous plaire à des fantômes vains...
> Inspire-moi, dieu des fables antiques,
> Esprit fécond, doux charme de mes vers...
> Par un essor sans doute téméraire
> J'ose voler sur les traces d'Homère...
> Je n'irai point, trop faible pour mon guide,

(1) *Pièces fugitives*, II, 463.

(2) « Certains censeurs du *Temple de Gnide* ont dit qu'il aurait eu besoin d'être en vers. » (D'Alembert, *Eloge de Montesquieu.*) D'Alembert ne s'associait d'ailleurs pas à cette critique.

Sous Jupiter faire trembler Ida,
Mais je peindrai le cygne de Léda
Des doux crayons de Corrège et d'Ovide.

Notons le caractère tout particulier de cette antiquité grecque : ce n'est pas la grandeur, ni la sobriété qui attirent le poète, ce sont les fictions aimables et galantes; c'est aussi une antiquité grecque vue à travers Ovide en ce qui concerne la mythologie, comme pour l'histoire on la voyait à travers Plutarque. Aussi ne saurait-on s'étonner que le mélange des souvenirs grecs et latins s'y présente en un tout inextricable et que Gentil-Bernard refasse un *Art d'aimer* (1). Menoux écrit un poème en quatre chants sur *Vénus blessée par Diomède* (1776), et Imbert, un *Jugement de Pâris*, où les personnages s'expriment comme des élégants du XVIII[e] siècle. Parfois la fable antique n'est là que pour donner du piquant à la pensée. M. Chivot, « professeur de Belles-Lettres de l'Université de Paris, au collège de Montaigu », suppose qu' « *Orphée chante sur les bords du Tanaïs les voyages d'un jeune prince destiné à l'empire du Nord* » (1782). Il s'agit du comte et de la comtesse du Nord voyageant en France. Sans aller aussi loin, ou descendre aussi bas, Dorat, dans *Anacréon citoyen*, célèbre le retour de Maurepas, en rimant, avec références à Suidas, à Hérodote et à Polybe, l'histoire d'Hipparque, qui envoya un jour un vaisseau à Téos, pour supplier Anacréon de venir lui apprendre à gouverner (1774). Et, usant d'une fiction grecque, Colardeau se hausse jusqu'à la poésie philosophique, en présentant dans *Les Hommes de Prométhée* (1774) la création de l'homme et de la femme, « leur étonnement à l'aspect du grand spectacle de la nature, leurs premières sensations, le développement de leurs idées, l'ivresse de toutes leurs jouissances ».

Il faut être juste cependant; tous les poètes du temps ne prennent pas leurs sujets dans la mythologie ou l'histoire ou la littérature grecque; il en est même qui savent protester à l'occasion contre semblable manie. Lebrun, dans

(1) Toute l'œuvre de Gentil-Bernard est faite de souvenirs plus ou moins heureusement utilisés. Voici le ton : « Lorsque Cœlus, père de Cythérée, — La vit sortir de sa conque azurée, — A la beauté, l'univers applaudit : — Pluton parut, Jupiter descendit. » (*Art d'aimer.*)

une longue ode, développe le thème « *Que l'étude de la nature est préférable même à celle des anciens* » et il exprime là des idées fort justes, sinon tout à fait nouvelles :

« Soyez donc, ombres immortelles,
Mes guides et non mes modèles.
Qu'un autre rampe à vos genoux;
Vous n'imitiez que la nature
Et je l'imite comme vous (1). »

Roucher voudrait conduire ses contemporains à une autre source d'inspiration, la Bible : « Je multiplie les citations de nos livres sacrés, parce que je voudrais engager, s'il était possible, nos jeunes poètes à nourrir leur génie d'une lecture propre à le seconder et surtout à l'enhardir (2). »

Les Mois pourtant fourmillent d'ornements antiques : c'est là le trait caractéristique de toutes les œuvres du temps : inspirées ou non par l'antiquité grecque, elles sont toutes jetées dans le même moule des images banales et usées, quand ce ne sont pas de longs développements, des exemples, des allégories empruntés à l'histoire ou à la mythologie. Roucher se défend pour son compte d'en avoir abusé; il écrit dans une note, pour se féliciter d'avoir invoqué le soleil : « Quant au motif qui m'a déterminé à invoquer le soleil plutôt que ces divinités surannées connues sous le nom de Calliope, d'Uranie, on le devinera sans peine. » Nous devinons en effet qu'il a eu souci d'écrire moins platement que ses contemporains; dans le mois d'avril, il ira jusqu'à supprimer, avant de donner le bon à tirer, un long récit de l'enlèvement d'Europe par Jupiter : « Je l'ai supprimé, dit-il, parce que, dans un ouvrage consacré à peindre la nature, peut-être faut-il user sobrement de la fable (3). » Nous serons de son avis, mais nous avons le droit de nous demander, et cela dès le début de son œuvre, si la nature qu'il peint n'est pas toute de convention pourtant et vue précisément

(1) *Odes*, I, p. 55. Cf. fragment d'une lettre à Du Belloy (1765) : « J'adore les anciens, mais j'ai toujours cru que nous devions moins emprunter d'eux les sujets mêmes que la manière de les traiter. »

(2) *Notes sur le mois d'octobre.*

(3) Au reste, il n'a pas voulu que son travail fût perdu pour la postérité et il a transcrit tout l'épisode dans une note au mois d'avril.

à travers des souvenirs grecs : « Calypso dans son île, Erminie parmi des bergers firent couler mes premières larmes de plaisir (1). » Les scènes mêmes qu'il pouvait peindre avec une émotion toute personnelle, pour les avoir vues, passent par le même miroir déformateur. Les vendanges lui paraissent mornes dans la France du XVIIIe siècle :

« Heureux jours où les dieux habitaient les campagnes,
Où Pan, Flore et Cérès, Diane et ses compagnes,
De mensonges riants fascinaient les mortels !
Qu'êtes-vous devenus, beaux jours que je regrette ?...
Le raisin n'était pas un fruit inanimé,
C'était Bacchus lui-même en grappes transformé,
Sur la jeune Erigone étendant son feuillage... (2). »

Il y a là une certaine fraîcheur et de la grâce, mais était-il bien la peine de jeter l'opprobre à Calliope et à Uranie, pour célébrer ensuite Pan, Flore et Bacchus, à propos de la plus française des fêtes de la campagne? (3). Ces regrets sont au reste pure déclamation et lieu commun usé, car, en quelque autre endroit, il se moque de ceux qui voudraient voir revivre le passé :

« Maintenant, regrettez, chastes sœur d'Aonie,
De l'univers naissant les vertus, l'harmonie
Et son Dieu protecteur chassé par Jupiter ;
Votre heureux siècle d'or fut un siècle de fer (4). »

Cela ne l'empêche pas de recourir à l'antiquité pour bien définir notre époque :

C'est nous, nous qui vivons sous l'empire d'Astrée,
Enfants et favoris de Saturne et de Rhée. »

Et que dire du souvenir accordé à la création du cheval par Neptune et de l'olivier par Minerve, ou des invocations au soleil personnifié en Hercule? Et dans les moindres détails parfois, un mot, une expression marque assez que Roucher

(1) *Dédicace à son père.*
(2) *Mois d'octobre.*
(3) Détail curieux, Rousseau lui-même, que son profond sentiment de la nature a détourné, dans ses descriptions, du fatras antique, ne peut s'empêcher de faire intervenir le père Lyée dans le fameux récit des vendanges à Clarens.
(4) *Mois de mars.*

s'est trop vanté en déclarant qu'il ne voulait pas tomber dans le travers de ses contemporains :

« Rivaux meuglants d'amour, les taureaux indomptés
S'appellent au combat, cependant qu'une Hélène,
Prix d'une lutte horrible, erre en paix sur la plaine. »

Voilà des vers encore d'une heureuse fermeté; le tour est aisé et le rythme agréable : Roucher pouvait être un bon écrivain. Si son œuvre est tombée dans l'oubli, ne faut-il pas l'attribuer en partie à tout ce qu'elle renferme de factice, et précisément à ce fatras grec? Il se défendait pourtant d'y avoir recours; que sera-ce chez les écrivains qui revendiquent le droit de se servir à leur gré de toutes les images d'Homère et de Pindare?

Ouvrons Colardeau. Voici une lettre de *M^me^ de... à M^me^ l'abbesse de X...* (1777). C'est une pécheresse qui avoue ses fautes à une femme vertueuse. Peut-on imaginer pire abus de l'antiquité et pire manque de tact?

« Au culte des autels, vestale consacrée,
Vous ne connaissez pas cet opprobre public...
Les Phrynés, les Laïs n'ont pas su mieux que moi
L'art frauduleux de vendre et de trahir leur foi. »

Dorat, lui, appelle à son aide « l'auguste poésie » : « O monts Aoniens, courbez-vous à sa voix ! » Et, se tournant vers elle, il lui présente ceux qui vont l'embellir :

« Iris t'offre en tribut son écharpe éclatante,
Phébus son char brillant, Hébé son doux sourire (1). »

Avec de telles promesses, ne soyons pas étonnés : les sujets traités peuvent être modernes; rien certes ne permettra de le supposer. Voici un fragment d'une ode « *sur le nouveau règne* » :

« L'œil sombre et menaçant, quelle horrible Euménide,
Promenant dans les airs son char contagieux
Des vapeurs du Ténare enveloppe les cieux ?
Cent dards empoisonnés arment sa main livide...
Sous la sanglante faux, Louis chancelle et tombe.
Un long et pâle éclair a brillé sur sa tombe ;
Elle s'ouvre et le trône a fait place au cercueil.

(1) *Ode contre les détracteurs de la poésie d'images.*

Faut-il célébrer l'inoculation et expliquer les luttes passionnées qui l'ont accueillie, le souvenir de Socrate offrira un bel exemple :

Combien d'infortunés qu'aujourd'hui l'on encense
Ont baigné de leur sang l'autel de l'ignorance ?
Que n'eut point à souffrir l'auguste vérité ?
A ses concitoyens Socrate la révèle; il meurt persécuté. »

A plus forte raison, les lieux communs sont-ils émaillés de souvenirs grecs. Une ode sur l'Or n'est guère qu'un long tableau du règne de Saturne; une ode sur le Malheur ne renferme qu'une comparaison, mais elle est empruntée à l'antiquité grecque :

Du monde possédant l'empire,
Le vainqueur d'Arbèles soupire,
De paresse accuse son bras.
Il part, vole ; rien ne l'arrête
Et le malheur est sa conquête.

C'est dans ses poèmes amoureux surtout que l'érudition de Dorat, — ô combien piètre érudition ! — se donne libre carrière. Ce ne sont plus que nymphes et naïades, Cypris, Amphion, Cythère, Laïs, Phryné. Et quel ton galant dans la plaisanterie ! Voici quatre vers adressés à une jeune femme qui l'avait défendu au sujet d'une épigramme :

Le mal est moins cuisant que n'est doux le remède,
Mais de mon agresseur les traits vous sont connus ;
N'irritez point le nouveau Diomède,
Comme l'ancien, il blesserait Vénus.

Qu'on me dise enfin si cette épître à M^lle^ Beaumesnil n'est pas le comble de la sottise et du ridicule; tout y est accumulé sans ordre; il suffit au rimeur que les noms sonnent l'antique; grecs ou latins, peu lui importe; le bon sens ne lui importe pas non plus :

Ah ! si une jeune enchanteresse
Donne une nuit à mes souhaits...
...certes je ne prétends pas
Que Zéphir me passe en ivresse...
Tantôt pour soutenir mon feu,
Tu feras la belle Pomone,
Et, si je me connais un peu,

Vertumne n'a rien qui m'étonne,
Pyrame aux genoux de Thisbé,
Bacchus dans les bras d'Erigone,
Hercule sur le sein d'Hébé ;
Je ne veux pas qu'à ma couronne
Un seul fleuron soit dérobé.
Prends-tu la forme d'une muse,
Je prends les flèches d'Apollon ;
Pour Sapho, je deviens Phaon,
Et fleuve enfin pour Aréthuse.

Malheureusement, on ne peut pas dire de Dorat, comme le Roucher, que les souvenirs antiques ont affaibli ses vers et masqué sa personnalité : on ne saurait rien rêver de plus plat, ni de plus vide; ici la mythologie n'a fait aucun tort au poète, elle a même suppléé à l'indigence de sa pensée, en lui fournissant un développement facile.

Lebrun écrit mieux et a souvent des sentiments profonds exprimer et des idées intéressantes : comme Roucher, il été gâté par sa manie de faire de l'antique et le surnom e Pindare qu'on lui donnait, et dont il était fier, prouve à a fois son ignorance du lyrisme grec et l'aveuglement de es contemporains, — pas de tous cependant : Rivarol fut rès dur pour lui : il était dans son caractère, il est vrai, e l'être pour tous; mais, en la circonstance, il n'eut pas ort : « Lebrun n'a que de la hardiesse combinée et jamais e la hardiesse inspirée; ne le voyez-vous pas d'ici, assis ur son séant, dans son lit, avec des draps sales? (1). » a fin n'est que méchante, mais les premières expressions aractérisent à merveille le talent de Lebrun. Là même où veut paraître audacieusement novateur, quand il cherche faire craquer le moule trop rigide de la phrase ou de la rophe pour réaliser le « beau désordre » où Boileau ait échoué, ce ne sont que procédés et réminiscences. Ses ujets, nous l'avons vu, — et il faut lui en rendre grâce, — nt résolument modernes, mais ils sont toujours gâtés par abus des images antiques. Dès sa première ode, à *M. de uffon sur ses détracteurs*, on voit la manière :

Poursuis ta brillante carrière,

1) Cité par Lebreton : *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent.*

O dernier astre des français.
La gloire est le prix des Alcides,
Et le jardin des Hespérides
Fondrait un or moins précieux...
Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon
Braver les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ? »

L'émotion pouvait s'exprimer ici avec délicatesse ou énergie; tout est affadi par ces banalités. Voici quelques jolies strophes *sur la mort de Lycoris*, mais l'érudition vient brusquement se jeter au travers du développement pour le gâcher :

Elle n'est plus ; l'Erèbe a dévoré ses charmes ;
O tombe d'une amante, et vous, pâles cyprès,
Dieux, ô Dieux, accordez Lycoris à mes larmes
Ou le trépas à mes regrets.

Quoi ! j'ai vu dans mes bras Lycoris expirante ;
J'ai vu ses yeux mourants sur mes yeux s'attendrir ;
J'ai respiré son âme, en ses baisers errante.
Mon nom fut son dernier soupir. »

Je trouve là une mélancolie contenue et une mollesse alanguie de la forme qui fait songer à Lamartine; mais attendons la fin :

Lycoris, tu n'es plus. O Mortelles disgrâces !
Tout le Pinde en gémit, tout Cythère est en deuil,
Et Minerve et l'Amour et Vénus et les Grâces
Suivent mon amante au cercueil. »

et l'ode se termine par l'épisode d'Eurydice. Dans une telle pièce, à la rigueur, j'excuserais assez facilement Lebrun, car le procédé n'est que trop naturel quand l'émotion personnelle n'est pas assez forte pour dominer, et je ne pense pas que le poète ait été violemment remué par la mort de Lycoris. Mais il est un sujet qui devait émouvoir le poète et inspirer son amitié : « *A M. Buffon, sur une maladie violente qui fit craindre pour ses jours, lorsqu'il avait déjà perdu M^me^ Buffon à la fleur de l'âge et de la beauté.* » Le poème commence par une longue allégorie :

Tel qu'on nous peint Délos, au sein des eaux flottante,
Tu le vis (l'univers) dans sa course invisible et constante
Sur son axe rouler dans l'océan des airs ;
Aux angles des vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite,
Et les monts attester qu'ils sont enfants des mers...

Jaloux de tant de gloire, un monstre au front livide
De serpens dévoré, de vengeances avide,
L'Envie, en contemplait le cours ;
Elle fuit, en grondant, sa lugubre caverne
Et vole au sombre Arverne
De deux filles du Styx implorer le secours. »

Voilà d'où viennent les malheurs qui ont fondu sur Buffon.

Ces mêmes Grecs qui ont empêché Lebrun de s'exprimer avec personnalité, l'empêchent aussi de ressentir, comme il le faudrait, une nouvelle forme de poésie qui vient d'être révélée à la France. Trop imbu de l'antiquité, il ne veut rien voir au delà, ni à côté d'elle, et il marque un froid dédain à Ossian et à ses poèmes :

Vive Homère et son Elysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa Muse favorisée
Des regards du dieu de Claros !
Mes amis, qu'Apollon nous garde,
Et des Fingal et des Oscards,
Et du sublime empire d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards (1).

Il faut être juste cependant; c'est à ces mêmes Grecs que Lebrun doit peut-être l'inspiration de ses meilleures œuvres, ses poèmes patriotiques. En tête du quatrième livre des *Odes*, il écrit : « L'objet le plus sublime de la poésie, c'est d'être utile... La politique même saurait l'employer avec avantage au bien des Etats. Les Spartiates, ce peuple si belliqueux, en connaissaient tout le prix et durent la victoire aux vers de Tyrtée. » Les premiers essais furent bien médiocres, parce que, non content d'emprunter aux Grecs l'idée de la poésie politique, il leur empruntait aussi des

(1) *Sur Homère et sur Ossian.*

images et des métaphores en trop grand nombre (1). Il y avait pourtant dès ces débuts beaucoup de facilité :

« Français, ressaisissez le char de la victoire.
Aux armes, citoyens ; il faut tenter le sort ;
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire :
Le triomphe ou la mort. »

Dans la suite, arraché par la violence de son émotion patriotique au fatras et à la mythologie, il donna quelques unes de ses odes les plus véritablement pindariques, parce qu'il s'y trouve une vigueur et une couleur qui ne sont pas dues à des procédés. Je ne dis rien de l'*Ode au vaisseau* « *Le Vengeur* », trop connue et partout citée. Voici quelques vers du *Chant d'un philanthrope pendant les horreurs de l'anarchie*, où passe un grand souffle de patriotisme et de colère :

« Douce pitié, si tes alarmes
Te rendaient criminelle à leurs coupables yeux,
S'ils venaient épier tes larmes,
Tes regards tournés vers les cieux,
Prends les ailes de la colombe.
O mon âme, fuyons, fuyons dans les déserts,
Ou que l'asile de la tombe...
Quoi ! nous céderions aux pervers !
Non, non, c'est trahir la patrie ;
Fuyez-la pour jamais, jours de sang et de pleurs.
Que sa gloire longtemps flétrie
Appelle et trouve des vengeurs ! »

C'est ainsi que parle l'émotion quand elle est profonde, et Chénier ne s'exprime pas autrement (2); de tels exemples nous obligent à penser que la faiblesse de la poésie, à la fin du XVIII^e^ siècle, s'explique, dans bien des cas, par le manque d'émotion véritable, autant que par la sotte imitation de

(1) Par exemple : *l'orgie grecque à propos de la paix de 1783* : « Chers amis armons-nous d'un verre; — Célébrons la paix et Bacchus; — D'un pied libre frappons la terre; — Albion, tes fils sont vaincus. — Vins de Scio, de Mitylène — Soyez le prix de nos succès; — Fiez-vous à l'humide plaine. — Neptune est devenu français. » Ce n'est d'ailleurs qu'une spirituelle plaisanterie sans prétention.

(2) Cf. dans les *Iambes* : « Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !... — Ainsi donc mon cœur abattu — Cède au poids de ses maux ! Non, non, puissé-je vivre ! — Ma vie importe à la vertu. »

l'antiquité grecque; cette imitation a été à la fois effet et cause de la pauvreté d'inspiration chez les poètes de ce temps.

* * *

Au XVIII[e] siècle, plus qu'à toute autre époque, le théâtre est le reflet des sentiments du jour; jamais, autant que vers 1780, la passion ne fut vive, dans tous les milieux, pour l'art dramatique : « C'était presque une fureur (1). » Or là, plus encore que dans le roman ou la poésie lyrique, nous voyons les écrivains emportés vers l'antiquité grecque; il ne faut pas oublier les autres influences qui s'exercent alors et les tentatives, parfois heureuses, qui sont faites pour porter à la scène les grands événements de l'histoire nationale ou les plus célèbres drames anglais. Mais, par le nombre, sinon par la valeur, ce sont bien des pièces inspirées de l'antiquité grecque qui dominent. De 1755 à 1789, j'en note près d'une centaine, et le total serait bien plus élevé s'il fallait tenir compte de toutes celles qui ont disparu, après quelques lectures dans les salons et un discret succès d'estime, ou une chute à plat, n'ayant jamais été représentées, ni imprimées. Tous les genres y figurent : la pastorale, le ballet héroïque, l'opéra-comique, l'opéra, la comédie, la tragédie; toutes les légendes de la mythologie, tous les grands faits de l'histoire grecque y trouvent leur place; et, loin de s'en fatiguer, le public applaudit le plus souvent à l'effort des écrivains. Certes, il y a bien des premières sans lendemain, mais que de succès dont à distance nous ne comprenons guère la durée ! *Hypermnestre*, de Lemierre, est représenté cent quarante-trois fois, de 1758 à 1793; *Iphigénie en Tauride*, de Guimond de la Touche, cent seize fois, de 1757 à 1799 (2), et, ce qui prouve mieux que toute autre circonstance son immense succès, c'est la parodie qu'en donna Favart, trois mois après la première, dans *la Petite Iphigénie ;* c'est aussi le désir qu'eut un M. de Vaubertrand, cette même année, de se signaler comme écrivain dramatique, en profitant de la mode et en faisant imprimer une autre *Iphi-*

(1) FONTAINE : *Le théâtre et la philosophie au* XVIII[e] *siècle.* Cf. TAINE : *Origines de la France contemporaine. Ancien régime, passim.*

(2) A la première représentation, Guimond de la Touche, ayant paru sur la scène, se trouva mal, tandis qu'on l'acclamait.

génie en Tauride; Philoctète, de La Harpe, eut quarante et une représentations, de 1783 à 1793; *les Troyennes*, de Châteaubrun, trente, de 1754 à 1783, et *Œdipe chez Admète*, de Ducis, vingt-quatre en trois ans, de 1778 à 1780; il sera, comme l'*Iphigénie* de la Touche, parodié dans *le Petit Œdipe* (1779).

Souvent, il est vrai, le succès de ces œuvres dramatiques tient à tout autre chose qu'à leur valeur ou à leur couleur antique. On se presse aux *Troyennes* de M. de Châteaubrun, en 1754, parce que c'est la première tragédie d'un homme de soixante-dix ans (1). Si le public s'entretient avec animation du *Térée* de M. Renou (1773), c'est en raison surtout des circonstances où l'œuvre a été composée : l'auteur, membre de l'Académie de peinture, avait parié d'écrire une tragédie, n'ayant auparavant jamais fait un vers. Peut-être Lemercier n'aurait-il pas obtenu, en 1788, de faire représenter *Méléagre*, si, âgé alors de seize ans, il n'avait intéressé par sa jeunesse. Quand les spectateurs se passionnent pour les opéras comiques de Gluck et de Piccini, ce n'est pas tant pour les sujets et les livrets (2) que pour la rivalité entre deux écoles musicales; cependant, là aussi, le goût pour l'antiquité se manifeste : on prise chez Gluck la simplicité grecque, et, si ses adversaires lui reprochent d'avoir « un chant triste, monotone, barbare ou commun », ses admirateurs, eux, croient y retrouver l'art d'Athènes. « Quand j'entends *Iphigénie (en Tauride)* (3) , écrit Meister, j'oublie que je suis à l'Opéra; je crois entendre une tragédie grecque dont Le Kain et M^lle^ Clairon auraient fait la musique (4). »

C'est la même simplicité qui fait le succès de l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche (1757), et de l'*Hypermnestre* de Lemierre (1758). Parfois les écrivains raffinent

---

(1) La tragédie était au reste assez émouvante; M^me^ de Pompadour s'évanouit.

(2) La plupart de ces livrets sont lamentables de platitude. Marmontel n'était pas un très mauvais écrivain : voici un fragment de monologue qu'il ose attribuer à Ulysse : « Ne va pas oublier les conseils de Minerve, — Ulysse, on t'écoute, on t'observe; — Du grand art de dissimuler, voici l'instant de faire usage. — Commande à tes regards, compose ton visage, — Défends à tes pleurs de couler. » Et Pénélope se désole ainsi sur son sort : « Il est affreux, il est extrême (il s'agit de son malheur); — Il n'est connu que de mon cœur; — Qui n'a pas aimé comme j'aime — Ne peut concevoir mon malheur. » *Pénélope, tragédie lyrique, musique de Piccini*, 1785.

(3) *Livret de Guillard, musique de Gluck.*

(4) *Correspondance littéraire*, XII.

au point de trouver trop complexes les tragédies de Racine. Rollet, dans le livret de l'*Iphigénie en Aulide*, mis en musique par Gluck, conserve le plan de Racine, mais supprime le personnage d'Eriphile, et Hoffmann, dans *Phèdre* (1786), ne retient à peu près rien du rôle d'Aricie (1). Certains vont plus loin et simplifient les tragédies grecques elles-mêmes. L'*Electre* de Gaillard n'est qu'un squelette de la pièce d'Euripide (1782) et La Harpe supprime, dans sa traduction, les chœurs de *Philoctète*.

Au reste, cette simplicité tant vantée et si goûtée n'est pas le fait de tous les auteurs dramatiques. Sans parler de la *Jocaste* de Lauraguais, « vrai logogriphe où seule l'énigme du Sphinx est compréhensible » (Meister), rien de plus compliqué que l'invraisemblable roman porté à la scène par Mme de Graffigny sous le titre de *La Fille d'Aristide* (1758). Dorat nous révèle lui-même comment il avait imaginé de traiter le sujet d'*Alceste;* c'est une confession qui a bien son prix : « Racine avait, dit-on, fait le plan des trois premiers actes d'*Alceste;* jusqu'au quatrième, il laissait ignorer à Admète le dévouement de son épouse; j'ai imité cette adroite suspension, sans laquelle il eût été impossible de trouver matière à cinq actes. Au lieu d'un fils qu'Euripide donne à Admète, je lui ai donné une fille dont je rends Hercule amoureux. Ce froid épisode disparaîtrait si j'avais à recommencer la tragédie (2). » Le regret final est d'un homme de goût; peut-être n'eût-il pas été partagé par tous ses contemporains. Guillard, imitant *Œdipe à Colone*, introduit dans la pièce un inutile amour de Polynice pour Eriphile (1787); Doigny du Ponceau charge le sujet d'*Antigone* de maints incidents, allant jusqu'à mettre en action le suicide d'Hémon, et Ducis, usant du procédé de la contamination,

(1) La mode est alors aux pièces de théâtre « réparées à neuf », selon l'expression de Voltaire. Racine en particulier est pillé à chaque instant; non seulement on refait ses tragédies, mais on leur emprunte des situations et des tirades à peu près textuellement. Cf. Colardeau, dans *Astarbé*. La reine interroge le jeune Baccazar, son beau-fils : « Dans ce palais des rois, que cherches-tu? — Mon père — *Leuxis* (*Josabeth*) : Je frémis — *Baccazar :* Arraché de ses bras, — Loin de lui, dès l'enfance, on entraîna mes pas; — On le dit malheureux et je l'aime; — Que l'auteur de ses maux les éprouve lui-même ! — *Astarbé :* Ce n'est point me répondre et ces vagues discours... — *Narbal :* Madame, de quels soins... » — Le dénouement est semblable à celui d'*Athalie*.

(2) M. de Richerolles s'avisa de refaire *Andromaque* de Racine, en plaçant l'action à la prise de Troie pour donner plus de mouvement à la pièce.

fera entrer deux tragédies antiques dans son *Œdipe chez Admète.*

Ce n'est pas là le plus grave : il y a des pièces compliquées dans le théâtre grec et même des pièces à tiroir; M. de Châteaubrun, dans ses *Troyennes*, nous fait trembler successivement pour Hécube, Cassandre, Andromaque, Astyanax, Polyxène, mais il lui était facile de se retrancher derrière Euripide. Ce qui condamne surtout ces œuvres « grecques », c'est qu'elles n'ont de grec que le titre et les noms; eussent-elles été vraiment grecques d'ailleurs que le succès leur eût sans doute boudé; on ne les aurait pas comprises; le *Térée* de Lemierre (1768) paraît trop odieux (1); *Hercule au mont Œta* « tient trop à la religion grecque pour intéresser » (1787) (Meister). De véritable sentiment de l'antiquité grecque, il n'y en a ni chez les écrivains, ni chez les spectateurs : La Harpe, dans son *Timoléon* (1764), pense faire œuvre antique, parce que l'action se déroule à Corinthe; Clément adoucit le caractère de Médée (1778) jusqu'à en faire une amante sensible et tourmentée par le remords (2). Ce qui plaît, ce sont, sous un affublement grec, des idées et des sentiments bien modernes, des allusions aux préoccupations du temps. Tous les lieux communs qu'on aime tant alors sur l'honneur et la grandeur d'âme, la nature et la vertu, les rois et les humbles, les dieux et les prêtres s'y retrouvent (3); Voltaire a fait école, Rousseau et les Encyclopédistes sont passés par là et personne n'en est choqué, mais de l'art grec, il ne reste à peu près rien, quoi que l'on en pense.

Une rapide étude d'une tragédie prise entre cent montrera bien la manière dont un écrivain, non sans talent, pensait faire œuvre antique, vers 1780. Je choisirai *Œdipe chez Admète*, de Ducis; ce fut un grand succès, la pièce est inté-

---

(1) Dorat, cœur sensible pourtant, critique la sensiblerie de ses contemporains : « Qu'espérer pour le progrès de la tragédie d'une nation qui applaudit tous les jours aux progrès du bel esprit et ne peut se familiariser avec la coupe d'Atrée? » *Lettre sur Barnevelt.*

(2) La pièce tomba d'ailleurs à la première représentation.

(3) Voici les derniers vers des *Héraclides* de Marmontel : « Peuples, enfin, vous voyez par quel art odieux — En trompant les humains on outrage les dieux; — Jusqu'au pied des autels redoutons l'imposture — Et pour premier oracle écoutons la nature. » — Lemierre se plaisait à faire de ses personnages des fanfarons d'impiété.

ressante; il s'y trouve plus de personnalité que dans les décalques ou les ravaudages de la plupart des dramaturges de son temps, et, ce qui ne gâte rien, les vers sont agréables à lire.

Le titre seul suffirait à nous révéler le désir qu'a eu Ducis de compliquer le sujet, en demandant à Sophocle et à Euripide à la fois des sources d'inspiration. Polynice est venu prier le roi Admète de l'aider dans sa lutte contre Etéocle; il se heurte à un refus formel; Admète est un roi généreux qui ne verse le sang de ses sujets qu'avec une louable parcimonie. En face du guerrier farouche, il apparaît comme le père de son peuple :

Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers ;
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,
Je n'irai point, Seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encore son flanc.

Et les répliques s'entrechoquent :

Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux ?
— Aux dépens de son peuple, on n'est point généreux.

Polynice se retire; Alceste apparaît et raconte à son mari un songe affreux qui la tourmente. Après Corneille, Racine : c'est le songe d'Athalie, avec ses deux parties et la même progression de l'effet :

Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encore sous mes yeux...
Ce n'est pas tout; j'ai cru dans ma terreur,
Le cœur encore saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asile...
Sous tes pas, à l'instant, s'est ouvert le Ténare...

Admète rassure son épouse et se rend sans elle au temple où l'appelle une cérémonie. Là, il apprend du grand prêtre que le dieu réclame sa vie; il se résigne à mourir, mais veut, jusqu'à ses derniers instants, le cacher à Alceste, dont il redoute les larmes, — par pitié et non par égoïsme.

Voici maintenant Œdipe. Avant de faire son entrée sur

la scène, il nous est annoncé par Phœnix qui l'a rencontré dans la campagne, accompagné d'Antigone :

A mon œil, tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu ;
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encore sur son visage empreinte.
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte ;
Ses longs cheveux blanchis agités par les vents
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.

Il y a là bien des banalités, mais le portrait est malgré tout saisissant et contribue à nous plonger dans l'atmosphère qui convient. Œdipe peut apparaître; ce qu'il y a de grandeur dans son destin, et d'horrible fatalité, nous est assez dévoilé.

Le vieillard arrive au bras d'Antigone. Là encore, je crois entendre, se brodant sur la mélodie de Sophocle, comme un écho de Racine. La scène mériterait d'être tout entière citée :

Ma fille, arrêtons-nous ; la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.
Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?
— Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile...
...sous ces cyprès arides,
Je vois le temple affreux des tristes Euménides ;
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé.
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
— Les Euménides ! Ciel ! Ah ! je crois les entendre...
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi, ne m'abandonne pas.
— Dans ses égarements, le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux, je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous, mon père. — O supplice, ô tourments !...
O Filles des enfers, vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cithéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière !
— Suspendez, justes cieux, les transports de mon père !
— Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit !
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

— Mon père. — O ma patrie, et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés...
— Dieux ! — J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi ;
Les peuples, à mon nom, s'arment tous contre moi...
— Hé, Seigneur ! — O Jocaste, ô mère malheureuse,
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant, où j'aurais dû périr,
Rocher du Cithéron, je viens ici mourir.
— O Ciel ! — De mon tombeau je me vais emparer ;
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

Le peuple, en apprenant qu'Œdipe est dans Phères, veut qu'il en soit chassé comme un être fatal auquel s'attache le malheur ; Admète, plus généreux, lui donne asile, mais Alceste, qui vient d'apprendre le sacrifice exigé par les dieux, accuse son mari de la perdre avec lui en accueillant le fugitif; un second oracle intervient et nous apprend que les dieux laisseront Admète en vie,

« ...pourvu qu'aujourd'hui
Quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui. »

Alceste se déclare prête à mourir pour son époux; mais Œdipe se dévoue et, tout en sauvant son bienfaiteur, il échappe à une vie odieuse, moins odieuse pourtant, depuis qu'il a pardonné Polynice, presqu'à la fin de la tragédie.

La pièce mérite certes des critiques; ce mélange d'*Œdipe à Colone* et d'*Alceste* pouvait choquer, par l'entorse faite à la « vérité légendaire » et par l'extrême complication qui en résulte; la réconciliation d'Œdipe et de Polynice au dernier acte est trop rapide et mal amenée, bien que ces scènes soient empreintes d'une mélancolie très nuancée et délicatement exprimée. On trouve aussi dans la tragédie trop de sentences, d'aphorismes qui sentent le philosophe du XVIII^e^ siècle. Dans l'ensemble pourtant, c'est une belle œuvre, à laquelle il manque ce qui manque à la plupart des pièces de théâtre dont nous avons parlé, une forte personnalité; Ducis a cru faire œuvre nouvelle en fondant Sophocle et Euripide; en réalité, il a seulement adapté avec un certain bonheur deux tragédies anciennes, en y mêlant quelques procédés de Racine. Avec le talent et le goût en moins, c'est ce que tentent nombre d'écrivains dramatiques du temps; bien

appliquée, la formule donne une œuvre passable; mais elle ne saurait prétendre à plus, et surtout on risque, à s'en servir, de tomber très bas.

Précisément parce qu'il avait su ne pas tomber très bas, Ducis fut applaudi et admiré à l'excès. Meister, peu flatteur d'ordinaire, est dithyrambique : « Il est donc vrai que les richesses du théâtre grec ne sont pas encore épuisées... Ce que nous voyons de plus sublime et de plus touchant est ce qui nous rappelle le mieux l'esprit et le génie de ces antiques chefs-d'œuvre (1). » Et Thomas écrivait en ces termes à l'heureux auteur : « Je vous félicite des larmes qui commencent à couler sur le sort du vieil Œdipe. Soyez assuré qu'il sera parlé de ce vieillard... Spectateurs, acteurs, gens de lettres et gens du monde vont faire connaissance avec cette vieille nature inconnue depuis si longtemps et proscrite de nos ouvrages comme de nos mœurs. » Vingt-quatre représentations prouvèrent le succès, mais, fait curieux, la tragédie fut, dès 1781, absolument délaissée et ne reparut qu'en 1797, complètement remaniée, ou plus exactement simplifiée, car les tirades étaient les mêmes; elle ne comptait plus que trois actes, portait le titre d'*Œdipe à Colone*, et Admète avait cédé la place à Thésée. Le procédé de la contamination était condamné par celui même qui l'avait employé avec le plus de succès.

*
* *

Il est temps d'en venir à l'écrivain de cette période qui, tout en imitant comme ses contemporains, s'est cependant élevé infiniment au-dessus d'eux par sa profonde culture antique, à laquelle il a dû de saisir et de traduire avec bonheur les sentiments grecs. Sur l'œuvre d'André Chénier, sa valeur, sa nouveauté, son influence, les critiques discutent et sans doute ne seront-ils jamais d'accord; cette œuvre inachevée qui permet toutes les suppositions rend plus faciles à soutenir toutes les thèses, et d'ailleurs, d'un lecteur à l'autre, les points de vue sont souvent différents. Ceux qui veulent ne retenir de Chénier que son émotion personnelle, ses cris

(1) *Correspondance littéraire*, XII, 184.

de haine, sa mélancolique résignation, en font un précurseur des romantiques; mais c'est là se borner à une bien mince partie de ses poèmes, et qui n'aurait pas vu le jour peut-être sans les circonstances. A regarder en lui le dernier des classiques, il y a plus de chance de ne pas se tromper. Mais ce sont là des cadres trop rigides et qui craquent dès qu'on essaye d'y faire entrer la réalité : dans ce siècle tout passionné pour l'antiquité grecque, Chénier fut le meilleur représentant des Grecs anciens dans notre littérature; mais, pour être Grec, il n'en était pas moins Français aussi, et Français du XVIII[e] siècle; ces deux caractères se retrouvent presque partout dans ses poèmes, celui-ci ayant le grand avantage de faire de Chénier non un auteur de pastiches seulement, mais un écrivain assez personnel dans ses conceptions et le peu qu'il en a réalisé.

Qu'il fût Grec, je veux dire aussi apte que quiconque à sentir la culture grecque, c'est ce qui ne reste plus à démontrer. Ses origines familiales et la judicieuse direction donnée à ses études par sa mère l'avaient plongé dès l'enfance dans une atmosphère d'antiquité (1). Aussi devait-il, mieux que personne, comprendre les leçons des hellénistes de son temps, de Brunck surtout, l'éditeur des petits poètes alexandrins, auprès de qui, à Strasbourg, il devint helléniste excellent, à la différence de bien des poètes contemporains qui avaient puisé toute leur science dans Rollin ou un manuel de mythologie. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir l'édition de M. Dimoff, où les fragments les plus banals en apparence donnent souvent de précieux renseignements sur ses lectures; il va chercher les textes aux meilleures sources et, faisant fi des traductions, il aborde les éditions de Brunck ou de Spanheim.

Lire les Grecs dans le texte, c'était déjà un bon moyen de les comprendre avec toute la richesse et la complexité de leurs sentiments et de leur pensée, marquées par la richesse et la complexité de leur langue. Chénier allait plus loin et se plongeait même dans les détails de l'érudition et de l'archéologie : ayant horreur de l'à peu près, il ne voulait rien écrire qu'il n'eût vérifié scrupuleusement. Là, il se réfère à

(1) Cf. ZYROMSKI : *De A. Chenerio poeta.* — Lettres de M[me] Chénier.

Corsini, à propos des couronnes destinées aux vainqueurs; ailleurs à Meursius, au sujet de l'Amnise, — ou à Walkenaer pour déterminer le sens d'un mot qui désigne des troupes de jeunes gens en Crète. Voici une de ces notes où il aimait à résumer ses recherches; on pourrait l'attribuer à un érudit de profession, aussi bien qu'à un poète : « Σύριγξ, fistula; la flûte à neuf roseaux; αὐλὸς flûte droite, haut-bois, clarinette, etc., invent. de Minerve, selon quelques-uns; δόναξ, roseau, simple chalumeau; πλαγίαυλος, flûte oblique, invent. de Pan. Les flûtes se faisaient avec des os de jambe de faon, du buis, du lotos, des roseaux, de l'ivoire. V. Spanheim, p. 294. La flûte de Minerve et de Marsyas était d'os de faon, suivant Stygin; de buis, suivant Ovide; de roseau, suivant Alcée. »

L'érudition toute seule ne laisse pas d'être bien aride et un peu desséchante. Chénier joignait à cette connaissance précise de l'ancienne Grèce le sentiment de la beauté qu'il tenait sans doute de ses origines, de ses premiers regards sous le ciel d'Orient, et aussi de ses relations avec les artistes de son temps. Jamais peut-être, en France, artistes et écrivains ne se sont mêlés autant que dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle; ils ont exercé une profonde influence les uns sur les autres; il en avait été de même en Grèce et cette pensée n'était pour déplaire à personne. Lisez Diderot : « Il y avait entre les poètes et les peintres anciens un emprunt et un prêt continuel d'idées. Tantôt, c'était le peintre ou le statuaire qui exécutait d'après l'idée du poète, tantôt, c'était le poète qui écrivait d'après l'ouvrage du peintre ou du statuaire (1)... » On connaît l'amitié réciproque de David et de Chénier, au moins avant la Convention, et cette amitié fut utile à Chénier surtout, en lui faisant mieux voir la beauté plastique. Chénier, aussi bien, ne manquait pas à l'occasion de faire profiter son ami de son sens des attitudes et de la délicatesse de son goût. David voulait un jour, dans le *Serment de Socrate*, peindre le philosophe tenant déjà la coupe : « Non, non, lui dit Chénier, Socrate, tout entier aux grandes pensées qu'il exprime, doit étendre la main vers la

(1) Cité par GRIMM : *Correspondance littéraire*, V, 204. Article écrit à propos d'un ouvrage anglais intitulé *Polymétis* : « On y voit les morceaux des beaux dessins antiques et, vis-à-vis, les vers des poètes. »

coupe, mais il ne la saisira que quand il aura fini de parler (1). » Ce sentiment des nobles attitudes antiques, Chénier le devait en partie, comme ses contemporains, aux *Vies* de Plutarque, qu'il avait lues avec passion, en y découvrant toutes les raisons qu'il aurait plus tard d'être républicain (2).

Une autre influence s'exerça sur Chénier, et, pour l'avoir subie, le poète est bien un homme de son temps; ce ne sont pas Brunck seulement, David, Plutarque, qui le formèrent; Gessner y fut aussi pour quelque chose, et ce ne fut pas le plus heureux. Malgré la supériorité de son inspiration, Chénier, comme ses contemporains, se laissa prendre aux pipeaux du poète suisse; de là vient peut-être en partie son goût pour les idylles fades et doucereuses, dont sa profonde connaissance de Théocrite ne l'a pas toujours préservé. Mais en cela même apparaissait son sens de la forme qui ne l'a jamais abandonné; ce qui le frappe surtout chez Gessner, ce sont certaines attitudes; un jour, il voulut « rendre cette peinture de Gessner d'une fille qui, au bord de l'eau, mollement inclinée, retient d'une main les plis de sa robe et de l'autre se lave le visage ». Il ne le fit pas, et c'est dommage; nous aurions vu comment les pires influences peuvent être subies par un grand poète sans trop de dommage, quand elles sont contre-balancées par d'autres.

Une telle formation explique assez ce qu'a pu vouloir faire Chénier ; ne le saurions-nous que par les précieux fragments recueillis dans l'édition de M. Dimoff, que nous le pourrions sans grand'peine imaginer. Son premier souci est d'imiter les anciens et de rivaliser avec eux; il l'a répété en vers et en prose :

Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour...

(1) Delécluze : *David et son temps*, p. 121.

(2) « Périssent, écrit-il un jour, ceux qui traitent de préjugés l'admiration pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus, constantes et solides, ne sont qu'aux lieux où fleurit la liberté. » (*Voyage en Italie ; projet de voyage en Orient*, éd. Dimoff, III, 16.) Cf. ces lignes écrites beaucoup plus tard à propos du *Brutus et Cassius* de son frère Marie-Joseph : « O délicieuse étude que celle de ces anciennes histoires. Elles entretiennent le cœur dans une noble haine pour la tyrannie. » (III, 198.)

Là, tonne Démosthène ; ici, de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce ;
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre (1).

Ce ne sont pas les sentiments seuls qu'il faut emprunter aux anciens, aux Grecs surtout, ce sont les procédés d'expression aussi. « Même quand nous traçons des tableaux et des caractères modernes, c'est d'Homère, de Virgile, de Plutarque, de Tacite, de Sophocle, de Salluste, d'Eschyle qu'il faut apprendre à les peindre (2). » C'est là que la théorie devient nettement mauvaise; si l'on a pu discuter sur le précepte fameux :

« Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques, »

les quasi-confidences d'André Chénier, recueillies dans ses notes, ne permettent pas de douter qu'il eût, sur bien des points, usé, comme un Dorat ou un Lebrun, des pires oripeaux de la tradition littéraire antique (3). « Dans l'hymne à Délos, Callimaque représente Mars et Iris sur des sommets de montagne, faisant trembler la terre et défendant de recevoir Latone. Ces images sont grandes et homériques. Tout ce qui se passera en Amérique et que je raconterai moi-même sera rempli de tableaux homériques de ce genre. » Ç'aurait été un peu ridicule, et Chénier s'en est, j'imagine, rendu compte; aussi songe-t-il parfois, tout en restant imprégné de souvenirs grecs, à rivaliser avec les anciens plutôt que de les imiter d'aussi près. « Il faut, écrit-il à propos de *l'Amérique* encore, que j'invente entièrement une sorte de mythologie pastorale et poétique, avec laquelle je puisse remplacer les tableaux gracieux des anciens... Il faut peindre, avec des couleurs vraies et naïves, un Espagnol ou autre, comme

(1) Poème de l'*Invention*. — « *Répandre* » est bien le mot; la méthode de Chénier ne mérite pas toujours des éloges. Cf. à propos d'un fragment, inspiré d'ailleurs de l'antiquité latine : « L'idée de ce long fragment m'a été fournie par un beau morceau de Properce, III, 3. Mais je ne me suis point asservi à le copier. Je l'ai étendu; je l'ai souvent abandonné pour y mêler, selon ma coutume, des morceaux de Virgile, d'Horace et d'Ovide, et tout ce qui me tombait sous la main. »

(2) Fragments de l'*Amérique*. Ed. Dimoff, II, 129.

(3) Ses odes amoureuses, en particulier, font songer à Dorat; mêmes souvenirs, mêmes métaphores, mêmes redites — mais plus de fermeté et de facilité.

l'Hercule des anciens, principalement dans l'*Alceste* d'Euripide, grand, féroce, généreux, terrible, gros mangeur. »

Mais, et c'est là qu'apparaît l'influence de Plutarque, et de Rousseau peut-être, ces tableaux ne doivent pas être destinés à plaire seulement et amuser; il faut leur donner une portée morale et même politique. « Je voudrais imaginer des actions et des épisodes tragiques et grands et prouvant de grandes choses morales, qui pussent être cités et vivre dans la mémoire des hommes, comme ce qui nous est resté des anciens. Je voudrais imiter la fin de l'*OEdipe* de Sophocle... on pourrait peindre qu'un jeune homme aurait été se distinguer en Amérique, déshérité par son père qui, repentant, le chercherait en Amérique. Le fils, sans le connaître, tuerait son père et épouserait sa mère (1). » On voit que les plus sombres légendes helléniques ne lui paraissaient pas trop atroces, et sa fréquentation continuelle des Grecs ne lui eût pas permis, comme à un Clément, de faire de Médée une amante sensible et désespérée. Mais ce pastiche de l'*OEdipe* risquait de n'être que littérature, sans vraisemblance, ni nouveauté.

Que serait-il résulté de ces conceptions? Peu de choses peut-être et peu intéressantes. Ses grands poèmes auraient senti le procédé et l'imitation. Ses fragments à prétention épique ne sont pas sans vigueur, mais ils sont d'Homère trop souvent ou de quelque autre grec, et non de lui-même :

> Le beau Xanthus succombe et rend avec effort
> Son âme en flots de sang sur la terre répandue.
> Du mont Ida jadis au Xanthe descendue,
> Sa mère mit au jour ce tendre nourrisson ;
> Le Xanthe le vit naître et lui donna son nom (2).

Le poète se rendit compte d'ailleurs que l'épopée n'était point son fait. Tout en laissant sur le métier les ébauches de *l'Hermès* et de *l'Amérique*, c'est à de courts poèmes qu'il donnait le plus de soin (3); il nous l'a confié, dans l'élégie à Ecouchard-Lebrun :

---

(1) Ed. Dimoff, II, 117.
(2) Ed. Dimoff, I, 47
(3) Chénier avait songé à écrire pour le théâtre : là aussi, se trouve chez lui le souci de faire œuvre morale et antique à la fois : « Il serait bien dans les mœurs antiques de représenter sur scène un homme insolent dans

« Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie
Et, d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche, heureux et triomphant.
Mais la tendre élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit (1). »

Chénier a été séduit, en effet, par les petits genres surtout, bucoliques, pastorales, élégies; là était son talent et là se manifestent les influences qu'il a subies. De la littérature grecque, les écrivains qu'il imite le plus sont Théocrite, Méléagre, Bion et les auteurs de *l'Anthologie* (2); il a senti la fraîcheur et la simplicité de cette poésie sobre, aux lignes régulières; il a goûté la concision de l'épigramme et tenté de l'imiter. A chaque instant, dans ses notes, il renvoie à ses auteurs préférés, et toutes ses petites pièces sont pleines de leur souvenir. Il se prépare à être le grand poète bucolique de France, et c'est aux bucoliques qu'il veut ressembler :

« Ma Muse pastorale, aux regards des Français,
Ose ne point rougir d'habiter les forêts ;
Elle veut...
ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois...
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a vu naître les fleurs... »

Ce qui plaît davantage au poète, dans toute l'antiquité grecque, si prodigieusement variée, ce sont les légendes aimables, les tableaux d'enfants, les détails de la vie rustique; il s'intéresse aux grands événements sans doute, mais, pour lui, ils ne sont qu'au second plan. On sent d'ailleurs que Rousseau et Gessner se sont interposés entre les Grecs et lui; ils ne les lui ont pas déformés absolument, car il

---

la prospérité, qui se vanterait, menacerait et défierait la fortune de lui nuire; (sa chute serait le sujet de la pièce). Ed. Dimoff, II, 273.

(1) Ed. Dimoff, III, 128.

(2) N'oublions pas l'influence d'Ovide, et l'inspiration érotique venue de Catulle, Tibulle, Properce : « Mon Tibulle », écrit Chénier.

les connaissait trop bien et par un commerce trop personnel, mais ils lui ont fait oublier tout un côté de la Grèce antique et lui ont fait saupoudrer de morale ses fragments les plus beaux et les plus franchement grecs : *le Mendiant* est un récit plein de sensiblerie, presque un *Conte Moral*, les beaux vers mis à part; *l'Aveugle* fait ressortir la cruauté des hommes cupides et la noblesse d'âme du poète timide, victime de la force brutale. Les idées et les sujets ne présenteraient pas beaucoup plus d'intérêt que dans l'œuvre de tout autre poète du temps, si Chénier ne les avait traités en vrai poète, grâce au sens de la beauté dont nous parlions tout à l'heure, beauté musicale des mots, beauté physique des corps, beauté de la lumière et des attitudes; et cela, il le doit aux anciens peut-être pour une partie, mais à son talent personnel surtout, ou à son éducation artistique; ce qu'il ne doit qu'aux Grecs, des procédés ou des métaphores, c'est peut-être ce qu'il y a de plus factice et de plus creux dans son œuvre.

Lui-même, aussi bien, se rendit compte un jour que l'imitation pouvait être un agréable passe-temps, mais qu'il fallait autre chose pour crier sa foi, son désespoir, sa haine. Dans ses poèmes politiques, c'est à peine s'il se souvient des Grecs tant aimés. Sans doute *le Jeu de Paume* unit-il le goût de la liberté à celui de l'antique, et montre comment tous deux doivent régner dans la peinture comme dans la poésie, mais il n'y a point d'allusion précise à des faits de l'histoire ou de la légende grecque. Dans l'ode à Charlotte Corday, je note un souvenir antique, un seul, et d'ailleurs la strophe est fort belle, au moins dans sa seconde partie :

> La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
> Epuiserait Paros pour placer ton image
> Auprès d'Harmodius, auprès de son ami ;
> Et des chœurs sur la tombe, en une sainte ivresse,
> Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
> Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Et dans *les Iambes*, mis à part le titre et la signature « Archiloque mastigophore », je ne trouve plus rien que des sentiments et des expressions et des images modernes (1).

(1) Il a cependant écrit contre les sans-culottes un fragment de comédie imité des *Baptes* d'Eupolis.

Bien plus, Chénier semble se moquer de ceux qui imitent avec aveuglement les anciens; il voit les ravages que peut faire, dans la vie publique, l'excès d'engouement pour une civilisation et des mœurs aussi éloignées des nôtres; peut-être, sans l'avouer, ni même se l'avouer, songeait-il que, dans la littérature, les conséquences d'un tel engouement, pour être moins terribles, n'en sont pas moins fâcheuses et dignes qu'on les réprouve.

*
* *

Issu de multiples influences, le mouvement qui, dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, entraîne notre littérature vers l'antiquité, l'antiquité grecque en particulier, n'a rien produit en somme de ce que l'on en pouvait attendre légitimement. Les découvertes d'Herculanum et de Poestum, les études d'érudition qu'elles provoquèrent devaient, semble-t-il, attirer les écrivains vers une évocation précise et colorée de la vie et des mœurs antiques; des romans archéologiques pouvaient naître de cette tendance : on n'eut que de plates imitations de *Daphnis et Chloé*, ou moins encore. Les chefs-d'œuvre du théâtre grec, plus lus que jamais, au moins dans les traductions, les grands événements de l'histoire hellénique, admirés par tous, devaient inspirer nos auteurs dramatiques et les amener à créer, sur de nouveaux sujets, une tragédie simple, noble et pathétique : les dramaturges se sont contentés de traduire, ou, pis encore, de se traîner dans le sillon de Racine, d'où ils ne surent sortir, non plus que d'une ornière; tout au plus ont-ils fait preuve d'esprit nouveau en introduisant dans ces tragédies antiques, ou prétendues telles, des tirades modernes qui n'y avaient que faire. Pour la plupart des poètes du temps, hors ceux qui pensent revenir au lyrisme pindarique par des odes exactement divisées en strophes, antistrophes, épodes, la Grèce ancienne ne fournit qu'un certain nombre de figures, d'images, de comparaisons ou de sujets, toujours les mêmes, sans intérêt et sans vie. Seul s'élève au-dessus d'eux

André Chénier. Mais, par ses théories, il ne va guère au delà de ses contemporains. Ses copies de l'ancien sont gracieuses, mais tel autre poète moins doué traduit presque aussi élégamment et fidèlement que lui (1). Ce qui fait son talent, — mis à part ses poèmes politiques, où il n'y a plus rien de l'antique ou peu s'en faut, — c'est moins l'influence des anciens que son sentiment du beau, puisé chez les écrivains grecs sans doute, mais surtout dans l'étude directe et la vision des œuvres d'art de son temps. Aussi bien, il le faut avouer, c'est revenir à la Grèce par un détour, tant les beaux arts sont à cette époque influencés eux aussi par les souvenirs helléniques (2).

---

(1) Il se trouve que Lebrun et Chénier ont traduit tous deux l'*Oarystis* de Théocrite : il serait assez difficile de décider entre eux. Il y a peut-être plus de concision et de facilité chez Chénier, mais certains vers de Lebrun me paraissent mieux frappés. Voici, au reste, deux fragments de ces deux traductions :

LEBRUN.	CHÉNIER.
Hélène aima Pâris; ah ! ton baiser [flatteur	Hélène daigna suivre un berger ravis- [seur.
M'apprend qu'une autre Hélène aime [un autre pasteur.	Berger comme Pâris, j'embrasse mon [Hélène.
— Sois moins fier d'un baiser fugitive [caresse.	— C'est trop t'enorgueillir d'une fa- [veur si vaine.
— Le baiser qui s'enfuit laisse une [douce ivresse.	— Ah ! ces baisers si vains ne sont pas [sans douceur.
— Il profane ma bouche et je veux [l'essuyer.	— Tiens, ma bouche essuyée en a [perdu la trace.
— Du moins permets qu'un autre ef- [face le premier.	— Eh bien ! d'autres baisers en vont [prendre la place.
. . . . .	. . . . .
L'hymen a de beaux jours et de plus [douces nuits.	Une femme est esclave... — Ah ! plutôt [elle est reine.
— Toute femme est esclave et tremble [sous un maître.	— Tremble près d'un époux et n'ose [lui parler.
— Dis plutôt qu'elle est reine et plus [encore peut-être.	— Eh ! devant qui ton sexe est-il fait [pour trembler ?
— Je crains, je l'avouerai, Lucine et [ses tourments.	— A des travaux affreux Lucine nous [condamne.
— Vaine peur ! Ta Diane assiste à ces [moments.	— Il est bien doux alors d'être chère [à Diane.
— Hélas ! Et qu'en naissant un fils [coûte à sa mère;	— Quelle beauté survit à ces rudes [combats ?
Il détruit sa beauté — Pour la rendre [plus chère.	— Une mère y recueille une beauté [nouvelle.

(2) On pourrait faire remarquer qu'il y a là comme un cercle vicieux et que c'est la Grèce seule qui a donné au fond à André Chénier son sentiment de la beauté, puisque l'école artistique qu'il fréquentait surtout, celle de David, était passionnée d'hellénisme. Mais ce ne serait qu'un raisonnement spécieux : il y a loin, en effet, entre découvrir la beauté chez les écrivains anciens et en éprouver le sentiment par son étude personnelle dans un atelier de peinture, même si les modèles y figurent par leurs attitudes des personnages antiques.

C. — Les Beaux Arts et la Mode.

La peinture à la cire du comte de Caylus. — Diderot. — Les artistes à Rome. — L'architecture ; la sculpture ; la peinture. — Vien et David. — La mode ; la comédie de *l'Amateur ;* railleries de Grimm.

Dans les beaux-arts, plus encore que dans la littérature, on relève à cette époque une étrange confusion entre l'antiquité grecque et l'antiquité romaine, voire l'antiquité palmyrénienne. Le premier fait, nous l'avons vu, qui attira l'attention du public sur la Grèce ancienne, ce furent les fouilles d'Herculanum; autre fait initial, autre confusion : c'est, en 1755, la découverte, par Caylus, d'un procédé de peinture antique, la peinture à la cire; la découverte fut discutée certes; les Encyclopédistes, Diderot surtout, ne manquaient pas de cribler de traits, à cette occasion, l'amateur qui prétendait tout régenter dans le monde des beaux-arts; mais elle n'en fit pas moins grand bruit; le tableau fut exposé chez Mme Geoffrin, où venaient souvent dîner Cochin, Caylus, Mariette, Marigny, Saint-Non, tous admirateurs de l'antiquité et amateurs éclairés; chacun voulait voir cette peinture qui prétendait ressusciter la manière antique. Tout en raillant, Diderot dut reconnaître cet enthousiasme : « Le bruit momentané que ce phénomène excita retentit encore dans nos oreilles. « C'est, disaient les artistes et les ama- « teurs, la plus belle chose du monde... » On s'entretenait de la Minerve en cire de M. de Caylus, c'était la grande nouvelle du jour (1). » Ce procédé n'avait rien de spécifiquement grec; Caylus l'avait emprunté à Pline, dont il avait tout simplement essayé de réaliser une indication assez peu

(1) Et non à Paris seulement. Cf. Barthélemy : *Lettre à Caylus, 22 septembre 1755* : « Votre secret et votre tableau font beaucoup de bruit à Gênes où votre nom était déjà connu; à Marseille, je fis exposer le tableau dans le salon de peinture et tous les amateurs l'admirèrent. » — Diderot : « *L'histoire et le secret de la peinture en cire* ». (*Œuv. compl. de Diderot, éd. Assézat et Tourneux* : X, 43.)

claire. Pourtant, c'est aux Grecs que pensait Caylus, qui, dès les premières pages de son *Recueil d'Antiquités*, affirmait : « C'est dans la Grèce qu'un antiquaire trouverait à s'instruire. » C'est aux Grecs que pensaient aussi les artistes et le public, à qui la peinture ancienne ne rappelait guère que les noms d'Apelle et de Zeuxis (1). A la même époque, Caylus poursuivant sa carrière d'animateur des arts et de rénovateur de la peinture offre aux artistes des sujets de tableaux empruntés à *l'Iliade* et à *l'Odyssée* (1756), puis à l'histoire d'Hercule le Thébain (1758); et je ne parle pas de son *Recueil d'Antiquités*, dont le succès toujours immense attire chaque année les yeux des lecteurs sur de nouveaux objets de l'art antique.

Son adversaire Diderot agissait dans le même sens; pour lui, comme pour Caylus, — avec plus de netteté parfois, et de brutalité aussi dans l'expression, chez le philosophe que chez le noble antiquaire, — sans imitation des anciens, il ne pouvait y avoir de renaissance des beaux-arts en France; les plus grands eux-mêmes perdent toujours à ne pas s'inspirer de l'antiquité : « Rubens faisait un cas infini des anciens qu'il n'imita jamais; comment un si grand maître s'en tint-il aux formes grossières de son pays (2)? » L'infériorité des modernes tient à la différence des civilisations : « Les mœurs en s'adoucissant, l'art militaire en se perfectionnant ont presque anéanti les beaux-arts (3). » Et ce qui choque surtout Diderot dans les œuvres de son temps, c'est le costume : « Quoi de plus mesquin, de plus barbare que notre accoutrement français ? Au contraire l'habillement des Orientaux, des Asiatiques, des Grecs, des Romains, développe le talent du peintre habile et augmente celui du peintre médiocre... Si nos peintres et nos sculpteurs étaient forcés désormais de puiser leurs sujets dans l'histoire moderne, la peinture et la sculpture s'en iraient bientôt en

(1) Remarquez que plusieurs fois Apelle sera pris dans la suite comme principal personnage d'une œuvre dramatique : *Apelle et Campaspe*, comédie héroïque de Poinsinet (1763). *Apelle et Campaspe*, ballet de Noverre (1776). *Apelle et Campaspe*, de Voiron (1784). Falconnet, en 1765, sculpte un bas-relief auquel il donne pour titre : « *Alexandre cède une de ses concubines à Apelle.* » — Vincent, en 1789, expose au salon de peinture « *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone.* »

(2) *Pensées détachées sur la peinture* (*Œuv. de Diderot*, XII, 114.)

(3) *Id.*, XII, 97.

décadence (1). » Aussi faut-il revenir aux sujets antiques, et, parmi ces sujets, choisir les événements de l'histoire et non cette fade mythologie en laquelle trop de contemporains voient toute l'antiquité. « Ajoutez à ces causes (de la décadence des arts)... ce goût effréné de la galanterie universelle, qui condamnerait un artiste moderne à la mendicité au milieu de cent chefs-d'œuvre, dont les sujets auraient été empruntés à l'histoire grecque ou romaine (2). » Ces chefs-d'œuvre ne seront tels que si l'on sait traiter les sujets avec simplicité et grandeur. Dans un bas-relief exposé en 1771, la France, représentée sous la figure de Minerve, prend sous sa protection les jeunes élèves de l'Ecole Militaire, que l'artiste a enveloppés d'un peplum flottant: « Il me semble, note Diderot, que ces enfants si chers à la patrie eussent été mieux et plus convenablement nus et le casque en tête, que vêtus de cette chemise. Ce n'est pas d'un style élevé comme le sujet le demande (3). » Mais, dans cette voie, il faut prendre garde, et ne pas aller jusqu'à commettre la sottise de ne pas regarder autour de soi la nature; bien loin de là, « en n'étudiant la nature que d'après des copies antiques, c'est se rendre incapable de jamais égaler les anciens; réformer la nature sur l'antique, c'est suivre la route inverse des anciens qui n'en avaient pas (4) ». « L'avantage qu'il y a à étudier les anciens, c'est qu'on apprend d'eux à discerner la belle nature (5). » Ainsi, parfois exclusive en apparence, l'admiration de Diderot pour l'antiquité se réduit à être la raison même; et peut-être la peinture à son époque se fût-elle élevée bien plus haut, s'il avait été suivi dans son goût de la nature autant que dans son admiration pour les anciens.

---

(1) *Œuv. de Diderot*, XI, 215.

(2) *Id.*, XI, 8. Expression au moins excessive; emprunter ses sujets à l'antiquité assurait au contraire la sympathie du public.

(3) *Id.*, XI, 537 (*Salon de 1771*).

(4) *Id.*, XI, 14. C'est en somme l'idée indiquée par Bernardin de Saint-Pierre, au sujet de l'éducation (*Études de la nature*, XIV) : « Les anciens cherchaient à deviner ce que deviendrait leur postérité et nous ce qu'ont été nos ancêtres. »

(5) *Id.*, XII, 115. Mais pour ceux qui ont d'abord étudié la nature, cette « première maîtresse de tout », il n'est pas indifférent « d'ignorer et de connaître ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau ». (DIDEROT, fragment publié par M. Tourneux, *Revue d'histoire littéraire*, 15 avril 1894). — Quand Diderot veut faire un grand compliment à un artiste, il dit de son œuvre : « C'est au rang des antiques. »

De cette admiration, l'une des premières manifestations fut le soin qu'eurent les artistes et les amateurs d'aller à Rome s'éclairer au contact des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Un peintre, un sculpteur, un architecte ne peuvent alors se soustraire à un séjour de plusieurs années en la Ville Eternelle, séjour coupé de voyages plus ou moins longs dans la Grande-Grèce et la Sicile. « Si Mengs fait des prodiges, écrit Diderot, c'est qu'il s'est expatrié jeune, c'est qu'il est à Rome, c'est qu'il n'en est pas sorti. Enfermez-le à Breslau et vous verrez ce qu'il deviendra..., moi qui vois tous les jours nos maîtres et nos élèves perdre ici, dans la capitale, le grand goût qu'ils ont apporté de l'école romaine. » On se rendait à Rome avec une véritable ferveur mystique; n'appelait-on pas Quatremère de Quincy, pendant qu'il s'y trouvait, « le missionnaire de l'antiquité » ? Certains partaient avec réserve, bien décidés à ne pas laisser entamer leur personnalité, tel David qui déclarait : « Ne craignez rien, l'antique ne me séduira pas; il manque d'entrain et ne remue pas (1). » Tous étaient conquis, aussitôt romains, et ne juraient plus que par l'antique, ce qui est, à l'époque, par la Grèce ancienne (2).

Par là s'explique la transformation qui s'opère dans les arts : depuis que Mariette a réfuté l'ouvrage où Piranesi élevait l'architecture romaine au-dessus de l'architecture grecque (3), on ne veut plus que du dorique, de l'ionique ou du corinthien; le dorique est d'ailleurs préféré : on le trouve plus sévère, plus antique; Gabriel construit la façade de l'Ecole Militaire; Antoine élève dans la cour de la Charité le célèbre portique de quatre colonnes doriques; c'est le temps où l'on bâtit l'Ecole de Chirurgie et de Médecine (1770) et la Monnaie (1771). Couture, en 1777, présente un projet de la Madeleine, où l'église française ressemble absolument

(1) Gillet : *La Peinture française au* XVII^e^ *et au* XVIII^e^ *siècle*, p. 387.

(2) En 1779-1783, Quatremère de Quincy va chercher en Sicile « l'architecture grecque » (Schneider, *Quatremère de Quincy*, p. 216). Cf. Bougot : *Essai sur la critique d'art*, passim. — Tischbeim cité par Hautecœur, *Rome et la Renaissance de l'antiquité*, p. 55 : « Rome est le vrai centre de l'art et peut être appelée l'école des artistes; c'est là qu'ils se réunissent tous et qu'ils trouvent tous les chefs-d'œuvre grecs. »

(3) *Della magnificenza ed architectura de Romani.* — Cf. un long développement dans les œuvres de Mengs touchant la suprématie artistique des Grecs sur les Romains. (Raphaël Mengs, *Œuvres*, trad. franç., Paris, 1786)

à un temple antique, et, si Soufflot est moins absolu, il n'en veut pas moins, dans le Panthéon, « réunir la légèreté de la construction des églises gothiques avec la pureté et la magnificence de l'architecture grecque (1) ».

La tendance vers l'antique apparaît moins en sculpture, parce que, de tout temps, les nécessités de l'art sculptural et la mesquinerie du costume moderne avaient amené les artistes au nu; tout au plus faut-il noter que, dès 1750 environ, les sujets empruntés à la mythologie sont plus nombreux; c'est l'époque de Falconet dont le « *Pygmalion aux pieds de la statue qui s'anime* » est, aux yeux de Diderot, « très parfait ». C'est aussi l'époque de Mignot, de Pajou, de Barruer, qui cherchent à copier les bas-reliefs grecs; Bouchardon est dépassé; il aimait sans doute, lui aussi, à emprunter ses sujets à la mythologie, mais il n'en voyait que le côté gentil et plaisant (2).

L'action de l'antiquité grecque apparut dans la peinture surtout; ce sont des peintres qui se placent au premier rang de l'école antiquisante; là, il y a rupture brusque et visible pour tous entre l'école de Greuze et de Chardin d'une part, celle de Vien et de David, de l'autre. Vien, fort protégé par Caylus, avait, dès ses débuts, tendu vers l'art grec, vers la mythologie plutôt que vers l'histoire. Ce fut le premier chef des antiquisants. Ducis lui a rendu hommage dans une épître en vers; il l'appelle « l'heureux restaurateur de l'école française »; ses expressions admiratives donnent une exacte idée de l'impression produite par Vien sur les amateurs du temps :

> Aussi ton seul aspect a flétri les atours
> Dont un luxe indigent accablait les amours,
> Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses

(1) Architecture qu'à l'avis de certains contemporains il eut le tort de copier trop servilement, sans tenir un compte suffisant de la différence de destination entre une église et un temple ancien.

(2) Cf. la critique par Diderot de l' « *Amour qui se fait un arc de la massue d'Hercule* » : « Je crois qu'un ancien, au lieu de s'occuper de cette idée ingénieuse, aurait cherché à me montrer le tyran du ciel et de la terre tranquille, aimable et terrible; ces anciens, quand une fois on les a bien connus, deviennent de redoutables juges des modernes. » Cité par GRIMM : *Correspondance littéraire*, V, 247. Il est vrai qu'on lit plus haut : (les ouvrages de B.) « respirent le goût de la nature et de l'antiquité, c'est-à-dire la simplicité, la force, la grâce et la vérité. »

Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses...
L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité...
La Fable aussi, par toi, comme un livre charmant
S'ouvre pour nous instruire...

Le poète célèbre ensuite les principaux peintres de l'école, Regnault, Taillasson, Vincent, David; puis il reprend :

Vien, quel est ton bonheur, quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfants ravir tous les suffrages ?...
Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques,
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

Vien était devenu vraiment le peintre à la mode, en 1763, après le salon où il exposa *la Marchande à la Toilette*, « faite sur le récit d'un tableau trouvé à Herculanum ». Le public d'abord ne fut pas fort enthousiaste; on prétendait « que les anciens n'en auraient jamais fait le sujet d'un tableau isolé ». Mais Vien fut vigoureusement défendu par ses amis et en particulier par Diderot : « Pardon, monsieur Vien, pardon; vous avez fait dix tableaux charmants... que ne suis-je possesseur du plus faible de tous? Je le regarderais souvent et il serait couvert d'or, quand vous ne seriez plus (1). » Diderot devait d'ailleurs mourir nombre d'années avant Vien, déclaré, dans sa vieillesse, le doyen de la peinture française, — à un moment où il n'en était plus le chef depuis longtemps. Le titre lui en avait été ravi par David, dont le premier tableau célèbre, *le Serment des Horaces*, remontait à 1765. C'était une imitation de l'art romain encore, mais dans la suite, David devait rejeter loin de lui tout ce qui n'était pas grec pur : « C'est à la source qu'il faut remonter, disait-il (2). »

A cette source, tous les peintres du temps vont puiser sans arrêt, pour les sujets du moins, sinon pour la

(1) Diderot : *Salon de 1763*. Cf. son mot à propos de Vien : « Sapit antiquum. » (XI, 215.) A propos de l' « Amour fuyant l'esclavage », Diderot écrit : « On reconnaît ce goût sage et pur qui n'appartient qu'à l'étude de l'antique. »
(2) Delécluze, *op. cit.*, p. 61.

manière (1), car, s'ils se réclament de l'art grec, ils restent toujours profondément modernes par la façon dont ils voient les faits et traitent les données de l'histoire ou de la mythologie. Les titres mêmes des tableaux suffiraient à donner une idée de cette mode, à laquelle toute autre peinture est presque sacrifiée(2) . Robert se fait une spécialité des *Ruines,* comme Vernet s'en était fait une des *Marines;* nous avons vu combien était grand le succès des ouvrages illustrés relatifs à l'antiquité; Robert avait compris le goût de ses contemporains et il devint l'infatigable fournisseur de tous ceux qui voulaient posséder, en peinture, quelques restes de beaux monuments; il avait du talent et méritait cette vogue; avec les *Ruines,* ce que l'on préfère alors c'est la mythologie et la légende (3), celle surtout qui est empruntée aux poèmes homériques. La mode des traductions d'Homère et la mode des tableaux inspirés de *l'Iliade* sont la manifestation d'une même tendance. A quatre salons de suite, Vien expose « *Briséis emmenée de la tente d'Achille* (1781), *Priam partant pour supplier Achille de lui rendre le corps de son fils Hector* (1783), *le Retour de Priam avec le corps d'Hector* (1785), *les Adieux d'Hector à Andromaque* (1787) »; Doyen, en 1787, présentait lui aussi un « *Priam demandant le corps d'Hector* », et David avait donné, en 1783, « *la Douleur d'Andromaque sur le corps d'Hector son mari* ». Plusieurs fois, on offre au public qui ne s'en fatigue pas « *Ulysse reconnaît Achille au milieu des filles de Lycomède* » (Hallé : 1769; La Grenée : 1789), ou les aventures de Télémaque, qui sont de nouveau fort goûtées (4). L'histoire est plus rarement mise à contribution; c'est à peine si les grands hommes de l'antiquité grecque,

(1) Je ne cherche pas à apprécier le caractère plus ou moins grec de ces œuvres; il s'agit simplement de montrer par des faits dans quelle mesure on s'intéresse alors à l'antiquité grecque. — En réalité, on imite, mais on ne comprend guère : « Tous étudient l'antiquité, non pour elle-même, mais pour lui emprunter certaines formes générales qu'ils prétendent associer au style contemporain. » BOUGOT : *Essai sur la critique d'art,* p. 238.

(2) Voir en appendice les titres des principaux tableaux exposés aux salons de 1750 à 1789 et inspirés de l'antiquité grecque ou de la mythologie.

(3) Il faudrait citer toutes les légendes connues; je note au hasard : « *Jupiter et Io, Neptune et Amphitrite, Jupiter et Antiope, Vénus et Adonis;* » on voit le genre. Quand un sujet a plu, on y revient à plusieurs fois : Boucher peint, en 1765, *Jupiter transformé en Diane, pour surprendre Calisto;* en 1771, La Grenée et Jollain donnent tous deux à leur tour « *Jupiter et Calisto* ».

(4) Réimpression du *Télémaque* en 1783.

dont Plutarque, Rousseau et les Encyclopédistes ont fait la fortune, sont représentés. *La mort de Socrate* est cependant le sujet de plusieurs toiles (Chelle, 1761; Peyron, 1787; David, 1787). Peyron expose aussi « *Socrate détachant Alcibiade des charmes de la volupté* » (1785); Le Barbier consacre un tableau au courage des femmes de Sparte et La Grenée célèbre la fidélité d'un satrape de Darius. Mais, pour les sujets historiques, on s'adresse de préférence à l'histoire romaine (1); il est vrai qu'on la connaît par Plutarque surtout et qu'on en retient d'ordinaire les grandes leçons de vertu; là encore l'art rejoint dans ses tendances la littérature du temps (2).

*
* *

Une telle mode artistique et littéraire ne pouvait pas ne pas avoir de répercussions sur la mode tout court et la vie mondaine. A se familiariser avec les Grecs dès le collège, à lire leurs exploits ou leurs belles actions chez Plutarque, à s'imprégner de leur mythologie chez Ovide et les poètes contemporains, à les voir, enfin, plus ou moins exactement représentés par les Vien, les David, les Hellé et tant d'autres, on devait finir par vouloir leur ressembler même par ce qu'il y a de plus extérieur et de plus factice, par le costume. Quelques années plus tard, on voudra leur ressembler par les actes et les sentiments aussi; ce sera plus sérieux et nous y reviendrons.

La mode grecque prit un singulier essor dès 1760 environ; c'est à cette époque que « les toupets des perruques d'hommes furent élevés..., et c'est là ce qu'on a appelé des toupets grecs; ils s'imposèrent à toutes les perruques, même à celles des abbés ». Bien vite, ce ne furent plus les toupets seuls qui furent à l'athénienne ; l'agencement intérieur des appartements dut être à l'antique, tel qu'on le connais-

(1) David : *Le Serment des Horaces* (1765). Beaufort : *Serment de Brutus et de Collatinus* (1781). *Arrie conseille à Caecina Poetus de se donner la mort* (1785).

(2) Des sujets analogues sont souvent traités par les écrivains et les peintres. En 1757, Van Loo donne *le Sacrifice d'Iphigénie* et Guimard de la Touche *Iphigénie en Tauride*. Le *Philoctète* de La Harpe est de 1783, et, en 1785, Taillasson expose *Philoctète, Ulysse et Néoptolème*. De même, nombreuses « *Mort de Socrate* » sur la scène et dans les ateliers de peinture.

sait par l'ouvrage de Caylus. Un personnage d'une amusante comédie représentée en 1764 (1) s'en joue plaisamment :

La mode est pour le grec; nos meubles, nos bijoux,
Etoffes, coiffures, équipages,
Tout est grec.

Le goût du costume grec est tel que, dans les peintures à sujet antique, les personnages sont tous vêtus comme s'ils étaient de Sparte ou d'Athènes : Van Loo, en 1785, représente l'épisode biblique de la fille de Jephté : les personnages sont habillés à la grecque. Les noms propres eux-mêmes sont volontiers empruntés au grec, à tel point que Lemierre, portant Guillaume Tell à la scène (1767), donne à la femme de l'arbalétrier suisse le prénom de Cléofé, « ce qui pourrait répandre des doutes sur son baptême », fait-on malignement remarquer (2).

Les divertissements mondains se ressentent de cette vogue. En 1783, Lebrun, pour célébrer les premières nouvelles de la paix, imagine une orgie grecque et y chante une ode où se rencontrent d'ailleurs maints souvenirs d'Horace. Veut-on honorer une actrice célèbre, on songe à une fête antique : en 1785, M^me^ de Saint-Huberty, « vêtue à la grecque, arrive par mer à Marseille, dans une très belle gondole, armée de huit rameurs vêtus, de même, à la grecque ». Voilà pour le costume; voici maintenant pour le divertissement : « M^me^ de Saint-Huberty entre sous une espèce de tente où Apollon la présente à Euterpe, Melpomène, Thalie et Polynice (3). »

Cette mode ne devait pas être fugitive comme tant d'autres; ayant pris naissance vers 1760, elle se prolongera jusqu'au Directoire, sans jamais subir de véritable éclipse. Grimm, dans une page célèbre, l'a raillée doucement, mais, par cette raillerie même, il reconnaît sa force : « Depuis quelques années, on a recherché les ornements et les formes antiques; le goût y a gagné considérablement et la mode en est devenue si générale que tout se fait aujourd'hui à la

(1) *L'Amateur*, *Vid. sup.*, p. 153. Cf. QUICHERAT : *Histoire du costume en France*, p. 536.
(2) *Correspondance littéraire*, VII, 195.
(3) *Id*, XIV, 206.

grecque. La décoration extérieure et intérieure des bâtiments, les meubles, les étoffes, les bijoux de toute espèce, tout est à Paris à la grecque. Ce goût a passé de l'architecture dans les boutiques de nos marchands de mode; nos dames sont coiffées à la grecque; nos petits maîtres se croiraient déshonorés de porter une boîte qui ne fût pas à la grecque. Cet excès est ridicule sans doute, mais qu'importe? Si l'abus ne peut s'éviter, il vaut mieux qu'on abuse d'une bonne chose que d'une mauvaise (1). » Protestations, ni railleries ne devaient arrêter ce mouvement. Palissot composa une suite de travestissements qu'il intitula *Mascarade à la grecque*, et où maintes mondaines allèrent puiser des idées pour leur toilette. Carmontelle voulut de même railler cette mode, en publiant un projet d'habillement dont les pièces étaient empruntées aux meilleurs documents archéologiques. La plaisanterie fut aussitôt imitée et l'on publia « une suite d'habillements à la grecque, sans esprit et d'un goût détestable ».

Tel était l'état de l'hellénisme en France vers 1789 : goût universel pour tout ce qui est grec, mais peu de critique; un nom, un mot fait illusion; mettez des grecs en scène, faites-les parler; qu'ils nous disent leurs sentiments, leurs idées, qu'ils nous instruisent de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont fait, c'est pour tout écrivain une garantie de succès, pour peu que le talent ne lui fasse pas trop défaut. C'est de là que vint la vogue extraordinaire dont jouit le *Voyage du Jeune Anacharsis* dès sa publication. On aimait les romans grecs; c'en était un. On se plaisait à faire ample connaissance avec les grands hommes de la Grèce, à entrer dans leur intimité, à s'enthousiasmer pour leurs vertus et leur grandeur d'âme; sous la conduite de l'abbé Barthélemy, nous entrerons chez eux et nous les entretiendrons en toute familiarité. Les fouilles archéologiques avaient fait découvrir mille objets domestiques, mille petits instruments de la vie quotidienne : la curiosité avait été orientée vers les détails de l'existence antique. Tout cela on allait le trouver enfin réuni dans un seul ouvrage, qui, à l'attrait du fond, joignait un incontestable agrément de la

(1) *Correspondance littéraire*, V, 282.

forme. C'était plus qu'il n'en fallait pour que l'œuvre de Barthélemy fût un magnifique succès de librairie et, en même temps, un beau succès littéraire, s'il faut entendre par là qu'il fut accueilli avec estime et exerça une certaine influence.

DEUXIÈME SECTION

LE VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

La publication du *Voyage d'Anacharsis.*

Comment Barthélemy conçut l'idée de son ouvrage. — La préparation ; le succès et les éditions ; jugement des contemporains : l'enthousiasme : Delille, Fontanes ; quelques critiques : Geoffroy, Meister.

Depuis longtemps, le public attendait cette œuvre de l'abbé Barthélemy qui devait concilier les exigences de l'érudition avec celles d'une société « accoutumée à n'exercer ni sa raison, ni sa mémoire, et chez qui l'étude devenait un tourment au lieu d'être une jouissance (1) ». Il y avait trente-deux ans que notre auteur travaillait à écrire le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*, et, malgré les affirmations de son ami et biographe Sainte-Croix (2), il nous faut bien penser que de là, plus que de son œuvre érudite, il attendait la gloire ou du moins la célébrité : pendant plus de vingt années, nous l'avons vu, il avait délaissé presque complètement ses études d'érudition pour s'en tenir à la préparation de l'*Anacharsis*.

(1) Sainte-Croix : *Magasin encyclopédique*, 1795, II, 80.

(2) Sainte-Croix : *Œuvres diverses de l'abbé Barthélemy*, II, 5 : « Il y mettait beaucoup d'importance (à ses mémoires savants) et les regardait comme le plus solide de sa gloire. Son *Voyage d'Anacharsis* n'était, à ses yeux, qu'une tentative pour faire renaître le goût de la saine érudition. »

Dans son troisième *Mémoire* sur sa vie, il nous a longuement raconté les circonstances où il lui vint à la pensée de condenser en un seul ouvrage les données accumulées sur l'antiquité grecque, depuis plusieurs siècles, par les recherches de tous les savants européens. Au cours de son voyage à Rome, se représentant la grandeur de la Renaissance et du siècle de Léon X, il avait songé, un jour, qu'il serait fort intéressant d'imaginer les impressions d'un voyageur français parcourant, à cette époque, l'Italie peuplée d'érudits, d'artistes et d'écrivains. Il établit le plan qu'on pourrait donner à ces souvenirs de voyage, où seraient signalées toutes les particularités de l'Italie du XVI^e^ siècle dignes d'être notées, et il pensa quelque temps qu'il lui serait agréable et utile d'en entreprendre la rédaction. Dès le début, aussi bien, il dut convenir avec lui-même que ses études antérieures ne le préparaient guère à un tel travail : il lui eût d'abord fallu, pour s'initier aux multiples aspects de la Renaissance Italienne, autant d'années qu'il en avait consacré dans le passé à la Grèce antique. Mais, de cette idée, une autre naquit : il lui apparut qu'une œuvre analogue pourrait mettre à la portée de tous les mille documents touchant à l'histoire et à la vie de l'ancienne Grèce, documents qu'on ne songeait guère à aller chercher dans les in-folios de Gronovius ou de Meursius. Il se mit aussitôt à l'ouvrage, et sans doute n'avait-il pas quitté Rome que déjà il avait arrêté les grandes lignes de son travail (1). Dès son retour à Paris, il en entreprit l'exécution et y donna dès lors tous ses soins (2). Pendant longtemps, il travailla seul, mais il était de caractère inquiet, et il eut le désir de connaître

(1) Dans le *Génie du Christianisme* (IV, VI, 6), Chateaubriand, citant un assez long passage de ce *Mémoire*, tire quelque peu le texte à lui pour mieux appuyer sa thèse : voulant prouver que la civilisation chrétienne peut rivaliser avec la civilisation des plus grands siècles de l'antiquité, il écrit : « Le siècle de Léon X avait paru si beau au savant abbé Barthélemy qu'il l'avait d'abord *préféré* à celui de Périclès pour sujet de son grand ouvrage. » Ce mot « préféré » trahit, on le voit, la vérité historique. En réalité, quand il avait songé à se faire l'historien du siècle de Léon X, Barthélemy ne pensait pas à celui de Périclès; n'ayant qu'un sujet en vue, il ne pouvait avoir de préférence.

(2) A la mort de Caylus, Paciaudi trouva une singulière consolation : « Vous avez commencé une très belle histoire de la Grèce faite en vrai savant. Puisque la mort qui ravage tout vous a ôté les amis à qui vous donniez bien du temps, vous voilà on ne peut plus à votre aise. » (2 novembre 1765.)

l'avis des savants, ses collègues; parfois, il réunissait chez lui quelques amis, leur lisait des passages de son *Anacharsis* et les priait de lui dire leur sentiment, ne manquant pas d'interroger chacun dans sa spécialité (1). Craignant, malgré leurs témoignages unanimes, un accueil réservé du public, il essaya de sonder le terrain en publiant deux fragments de l'ouvrage, l'un, en 1777, chez Debure, *les Entretiens sur la musique grecque vers le milieu du* IV^e^ *siècle avant Jésus-Christ*, l'autre, en 1782, dans *le Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier : c'était une description des fêtes de Délos, qui obtint du succès (2). Cinq années de remaniements et de corrections lui parurent encore nécessaires pour donner à son œuvre la perfection qu'il rêvait, et c'est à la fin de 1787 seulement que, tout tremblant, il remit le permis d'imprimer à Debure, libraire de Monsieur, frère du roi, de la Bibliothèque du Roi, et de l'Académie Royale des Inscriptions. Les circonstances n'étaient guère favorables, semblait-il, à un succès littéraire; on songeait à la prochaine convocation des Etats Généraux plus qu'à la Grèce ancienne, et l'Abbé, sans doute, quoi qu'il prétende dans ses *Mémoires* (3), n'était pas sans redouter cette terrible concurrence de l'actualité et de la politique. « Il disait à ses amis que la chute de sa triste compilation, — c'est ainsi qu'il appelait son ouvrage, — ne lui serait pas supportable (4) », et, en cas d'un échec, il ne parlait de rien de moins que d'aller s'ensevelir au fond de sa province.

---

(1) Cf. *Magasin encyclopédique* ; passage cité. — Après la publication même de *l'Anacharsis*, il ne manquait aucune occasion de perfectionner son ouvrage. — Cf. une lettre à Sainte-Croix. (*Bibliothèque nationale*, Mss. fr., 501, f° 74.) Sans date : « J'envoie savoir de vos nouvelles, mon cher confrère; vous me demandâtes dernièrement pourquoi je n'avais pas parlé de la loi de Solon qui condamnait le célibat et pour confirmer l'existence de cette loi, vous me citâtes un passage de Démosthène; je suis bien étonné de n'en avoir pas fait usage. Si vous l'avez, je vous prie de me l'envoyer; il est dans un des plaidoyers qu'il a faits pour des particuliers. »

(2) Choiseul-Gouffier l'annonçait ainsi : « En me confiant ce morceau, extrait d'un ouvrage considérable, (l'auteur) m'a défendu de le nommer; je crains que le mérite si rare de réunir une vaste érudition aux grâces du style ne le fasse promptement reconnaître. » (I, 49.)

(3) Les circonstances, écrit-il, « m'engageaient à publier l'ouvrage aussitôt; je voulais qu'il se glissât en silence dans le monde : si, malgré les circonstances, il attirait quelque attention, j'en serais plus flatté; si sa chute était prompte et rapide, je ménageais une excuse à mon amour-propre ».

(4) *Magasin encyclopédique*, passage déjà cité.

Je ne sais si le succès dépassa les espérances de l'abbé Barthélemy; il fut en tout cas magnifique et immédiat; la première édition étant bien vite épuisée (1), il en parut une seconde en 1789, une troisième en 1790, et la révolution grondante n'empêcha pas Debure d'en donner un nouveau tirage en 1792 (2) ; quelques années plus tard, dans un prospectus curieux, l'éditeur du *Génie du Christianisme*, alors à sa cinquième édition, voulant donner une idée du succès remporté par l'ouvrage de Chateaubriand, ne croyait pouvoir mieux faire que de le comparer à celui de Barthélemy : « Si des éditions sans nombre, des contrefaçons multipliées, des traductions dans toutes les langues de l'Europe prouvent le mérite d'un ouvrage, celui du *Génie du Christianisme* ne peut plus être contesté; depuis le *Voyage du Jeune Anacharsis* aucun livre sérieux n'a eu un succès aussi général et aussi soutenu (3). » En 1796 et en 1799, en effet, Didot avait donné deux tirages encore du *Voyage d'Anacharsis ;* déjà paraissaient des traductions en anglais et en allemand; dans le courant du XIX^e^ siècle allaient s'ajouter à elles des éditions en espagnol, en italien, en danois, en hollandais, en grec moderne, en arménien (4). Bientôt aussi, et c'est la véritable consécration d'un ouvrage classique, des abrégés devaient en être publiés, celui de Breton, en 1813, ceux de Caillot, de Le Maire, de Parmelier, en 1819-1821, et le nombre en est considérable au cours du XIX^e^ siècle.

Ces diverses éditions, les premières du moins, n'étaient pas de simples réimpressions. Toujours inquiet et soucieux de parvenir à une plus grande perfection, l'Abbé ne cessait de

---

(1) « En moins de deux mois ». *Correspondance littéraire*, XV, 457.

(2) Devant le succès de l'œuvre, aux prises avec les difficultés d'argent, Barthélemy regretta peut-être une générosité mal payée de retour. En effet, nous raconte F. Barthélemy dans ses *Mémoires* (p. 125), « ne pouvant se résoudre à tirer parti de son ouvrage, il l'avait abandonné au libraire, M. Debure, à qui il rapporta environ 80.000 livres en espèces. Mon oncle, ajoute-t-il, ne lui avait fait d'autres conditions que de lui remettre un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage et de faire une pension de 300 livres à chacun des trois domestiques qui le servaient depuis longtemps. Peu d'années après, M. Debure leur en remit le capital en assignats. »

(3) M. Victor Giraud qui cite cette phrase dans *la Revue d'Histoire littéraire* (v. 281) ajoute : « Le rapprochement est au moins inattendu. » (Nous trouverons plus loin, de M. Maurice Barrès, un autre rapprochement non moins inattendu.) — Cf. LACRETELLE : *Fragments politiques et littéraires*, II, 295. « Peu d'ouvrages dans aucun siècle ont obtenu et mérité un succès aussi certain, aussi universel, aussi permanent. »

(4) Cf. BRUNET, *Manuel du Libraire*, article Barthélemy.

revoir par lui-même les épreuves et d'annoter son manuscrit. La mort le surprit au moment où il donnait les derniers soins à une nouvelle édition, dite la quatrième; son neveu, Barthélemy de Courcay, héritier de ses papiers, utilisa l'exemplaire corrigé de sa main et publia cette édition en 1799 (1). Les corrections et les additions prouvaient l'attention du vieillard à laisser après lui une œuvre qui prêtât le moins possible à la critique; prévoyant un succès égal à celui de 1789, l'abbé de Courcay publia simultanément l'ouvrage en deux formats, et son audace ne fut pas punie (2).

Le succès, dès 1789, on le voit, avait été inouï. Les érudits, comme les gens du monde, les critiques et les littérateurs, tous firent fête à l'ouvrage promis depuis si longtemps. Lalande, dans une notice sur Barthélemy, du reste assez pauvre de faits, marque bien ce que fut l'impression générale : « Toute la France était occupée des idées politiques et des assemblées qui ont amené la Révolution. Cependant toute la France s'occupa d'une lecture qui attachait dans tous les genres, et l'on se disait : « Sans l'abbé Barthélemy, la politique eût fait oublier les Belles-Lettres; il était le seul qui pût faire diversion à de si grands intérêts (3). » Gailland, dans *le Journal des Savants* (4), traduisant le sentiment des érudits, rendait hommage à ce long labeur et au chef-d'œuvre qui en était le fruit; sans doute ses expressions sont-elles empreintes d'une exagération naturelle de la part d'un collègue et d'un ami, mais nous pouvons y voir, malgré tout, l'opinion de l'Académie des Inscriptions : « M. l'abbé Barthélemy a eu le courage de disparaître pour ainsi dire pendant plus de trente ans, de se priver des hommages du public pour les mériter, d'élever lentement en silence un

(1) C'est l'édition qui a été depuis lors communément reproduite. Elle comprend, en plus des précédentes, un mémoire de Mariette sur le plan d'une maison grecque, et des additions assez considérables, notamment sur les jeux olympiques, trois tables nouvelles rédigées par Sainte-Croix et un nombre considérable de corrections de style. (Avant-propos des éditeurs.)

(2) Voir sur les différents tirages, Appendice I.

(3) Cf. *Journal des Savants*, an V. « L'attention fut détournée pour quelques instants des objets politiques dont toutes les têtes commençaient à se remplir. Il semble que le livre eût été préparé pour fournir, comme un passe-temps agréable, des consolations à la foule des malheureux parmi lesquels son auteur se trouva bientôt compris. » — Cf. aussi DACIER (*Rapport historique...*, 1810), « *le Voyage d'Anacharsis*... que les meilleurs juges dans cette matière ne balancent pas à placer parmi les livres classiques ».

(4) Février 1789.

monument unique, mais éternel... On admirait depuis longtemps le génie inventeur qu'il portait dans l'érudition; mais les gens du monde et ceux qui croient seuls faire les réputations pouvaient dire : « Quel est donc cet homme que nous voyons si souvent cité comme un oracle et dont les ouvrages ne nous sont pas familiers ? Ce n'est donc qu'un savant illustre? » Ils sauront désormais que c'est un écrivain également agréable et profond, plein de connaissances, mais aussi de lumières, de philosophie, de sensibilité, de grâces, qui applique ce rare talent d'écrire à des objets pleins d'utilité et d'intérêt... » Et, allant plus loin encore à la fin de son compte rendu, Gailland voit en ce livre « un monument de gloire pour son siècle (1), et l'auteur lui-même est un monument vivant de ces temps heureux où les La Motte, les Fontenelle, les Mairan, les Foncemagne mettaient dans le commerce des lettres et dans la société tant de douceur, de décence, de raison et d'aménité (2) ».

Le critique du *Mercure de France* (3), Naigeon, qui représente plutôt le public mondain, est aussi large en compliments et en admiration; pour lui, *l'Introduction* au moins du *Voyage d'Anacharsis*, sinon l'ouvrage tout entier, peut rivaliser avec les histoires de Tacite et de Voltaire, les seules « peut-être... que les hommes d'Etat et les philosophes puissent lire avec fruit ». Il félicite Barthélemy d'avoir « embelli la raison par les grâces, le nombre et l'harmonie du style ». « L'auteur, écrit-il, a eu soin d'écarter toutes les épines (de l'érudition); il n'en a pris pour ainsi dire que les fleurs. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire grecque un seul fait important, un seul mot ancien, ingénieux ou profond que l'auteur n'ait eu l'art d'employer et de faire valoir. »

L'abbé Delille adresse à Barthélemy une lettre enthou-

---

(1) En 1800, une fois passé, pourtant, le premier enthousiasme, Desessarts n'écrit-il pas : « Cet ouvrage de Barthélemy est sans contredit un des plus beaux monuments littéraires du XVIII[e] siècle? » (*Siècles littéraires de la France*, article Barthélemy.)

(2) Au début de l'article, Gailland établissait également une comparaison entre Montesquieu et Barthélemy. — Lacretelle, quelques années plus tard (art. cité), allait mettre Barthélemy au rang de Buffon. « Cette pensée originale (celle de l'Abbé) a imité avec un succès égal, si la gloire ne l'est pas, l'application des couleurs de la poésie et des pompes de l'éloquence à l'histoire naturelle. »

(3) 3 janvier 1789.

siaste; Mme de Staël et Fontanes célèbrent *l'Anacharsis* en vers médiocres, mais sincères. « Si vous ne deviez pas, monsieur, être dégoûté d'éloges, écrit le traducteur de Virgile (1), je vous dirais que votre ouvrage m'a paru effrayant d'érudition et de connaissances, comme il m'a paru enchanteur de style et d'exécution. Avant vous, on n'avait jamais imaginé qu'un ouvrage pût dispenser de lire Platon (2), Xénophon, tous les historiens et tous les philosophes de la Grèce; votre ouvrage, le plus beau résultat des plus profondes lectures, tient lieu de tout cela, et un littérateur peu fortuné avait raison de dire que votre livre est une véritable économie. Il était impossible de faire de toutes ces idées et pensées une masse plus brillante et solide, et votre ouvrage m'a rappelé ce métal de Corinthe composé de tous les métaux et plus précieux qu'eux tous. C'est le génie qui a fait tout cela. » Mme de Staël poussait l'éloge plus loin encore et comparait l'Abbé à Homère, dans un couplet improvisé au cours d'un souper; il faut tenir compte, il est vrai, de l'ivresse poétique et peut-être de l'enthousiasme des banquets :

« A vous vanter, chacun s'empresse
Dans des vers qu'on fait de son mieux.
Louer le peintre de la Grèce
Me semble trop audacieux.
De cette Athènes qu'on révère,
Vous seul avez su rapporter
La lyre d'or du vieil Homère;
Prêtez-la-moi pour vous chanter (3). »

Fontanes (4), comme Naigeon, goûte surtout dans *l'Anacharsis* le soin qu'a pris Barthélemy de mettre la science à la portée de tous :

« Hélas ! l'homme est trop tôt fatigué de s'instruire,
Et qui veut l'éclairer doit surtout le séduire. »

---

(1) Lettre rapportée dans les *Mémoires sur la vie de Barthélemy, précédés d'une notice par Lalande et de jugements sur le Voyage d'Anacharsis*, 1824.

(2) L'expression est sans doute fort exagérée ; voir cependant Barante, *Tableau de la littérature française du* XVIIIe *siècle* : « A ce goût vif pour l'antiquité, le style de Barthélemy a dû (peut-être) quelques rapports éloignés avec celui de Fénelon. Du moins est-il vrai que Platon l'a parfois rendu éloquent, comme Homère avait rendu Fénelon politique. »

(3) Meister (*Correspondance littéraire*, février 1789) rapporte trois couplets, dont celui-ci, le dernier.

(4) Pièce de vers recueillie dans le t. II des *Œuvres diverses de Barthélemy*.

Comme Delille, il se plaît à trouver dans cette histoire « tous les trésors de l'antique sagesse » :

« Toute l'antiquité, par vos soins rajeunie,
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs
Et vous nous rendez son génie. »

A l'exemple des plus enthousiastes admirateurs de l'Abbé, il lui promet l'immortalité :

« Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et, dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans, médite en paix ses travaux solitaires ;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
L'œil fixé sur l'avenir. »

Quelques critiques se mêlèrent pourtant à tant d'éloges : que l'Abbé *ne vît pas ses adversaires*, c'est ce que je ne saurais croire; il était d'une sensibilité trop aiguë pour ne pas souffrir autant que personne des plus légères réserves, et ces réserves, malgré les suffrages presque unanimes du public, ne pouvaient manquer d'être exprimées; cet engouement même ne laissait pas d'être désagréable à certains esprits chagrins, et le *Voyage d'Anacharsis*, malgré sa valeur, n'était pas sans donner prétexte, sur certains points, à des remarques désobligeantes pour l'œuvre et pour l'auteur.

Le rédacteur du *Journal Historique et Littéraire* (1) était, semble-t-il, de ces littérateurs pour qui un éclatant succès ne saurait être d'un bon signe pour un écrivain. Avant même d'avoir lu l'*Anacharsis*, il se sent prévenu contre lui. « En attendant que nous parlions de cet érudit ouvrage que son auteur dit être le fruit de trente ans de travail, tout comme le fameux automate d'Albert le Grand, nous remarquerons que les éloges incroyables qui lui sont prodigués de toutes

(1) *Journal historique et littéraire*, 1789, I, 489.

parts sont un espèce de préjugé contre lui; » quelques semaines plus tard, au cours d'un compte rendu peu aimable, il écrivait : « La célébrité subite et étonnante de cet ouvrage est une espèce de mystère qu'il n'est pas aisé d'expliquer, » et il terminait ainsi son article : « Il y a des impertinents qui prétendent que le nom de l'Anacharsis scythe, dont il ne reste aucun ouvrage, survivra à celui de l'Anacharsis français. »

Geoffroy, lui, est plus dur et plus précis : il ne cherche pas à contester non plus ce brusque et éclatant succès, mais il l'attribue à tout autre chose qu'à la valeur de l'œuvre. A son avis, l'*Anacharsis*, publié par un inconnu, eût sans doute passé inaperçu : « Mais l'abbé Barthélemy est répandu dans le monde..., (il a) de la fortune, (chose) très rare pour un homme de lettres, des protections considérables... Borné à un genre d'études plus paisible que brillant et qui donne peu de rivaux, il ne s'est fait aucun ennemi... Son âge ajoute encore à l'intérêt qu'il inspire... L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* semble avoir attaché au sort d'un ouvrage, fruit de trente années de travail, le bonheur du reste de sa vie. N'est-il pas naturel que ses nombreux amis s'empressent d'y contribuer par leurs éloges et qu'ils se montrent jaloux de répandre des fleurs sur la fin de sa carrière (1)? »

Meister, assez bienveillant en la forme, ne laissait pas d'être en somme assez acerbe dans son jugement, et rien, autant que cette phrase, ne devait peiner l'abbé Barthélemy, qui avait désiré avant tout éviter la fatigue et le dégoût de ses lecteurs : « Si l'auteur a été trente ans à faire son livre, qui ne chercherait que de l'amusement et de l'intérêt pourrait bien être tenté de demander aussi trente ans pour le lire. »

Sans doute n'était-ce là que quelques voix discordantes, mais l'Abbé, qui n'était pas aveuglé par une excessive vanité, devait en souffrir vivement, car ces critiques avaient dès

(1) Le rédacteur du *Journal historique et littéraire* (déjà cité) reproduit ce passage et ajoute : « Quelque plausible que soit cette explication, il est difficile de la trouver complètement suffisante. Peut-être lui trouvera-t-on une espèce de supplément dans le tableau toujours flatteur et exalté que l'auteur a fait de la philosophie et de ses charlatans dogmatiseurs qui ont fâcheusement débité leur arbitraire et inutile morale. » Voir plus loin, p. 295.

l'abord souligné ce qu'il y avait de plus faible et de plus contestable dans son œuvre, ce qui à lui-même avait paru faible et contestable aussi, puisqu'il avait cru nécessaire de s'en justifier à l'avance, dans son *Avertissement*, et qu'il le fit à nouveau dans son examen de l'*Anacharsis*, je veux dire le plan et la fiction romanesque. Il faut reconnaître que Geoffroy, comme Meister et le rédacteur du *Journal Historique et Littéraire* faisaient preuve, en la circonstance, d'une certaine indépendance d'esprit pour s'opposer à cet engouement, et surtout d'une véritable pénétration, car ils avaient su distinguer ce qui devait faire bien vite de l'*Anacharsis* une œuvre caduque; maintenant encore, leur grief est celui que nous paraît surtout mériter l'œuvre de l'abbé Barthélemy.

CHAPITRE II

La fiction romanesque dans l'*Anacharsis*.

Le Voyage d'Anacharsis. — La recherche de la variété dans le roman. — Toutes les études sont morcelées ; le genre romanesque était-il supportable en un tel sujet ? — Le mince intérêt qui s'attache aux personnages principaux. — Les incidents sont trop bien réglés. — Les procédés d'exposition. — Les développements accessoires introduits pour amuser le lecteur. — Les inconvénients de la fiction au point de vue de l'exposé historique.

Ce qui avait attiré au *Voyage d'Anacharsis* la faveur du public, c'avait d'abord été l'aimable présentation, sous forme romanesque, de l'histoire grecque, jusque là réservée aux érudits et aux travailleurs. Ce fut aussi ce qui valut des critiques à l'auteur, et Geoffroy ne le cacha point : « L'instruction (de cet ouvrage) est vague, morcelée, confuse, défaut qu'il faut attribuer surtout au plan vicieux et à la forme romanesque qu'il a plu à l'auteur d'adopter... Cette forme de voyage qui a l'air de répandre sur l'ouvrage une agréable variété ne sert réellement qu'à y mettre le désordre et la confusion. »

Au moment où il avait songé pour la première fois à écrire une histoire de la Grèce ancienne, Barthélemy ne s'était pas dissimulé qu'il avait peu de chance de parvenir à la gloire, ou du moins à la célébrité, s'il se contentait de reprendre banalement, après Rollin et tant d'autres, tout le cours de ces dix siècles de vie hellénique. Il lui sembla judicieux d'en élaguer toute une partie, la moins connue du grand public, celle qui s'étend de la bataille de Chéronée à la réduction de la Grèce en province romaine; il lui parut habile, d'autre part, de transformer l'histoire en roman par

le moyen d'une fiction. Il imagina de conduire à travers la Grèce, pendant vingt-six années, un philosophe scythe, Anacharsis, descendant du sage célèbre dont Solon n'avait pas dédaigné l'amitié. Ce philosophe, ignorant à peu près tout de la Grèce, mais vivement désireux de s'instruire, ne devait pas manquer de tout visiter, de tout examiner, de s'entretenir familièrement avec les grands hommes de chaque cité, et le récit de son voyage suffirait à nous donner une idée vivante et précise de ce qu'était la Grèce, de 363 à 337 avant notre ère; curieux, comme tout philosophe avisé, Anacharsis ne s'en tiendrait pas à noter ce qu'il verrait; il chercherait à se faire expliquer les coutumes, les lois, les institutions politiques, et ainsi seraient amenées des études sur la période antérieure à son voyage. Il n'échappa cependant point à Barthélemy qu'il lui serait difficile, sans risquer par trop l'invraisemblance, de présenter ainsi rétrospectivement toute l'histoire de la Grèce depuis les origines, la vie de Solon, par exemple, à propos d'un décret curieux, ou le récit des guerres médiques à l'occasion d'un entretien avec Isocrate. Aussi jugea-t-il bon de renoncer à son plan pour tout ce qui concernait l'histoire politique et militaire, jusqu'à la prise d'Athènes par Lysandre; il crut au contraire facilement réalisable d'étudier, au hasard des voyages ou des promenades de son personnage, tout ce qui touchait à la littérature, à la science ou à la religion grecques, depuis le IX^e^ siècle environ. Peu à peu, le plan se précisa dans la pensée de Barthélemy : en dehors d'une introduction copieuse, où se trouvent rapportés les principaux événements de l'histoire grecque jusqu'en 404, il groupa en quatre-vingt-deux chapitres tout ce que l'on savait vers 1780 de l'antiquité hellénique, et, pour prévenir toute lassitude du lecteur, il répandit partout de la variété, en faisant alterner les sujets. Qu'on en juge par les premiers chapitres.

En 363, de la Scythie où il a vécu jusqu'alors, Anacharsis, âgé de dix-huit ans, part pour la Grèce, accompagné d'un esclave très cher, Timagène, un Thébain qui a pris part à la campagne de Cyrus le Jeune et doit à son mauvais destin la basse condition où il se trouve. Les voici tous deux en Chersonèse Taurique; Anacharsis décrit la région, rappelle rapidement les faits les plus connus de son histoire et mentionne

les ressources du pays. De là, ils passent dans le Pont-Euxin, et Anacharsis en fait une poétique description ; sur le vaisseau qui les conduit à Byzance, les voyageurs apprennent, de la bouche du capitaine, les principaux événements qui ont bouleversé la Grèce depuis 404. A leur arrivée au port, Anacharsis, maintenant informé de la politique grecque des dernières années, peut se donner tout entier à ce qu'il voit. La vie à Byzance, cité décrite au chapitre II, l'amène à étudier les origines de la civilisation grecque et les lois des colonies; nos voyageurs partent bientôt pour Lesbos, et le troisième chapitre renferme toutes les particularités intéressantes relatives à cette île : nous y voyons rappelées la révolte de Mytilène et l'immoralité des Lesbiens, la sagesse de Pittacus et l'aventure d'Arion; la littérature y trouve aussi sa place, avec une étude assez complète sur Alcée et Sapho. Mais nous sommes en route déjà pour le continent : nous touchons l'Eubée, dont nous apprenons l'histoire et la géographie, et nous nous faisons, à entendre une conversation entre Eubéens, une idée de la rivalité qui existait alors entre les petites cités de cette île.

Nous voici à Thèbes ; comme il convient, nous faisons connaissance avec Epaminondas, que, dès l'abord, Anacharsis entretient familièrement; Cléomène, d'ailleurs, le capitaine du vaisseau, ne nous avait à peu près rien laissé ignorer de la politique et de la rapide fortune du héros thébain; nous saluons au passage Philippe de Macédoine, alors otage à Thèbes, et nous partons pour Athènes; quelques indications de géographie physique et humaine, et nous pénétrons dans les jardins de l'Académie; nous y rencontrons Platon, Aristote, Démosthène, Eschine, Apollodore; mais ce n'est qu'une prise de contact, nous les reverrons souvent; nous nous arrêtons plus longtemps auprès de Diogène, et quelques instants auprès de Phocion; nous le quittons précipitamment pour nous rendre, avec Anacharsis, au Lycée, où Isocrate se plaît à nous faire connaître lui-même sa vie et le caractère de ses œuvres. De là, toujours marchant, toujours courant plutôt, nous visitons une palestre, et nous y apprenons mille détails sur la vie des athlètes; le chapitre se termine sur une triste impression : un ami d'Apollodore, l'hôte d'Anacharsis à Athènes, vient de perdre sa femme :

« Nous y courons aussitôt, » et nous ne manquons pas d'être mis au fait, grâce à cette circonstance, de tout l'appareil des funérailles chez les Athéniens. Au moment où nous allions sans doute nous initier à la vie d'Athènes, Anacharsis prend fantaisie de se rendre à Corinthe, où Xénophon réside, depuis que Scillonte a été pris par les Eléens; nous l'y suivrons, et nous aurons des renseignements sur Xénophon, et surtout sur Timoléon, chez le père de qui Anacharsis a été reçu. Nous retournerons à Athènes, pour assister à une revue et faire un examen attentif de l'organisation militaire athénienne; nous écoutons au théâtre la pièce d'Antigone, et, après la représentation, songeant que nous connaissons encore fort peu Athènes, Anacharsis va nous parler de la ville et de ses institutions; mais, la bataille de Mantinée survenant, il s'arrête pour rendre d'abord hommage à Epaminondas, son ami. Un peu haletants, nous l'accompagnerons encore en Phocide, nous reviendrons en Attique pour les Panathénées et nous visiterons les principales régions de la Grèce; nous irons même en Egypte et en Perse. Rien du monde antique ne nous aura échappé, et, en 337, retournant en Scythie, nous aurons vu beaucoup et pourrons avoir beaucoup retenu.

Mais nous pourrions bien aussi ne nous rien rappeler de ce voyage, où le monde grec a défilé devant nous au hasard des rencontres et des incidents (1). C'est là en effet le grand défaut du plan de Barthélemy : tout est décousu dans cet ouvrage; l'Abbé a voulu nous donner l'impression de la vie; je crains qu'il n'ait réussi à ne nous donner que celle du désordre et du chaos. Pour ne point fatiguer le lecteur, ou pour l'amuser (2), il a fait commettre une grave faute à son voyageur scythe : au lieu de chercher à condenser, à synthétiser ses souvenirs, comme le devait un philosophe, Anacharsis les a présentés tels quels, dans l'ordre chrono-

(1) De là vient que certains développements sont, pour ainsi dire, interchangeables, et Barthélemy, souvent, les a placés ici ou ailleurs, sans raison. On s'en rend compte en parcourant le manuscrit : le récit des funérailles publiques à Athènes se trouvait d'abord au chapitre VII, à propos du Céramique; il a trouvé place, dans la rédaction définitive, à la suite du récit de la bataille de Mantinée.

(2) Cf. DACIER : *Rapport historique* : « Il instruit l'homme oisif en l'amusant et l'homme occupé en lui procurant une agréable distraction. »

logique, comme peut le faire un voyageur brouillon (1). Que dis-je? L'ordre chronologique même lui a paru parfois trop systématique et il l'a brisé par souci de la variété, revenant à plusieurs reprises sur un même sujet pour éviter d'y consacrer trop de pages en une même fois et, par là, d'ennuyer. Or, ce qui est précisément fâcheux, c'est que, loin de délasser ainsi le lecteur, et de ménager ses facultés d'attention, il le fatigue et l'exaspère, en cessant brusquement d'étudier une question, au moment où nous commençons à y prendre de l'intérêt.

C'est au chapitre XI, par exemple, que nous assistons à la représentation d'*Antigone*, mais les développements sur l'histoire du théâtre en Grèce et les lois de l'art dramatique ne nous seront donnés qu'aux chapitres XLIX, L, LI; voici qui est plus bizarre : dans une longue introduction, Anacharsis résume, je l'ai dit, toute l'histoire de la Grèce, jusqu'à l'année 404; mais, après avoir raconté la bataille de Platées, il se contente de signaler d'un mot le combat de Mycale, dont il ne nous présentera un récit, assez vague d'ailleurs, qu'au chapitre LXXIV : ce récit est mis dans la bouche des bateliers qui conduisent notre voyageur de Samos en Asie, et qui, un instant après, donneront avec la même complaisance, — mais plus d'autorité sans doute, — des indications précises sur la pêche du thon. Tout ce qui touche à la constitution athénienne est développé dans les chapitres XIV à XX, mais il n'est question des impôts qu'au chapitre LVI : nous avons entre temps parcouru presque toute la Grèce.

Je sais bien que, dans le chapitre XIV, Anacharsis se justifie de cette allure sautillante : « Je passerai quelquefois d'un sujet à un autre sans en avertir. Je dois justifier ma marche : Athènes était le lieu de ma résidence ordinaire; j'en partais souvent avec Philotas, mon ami, et nous y revenions après avoir parcouru des pays éloignés ou voisins. A mon retour, je reprenais mes recherches... Ainsi l'ordre de cet ouvrage n'est en général que celui d'un journal. » Mais le besoin même qu'Anacharsis éprouve de se justifier prouve bien que l'Abbé n'était pas sans avoir quelques doutes

(1) Cf. au contraire Volney dans son *Voyage* : « J'ai rejeté comme trop longs l'ordre et les détails itinéraires..., je n'ai traité que par tableaux généraux, parce qu'ils rassemblent plus de faits et d'idées. »

sur la légitimité de son plan, et d'ailleurs la raison qui serait à peine valable pour Anacharsis ne vaut rien sous la plume de l'Abbé. Pourquoi, par exemple, revenir en quatre reprises à Xénophon? Au chapitre IX, nous trouvons un très court résumé de sa vie, mais, dès le chapitre I, nous savions qu'il avait sauvé l'armée grecque en Asie, et c'est au chapitre XXIX seulement que nous le connaissons comme écrivain et comme homme; jusqu'au chapitre XLV enfin, nous ignorons tout de ses qualités d'historien. C'est, en raccourci, pour Xénophon, la méthode que suit Barthélemy pour les sujets les plus importants : l'histoire de la littérature grecque est éparpillée en vingt endroits; encore faut-il reconnaître en cette matière un effort de synthèse dans la présentation des faits et des jugements : Barthélemy, assez naïvement, a supposé que son voyageur visitait successivement les diverses salles d'une riche bibliothèque athénienne où tous les ouvrages en langue grecque sont groupés par genres : nous avons ainsi un chapitre sur la philosophie, un autre sur la géographie, un troisième sur la logique et ainsi de suite. Mais le chapitre traitant des ouvrages de philosophie est le vingt-neuvième, tandis que la morale est rejetée presque à la fin de l'ouvrage, au chapitre LXXXI. Bien plus, dans ces deux chapitres, Aristote ne sera pas nommé, non plus que Platon : ce sont personnages d'importance, en effet; ils ont droit à un traitement de faveur, et ils nous font connaître eux-mêmes, en d'autres chapitres, leur pensée sur Dieu, l'âme ou le bien. Nous étudierons les poètes après les prosateurs, sautant pour cela du chapitre LXV au chapitre LXXX, car, on ne sait pourquoi, la poésie vient en dernier lieu ou presque. Que pouvons-nous attendre, aussi bien, d'un chapitre sur la poésie grecque d'où sont exclus Homère, Hésiode, Pindare, les Tragiques, Aristophane, et quelques autres encore? C'est ainsi qu'en maintes matières il nous arrive de ne pas trouver, dans un chapitre, les renseignements que nous y pouvions légitimement chercher.

En d'autres chapitres, au contraire, nous verrons traités mille sujets qui n'y ont que faire, étant donné le titre : nous irons puiser des renseignements sur l'éducation athénienne au chapitre XXVI et nous serons tout étonnés d'y lire aussi un traité d'accentuation grecque, une étude sur Isocrate, un

exposé sur la morale aristotélicienne, sur la métaphysique de Platon et même un aperçu des connaissances nécessaires à un homme d'Etat.

On ne manquera pas de faire remarquer qu'il y a dans ce désordre trop apparent comme une loi du genre, comme une rançon de l'agrément ainsi répandu dans un ouvrage difficile à faire goûter par le lecteur mondain et superficiel. Barthélemy pouvait, il est vrai, imaginer pour Anacharsis un itinéraire organisé de façon à permettre au voyageur de présenter ensuite, dans un ordre chronologique et systématique à la fois, toutes ses remarques et tous ses étonnements. Mais alors, à quoi bon la fiction romanesque, si Anacharsis, racontant son long voyage, doit ressembler à un professeur qui fait un cours suivi d'histoire ou d'institutions grecques? En réalité, le procédé de Barthélemy est mauvais en soi, ou du moins ne peut pas convenir à toutes sortes d'études. Il fallait choisir entre une histoire et un roman; pour n'avoir pas nettement préféré l'un à l'autre, pour avoir tenté de concilier ce qui était inconciliable, Barthélemy a tenté un chef-d'œuvre dans un genre faux, condamné à l'avance.

A l'histoire, il a emprunté la plus scrupuleuse exactitude — et nous le verrons plus loin —; au roman, des modes de développement; l'un et l'autre se sont mutuellement fait tort : le romancier doit d'abord nous intéresser aux personnages qu'il met en scène; or nous ne sommes attirés ici que par les événements, au milieu desquels Anacharsis passe en témoin, sans que jamais nous prenions vraiment pour lui un vif intérêt. Il nous importe peu qu'il aille là ou ailleurs, qu'il agisse ainsi ou autrement : il n'a pas des raisons assez graves de le faire pour que nous le suivions avec anxiété, ni même avec une curiosité fort éveillée; ce n'est pas un être vivant, c'est un « objectif de cinématographe (1) », devant lequel se déroulent des scènes d'histoire. Sa curiosité universelle et insatiable ne peut suffire à faire de lui un caractère, et même, c'est à peine s'il est véritablement curieux. Il s'arrête, prend des notes, part et recommence un peu plus loin. Son intérêt paraît si constamment en éveil qu'on peut

(1) Qu'on me pardonne l'expression. A propos d'*Anacharsis* précisément et de *Wilhelm Meister*, Maurice Barrès a parlé de « roman cinématographique ».

se demander s'il l'est véritablement une seule fois. Il éprouve quelques sentiments d'affection pour ses hôtes, mais, outre leur invraisemblance et leur exagération, il n'y a rien qui puisse nous toucher dans ces amitiés vite nouées, plus vite oubliées peut-être (1). Ce serait un bon reporter, mais le roman du reporter ne saurait nous passionner s'il n'y a pas dans ses aventures une pointe d'imprévu et de romanesque qui séduise notre imagination; or, nul n'est moins romanesque qu'Anacharsis; les ignorants mêmes connaissent au moins superficiellement l'histoire ancienne, et l'on ne trouvera pas sous le stylet de notre voyageur de curieuses révélations sur un monde à peu près inconnu, comme dans les voyages de Jules Huret par exemple, cela dit sans le moindre dessein de comparer les deux écrivains. Et d'ailleurs, Barthélemy, à supposer qu'il l'ait pu, n'aurait pas voulu, je me figure, nous intéresser trop à son personnage, car nous aurions risqué de perdre de vue le fond et la raison même de l'ouvrage, l'exposition historique.

Que dire, à plus forte raison, des innombrables personnages qui entrent en scène à point nommé, récitent gentiment leur couplet, et s'en vont sans que nous puissions les distinguer les uns des autres? C'est un défilé ininterrompu, et il nous en reste une impression trouble et pénible. Cléon, l'interprète du temple de Delphes, nous fait visiter le sanctuaire et nous comble de renseignements; Callias, un grand prêtre de Cérès, nous adresse un discours sur les causes premières; un riche campagnard, Euthymène, nous enseigne les règles de la viticulture en Attique; Damonax, l'hôte d'Anacharsis à Lacédémone, résume les principaux traits de la législation de Lycurgue; Philotas, un Athénien, en fait la critique, et un second Spartiate, Euclidas, prononce un éloge enthousiaste du législateur; il en est de même de vingt autres, tous charmants, tous insignifiants.

Parfois, il est vrai, Barthélemy introduit dans l'ouvrage des personnages plus importants, connus déjà du lecteur; avec un certain bonheur, il charge le poète tragique Théodecte de développer les théories poétiques d'Aristote, dont

(1) Il n'est pas de ville, pas de bourgade, où Anacharsis ne se fasse des amis. A Athènes, c'est Apollodore en particulier et son beau-frère Philotas; à Délos, Philoclès; en Perse, Arsame et Phédime, etc.

il était l'ami; Aristippe expose ses propres doctrines philosophiques; bien mieux, Platon raconte son voyage en Sicile et les querelles entre Denys le Jeune et Dion; au cap Sunium, il nous dira lui-même l'idée qu'il se fait de la formation du monde. Mais c'était une gageure de mettre ainsi en scène les écrivains les plus célèbres: Anacharsis-Barthélemy se rendit bien compte qu'il était difficile de rapporter les propos de Platon, pour ne citer que lui, sans choquer le lecteur par un style nécessairement trop éloigné de celui que nous admirons dans les *Dialogues;* il s'en excusa franchement, mais ici encore son excuse nous avertit seulement de remarquer son erreur et ne nous incite pas à la lui pardonner : « Je vais faire parler (Platon), mais j'aurai besoin d'indulgence; s'il fallait conserver à ses pensées les charmes dont il sait les embellir, ce serait aux Grâces à tenir le pinceau. » Il y avait certes un moyen bien simple pour rendre sans déformer, c'était de nous donner une traduction des passages les plus célèbres et les plus caractéristiques de l'écrivain mis en scène ; mais, comme nous le verrons plus loin, Barthélemy n'a guère eu recours à cette méthode et, presque toujours, il a préféré arranger plutôt que traduire.

Le grand nombre même de tous ces personnages nous est une cause de fatigue; il y a dans l'*Anacharsis* un défaut plus grave encore, c'est l'impression partout donnée que leurs entrées et leurs sorties sont trop bien réglées; tout y est artificiel : avons-nous besoin d'un renseignement sur tel ou tel point, nous allons, n'en doutez pas, trouver celui qui précisément peut nous le donner au mieux. Au début du chapitre VIII, Anacharsis témoigne le désir de voir Isocrate; une heure plus tard, se promenant avec Apollodore, il ne manque pas de rencontrer l'orateur dont il voulait faire la connaissance ; dans Sparte, où il réside depuis quelque temps, seul au milieu des Lacédémoniens, il entend sans cesse l'éloge de Lycurgue, sans jamais avoir l'occasion d'être éclairé sur les mauvais côtés de ces institutions tant vantées : un soir, l'Athénien Philotas surgit à point, pour décerner la critique après l'éloge. — Anacharsis arrive un jour à Sicyone : il trouve *par hasard* « les habitants occupés d'une fête qui revient tous les cinq ans et qu'ils célèbrent la nuit

suivante ». Philippe a été une fois dans sa vie vainqueur aux Jeux Olympiques : ce sont les jeux, évidemment, auxquels assistait Anacharsis, et l'heureux voyageur se trouve à Messène le jour même où reviennent dans leur patrie, grâce à Epaminondas, les descendants des anciens Messéniens; il aborde à Délos, rencontre par hasard dans un temple celui qui doit être son hôte, et celui-ci marie sa fille le lendemain; Anacharsis aura une occasion de nous donner toutes précisions sur les cérémonies du mariage dans la Grèce antique. Un dernier exemple montrera mieux que tous les résumés ce qu'il y a d'artificiel dans ce procédé : après un long développement touchant l'histoire naturelle, Anacharsis s'écrie : « Je vous l'avouerai; je suis dégoûté de l'histoire des hommes, je voudrais qu'on écrivît celle des êtres invisibles. — Voici quelqu'un, me répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellents mémoires. » Le pythagoricien Télésiclès étant entré dans ce moment s'informa du sujet de notre entretien et parut surpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies... » et voici un demi-chapitre sur les génies. Il faut avouer que le procédé paraît bien monotone; nous savons mauvais gré à Anacharsis d'être aussi constamment heureux, et nous en voulons à ces divers personnages de se trouver toujours là, quand il est besoin d'eux; un peu d'imprévu et de variété nous aurait plu davantage.

Ce n'est point à dire que l'Abbé n'ait pas recherché la variété. Il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître ses efforts sur ce point : ils ne sont que trop visibles. J'ai dit plus haut ce qu'il fallait penser de ses tentatives pour varier les sujets : que penser de celles qu'il a faites pour varier aussi les modes de présentation? En dehors du récit de voyage lui-même, — ou plutôt se superposant à lui, — ce sont d'abord de nombreuses conversations; quelques-unes sont assez amusantes : c'est ainsi que pour nous faire connaître la cuisine athénienne, Anacharsis imagine de raconter un banquet au cours duquel chaque convive fera un discours sur l'art d'accommoder les mets; il y a là une divertissante parodie du *Banquet* de Platon, bien qu'à la fin la plaisanterie semble vraiment longue (XXV) (1). Mais d'or-

(1) Je renverrai ainsi aux divers chapitres de l'*Anacharsis*.

dinaire ces conversations sont ennuyeuses, parce que nous les sentons trop bien préparées : les personnages y sont guindés et peu naturels. Ecoutez Apollodore et Isocrate : « Fils de Théodore, n'êtes-vous pas du même âge que Platon? — J'ai six à sept ans de plus que lui; il ne doit être que dans sa soixante-huitième année. — Vous paraissez bien vous porter? — A merveille; je suis sain de corps et d'esprit, autant qu'il est possible de l'être. — On dit que vous êtes fort riche. — J'ai acquis par mes veilles de quoi satisfaire un homme sage (VIII). » Chacune des questions et des réponses nous apporte un renseignement exact, mais que l'entretien est froid, compassé et invraisemblable! Parfois notre ingénieux Abbé raffine sur le procédé; il rapporte de véritables joutes oratoires : des voyageurs allant en Crète conviennent de faire le procès de Timon le Misanthrope; l'un d'eux soutiendra l'accusation; l'autre présentera la défense (LXXIII). C'est un pur jeu d'esprit; quelle perte de pages et de temps! Et l'attention du lecteur faiblit. Voici mieux encore : Anacharsis, au lieu de rapporter simplement les renseignements qu'il a ici ou là recueillis, a parfois recours au plus étonnant et au moins naturel des subterfuges; pour décrire Athènes, il se croit obligé de conduire son lecteur de quartier en quartier, « en imitant les interprètes qui montrent les singularités d'Olympie et de Delphes », et il les imite si bien que, sans cesse, il émaille son discours de : « Suivez-moi ; arrêtons-nous ; je vais vous conduire ; vous voyez, etc. »; puis, se rendant heureusement compte de l'invraisemblance et de la monotonie du procédé, il en imagine un autre et transcrit une lettre qu'il a écrite un jour au mage Othanès, pour lui donner la description du Parthénon (XII).

C'est à ce même procédé de la lettre que revient l'Abbé, en un interminable chapitre (LXI, cent-vingt pages de l'édition in-8°), pour nous exposer les affaires de la Grèce, de 354 à 343 environ : pendant ces onze années, Anacharsis visite la Perse et l'Egypte; mais ses amis ne manquent pas de l'informer des événements les plus importants, et Anacharsis a inséré ces lettres, telles quelles, dans son récit. Passons sur l'invraisemblance de ce voyage de onze ans, d'autant plus étonnant que Philotas accompagne son ami

et laisse sa famille pour le même temps; mais le procédé de la lettre en lui-même est des plus pénibles qui soient pour le lecteur, parce qu'on sent à chaque instant l'artifice (1) : l'Abbé a confié à trois Athéniens le soin de renseigner les voyageurs et chacun d'eux appartient à un parti politique différent; nous avons ainsi, par les lettres d'Apollodore, l'opinion des patriotes chagrins, admirateurs de Phocion; Callimédon nous donne celle des Athéniens partisans de Philippe, et les patriotes optimistes, à courte vue parfois, ceux pour qui Philippe n'est qu'un histrion, sont représentés par Nicétas. Sur chaque question, il est rare que nous n'ayons pas deux opinions au moins, absolument opposées; l'impression qui en résulte n'est pas nette; bien plus, nous sommes parfois désagréablement surpris par les sottes plaisanteries de Callimédon, quand elles suivent immédiatement les graves réflexions d'Apollodore.

Ailleurs, l'Abbé résume les guerres de Messénie en trois élégies chantées par les malheureux Messéniens (XL); ailleurs encore, il recourt à une prosopopée et met dans la bouche de la patrie un discours sur les devoirs du bon patriote (LXXVIII). Il me semble même qu'une fois il est allé jusqu'à friser le ridicule dans cette recherche des procédés d'exposition : voulant faire la critique des expressions emphatiques employées sans discernement par les orateurs, Anacharsis invente, pour la circonstance, un génie bienveillant : « Prenons pour juge, dit-il, un des génies qui habitent les sphères célestes et qui ne se nourrissent que de vérités pures. Il est au milieu de nous; je mets sous ses yeux un discours sur la morale, etc. (LVIII). » Anacharsis avait heureusement prévenu son interlocuteur et l'avait prié de lui pardonner « ses paradoxes et ses écarts ». Ce faisant, il a jugé lui-même, et assez durement, son procédé.

*
* *

« J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, déclare l'Abbé dans son avertissement, parce que tout est en action

(1) Il est vrai que le XVIII[e] siècle a beaucoup aimé le roman par lettres.

dans un voyage et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. » Pour l'action, nous venons de voir ce qu'il en faut penser : les personnages n'ont point de vie, les incidents sont monotones, le développement décousu. L'Abbé n'a pas dû se dissimuler ces inconvénients, puisque parfois il semble les reconnaître. Quant aux « détails interdits à l'historien », je ne sais trop s'ils n'auraient pas pu, en réalité, trouver place dans une histoire habilement composée; je suis très porté à le croire; du moins faut-il souligner que Barthélemy, avec un louable souci de distraire son lecteur, et de l'instruire, a cherché, le premier, à donner des précisions sur la vie que l'on menait dans la Grèce ancienne; descendant jusqu'aux plus minces détails, il nous renseigne sur les menus, la toilette et le prix des denrées; il nous instruit de la culture de la vigne, comme de l'élevage des abeilles ou du greffage des figuiers; on a vraiment, grâce à lui, une idée non seulement de la Grèce, mais des Grecs aussi, et non des grands hommes seuls, mais également des bourgeois et des artisans.

Trop souvent, il faut le dire, Barthélemy a précisément abusé des facilités que lui donnait le genre du roman, pour introduire dans son récit certains développements accessoires, dont le seul but est d'amuser le lecteur; il n'ignore point que tout ce qui est mystérieux ou romanesque attache le public : à propos d'une excursion en Thessalie, il fait preuve d'une verve intarissable sur les magiciennes et leurs incantations, et il entasse pêle-mêle tous les renseignements qu'il a pu trouver chez Virgile, comme chez Ovide ou Apulée (XXXV). Il s'arrête longuement dans le même chapitre aux aventures d'Alexandre, tyran de Phères, et au mariage de Cotys avec Minerve; ailleurs, entre deux lettres fort graves sur la politique de Philippe, il introduit l'histoire des amours de Callirhoé. Il s'en excuse élégamment, faisant remarquer que « les ornements dont *il a* tâché quelquefois d'embellir *son* sujet étaient assez conformes à l'esprit des Grecs, et que des fictions sagement ménagées peuvent être aussi utiles à l'histoire qu'elles le sont à la vérité (1) ». Mais je crois que, dans sa pensée, elles étaient utiles surtout au succès de l'ou-

(1) Barthélemy, *Mémoires sur sa vie*, III[e] partie.

vrage; et je mettrai sur le même plan l'épisode d'Abradate et de Panthée, longuement développé dans un chapitre sur Xénophon où il n'est guère question de Xénophon lui-même (XXXIX). Tout prouve que Barthélemy n'a été amené à conter cet épisode que par le souci de plaire au lecteur, la façon maladroite dont il le rattache au récit (1), à propos d'une discussion sur la tyrannie des passions, et le goût aussi que l'on avait, vers 1780 (2), pour cet incident romanesque de la Cyropédie. Je crois que Geoffroy a bien vu le vrai motif qui justifiait de tels développements, et on peut répéter après lui : « Barthélemy a voulu frotter de miel les bords du vase salutaire et présenter à ses lecteurs dissipés l'instruction déguisée sous le voile de la fiction. »

Il faut que le désir « de frotter de miel les bords du vase salutaire » ait été bien vif chez Barthélemy pour qu'il n'y ait pas renoncé, en présence des graves inconvénients que présentait une telle conception. Ceux que je viens d'indiquer, le désordre, la monotonie, une certaine inconvenance de ton parfois, sont des inconvénients d'ordre littéraire d'abord, et je conçois qu'ils n'aient pas arrêté l'Abbé, puisqu'ils sont la rançon d'une fiction qui était à l'époque un charme pour le lecteur et la condition même du succès. Mais on peut s'étonner que l'historien, en Barthélemy, ne se soit pas révolté à la pensée des sacrifices qu'il allait devoir faire à ce plan.

J'ai, dès le début de ce chapitre, signalé l'un d'entre eux : Barthélemy ne pouvait donner qu'une histoire tronquée de la Grèce ancienne. Pour que le *Voyage d'Anacharsis* présentât un véritable intérêt, il fallait, comme il le vit bien, que son principal personnage visitât la Grèce au moment où il pouvait rencontrer le plus d'hommes célèbres. Reporter ce voyage en 160-140 avant Jésus-Christ, par exemple, c'était se priver de tout entretien avec Platon, Epamimondas, Iphicrate, etc.; c'était, pour toute la partie la plus importante de

(1) L'Abbé était assez embarrassé parfois pour mettre en bonne place ces anecdotes ou épisodes sans rapport aucun avec le sujet; c'est ainsi que l'histoire d'Hypoclidès placée d'abord au chapitre XX, dans la première rédaction du manuscrit, fut reportée, on ne sait pourquoi, au chapitre XXVIII.

(2) J'en ai pour témoins les comptes rendus de la traduction de la *Cyropédie* par Dacier; les critiques consacrent à cet épisode leurs plus longs développements. Cf., par exemple, *Journal des Savants* (1777, p. 400).

l'histoire grecque, revenir au récit historique, sans pouvoir utiliser les avantages du roman, si avantages il y avait (1). C'était pourtant le seul moyen de nous faire connaître l'histoire de la Grèce complètement (2); quand on arrive aux derniers chapitres de l'*Anacharsis*, on a l'impression que le récit est malheureusement écourté, et, si la bataille de Chéronée clôt une des plus importantes périodes de l'histoire grecque, elle n'est pourtant pas le terme de cette histoire. Barthélemy s'est implicitement défendu contre ce reproche en laissant entendre, dans son Avant-Propos, que seule l'intéressait la Grèce libre, mais c'est habileté d'auteur plutôt que sentiment d'historien.

La conception de l'Abbé présentait un autre inconvénient plus grave encore : mettant un ancien en scène, il devait juger les choses de l'antiquité en se faisant la mentalité d'un ancien, ce qui n'allait pas sans difficulté; il lui fallait de plus se refuser toute licence de les juger en moderne, ce qui lui imposait un douloureux sacrifice. Chose curieuse, l'Abbé semble s'y être sans grand'peine résigné; à la remarque qui pouvait lui en être faite, il se contenta de répondre : « Il faut que chaque auteur suive son plan; il n'entrait pas dans le mien d'envoyer un voyageur chez les Grecs pour leur porter mes pensées, mais pour m'apporter les leurs autant qu'il lui serait possible (3). » Nous verrons plus loin ce qu'il convient de penser de cette affirmation, et nous pourrons nous demander si Barthélemy, parfois, n'a pas porté ses idées aux Grecs; en tout cas, s'il l'a fait, ce nous sera une

---

(1) Prolonger le roman jusqu'à la mort d'Alexandre, c'était du même coup prolonger le voyage d'Anacharsis de treize années et enlever encore à la vraisemblance.

(2) Une note montre bien que Barthélemy devait parfois, non sans regret, passer sous silence des faits ou des détails intéressants : « Parmi les statues colossales de Rhodes, je ne compte pas ce fameux colosse qui avait, suivant Pline, soixante-dix coudées de haut, parce qu'il ne fut construit qu'environ soixante-quatorze ans après l'époque où je place le voyage d'Anacharsis à Rhodes. » (LXXIII, note au bas d'une page.)

(3) Un contemporain de Platon connaissait bien des faits, avait bien des précisions que nous ignorons maintenant, faute de textes; c'était une nouvelle cause d'invraisemblance : pourquoi Anacharsis était-il si mal informé? Barthélemy a maints procédés pour expliquer son ignorance sur certains points : il suppose, en particulier, qu'Anacharsis perdit presque tous ses livres au retour, dans la traversée du Pont-Euxin. De même (LII), Barthélemy rapporte les légendes qui courent sur le Styx et ajoute : « Comme les Cynéthéens ravageaient alors ce canton, nous ne pûmes nous y rendre pour nous assurer de ces faits. »

preuve de plus que son plan était irréalisable, à moins qu'il n'abdiquât complètement son jugement propre devant les faits; et cette impassibilité, ce magnifique détachement n'était guère de son époque.

Ainsi, pour avoir voulu faire un roman historique ou une histoire romanesque, Barthélemy pourrait bien n'avoir écrit ni un roman captivant, ni une histoire claire et profonde. A défaut de clarté et de profondeur, y trouverons-nous du moins de l'exactitude et de la critique? C'est ce que seule peut nous révéler une étude détaillée de la méthode suivie par notre écrivain.

CHAPITRE III

La Méthode de Barthélemy. La valeur historique de l'*Anacharsis*.

Les lectures de Barthélemy : anciens et modernes. — Les références au bas des pages. — Les excès d'érudition. — Comment Barthélemy rapporte les opinions différentes de ses auteurs. — Quelques contradictions. — Son respect pour les textes. — Sa théorie des apocryphes. — Quelques erreurs d'interprétation. — Comment Barthélemy met en œuvre ses documents. — Les traductions d'auteurs grecs dans *l'Anacharsis*. — Institutions anciennes et termes modernes. — Les notes de *l'Anacharsis*. — Comparaison avec *Sethos* et *les Lettres athéniennes*.

Si les gens du monde goûtèrent surtout dans l'*Anacharsis* l'habile présentation des faits, les littérateurs et les érudits furent dès l'abord stupéfaits par l'abondance incroyable des références et par le sentiment des immenses recherches qu'avait dû coûter un tel ouvrage (1). Les admirateurs de l'Abbé se plaisaient à faire ressortir la patience admirable de cet écrivain qui, pendant trente années, avait accumulé plus de vingt mille citations touchant la Grèce ancienne ; d'autres, plus railleurs, se contentaient de faire remarquer, en souriant, que « l'Abbé avait mis l'antiquité en petits carrés de papier (2) ». Mais Barthélemy n'était peut-être pas fâché qu'on colportât cette assez méchante plaisanterie, car c'était un hommage, en somme, à son érudition, et, quel-

(1) *Journal des Savants* (an V, déjà cité). — L'ouvrage n'attacha pas moins par sa perfection que par la surprise que fit naître une érudition aussi vaste que sagement ménagée. »

(2) L. BERTRAND : *La fin du classicisme*, p. 272.

ques années plus tard, il prit soin lui-même de nous montrer, en nous faisant connaître sa méthode, que c'était bien là en effet ce qu'il avait d'abord réalisé, au cours de la préparation de son grand ouvrage; ceux qui s'imaginent qu'il n'y avait point de fiches dans les cabinets des savants et des critiques avant le milieu du XIX^e^ siècle, pourraient par cette seule phrase se convaincre de leur erreur : « J'avais lu les anciens auteurs; je les relus la plume à la main, marquant sur des cartes tous les traits qui pouvaient éclaircir la nature des gouvernements, les mœurs et les lois des peuples (1). »

Au temps où, comblé de faveurs par Choiseul alors ministre, Barthélemy faisait l'envie de maints littérateurs moins fortunés, il avait tenu à s'entourer de belles et bonnes éditions ; c'était son luxe et sa commodité, — et il avait pu travailler facilement chez lui à ce dépouillement complet de l'ancienne littérature. L'index des auteurs et des ouvrages cités montre qu'il avait tout lu, et dans les meilleurs textes; quand il s'agit d'un écrivain particulièrement important, il ne recule pas devant la tâche de consulter deux ou trois éditions s'il y a lieu, pour Eschyle ou pour Démosthène par exemple. Quelquefois même, mais rarement, il se réfère à une traduction, quand elle est particulièrement remarquable, comme celle de Plutarque par Amyot, de Longin par Boileau, d'Hérodote par Larcher, non pour le texte, mais pour les notes du traducteur.

Bien que le *Voyage d'Anacharsis* eût lieu au IV^e^ siècle avant notre ère, il n'était guère possible à Barthélemy de s'en tenir aux écrivains grecs, ni même aux écrivains latins, historiens ou amateurs de choses grecques : à moins de se résoudre sur bien des points à des solutions douteuses ou à des lacunes, il lui était nécessaire de mettre à profit toutes les recherches accumulées par les savants modernes, ses prédécesseurs ou

(1) Toutes ces fiches, conservées par M. le marquis de Barthélemy qui a bien voulu nous en donner communication, ne sont autres que des cartes à jouer de Chanteloup un peu défraîchies; il y en a des milliers ! On aimait le jeu chez les Choiseul. — Je compte 80 fiches sur Métaphysique, 250 sur Socrate. Voici le type : SOCRATE : *Sa conversation avec Hippias. Xénophane était présent. Mémor. lib. 4, p. 804.* — Ou encore : DIOGÈNE : *Voyant aux Jeux olympiques des jeunes gens de Rhodes très bien mis, dit : « Voilà du faste. » Il vit de jeunes Lacédémoniens mis avec négligence; il dit : « Voilà encore du faste. » Elian, lib. 9, cap. 34.*

ses contemporains. Avec le même zèle, il s'astreignit à dépouiller les in-folios redoutables, et, sans crainte de s'y enliser, il recueillit les avis, confronta les opinions, se décidant après examen pour la plus plausible. Plus encore que la lecture de tous les auteurs anciens, celle des érudits modernes était louable; il n'y fallait pas de la patience seulement et du discernement; un peu de courage n'était pas inutile; la liste de ces ouvrages n'est pas sans donner quelque effroi : ce sont les treize in-folios d'Aldrovandi, les trois in-quartos de Banier sur la mythologie, les quatorze ou seize volumes de Corsini, en tous formats, les six in-folios de Gassendi et surtout les treize in-folios de Gronovius, ce *Trésor des antiquités grecques*, auxquels faisaient contrepoids le *Trésor des antiquités latines* de Grœvius, en douze in-folios, et les quinze in-folios de Montfaucon. Et je ne nomme que les plus célèbres ou les plus considérables; l'index des auteurs cités renferme plus de cent cinquante noms de savants ou de littérateurs modernes, de toutes les époques et de tous les pays ; c'est un véritable répertoire de l'érudition et de l'humanisme en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à 1780 environ (1); sans doute Barthélemy n'avait-il pas lu tout ce fatras, et beaucoup, parmi ces in-folios énormes, ne doivent d'être mentionnés dans l'*Anacharsis* que pour avoir suggéré à l'Abbé une phrase ou un mot; il allait droit au but quand il savait qu'il trouverait à telle page ou à telle autre le renseignement qu'il cherchait; mais les érudits de ces siècles étaient moins aimables que ceux de nos jours, et ils se préoccupaient assez peu d'ordinaire de faciliter le travail du chercheur par des tables bien faites. Aussi y avait-il souvent nécessité pour Barthélemy de feuilleter cent pages avant de trouver la ligne utile à son dessein. De tous ces érudits antérieurs, aucun peut-être ne lui rendit plus de services que Fabricius. Le *Thesaurus antiquitatum graecarum* de Gronovius était une admirable encyclopédie de l'hellénisme, mais, malgré le sérieux de l'information, c'était un ouvrage qui ne renvoyait pas toujours aux sources, manquait parfois de

(1) Cf. L. Bertrand (ouv. cité, p. 58). « Ce n'était pas seulement le fruit de toute une longue vie de recherches et d'études, c'était en réalité le bilan de l'érudition française au XVIII[e] siècle. » (On pourrait dire de l'érudition *européenne*.)

critique (1) et présentait de l'antiquité grecque l'image qu'on s'en faisait au XVI[e] siècle. Chez Fabricius au contraire, Barthélemy trouvait à peu près tous les textes anciens classés avec ordre, et souvent, j'imagine, il put, grâce à l'érudit hollandais, compléter ses propres lectures.

Une fois accumulés ces trésors de recherches longues et parfois rebutantes, Barthélemy aurait pu, s'adressant au grand public, cacher toute l'armature solide de son ouvrage, pour ne présenter que les résultats de son patient labeur; mais il y avait à craindre peut-être les érudits, qu'on ne contente qu'à coups de citations (2), et puis l'Abbé n'était pas fâché, je crois, après un tel travail, d'en montrer bien nettement tout l'étendue. Soit vanité compréhensible, soit conscience d'érudit qui tient à ses textes, Barthélemy ne fit grâce à ses lecteurs d'aucune référence, et c'est ainsi que chaque page de l'œuvre définitive s'orna d'un apparat bibliographique à faire trembler d'aise le savant et de terreur le lecteur profane. Il suffit d'ouvrir l'*Anacharsis* pour s'en rendre, par un coup d'œil, un compte suffisant. L'analyse exacte d'un passage permet de voir que, sans conteste, l'Abbé était un homme bien informé et que son *Anacharsis* avait longtemps fréquenté les bibliothèques. Lisons, pour fixer nos idées, le début du portrait de Démade, — toute autre page, aussi bien, pourrait être choisie.

Dès le premier mot du développement, Barthélemy nous renvoie à l'article *Demades* de Fabricius, où nous trouvons cités tous les textes dont il s'est lui-même servi. Mais cette indication générale ne lui paraît pas suffisante et il précise ensuite toutes ses références : pour vingt-cinq lignes de texte, nous avons seize citations; sans parler de Plutarque, de Cicéron ou de Quintilien, je note Athénée, Suidas, Sextus Empiricus, Démétrius de Phalère et même Erasme, à qui il

(1) Voici ce qu'écrivait Perrot sur Meursius, l'un des principaux collaborateurs, — ou plutôt des principaux auteurs, — de ce Thesaurus : « Parmi les savants de la Renaissance, il n'en est pas qui ait rassemblé plus de faits; il n'en est pas non plus qui ait montré moins de pénétration et de critique. » *Revue critique*, 1877, 139.

(2) Voici, en la matière, l'opinion de l'Académie des Inscriptions : « Plusieurs écrivains modernes, qui, sans doute, se proposent plutôt d'amuser que d'instruire, ou ne citent point, ou se contentent de citer vaguement, ce qui n'est capable que de donner de l'embarras et de l'inquiétude à tout lecteur qui se propose de lire avec utilité. » (*Mémoires de l'Académie*, XXXIV, 133.)

emprunte le proverbe créé à propos de Démade : ἀπὸ κώπης ἐς τὸ βῆμα. Voici les premières lignes du passage : « Démade a pendant quelque temps brillé dans la chiourme de nos galères; il maniait la rame avec la même adresse et la même force qu'il manie aujourd'hui la parole. Il a retiré de son premier état l'honneur de nous avoir enrichis d'un proverbe : *De la rame à la tribune*, désigne maintenant le chemin qu'a fait un parvenu. » Reportons-nous aux textes cités : Fabricius d'abord, au tome IV, de la Bibliotheca Graeca : « *Demades Atheniensis... patre obscuro Demade, nec in scholis rhetorum enutritus, sed qui remigendo victum sibi comparasset et naturae beneficio atque exercitationis... evasit orator eloquentissimus et valentissimus demagogus.* » D'après Quintilien, « *afferunt Demadem remigem et Æschinem hypocritam oratores fuisse* ». Suidas rapporte le même fait : « Δημάδης ... δημίου ναύτου ναύτης καὶ αὐτὸς ναυπηγὸς καὶ πορθμεύς. » Et Sextus Empiricus aussi : « Κωπηλάτης ὢν ὁμολογεῖται ἄριστος γεγονέναι ῥήτωρ. » Voici enfin Erasme : « Ἀπὸ κώπης ἐς τὸ βῆμα, *id est a remo ad tribunal. Dici solitum ubi quis repente ab infima conditione provehitur ad honesti muneris administrationem. Taxat Demadem oratorem Syrianus Hermogenis interpres, qui citra cognitionem artis statim ad agendas causas irruperit.* » Et le portrait continue, chaque phrase étant appuyée sur un texte précis.

Cette érudition, de bon aloi pourtant, finit par sembler excessive, pour peu qu'on se donne la peine, à chaque note, de se reporter au bas de la page. Il y a tels passages sans importance où, à l'appui des plus insignifiantes affirmations, c'est un étalage un peu puéril de lectures. Au chapitre XXV par exemple, l'un des convives du banquet offert par Dinias rappelle ce que l'on peut trouver sur la place du Marché, aux différentes époques de l'année : « Les saisons, dit-il, nous ramènent successivement les becfigues, les cailles, les grives, les alouettes, les rouges-gorges, les vanniers, les tourterelles, les bécasses et les francolins; » Barthélemy croit indispensable, pour affermir notre conviction, de nous donner quinze attestations d'auteurs anciens, tels qu'Aristote, Epicharme, Aristophane, Athénée et même Euripide! Et il ne s'appuie pas sur moins de seize autorités pour nous affirmer que les Grecs pêchent « la murène, la dorade, la vive, le

xyphias, le pagre, l'alose et des thons en abondance ». Les anciens cette fois-ci ne lui ont pas semblé suffire à notre souci d'exacte information; il a cru bon de feuilleter les in-folios de Gesner et ceux d'Aldrovandi. On trouverait maint exemple d'une telle érudition assez vaine. Je me demande même si parfois l'Abbé ne se riait pas ironiquement de ses lecteurs et ne se moquait pas un peu, quand il s'appuyait sur un traité de Meursius pour affirmer que « dans le jeu de dés, on distingue des coups heureux et des coups malheureux », — ou sur le scholiaste d'Aristophane pour hasarder « qu'on porte en été des vêtements très légers (1) ». Mais il paraît fort sérieux quand il examine, avec toutes références, en deux appendices spécialement consacrés à ces questions, si la principale abeille est une femelle ou un mâle, — ou encore si les Grecs connaissaient les melons (2). Tant de précisions pouvaient bien être justifiées dans sa pensée par le souci d'éviter toute critique. Il l'indique lui-même à propos d'un minime détail : faisant vivre Polydamas, un athlète, cinquante ans plus tard que ne le rapporte Pausanias, il se défend par une autre référence et ajoute : « Il est très peu important d'éclaircir ce point de chronologie, mais j'ai dû annoncer la difficulté, pour qu'on ne me l'opposât point. »

Quand Barthélemy affirme qu'il a lu la plume à la main tous les auteurs grecs, on l'en peut croire, et si l'on veut en faire l'épreuve, il est facile de se rendre compte qu'il n'a pas menti : son ouvrage était solidement fondé. Boeck, qui a la dent dure et ne saurait passer pour un historien de salon, cite souvent l'*Anacharsis* et montre par là même l'estime qu'il a pour une telle documentation.

Cette documentation fort complète présente même un inconvénient parfois. Sur chaque sujet, Barthélemy essaye de résumer tout ce qu'ont écrit les anciens, — et parfois les modernes, — et les opinions de tant d'auteurs ne s'accordent pas toujours. Quand il s'agit de faits, le partage est assez facile à établir, mais que faire quand ce sont des

(1) Avec quelque irrespect, on pourrait songer à Bridoye qui, ayant affirmé que la vieillesse apporte des incommodités avec elle, se retranche derrière l'autorité de l'Archidiaconus, commentateur de Décrétales.

(2) Notes au chapitre LIX.

jugements ou des idées? En pareil cas, l'Abbé met d'ordinaire en la bouche de divers interlocuteurs les opinions différentes qu'il a trouvées exprimées çà et là, mais il court grand risque de laisser au lecteur une impression confuse (1). Fait plus grave, Anacharsis oublie parfois qu'il a pris une de ces opinions à son compte, et, quelques pages ou quelques chapitres plus loin, il en adopte une autre absolument opposée à la première. Il rapporte quelque part (LXIX), d'après Aristophane et Aristote, que « le chœur ne remplissant plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin »; mais, deux pages après, il déclare que « chez Eschyle le chœur ne se borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; quelquefois, il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure; c'est ce que les successeurs d'Eschyle auraient dû pratiquer plus souvent et ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même ». Barthélemy exprime ici sa propre pensée, basée sur l'examen des *Suppliantes* et des *Euménides*, mais, pour le lecteur inattentif à la méthode, il peut y avoir une source de cruelle perplexité. On me pardonnera un second exemple d'une semblable contradiction, issue de la même méthode : au chapitre LXXVI, nous lisons que Simonide « fut le premier qui dégrada la poésie en faisant un trafic honteux de la louange, » et, à la page suivante, il nous est affirmé que « ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est d'avoir donné des leçons utiles aux rois ». On aurait beau jeu, je l'avoue, à montrer que les deux assertions ne sont pas inconciliables en somme; mais l'examen des références nous marque qu'il est inutile d'aller chercher bien loin et de raffiner sur le sens de ces deux phrases : une scholie au texte de Pindare a suggéré le premier jugement, mais une autre scholie à un autre passage du même Pindare, flanquée d'une phrase d'Elien, a, vingt lignes après, conduit l'Abbé à en formuler un second tout opposé.

Il aurait pu, certes, chercher à les rendre moins contra-

(1) Dans sa réponse au discours de réception de Barthélemy, Boufflers lui en a fait un mérite, à tort selon moi : « Les témoignages favorables ou contraires fidèlement cités... suspendent et sollicitent des jugements que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids. »

dictoires en apparence; il aurait pu tout simplement choisir entre les deux opinions celle qui lui paraissait la plus juste; mais, pour lui, un texte ancien est chose qui ne se discute guère, et il nous le montre bien en s'y tenant attaché d'ordinaire avec la plus grande vigueur. Il va parfois jusqu'à un excès de confiance ou de crédulité : il n'a point de doute sur l'attribution des lettres de Platon ou de la lettre à Démonicos, qu'il soutient même dans une note en appendice (1), et rien ne lui paraît plus certain que l'authenticité des fragments d'Arion, dont il donne une traduction. Ce n'est point à dire qu'il ignore absolument ce que sont les apocryphes, mais, chose curieuse, il les traite exactement comme des originaux : il nous en avertit lui-même dans une note spéciale, en appendice au tome VII : « On plaça les noms les plus célèbres à la tête de quantité d'écrits dont les vrais auteurs étaient ignorés. Tels sont quelques traités qui se trouvent aujourd'hui dans les éditions de Platon et d'Aristote; je les ai cités quelquefois sous le nom de ces grands hommes, pour abréger, et parce qu'ils sont insérés parmi leurs ouvrages. » La méthode est au moins étrange chez un savant d'une si haute conscience.

Ce n'est pas Barthélemy non plus qui oserait discuter fortement les faits ou les opinions qu'il trouve rapportés en grec ou en latin. Athénée prétendant quelque part qu'Eschyle, âgé, quitta sa patrie par dépit, Barthélemy l'affirme comme certain, sans remarquer que la dernière trilogie de ce poète représentée à Athènes, *l'Orestie*, remporta précisément un triomphe. Il accepte de même, sans discussion, la réalité d'une seconde représentation des *Nuées*, attestée par une phrase de scholiaste. Qu'Aristophane se permette une plaisanterie, Barthélemy y voit un témoignage de ce qui se passait à Athènes vers la fin du v^e^ siècle. Rien ne nous oblige à penser que la veillée des malades, à Epidaure, était toujours empreinte d'un respect et d'un recueillement parfaits : sans doute les prêtes abusaient-ils parfois de la crédulité des visiteurs. Mais, dans le paragraphe qu'il y consacre, Barthélemy a le tort de présenter comme un fait habituel

(1) Il semble pourtant admettre que l'ordre des chapitres de *la Politique* d'Aristote pourrait bien avoir été modifié par les copistes (t. V, note VII), et il doute de l'authenticité des traités de Thalès.

ce qui n'est sans doute qu'une boutade d'Aristophane; celui-ci écrit bien : « ἀναβλέψας ὁρῶ τὸν ἱερέα τοὺς φθοῖς ἀφαρπάζοντα καὶ τὰς ἰσχάδας ἀπὸ τῆς τραπέζης τῆς ἱερᾶς. (1); » mais il souligne plus loin son intention de parodie. Barthélemy prend tout au pied de la lettre, et il nous enseigne que « chaque soir un des ministres du temple éteint les lumières et a soin de ramasser les offrandes dont la table est couverte » (LIII). La moindre indication lui est prétexte à franche et nette affirmation. Il lui arrive même de tirer un peu les textes à lui. Phérès, dans la tragédie *d'Alceste*, dit à son fils Admète qui vient de l'outrager : « Me crois-tu donc un Lydien ou un Phrygien pour m'insulter ainsi? Ne sais-tu pas que je suis un Thessalien, légitimement né dans la liberté, d'un père Thessalien? » Il n'en faut pas plus à Barthélemy pour affirmer que « les Thessaliens sont peut-être de tous les Grecs ceux qui se glorifient le plus de leur liberté » (XXXV) (2).

Il serait injuste pourtant d'être sur ce point trop sévère pour Barthélemy : s'il lui arrive de suivre aveuglément ses auteurs, il lui arrive aussi de se séparer d'eux ou du moins de nous signaler ses doutes : quand un fait lui semble bizarre ou une affirmation erronée, il sait le faire ressortir, en les présentant sous forme dubitative, grâce aux commodes « dit-on; — raconte-t-on ». C'est de cette façon qu'il rapporte la légende d'après laquelle Euripide aurait reçu cinq talents d'un magistrat de Corinthe pour imputer la mort des enfants de Médée à Médée elle-même, afin de décharger la mémoire des Corinthiens d'un crime abominable; il serait aussi injuste de se le représenter comme un naïf que d'insister sur quelques erreurs d'interprétation qu'on peut rencontrer çà et là, tel le contre-sens qu'il a fait sur la célèbre expression d'Aristophane : « Δράμα ποιήσας Ἄρεως μεστόν, » qu'il rend par « l'enfantement de Mars ». Dans une œuvre d'une telle longueur, quelques inadvertances de détail ne sauraient surprendre; il en est peu à relever

(1) *Plutus*, 676.

(2) De même, s'appuyant sur Homère et Thucydide, il affirme que l'armée grecque, rassemblée en Aulide, était forte d'environ cent mille hommes. En réalité, Thucydide (Livre I, chap. X) n'affirme rien de semblable et paraît même indiquer un nombre bien inférieur.

pourtant, et elles ne sont d'ailleurs pas des plus importantes; certaines mêmes ne nous apparaissent que grâce à l'extrême conscience de l'auteur, qui ne saurait rien affirmer sans référence; je m'explique par un exemple : « Après un court intervalle de temps (écrit-il quelque part), et *sous Périclès*, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connaissaient plus d'autre droit des gens que la force (1). » Il n'y a rien à dire là contre, mais un renvoi au récit des affaires de Mélos par Thucydide nous prouve que Barthélemy, sans y appuyer trop, avançait de treize ans le débat entre Méliens et Athéniens. On pourrait aussi, en combinant des citations, montrer que, pour lui, *les Acharniens* furent postérieurs aux *Chevaliers* (LXIX). Mais ce seraient là, encore une fois, de bien minces chicanes. Dans l'ensemble, on ne peut guère imaginer de documentation plus sérieuse ni de dépouillement plus étendu, et si, tout à l'heure, nous sommes amenés à discuter sur quelques points la valeur historique du *Voyage d'Anacharsis*, ce ne sera pas à l'insuffisance des recherches que nous pourrons nous attaquer, mais aux conclusions que Barthélemy tire des textes ou encore à certaines idées de son temps.

*
* *

Une fois rassemblées toutes ses fiches, deux méthodes de rédaction se présentaient à Barthélemy. Il pouvait, ou bien les mettre en ordre et les traduire à peu près textuellement, ou bien, s'inspirant des textes, perdre de vue leur sens littéral pour brosser un large tableau d'histoire à l'usage du public amateur de beau style et d'idées générales. La seconde méthode ne lui convint pas. Nous en avons vu plus haut une des raisons; il ne déplaisait pas à un érudit sérieux de montrer qu'il avait composé un ouvrage sérieusement appuyé sur les documents, et surtout l'Abbé n'avait pas assez d'imagina-

(1) *Introduction II*, II. C'est moi qui souligne les mots : « Sous Périclès. »

tion pour se représenter vivement l'ancienne Grèce et en donner une étude à la fois exacte et vraiment personnelle (1). Aussi préféra-t-il rester toujours à côté de ses fiches et n'avancer qu'appuyé sur deux piles de notes. Il aurait pu, en ce cas, se contenter de découper dans les auteurs grecs quelques beaux passages et les traduire élégamment : il le fit parfois, mais trouva sans doute que ce serait trop de servilité; il préféra utiliser les anciens textes en disposant les idées dans un nouvel ordre, et, de phrases prises çà et là, il refit des textes anciens. C'est une méthode amusante à suivre, savante et naïve à la fois; il fallait beaucoup d'habileté pour réussir passablement, mais beaucoup d'illusion aussi pour croire à la possibilité de faire mieux que l'écrivain ancien; il y fallait également de longs et studieux loisirs. Barthélemy n'assurait-il pas que certains chapitres, tel celui de la *Politique* d'Aristote, lui avaient coûté un an de travail? (2). Et, quand l'on parcourt du regard les références, on s'aperçoit que toutes les phrases sont empruntées à la Πολίτεια, mais la disposition est différente. Pour ce chapitre, il a d'ailleurs justifié cette méthode singulière au premier abord; il fait remarquer que l'œuvre du philosophe grec n'étant faite que d'extraits, il lui avait paru meilleur de « rapprocher les notions du même genre éparses dans l'ouvrage », et nous ne pouvons pas trop l'en blâmer, si nous songeons qu'il voulait atteindre le grand public et devait, pour cela, mettre à sa portée des œuvres arides et difficiles à assimiler.

Cette méthode lui paraît tellement préférable à toutes autres qu'il l'applique à peu près en toutes circonstances. Souvent il nous présente comme la traduction d'un texte ancien ce qui n'est que la traduction de phrases ou d'expressions arbitrairement groupées : à la fin du récit de la représentation d'Antigone (XI), Barthélemy cite la célèbre tirade dans laquelle la jeune fille pleure sur elle-même et sa malheureuse famille. Reportons-nous aux notes : il a successivement traduit les vers 932, 891, 903, 907, 850, 894, 945 et 940. Au lieu d'une scène magnifique, nous avons un développement

(1) Quoi qu'en dise Barante : « Barthélemy sut mettre l'érudition en action et en usa pour tracer un vivant tableau de l'ancienne Grèce. » (*Op. cit.*)
(2) *Magasin Encyclopédique*, 95, 2, 80.

raide et étriqué, et c'est la méthode qu'il en faut rendre responsable. Un autre exemple n'est pas moins caractéristique; Barthélemy veut nous donner une idée générale des sentiments et de la poésie de Pindare : « J'en ai puisé, dit-il, les principales (notions), dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même, » et c'est une sorte de mosaïque dont les éléments sont empruntés à dix-sept passages différents des *Olympiques*, des *Pythiques* et des *Néméennes* (XXXIV). De la même manière, Barthélemy refait après Platon *l'Apologie de Socrate*, en empruntant successivement ses développements aux pages 17, 33, 28, 21, 23, 30, 28, 29, 30, 34, non sans insérer çà et là quelques phrases de *l'Apologie* de Xénophon et des *Mémorables* : la ligne générale du discours est d'ailleurs, il faut le dire, assez bien conservée (LXVII).

Parfois, il lui est arrivé cependant de transporter tout entier dans son œuvre un récit, un discours, une scène d'un écrivain ancien. C'est l'aventure de Panthée, un extrait de la *Première Philippique*, ou encore le passage dans lequel Pisthétaire reçoit sans aménité quelques importuns qui essaient de pénétrer à Néphélococcygie. L'étude même de ces traductions fait nettement apparaître les raisons qui ont amené Barthélemy à priser si fort le procédé de la mosaïque dont nous venons de parler. Le texte ancien lui paraissait peu accessible au public français du XVIII^e^ siècle; là, il y avait des longueurs, ailleurs, des expressions un peu rudes, ailleurs encore, des idées étrangères à notre civilisation ; transporter intégralement dans son *Anacharsis* tout un passage d'écrivain grec, c'était s'exposer à rebuter ou à choquer. Même en traduisant, il crut indispensable de modifier le texte antique et de donner au développement une élégance et un tour français; ce n'était pas toujours chose facile et il était souvent plus simple de refaire que d'adapter.

D'un point de vue littéraire uniquement, Villemain a vivement critiqué la traduction de l'épisode d'Abradate et de Panthée (1). Il est amusant d'entrer dans le détail même d'un texte, de suivre l'Abbé dans son travail et de voir comment il a su, sans qu'il y parût trop, retoucher ses originaux. Certes,

(1) VILLEMAIN : *La littérature au* XVIII^e^ *siècle* (42^e^ leçon).

il n'est pas incapable de traduire très exactement quand il le veut, et l'on ne peut lui adresser le même reproche qu'à La Harpe : il sait du grec autant qu'homme de France. Il serait difficile de rendre avec plus de vigueur et de précision que lui le passage célèbre où, dans la *Première Philippique*, Démosthène flagelle l'insouciance des Athéniens et leurs sots bavardages, — avec plus de force et de concision, la brève réplique de Sthénélaïdas, au premier livre de Thucydide, — avec plus d'ironie et de verve, malgré quelques inexactitudes pourtant, les entretiens de Pisthétaire et de quelques fâcheux. Mais il y a d'ordinaire chez Barthélemy une tendance à édulcorer le texte ou à le renforcer, selon le goût de son temps. Les discours tenus à Lacédémone, quelque temps avant le début de la guerre du Péloponèse, sont un exemple curieux de cette méthode de traduction, — ou d'adaptation.

La harangue des Corinthiens (1) est presque entièrement reproduite dans l'*Anacharsis*, mais rien n'est plus inexact. Dès la première phrase, Barthélemy prend des libertés avec le texte : les Corinthiens de Thucydide rappellent les faits avec fermeté, mais sans emportement : « Souvent nous vous avons prédit les torts dont nous allions être victimes de la part des Athéniens; jamais vous n'en avez tenu compte. » Barthélemy dramatise un peu cet exorde, par le moyen d'une interrogation : « Combien de fois vous avons-nous avertis des projets des Athéniens et qu'est-il besoin de vous le rappeler? (τί χρὴ μακρηγορεῖν ;). » Il supprime ensuite tout un passage où le délégué Corinthien reproche aux Spartiates leur inertie et les prévient du danger qui menace. Il suit Thucydide d'assez près pour tracer le tableau de la situation présente et la modification de la construction n'enlève pas beaucoup à l'exactitude : « Corcyre, dont la marine pouvait, dans l'occasion, si bien seconder nos efforts, est entrée dans leur alliance; Potidée, cette place qui assurait nos possessions dans la Thrace, va tomber entre leurs mains. » (Οὐ γὰρ ἂν Κερκυράν τε ὑπολαβόντες δίᾳ ἡμῶν εἶχον καὶ Ποτείδαιαν ἐπολιόρκουν, ὧν τὸ μὲν ἐπικαιρότατον χωρίον πρὸς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης

(1) THUCYDIDE, I, 68. — *Voyage d'Anacharsis, Introduction*, II[e] partie, III[e] section.

ἀποχρῆσθαι, ἡ δὲ ναυτικὸν ἂν μέγιστον παρέσχε τοῖς Πελοποννησίοις) Mais Thucydide a une tendance à énoncer les idées sous une forme très générale, et les Corinthiens, chez lui, continuent ainsi : « Vous, Lacédémoniens, vous privez de la liberté non seulement les peuples asservis par Athènes, mais vos alliés mêmes, car ce n'est pas le conquérant qui asservit en réalité, mais celui qui pourrait empêcher la conquête et ne le fait point. » Il y a là une pointe de paradoxe qui frappe l'auditoire. Barthélemy préfère un tour plus simple et plus tempéré : « Vous avez permis... à nos ennemis d'étendre leurs conquêtes, vous qui êtes les protecteurs de la liberté et qui par votre silence favorisez l'esclavage. » L'idée générale a disparu. Puis, d'un très long développement, occupant près de deux chapitres chez Thucydide, Barthélemy retient quelques phrases seulement, comme s'il lui paraissait de mauvais goût d'insister trop longuement sur les torts des Lacédémoniens. Vient alors chez Thucydide un parallèle fameux entre Sparte et Athènes : à chaque trait caractéristique des Athéniens s'oppose, immédiatement, un trait caractéristique des Lacédémoniens. Barthélemy, par souci peut-être de la clarté, pour donner à son lecteur une idée plus nette de ce qu'étaient les deux peuples, les peint en deux paragraphes distincts, tout en utilisant les touches de Thucydide. C'est d'ailleurs une jolie page, alerte et vigoureuse, dont chaque proposition rend exactement le texte grec, si l'ensemble s'en éloigne; voyez ce que sont les Athéniens : « Esprits ardents à former des projets, habiles à les varier dans les occasions, si prompts à les exécuter que posséder et désirer est pour eux la même chose, si présomptueux qu'ils se croient dépouillés des conquêtes qu'ils n'ont pu faire; si avides qu'ils ne se bornent jamais à celles qu'ils ont faites; nation courageuse et turbulente dont l'audace s'accroît par le danger et l'espérance par le malheur; qui regarde l'oisiveté comme un tourment, et que les dieux irrités ont jetée sur la terre pour n'être jamais en repos et n'y jamais laisser les autres. » Ne chicanons pas l'Abbé sur quelques recherches d'expression (1), sur l'évocation de ces « *dieux irrités* », dont

(1) Au début, par exemple : « Si prompts à les exécuter que posséder et désirer est pour eux la même chose », pour rendre « « ἐπινοῆσαι ὀξεῖς καὶ ἐπιτελέσαι ἔργῳ ὃ ἂν γνῶσιν. »

ne disent rien les Corinthiens (1). Dans l'ensemble, c'est un excellent modèle de transposition, sinon de traduction. Le portrait des Lacédémoniens est aussi d'une belle venue, ainsi que les conseils donnés à Sparte par les délégués de Corinthe. Mais ce n'est qu'une partie du texte : tout ce qui, dans la péroraison, semble une menace à l'adresse des Spartiates disparaît.

Ainsi donc, exactitude dans la traduction de chaque phrase, modifications importantes dans la composition du passage, c'est là ce qui semble caractériser la méthode de Barthélemy pour la présentation au lecteur français des textes anciens. Dix autres exemples nous donneraient la même impression. Nous avons d'un texte une idée qui n'est pas inexacte dans les détails, mais qui peut, ce qui est plus grave, être fausse dans l'ensemble, car la place de chaque phrase dans un développement marque souvent par elle-même l'importance qu'a entendu lui donner l'écrivain; ce ne sont que des nuances certes, mais elles peuvent faire naître en nous un sentiment tout différent de celui que nous ressentirions à la lecture de l'original.

* * *

Documentation étendue, emploi continuel des sources, développements presque entièrement composés de phrases empruntées çà et là aux anciens, traductions rares, transpositions d'ailleurs et adaptations plutôt que versions rigoureuses, voilà, en résumé, ce que nous offre le *Voyage du Jeune Anacharsis* pour le fond des idées et la manière de les présenter. C'est là une méthode assez semblable en somme à celle de l'érudition contemporaine. Barthélemy a-t-il su l'appliquer de façon à nous donner une œuvre scientifique sérieuse ?

C'est là un point sur lequel on s'est d'ordinaire accordé ; on a pu critiquer l'Abbé sur le plan qu'il avait choisi, sur

(1) Εἴ τις αὐτοὺς ξυνελὼν φαίη πεφυκέναι ἐπὶ τῷ μήτε αὐτοὺς ἔχειν ἡσυχίᾳ μήτε τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους ἐᾶν, ὀρθῶς ἂν εἴποι.

la mise en œuvre des textes qu'il utilise, sur les idées philosophiques, sociales ou politiques qu'il prête à ses Grecs, sur le style un peu uniforme qu'il donne à tant de personnages divers. Mais, dès l'apparition de l'œuvre, on s'inclina devant sa rigoureuse exactitude; Schlegel, nous dit Villemain, ne relève dans ces sept volumes que deux erreurs ; à supposer que ce soit une autre erreur, du moins faut-il, dès le début, déclarer que de tous les ouvrages du XVIII[e] siècle relatifs à l'antiquité grecque, aucun sans doute n'est resté aussi solide, parce que l'auteur s'est presque sans cesse caché derrière les anciens.

Certes, il y a bien des points, et non toujours de détail, où les affirmations de l'Abbé ont été revisées ou jetées à bas par des travaux plus récents. Dans l'ensemble, ses expressions mêmes nous paraissent souvent étranges et inexactes, touchant les mœurs, les institutions ou les cultes grecs. Il n'importe guère, en somme, que, chez lui, les dieux de la Grèce portent des noms latins, et nous concevons le désir qu'il avait de ne pas dérouter le lecteur (1); le même souci lui a fait souvent traduire en note les termes géographiques de l'antiquité, dans la crainte, je pense, qu'on ne sût identifier Byzance ou le Pont-Euxin. Mais il y a quelque chose d'un peu choquant pour nous à trouver, dans un long développement sur la musique au temps d'Aristote, les notes même de l'octave français. Une remarque nous apprend, il est vrai, que Barthélemy n'était pas la dupe de ses expressions et tendait seulement à la clarté (2). Malgré cette excellente intention, nous avons quelque peu envie de sourire quand un Grec nous rappelle que « Junon vint au monde sous un de ces arbustes nommés *agnus castus* » (LXIV), ou

(1) L'Académie des Inscriptions même, s'adressant à des érudits de profession, remplace délibérément Athéna, Héra, Koré... par Minerve, Junon, Cérès... dans la donnée des sujets de concours.

(2) « Je suis obligé, pour me faire entendre, d'employer des syllabes dont nous nous servons pour solfier; au lieu de *mi*, les Grecs auraient dit..., etc. (XXVII.) » A ce propos, je trouve des remarques fort justes dans des *Réflexions sur l'étude des antiquités*, en introduction au *Dictionnaire des antiquités* de Montchablond (1773) : « La manie de rappeler tout à nos mœurs défigure l'antiquité... Au sujet du *crater*, il paraîtrait plus à propos de lui laisser dans notre langue la dénomination grecque telle qu'elle est. » L'auteur proteste également contre « l'habitude de traduire par la seconde personne du pluriel tout ce qui est à la même personne du singulier. » C'est à l'avance, et sur un point assez important, une condamnation de Barthélemy. Faut-il dire que les personnages de l'*Anacharsis*, fort courtois, n'usent jamais du *tu* antique?

quand nous lisons que Solon permit d'en appeler « des sentences des archontes au jugement des *cours souveraines* » (Introduction). Ce qui est grave, c'est que parfois cet emploi presque exclusif de termes latins ou modernes conduit à une regrettable imprécision. Nous avons quelque peine à savoir ce que l'Abbé entend par le parterre dans le théâtre grec (LVII), et le seul mot « *atimie* » nous en dirait autant qu'une longue phrase sur « cette espèce d'infamie qui prive un citoyen de la plupart de ses droits ». Qu'est-ce que « la carrière des honneurs » à Athènes, et quel rôle peuvent jouer, en cette ville, des « avocats? ». Cette imprécision peut même engendrer parfois la confusion. Sur « les avocats » à Athènes, Barthélemy s'étend assez longuement pour que nous ne puissions pas nous tromper, ni les confondre avec des avocats modernes; mais l'exil et l'ostracisme étaient choses fort différentes : pour Barthélemy, cependant, Aristide a subi la peine de l'exil (1), et les deux termes paraissent à l'Abbé si semblables pour le sens qu'il écrit quelque part : « Thucydide finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme ou de l'exil (2). »

Il ne convient pas d'attacher beaucoup plus d'importance à quelques erreurs, bien difficiles à éviter dans une œuvre aussi vaste, rédigée à une époque où l'érudition n'avait pas encore pu s'attaquer à toutes les obscurités qui enveloppaient l'histoire grecque. Sur certains points, Barthélemy a le tort de donner des solutions à des problèmes qu'il ne pouvait résoudre : il était d'autant moins fondé, par exemple, à fixer des dates précises pour l'arrivée d'Inachus en Argolide, ou de Cécrops en Attique, ou pour le début de la guerre de Troie (3), qu'à son avis même, on ne pouvait

(1) Et pourtant Barthélemy renvoie au texte de Plutarque où l'ostracisme est précisément étudié à fond.

(2) Ailleurs, c'est l'élection qui n'est pas distinguée du tirage au sort (XV) : « Après l'élection des archontes se fait celle des stratèges ou généraux d'armée. »

(3) Au reste, dans les dissertations les plus érudites, les membres de l'Académie des Inscriptions eux-mêmes avaient la fâcheuse habitude de donner des précisions chronologiques sur des faits dont ils ne savaient rien, ou à peu près. Cf. GARNIER : *Recherches sur les lois militaires des Grecs* : « Minos, roi de Crète, délivra la mer des corsaires, tandis que Hercule et, à son exemple, Thésée et Pirithoüs purgeaient la terre... Sous son successeur arriva le fameux siège de Troie, douze cent dix-huit ans avant J.-C. — Après la mort de Codrus qui s'était sacrifié pour la patrie l'an 1905 avant J.-C... » *Mém. Ac. Ins.* XLV, 239.

guère, en ces matières, distinguer ce qui appartient à la légende de ce qui fut la réalité. Est-ce souci de ne pas choquer les idées communément répandues, plutôt que conviction personnelle? Je ne sais trop; en tout cas, il fait d'Hésiode le contemporain d'Homère; il a tort d'affirmer que Sophocle fut le premier à ne donner qu'une seule tragédie au concours, ou de mettre les mimes de Sophron au nombre des poèmes grecs (1).

Mais ce sont là, on le sent assez, des vétilles et il suffit de les mentionner; il serait injuste de les reprocher trop vivement à l'Abbé; il est plus équitable de louer plutôt, en même temps que l'admirable information de l'œuvre, l'esprit de saine critique scientifique qui y règne partout. La conscience de Barthélemy toujours en éveil, sa crainte d'affirmer ce qui n'est que douteux apparaissent au grand jour dans le manuscrit de l'*Anacharsis* dont les milles ratures sont comme autant de scrupules; en marge, parfois, il se signalait à lui-même ses doutes. Ayant, au chapitre XXI, sur la Religion, rédigé un développement sur des cérémonies expiatoires accompagnées de sacrifices humains en cas de fléaux, il le raye en entier, notant pour mémoire : « Il faut revoir cet endroit et voir en effet si l'usage était de les faire mourir ou seulement de les faire sortir; » et la note fut rayée elle aussi quand l'Abbé eut vérifié ce renseignement (2). Sur quelques points, nous possédons dans tout leur développement les travaux d'approche de l'Abbé, ceux dont il donnait dans l'*Anacharsis* les conclusions seulement, et ils étaient considérables. Deux lignes sur le droit qu'avaient les généraux antiques de répartir à leur gré le butin sont le résumé de vingt pages écrites sur cette question controversée (3) (X); au chapitre LXX, il présente en quelques phrases les conclusions d'une longue dissertation, lue à l'Académie des Inscriptions, en 1770, sur le nombre des pièces que l'on représentait à Athènes pendant les fêtes (4).

---

(1) De même, est-ce parce que personne ne connaît Thessalos qu'il ne le cite même pas dans le récit de la conjuration d'Harmodius et d'Aristogiton?

(2) *Bibliothèque nationale*, Mss fr., 9205, f° 134.

(3) *Œuvres diverses de l'abbé Barthélemy*, II. Recherches sur le partage du butin, *vid. supra*, p. 117.

(4) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXIX, p. 172. — Mémoire lu le 27 novembre 1770. A plusieurs reprises déjà les érudits s'étaient posé cette

Les notes que Barthélemy a mises à la fin de chaque volume de l'*Anacharsis* suffisent d'ailleurs à nous montrer qu'il avait entendu faire une œuvre sérieuse et personnelle, et non un simple travail de compilation. Il se trouve là un certain nombre de discussions érudites que le plan de l'ouvrage et la fiction romanesque ne permettaient pas de placer dans la bouche des personnages. De ces notes, Egger a fait grand éloge, disant qu'on y rencontrait une foule d'idées neuves; si ces idées s'écartent parfois des solutions actuellement adoptées, du moins les problèmes sont-ils souvent envisagés sous des aspects nouveaux et toujours intéressants.

C'est ainsi que Barthélemy réfute l'opinion communément admise au XVIII^e^ siècle au sujet du départ de Sapho pour la Sicile; il montre, d'après les indications du marbre de Paros, que la poétesse n'avait pas quitté Lesbos pour suivre son amant, mais bien parce qu'elle avait été exilée. Il est vrai que, pour ne pas enlever au lecteur frivole le charme d'une anecdote, il rapporte dans le texte la légende bien connue sur la mort de Sapho, victime de son amour (1). Le XVIII^e^ siècle avait des notions assez inexactes sur bien des points de l'histoire ancienne qu'il accommodait volontiers au gré de ses sentiments et de ses idées. C'est ainsi que la philosophie devant toujours, à ses yeux, triompher de ses ennemis, on admettait comme certain que les Athéniens, après avoir condamné Socrate, avaient regretté leur erreur et comblé d'honneurs la mémoire de leur victime. « Socrate, écrivait Voltaire, dans son *Dictionnaire Philosophique*, but la ciguë pour avoir parlé en faveur de l'unité de Dieu et ensuite les Athéniens consacrèrent une chapelle à Socrate, à celui qui s'était élevé contre les chapelles dédiées aux êtres inférieurs. » Barthélemy montra que ces prétendus

---

question : « Comment les Athéniens dans le court espace de temps des fêtes de Dionysos pouvaient-ils faire représenter tant de pièces connues par les didascalies? D'après Dacier, les Athéniens étaient si fous de spectacles qu'ils faisaient jouer douze et seize tragédies dans un même jour. » C'était invraisemblable. Barthélemy montra qu'on n'en représentait guère plus de trois ou quatre par jour, ce qui était plus conforme au bon sens et à la réalité. Cf. CROISET : *Histoire de la Littérature grecque*, III, 63.

(1) Quelques années auparavant, Blin de Sainmore avait publié « un abrégé très bien fait de la vie de cette femme célèbre qui, abandonnée par son amant, se précipita du haut du rocher de Leucade dans la mer. » (*Mercure de France*, mars 1767.)

regrets ne pouvaient se concilier avec le silence de Platon et de Xénophon sur ce sujet (1).

Sur d'autres points, — les plus nombreux, — ce n'est plus à de simples légendes, mais à des opinions de savants, d'érudits qualifiés, que s'attaque l'Abbé dans ces notes. A propos du partage des terres sous Lycurgue, il s'en prend à Montesquieu et à Aristote lui-même, marquant par là que son respect pour les autorités n'est pas de l'aveuglement. Contrairement à Aristote, mais suivant l'opinion de Plutarque, il rejette sur l'éphore Epitadès la responsabilité des dérogations apportées à la loi sur les donations et les testaments (2). De même, il reprend Montesquieu d'avoir supposé le partage des biens à Sparte, en cas de mariage des enfants utérins, le passage de Strabon se rapportant aux lois de la Crète seule (3).

Plus importante et plus intéressante est son étude détaillée de la Cryptie : on avait le tort au XVIII[e] siècle de considérer la Cryptie comme une chasse annuelle aux ilotes, un massacre barbare sans utilité (4). Barthélemy marqua nettement que seules avaient été prescrites des manières de grandes manœuvres préparatoires à la guerre d'embuscade, qui, fortifiant les guerriers de Sparte, assuraient la puissance militaire de la cité (5). Sur la façon dont étaient traités les ilotes, il cherche aussi à remonter le courant des légendes imaginées en une matière où il ne faut s'avancer qu'avec d'infinies précautions. Sans doute avait-il souci, nous le verrons plus loin, de laver ses chers Lacédémoniens des accusations de cruauté lancées contre eux, mais il voulait surtout rendre à la vérité un peu de ses droits. Trop de livres

---

(1) Note XI au volume V d'*Anacharsis*.

(2) Note IV au t. VIII.

(3) *Esprit des lois*, v. 5. — Incidemment, dans une remarque au bas d'une page, Barthélemy rectifia une autre erreur de Montesquieu, d'après lequel (*Esprit des lois*, IX, 11) « Aristote avait eu le tort de mettre l'empire des Perses au rang des monarchies ». Barthélemy fait observer (LXII) qu'Aristote n'avait pas parlé des Perses. — Ailleurs, Barthélemy disculpe également Aristote d'une accusation portée contre son information (LXIV en note); à propos de la guerre des Pygmées et des Grues, il remarque : « Aristote n'a point rapporté cette légende, quoique des auteurs l'en aient accusé sur la foi de la traduction latine. »

(4) Cf. par exemple, MARMONTEL : *Discours en faveur des paysans du Nord.*

(5) Cf. Paul Girard dans DAREMBERG ET SAGLIO. *Dictionnaire des Antiquités; article* Κρυπτεία : « Aussi vieille probablement que la constitution de Sparte, la cryptie n'avait point été imaginée pour la répression des ilotes. »

de vulgarisation trahissent ce devoir pour qu'on ne souligne pas avec reconnaissance, dans l'*Anacharsis*, cette volonté de toujours tendre à plus d'exactitude. C'est au même souci de ne rien rapporter qui ne soit vrai, — dans la mesure du possible, — que nous devons quelques pages fort judicieuses sur le Labyrinthe, non dans une note spéciale, il est vrai, mais au cours même du chapitre consacré à la Crête (LXII). Ce n'était pas un minime sacrifice, s'adressant au grand public, d'abandonner et de chercher à ruiner des légendes amusantes dont tout lecteur peu averti est toujours friand; pour Barthélemy, le Labyrinthe ne fut jamais qu'un ensemble de vastes carrières, et les palais immenses, construits par Dédale, sont le fruit seulement de l'imagination des poètes. C'est à cette conclusion que s'arrêtent maintenant les érudits ; certains n'admettent même pas l'existence de ces cavernes (1).

Il serait oiseux de relever successivement toutes les questions un peu délicates où Barthélemy renouvela heureusement la tradition historique ou du moins fit œuvre de penseur original; il est certaines notes pourtant qui montrent bien la pénétration de sa critique et méritent d'être signalées encore. L'une d'elle, sur la langue d'Homère, est inspirée par le désir d'expliquer rationnellement les faits, tout en respectant les grands noms de l'antiquité. Au XVIII^e^ siècle, certains reprochaient à Homère de s'être, sans raison aucune, servi d'une langue bizarre et hétéroclite; Barthélemy imagine qu'en réalité cette langue était la langue commune, aux temps primitifs de la Grèce, sur les côtes de l'Asie Mineure, où s'était constituée une population mêlée d'Ioniens, Phocidiens, Thébains et autres nations grecques (2). — Cette volonté de trouver des explications conformes à la vraisemblance et aux documents anciens l'amène souvent à réfuter les opinions de ses prédécesseurs, lorsqu'il s'agit de nombres en particulier et de sommes d'argent : très au courant des questions économiques dans l'ancienne Grèce, il

(1) Cf. Pottier dans DAREMBERG ET SAGLIO, article *Labyrinthe*.

(2) Cette hypothèse n'est plus admise par les linguistes (Cf. Meillet, *Aperçu d'une histoire de langue grecque*), mais elle avait le mérite d'être une tentative faite pour expliquer ce qui paraissait inexplicable. (*Note I à l'Introduction.*)

s'en prend, toutes les fois qu'il le peut, aux légendes qui se sont établies à ce sujet. C'est ainsi qu'il élucide une petite difficulté à propos du montant des sommes dépensées par Périclès pour les édifices publics d'Athènes (1), et il se montre incrédule quand les affirmations des écrivains anciens sur les richesses des rois de Perse lui paraissent exagérées (2). Les plus délicates questions de chronologie mêmes ne lui semblent pas inutiles à étudier dans les notes d'un ouvrage de vulgarisation. Il consacre deux appendices au système de Méton (3) ; il essaye de fixer la date des trois voyages de Platon en Sicile (4); et, à propos d'un problème de chronologie, il préfère douter de l'assertion d'un écrivain ancien, plutôt que d'accepter, les yeux fermés, un fait peu vraisemblable : il s'agit des deux voyages qu'Epiménide aurait faits à Athènes, l'un à quarante, l'autre à cent cinquante ans. « Il est absolument possible, écrit Barthélemy, que ce double voyage ait eu lieu, mais il l'est encore plus que Platon se soit trompé (5). » C'est dans ces notes surtout qu'il fait œuvre de critique; il s'y essaye à mettre d'accord les témoignages de l'antiquité et il y a vraiment de l'habileté dans la façon dont il explique les divergences d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore touchant le nombre des soldats de Léonidas, ou celles de Xénophon et de Thucydide sur les divisions des troupes spartiates (6).

C'en est assez pour montrer le soin avec lequel Barthélemy chercha dans l'*Anacharsis* à fonder solidement son résumé de l'histoire et de la civilisation grecque. Et c'est un étonne-

---

(1) A propos de deux passages de Thucydide (II, 13 et 70) qui laisseraient supposer que tous les édifices construits par Périclès n'ont pas coûté plus de 1.700 talents. (*Note VIII à l'Introduction.*)

(2) Barthélemy doute de la véracité de Justin, d'après lequel Alexandre, la Perse une fois conquise, tirait tous les ans trois cent mille talents de ses nouveaux sujets.

(3) *Notes au chapitre XXXI.*

(4) *Note au chapitre XXXIII.* Il est à noter que Barthélemy recourt pour fixer la date du III[e] voyage à une table d'éclipses communiquée par Lalande.

(5) *Note II à l'Introduction.*

(6) Dans les notes, on trouve aussi deux articles, le premier fort long, sur la topographie d'Athènes et sur celle de Sparte (*t. II, note VI, et t. IV, note V.*) Ces articles sont évidemment très incomplets et erronés sur beaucoup de points, étant donnés les minces résultats obtenus dans les fouilles archéologiques, avant 1789. En 1824, dans une nouvelle édition de l'*Anacharsis*, les deux notes furent conservées, mais, dans l'*Introduction à l'Atlas du jeune Anacharsis*, l'éditeur, Ambroise Tardieu, a marqué les points sur lesquels de nouvelles découvertes obligeaient à les modifier.

ment pour nous qu'on ait pu rapprocher de l'*Anacharsis*, — et insinuer que Barthélemy s'en était inspiré, — deux romans historiques du XVIII[e] siècle, *Séthos* et *les Lettres Athéniennes*. Le plan des trois ouvrages est sans doute assez semblable; dans celui-ci comme dans les autres, par une fiction romanesque, la vie et les aventures d'un ancien servent de cadre et de prétexte à des études sur l'antiquité. Mais c'est à cela que s'arrêtent les ressemblances. Et l'on est surpris que Geoffroy, avec son sens critique fort avisé, écrive le nom de *Séthos* à propos de l'*Anacharsis*, — ce n'était pas, dans sa pensée, pour louer l'œuvre de Barthélemy : « L'entreprise de l'abbé Terrasson ne fut pas heureuse; le siècle grave et sensé dans lequel il écrivait ne lui sut aucun gré d'avoir défiguré l'histoire par des couleurs romanesques; le mauvais succès du *Voyage de Séthos* n'a point effrayé l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* (1). » En réalité, l'abbé Terrasson ne s'était pas soucié de construire une œuvre historique; il s'était avant tout proposé un but moral, essayant de refaire *la Cyropédie* et *le Télémaque*, mais en mettant en scène les populations de l'Afrique ancienne. Séthos, « animé du véritable héroïsme, emploie le temps d'un long exil à chercher des peuples inconnus qu'il délivre des superstitions les plus cruelles et dont il devient le législateur (2) ». L'intrigue est celle d'un banal roman d'aventures : Séthos, tout jeune, a perdu sa mère, et sa marâtre emploie toutes les ressources de la duplicité pour l'écarter du trône; laissé pour mort après un combat, il est soigné par les ennemis qui l'ont ramassé sur le champ de bataille, et vendu comme esclave à des Phéniciens qui ignorent sa personnalité. Sous le pseudonyme de Chérès, il prend peu à peu de l'ascendant sur ses maîtres, règle un conflit entre eux et les habitants de Ceylan (!), obtient une flotte et s'en va faire le tour de l'Afrique, descendant sur le rivage de temps à autre, pour

(1) *Année littéraire*, 1789, I, 296. — *Séthos* parut en 1731; l'éloge de l'abbé Jean Terrasson, lecteur et professeur royal en philosophie, fut écrit par D'Alembert (*Histoire des membres de l'Académie française*, V, 375). Si *Séthos* n'eut aucun succès, ce fut surtout parce qu'il est proprement illisible : le style est ridicule de recherche et de platitude à la fois.

(2) C'est là, je pense, ce qui a surtout séduit D'Alembert, qui ne craint pas de placer *Séthos* au-dessus du *Télémaque*, « pour un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines et de discours quelquefois sublimes. » (Article cité.)

civiliser les peuples. A son retour, il rétablit les affaires du roi de Carthage, attaqué par le petit-fils du géant Antée, pénètre en Egypte, et, sous le nom de Chérès encore, combat un faux Séthos, son ancien esclave, qui a ligué les Arabes contre les Egyptiens. Il se fait enfin reconnaître, abandonne son royaume à l'aîné de ses demi-frères, sa fiancée à l'autre, et se retire, pour le reste de sa vie, au milieu des prêtres de Memphis qui lui ont, à l'âge de seize ans, conféré l'initiation. Il va de soi que, aux prises avec un tel sujet, l'abbé Terrasson était obligé de donner libre carrière à son imagination, les documents historiques n'abondant pas sur les peuplades nègres du VIII[e] ou X[e] siècle avant notre ère (1). Aussi, n'est-ce dans son ouvrage, mises à part les aventures romanesques, parfois puériles, qu'une succession de projets de législation et de colonisation pour tous pays, avec un continuel anachronisme de sentiments et de mœurs (2). Entre les voyages de Séthos et ceux d'Anacharsis, il n'y a, on le voit, aucun rapport, ni pour le but poursuivi, ni pour la méthode; il y avait quelque malveillance à infliger à l'ouvrage de Barthélemy pareil rapprochement.

Avec *les Lettres Athéniennes*, le *Voyage du Jeune Anacharsis* présente au contraire plusieurs points communs, et Barthélemy, qui avait été accusé de plagiat par certains critiques anglais, vers 1765, lut un jour dans le *Mounthly Review* une insinuation qui le peina vivement; à en croire le journaliste, le plan de l'*Anacharsis* pouvait bien avoir été suggéré à son auteur par un ouvrage similaire, *les Lettres Athéniennes*, composées en Angleterre quelque quarante-cinq ans auparavant; l'ouvrage français n'était peut-être que la suite de l'ouvrage anglais. Barthélemy protesta aussitôt que jamais il n'avait entendu parler des *Lettres Athéniennes*, et il ajouta, exagérant à la fois l'humilité et la flatterie, que, « s'il les eût connues, il n'aurait pas commencé son ouvrage

(1) Et pourtant nous lisons de longs développements sur l'initiation chez les noirs de la Guinée à cette époque !

(2) Un exemple suffira : le roi de Guinée reçoit Chérès, envoyé par le roi de Phénicie, suivant le protocole exigé par Chérès lui-même : « Chérès cédait partout le pas au roi de Guinée, quoiqu'il voulût que lui-même le cédât par honneur dans ses états au vice-roi de Phénicie, à condition que le vice-roi le lui céderait pour la même raison, si le roi l'allait voir dans le nouvel établissement des Phéniciens. » — Et quelle clarté !

ou ne l'aurait pas achevé (1) ». La première édition des *Lettres Athéniennes* avait paru en 1741, mais n'avait pas été donnée au public : c'est l'histoire des sept premières années de la guerre du Péloponnèse; Cléander, chargé par le Grand Roi d'éclairer les ministres perses sur la situation et les événements de la Grèce, leur donne par lettres des renseignements sur les faits relatifs à la guerre et surtout sur les constitutions, la littérature et les arts; par ses correspondants, nous sommes mis au courant aussi de ce qui se passait alors dans les autres parties du monde civilisé. Il y a là, certes, bien des ressemblances avec l'*Anacharsis* : la communauté du sujet et la communauté des sources ne permettaient pas qu'il en fût autrement; mais, dans l'ouvrage anglais, il y a beaucoup plus de hors-d'œuvre, de développements adventices que dans l'*Anacharsis*. Je lis, entre autres, une lettre parfaitement inutile sur le déluge universel, une autre sur trente jeunes esclaves envoyés à Persépolis pour les plaisirs du Roi; nos auteurs transposent même toute l'histoire d'Esther et en font celle d'Hazéa, Besach et Sésostris. L'invraisemblance paraît plus grande également que chez Barthélemy : Cléander est chargé de renseigner le premier ministre du Grand Roi sur l'état de la Grèce, mais, comme il lui faut d'abord renseigner des Anglais du XVIII[e] siècle, il est amené à entrer dans une foule de détails que son ministre ne pouvait pas ne pas connaître; de ce point de vue, la fiction du voyage d'Anacharsis est mieux choisie, car bien des détails peuvent trouver leur place en des souvenirs, qui sont hors de propos dans une lettre. Le plan est plus morcelé encore que dans l'*Anacharsis* (2); ce ne sont plus des chapitres consacrés à chaque question, mais des lettres de quelques pages; le roman tout court est, en somme, un moins mauvais procédé d'exposition que le roman par lettres, et le reproche que l'on peut faire à la fatigante correspondance d'Anacharsis au chapitre LXI, il

(1) Voir *les Mémoires de Barthélemy*, III[e] partie. — Cf. VILLETERQUE : *Traduction des Lettres athéniennes. Introduction* : « Les Anglais ont pu croire qu'elles étaient connues de M. Barthélemy, lorsqu'il entreprit son mémorable ouvrage. Il s'est complètement justifié à cet égard... Cette opinion s'est cependant conservée en Angleterre, parce que rien n'est aussi difficile à détruire qu'une erreur qui flatte l'orgueil national. »

(2) La flatterie seule peut amener Barthélemy à écrire : « Une parfaite exécution répond à cette belle ordonnance. »

faut l'adresser à tout l'ouvrage des *Lettres Athéniennes*. Quant à la valeur historique de ce travail, elle est diminuée déjà par le fait qu'aucune citation, aucun renvoi aux sources ne permet au lecteur de se faire une opinion personnelle, ni ne lui donne l'impression d'une documentation sérieuse (1). Villemain dit quelque part (2) : « Toute la portion historique et politique de cet ouvrage est, je crois, supérieure au savant travail de l'abbé Barthélemy; on sent que ce sont de jeunes esprits élevés dans un pays libre. » A comparer au hasard deux développements portant sur un même sujet, il ne le semble point. Voici ce qu'écrit Cléander au sujet de l'Aréopage et de Périclès : « L'autorité de l'Aréopage était très étendue; Périclès l'a diminuée dans le dessein de plaire au peuple, mais les hommes sages regardent cette condescendance comme un des plus grands torts de son administration »; et Anacharsis : « Périclès, le plus dangereux des courtisans de la multitude, la dégoûta du travail et d'un reste de vertu par des libéralités qui épuisaient le trésor public..., et, comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs pour accélérer celle de la constitution, il réduisit l'Aréopage au silence, en le dépouillant de presque tous ses privilèges »; il ne paraît pas qu'il y ait chez Barthélemy moins de pénétration, ni moins de finesse, dans cette analyse qui sait distinguer nettement les raisons morales dans les événements politiques. On trouve des banalités sans doute dans l'*Anacharsis*, mais je doute qu'on y rencontre bavardage plus naïf que celui-ci : « Il faudrait avoir une profonde sagacité jointe à une longue expérience pour comparer le gouvernement d'Athènes et celui de la Perse, découvrir les avantages de chacun d'eux, faire sentir leurs imperfections respectives et voir si une constitution qui en réunirait les bienfaits ne serait pas la plus belle des constitutions humaines; mais il serait difficile de trouver ce juste milieu et plus difficile encore d'empêcher l'esprit de faction de se mêler à celui de réforme. » Je ne parle pas de l'incompréhension profonde des auteurs anglais en face de certains écri-

(1) Naigeon (*Mercure de France*, 3 janvier 1789) marque bien, à propos de *l'Anacharsis*, l'utilité des citations et des références : « Il importe beaucoup que les citations soient exactes; ce sont ces citations qui en font la force et la solidité. »

(2) VILLEMAIN : *La Littérature au XVIII^e siècle*, 42^e leçon.

vains anciens (1). Ni le plan, ni l'exécution des *Lettres Athéniennes* n'auraient sans doute servi beaucoup à Barthélemy, s'il les eût connues.

Comme Cleander et Séthos, Anacharsis devait distraire le lecteur moderne tout en l'instruisant; mais celui-ci avait été formé aux plus rigoureuses méthodes de l'érudition, tandis que ceux-là étaient plutôt des philosophes et des raisonneurs bavards et superficiels. Sur un point pourtant, il y a entre eux un trait de ressemblance fort accusé, c'est que, malgré leur antiquité, ils ont sans doute été fort longtemps en relations avec les modernes, car tous trois ont inséré dans leurs jugements sur les choses antiques bien des idées propres au XVIII^e^ siècle plutôt qu'à l'époque où ils vivaient. Le fait n'importe guère pour le roman de Séthos, ni même pour *les Lettres Athéniennes*, dont les auteurs ont renoncé de parti pris à l'exactitude historique. Mais si Anacharsis, qui veut être un ancien et juger de tout comme un ancien, pense et juge comme le pourrait faire un contemporain de Voltaire et de Rousseau, il y a là, en même temps qu'un anachronisme, une faute de méthode et une fâcheuse duplicité d'impression pour le lecteur. On n'a pas manqué d'en faire souvent grief à Barthélemy (2) : il est temps d'en venir à ce reproche et d'en examiner le bien-fondé.

---

(1) Sur Aristophane, par exemple. Après avoir rapporté le prologue des *Chevaliers* : « Tel est le pitoyable style de toute cette pièce; c'est un absurde mélange de faits et d'allégories; le poète passe subitement des fictions les plus grossières aux vérités les plus hardies. »

(2) Cf. en particulier, P.-L. COURIER : *L'Anacharsis* est un « ouvrage médiocrement écrit et même médiocrement savant, soit dit entre nous... Je crois que tous les livres de ce genre, moitié histoire, moitié roman, où les mœurs modernes se trouvent mêlées avec les anciennes font tort aux unes et aux autres. » *Lettre à Chlewaski*, 27 février 1799. Dans une lettre à Sainte-Croix bien connue, Courier s'exprime tout autrement sur le compte de l'abbé Barthélemy : « C'était une *Iliade* de Turnèbe que peut-être vous aurez vue dans les mains de l'abbé Barthélemy, car cet exemplaire me venait de lui (quam dispari domino) ! » Mais cet éloge, bien vague au reste, n'est pas étonnant dans une lettre adressée à un ami de l'Abbé. (Sur cette lettre datée, dans les éditions, du 12 septembre 1806, alors qu'elle est en réalité du 2 octobre 1806, voir : *Revue de France*, 15 juin 1925, p. 804. *Sur la Correspondance de Courier*, par d'Epinay de Briort.)

CHAPITRE IV

Les idées modernes dans l'*Anacharsis*. Barthélemy juge des anciens.

Comment Barthélemy conçoit l'histoire, — comme certains anciens, mais surtout comme les écrivains de son temps. — Les idées et les sentiments de Barthélemy dans *l'Anacharsis*. — Ses griefs contre la civilisation. — Sa sensiblerie. — Son scepticisme religieux. — Son admiration pour les philosophes. — Ses idées politiques. — Barthélemy sollicite parfois les textes. — Ses jugements sur la Grèce ancienne : Athènes et Sparte. — Lycurgue et Solon. — Les grands hommes de la Grèce. — Le tableau de la vie antique. — Les études sur la philosophie et la science grecques. — La critique littéraire dans *l'Anacharsis*.

La méthode sérieuse que Barthélemy a suivie dans ses recherches assure la solidité historique de son ouvrage; dans les détails, il y a, en ce *Voyage d'Anacharsis*, un tableau fort exact et fort minutieux de l'antiquité grecque; mais, ce qui est plus délicat à préciser, plus difficile à déterminer, c'est la mesure dans laquelle ce tableau est juste. Barthélemy a connu les événements et les hommes, autant qu'on le peut par les textes; les a-t-il jugés comme l'eût fait un contemporain de Xénophon? Il y a maintes façons de traiter l'histoire; chaque époque y apporte ses idées et ses théories; chaque génération l'écrit à son usage; avons-nous dans l'*Anacharsis* l'histoire grecque du XVIII^e^ siècle, ou celle du IV^e^ siècle avant Jésus-Christ?

Même si l'*Anacharsis* n'était qu'une histoire narrative ordinaire, il y aurait intérêt déjà à le bien préciser, pour que nous puissions faire la part des influences modernes dans les jugements portés sur les choses antiques; mais, puisque Barthélemy nous présente son ouvrage comme les souvenirs

d'un Grec du IVe siècle, une question littéraire se pose en plus, celle de la vraisemblance. Anacharsis a-t-il toujours pensé et parlé, comme il l'a dû faire?

Les contemporains, dès la publication, ne le crurent pas; dans ce que j'appellerais le caractère moderne de la Grèce selon Barthélemy, ils virent un trait de génie, un intérêt de plus répandu sur l'ouvrage. Fontanes l'affirma en vers, et de telle manière qu'on est étonné de cet aveuglement, dont on ne sait s'il faut le mettre sur le compte d'une théorie littéraire erronée ou d'une vive amitié :

> Soit que vous rappeliez les jugements coupables
> Où la haine envieuse immola des héros,
> Soit que vous m'attiriez dans ces cercles aimables,
> Où les Grecs au bon sens préféraient les bons mots,
> Je retrouve Paris, et vos crayons sincères
> Dans les Athéniens me peignent des Français...
> Les Grecs nous ont transmis leurs divers caractères.
> Peignez-vous leur audace et leurs grâces légères?
> Je crois lire Hamilton; je crois voir Richelieu.
> De leurs savants écrits percez-vous les mystères?
> J'entends Buffon ou Montesquieu (1).

En prose, le chevalier de Boufflers n'était pas admirateur moins convaincu : « La peinture naïve des Grecs ne fait pas tout le prix de votre ouvrage, et celle de l'auteur qui se voile et se trahit sans cesse y répand un intérêt encore plus attachant. On est toujours tenté de substituer votre nom à celui de ces sages si aimables auxquels vous donnez vos traits, sans vous en apercevoir (2). » C'était là un éloge perfide, — bien qu'à cette perfidie Boufflers n'eût certainement pas pensé, — et il devait être bientôt retourné contre Barthélemy. On ne peut guère, en une telle matière, se former un jugement d'après une impression d'ensemble; seule, une étude de détail permet de déterminer ce qu'il y a de moderne dans l'*Anacharsis*.

Et tout d'abord, Barthélemy abordait-il son travail avec des sentiments semblables à ceux des Grecs anciens? Sa conception de l'histoire même était-elle d'un homme qui

(1) Fontanes : pièce de vers déjà citée, *vid. sup.*, p. 233.
(2) Boufflers : *Réponse au disc. de réception de l'abbé Barthélemy.*

pût vraiment comprendre l'antiquité et la rendre avec toutes ses couleurs, sans en altérer les nuances? On l'a vivement contesté; on a fait toucher du doigt, — et sans peine, — la volonté, nettement marquée par Barthélemy, d'écrire un cours de morale en même temps qu'un ouvrage d'histoire, dessein fort rapproché des théories de Voltaire ou de Mably : « L'histoire, note-t-il, est un théâtre où la politique et la morale sont mises en action; les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions qui décident quelquefois de leur destinée; il faut donc qu'on leur présente de beaux modèles à suivre. Les souverains et les nations peuvent y puiser des leçons importantes (LXV). » Ouvrons Mably (1) : qu'y trouverons-nous d'autre? « Je veux que l'historien m'apprenne à aimer le bien public, la patrie, la justice; qu'il démasque le vice pour me faire honorer la vertu. » Feuilletons quelques articles de critique sur les ouvrages d'histoire : le rédacteur de *l'Année Littéraire* déclare notamment : « Ce qui rend l'histoire ancienne précieuse aux hommes qui pensent, ce n'est pas la vérité des faits, qui, communément, sont défigurés par la fiction, ce sont les grands exemples, les importantes leçons de morale qu'elle présente (2). » Quelques années auparavant, sous l'empire des mêmes idées, cette même revue faisait grand éloge de *la Cyropédie* : « Peu nous importe, y pouvait-on lire, d'avoir une connaissance exacte des actions de Cyrus; mais les admirables leçons répandues dans *la Cyropédie* importent infiniment au bonheur de l'humanité (3). » C'était, avant qu'il l'eût exprimée lui-même, l'exacte pensée de Barthélemy, qui, peu soucieux du détail des règnes des premiers rois d'Athènes, veut plutôt « chercher, dans la suite de ces règnes, les traits qui ont influé sur le caractère de la nation ou qui devaient contribuer à son bonheur ». Les titres mêmes de certains chapitres ou des grandes divisions de l'histoire grecque montrent bien, chez lui, le constant souci de moraliser : « Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers : je nommerai le premier le siècle de Solon ou des lois; le second, le siècle de Thémistocle et

(1) *De la manière d'écrire l'histoire, 1er entretien.*
(2) *Année littéraire*, 1782, 4, 233.
(3) *Id.*, 1777, 2, 7.

d'Aristide, c'est celui de la gloire; le troisième, celui de Périclès, c'est celui du luxe et des arts. » « Le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire, ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe qui a fini par la destruction de la république. » (*Introduction, IIe partie.*)

C'est là une conception chère aux théoriciens du XVIIIe siècle. Anacharsis pouvait cependant, sans anachronisme, la faire sienne; il avait d'illustres autorités parmi les historiens grecs. Il ne se proposait pas, je l'avoue, d'imiter Thucydide, plus curieux de politique que de morale : « Thucydide est plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions (LXV). » Ce n'est pas une critique; ce n'est pas un éloge non plus. Mais il goûte particulièrement les histoires d'Hérodote; il y voit « une espèce de poème où l'on trouve les traditions des peuples avec leurs origines, l'analyse de leurs usages et de leurs mœurs, la description des pays qu'ils habitent et des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination... La main qui peignit ces tableaux sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris et par des images agréables, aux beautés de l'ordonnance elle joignit tant de grâces, d'harmonie et de variété, elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se réjouit du bien et qui s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain. » En somme, l'histoire que goûte surtout Barthélemy est une histoire sensible, attrayante et moralisatrice. C'était sans aucun doute l'idéal du XVIIIe siècle finissant, mais c'était aussi une conception antique, et cela suffit pour justifier Barthélemy de l'avoir adoptée, ou plutôt de l'avoir attribuée à Anacharsis.

Ainsi comprise, l'histoire peut admettre les légendes aussi bien que les faits les mieux établis : car les unes comme les autres servent parfois à fonder de bonnes leçons pour l'avenir. C'est pour cela que Barthélemy n'a pas fait fi des traditions que lui rapportaient les anciens : il a conscience qu'il ne faut pas rejeter en bloc les légendes, si l'on veut donner à un ouvrage une couleur grecque, les Grecs de l'antiquité ajoutant foi à ce que nous lisons maintenant en

souriant. A dire vrai, Thucydide déjà ne faisait servir les légendes à son but qu'avec une extrême discrétion; mais Anacharsis, nous l'avons vu, est élève d'Hérodote plutôt que de Thucydide : Barthélemy nous en avertit loyalement et nettement au début de son introduction : « Sous la première de ces périodes (jusqu'à l'ère des Olympiades), les faits véritables, les traits fabuleux, également nécessaires à connaître pour l'intelligence de la religion, des usages et des monuments de la Grèce seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes... On retrouve dans l'histoire de ce peuple le caractère de ses passions, et dans ses fables celui de son esprit. » Nous sommes loin de la méthode de ces philosophes qui, au rapport d'un contemporain, « doutaient de tout par orgueil et par ignorance, et substituaient aux témoignages anciens leurs propres conjectures (1) ». Barthélemy, pourtant, appartient à une époque où le culte de la raison est trop en honneur, pour n'avoir pas tenté du moins, et plus qu'Hérodote, de raisonner ces traditions. Il est amené à nous en donner parfois des explications fort curieuses et fort justes : ce sera par exemple à propos d'Hercule : « Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom et subi les mêmes travaux que lui : en les réunissant sur un seul homme et en lui attribuant toutes les grandes entreprises dont on ignorait les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui semble rejaillir sur l'espèce humaine (2). » De plus, entre mille légendes, notre historien fait un choix raisonnable : il rejette « la plupart des prodiges et des fables absurdes (3) », pour s'en tenir à celles qui présentent un véritable intérêt historique et moral.

Jusque-là il n'y a rien qui distingue essentiellement Barthélemy d'un historien grec, et sa conception est assez proche de celle d'un ancien pour que, mise en œuvre par Anacharsis, elle soit vraisemblable. Thucydide eût sans doute

(1) Geoffroy dans *l'Année littéraire* (1783, 5, 24). — Cf. Voltaire : « Gardons-nous de mêler le douteux au certain et le chimérique avec le vrai. » *Essai sur les Mœurs. Introduction.*

(2) *Introduction*, I.

(3) Pas toujours cependant. Ainsi, à propos de Thésée, il sait à merveille dégager, à la manière de Fustel de Coulanges, le caractère religieux des réformes de Thésée, mais il rapporte avec plaisir maintes légendes absolument inutiles à son dessein.

peu goûté un tel genre; mais Xénophon lui-même ne l'aurait pas condamné (1). Peut-être eussent-ils été cependant fort étonnés tous deux en voyant qu'Anacharsis reléguait de parti pris au second plan le récit des guerres, pour s'en tenir plus volontiers à l'étude des institutions et des mœurs. Barthélemy va lui-même au-devant du reproche qu'on lui en pourrait faire : « Ceux qui décrivent les guerres des nations n'exposent-ils pas à nos yeux une suite uniforme de scènes meurtrières ? Et quel intérêt peut-il résulter des peintures qui ne présentent les hommes que dans les convulsions de la fureur et du désespoir? N'est-il pas plus doux de les suivre dans le sein de la paix et de la liberté? » (XXII.) Nous avons là, je l'accorde, l'opinion d'un lecteur de Voltaire et de Mably; mais, sur ce point même, Barthélemy pouvait se réclamer des anciens; à défaut de Thucydide et de Xénophon, il lui était facile de se fonder sur l'exemple d'un Ephore ou d'un Théopompe. C'est d'Ephore et de Théopompe aussi que Barthélemy se rapproche, autant que d'Hérodote, par le dessein de composer une histoire vraiment universelle de la civilisation grecque. Rien ne le rebute pour cela, ni l'exposé des thèses les plus abstraites de la philosophie antique, ni les développements sur la physique ou les sciences naturelles mêmes. Joignez à cela le goût de l'anecdote, qui apprend souvent plus que de longs raisonnements. On fait d'Anacharsis un moderne parce qu'il se plaît aux petits faits, aux broutilles de l'histoire, comme on s'y plaisait vers 1780. Par ce côté encore, il peut, tout aussi bien, être un ancien. Mais on connnaît Ephore moins que Voltaire, et on a trop tendance à voir en Anacharsis un disciple de celui-ci plutôt que de celui-là.

Mais, en fait, Barthélemy eût-il cru bon de se réclamer de l'exemple des anciens? N'aimait-il pas autant qu'on vît en son ouvrage un ouvrage moderne? Je le croirais volontiers, et je me demande si je ne prends pas, après tout, la défense de Barthélemy contre Barthélemy lui-même; si je songe à Ephore et à Théopompe, en lisant l'*Anacharsis*, peut-être pensait-il bien plutôt, lui, à imiter les historiens de son

(1) Et de ces deux historiens, c'est le second qui plaisait le plus au XVIII[e] siècle, parce qu'il avait eu le secret, selon le mot de La Harpe, « de rendre la vertu aimable ».

temps (1); j'en ai presque la certitude quand je constate que cet érudit si soucieux de nous renvoyer toujours aux anciens et d'accumuler références sur références, ne s'inquiète jamais d'appuyer sur un témoignage antique ses vues sur l'histoire. Elles semblent par là même lui mieux appartenir en propre ou plus exactement appartenir mieux au moderne qui était en lui. Sans ce dessein de passer pour un moderne, Anacharsis ne se fût pas avisé, j'imagine, de paraphraser à sa façon une phrase célèbre de Voltaire : « Le génie n'a qu'un siècle . » « Je pense que de temps en temps, écrit-il, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talents qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers se partagent pour ainsi dire les provinces de ce nouvel empire : leurs successeurs ont le mérite de les cultiver et de leur donner des lois, mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérants. » L'idée lui paraît si intéressante qu'il la développe à trois reprises, mais elle n'était pas fort ancienne, que je sache (2).

Ainsi nous pouvons voir en Anacharsis un historien ancien, puisqu'il en a les conceptions, mais, en 1789, on vit plutôt dans l'œuvre de Barthélemy l'œuvre d'un contemporain, car on y reconnaissait maintes théories modernes; on lui en fit un mérite, mais ce caractère devait bientôt jeter un certain discrédit sur l'œuvre et en cacher ce qui s'y trouvait de vraiment grec.

La conception qu'un historien se fait de son art n'est pas suffisante pour nous expliquer les jugements que lui inspirent les hommes et les faits. Si détaché qu'on le puisse supposer de toute école philosophique, de toute religion, de tout sentiment national, dès qu'il voudra non plus rapporter seulement des événements, mais les relier entre eux par une

(1) La conception moderne de l'histoire ancienne est bien marquée dans le *Programme de l'Histoire générale* de l'abbé Millot : « On s'appliquera surtout à faire connaître la législation et le gouvernement des états, les mœurs et les opinions des peuples, les causes des révolutions remarquables, les progrès et les égarements de l'esprit humain, l'invention des arts, les hommes illustres... »

(2) *Introduction, II^e partie, III^e section. — Chapitres LXI et LXV.*

idée, — moins que cela même, dès qu'il s'agira pour lui de choisir la place que chaque fait doit occuper dans l'ensemble, — il lui faudra bien se laisser guider par ses opinions personnelles ; qu'il le veuille ou non, sa philosophie interviendra, ou, pour parler plus simplement, l'idée qu'il se fait de la vie et de la société, à moins qu'il se résolve à ne pas faire vraiment œuvre d'historien. Or, c'est là ce qu'au XVIII[e] siècle, moins que jamais, on se fût permis : aucun ne se fût résigné à ne pas faire figure de penseur autant que de savant (1).

Les grandes idées qui permettent d'expliquer le développement de l'histoire et de juger la société et les hommes sont, vers 1780, assez nettement arrêtées. Barthélemy allait-il les oublier pour éviter de faire d'Anacharsis un contemporain des Encyclopédistes ou un admirateur de Rousseau? C'est ce qu'il ne put ou n'osa pas. Peut-être eût-il craint, en le réalisant, de moins intéresser son lecteur. Ces idées, voilà ce qui fait de la Grèce d'Anacharsis un pays singulièrement rapproché de la France de Barthélemy, formée par Rousseau; j'écris bien *formée par Rousseau*, car, on le verra, c'est Rousseau plutôt que Voltaire qui a marqué son empreinte, et si Diderot, Mably ou Condorcet ont exercé quelque influence sur Anacharsis, leur part dans sa formation intellectuelle est, en comparaison, bien réduite.

La grande théorie de Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme et l'action démoralisante de la civilisation semble à la base de la philosophie de Barthélemy. Le choix qu'il a fait de son principal personnage, — un Scythe ! — est déjà significatif. A chaque instant, la thèse est affirmée avec force : « Les grandes vérités de la morale (sont) d'abord découvertes par cet instinct admirable qui porte les hommes au bien. » (*Introduction*) (2). « Notre premier mouvement est un mouvement d'estime et de confiance pour nos semblables et la défiance serait regardée comme un

(1) Cf. VOLTAIRE : *Abrégé de l'histoire universelle. Introduction.* « Ma principale idée est de connaître autant que je le pourrai les mœurs des peuples et d'étudier l'esprit humain... Ce travail serait bien ingrat si je me bornais à vouloir apprendre seulement en quelle année un prince indigne d'être connu succéda à un prince barbare. »

(2) Cf. ROUSSEAU : *Emile*, I. « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme. »

vice énorme, si l'expérience de tant de perfidies n'en avait pas fait une vertu. » (*Id.*) « La violence même qui régnait dans les époques primitives était moins redoutable que la cruauté réfléchie, la haine froide et patiente des peuples civilisés. » (*Id.*) Quelle folie de tant aimer et de tant chercher la civilisation ! C'est dans l'état de nature que nous goûtons le plus vivement le bonheur et les joies simples, mais profondes. Anacharsis le déclare bien haut, à la fin de son récit de voyage, et la place donnée à cette pensée marque assez l'importance qu'y attache l'écrivain. « Dans ma jeunesse, je cherchais le bonheur chez les peuples éclairés ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connaît que les lois de la nature. » (LXXXII.) C'est dans l'état de nature, en effet, que nous conservons l'intégrité de nos sensations (1); la paix règne entre les hommes, car ils sont confiants et forts, tandis que les nations civilisées sont corrompues, perfides et belliqueuses, tristes dans leurs fêtes, toujours avides de posséder plus, parce que leurs besoins croissent plus vite que la possibilité de les satisfaire. Dès la deuxième phrase de l'ouvrage nous en sommes instruits et apprenons que « les Grecs, réunis dans la suite sous des chefs audacieux, augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. »

Les arts eux-mêmes, perdant leur simplicité primitive, sont plus parfaits peut-être, mais cette perfection « qui attire l'attention sur la main de l'artiste » cache celle de la nature, et ne fait que substituer « la magnificence à la grandeur ». La nature aussi bien se venge, dès qu'on veut enfreindre ses lois, et Barthélemy essaye de dessiller nos yeux : « Vous croyez qu'en se civilisant (l'homme) a fait un grand pas vers la perfection ? Qu'a-t-il donc gagné? De substituer, dans l'ordre général de la société, des lois faites par les hommes aux lois naturelles, ouvrage des dieux; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité; dans la politesse, les manières au sentiment. J'ose le dire : les peuples éclairés n'ont sur nous d'autre supériorité que d'avoir perfectionné l'art de feindre et le

(1) « Nous perdons du côté des sensations ce que nous gagnons du côté de l'expérience (I). »

secret d'attacher un masque sur tous les visages (1). » (LVIII.) On peut trouver de plus brillantes condamnations de la civilisation chez Rousseau; on n'en trouvera pas de plus nette, ni de plus convaincue. Anacharsis va jusqu'à diviniser la nature ; pour lui on « outrage les dieux, toutes les fois qu'on l'outrage elle-même ». (*Intr. I.*)

Parfois, il est vrai, Anacharsis, un peu hésitant, entre les théories des deux grands hommes du siècle où vit son maître, semble abandonner pour un instant Rousseau au profit de Voltaire : çà et là, discrètement, il fait l'éloge des « lumières », pour la supériorité qu'elles nous donnent (XXXVI); il reproche à la nature de ne mettre en nos cœurs que « deux attraits, qui sont la source de tous nos biens et de tous nos maux, l'un est l'amour des plaisirs qui tendent à la conservation de notre espèce, l'autre est l'amour de la supériorité qui produit l'ambition et l'injustice, l'émulation et l'industrie ». Mais ce sont quelques notes discordantes sans plus; les derniers mots de cette condamnation de la nature procèdent même, eux aussi, des idées rousseauistes et, dans tout l'ouvrage, c'est bien l'influence de Rousseau qui domine sur ce point.

C'est par la même influence qu'il convient d'expliquer dans l'*Anacharsis* ce que j'appellerais la philosophie du sentiment. Barthélemy l'affirme sans ambages : « Il ne faut agir que par sentiment..., c'est un principe fécond et lumineux. » (LXXVIII.) Nous avons rencontré cette phrase une fois déjà; c'était dans *le Traité de Morale* rédigé par Barthélemy pour le jeune Castanier d'Auriac, et cela montre assez qu'il faut voir ici la pensée de notre auteur bien plutôt que celle d'un Grec ancien (2). En maintes occasions, le sentiment apparaît malheureusement, chez les Grecs de Barthélemy, avec une exagération un peu ridicule, dont les

(1) Ce n'est pas sans raison que Barthélemy a choisi un Scythe comme principal personnage de son ouvrage. Il lui était plus facile d'attribuer à Anacharsis bien des sentiments qu'il ne pouvait prêter à des Grecs, les idées et les mœurs grecques nous étant trop connues. Et, surtout, il était beau de faire adresser des leçons aux Grecs par un Scythe, au peuple le plus civilisé par un barbare !

(2) Nous y avions également rencontré déjà cette apostrophe qui peint l'âme aimante de l'Abbé : « O mortels ignorants et indignes de votre destinée ! Il n'est pas nécessaire de traverser les mers pour découvrir le bonheur; il peut exister... partout où l'on aime. » (LXXVIII.)

Grecs se fussent, j'imagine, fort gaussés. C'est peut-être un des points sur lesquels il est le plus aisé et le plus juste de reprocher à Barthélemy son mince souci de la couleur locale. De la peinture qu'il fait des excès de la sensiblerie au XVIII[e] siècle, M. Louis Bertrand pourrait avoir pris les traits les plus caractéristiques dans l'*Anacharsis* : « L'étalage de l'amour paternel, conjugal ou filial, les petites amitiés mystérieuses surtout entre femmes (il n'y en a point dans l'*Anacharsis*, reconnaissons-le), les temples à l'amitié dans les jardins, les urnes funéraires (1). » Un jeune homme, Théagène, rencontre Philoclès, son futur beau-père, accompagné d'Anacharsis et de quelques autres visiteurs : « Oh! mon père ! s'écrie-t-il; ma reconnaissance augmente à chaque instant. Que ces généreux étrangers daignent la partager avec moi; je sens que l'excès de la joie a besoin de soutien comme l'excès de la douleur. » Et Anacharsis ajoute : « L'intérêt que nous prîmes à lui sembla calmer le désordre de ses sens et le soulager du poids de son bonheur. » (LXXVI.) Ismène, la fiancée de Théagène, n'est pas moins sensible : tous deux tiennent, dans un ballet, les rôles de Mars et de Latone : « Théagène... devait, par ses menaces, éloigner Latone des bords du Pénée, mais quand il vit Ismène à ses pieds lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de se détourner, et Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes. » Cette vivacité de sentiments se manifeste d'ordinaire par des larmes. M. Lanson écrit quelque part « qu'on était à cette époque affecté d'une surabondance des glandes lacrymales (2) », sous l'influence de Bernardin de Saint-Pierre, plus encore que de Rousseau. Anacharsis et ses contemporains, à en croire Barthélemy, souffraient évidemment de la même affection, et le bon sens grec n'y eût pas trouvé son compte. Aux débuts mêmes de la civilisation dans la Grèce ancienne, selon le cœur de Barthélemy, « le père de famille *s'était surpris* versant des larmes que ne lui arrachait plus la dou-

(1) L. BERTRAND, *op. cit.*, p. 13. Cf. D. MORNET : *Le romantisme en France au XVIII[e] siècle.*

(2) *Histoire de la Littérature française*, livre V, I, à propos de Bernardin de Saint-Pierre.

leur et *avait appris* à s'estimer en devenant sensible ». (*Intr.*) Quelle estime ne doivent pas avoir pour eux-mêmes Anacharsis et ses amis ! L'un pleure en revoyant sa patrie (I); un autre, en retrouvant un ami (IX); les soldats versent des larmes d'attendrissement, quand le héraut présente au théâtre les enfants des soldats morts pour le pays (X); on pleure aux jeux pythiques, à la vue « des milliers de mortels réunis par le même intérêt ». (XXII). Et comme les circonstances habituelles et ordinaires ne suffiraient pas à faire verser assez de larmes, on imagine des prétextes pour pleurer encore, à la façon de ces gens du XVIII[e] siècle dont parle M. L. Bertrand, qui, au besoin, iraient « jusqu'à inventer de beaux exemples de sacrifices, afin d'avoir la joie de les couronner et une occasion de s'attendrir ». Voyez cet excellent campagnard : il conduit son fils aux tombes de ses aïeux et lui tient ce discours : « Mon fils, après ma mort, vous me placerez auprès des auteurs de mes jours; et, quand vous aurez le malheur de perdre votre mère, vous la placerez auprès de moi; souvenez-vous-en. » Son fils le promit et « fondit en larmes ». (LIX.) La sensiblerie n'est pas la mélancolie, mais l'une peut facilement conduire à l'autre; les Grecs contemporains d'Anacharsis s'attristent à toute occasion : la fuite du temps, l'oubli des générations passées, la vue de quelques ruines dans la campagne, tout est matière à cette tristesse; ce n'est pas encore Volney, ni Chateaubriand sans doute, mais Anacharsis est trop averti de la littérature du XVIII[e] siècle, pour n'avoir pas lu Diderot (1) : il raisonne à son tour sur l'impression que nous causent les ruines éparses dans la campagne; le passage est curieux : « Nous envisageons, dit Philotas, la somme des siècles écoulés depuis la fondation de ce temple avec le même étonnement que, parvenus au pied d'une montagne, nous avons souvent mesuré des yeux sa hauteur imposante : l'étendue de la durée produit le même effet que celle de l'espace. — Cependant, répondis-je, l'une laisse dans nos âmes une impression de tristesse que nous n'avons jamais éprouvée à l'aspect de l'autre : c'est qu'en effet nous sommes plus attachés à la durée qu'à la grandeur. Or, toutes

(1) DIDEROT : *Salon de 1767, Robert.*

ces ruines sont les trophées du temps destructeur et ramènent malgré nous notre attention sur l'instabilité des choses humaines. » (LXI.) L'expression est bien raide encore, mais peu d'idées devaient être reprises plus souvent et avoir une plus grande fortune.

Une telle sensiblerie ne saurait aller sans « humanitarisme »; des cœurs aussi tendres ne peuvent manquer d'aimer tous les hommes. Lycurgue, aussi bien, fut précisément nommé l'ami des dieux parce qu'il était l'ami des hommes. Cet amour de l'humanité tout entière s'accompagne, il va de soi, d'un pacifisme qui eût étonné bien des contemporains d'Epaminondas. Qu'importe à Barthélemy l'esprit inquiet et belliqueux des Grecs anciens, puisqu'on est, vers 1780, fort pacifiste? Ce sentiment n'allait-il pas, selon certains, jusqu'à marquer son influence sur les opinions littéraires? Si *l'Odyssée*, écrit Geoffroy, est plus goûtée que *l'Iliade*, c'est que « l'on ne cesse de déclamer contre les maux de la guerre et les talents homicides des guerriers ». Ecoutez Anacharsis : « Darius illustra son règne par des établissements et le ternit par des conquêtes utiles. » (*Introduction II, 2.*) Les hommes sont des sots; ils honorent les guerriers seulement et perdent le souvenir de leurs vrais bienfaiteurs : « Si (ces hommes sages) avaient fait couler des torrents de larmes et de sang, leurs noms auraient triomphé du temps... Faut-il donc écraser des hommes pour mériter des autels? (1) » Anacharsis, lui, ne se laisse pas duper par tant de bruit et de réputation; il ne fait pas plus de cas d'un conquérant que d'une courtisane, de Philippe que de Phryné (LXI). Le prestige du vainqueur ne lui impose pas, car il sait bien que, remplissant les peuples d'une folle présomption, les conquêtes ne peuvent être source que de nouvelles guerres. Ainsi s'explique que dans l'histoire d'une époque où les guerres eurent si grande importance, Anacharsis leur en accorde si peu : il sait que son lecteur ne s'y intéresse guère, et lui-même les a en horreur : « C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats : il devrait suffire de savoir que les guerres commencent par l'ambition des princes et se terminent par le malheur des

(1) Cf. *chapitre XL.* « Pylos, ainsi que tous les lieux où les hommes se sont égorgés, excite la curiosité des voyageurs. » *Vid. sup.*, p. 49.

peuples. » Mais qu'en eussent pensé les Grecs? Il est vrai qu'Anacharsis est un Scythe !

Autant semble-t-il que par son culte de la nature, du sentiment et de l'humanité, le XVIII[e] siècle, proche de sa fin, s'est fait une physionomie bien particulière par son scepticisme un peu ironique, uni à une vague religiosité, par ses tendances démocratiques, mêlées à des théories peu précises sur la monarchie et la tyrannie éclairée, par son souci de tout réformer dans l'Etat et son désir de faire régner la philosophie partout. Toutes les forces, toutes les doctrines du siècle ont imprimé leur marque sur cette société de 1780, et, si elle a des aspirations parfois contradictoires, c'est que ces influences ne se sont pas toutes exercées dans le même sens. Barthélemy, peu soucieux de couleur locale, est un excellent témoin de ces tendances diverses. Nous avons vu déjà que, de sa première éducation et de son passage au séminaire, il n'avait pas gardé le moindre attachement à la foi catholique; dans ses *Œuvres Diverses* ou sa *Correspondance*, les seuls passages où il fasse allusion à l'Eglise et à ses ministres sont empreints de raillerie. Anacharsis, à vingt-deux siècles de distance est tout proche de son maître. Pour lui, la question est très simple : « Le merveilleux disparaît dès qu'on le discute », (XXVII) et les prêtres sont des fourbes qui profitent de notre sottise; cette fourberie, il est vrai, Anacharsis la leur pardonne, car elle a au moins pour excellent résultat de faire le bonheur des hommes (LXXVI). La Pythie obéit aux ordres des puissants et rend les oracles qu'on exige d'elle, qu'il s'agisse de Thémistocle, des Argiens ou des Crétois. Les devins ne sont maintenus que par la politique : « Nos soldats sont des hommes libres, courageux, mais impatients et incapables de supporter la prudente lenteur d'un général, qui, ne pouvant faire entendre la raison, n'a souvent d'autre ressource que de faire parler les dieux » (X); c'est ainsi que, pour Anacharsis, la religion est un instrument de domination et n'a été, à l'origine, que le masque sous lequel les grands cachaient leurs volontés. Cette explication des rites et des croyances anciennes revient sans cesse : on obtient plus facilement l'obéissance en laissant supposer aux hommes qu'ils obéissent à des exigences divines : « Le caractère de

sainteté qu'on imprime (aux lois) facilite leur exécution. » (LXXV). Voici d'ailleurs, toute dévoilée, la naissance d'une croyance : « Comme il était établi que le dieu se manifestait dans le souterrain sacré à ceux qui venaient le consulter, des hommes d'esprit profitèrent de cette erreur pour éclairer ou pour séduire le peuple. On prétend, en effet, que Minos, Epiménide et Pythagore, voulant donner une sanction divine à leurs lois ou à leurs dogmes, descendirent dans la caverne et s'y tinrent plus ou moins de temps enfermés » (LXXIII). Parfois Barthélemy explique certaines croyances antiques par des faits historiques mal connus, qui frappèrent l'imagination des peuples primitifs : près d'un temple bâti par les Phéniciens, en l'honneur de Vénus Uranie, Anacharsis entend raconter la légende d'après laquelle, au sortir de la mer, la déesse aborda dans une île, pour s'enfuir aussitôt à Chypre : « De ces dernières paroles, nous conclûmes, dit-il, que des Phéniciens, ayant traversé les mers, abordèrent au port de Scandée, qu'ils y apportèrent le culte de Vénus, que ce culte s'étendit aux pays voisins et que, de là, naquirent ces fables absurdes, la naissance de Vénus, sa sortie du sein des flots, son arrivée à Cythère. » (XLI.) L'explication est intéressante et judicieuse en soi; mais elle est bien moderne !

En face des prêtres qui ne songent qu'à répandre l'erreur et à en profiter, se dressent, aux yeux éblouis et admirateurs d'Anacharsis, les philosophes et les sages : ils ont su mettre dans leur vie autant de vertu que s'ils étaient dirigés par des principes religieux, et ils se sont consacrés tout entiers au culte de la vérité. Cet éloge de la philosophie est peut-être avant tout un éloge des philosophes du XVIII[e] siècle, et je ne suis pas loin de penser que dans le tableau des luttes qu'eut à soutenir la philosophie antique, il convient de voir des allusions à *l'Encyclopédie*, autant qu'un exact inventaire des faits du passé. Ces philosophes « persécutés, bannis », qui « apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur (1) », pourraient bien être, dans la pensée de notre

(1) *Introduction*, II, III.

historien, Voltaire, Rousseau et leurs contemporains, autant que les sages du v° ou du vi° siècle avant notre ère. Je me demande même si Barthélemy n'a pas voulu apporter lui aussi sa pierre, non tant pour construire l'édifice, que pour lapider l'adversaire, l'ancienne scholastique; il en fait le procès avec une aigreur qui rappelle certaines pages de ses *Mémoires*, sur l'enseignement des Jésuites. Voici un tableau qui me fait songer au portrait du professeur de théologie dont Barthélemy avait gardé si mauvais souvenir : « L'œil en feu, le geste menaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes ou tombent dans les mêmes pièges (1). » (XXXVII.)

Ces allusions aux luttes contemporaines n'avaient pas échappé à certains critiques, et le rédacteur du *Journal Historique et Littéraire* les souligna vivement : « Peut-être trouvera-t-on » l'explication du succès de l'*Anacharsis* « dans le tableau toujours flatteur et exalté que l'auteur a fait de la philosophie et de ses charlatans dogmatiseurs..., il a quelquefois introduit secrètement et comme à la dérobée, dans son ouvrage, certaines petites allégories, dont les dévots (c'est aujourd'hui le nom distinctif des chrétiens) ont cru deviner le sens et le but... Il faut convenir que M. l'abbé Barthélemy est un adepte adroit, ingénieux, circonspect, dont la philosophie du jour ne peut méconnaître les talents, moins encore l'usage discret et prudent qu'il en fait (2) ».

---

(1) Dans le manuscrit de *l'Anacharsis*, où se manifeste mieux encore le fond de la pensée de Barthélemy, on lit cette note à la fin du chapitre XXI, sur la religion : « Il faut ici un petit morceau sur les faux dévots et sur leurs principes. Consulter *l'Eutyphron* de Platon et surtout la page 5.... ajouter que les dévots consultaient les casuistes (mot rayé et remplacé par « interprètes ») ou directeurs, quand ils voulaient savoir si une action était agréable ou non à la divinité. »

(2) Cf. en sens inverse. LACRETELLE : *Fragments politiques et littéraires*, II, 307 : « Soit parce que l'ouvrage de Barthélemy n'a paru qu'à un temps où le caractère philosophique n'était plus un reproche pour personne, soit que sa philosophie fut au-dessus de tout reproche, quoique ami de tous les écrivains que l'on essaye de nouveau de décrire comme philosophes, on consent à l'excepter de cette proscription... Il fut pourtant un de ces grands coupables, si c'est un crime d'avoir concouru à répandre la connaissance des vrais principes de la société et des saines organisations politiques, d'avoir cultivé dans les âmes cette passion philosophique. »

Cette dernière flèche porte juste : rien de plus prudent en effet que les allusions de Barthélemy à la philosophie. Il semblerait parfois que notre auteur ait comme envie de se faire pardonner le bien qu'il en a dit, et il risque quelques pointes contre elle : il affirme qu'elle ne saurait suffire « pour former des hommes d'Etat ou de grands généraux » (XXIX), ce que d'ailleurs personne n'a sans doute jamais prétendu sérieusement; il va même, quelque part, jusqu'à en prononcer nettement la condamnation et à déplorer ses égarements (XXX); mais là, nous avons une nouvelle preuve de sa souplesse à tout insinuer sans se jamais compromettre; la condamnation des philosophes est présentée avec force, mais elle est mise dans la bouche d'un de ces prêtres, dont il a été dit trop de mal pour que nous puissions tenir grand compte de leurs anathèmes.

S'il n'est pas très audacieux adepte de la philosophie de son temps, Barthélemy est du moins très féru de ses théories; et pour ne rien dire de certaines idées alors fort répandues et qu'il prête sans grande vraisemblance à un Grec, telle la théorie de l'influence du climat sur l'imagination et le talent littéraire (1), on trouve chez lui tout le fond des doctrines sociales sur lesquelles a vécu le XVIII[e] siècle, depuis 1750 surtout. Je ne parle pas de l'intérêt que porte Anacharsis à l'agriculture et aux paysans (LIX), ou à l'éducation des enfants (XXVI) (2), ni de sa révolte contre la torture infligée aux esclaves (XVIII); bien que Barthélemy ne s'appuie guère sur des références aux anciens, de tels sentiments pouvaient être conçus par un Grec intelligent et généreux, aussi bien que par un lecteur de Rousseau et de Voltaire. Mais tout ce qu'écrit Barthélemy sur la nature des gouvernements et l'organisation politique rappelle de trop près certaines doctrines contemporaines, pour qu'on puisse hésiter sur le nom de ses inspirateurs.

(1) *Introduction*, I. « En Egypte, où le soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissements du Nil, les autres phénomènes sont soumis à un ordre constant..., l'imagination agrandissait tout... Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé par les orages, étincelle presque toujours d'une lumière pure, où la diversité des aspects et des saisons offre sans cesse des contrastes frappants..., l'imagination plus riche et plus active qu'en Egypte embellissait tout. » Cf. DUBOS : *Réflexions sur la poésie et sur la peinture*, II, XIV.

(2) « Pour tout gouvernement, (c'est une) indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfants comme de l'affaire la plus nécessaire. » (XXVI.)

Le gouvernement idéal lui paraît être celui où un roi administre l'état avec sagesse et modération. Sur ce point Barthélemy se rattache à Montesquieu, à Voltaire et aux physiocrates surtout, beaucoup plus qu'à Rousseau, Diderot ou Mably. Pisistrate est à ses yeux le type du bon tyran éclairé, qui, roi, eût fait le bonheur de son peuple (*Intr.*, I). Voici, aussi bien, un petit cours de politique à l'adresse des souverains : « Si (Artémise) avait connu les véritables intérêts de son époux, elle lui aurait appris à céder la mauvaise foi et les vexations aux grands empires, à fonder sa considération sur le bonheur de sa province et à se laisser aimer du peuple, qui ne demande au gouvernement que de n'être pas traité en ennemi. » (LXI.) Ces leçons aux rois sont une des preuves de l'intérêt que porte Barthélemy au maintien de leur autorité : rien ne lui paraît plus redoutable que la démocratie, dont les excès sont plus terribles encore et plus fréquents que ceux de la monarchie. C'est là une des principales idées qu'Anacharsis emporte de son voyage en Grèce : « Nous sommes quelquefois malheureux par l'abus du pouvoir, vous l'êtes presque toujours par l'excès de la liberté » (LXII); et il rappelle le mot d'Anacharsis l'Ancien à Solon : « Parmi vous, ce sont les sages qui discutent et les fous qui décident. » (II.) Il félicite Lysandre d'avoir partout détruit les gouvernements démocratiques, causes de guerre en Grèce, — dans cette Grèce où, par la faute de la démocratie, ce ne sont que « cruautés du despotisme ou convulsions de l'anarchie. » (LXII.) Quelque part, il est vrai, Barthélemy déclare que la démocratie est le régime des peuples civilisés, parce que « être en même temps sujet et souverain suppose trop de lumières et de combinaisons pour être aperçu de l'enfance des peuples. » (*Intr.*, I.) Mais nous savons qu'au sentiment de Barthélemy la civilisation est une bien triste chose et, pour se concilier avec elle, la démocratie n'en est pas, j'imagine, fort relevée dans son esprit.

Dira-t-on plus simplement que Barthélemy s'est ici contredit? Il n'est, on le voit, pas nécessaire de le supposer; rien aussi de plus plausible en somme. La sensibilité de notre Abbé, son goût, la mode peut-être en font un admirateur de Rousseau; mais son expérience personnelle, son milieu, sa vie ne lui permettent pas d'être en

général fort hardiment démocrate. La contradiction, si contradiction il y a, montre seulement qu'il était accessible à bien des influences; il est fâcheux qu'il les ait fait subir par contre-coup à des Grecs du IVe siècle.

Que la plupart de ces sentiments et de ces idées ne conviennent guère à des anciens, c'est ce qui ne saurait se discuter ; d'ailleurs Barthélemy, comme je l'ai déjà noté, si soucieux de ne rien avancer d'ordinaire qui ne soit appuyé sur un texte, est obligé, chaque fois qu'il revient à un de ses principes philosophiques favoris, de se passer de toute citation et de voler de ses propres ailes; parfois, je le veux bien, il lui arrive de trouver une phrase d'écrivain ancien à laquelle il peut se référer; mais, si nous nous y reportons, nous saisissons précisément sur le vif sa méthode de transposition : le fait allégué à l'appui de sa thèse est authentique, mais l'explication du fait n'est pas conforme à celle qu'en eût donné un ancien. Voici un exemple frappant : Barthélemy lit dans une *Olynthienne* que les Thessaliens sont par nature portés à manquer de loyauté, et il fait écrire par Anacharsis : « Aux Thessaliens on reproche, comme à toutes les nations civilisées, de n'être point esclaves de leur parole. » (XXXV.) Le reproche est fondé sur un texte de Démosthène, mais l'addition de la parenthèse « comme à toutes les nations civilisées » donne à une simple observation particulière une portée générale, et vient appuyer un système philosophique auquel Démosthène ne songeait certes pas. Il en est de même en cent passages : tout est parfaitement exact du point de vue historique, mais un mot, une expression suffisent à dissiper notre illusion et à nous faire sentir que ce n'est vraiment pas un ancien qui parle. Barthélemy s'interpose entre nous et la civilisation antique, avec tout un cortège d'idées propres à son siècle. Connaissant les principes qui ont dirigé notre auteur, nous comprendrons mieux le tableau qu'il nous a donné de l'ancienne Grèce, nous lui pardonnerons plus facilement certains jugements et nous lui saurons plus vif gré, le cas échéant, d'avoir réagi contre son temps et ses goûts personnels, et d'avoir cherché à saisir la vie grecque sans préjugés ni parti pris.

* *

L'abbé de Mably, en 1763, avait, dans un ouvrage célèbre (1), dégagé maintes leçons d'un rapide résumé de l'histoire grecque; il s'était attaché à examiner les moyens de rendre un peuple vertueux et les remèdes qui permettent de relever une nation corrompue; il n'est guère d'écrivain à la même époque qui ne fasse peu ou prou allusion à ces Grecs que l'on admire ou que l'on exècre, mais dont on ne saurait manquer d'invoquer les exemples dans un beau développement sur l'art de gouverner. Ce qui apparaît à chaque instant, chaque fois qu'il est question de la Grèce ancienne, c'est l'opposition entre Athènes et Sparte, entre la ville légère et corrompue et le peuple simple, mais vertueux; ce sont aussi les éloges des grands hommes dont on aime à se faire un portrait idéalisé ; en face d'eux, on cloue au pilori quelques démagogues pervertis et corrupteurs.

Que cette opposition entre les deux grandes cités grecques soit aussi fréquemment soulignée au XVIII^e^ siècle, c'est un fait qui ne tirerait pas à grande conséquence, si le seul souci de l'histoire avait conduit nos écrivains à la faire mieux ressortir; rien n'est plus connu que la rivalité entre Athènes et Sparte, et, puisqu'elle fut, en fait, l'axe de la politique grecque au V^e^ et au IV^e^ siècles, il est naturel que des historiens y insistent vigoureusement; mais ce qui est particulier au XVIII^e^ siècle finissant, c'est que le fait est toujours examiné pour son intérêt philosophique et moral d'abord, et c'est presque toujours au détriment d'Athènes. Voltaire, déjà, avait assez durement jugé les Athéniens, et, s'il déclare que la cour macédonienne l'emporta prodigieusement sur Athènes en fait de tyrannie et de scélératesse (2), cela ne veut point dire qu'Athènes ne fut ni scélérate ni tyrannique. Les Encyclopédistes mêmes, friands de progrès et de civilisation, ne sont pas favorables aux Athéniens.

(1 *Les entretiens de Phocion.*
(2) *Dictionnaire philosophique*, article Démocratie.

Sans doute un M. Turpin écrit-il que « chez eux, l'amour du plaisir cédait toujours à l'amour de la patrie et que de si grandes qualités et de si grands défauts se rencontrent seulement dans les pays de liberté (1) »; mais un autre collaborateur de l'*Encyclopédie*, le marquis de Jaucourt, en fait le plus impitoyable portrait : « Enorgueillis des avantages de leurs mines, de la multitude de leurs esclaves, du nombre de leurs matelots, et plus que tout cela se glorifiant des belles institutions de Solon, ils négligèrent de les pratiquer... A la fin, pressée par les plaintes réitérées de toutes parts contre les vexations d'Athènes, (Sparte) prit les armes pour obtenir justice, et Athènes rassembla toutes ses forces pour ne la rendre jamais (2). » Bientôt après, sous l'influence des idées de Rousseau, cette condamnation d'Athènes devint plus rigoureuse, cependant qu'on élevait davantage sa rivale : celle-ci était la cité de la nature et de la vertu primitive; celle-là, le lieu où toute la civilisation et toutes les perditions s'étaient réunies. Tandis que Lycurgue est donné pour « un homme divin », Solon, malgré sa vertu, voit rejaillir sur lui le discrédit d'Athènes (3), non qu'on n'en fasse l'éloge à l'occasion, mais ces occasions sont rares, au lieu qu'à chaque instant Lycurgue est porté aux nues. Pour le XVIII[e] siècle, Sparte incarne la modération, et sa constitution apparaît comme le triomphe du génie des lois sur les affections et les faiblesses de la nature humaine (4), tandis que les Athéniens sont frivoles et inquiets, toujours prêts à tout risquer pour satisfaire leurs ambitions. Comme un tel tableau de Sparte est un peu idyllique et ne répond pas en tous points à l'histoire, on a tôt fait de dissiper cette objection : « Il est vraisemblable que les Athéniens auraient abusé de leurs avantages avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étaient accoutumés à la modération..., les autres au contraire avaient

(1) *Supplément de l'Encyclopédie*, article Athènes.
(2) Article Grèce (histoire).
(3) A cinq reprises au moins, dans les *Entretiens de Phocion*, Mably écrase de son mépris le piètre législateur que fut Solon, « si peu éclairé qu'il fut témoin lui-même de la tyrannie qui détruisit son gouvernement. »
(4) Vauvilliers, en 1769, apporte quelques arguments contre cette thèse, mais il ne réussit pas à remonter le courant d'opinion. (*Lettres à un ami sur la législation de Lycurgue.*)

toujours eu de l'ambition (1). » Quelques écrivains, sans aller jusqu'à réagir contre l'opinion commune, essayaient au moins de rendre à Solon l'honneur qui lui était dû, tel le rédacteur de l'*Année Littéraire*, assez peu séduit par les modes du temps; mais c'était sans grand succès, et, dans les traits mêmes dont il peignait Lycurgue et Solon, on pouvait trouver, à cette époque, des raisons d'admirer l'un et de mépriser l'autre : « Je me représente Lycurgue comme un homme grand, pâle et sec, d'un caractère sombre et mélancolique, aussi dur pour lui-même que pour les autres, ennemi de la joie et des plaisirs, dont le front sourcilleux ne se déride jamais; mais le législateur des Athéniens, le sage Solon, me paraît avoir un visage fleuri, un front serein, un air riant; je crois le voir couronné de roses et parfumé d'essences, la coupe à la main, tempérant par une gaieté innocente la gravité et la tristesse de son ministère (2). » Une gravité tempérée paraissait sans doute un peu frivole aux contemporains de Mably, et c'est Lycurgue que l'on préfère : en tout état de cause, qui l'oserait attaquer se ferait rabrouer bien vite et bien fort; Meister le fit sentir à de Paw qui s'y était risqué dans ses *Recherches Philosophiques sur les Grecs* (3). Encore un peu de temps, et La Harpe refusant même de reconnaître à Athènes ce qui fit le charme de cette cité, l'urbanité et l'affabilité, n'y trouvera qu' « une multitude sans principe, sans règle, sans éducation (4) ».

Barthélemy, sur ce point, n'a pas autrement jugé que ses contemporains; pour lui aussi Sparte l'emporte sur Athènes, autant que Lycurgue sur Solon. L'intérêt qu'il a pour les Spartiates se marque dans le plan même qu'il adopta : tandis que ses études sur Athènes sont éparpillées dans tout l'*Anacharsis*, ses développements touchant Sparte sont soigneusement groupés en onze chapitres (5), où ce ne sont guère qu'éloges et témoignages d'admiration. Les seules

(1) MABLY : *Entretiens de Phocion*, I.
(2) *Année littéraire*, 1782, 4, 225. L'auteur de l'article est d'ailleurs loin de songer à critiquer vraiment Lycurgue : il a écrit un peu auparavant : « Jamais les poètes et les romanciers, dans leurs plus heureux délires, n'ont rien imaginé d'aussi extraordinaire et d'aussi merveilleux que la législation de Lycurgue. »
(3) *Correspondance littéraire*, XV, 313.
(4) *Lycée*, I.
(5) *Ch. XLI — LI.*

réserves qu'il fasse ont trait à la dureté de l'éducation et des mœurs lacédémoniennes ; elles s'expliquent assez, étant donnée la sensibilité de Barthélemy. Dès le premier volume de son ouvrage, il nous indique nettement ses préférences : « Lorsqu'une nation pauvre et vertueuse parvient tout à coup à une certaine élévation, il arrive de deux choses l'une, ou que, pour conserver sa constitution, elle renonce à toute idée d'agrandissement, et alors elle jouit en paix de sa propre estime et du respect des autres peuples ; c'est ce qui arriva aux Lacédémoniens; ou qu'elle veut, à quelque prix que ce soit, accroître sa puissance, et alors elle devient injuste et oppressive; c'est ce qu'éprouvèrent les Athéniens. » (*Intr.*, II, III.) Lycurgue, qui sut, par ses lois prudentes, inspirer un tel désintéressement aux Spartiates, s'est, aux yeux de Barthélemy, élevé fort au-dessus des plus grands législateurs de l'antiquité, de Minos même et de Solon; c'est un homme de génie tandis que celui-ci n'a que du talent; à peine même doit-on voir en Solon de la vertu, car la plupart des traits qu'on en cite s'expliquent plutôt par le souci de sa tranquillité et un égoïsme bien entendu.

Malgré tout, l'âme douce et quelque peu épicurienne de Barthélemy ne pouvait être insensible à la grâce du peuple athénien, et, s'il le critique fort, avec les idées de son temps, il ne l'en aime pas moins un peu, avec son sentiment personnel. Il sait bien que ce peuple est versatile et léger, parfois cruel et insolent (XII); il lui refuse d'avoir été plus que les autres favorisés des dieux (*Intr.*, II, III) ; il voit en Athènes moins le berceau que le séjour des talents; mais c'est une nation polie, éclairée, sensible, pleine de goût, et ce goût est tellement répandu qu'on le dirait l'instinct de la nation (LVIII); sa bonté est certaine, et, « quoique les Athéniens aient l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchants que par légèreté, et l'on dit communément que quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation » (XX). Là reparaît, par un détour, l'influence de Rousseau, mais elle aboutit à un éloge du peuple le plus civilisé de l'antiquité.

Ce sont à peu près les mêmes idées et les mêmes sentiments qui guideront Barthélemy, chaque fois qu'il devra

porter un jugement sur les personnages célèbres de l'ancienne Grèce. Pour lui, comme pour tous ses contemporains, les grands hommes de l'Histoire sont ceux dont la vie peut donner matière à des leçons de vertu. A l'époque du voyage d'Anacharsis, trois l'emportent à ses yeux sur tous les autres Grecs, Epaminondas, Timoléon (1) et Phocion (LXXXII). Joignons-y Aristide pour le siècle précédent et Lycurgue pour les temps les plus anciens; la liste est courte, et l'Abbé se montre plus sévère que son ami Choiseul-Gouffier qui, au frontispice de son *Voyage Pittoresque*, avait placé « la Grèce sous la figure d'une femme chargée de fers et entourée de monuments funèbres élevés en l'honneur des grands hommes de la Grèce qui se sont dévoués pour sa liberté, tels que Lycurgue, Miltiade, Thémistocle (2), Aristide, Epaminondas, Pélopidas, Démosthène, Phocion ». Mais Thémistocle, écrit Barthélemy, s'il aima sa patrie, « aima la gloire plus encore, » et d'ailleurs il porte le crime d'avoir provoqué l'ostracisme d'Aristide. Aristide même n'est pas sans reproche : il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens, mais il eut le tort de trop accorder au peuple; nous voilà loin de l'éloge sans restriction qu'en avait fait Mably (3); Barthélemy, nous l'avons vu, n'est démocrate ni de tendances ni de sentiments. Pour Démosthène, il n'éprouve aucune sympathie ; il lui reconnaît un zèle ardent pour la patrie, un génie vigoureux et sublime, mais il voit surtout en lui un ambitieux, dont l'ambition se cachait habilement « sous les motifs qui devaient engager les Athéniens à prendre les armes ». (LXI.) Ce portrait, il est vrai, marque peut-être moins les véritables sentiments de l'Abbé, qu'il ne trahit une recherche constante de l'antithèse : à Phocion tout dévoué à l'Etat par vertu et désintéressement seuls, il fallait bien opposer un autre patriote, dont les motifs fussent moins nobles et le zèle moins pur. Démosthène, aussi bien, n'était guère prisé à cette époque.

(1) Timoléon est le héros d'une tragédie de La Harpe représentée en 1764 : « Tous les personnages sont remplis des principes de la plus belle morale. » *Année littéraire*, 1765, p. 145.

(2) Vingt ans plus tôt, — en 1767 exactement, — M. de Moline donnait au public une tragédie intitulée *Thémistocle* : « L'homme d'état athénien, exilé d'Athènes, mais aimant toujours son ingrate patrie, ne pouvait se résoudre à prendre les armes contre elle et se donnait la mort. »

(3) *Observations sur les Grecs*, p. 52.

Mably lui reproche non point son ambition, mais son inintelligence foncière qui lui fit suivre « des principes anciens, quand il s'en fallait faire de tout nouveaux (1) », et, dans un éloge de Mably, Gabriel Brizard parlera de « l'éloquence vénale » de Démosthène, qui contraste avec la probité de Phocion (2). Le grand homme le plus complet, au sentiment de Barthélemy, est Epaminondas; c'est un politique de génie et un philosophe vertueux : « Qui pourrait développer cette philosophie sublime qui éclairait et dirigeait ses actions; ce génie si étincelant de lumières, si fécond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude ? Comment présenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs, cette dignité dans le maintien et les manières? » (V.) Comme s'il était choqué dans son admiration par toute critique, l'Abbé réfute, sans grand souci des méthodes historiques, les écrivains anciens qui ont rapporté sur son héros un fait déshonorant : « Ce fait ne pourrait nullement s'allier avec les principes sévères dont ce grand homme ne s'était point départi dans les circonstances même les plus critiques (3), » Ce n'est plus de l'histoire, mais du panégyrique.

En face d'Epaminondas, le héros vertueux, digne de servir d'exemple aux politiques et aux hommes, voici Périclès voué à l'infamie. Rien, au XVIII^e^ siècle, ne le fait bénéficier même de circonstances atténuantes : on lui reproche d'avoir déchaîné le premier les plus bas appétits de la multitude et d'avoir, par son ambition, suscité la plus effroyable des luttes entre cités grecques; les démocrates en sont choqués, autant que les partisans des doctrines monarchiques, — plus peut-être, car c'est, sur un point, un exemple peu favorable à leurs théories. Quelques années après Barthélemy, La Harpe donnera à la politique de Périclès des raisons honorables en somme : il y verra « la volonté de ne pas laisser perdre aux Athéniens l'espèce de suprématie qu'ils avaient dans la Grèce, depuis les batailles de Marathon et de Salamine, et que Lacédémone s'efforçait de leur reprendre ». C'était une ambition assez noble, puisqu'elle

(1) *Observations sur les Grecs*, p. 166.
(2) C'est Mably surtout qui avait mis Phocion à la mode.
(3) *Note au chapitre V.*

avait pour objet la grandeur de la patrie. Mais pour les autres écrivains du temps il en va tout différemment. Aux yeux de Turpin, comme de Mably, Périclès n'a eu que le souci d'assouvir ses besoins d'argent ou ses ambitions personnelles, et, pour cela, il corrompit le peuple; c'est là tout le secret de l'animadversion que l'on a pour lui : en ce siècle où l'on admire la vertu, on méprise le peuple corrompu et on exècre le corrupteur, sans rémission ni distinction. Barthélemy ne cherche pas, lui non plus, à peser équitablement la louange et le blâme; « Périclès fut le plus dangereux des courtisans », et il agissait en tout « comme s'il eût conjuré la ruine des mœurs pour accélérer celle de la constitution ». (*Intr.*, II, I). Cruel au point de faire vendre à l'encan cinq mille citoyens, pour exécuter une loi qu'il a établie, il viole cette même loi, dès que son égoïsme l'y pousse (VI); ici, Barthélemy, aveuglé par le parti pris, ne se rend pas compte qu'il commet une légère erreur et fausse le sens du texte de Plutarque (1); mais il est emporté par son indignation, comme il l'était tout à l'heure par son admiration pour Epaminondas. L'une et l'autre ne sont pas d'excellents instruments de critique.

Sur les grands hommes de la Grèce et les deux principales cités grecques, Barthélemy, on le voit, n'a pas d'autre opinion que celle de son temps. Si l'on ne peut trouver dans l'*Anacharsis* un tableau nouveau de l'ancienne Grèce, du moins y découvrons-nous assez exactement l'idée que l'on se faisait de son histoire, vers 1789 : un pays divisé entre deux grandes cités dont l'une, conduite par la vertu et une sage constitution, réfrène les excès d'une démocratie civilisée à l'excès, mais corrompue, — ou plutôt : *et par là même corrompue*. On se représente les plus grands hommes comme des héros sans faiblesse, et des autres, de ceux que l'on considère comme des méchants, à tort ou à raison, on ne veut retenir que les côtés les plus laids ou les sentiments les plus bas. Par-dessus tout, à chaque page, appa-

(1) Voici le texte de Plutarque : « C'était une chose grave qu'une loi, qui avait été exécutée avec une telle rigueur et contre tant de personnes, fût abrogée par celui-là même qui l'avait portée. Cependant, les Athéniens, touchés de ses malheurs domestiques, qui semblaient comme le châtiment de son arrogance et de sa fierté..., consentirent à ce qu'il inscrivît le bâtard dans sa phratrie. »

raît l'amour de la liberté dans la cité comme dans la vie privée. Cette liberté, après laquelle on soupire vers 1789, on prend plaisir à l'entendre sans cesse célébrée par des personnages illustres et à en trouver des exemples dans l'histoire d'autrefois. Les révolutionnaires devaient les y venir prendre, et, comme le dit Lacretelle, « Barthélemy a pour une part contribué à jeter la Révolution hors de son but. »

Ce ne sont pas des leçons de politique seulement que l'on demande aux anciens; on est curieux alors de sciences et de doctrines philosophiques, et on veut aussi connaître avec exactitude la vie et la pensée grecques. Les lecteurs de *l'Encyclopédie* aiment à entrer dans le détail de la vie antique, comme ils ont eu plaisir à voir s'ouvrir devant eux les usines et à s'instruire des secrets de leur fabrication. De là vient le soin qu'a mis Barthélemy à nous présenter des aperçus piquants et précis sur l'existence qu'on menait dans l'Athènes du IV^e^ siècle : il nous conduit au théâtre (XI), nous emmène au marché où nous pouvons discuter avec lui le prix des denrées et nous faire une exacte idée du coût de la vie (XX); nous apprenons même des recettes de cuisine (XXV) ; ce ne fut pas un des côtés les moins prisés de l'*Anacharsis* (1). De là vient surtout la place que tient dans l'*Anacharsis* l'étude des sciences et de la philosophie ancienne. Anacharsis nous fait un cours de physique, d'histoire naturelle et d'astronomie (2); à propos de la musique, il nous donne une leçon d'acoustique et de morale en même temps (XXVII). On a peine à penser que Barthélemy n'ait pas prié son voyageur de faire quelque allusion à la querelle des gluckistes et des piccinistes, et je rangerais volontiers Anacharsis-Barthélemy parmi les premiers; il condamne vigoureusement les innovations : « Je ne dis pas que de pareils désordres soient la cause de notre corruption, mais ils l'entretiennent et la fortifient; ceux qui les regardent comme indifférents ne savent pas qu'on maintient la règle

(1) C'est dans ces chapitres qu'éclate le mieux peut-être l'étonnante érudition de Barthélemy. Chacune des vingt-quatre pages in-8 du chapitre XX est ornée de 12 à 13 citations. — C'est dans *l'Anacharsis* que M^me^ Vigée-Lebrun prit l'idée du fameux souper grec rapporté dans ses *Mémoires*. (Lettre VII à la princesse Kourakine. *Vide infra*, p. 383.)

(2) Bailly, peu auparavant (1776), avait publié son *Histoire de l'astronomie ancienne depuis son origine jusqu'à l'établissement d'Alexandrie.*

autant par les rites et les manières que par les principes (1). »

Tous les systèmes de tous les philosophes sont successivement analysés, sans grand ordre, ni méthode d'ailleurs ; Barthélemy ne nous fait pas grâce d'un nom ni d'une théorie, bien qu'il ait parfois le sentiment d'être un peu monotone dans son exposition (2); mais il sait que son lecteur ne se laissera pas rebuter, car la mode fait tout accepter. Toutes les écoles sont étudiées, mais c'est aux plus célèbres philosophes, il va de soi, que Barthélemy s'arrête surtout, à Socrate et à Aristote en particulier ; je n'ai pas dit Platon : ce n'est point que Barthélemy ne revienne pas souvent à ses œuvres et à ses théories; il le met même plusieurs fois en scène et lui attribue de longs discours, mais, pour lui, l'auteur des *Dialogues* ne mérite pas d'être placé sur le même plan que son maître ou son successeur (3). Voltaire avait accusé Platon de galimatias et de charlatanisme, et Barthélemy, consciemment ou non, a peut-être été influencé par ce jugement (4). Socrate est le grand favori de l'Abbé; ce fut, au reste, le favori de tout le XVIII^e^ siècle, depuis 1750 surtout. Comme le dit M. Louis Bertrand, on voyait en lui « le véritable patron de l'école philosophique ». En 1762, on représenta, à la Comédie-Française, une pièce de M. de Sauvigny, intitulée *la Mort de Socrate* : avant de succomber, le philosophe apprend qu'il est vengé; Mélitus s'est tué : « Il a expiré, étendu dans la fange, frappant de son front la terre ensanglantée, » et Anitus a été massacré par le peuple enflammé

---

(1) Ce chapitre de *l'Anacharsis* n'est d'ailleurs qu'une réédition, — avec quelques modifications, — des *Entretiens sur la Musique grecque vers le milieu du* IV^e^ *siècle avant notre ère*, publiés par Barthélemy au moment où la querelle des gluckistes et des piccinistes bat son plein. Les allusions à cette querelle frappèrent naturellement les critiques : le rédacteur du *Journal des Savants* écrit : « De la première partie de l'ouvrage, il résulte que la musique des Grecs d'alors ne ressemblait guère à la nôtre; mais nos disputes sur la musique ressemblent fort à celles des Grecs; c'est le résultat du second entretien. » Cf. *Correspondance littéraire*, novembre 1777.

(2) Ainsi, au chapitre LXII, il s'écrie : « Qui pourrait sans un mortel ennui analyser leurs différents systèmes? » Mais un tel ennui ne le fait pas reculer.

(3) Il faut noter que l'Abbé ne fait pas des *Dialogues* de Platon sa principale source dans son étude sur Socrate; il préfère d'ordinaire recourir à Xénophon.

(4) *Dictionnaire philosophique, Aristote.* — 6^e^ *Dialogue d'Evhémère.* Platon n'avait pas été fort tendre pour les poètes, et Voltaire doit lui en garder rancune.

de courroux (1). Fréron, dans *l'Année Littéraire*, analyse finement les raisons profondes du culte de Socrate à cette époque : « Nos sages modernes, inquiétés pour des écrits répréhensibles, se sont modestement érigés en autant de Socrates qu'on persécutait; beaucoup de gens les ont crus tels sur leur parole; la vertu très équivoque du grand Socrate n'a plus été révoquée en doute; de là est né cet enthousiasme pour Socrate ou plutôt pour ceux qui se croient semblables à lui. Son nom a retenti dans mille ouvrages en prose et en vers (2). »

Barthélemy était trop averti des goûts de son temps pour ne point se conformer à ce culte; il fit à Socrate, seul — ou presque — de tous les grands personnages de la Grèce, l'honneur de lui consacrer un chapitre spécial (3) qu'il termina par l'affirmation la plus nette de son admiration : « Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes, le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : « Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice. » Ces phrases sont, je le sais bien, empruntées à Platon et à Xénophon, mais la place que leur a donnée Barthélemy, à la fin même de son étude, fait mieux ressortir le pieux sentiment de l'auteur.

Après Socrate, c'est Aristote surtout que l'on estime à la fin du XVIII^e^ siècle : il apparaît comme plus solide et plus profond que Platon, et, de Voltaire à La Harpe, qui ouvre son *Lycée* par un éloge du stagirite, on prise fort son savoir encyclopédique et sa logique; par elle, il a rendu « un grand service à l'esprit humain en prévenant toute équivoque ». Voltaire le félicite aussi d'avoir placé « toutes les vertus entre les extrêmes opposés » et d'avoir dit « expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme et la superstition (4) ». Barthélemy, pour répondre aux senti-

(1) Cf. plus haut, p. 271.

(2) *Année littéraire*, 1763, III, 239. En 1764 parut une autre tragédie, intitulée *Socrate*, œuvre de Linguet; elle était dédiée à M^me^ la comtesse d'Humbecque. — Cf. aussi le *Socrate* de Voltaire (1759.)

(3) Chapitre LXVII, 54 pages in-8°. Lycurgue avait eu le même honneur, et Aristippe aussi; mais dans le très court chapitre intitulé *Aristippe* (XXXII) on trouve les théories d'Anacharsis-Barthélemy plutôt que celles d'Aristippe.

(4) VOLTAIRE : *6^e^ dialogue d'Evhémère* et *Dictionnaire philosophique, Aristote.*

ments et aux goûts de ses lecteurs, crut devoir résumer (1) les principaux traités d'Aristote sur la morale, la politique, l'histoire naturelle et la métaphysique. Tout cela ne pouvait être que fort sec et un tel zèle philosophique n'a pas été heureux du point de vue littéraire; mais, une fois débarrassé de ces longs résumés, il s'est plu à brosser un portrait enthousiaste et juste du philosophe : « Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poètes, s'approprier les connaissances de tous les pays et de tous les temps. Ce serait le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est le goût et le génie de l'observation, c'est d'allier dans les recherches l'activité la plus surprenante avec la constance la plus opiniâtre; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire qui le conduit dans un instant aux résultats et qui ferait croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus et trop différents pour ne devoir pas être distingués. » (LXIV.)

De la philosophie à la religion, il n'y a qu'un pas; l'Abbé le franchit assez souvent pour étudier les pratiques du culte chez les Grecs. Son scepticisme ne va pas jusqu'à lui cacher l'importance des cérémonies religieuses chez les anciens; il consacre de longues pages aux Fêtes de Délos (XXVI) et aux Jeux Olympiques (XXXVIII), qui sont en somme une manifestation religieuse (2); il s'arrête volontiers sur les

(1) Ce sont bien des résumés et non des examens critiques, comme le fait remarquer Geoffroy : « L'auteur expose très bien ces systèmes; il était fait pour les juger. » Pourtant ne l'en critiquons pas trop : son plan lui interdisait de juger ces systèmes en homme du XVIII[e] siècle, et c'est évidemment un tel jugement qui eût intéressé Geoffroy. Trop souvent Barthélemy apparaît derrière Anacharsis, pour qu'on lui puisse faire grief de s'être, une fois, complètement dissimulé.

(2) Récits bien ternes. Incapable de faire mouvoir des foules devant nous, Barthélemy là encore a recours à l'éternel procédé de la conversation, et nous n'avons aucunement l'idée de ce que pouvaient être ces manifestations panhelléniques. C'est un recueil d'anecdotes, mais Barthélemy ne ressent rien de ce qu'éprouvaient alors les Grecs et ne peut pas nous le faire ressentir.

mystères d'Eleusis qui, par leur caractère un peu mystérieux, attirent la curiosité (LXVIII). Malheureusement, sur bien des points, il ne pouvait donner de précisions, faute des documents épigraphiques dont nous disposons maintenant; il n'eut pas de peine à s'excuser de son ignorance, en faisant remarquer que, non initié, il pouvait nous raconter les seules cérémonies connues de tout Athénien.

Des dieux de la mythologie, chose curieuse, Barthélemy ne nous dit à peu près rien; c'était pourtant, en 1789, une question qui ne laissait pas d'être à l'ordre du jour; en 1767, Bergier avait donné un ouvrage sur « *l'Origine des dieux du paganisme et le sens des fables découvert par une explication suivie des poésies d'Hésiode* »; en 1787, Rabaut de Saint-Etienne, en des « *Lettres à M. Baily sur l'Histoire primitive de la Grèce* », avance que « la physique du ciel est devenue de l'histoire et a produit les dieux et les héros fils de dieux ». En 1788, Leclerc de Sept-Chênes publie son « *Essai sur la Religion des anciens Grecs* ». De tout ce travail critique, nous ne trouvons point d'écho dans l'*Anacharsis;* tout au plus Barthélemy essaye-t-il d'expliquer de façon rationnelle quelques légendes antiques, telle celle d'Hercule — nous l'avons vu plus haut; sur la croyance en la divinité elle-même, Barthélemy s'étend un peu plus, nous faisant un cours de déisme assez vague (LXXIX). L'idée de Dieu, nous dit-il, adoucit l'existence et fortifie la vertu; elle permet seule d'expliquer l'univers et le mouvement; elle se justifie par le consentement universel; et, comme si le développement de Philoclès ne suffisait pas à nous convaincre, le jeune Lysis est ensuite interrogé, en un examen qui rappelle un peu celui du jeune Joas, mais il n'y a là ni le naturel, ni l'intérêt dramatique de Racine; et surtout il n'y a rien qui nous permette de pénétrer les sentiments d'un Grec du IV^e^ siècle : les propres sentiments de Barthélemy aussi bien ne s'y prêtaient-ils guère; notre auteur ici encore résume, sans les juger, les opinions des anciens ou, quand il juge, il met son érudition au service des idées de son temps. Cependant, sur une des questions les plus importantes à ses yeux, celle qui lui a coûté le plus de pages, sinon de recherches, il n'en sera plus tout à fait de même : quand il fait œuvre de critique littéraire, Barthélemy

sait se dégager parfois de son époque et juger par lui-même.

Vers 1789, les poèmes ni la gloire d'Homère ne sont plus guère sujet de discussion; depuis quelques années, il n'est poète ni prosateur qui ait manqué une occasion de célébrer l'aède grec; on aime à retrouver chez lui la peinture des mœurs de son temps, avec ce qu'elles renfermaient de simplicité et parfois de barbarie : c'est un trait qui touche surtout les cœurs influencés par Rousseau (1); Voltaire et ses disciples intellectuels avaient été moins sensibles à cette naïveté. Beaucoup d'années auparavant, en 1732, Voltaire lui-même, tenant à justifier certains passages de *la Henriade*, avait bien puisé dans les poèmes homériques des exemples pour appuyer ses thèses et son œuvre : « On peut se moquer de la princesse Nausicaa..., écrivait-il, qui va laver ses robes; cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries (2). » Mais le temps passe, et Voltaire n'a plus les mêmes raisons d'être juste pour Homère; ses jugements se font de plus en plus durs; dans l'*Essai sur les Mœurs* (1756), il place nettement *l'Odyssée* au-dessous du *Roland Furieux;* quant à *l'Iliade*, il n'est pas un seul lecteur, ignorant le nom d'Homère, qui ne mettrait l'œuvre du Tasse bien au-dessus d'elle (3). En 1773, il est féroce pour le poète grec : dans une note sur un vers des *Lois de Minos*, il écrit sans ambages : « Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales; il avait la fièvre chaude et les Grecs étaient atteints de la rage. Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate à l'Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent rédigées dans une langue harmonieuse qui devint la langue universelle (4). » Marmontel,

---

(1) Cf. ROCHEFORT : *Sur les mœurs des siècles héroïques.* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, 396.)

(2) *Essai sur la poésie épique*, 1732. Cf. *Idée de la Henriade*, 1760. Il convient de bien tenir compte des dates pour apprécier les opinions de Voltaire sur Homère? Citant certains passages de l'*Essai sur la poésie épique*, M. L. Bertrand écrit : « (Voltaire) en (d'Homère) explique et en comprend bien des choses qui échappaient aux modernes. Il vaut d'autant plus la peine d'y insister qu'on ne relève généralement chez lui que ce qu'on appelle « ses blasphèmes » contre les anciens. » (*Op. cit.*, p. 74.) Je crois cette « réhabilitation » un peu exagérée.

(3) *Essai sur les Mœurs*, ch. CXXI.

(4) L'admiration de Voltaire pour la langue grecque fut toujours très vive.

dans l'*Encyclopédie Méthodique*, à l'article *Epopée*, pense à peu près de même : « Il n'est pas plus raisonnable, déclare-t-il, de donner pour modèle en poésie le plus ancien poème connu, qu'il le serait de donner pour modèle en horlogerie la première machine à rouage et à ressort », comme si la sensibilité et l'imagination devaient nécessairement progresser à la façon des machines ! Il trouve le sujet de *l'Iliade* trop restreint et regrette qu'Homère n'ait pas « embrassé en un même poème l'enlèvement d'Hélène vengé par la chute de Troie. Achille, dans la cour de Déidamie, Philoctète à Lemnos et tant d'autres incidents pleins de noblesse et d'intérêt, parties essentielles de son action, l'auraient suffisamment remplie; peut-être même n'aurait-il pas trouvé place pour les querelles de ses dieux, et il y aurait perdu peu de chose ». A nos yeux, c'est possible; mais les Grecs n'en jugeaient-ils pas autrement ? Marmontel ne songe pas à se le demander. Diderot est plus juste et sa critique, moins « raisonnable », est plus pénétrante, parce qu'elle est dirigée par une plus vive sensibilité et un sens historique plus affiné. Il voit en Homère le premier des poètes, au-dessus de Virgile même (1), et il en indique avec fougue la raison à son ami Falconet (2) : « Si vous saviez quelle est l'énorme différence de tous les poètes du monde à celui-là ! La langue de la poésie, il la parle comme si c'était la sienne. Les autres me présentent les plus nobles, les plus grandes, les plus savantes académies; lui, il a toutes les qualités et jamais rien d'académique. » En 1764, avait paru la fameuse dissertation de Chabanon (3); là ce n'est qu'éloges et admiration; Achille apparaît à notre académicien comme le caractère le plus dramatique peut-être qu'on ait jamais conçu. L'abbé Arnaud, douze ans plus tard, en une séance solennelle de l'Académie Française où l'on proclamait les vainqueurs du prix de poésie, lut un

---

Cf. *Epître dédicatoire d'Oreste à la duchesse du Maine*, où il envie les Grecs d'avoir pu exprimer tant d'idées en un seul mot, grâce à la composition : « Non seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. » Cf. aussi : *Lettre à Deodati de Tovazzi* (24 janvier 1761).

(1) *Lettre sur les sourds et les muets* (*Œuvres*, t. I, 377).

(2) *Lettre à Falconet*, février 1766 (*Œuvres*, t. XVIII, 109).

(3) *Dissertation sur Homère comme poète tragique.*

nouvel éloge d'Homère : « Le sujet du prix proposé était la traduction d'un passage de *l'Iliade*. Les traductions ne valaient pas grand chose, mais l'éloge fut des plus goûtés (1). » C'est qu'on était alors vraiment enthousiaste d'Homère. « Jamais discours académique ne fut écouté avec plus d'attention, ni ne fut applaudi avec des transports plus vifs et plus universels. Assis sur le trépied, plein du dieu dont sa bouche célébrait les louanges, l'orateur semblait enchaîner toutes les âmes à la sienne, les remplir du même enthousiasme et les élever insensiblement à la hauteur à laquelle il s'était élevé lui-même (2). » C'était un véritable culte, et l'accueil qu'on fit en 1777, à une traduction de l'*Essai sur le génie original d'Homère*, par Wood (3), n'en est qu'une preuve de plus (4). On eut plaisir à trouver dans cet ouvrage des preuves nombreuses et précises de l'exactitude apportée par Homère à peindre les mœurs de son temps; on s'intéressait à ces mœurs primitives, autant pour le moins qu'à la poésie même de *l'Iliade* ou de *l'Odyssée*. On aimait cette simplicité toute proche de la nature, mise à la mode par Rousseau surtout, et une phrase de Wood donnait au lecteur du XVIII^e^ siècle une excellente raison d'admirer l'aède grec : « Les mœurs du siècle d'Homère produisirent donc la simplicité naïve de ses écrits; il n'y avait alors aucune expression grossière ou indécente, parce qu'on n'avait point d'idées immodestes. » Il y a loin de là aux mœurs de cannibales dont parle Voltaire, et Wood exprime mieux que Voltaire l'idée qu'on se fait alors de la poésie homérique. De ces

(1) *Correspondance littéraire*, XI, 317.
(2) *Id.*
(3) Traduction publiée par Demeunier. (Wood avait déjà publié des ouvrages sur les ruines de Palmyre et les ruines de Balbec.) (Voir plus haut, p. 32.) Cf. sur l'ouvrage de Wood : LA HARPE : *Correspondance littéraire*, lettre 72. « M. Wood, avec deux de ses amis, aussi passionnés que lui pour Homère, s'est amusé à faire le voyage de la Grèce, des îles de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de l'Égypte pour vérifier la géographie, les descriptions et la mythologie d'Homère. Le résumé de leurs observations est très curieux et confirme la vérité et l'exactitude du poète grec. » Cf. aussi : *Journal des Savants*, 1778, 654. — On trouve dans *l'Anacharsis* un écho des principes et de la méthode de Wood : « (Je) reprenais Homère et y trouvais de nouvelles beautés : car c'est dans les lieux où il a écrit qu'on peut juger de l'exactitude de ses descriptions et de la vérité de ses couleurs. Je me faisais un plaisir de rapprocher ses tableaux de ceux de la nature, sans que l'original fît tort à la copie. » (IV.)
(4) L'année suivante, Rochefort écrit : « Homère est sans doute le modèle par excellence... Hérodote, Sophocle, Démosthène doivent à Homère presque tout ce qu'ils sont. » *Mémoire sur Démosthène* (*Académie des Inscriptions*, XLIV, 21).

poèmes on veut également dégager des leçons morales. Geoffroy, dans *l'Année Littéraire* de 1783, insiste sur l'utilité de leur lecture à ce point de vue : Homère est un philosophe « qui nous instruit en poète... Tout est plein de leçons et de vérités importantes... : *l'Iliade* nous apprend que l'injustice d'un seul homme peut causer la ruine d'une nation entière, que la discorde entre les chefs est une source de malheurs..., mais c'est particulièrement dans l'*Odyssée* que le poète a répandu les instructions les plus utiles à l'humanité : il n'existe point d'ouvrage dont le sujet soit plus beau, plus moral et d'un intérêt plus universel (1) ».

En 1789, le portrait d'Homère avait été trop souvent esquissé pour que Barthélemy pût y apporter de nouveaux traits (2). Il se contenta de résumer et de reprendre rapidement les éloges d'Homère qu'on avait longuement développés avant lui (3). Ce passage est l'un des morceaux de bravoure de l'Anacharsis; le style est parfois emphatique, mais ce fut l'une des pages les plus admirées à l'époque : « Je ne suis qu'un Scythe et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à nos organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je le vois s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés. » (*Introd.*, I.) Anacharsis fait gloire au poète « d'avoir mis les personnages en action, artifice peut-être inconnu jusqu'à lui, qui a donné naissance au poème dramatique »; il lui sait gré d'être naturel et « d'avoir placé la faiblesse à côté de la force et l'abîme à côté de l'élévation »; il compare les héros à des enfants « qui tiennent de plus près que nous à la nature »; il méprise ceux qui ont reproché à Homère « d'avoir peint dans leur simplicité les mœurs des temps qui l'avaient précédé ». « J'ai ri de la critique et j'ai gardé le silence ». Plus sage que le Père le Bossu (4), il ne va pas jusqu'à prétendre qu'Homère s'est d'abord proposé un

(1) *Année littéraire*, 1783, I, 299.

(2) Barthélemy n'a aucun pressentiment des théories que la critique et l'érudition vont bientôt imaginer et accumuler sur les poèmes homériques; pour lui, Homère est un poète de cabinet qui a composé *l'Iliade* dans la première partie de sa vie et *l'Odyssée* dans la seconde.

(3) Heureusement inspiré, il ne résume pas les deux poèmes, mais en extrait un tableau de la civilisation à l'époque homérique.

(4) *Traité du Poème Epique.*

but moral, mais il sait tirer une leçon de son œuvre. « Quoique Homère se soit proposé surtout de plaire à son siècle, il résulte clairement de *l'Iliade* que les peuples sont toujours les victimes de la division des chefs, et de *l'Odyssée* que la prudence, jointe au courage, triomphe toujours tôt ou tard des plus grands obstacles. » Dans la dernière phrase de cet éloge, Barthélemy revendique le droit de juger Homère, « non par discussion, mais par sentiment, non sur des règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature ». C'est parler en critique de goût large et en homme sensible à toutes les beautés. Beaucoup certes l'avaient fait avant lui et il serait excessif de lui en attribuer trop grand mérite. Songeons cependant que La Harpe, peu après, devait faire preuve d'un esprit bien étroit et bien systématique. N'allait-il pas, avant d'étudier Homère, rappeler cinq règles du poème épique, heureusement respectées, dit-il, dans *l'Iliade* : unité d'action, durée relativement courte, rédaction en vers, emploi du merveilleux, but moral? Barthélemy, sans abandonner délibérément toutes les idées de son temps sur la poésie épique, savait du moins se dégager mieux que certains contemporains « des règles arbitraires ».

Sur Hésiode, par contre, son jugement est assez pauvre : l'Abbé aurait dû, semble-t-il, goûter la lutte des Titans et des dieux, ou l'épisode de Pandore que Voltaire jugeait supérieur aux poèmes homériques (1). Pour lui cependant, « la Théogonie, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes ou d'allégories impénétrables ». (XXXIV.) Des *Travaux et Jours*, il parle plus favorablement, mais bien sèchement : « Outre des réflexions très saines sur les devoirs des hommes et très affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture et d'autant plus intéressants qu'aucun auteur, avant lui, n'avait traité de cet art. » C'était mieux, malgré tout, que de comparer les *Travaux* à *l'Almanach de Liége*, comme allait le faire La Harpe fort irrévérencieusement (2).

(1) *Dictionnaire philosophique. Epopée.*

(2) *Lycée.* La Harpe juge mieux la *Théogonie*; la guerre des dieux et des Titans vaut, selon lui, d'être comparée aux plus beaux passages d'Homère.

Pindare a séduit notre Abbé; en un siècle où l'admiration est rare ou réservée pour le plus grand lyrique grec, Barthélemy est l'un des rares qui comprennent et qui sentent cette poésie fougueuse et difficile. Que sa profonde connaissance de sa langue grecque l'y ait beaucoup aidé, c'est un fait incontestable, et peut-être La Harpe, à ne citer que lui, eût-il mieux jugé Pindare, s'il avait mieux saisi le sens littéral de son œuvre et ne s'était pas laissé rebuter par le décousu apparent des odes. Diderot avait eu de cette poésie un sentiment confus. « Ce désordre n'est qu'apparent, j'en suis sûr, écrit-il dans le *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie*, mais où est l'élève, où est le maître capable de démêler cet artifice? Et sans cela ce n'est que bavardage décousu d'un homme en délire. » Cet « artifice » même, Marmontel ne voulait pas le reconnaître. Pour lui, le style de Pindare « n'est jamais passionné; il y a lieu de croire que dans celles de ses poésies où son génie était en liberté, il y avait plus de véhémence, mais dans ce que nous avons de lui, c'est de tous les poètes lyriques le plus tranquille et le plus égal (1) ». Barthélemy, bien au contraire, trouve dans les odes de Pindare une véritable ivresse qui fera toujours ranger le poète au nombre des plus grands lyriques; il essaye de dégager les origines de cette poésie et de faire comprendre son succès : c'est qu'elle répondait aux sentiments des Grecs après leurs victoires sur la Perse. « Pindare, souvent touché d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale et, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire... La multitude admire (ses vers) sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs et que des mots pompeux et brillants frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées (2). » (XXXIV.) Essayer d'expliquer une œuvre par l'histoire et les circonstances, la juger d'après le sentiment

(1) *Encyclopédie méthodique. Ode.*

(2) La Harpe s'est rappelé sans doute le jugement de Barthélemy : « Des odes... qui roulent toutes sur le même sujet ne sont pas très piquantes pour nous. Mais il faut convenir aussi que l'histoire des Grecs devait intéresser les Grecs. » Et un peu plus loin : « Les Grecs, beaucoup plus sensibles que nous à la poésie du style, parce que leur langue était élémentairement plus poétique, demandaient surtout au poète des sons et des images, et Pindare leur prodiguait l'un et l'autre. »

des contemporains, c'est vraiment faire œuvre intelligente de critique moderne, dont l'opinion s'appuie sur des faits historiques et non sur des règles invariables et idéales.

De tous les écrivains anciens, c'est Aristophane que Barthélemy a étudié avec l'esprit le plus libéré des préjugés de son temps. L'histoire des jugements portés sur Aristophane au XVIII[e] siècle suffirait presque, à elle seule, pour montrer jusqu'à quel point l'antiquité grecque fut mal comprise à cette époque, en ce qu'elle a présenté du moins de plus particulier et par suite de plus difficile à saisir. Si j'en excepte Diderot, Fréron et Barthélemy, que ce nouveau rapprochement avec Diderot n'est pas sans honorer, ce ne sont chez tous les écrivains que mépris et sarcasmes. De Voltaire à La Harpe, qu'ils soient encyclopédistes ou non, tous les critiques accablent le pauvre poète comique grec. On lui en veut de la condamnation de Socrate dont il porte peut-être pour une part la responsabilité; on lui en veut d'avoir bafoué la philosophie (1); on lui en veut d'avoir aussi brutalement étalé la vulgarité et la bassesse du petit bourgeois athénien; on lui en veut surtout de s'être moqué de la démocratie et de ses maîtres, en s'attaquant aux personnes et non aux idées. Aussi lisez Voltaire : « Aristophane est un bel esprit (2). » « Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent... Les tanneurs, les cordonniers et les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de dieu et se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie (3). » Sur la comédie des *Nuées*, c'est un jugement vraiment un peu sommaire, et quand, dans son *Commentaire sur Corneille*, Voltaire revient à Aristophane, il n'est ni plus aimable, ni plus juste : c'est encore, à ses yeux, un bouffon, « bas et fourbe lui-même, qui *a* toujours peint ses semblables (4). »

Marmontel ne comprend pas mieux les *Nuées*, ni le théâtre

(1) Après 1760, Aristophane eut à souffrir des colères soulevées par *les Philosophes* de Palissot.

(2) *Essai sur les mœurs*, CXXI.

(3) *Dictionnaire philosophique. Athéisme.*

(4) *Remarques sur le premier discours.*

d'Aristophane en général. Pour lui, cette attaque contre Socrate est « un exemple mémorable de la scélératesse des envieux et des combats que doit se préparer à soutenir celui qui ose être plus sage et plus vertueux que son siècle »; les triomphes d'un tel poète « sont à la honte des Athéniens (1) », et, ce qui paraît inconcevable, c'est qu'un « comique grossier, rampant et obscène, sans goût, sans mœurs et sans vraisemblance ait trouvé des enthousiastes dans le siècle de Molière (2). » Fréron, sur ce point, est plus judicieux que Voltaire, car il n'est pas aveuglé par le souvenir de la condamnation de Socrate et de la comédie de Palissot; il sait gré au poète « d'avoir possédé l'art d'amuser constamment le peuple de la terre le plus spirituel, le plus éclairé et le plus difficile (3) ». Un des successeurs de Fréron à l'*Année Littéraire* eut aussi le courage littéraire et le bon goût de faire quelque peu l'éloge d'Aristophane; il lui reconnaît « à un degré éminent le don si rare de l'invention »; il va même un peu loin en voyant en lui « un homme d'état, un profond politique, un censeur public de l'administration et des magistrats (4) ». Mais il ne met pourtant pas ses comédies au-dessus « des farces ou des parades dignes des tréteaux de la Foire »; quant à ses plaisanteries, « un matelot ivre... a le ton plus décent et plus honnête ». Ne demandons pas à La Harpe une appréciation juste : tout l'éloigne d'Aristophane, ses préjugés, ses rancunes et les règles. Il ne raisonne jamais sans recourir aux principes : en ces conditions, il est évident que la comédie d'Aristophane ne peut sembler que très mauvaise : « Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit question de plan, d'action, d'intrigue, d'intérêt, d'ordonnance dramatique, d'aucune des bienséances théâtrales, de situation ou de caractères comiques. » Ignorant les origines et les habitudes de la comédie ancienne, au plan si souple et si original, notre critique est absolument affolé par la parabase : « Cette apologie, ce panégyrique ne sont pas dans un prologue, comme on pourrait le croire; c'est au milieu de la pièce, à la fin du deuxième acte; on peut juger de là du peu

(1) *Poétique*, chapitre XV.
(2) *Encyclopédie méthodique. Comédie.*
(3) *Année littéraire*, 1772, 3, 141.
(4) *Année littéraire*, 1784, 5, 289.

d'égard qu'on avait alors pour la vraisemblance dramatique. » Nous avons vu ce que Voltaire pensait des *Nuées*, voici l'opinion de La Harpe sur *les Oiseaux* : « Il est impossible de donner aucune idée des *Oiseaux*, allégorie entièrement politique et qui roule tout entière sur une ville qui faisait l'objet d'une grande contestation entre Athènes et Lacédémone et qui est représentée par une ville que les oiseaux veulent bâtir en l'air (1). » Diderot dit peu de chose d'Aristophane, mais il avait été singulièrement mieux inspiré en le considérant comme une sorte de Rabelais antique; il est « tout ce qu'il veut être; il a tous les tons et toutes sortes d'esprits, mais son élévation et son obscénité le qualifiaient alternativement le poète des hommes de goût et de la canaille (2). »

Barthélemy éprouve à parler d'Aristophane un véritable plaisir; il fait à plusieurs reprises son éloge, il excuse ses défauts, il traduit les plus beaux de ses vers, honneur qu'il accorde, nous l'avons vu, à peu d'écrivains anciens. Il ne nie point qu'Aristophane ait transporté dans la comédie les personnalités de la politique; loin de lui en faire un crime, il l'en loue, car le poète étendit ainsi le domaine de la comédie, restreint jusqu'alors aux luttes entre écrivains. Mais Barthélemy n'entend pas se borner à l'éloge d'Aristophane; il lui plaît de réfuter aussi les critiques portées contre ses comédies par Plutarque et d'autres anciens, et j'imagine que l'Abbé songe un peu aux critiques des écrivains de son temps; il établit une sorte de discussion qui met aux prises Théodecte, le savant ami d'Aristote, et Zopyre, « un jeune homme, plein d'esprit et brûlant du désir de consacrer ses talents au théâtre » (LXXI). Zopyre soutient, avec l'impétuosité et l'exagération de la jeunesse, qu'Aristophane « ne vaut pas sa réputation. Sans parler de ce sel acrimonieux et déchirant, et de tant de méchancetés noires dont il a rempli ses écrits, que de pensées obscures, que de jeux de mots insipides, quelle inégalité de style ! — J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction ! » Et les exclamations admiratives se succèdent; Barthélemy, bien loin de voir, en ces pièces, des fables indignes du

(1) *Lycée*, I, 1, 6.
(2) *Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie.*

Champ de Foire, y trouve « le véritable genre de la vraie comédie »; il cite une longue scène des *Oiseaux* et affirme qu'il y a là « de quoi faire rire le peuple et sourire les gens d'esprit » : il n'est plus resté après Aristophane qu'à appliquer l'art comique aux divers genres du ridicule. Sans doute l'Abbé ne va-t-il pas jusqu'à admirer les obscénités et la licence d'une telle comédie; et qui les admirerait de bonne foi? Mais il en distingue nettement la raison et rejette sur la multitude tout ce qui est indigne du poète.

Barthélemy est, il le faut le reconnaître, beaucoup moins original dans son étude sur la tragédie et les tragiques grecs. Cela vient peut-être de ce que, depuis cent cinquante ans environ, la tragédie et ses lois avaient été trop souvent étudiées à fond, et toujours sous un même angle et d'un même point de vue : il était difficile de se montrer fort personnel en un tel sujet, à moins de posséder, comme Diderot, une personnalité de tout premier plan. Ce n'est pas d'ailleurs que Barthélemy n'ait longuement traité la question de la tragédie grecque ; aucun point peut-être de l'histoire ancienne ne l'a autant retenu : trois chapitres sur l'histoire du théâtre en Grèce, sur la représentation des pièces, sur la nature et l'objet de la tragédie remplissent près de deux cents pages in-8.

Le plan même qu'a suivi l'Abbé en cette étude montre que, dans sa pensée, les lois de la tragédie ne sont pas des règles idéales auxquelles il faille se plier sous peine de ne jamais atteindre la perfection; pourtant, il lui paraît fort répréhensible de ne pas les appliquer : il prend souci de disculper Eschyle qui a péché contre elles, mais du moins « les a presque toutes entrevues »; et il affirme que les unités d'action et de temps paraissaient essentielles au plus ancien des grands tragiques grecs.

Vers 1789, le siège des critiques depuis longtemps était fait; la tragédie grecque n'était conçue et jugée que par comparaison ou opposition avec la tragédie française (1); n'étant pas fondée sur les mêmes principes que celle-ci, elle semblait à tous d'une valeur dramatique fort inférieure. On sait assez que Voltaire avait eu, à le penser, de solides raisons person-

(1) Sur les jugements inspirés aux critiques français par la tragédie grecque, voir surtout Patin : *Tragiques grecs*, IV.

nelles; l'auteur de l'*Œdipe* français ne pouvait être fort tendre pour Sophocle, et la condamnation de Sophocle devait entraîner celle de tous ses émules et contemporains. Voltaire voulait bien reconnaître aux anciens un certain droit de priorité, le mérite de l'invention : « Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes, mais, quelque regret qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir... On admire Sophocle, mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que Sophocle eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux (1). » Euripide est un peu au-dessus de Sophocle; pourtant, dans toute la pièce d'*Hippolyte*, trente ou quarante vers seulement souffrent la lecture; tout le reste est déraisonnable (2). C'est que les tragiques grecs « ont osé hasarder des spectacles révoltants » et ont pris souvent « l'horreur pour la terreur (3) ». Voltaire veut bien leur reconnaître « un vrai pathétique et de singulières beautés (4) » parfois; « leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute; s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement (5) ». Mais « ce serait manquer d'âme et de jugement que de ne pas avouer combien la scène française est au-dessus de la scène grecque par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail qui sont sans nombre (6) ». Voltaire ne cherche pas à comprendre l'œuvre antique, ni à la replacer dans son milieu; il compare un genre ancien à un genre moderne et, celui-ci paraissant excellent, il condamne l'autre sèchement et sans appel. Nulle part, mieux qu'à propos de la célèbre théorie d'Aristote sur la purgation des passions, n'éclate sa volonté de ne pas comprendre les anciens; et, ne voulant pas l'avouer, il ironise : « Pour la purgation des passions, je ne sais ce que c'est que cette médecine... Nous penchons vers l'opinion de cet interprète d'Aristote, qui pense que le philosophe n'imagina son galimatias de la purgation des

(1) *Dissertation sur la tragédie*, 1748.
(2) *Lettre II sur Œdipe.*
(3) *Discours sur la tragédie*, 1730.
(4) *Id.*
(5) *Lettre III sur Œdipe.*
(6) *Id.*

passions que pour ruiner le galimatias de Platon, qui veut chasser la tragédie et la comédie et le poème épique de sa république imaginaire (1). »

Marmontel n'est pas moins énergique dans sa condamnation; pour lui, comme pour Voltaire, rien n'est plus vide ni plus stérile qu'une action dramatique fondée d'ordinaire sur la fatalité. « La cause des événements étant indépendante des personnages, antérieure à l'action même ou supposée au dehors, comment la fable aurait-elle donc pu donner lieu au contraste des caractères et au combat des passions? (2). » C'est, on le sent du reste, sous l'influence des principes de la tragédie française que Marmontel étudie le théâtre antique et c'est une bien mauvaise méthode pour juger exactement.

Quelques-uns devraient faire preuve de plus de goût ou du moins d'un sentiment plus juste de l'antiquité : ce sont les traducteurs. Le Franc de Pompignan ne néglige pas de traduire Eschyle, ni La Harpe quelques tragédies de Sophocle; et pourtant, pour le premier, « rien n'est plus monstrueux que le *Prométhée Enchaîné* ». Le second, un peu plus tard, dans son *Lycée*, jugea Sophocle assez favorablement; n'y était-il pas, aussi bien, un peu intéressé? Il avoue que *l'Ajax* et *les Trachiniennes* ne sont pas des tragédies françaises, mais il s'y trouve, pense-t-il, de quoi faire admirer le poète grec; il fait ressortir qu'on ne voit chez Sophocle « ni duplicité d'action, ni prologues froids et inutiles, ni merveilleux mal employé, ni épisodes déplacés, ni invraisemblances, ni ces fautes multipliées contre la vérité, les convenances et le bon ton ». Cet éloge pourtant ne prouve pas que La Harpe soit capable de bien juger Sophocle; car c'est à un point de vue tout à fait moderne qu'il se place, et il va de ce même point de vue accabler Euripide, coupable de n'avoir pas su respecter les convenances. En voici un exemple précis : au quatrième épisode d'*Andromaque*, Hermione, heureuse de trouver en Oreste un sauveur, se jette à ses genoux, « ce qui, dit La Harpe, dans les circonstances données, est contraire à toutes les bienséances. Le péril n'est pas assez pressant à beaucoup près, pour qu'il lui soit permis d'oublier à ce

(1) *Commentaire sur Corneille. Remarques sur le 1er et le 2e discours.*
(2) *Poétique*, XII. *De la tragédie.*

point sa dignité, son devoir et son sexe (1) ». On ne saurait mieux marquer que l'on ne comprend rien à la naïveté d'une époque différente de la sienne. Un peu plus loin, il est vrai, La Harpe sans souci de se contredire, goûte fort la simplicité du théâtre antique.

En cette matière encore, il faut reconnaître que Fréron était homme de goût, plus peut-être que ses puissants ennemis. Il savait apprécier et comprendre non pas Sophocle et Euripide seulement, mais Eschyle lui-même, chez qui La Harpe ne trouve de véritables beautés poétiques que dans les *Choéphores*. Peut-être même Fréron dépasse-t-il quelque peu les justes limites dans son éloge : « Vous conviendrez avec moi que ce père de la tragédie est plein de verve, d'énergie et de sensibilité. Quelle conduite dans la plupart de ses pièces ! quelle variété ! quel pathétique ! N'est-il pas étonnant que l'inventeur de l'art l'ait porté pour ainsi dire à son plus haut degré de perfection? (2). »

Des longs développements de Barthélemy sur le théâtre grec, il convient de faire deux parts, ses jugements sur les écrivains et ses idées sur l'art dramatique. Celles-ci, il est vrai, ne lui appartiennent à aucun titre; ce sont les idées d'Aristote, exposées par son ami Théodecte (3), auteur de plusieurs tragédies, mais ce sont les idées d'Aristote revues, pour ainsi dire, par le XVIII[e] siècle; la théorie de la tragédie chez les Grecs, développée par Barthélemy, ne s'éloigne guère de celle qu'aurait pu concevoir n'importe quel critique contemporain. Nulle part, ou peu s'en faut, l'Abbé ne tient compte des sentiments, ni des mœurs antiques. Il attaque les légendes habituellement mises à la scène, dont il faudrait corriger « le fond vicieux »; il regrette de voir les personnages tragiques toujours choisis parmi les rois, et il explique cette habitude par le plaisir malin que prennent des républicains « à contempler les trônes qui roulent dans la poussière et la chute d'un souverain qui entraîne celle d'un empire ». Il nous semble lire l'opinion de Saint-Preux, plutôt que celle d'Aristote (4), et d'ailleurs Barthélemy, cette

(1) *Lycée*, I, 1, 5.
(2) *Année littéraire*, 1771, 5, 36.
(3) C'est à Théodecte qu'Aristote avait adressé un de ses ouvrages de rhétorique.
(4) Cf. *Nouvelle Héloïse* : La tragédie « offrait aux Grecs un spectacle ins-

fois, doit laisser toute blanche, au bas de sa page, la place d'ordinaire garnie par tant de références; quand il recommande d'inventer des sujets nouveaux, je le soupçonne de suivre l'opinion de Voltaire, toujours prompt à imaginer, plutôt que celle d'Aristote, peu friand de telles innovations. Plus sévère qu'Aristote, il gourmande Sophocle d'avoir méconnu les règles de la vraisemblance dans *Œdipe-Roi* et l'avis de Nicéphore, que tente en vain de réfuter Théodecte, me paraît plutôt d'un admirateur de l'*Œdipe* français. Plus rigoureux qu'Aristote aussi, il désirerait que « l'action ne durât pas plus que la représentation de la pièce ». Les règles de la bienséance ne lui importent pas moins; c'est par elles qu'il explique le suicide d'Hémon qui « tire l'épée contre Créon et, au lieu d'achever, s'enferre lui-même ». Sophocle, dit-il par le truchement de Polus, l'acteur célèbre, « connaissait trop les bienséances du théâtre, pour supposer que le vertueux Hémon osât attenter aux jours de son père ».

La sensiblerie même n'est pas étrangère à la façon dont l'Abbé juge la tragédie ancienne. C'était une règle bien établie, de son temps, qu'on ne devait pas ensanglanter la scène (1); Barthélemy s'élève contre « les images affreuses et dégoûtantes » dont les Athéniens se repaissaient, et il en explique la présence dans le théâtre grec par la faiblesse qu'on a de les « accorder aux besoins de la multitude qui veut des secousses violentes »; il ajoute, parlant de l'impression pénible que lui cause parfois la tragédie : « Vous trouvez peut-être que je parle un langage nouveau ; c'est celui des philosophes qui, dans ces derniers temps, ont réfléchi sur l'espèce de plaisir que doit procurer la tragédie. » Sans doute une référence me permet-elle de me reporter à

---

tructif et agréable... dans les crimes et les folies des rois dont ce peuple s'était délivré ». En réalité, comme l'indique M. Croiset (*Histoire de la Litt. grecque*, III, 349), cet esprit démocratique se manifestait de tout autre manière; chez Euripide, où il est particulièrement marqué, « la tragédie continue, par tradition, à représenter des rois et des reines, mais au lieu de les représenter sous l'aspect qui les distingue de la foule, elle les fait voir de préférence sous celui qui les en rapproche ». Mme de Staël, dans son ouvrage « *de la Littérature* » (I, II), devait refuter Barthélemy : « Je ne crois point, dit-elle, que rappeler sans cesse les infortunes des rois fût un moyen d'anéantir l'amour de la royauté. Les grands désastres sont dramatiques; ils ébranlent fortement l'imagination : or, ce n'est pas ainsi qu'on détruit un préjugé, quel qu'il soit. »

(1) Voltaire, en 1731, était plus éclectique et protestait contre cette loi théâtrale. (Cf. *Discours sur la tragédie* (en tête de *Brutus*.)

la poétique d'Aristote, où d'ailleurs je ne trouve rien qui appuie la pensée d'Anacharsis; je n'en songe pas moins à de tout autres critiques, beaucoup plus proches de nous, et philosophes précisément. C'est également avec les yeux d'un philosophe fort moderne et rationnaliste que Barthélemy juge les pièces fondées sur la fatalité et la vengeance divine, — autant dire toutes les tragédies grecques ou peu s'en faut; ce n'est pas la meilleure manière de les bien comprendre : « Aujourd'hui que la saine philosophie nous défend d'attribuer à la divinité un seul mouvement d'envie ou d'injustice, je doute que de pareilles fables, traitées pour la première fois, avec la même supériorité, réunissent tous les suffrages »; comme s'il n'y avait pas là le principe de la grandeur un peu sombre de tant de pièces antiques !

Il ne veut pas non plus reconnaître le véritable caractère du chœur, à la fois dramatique et lyrique; c'est, chez lui, une condamnation sans appel, parce que le chœur, à son avis, pèche contre la vraisemblance : « Il faut que les personnages de la pièce, attirés de force ou de gré dans le vestibule d'un palais ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes secrets ou traiter des affaires de l'Etat, en présence de plusieurs témoins souvent amenés sans motif. » Théodecte, je le sais bien, prend la défense du chœur, mais ses arguments sont aussi anachroniques que les attaques de Nicéphore : « Sans le chœur, plus de mouvement sur le théâtre, plus de majesté dans le spectacle. Il augmente l'intérêt pendant les scènes; il l'entretient pendant les intermèdes. » Il suffisait à Barthélemy de se rappeler que le chœur doit être avant tout lyrique et faire partie du tout, μόριον εἶναι τοῦ ὅλου καὶ συναγωνίζεσθαι comme le dit Aristote (1). Mais, en l'espèce, il ne se réfère pas à Aristote, dont il prétend rapporter l'opinion, et il y a bien plutôt, sous sa plume, l'écho du jugement de La Harpe qui, dans sa traduction de *Philoctète*, avait supprimé les chœurs, « parce qu'ils ne servaient de rien à l'action, quelquefois même la gênaient ». Et que dire de l'utilité morale que Barthélemy veut trouver dans une tragédie grecque? A lire son développement, on est amené à ne pas

(1) *Poétique*, XVIII. *Problèmes*, XLVIII.

estimer trop dur le jugement de Patin : « Une appréciation impartiale et libre de la tragédie grecque était chose à peu près impossible à un critique français du XVIII^e^ siècle. » Ecoutons Théodecte : « En nourrissant leur haine contre le despotisme, nous les attachons à la démocratie ; en leur montrant la piété, la bienfaisance et les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fournissons des modèles; nous entretenons leur vanité pour leur inspirer de l'honneur (1). » Aristote avait bien parlé de la valeur morale de la tragédie, dans la phrase célèbre où il introduit l'expression : « παθημάτων κάθαρσις. » Mais à cette phrase Barthélemy n'a rien compris (2), à la suite, il est vrai, de l'abbé Le Batteux; seulement, si l'on conçoit qu'un demi-helléniste comme La Harpe doive toujours se retrancher derrière l'autorité d'un érudit (3), on admet difficilement que Barthélemy n'ait pas, sur cette question controversée, cherché à penser par lui-même. Vouloir donner de la tragédie grecque une exacte idée par un résumé des théories d'Aristote, c'était déjà courir grand risque d'errer, car Aristote lui-même est assez éloigné des sentiments dans lesquels on écoutait une tragédie au V^e^ siècle avant J.-C. Mais ce qui était plus grave, c'était d'abandonner souvent Aristote pour Marmontel, Voltaire ou Le Batteux. Aveuglé par ses idées et celles de son temps, Barthélemy n'a pas su voir que les représentations dramatiques étaient avant tout des fêtes religieuses et que ce caractère religieux explique à lui seul l'heureuse influence morale que pouvait avoir la tragédie : « Dans ces grands jours de la poésie et de la religion, les âmes étaient plus vibrantes et plus impressionnables, les esprits étaient plus dociles... Destinée, devoir, passion, héroïsme, liberté, imprudence, vertige d'orgueil, toutes ces choses grandes, obscures, admirables ou terribles qui

---

(1) Il nous semble lire Voltaire : « Les aventures intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs; et cette peinture qui est un des plus grands secrets de l'art n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu. » (*Orphelin de la Chine. Epitre au maréchal de Richelieu.*) Cf. Diderot, *passim.*

(2) « Purger ces deux passions, c'est en épurer la nature, en réprimer les excès. Et, en effet, les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux, et n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéressant (LXXI). »

(3) En l'espèce, la théorie de La Harpe sur la κάθαρσις est d'ailleurs plus judicieuse. Cf. L. Bertrand, *op. cit.*, p. 86.

s'agitent en nous et autour de nous, le théâtre ne cessait de les mettre en lumière (1). »

C'est l'oubli des origines religieuses de la tragédie, joint à une véritable exagération dans son souci de la vraisemblance et des convenances, qui caractérise la critique théorique de Barthélemy. On conçoit dès lors qu'il ait mal compris un genre si éloigné des sentiments modernes et qu'il en soit arrivé à résumer ainsi ses idées sur la tragédie antique : « On voit que la tragédie grecque n'était, comme l'opéra français, qu'un mélange de poésie, de musique, de danse et de spectacle, avec deux différences néanmoins, la première, que les paroles étaient tantôt chantées, tantôt déclamées, la seconde, que le chœur exécutait rarement des danses proprement dites et qu'elles étaient toujours accompagnées de chant (2). »

Quand il ne s'agit plus pour l'Abbé de disserter sur des questions très générales et théoriques d'art théâtral, l'érudit et l'homme de goût, fort avertis des nuances de la pensée grecque, reparaissent en lui aussitôt. Ce qu'il dit de chacun des grands tragiques grecs est à peu près excellent de tous points. Il ne se choque pas du caractère horrible des tragédies d'Eschyle : bien loin d'y voir des monstruosités, comme ses contemporains, il en admire la grandeur et la puissance morale : « Au milieu des désordres et des misères de la nature, rien ne frappait plus Eschyle que l'étrange destinée du genre humain; dans l'homme, des crimes dont il est l'auteur, des malheurs dont il est la victime; au-dessus de lui, la vengeance céleste et l'aveugle fatalité dont l'une le poursuit quand il est coupable et l'autre quand il est heureux. Telle est la doctrine qu'il avait puisée dans le commerce des sages. » Ces sages n'étaient pas les philosophes auxquels songeait tout à l'heure Barthélemy; il a pleinement raison cette fois-ci et saisit sur le vif le grand principe de la tragédie antique; il va jusqu'à estimer que dans l'œuvre d'Eschyle, la tragédie se trouve presque entièrement constituée, et il s'arrêtera moins longtemps sur ses deux émules, Sophocle et Euripide; le style eschyléen même ne le

(1) CROISET, *op. cit.*, III, 169.
(2) Note au chapitre LXX. Cf. BAILLY : *Lettre sur les drames-opéras* (1775).

choque pas trop; tout au plus Barthélemy lui reproche-t-il un certain manque de mesure et de goût, mais il lui reconnaît de la noblesse et de l'élévation. Chez Sophocle, notre Abbé admire surtout le pathétique et le caractère poignant de l'action qu'il explique par le choix des personnages : « Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre. Comme ils sont au-dessus de nous, comme ils sont loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier, et, comme ils conservent de la faiblesse dans leurs plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime. » Parmi les tragédies de Sophocle dont il admire la conduite, Barthélemy goûte surtout *Antigone*, semble-t-il; voulant nous donner une idée des représentations théâtrales à Athènes, c'est de cette pièce précisément qu'il nous fait un récit succinct, mais enthousiaste; voilà qui prouve une fois encore que l'Abbé était homme de goût et de science. Villemain estime qu'une autre tragédie eût mieux fait comprendre au lecteur français le caractère du théâtre grec (1); en réalité, Barthélemy était guidé en l'espèce par le sentiment même des Athéniens, qui avaient applaudi *Antigone* plus peut-être que toute autre tragédie soumise à leur jugement. Villemain, il est vrai, se place à un point de vue assez particulier et prétend qu'*Antigone* est trop proche de notre tragédie française pour être d'un excellent enseignement ; mais, au XVIII^e^ siècle, des critiques, et non des moindres, étaient d'un sentiment opposé, tel ce rédacteur de l'*Année Littéraire* qui rendait ainsi compte d'une traduction de Sophocle par Dupuy : « M. Dupuy n'a traduit que quatre (tragédies) et ce ne sont ni les plus belles ni les plus conformes à nos mœurs. » Or *Antigone* était l'une des quatre pièces traduites; elle se trouvait assez éloignée des mœurs de la scène française pour révéler aux Français une conception de la tragédie fort éloignée de la leur.

Sur Euripide, Barthélemy est moins pénétrant et son juge-

(1) *La Littérature au* XVIII^e^ *siècle.*

ment moins intéressant. Mais ce n'est pas la faute de son temps, c'est la faute d'Aristophane, si étonnante que la chose puisse paraître. Notre auteur, nous l'avons vu, est le plus souvent comme tenu en lisière par les opinions des anciens; il ne sut pas se dégager des lourdes critiques portées contre Euripide par Aristophane; tout au plus y ajoute-t-il succinctement, et sans l'expliquer, une opinion d'Aristote : « La plupart de ses pièces, ayant une catastrophe funeste, produisent le plus grand effet et le font regarder comme le plus grand des poètes tragiques. » Euripide méritait plus et mieux.

Au contact direct des chefs-d'œuvres antiques, Barthélemy a donc eu parfois le sentiment de la civilisation grecque si éloignée de la nôtre; mais le plus souvent, conduit par les idées de son époque, il a peint une Grèce polie, sensible, plus française que vraiment grecque (1), et le succès de l'*Anacharsis* contribua pour une grande part à répandre dans le public des idées fort inexactes sur la Grèce antique.

*
* *

A faire entrer ainsi dans l'*Anacharsis* un peu de ses sentiments propres et de ses idées modernes, Barthélemy était insensiblement amené à aller plus loin et à se peindre dans l'*Anacharsis;* il l'a fait, il faut le reconnaître, avec une sage modération et non point en s'imaginant être le centre de l'univers devant qui le monde entier défilerait, ainsi que l'a noté Maurice Barrès : « Il serait curieux de comparer la manière dont un Français et un Allemand composent ce roman cinématographique, ce voyage autour d'un seul être et d'une même pensée. *Le Jeune Anacharsis, Wilhelm Meister !* On verrait combien l'Allemand tend à tout dénaturer dans son moi, et combien, au contraire, chez le Français, cette déformation n'a jamais lieu (2). » Que cette déformation n'ait jamais lieu, nous avons vu qu'il serait difficile de l'affirmer; que Barthélemy par contre ne se soit pas

(1) Cf. CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'outre-tombe*, II, 11 (éd. Biré). « L'Abbé a trop dessiné les gynécées d'Athènes d'après les salons de Chanteloup. »
(2) *Revue universelle*, 1922, 1, 526.

permis de se peindre directement dans son œuvre, c'est vrai; il en était retenu par une sorte de pudeur dont il lui faut savoir gré. Mais, à défaut de son portrait, l'Abbé n'a pas su résister au plaisir d'introduire, dans le *Voyage d'Anacharsis*, ceux des Choiseul; les noms d'Arsame et de Phédime, dès 1789, ne trompèrent aucun lecteur (1); aucun, il est vrai, ne fit grief à l'Abbé d'avoir déguisé ses amis en personnages antiques; on admira même cet hommage rendu à des protecteurs très chers, sans en remarquer l'invraisemblance (2).

Tout au début de l'*Anacharsis* déjà, Barthélemy avait, en quelque sorte, placé son travail sous la protection d'Arsame et de Phédime : « Vous avez des droits sur cet ouvrage! Je le composai en partie dans ce beau séjour dont vous faisiez le principal ornement : je l'ai achevé loin de la Perse et toujours sous vos yeux, car le souvenir des moments passés auprès de vous ne s'efface jamais. » (I.) Que la Perse fût Versailles, et Arsame Choiseul, c'est ce qu'un long développement sur ce ministre imaginaire du Grand Roi devait révéler aux plus aveugles (LXXXI). Rien ne manque au résumé de la carrière politique du ministre de Louis XV : son action sur la marine et le commerce est louée hautement, presque pompeusement; la soumission de la Corse qui, pour la circonstance, devient l'île de Chypre, lui est attribuée en propre; sa justice est célébrée dans tout le pays : « La nation était remontée par ses soins à cette haute considération que des guerres malheureuses lui avaient fait perdre parmi les puissances étrangères. » Voici maintenant la disgrâce et les années d'exil à Chanteloup : « De tous les vrais citoyens de cet empire, (il) fut le seul à ne pas s'affliger... Il coule des jours tranquilles dans son paradis; le hasard nous a conduits dans sa charmante retraite. Ses bontés nous y retiennent depuis plusieurs mois, et je ne sais si nous pourrons nous arracher d'une société qu'Athènes seule aurait pu rassem-

(1) Le procédé n'était pas fort original et Arsame fait songer au satrape Elochivis.

(2) Voici ce qu'en écrit Geoffroy, peu généreux en compliments : « Cet éloge très long, très fleuri, très brillant, est un des morceaux que l'auteur paraît avoir écrit avec le plus de soin et de goût. Si Arsame n'était qu'un personnage imaginaire, ce lieu commun serait bien froid et bien insipide; mais comme personne ne peut se tromper sur le ministre désigné par le nom d'Arsame, cet éloge fait encore plus d'honneur au cœur de l'abbé Barthélemy qu'à son esprit. »

bler dans le temps que la politesse, la décence et le bon goût régnaient dans la ville. » Un éloge dont l'amitié et la sincérité font excuser l'exagération termine ce long hors-d'œuvre : « C'est à l'histoire qu'il appartient de mettre à sa place un ministre qui, dépositaire de toute la faveur et n'ayant aucune espèce de flatteurs à ses gages, n'ambitionna jamais que la gloire et le bonheur de sa nation. » Le portrait de M^me^ de Choiseul n'est pas, comme celui du ministre, brossé à larges traits; il fait songer à un caractère de La Bruyère par ses touches fines, délicates et nombreuses : « Phédime distingue d'un coup d'œil les différents rapports d'un objet; d'un seul mot, elle sait les exprimer; elle semble quelquefois se rappeler ce qu'elle n'a jamais appris. D'après quelques notions, il lui serait aisé de suivre l'histoire des égarements de l'esprit... Sa conduite a prouvé que les vertus, en se réunissant, n'en font plus qu'une... Elle n'a qu'une ambition, celle de plaire à son époux; si, dans sa jeunesse, vous aviez relevé les agréments de sa figure et ces qualités dont je n'ai donné qu'une faible idée, vous l'auriez moins flattée que si vous lui aviez parlé d'Arsame. »

Le sentiment, on le voit, s'exprime avec noblesse, non sans une certaine recherche dans les termes; on y pourrait même distinguer quelque préciosité; ce sont précisément les traits les plus remarquables et non toujours les plus heureux du style de Barthélemy.

CHAPITRE V

Barthélemy écrivain.

Le goût de Barthélemy pour la simplicité. — La correction et l'élégance de son style. — Les innombrables figures de rhétorique. — L'ironie. — Les descriptions. — Les procédés.

On ne peut guère songer à faire une étude précise du style de Barthélemy, sans se heurter dès l'abord à une grave objection : à quoi bon s'inquiéter du style d'un écrivain dont le principal caractère, ou mieux, le principal défaut, est de ne pas avoir su se créer un style personnel? En effet, partout dans l'*Anacharsis*, c'est une élégance monotone et une irréprochable correction, mais aucune qualité de forme n'apparaît, qui ne soit commune à beaucoup d'ouvrages de vulgarisation (1); certains critiques moins sévères reconnaissent à Barthélemy une « grâce vieillotte » qui n'est pas sans agrément, mais cette grâce vieillotte ne lui est point particulière non plus (2). Il est curieux pourtant de noter les tours, les figures, les procédés auxquels Barthélemy a recours pour attacher le lecteur; parler de Barthélemy écrivain, c'est parler encore, sous un certain angle, de ses modes d'exposition, beaucoup plutôt, hélas ! que de son talent littéraire.

Etudiant à peu près tout ce qui touche à l'antiquité, l'Abbé aurait pu nous donner un véritable traité de style où nous n'aurions pas eu de peine à distinguer ses sentiments propres en cette matière ; il ne s'est malheureusement guère attaché à cette question; tout au plus indique-t-il, çà et là,

---

(1) Cf. Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, VII.
(2) L. Bertrand : *op. cit.*, p. 66.

qu'il goûte surtout la simplicité et n'aime ni le bel esprit ni l'emphase : la simplicité antique lui apparaît comme « un rapport exact entre les pensées, les sujets et les expressions » (XXXIV); les traits d'esprit « brillent souvent plus qu'ils n'éclairent »; quant au caractère propre du style poétique, il en rend compte d'assez judicieuse façon : « L'habitude de confondre le mouvement avec la vie, et la vie avec le sentiment, la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entre eux faisaient que les êtres les plus insensibles prenaient dans le discours une âme ou des propriétés qui leur étaient étrangères. » (*Intr.*, I.) C'est, on le voit, bien peu de chose et il faut dégager les idées de Barthélemy sur le style de son œuvre même.

Le premier caractère qui apparaisse à la lecture de l'*Anacharsis*, c'est la pureté de la langue et l'impeccable élégance des expressions. L'Abbé avait consacré trente années à son ouvrage, et le soin de la forme n'a pas dû lui demander moins de temps que la recherche ou la mise en œuvre des documents. Son manuscrit est un merveilleux exemple de ténacité, de volonté de faire mieux; les ratures y sont innombrables; il n'est guère de phrases qui n'aient eu plusieurs rédactions. Rien de plus simple que la toute première ligne de l'introduction : « S'il faut s'en rapporter aux traditions anciennes, la Grèce fut d'abord habitée par des sauvages. » Je ne compte pas moins de quatre versions de cette idée : les ratures et les surcharges s'entrecroisent en un inextricable fouillis, et il en est ainsi partout, ou peu s'en faut. Malgré un tel travail de patiente revision, — ou, peut-être, à cause de ce travail même, — tout dans l'*Anacharsis* paraît tendu et maniéré : de la naïveté ou du moins de la simplicité du peuple grec, le style de Barthélemy ne laisse rien deviner.

En maints passages, le style de ces récits où abondent les souvenirs poétiques est empreint de poésie, et l'Abbé ne s'est pas fait faute de revendiquer le droit d'en user ainsi : « Quand on est dans le pays des fictions, il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage. » (*Introd.*, I, 1.) Malheureusement ces ornements poétiques ne sont d'ordinaire ni les plus frais, ni les plus gracieux de ceux que nous offrent les poètes grecs. Ecoutez Anacharsis; il arrive au rivage de Troie et demande à visiter les lieux chantés par

Homère : « Je m'élançai, dit-il, sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrents de flammes sur les vagues écumantes du Scamandre soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville et mon cœur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque et d'Hector. Je vis, sur le mont Ida, Pâris adjuger le prix de la beauté à la mère des amours. » (II.) Il faut reconnaître pourtant que Barthélemy faisait des efforts pour arriver à plus de simplicité. Le naturel n'était pas son fait, mais il aurait voulu l'acquérir. On en trouve mille preuves en feuilletant le manuscrit de la Bibliothèque Nationale; on y voit, par exemple, que le récit de la guerre de Troie était d'abord suivi d'un long développement quelque peu ridicule qui n'a point trouvé place dans la rédaction définitive : « Tel fut le dénouement de cette fatale guerre... La foudre tombe dans les gouffres de l'Etna et les embrase; le volcan s'ébranle et mugit; il soulève les flots bouillonnants; il les vomit de ses flancs qu'il entrouve, il les lance dans les cieux qu'il ose braver »; la description se poursuivait longtemps pour aboutir à cette conclusion grandiloquente : « C'est ainsi que le courroux des dieux alluma dans le cœur des Grecs le désir de la vengeance (1). »

Pourquoi Barthélemy n'a-t-il pas toujours écouté la voix qui lui conseillait la simplicité? Il aurait peut-être évité plus souvent les périphrases, les antithèses, les comparaisons répétées qui font sourire le lecteur. Socrate ne boit pas la ciguë : « Il renferme la mort dans son sein. » (LXVII.) Les premiers Grecs ne se nourrissaient pas de glands : « Ils voyaient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne et se reposaient sur la nature d'une reproduction qui assurait leur subsistance. » (*Intr.*, I.) Un personnage sans importance rentre chez lui après une tranquille promenade dans les jardins qui entourent sa maison : il est accueilli de sa femme et de sa fille « comme Hector l'était d'Andromaque, toutes les fois qu'il rentrait dans les murs d'Ilium ». (LXXVI.) Anacharsis se gardera bien de nommer l'écriture, mais il célébrera « le plus sublime des arts, celui

(1) Barthélemy, malheureusement, ne s'est pas décidé à sacrifier cette comparaison; nous la retrouverons tout à l'heure dans une des élégies sur les guerres de Messénie; elle est, il est vrai, moins déplacée dans une élégie qu'elle ne l'eût été dans un récit.

de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole et les plus fines opérations de l'esprit ». (*Intr.*, I.) Cette recherche, parfois, ne va pas sans quelque ridicule : les habitants de Mycone deviennent chauves tout jeunes : « Leurs têtes se dépouillent de bonne heure de leur ornement naturel, et ces cheveux flottants qui donnent tant de grâce à la jeunesse ne semblent accordés à la jeunesse de Mycone que pour lui en faire regretter la perte. » (LXXVI.) Les apostrophes, les répétitions et tous les procédés d'une rhétorique enflammée reviennent à chaque page. Anacharsis vient d'évoquer le souvenir de Léonidas; il s'en excuse : « Pardonnez, ombres généreuses, à la faiblesse de mes expressions. » (*Intr.*, II, II.) Au souvenir de son ami Timagène, il se trouble et chez lui l'émotion s'exprime volontiers avec grandiloquence : « Il y a trente ans, il n'y a qu'un moment que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge; deux fois mes larmes l'ont effacé; si j'avais eu la force de le finir, j'aurais eu la force de le supprimer. » (XIII.)

Le voici irrité contre les tribunaux d'Athènes : « J'ai vu les juges, distraits pendant la lecture des pièces, perdre la question de vue... j'ai vu des hommes puissants par leur richesse insulter publiquement des gens pauvres... je les ai vus... je les ai vus... je les ai vus enfin... » (XVIII.) Peut-être y a-t-il ici une réminiscence de la fameuse poésie « *J'ai vu* », qui valut la Bastille à Voltaire ; mais tout ce qui était dans la satire ironique légèreté devient ici lourde amplification, et nous aurions quelque peu envie de songer plutôt à Petit-Jean et de nous écrier irrespectueusement avec l'Intimé : « Quand aura-t-il tout vu? » Rien non plus qui revienne plus souvent que les parallèles et les antithèses : Solon et Lycurgue, Diogène et Phocion, Pélopidas et Epaminondas. Dans les antithèses, il faut le reconnaître, Barthélemy est assez heureux parfois; il n'évite pas toujours la banalité certes, ni l'excessive recherche; mais le plus souvent il sait exprimer l'idée avec force : Périclès était « toujours ardent à suivre avec lenteur ». (*Intr.*, II, III.) Les Spartiates « méprisent l'art de la parole; ils en estiment le talent ». (XLVIII.) « Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène; mais le manteau de Diogène est déchiré, celui de Phocion ne l'est pas. » (VII.)

A un détour de la phrase se dissimule parfois une fine ironie, qui donne au style un tour piquant, sans méchanceté. Avant Homère, « on avait déjà vu paraître Orphée, Linus, Musée et quantité d'autres poètes dont les ouvrages sont perdus et qui n'en sont peut-être que plus célèbres ». Quelquefois aussi apparaît l'esprit caustique du brillant causeur tant goûté de la haute société du XVIII^e^ siècle. Barthélemy rappelle une loi qui interdit aux femmes « de se déchirer le visage comme elles faisaient autrefois » dans les convois funèbres, et il ajoute sérieusement : « Qui croirait qu'on eût jamais dû leur prescrire de veiller à la conservation de leur beauté? » (VIII.)

Mais ce qui domine chez l'Abbé Barthélemy, c'est une douce sensibilité, une aptitude à ressentir toutes les impressions; nous avons déjà parlé de sa sensiblerie; cette sensibilité se manifeste parfois de plus heureuse manière, en le rendant attentif aux beautés de la nature; à maintes reprises, il a introduit dans son récit de longues descriptions, parfois banales ou recherchées, parfois aussi fraîches et délicates ; les paysages reposants conviennent mieux à son cœur et à son talent que les orages et les sites désolés. Il y a dans les descriptions de ce dernier genre un désir trop marqué d'arriver à l'effet puissant, et l'artiste ne peut rendre ce que l'homme ne goûte pas; aussi est-ce le plus souvent pure littérature. Nous avons relevé au passage tout à l'heure un récit d'orage que l'Abbé a introduit dans une élégie; la description d'une tempête au cap Sunium n'est ni plus simple ni plus vraie (LIX); le tableau des gorges de l'Ossa paraît meilleur, et j'imagine que l'Abbé l'a composé sur ses impressions personnelles : il était allé avec M^me^ de Choiseul à Cauterets, et je trouve ici transportée en Grèce une assez exacte peinture des gorges du Mauhourat : il n'est pas sans intérêt de voir l'impression qu'elles causèrent au bon Abbé : « Nous parvînmes à un endroit où les vagues d'un torrent impétueux, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient et tombaient en mugissant dans un gouffre d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs; je me trouvais resserré entre des montagnes noires, arides et sillonnées, dans toute leur hauteur, par des abîmes

profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruines; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. » (XXXV.) Il y a là beaucoup de littérature certes, mais un assez vif sentiment de la nature sauvage; si l'influence de Rousseau est visible, la personnalité de Barthélemy se marque pourtant de façon très nette; c'est bien ainsi, funèbres ou menaçants, que devaient apparaître à notre Abbé et que nous apparaissent encore les pics et les vallons pyrénéens. Au reste, je l'ai dit, les sites frais et tranquilles convenaient mieux à son âme, et à plusieurs reprises il s'est attardé à les décrire minutieusement : voici la vallée de Tempé, si souvent célébrée par les poètes anciens : « Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal, et des intervalles qui séparent leurs sommets s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve semblent être l'asile du repos et du plaisir. » Vous trouvez ici le sentiment de l'homme du XVIII[e] siècle, qui ne dédaigne pas que la nature soit un peu peignée et tarabiscotée. Par contre, voici presque du Chateaubriand pour le mouvement de la phrase, sinon pour la vigueur et le coloris du paysage : « Nous suivions lentement le cours du Pénée et mes regards toujours distraits par une foule d'objets délicieux revenaient toujours sur ce fleuve : tantôt, je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours pénible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort; je disais à Amyntor : telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. » (XXXV.) Pourquoi faut-il que Barthé-

lemy se soit cru obligé de terminer son développement par une leçon de morale ?

La description du printemps à Délos est assez banale, mais on y voit combien l'Abbé est sensible aux grâces de la nature : « Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour... Quand (la lumière) se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux et les échos du mont Hymette du son des chalumeaux rustiques... O jours brillants, ô nuits délicieuses, quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! Tout renaissait pour s'embellir, tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir. » (LXXVI.)

Ce goût pour la nature aimable et reposante fait trouver à Barthélemy des expressions justes et fraîches, d'une naïveté presque charmante, quand il lui arrive de chanter les joies de l'agriculture. Le sentiment, vers 1789, est banal, mais l'expression ici ne l'est pas absolument : « Avez-vous jamais respiré, dans vos riches appartements, la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure? et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains? » (LIX.) Il est dommage que des considérations morales viennent interrompre un développement si bien commencé et achèvent en de banales antithèses un tableau plein de vérité : « Ah! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme? » C'est le style de *la Chanteloupée*.

Le récit d'Anacharsis, nous l'avons vu, est souvent émaillé de conversations, de discours, parfois même de lettres. Une fois, Barthélemy a voulu faire plus original, ou moins banal; il a essayé de raconter sous forme d'élégies les guerres de Messénie; là, mieux que partout ailleurs, se montrent les faiblesses de ce style où se pressent trop souvent les souvenirs

d'école, où l'auteur ne paraît tendre à la personnalité que par la mise en œuvre de toutes les figures de rhétorique. Le choix même que fait Barthélemy du genre élégiaque pour nous donner une idée précise des guerres de Messénie, montre assez que les conditions de l'histoire et celles de l'élégie ne lui apparaissaient pas très nettement : il ne pouvait qu'être historien aux dépens de la poésie ou poète au détriment de l'histoire. A vrai dire, il a bien senti qu'il jouait la difficulté, et il s'en est excusé dans une note, en justifiant son audace par l'exemple de Rhianus de Crête : « J'ai cru pouvoir employer une forme de style qui tînt de la poésie; j'ai préféré la forme de l'élégie... que des auteurs très anciens ont souvent choisie pour retracer les malheurs des nations... J'ai rapporté les faits principaux avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible; j'ai osé y mêler quelques fictions pour lesquelles je demande l'indulgence (1). » Mais l'exemple dont se prévaut Barthélemy ne peut lui servir de justification; les poètes qu'il cite ne faisaient pas œuvre d'historiens et ne cherchaient pas à « rapporter les faits principaux avec le plus d'exactitude » possible; chez lui, au contraire, c'est un mélange constant et pénible d'inexactitude et de précision; les malheurs des Messéniens ne le touchant pas très vivement, il se fie aux expressions et aux figures pour traduire un sentiment qu'il ne ressent pas : ici c'est une allégorie, là une comparaison; — et je retrouve la fâcheuse description de l'orage que Barthélemy avait sagement retranchée du récit de la guerre de Troie (2); les prosopopées, on le pense bien, ne manquent pas, et, non content de faire parler un Messénien, voici que l'auteur donne la parole à la Discorde elle-même pour une vibrante invective contre Sparte : « Sparte, Sparte, qui ne sais payer les services qu'avec des outrages, contemple ces guerriers qui reprennent le chemin de leur patrie, la honte sur le front et la douleur dans l'âme. Ils accouraient à ta défense et tu les as couverts d'infamie : tu ne les verras plus que parmi tes ennemis... Les guerres enfantent des guerres; les trêves ne

(1) *Note au chapitre XL.*

(2) Anacharsis croit utile de s'en excuser à l'avance : « Ce n'est pas avec des couleurs communes qu'on doit exprimer la rage sanguinaire qui anima les deux nations; il faut en créer de nouvelles. » (*XL.*)

seront que des suspensions de fureur; je me vengerai de tes antiques vertus; j'élèverai, j'abaisserai ta rivale... Vous tomberez toutes deux à la fois, comme deux tigres qui, après s'être déchiré les entrailles, expirent à côté l'un de l'autre. Alors, je t'enfoncerai si avant dans la poussière que le voyageur ne pouvant distinguer tes traits sera forcé de se baisser pour te reconnaître. » Nous voilà bien loin, semble-t-il, de la simplicité antique dont Barthélemy avait donné la définition. Il n'y a ici nul rapport certes entre le sujet, les pensées et les expressions, car le sujet est matière de récit historique et les expressions sont celles d'un mauvais poète.

Ce ne sont pas ces qualités de style qui auraient valu à Barthélemy l'admiration de ses contemporains, si le goût de l'époque n'avait pas été assez relâché; mais surtout, les lecteurs se passionnèrent d'abord pour le fond et les idées, sans s'inquiéter beaucoup de la forme, où rien ne les choquait ni ne les rebutait, parce que rien peut-être ne les arrêtait dans leur lecture, qui fût neuf ou personnel. De fort mauvais ouvrages, on peut extraire parfois quelques pages d'anthologie; de huit volumes irréprochables, il serait difficile de retenir un seul paragraphe méritant d'être cité pour un mot, un tour, une image qui révèle le génie.

TROISIÈME SECTION

L'HELLÉNISME EN FRANCE SOUS LA RÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

Le goût de l'antiquité grecque et les Assemblées révolutionnaires.

L'antiquité grecque, les exercices scolaires et la politique révolutionnaire. — L'éloquence dans les Assemblées. — Les figures de rhétorique. — Les héros que l'on admire et que l'on veut imiter. — Les noms antiques. — La Grèce ancienne et la politique quotidienne sous la Révolution. — L'érudition des pétitionnaires. — Les Grecs anciens et les grandes réformes. — Les protestations contre l'abus de l'antiquité. — L'influence de *l'Anacharsis*. — Chateaubriand et *l'Essai sur les Révolutions*.

Paru en 1789, *le Voyage du Jeune Anacharsis*, nous l'avons vu, profita du courant d'idées qui entraînait la société française vers une admiration toujours plus vive pour l'antiquité grecque. Ces anciens que l'on cherchait à retrouver, tant bien que mal, dans leurs ouvrages ou leurs œuvres d'art (1), on fut heureux de les voir vivre et agir, comme des personnages de roman, sous la garantie de la plus scrupuleuse érudition. Mais, dès le début, ce ne fut pas un succès littéraire seulement : le rédacteur du *Journal des Savants* assure qu'à ce moment, grâce au *Voyage d'Anacharsis*, « l'attention fut détournée pour quelques instants des objets politiques dont toutes les têtes commençaient à se remplir ». A l'en croire,

(1) Pour faire connaître dans une certaine mesure ces œuvres d'art, Barthélemy fit éditer, en même temps que son *Voyage d'Anacharsis*, un fort bel album dû à Barbié du Bocage.

Anacharsis aurait fait diversion à la politique, un peu comme, de nos jours, un feuilleton amusant ou le mystère d'un beau crime font oublier aux lecteurs les angoisses du lendemain; c'est une erreur. Si le succès de l'*Anacharsis* s'explique par des raisons littéraires, ce fut tout autant peut-être un succès d'ordre politique; d'ailleurs, de littéraire qu'il était au début, le goût de l'hellénisme était devenu un moyen d'affirmer, en les déguisant prudemment, ses aspirations vers un état politique et social où il y aurait plus de liberté et d'égalité (1). Nous avons vu qu'Anacharsis et ses amis plurent aux lecteurs de Rousseau et de Voltaire, parce que, sur bien des points, c'étaient les idées et les théories des deux grands philosophes du XVIII[e] siècle qu'ils soutenaient. Soyons bien certains qu'une société assoiffée de liberté devait être sensible au spectacle des libertés grecques présenté par Barthélemy, plus encore qu'à l'ingéniosité d'un roman ou à la finesse des discussions littéraires et des jugements artistiques.

*
* *

Il faut, pour bien saisir le lien qu'il y a entre la politique et le goût de l'antiquité grecque sous la Révolution, remonter quelque peu en arrière. Sous l'influence de l'intérêt qu'on portait alors aux lettres et aux arts de la Grèce, l'étude de la civilisation hellénique s'était développée assez considérablement dans les collèges, je ne dis pas l'étude de la langue grecque, car elle était alors tombée en décadence. Ce que l'on retenait surtout de cette antiquité, en dehors de la mythologie, toujours enseignée avec un grand luxe de détails, — et par l'intermédiaire d'Ovide le plus souvent, — c'était l'histoire politique, mais une histoire politique d'un caractère un peu particulier qui s'explique par les habitudes pédagogiques d'une époque où, dans l'enseignement, tout était ramené à la pratique du discours français et du discours latin. Dans la vie des personnages qu'il s'agit de faire parler,

(1) L'intérêt qu'on attache alors à l'actualité politique de l'histoire grecque apparaît bien dans cette annonce du cours de Garat au Lycée, en 1790 : « M. Garat recommencera l'histoire des divers peuples de la Grèce... on y verra des petites nations montrer aux plus puissantes ce que peut l'amour de la liberté. » (*Moniteur, 6 décembre 1789.*)

quelques grands traits frappent surtout, le désintéressement, le culte de l'égalité, la passion de la liberté, traits d'autant plus souvent choisis par les maîtres et les élèves qu'ils prêtent à de beaux développements, et que ces sentiments, toujours exaltés par Plutarque, étaient justement les plus capables d'intéresser les hommes et les enfants vers 1780.

On peut discuter de l'influence exercée par ces travaux d'école sur la jeunesse du temps; on peut prétendre qu'elle ne fut pas fort profonde, les écoliers n'attachant souvent pas grande importance aux exercices scolaires; et ce serait vrai peut-être aujourd'hui, où il y a plus complète rupture apparente entre la vie pratique et les études désintéressées de l'enseignement secondaire; mais, vers 1780, il se trouve, par un hasard heureux (1), que ces enfants qui viennent de prononcer une harangue enflammée sur les abus de la tyrannie à Syracuse ou la grandeur du libre peuple spartiate, trouvent leurs pères en proie à des préoccupations ou à des sentiments du même ordre. Parce qu'ils ont plus de rapports que de nos jours avec la vie courante, les devoirs d'école ont plus d'intérêt peut-être pour les enfants, et, peu à peu, par une illusion inconsciente, ces écoliers en arrivent à ne plus mettre grande différence entre leurs *conciones* et les idées politiques du jour.

Les témoignages en sont nombreux et nous viennent des plus célèbres représentants de cette génération, arrivés à l'âge d'homme vers 1789. Danton sait gré à l'éducation qu'il a reçue d'avoir fait de lui un républicain. Condorcet déclare dans son *Rapport sur l'organisation de l'Instruction Publique* (2) : « Cette habitude des idées antiques, prise dans notre jeunesse, est peut-être une des principales causes de ce penchant presque général à fonder nos nouvelles vertus politiques sur un enthousiasme inspiré dès l'enfance (3). » Chateaubriand, qui avait profondément réfléchi sur les causes de la Révolution, sinon avec un esprit critique toujours assez

(1) « Heureux, » parce que les enfants se rendaient mieux compte du lien qu'il peut y avoir entre la vie et leurs travaux scolaires, et par suite étaient sans doute portés à les faire avec plus de soin.

(2) Note V.

(3) Cf. dans un autre ordre d'idées, une intéressante déclaration de Napoléon I[er] : « C'est en vivant au milieu des Grecs et des Romains et de leurs myriades de divinités que j'ai perdu la foi, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans. » *Mémoires de Sainte-Hélène.*

averti, devait affirmer peu après : « Un trait distinctif de notre Révolution, c'est qu'il faut admettre la voie spéculative et les doctrines abstraites pour infiniment dans ses causes. Elle a été produite en partie par des gens de lettres qui, plus habitants de Rome et d'Athènes que de leur pays, ont cherché à ramener dans l'Europe les mœurs antiques (1). »

Cette influence certaine de l'éducation sur le développement de la Révolution causa, par la suite, des préoccupations aux pédagogues, une fois rétabli le régime monarchique. En 1818, à la distribution des prix du concours général, — où Victor Hugo obtint un accessit de physique, — M. Andrieux, professeur au collège Bourbon, traita en latin le sujet suivant : « *Non metuendum esse ne juvenes in tractandis veterum scriptis concipiant insanum status popularis amorem aut regni odium legibus temperati.* » M. Andrieux était orfèvre et défendait l'enseignement des langues anciennes qu'il était chargé de dispenser, mais de plus qualifiés que lui, les Révolutionnaires eux-mêmes, avaient répondu tout autrement à la question posée; le discours de M. Andrieux aussi bien est une preuve que le danger de cet enseignement dans un état monarchique semblait redoutable aux gens de 1818; ils en avaient vu les effets, et il était bon de les rassurer.

Aux oreilles les moins prévenues, il n'avait pu échapper que les discours des orateurs de la Révolution étaient comme l'écho des discours latins ou grecs composés à loisir dans le calme des collèges. Ces souvenirs de l'antiquité sont, en effet, un des traits les plus caractéristiques de l'éloquence révolutionnaire. Exemples à l'appui d'une thèse, arguments péremptoires, ces figures de style, ces tirades où Léonidas se trouve étrangement mêlé à Scævola, voilà le fond inépuisable où le tribun dans l'embarras est toujours sûr de pouvoir puiser, sans ennuyer ses auditeurs.

De ces figures de rhétorique, il en est qui sont restées célèbres pour leur caractère grotesque, tel le serment de je ne sais quel conventionnel : « Je jure sur la tête de Brutus. » Il en est d'autres qui ont quelque vigueur oratoire : à Pétion qui note que la vérité se fait jour tôt ou tard, La Rochefou-

(1) *Essai sur les Révolutions*, p. 70, I.

cauld rétorque : « Je conviens que tôt ou tard la vérité se fait jour à travers les calomnies et qu'elle finit par régner, mais si la postérité a vengé le mémoire de Phocion et de Socrate, cela n'a pas empêché que leurs compatriotes ne leur aient fait boire la ciguë (1). » La plupart de ces images possèdent en commun la banalité : elles sont curieuses à relever pourtant, car elles permettent de fixer, sur un point, le goût du temps (2). Ce ne sont parfois qu'une épithète, une apposition qui font passer un frémissement dans l'assemblée au souvenir des grands ancêtres. Dumas, président de la Législative, après lecture d'une pétition des citoyens d'Agen, demande l'impression de cette « harangue lacédémonienne (3) ». Anacharsis Cloots, à la Convention, s'écrie enflammé : « Les vainqueurs de Jemmapes sont invincibles par terre et par mer; nous avons vaincu à Marathon; nous vaincrons à Salamine (4) »; et la phrase est si goûtée qu'Isnard, chargé, quelques jours plus tard, de rédiger une proclamation au peuple français, évoque les mêmes triomphes antiques : « La fortune sourit à l'audace et la victoire au courage. Nous en appelons à vous, vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Jemmapes ! République naissante, voilà tes modèles et le présage de tes succès (5). »

Souvent les allusions s'étendent plus longuement; ce sont de véritables récits. Robespierre commence un discours sur le *Code Pénal* par un fait emprunté à l'histoire d'Athènes qui n'a vraiment aucun rapport avec le sujet; j'y vois tout au plus une assez basse flatterie adressée aux membres de l'Assemblée, rapprochés pour la circonstance des dieux antiques : « La nouvelle ayant été portée à Athènes que des citoyens avaient été condamnés à mort dans la ville d'Argos, on courut dans les temples, et on conjura les dieux de détourner des Athéniens des pensées si cruelles et si funestes.

---

(1) *Moniteur, 22 août 1791.*

(2) Je trouve quelque peu excessive la bienveillance de M. Lintilhac : *Vergniaud*, p. 285 : « Ces légendes virilisèrent les âmes et suscitèrent des héroïsmes... Quant aux mythes, ils suggérèrent nombre de traits éloquents aux orateurs du temps. » — Combien peut-on en rapprocher du fameux cri de Vergniaud : « La République est comme Saturne : elle dévore ses enfants ? »

(3) *Moniteur, 19 mars 1791.*

(4) *Moniteur, 7 février 1793.*

(5) *Moniteur, 25 février 1793.*

Je viens prier non les dieux, mais les législateurs (1). » A maintes reprises, on trouve le mot de Thémistocle sur son fils, rapporté par Plutarque : « Ce marmot gouverne sa mère, sa mère me gouverne et moi je gouverne la Grèce (2) »; ou la célèbre réponse d'Aristide : « La proposition de Thémistocle serait utile, mais elle n'est pas juste (3) », ou encore la fière riposte de Thémistocle : « Frappe, mais écoute (4). » Goupil de Préfeln, un peu troublé sans doute, s'écria même un jour : « J'ai le courage de dire comme Thémistocle à Alcibiade (?) : « Frappe, mais écoute (5). » Qu'importait un nom pris pour un autre, puisque, de toute façon, c'était un nom grec?

Ces souvenirs révèlent assez nettement, par le choix qu'en font les orateurs, les anciens qu'on admire sous la Révolution. C'est Lycurgue et le peuple spartiate au tout premier rang. La Législative ayant déclaré la guerre en 1792, Anacharsis Cloots applaudit à ce geste et affirme que les Français ne se laisseront abattre par aucune privation : « Nous saurons nous réduire à une nourriture grossière, à la sauce noire des Spartiates (6). » Les trois cents Lacédémoniens de Léonidas hantent les imaginations. Trois cents patriotes de Cholet qui ont résisté à vingt mille rebelles sont présentés à la Convention par le citoyen Cambon : « Vous voyez à la barre, dit-il, des patriotes ardents qui nous rappellent le souvenir de ces trois cents Spartiates dévoués à mourir pour leur pays (7). » Et, quand on parle à la Convention d'attaques dirigées contre la Montagne, Julien se dresse à son banc et menace : « Ce passage que l'on attaque deviendra celui des Thermopyles... Là, des Spartiates sauront mourir, s'il le faut, mais ils sauront sauver leur liberté (8). » Barère s'indigne contre cette image violente, mais ce n'est que pour répondre par une autre, empruntée à l'histoire grecque, elle aussi : « On a jeté imprudemment parmi nous une pomme de discorde en distinguant un côté de l'autre

(1) *Moniteur, 30 mai 1791.*
(2) *Moniteur, mai 1791.*
(3) *Moniteur, 25 septembre 1790.*
(4) ROBESPIERRE : *Moniteur, 27 décembre 1793.*
(5) *Moniteur, 7 mai 1790.*
(6) *Moniteur, 21 avril 1792.*
(7) *Moniteur, 20 août 1793.*
(8) *Moniteur, 28 décembre 1792.*

de cette assemblée, et en le désignant sous le nom de Thermopyles... Sommes-nous donc dans un sénat ou dans un camp? Le camp de Xerxès était dans un côté de l'Assemblée Constituante où siégeaient les abus, les préjugés et les privilèges (1). » Xerxès, le monarque qui a osé attaquer la valeureuse petite Grèce républicaine, est l'objet de tous les mépris : « J'aimerais autant pour mon compte, proclame Robespierre, être l'un des fils d'Aristide, élevé dans le Prytanée, aux dépens de la République, que l'héritier présomptif de Xerxès, né dans la fange des cours (2). » Lysandre est exécrable lui aussi, parce qu'il a déposé la modération spartiate et s'est fait tyran. C'est à lui que Vergniaud compare Louis XVI : « O Roi! qui sans doute avez cru avec le tyran Lysandre que la vérité ne valait pas mieux que le mensonge et qu'il fallait amuser les hommes par des serments, ainsi qu'on amuse les enfants avec des osselets..., pensez-vous nous abuser aujourd'hui avec d'hypocrites protestations? (3) » — Les rois alliés contre la France sont autant de Philippes, prêts à fondre sur la Grèce libre et faible (4) : « Nous ressemblons trop aux Athéniens, légers, présomptueux, divisés, qui dormaient lorsque Philippe était à leurs portes. Philippe, aujourd'hui, est à Londres, à Berlin, à Vienne; il est au milieu de nous. » Et nous, nous agissons comme les Athéniens agissaient alors : « Je puis appliquer à vos mesures, dit Vergniaud à la Législative, le langage que tenait en pareille circonstance Démosthène aux Athéniens (5). »

S'agit-il de lutter, non plus contre les rois et leurs séides, mais contre la calomnie et les fourbes, le souvenir de Socrate est toujours présent. Priestley a été l'objet d'attaques de la

(1) *Moniteur, 7 janvier 1793.*

(2) *Moniteur, 25 avril 1793.*

(3) *Moniteur, 4 juillet 1792.*

(4) Ce sont aussi, et fort souvent, des Darius ou des Xerxès. « Même s'il fallait lutter contre l'Europe, dit Vergniaud, nous nous souviendrions que quelques milliers de Grecs luttant pour la liberté triomphèrent d'un million de Perses. » (*26 octobre 1791*). — Le 5 septembre 1791, Baillot lit le récit de la bataille de Marathon aux Gardes nationaux, Volontaires de la Côte-d'Or, partant pour l'armée. — En 1792, paraît un drame où le récit est mis en action : *La Journée de Marathon ou le Triomphe de la Liberté* : « Dans cette journée mémorable, quelques républicains d'Athènes renversèrent les armées du grand roi de Perse. » (*Moniteur, 15 juillet 1792.*)

(5) *Moniteur, 18 janvier 1792.* Cf. Robespierre (*27 mars 1793*). — C'est le moment où Gin publiait son édition de Démosthène, « avec des remarques peu patriotes ». Le 20 janvier 1794, on annonce la représentation à l'Opéra d'un tableau patriotique : *Toute la Grèce liguée contre Philippe.*

part de Burke : François, président de la Convention, venge ainsi son ami : « Les noms de Socrate et de Priestley vivront honorablement dans la mémoire des hommes, et ceux des Aristophane et des Burke, à mesure qu'ils traverseront les siècles, se chargeront d'opprobre ! » — Faut-il donner un conseil? Vite, voici un ancien à la rescousse : « L'orateur Lycurgue (qu'il ne faut pas confondre avec le législateur ayant gouverné la république de Lacédémone) [admirons ce souci d'exactitude], fit afficher à une colonne le compte de son administration; c'était un modèle et non une apologie. Je dis à tous les administrateurs, et surtout à ceux de Paris : Soyez des Lycurgues. » — Il ne déplaît pas de mêler plusieurs souvenirs illustres en des raccourcis saisissants. Voici Robespierre attaquant ceux qui font profession d'athéisme : « Socrate mourant entretient ses amis de l'immortalité de l'âme; Léonidas, aux Thermopyles, soupant avec ses compagnons d'armes..., les invite pour le lendemain à un autre banquet. Il y a loin de Socrate à Chaumette et de Léonidas au Père Duchesne (1). »

Ce n'est pas à l'histoire politique ou militaire seule qu'on recourt lorsqu'on est en quête d'une belle image. Phidias et ses œuvres d'art sont souvent évoqués. A la Constituante, Prugnon avait commencé une belle tirade : « Un ancien disait que le Jupiter Olympien de Phidias... (2). » Mais un mouvement de l'Assemblée empêcha d'entendre la fin de la phrase. Plus heureux, Vergniaud remercie en ces termes un artiste qui présente à la Législative le projet d'un monument à élever sur les ruines de la Bastille : « Ainsi, après la journée de Marathon, sur un bloc de marbre que les Perses, dans leur orgueilleuse confiance d'asservir la Grèce, avaient apporté pour ériger un trophée à leurs victoires, le ciseau vengeur de Phidias éternisa bientôt la honte de leur défaite (3). » François, dans un *Rapport sur la tranquillité intérieure du royaume*, affirme que « l'évêque de Rome cherche à prendre l'attitude du Jupiter tonnant de Phidias (4). »

(1) *Moniteur, 8 mai 1794.*
(2) *Id., 3 mai 1790.*
(3) *Id., 3 novembre 1791.* Le souvenir est d'ailleurs inexact.
(4) *Id., 28 avril 1792.*

Il y a mieux encore. Voici pour les érudits : Merlin s'indigne contre les anciens partisans de Robespierre : « Qu'ils sachent que, dans les départements et les armées, leurs noms sont en exécration, qu'ils ont donné d'eux-mêmes l'opinion qu'on a de ceux qui aidèrent Erostrate à brûler le temple d'Ephèse (1). » Et pour les amateurs d'athlétisme : « Je comparerais presque le corps législatif à ce Milon de Crotone qui, ayant les mains serrées dans le tronc d'un arbre, voyait s'avancer un lion contre lequel il ne pouvait rien entreprendre, et qu'il aurait aisément vaincu, s'il avait été libre (2). » Et que de gentillesses empruntées à la mythologie! « La Convention, dit Barère, n'a pas pris jusqu'à présent l'attitude ferme et grande qu'elle doit avoir aux yeux de l'Europe. Je l'ai souvent comparée à Hercule qui, dans son enfance, se débattait contre des serpents (3). » Barère aimait décidément le héros grec : quelques mois plus tard, il l'invoque encore : « Une loi sur les étrangers est aussi très importante, et lorsque vous voudrez faire cet autre travail d'Hercule, comme Augias (?), vous bannirez ces hommes sans aveu qui ne vivent que de l'or étranger (4). » Vergniaud proteste contre ceux qui veulent faire s'entr'égorger les conventionnels, « comme les soldats de Cadmus », et le délicat Boilleau s'oppose en ces termes à tout appel qui pourrait être fait de la sentence rendue par la Convention touchant le sort de Louis XVI : « Si l'appel au peuple a lieu, ce sera prolonger l'aventure pendant vingt ans ou trente ans de plus. La Tour du Temple sera le jardin des Hespérides, Louis sera la Toison d'or, et tous les aristocrates intérieurs et extérieurs seront autant d'Argonautes (5).

A lire de telles phrases, on peut légitimement se demander si les Assemblées ne les accueillaient pas le plus souvent par des rires ou des applaudissements ironiques. Il ne le semble pas. Sans doute proteste-t-on parfois quand l'auteur semble s'éloigner un peu trop de son sujet, pour étaler complaisamment des souvenirs de collège. L'abbé Maury rappelant Annibal et la bataille de Zama, à propos de l'emprisonne-

(1) *Moniteur, 16 janvier 1795.*
(2) Isnard, *Moniteur, 15 mai 1792.*
(3) *Moniteur, 25 décembre 1792.*
(4) *Id., 20 mars 1793.*
(5) *Id., 19 janvier 1793.*

ment du comte d'Albert à Marseille, on murmure, on lui crie : « Au fait! » Et Ricard, dans sa réponse, demande « qu'on ne prenne pas texte de cet événement pour nous citer les plus belles actions des plus grands généraux du monde (1). » Mais l'abbé Maury n'était pas très sympathique à la majorité de la Constituante, et on lui en veut moins de son érudition que de ses idées politiques. — M. de Neufchâteau, un jour, voulut faire une savante dissertation : « Je vais rappeler quelle est l'origine du mot amnistie... (on rit.) La première amnistie dans les annales du monde... (nouveaux éclats de rire). La première amnistie fut proclamée par Thrasybule lorsqu'il ramena la paix dans Athènes, après l'expulsion des trente Tyrans. Je demande qu'on l'applique à la ville d'Avignon. » On voit que les protestations contre un tel débordement d'érudition ou de pédantisme n'étaient pas bien méchantes, et les sottes amplifications d'un François ne l'empêchèrent pas d'être nommé président de la Convention; au reste, des orateurs avisés comme Robespierre, Barère et tant d'autres n'auraient pas sans cesse invoqué les Grecs, s'ils n'avaient pas su plaire ainsi à leurs auditeurs, et certains, moins cultivés, croyaient parfois utile de s'excuser de n'être point à même de citer les anciens (2).

*
* *

Cette rage de jeter dans les discours des souvenirs de collège ne s'explique pas par une mode littéraire seulement, et d'un goût douteux. On citait les Grecs parce qu'on les admirait vraiment dans leur politique et leurs institutions et leurs mœurs, et par admiration on voulut les imiter. Sur ce

(1) *2 et 16 janvier 1790.* Instruit par l'expérience, l'abbé Maury s'y prit plus habilement quelques mois plus tard. Il s'agissait des pouvoirs judiciaires accordés au roi : « On nous a dit que l'influence du roi sur l'ordre judiciaire était un attentat du régime féodal. Je ne remonterai pas à l'origine des peuples; je ne vous citerai pas les rois de Grèce, les rois d'Égypte qui n'étaient pas des barbares et qui étaient juges. » La prétérition fit passer le souvenir antique.

(2) Tel Legendre à la Législative. — Est-il besoin de noter qu'on invoque aussi à chaque instant les Latins?

point d'ailleurs, on ne distingue guère entre Grecs et Latins, mais Latins à la Plutarque.

L'une des manifestations les plus anodines de ce souci de jouer à l'antique fut le plaisir qu'on eut à s'affubler de noms antiques, avec la certitude de s'assurer ainsi le respect des contemporains. Cloots, l'un des premiers, se fit appeler Anacharsis, et, à sa suite, il y eut en foule des Aristide, des Socrate ou des Phocion, — des Brutus aussi, des Caton et des Scævola. La mode était d'accord avec l'intérêt de ceux qui, grâce à leur nouveau nom, pouvaient affecter beaucoup de grandeur d'âme et de vertu. Mais cela ne dura pas, et pour cause. On eut tôt fait de distinguer entre les grands hommes d'autrefois et leurs sosies. Dès le milieu de 1794, cette hypocrisie fut démasquée par Bréard en pleine Convention : « Sachons, dit-il, pourquoi des hommes qui ne jouissaient d'aucune considération ont eu besoin d'abandonner le nom de leur père pour prendre un nom célèbre dans l'antiquité. » Et sur une interruption de Thibaud, faisant remarquer que « Couthon avait pris le nom d'Aristide », Bréard continue : « Croyez-vous que ceux qui sont venus à votre barre en se parant du nom de Socrate eussent bu la ciguë, si on la leur eût présentée? Non, non, ils l'eussent rejetée bien loin. Ce n'est pas les noms des grands hommes de l'antiquité qu'il faut usurper, ce sont leurs vertus qu'il faut imiter, qu'il faut surpasser, s'il est possible (1). » Cette tirade ne devait pas empêcher Carrier de s'écrier quelques mois plus tard : « J'envisage le brasier de Scævola, la ciguë de Socrate, la mort de Cicéron, l'épée de Caton (2). » Notons en tout cas qu'il n'eut point, au cours de son procès, l'impassibilité et la grandeur d'âme de ceux qu'il invoquait pour patrons. Cette manie de rappeler à tous propos la mort courageuse de quelques anciens illustres faillit jouer un méchant tour au peintre David. Quand Robespierre descendit de la tribune, à la fameuse séance de Thermidor, David alla l'embrasser et

(1) *Moniteur, 23 août 1794.* Dans *l'Intérieur des Comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes* (1795), Ducamel se moque de ces révolutionnaires qui, affublés des noms de sages antiques, ne sont que de vulgaires bandits. Voici quelques personnages : « Aristide, ancien chevalier d'industrie, président du Comité. — Caton, ancien laquais, escroc, grand aboyeur. — Scaevola, coiffeur gascon. »

(2) *Moniteur, 26 novembre 1794.*

lui dit : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi ». Goupilleau, quelques jours après, lui en fit grief, et le faux Socrate faillit être guillotiné, pour avoir voulu boire le poison.

C'est pour se rapprocher des anciens aussi que l'on se tutoie dans les Assemblées Révolutionnaires. On trouvait dans cet usage une simplicité et une grandeur qui donnaient l'illusion d'être à l'Agora ou au Forum.

Mais, ce ne sont là encore que des bagatelles; il y a plus sérieux et plus grave. Nourris dès l'enfance des leçons de Lycurgue et de Solon, d'Aristide et d'Epaminondas, habitués à mettre au-dessus de tous les autres le peuple libre qui avait lutté victorieusement contre les puissants rois de Perse, beaucoup de révolutionnaires, en 1789, crurent de bonne foi que tout irait pour le mieux, dès qu'ils auraient enfin réalisé ce qu'ils connaissaient si bien par les livres. Une fois proclamées la liberté et l'égalité de tous les citoyens, il restait à organiser l'état de choses nouveau : c'est aux leçons des anciens qu'on demanda le secret de cette organisation; les travaux de la Législative et de la Convention avaient d'ailleurs été mis sous leurs auspices. Sans doute, à la Législative parut-on, au début, assez peu enclin à ce verbiage; mais l'abbé Grégoire, dès le premier jour, adresse une lettre à l'assemblée pour lui demander d'apporter à sa tâche « la fierté des Spartiates et le courage des Romains ». Quant à la Convention, à sa première réunion, elle fut placée sous la protection des Grecs; le porte-parole de la Législative lui dit : « La liberté, la loi, la paix, ces trois mots furent imprimés par les Grecs sur la porte du temple de Delphes; vous les imprimerez sur le sol entier de la France. » Et l'assemblée fit placer dans la salle des séances les bustes des grands hommes de l'antiquité (1) : leurs principes devaient être ceux de la Révolution. Billaud Varennes le rappela un jour en termes sévères et pompeux à la fois : « Citoyens, l'inflexible austérité de Lycurgue devint à Sparte la base inébranlable de la République; le caractère faible et confiant de Solon replongea Athènes dans l'esclavage : ce parallèle renferme toute la

(1) « Disons que si nous n'avons pas de Cincinnatus, de Camille, de Lycurgue, de Solon, de Brutus, du moins pourrons-nous en contempler les images à la Convention. » *Révolutions de Paris*, CCI, p. 339.

science du gouvernement (1); » et Courtois, montrant que la Révolution avait failli sombrer sous la dictature de Robespierre, souligna : « C'est le mépris des principes qui a perdu les anciens états de la Grèce et qui a vendu à Philippe les clefs de la superbe Athènes (2). » A ces principes, on eut soin, pendant quatre ou cinq ans, de ne pas manquer, et pour cela on les rappela sans cesse, avec les noms de ceux qui les avaient les premiers appliqués.

Dans les événements de la politique quotidienne, tout d'abord, on se réfère continuellement aux anciens avant de prendre une décision; important ou futile, un vote ne saurait avoir lieu sans qu'on invoque Sparte ou Athènes. « Si nous voulons des âmes antiques, avait déclaré Prugnon à la Constituante, il faut procéder comme les anciens. » On ne devait pas oublier cette injonction, et Robespierre reprit plus tard la formule avec quelque différence dans la forme : « Elevez vos âmes à la hauteur des vertus républicaines et des exemples antiques. »

Dès les débuts de la Constituante, Boufflers s'oppose à la demande qui est faite d'ouvrir les lettres adressées aux personnes en fuite ou sous la garde de la justice; il rappelle à ce propos, et pour fonder son opinion, que « Philippe en guerre contre Athènes reçut son courrier intact, sans que les Athéniens eussent même voulu arrêter les messagers (3) ». Quelques mois plus tard, Barnave veut enlever au roi le pouvoir de décider la guerre, et il effraye par un souvenir antique ceux qui pourraient être tentés de ne pas le suivre : « Périclès entreprit la guerre du Péloponèse, quand il se vit dans l'impossibilité de rendre ses comptes (4). » C'est au même exemple que recourra Bourdon (de l'Oise), beaucoup plus tard, en août 1794, quand il demandera qu'on renonce à toute reddition de comptes, touchant les quarante sous accordés pour assister aux assemblées des sections. — Songe-t-on à amnistier les émigrés et à leur permettre de rentrer en France, Pastoret est certain que tous reviendront aussitôt « sur la terre qui les a vus naître; ils s'y sentiront soulagés,

(1) *Moniteur, 21 avril 1794.*
(2) *Id., 18 février 1795.*
(3) *Id., 28 juillet 1789.*
(4) *Id., 31 mai 1790.*

comme les Grecs poursuivis par les remords se sentaient plus tranquilles au moment où ils embrassaient l'autel des dieux (1) ». Un autre jour, on refuse à des femmes pétitionnaires de relâcher les suspects arrêtés : l'antiquité encore fera les frais de l'argumentation : « A Athènes, déclare le président, M. Voulland, une loi du plus sage des sénateurs, le vertueux Solon, condamnait à la peine de mort tous les citoyens qui, dans les événements révolutionnaires, n'auraient pris aucun parti (2). » Quelques semaines avant, Hébrard, orateur d'une députation du Cantal, avait précisément cité la parole de Solon : « Qui n'est pas pour nous est nécessairement contre nous. »

Il se faisait un échange gratuit de belles phrases entre l'assemblée et les citoyens qui venaient à sa barre; les pétitionnaires étaient au reste bien gênants parfois, et leurs demandes, si on y avait souscrit, auraient suffi le plus souvent à ruiner le pays et à déclencher les pires catastrophes. Déjà, M. Gorguereau, à l'Assemblée Législative, s'en était plaint, en appuyant sa plainte sur l'exemple de ce qui s'était passé à Athènes : « L'opinion publique n'est souvent que l'erreur publique... C'était cette opinion publique qui, dans Athènes, payait de l'ostracisme les services des grands hommes (3). » En maintes circonstances, cette opinion publique se manifestait avec violence et les députés n'étaient pas toujours en état de délibérer dans le calme et la liberté qui auraient convenu. Vergniaud demanda, en août 1792, que l'Assemblée se transportât à la Madeleine : « Ce n'est pas, dit-il, que la liberté ait besoin de luxe, que Sparte puisse périr plutôt qu'Athènes dans la mémoire des siècles... Mais la salle doit être digne de la nation. » Il faut aussi qu'il soit facile d'y assurer l'ordre : « Quand Démosthène tonnait contre Philippe ou Cicéron contre Catilina, une paix profonde ne régnait ni dans le Forum d'Athènes, ni dans le Sénat de Rome (4). »

Souvent ces pétitions étaient moins des réclamations en faveur d'un individu ou d'un groupement qu'une dénon-

(1) *Moniteur, 26 octobre 1791.*
(2) *Id., 21 décembre 1793.*
(3) *Id., 4 février 1792.*
(4) *Id., 15 août 1792.*

ciation contre des suspects, dénonciation provoquée en trop de cas par la haine, et non par le patriotisme seul. Barbaroux protesta un jour contre cette manie qu'on avait de dénoncer sans raison sérieuse d'excellents citoyens. Evidemment il cite Athènes : « A Athènes, dit-il, le dénonciateur qui ne produisait pas de preuves était condamné à une amende très forte. L'orateur Eschine y a été condamné (1). » — Aussi fâcheux ou dangereux que ces pétitionnaires sont certains membres de l'assemblée toujours portés à proposer des mesures inspirées par la rancœur ou la sottise; François ne les nomme pas, mais leur permet de se reconnaître : « Lorsque dans Athènes ces ignorants rhéteurs eurent pris les places de Phocion et de Démosthène, et qu'eux seuls purent s'y faire entendre, la république fut perdue (2). »

C'était l'amour de la république sans doute qui le faisait parler, mais il s'y joignait bien un peu de crainte et de jalousie. Ces sentiments si fréquents dans les assemblées se manifestent avec force pendant la Révolution; on redoute l'orateur audacieux que la foule pourrait idolâtrer, le grand homme, vrai ou faux, qui pourrait devenir un tyran. Barère protesta pour cela quand on voulut inviter Roland à conserver le portefeuille de l'Intérieur; il rappela qu'un citoyen vota contre Aristide, en disant : « Je suis fatigué de l'entendre appeler juste. » « Malheur aux peuples qui idolâtrent un homme », conclut-il. L'histoire ancienne peut d'ailleurs se plier et servir à tous les raisonnements : Valazé, invoquant le même Aristide, protesta contre la thèse de Barère : « Lorsqu'à cette époque Aristide fut frappé de l'ostracisme, les Athéniens ne craignirent pas de le rappeler et d'expier leur injustice (3). » La même crainte de l'idolâtrie fait penser parfois à Périclès, le fourbe qui « se servit des couleurs populaires pour couvrir des chaînes qu'il forgea aux Athéniens (4) ». Tout en admirant Aristide, certains regrettent que l'ostracisme ne soit pas inscrit dans les lois de la république, « mais ceux qui sont désignés, déclare Phélippeaux, s'ils étaients sages, sauraient se l'appliquer eux-mêmes ».

(1) *Moniteur, 1er avril 1793.*
(2) *Id., 28 avril 1792.*
(3) *Id., 30 septembre 1792.*
(4) *Id., 21 avril 1794.*

Aucune circonstance ne provoqua un tel assaut de souvenirs grecs que la mise en accusation de Louis XVI. Il y eut d'abord à décider si le roi serait poursuivi en procès régulier ou mis à mort sans être entendu. Rémi se prononça avec vigueur pour le second parti : « Apprenez aux peuples à punir les tyrans d'une manière digne d'eux. Hercule ne s'amusait pas à faire un procès en forme aux brigands qu'il poursuivait; il en purgeait la terre (1). » Une fois rendue par la Convention, la sentence serait-elle irrévocable ou bien le condamné pourrait-il en appeler au peuple? Mailhe avait posé la question et la résolvait dans le second sens : « A Sparte, quand un roi était accusé d'avoir enfreint les lois ou les intérêts de la patrie, il était jugé par un tribunal composé de son collègue, du sénat et des éphores, et il avait le droit d'attaquer le jugement par un appel au peuple assemblé (2). » Mais cet appel au peuple effrayait maints conventionnels fondés à redouter les mouvements de l'âme populaire. Boilleau s'y opposa nettement par un argument historique, qui aurait dû servir à soutenir la thèse contraire; mais que ne peuvent l'éloquence et la passion? « Solon, pour éviter l'abus des jugements du peuple sur des faits ou des hommes en particulier avait fait une loi par laquelle l'Aréopage revoyait encore l'affaire jugée par le peuple pour le lui renvoyer de nouveau, si l'Aréopage avait trouvé coupable l'homme absous par le peuple. Si l'appel au peuple a lieu..., ce sera prolonger l'anarchie pendant vingt ou trente ans de plus (3). » L'assemblée se rangea à ces considérations.

Ce ne sont encore là, et malgré leur importance, que des événements de politique journalière. Dans la refonte même des institutions et l'établissement d'un ordre nouveau, c'est aussi l'exemple des Grecs que l'on invoque sans cesse. Une idée fortement implantée dans les esprits du temps, — et l'on ne peut en somme qu'y applaudir, — c'est qu'il n'est point de constitution durable sans mœurs; il faut revenir à la vertu des Spartiates, pour que les lois soient bien établies et bien observées (4). Il ne suffit pas de prescrire le bien, il faut en

(1) *Moniteur, 6 décembre 1792.*
(2) *Moniteur, 9 décembre 1792.*
(3) *Moniteur, 19 janvier 1793.*
(4) Cf. Victor BROCHARD : *Revue philosophique*, 1901. *La morale ancienne et la morale moderne* : « Quand les philosophes du siècle dont est Rousseau

donner de vivantes leçons par l'exemple. Grégoire, au nom du Comité d'Instruction Publique, propose de créer une sorte de florilège : « Semons la vertu et nous recueillerons des vertus. Ce fut la réputation de Miltiade qui enflamma le cœur de Thémistocle, et Thémistocle devint son rival... En faisant la généalogie des crimes, nous trouverons qu'à ce titre Achille fut le père du brigand qui dévasta l'Asie. On sait qu'Alexandre pleurait sur le tombeau de ce guerrier, en lui enviant d'avoir été chanté par Homère (1). »

La vertu devant être le principe des actions, point n'est besoin de récompenses somptueuses, bonnes à amollir les âmes. Quand le lieutenant Bretêchè, qui avait reçu quarante et un coups de sabre à Jemmapes, se présente à la barre de la Convention, M.-J. Chénier rappelle que « lorsque les républiques anciennes, à l'époque de leur splendeur, voulaient récompenser de pareilles actions, une feuille de chêne payait la dette de la patrie... Que la couronne de chêne soit posée par le président de la Convention Nationale sur cette tête couverte de cicatrices (2) ». De même, il est inutile, d'après certains, de prévoir des châtiments rigoureux contre les criminels : l'amour de la vertu fera plus que la crainte des tribunaux. « Jamais, note Pétion, le nombre des malfaiteurs ne fut plus considérable dans l'Attique que lorsque les lois de Dracon furent en vigueur (3). » Mais d'autres, plus réalistes, estiment que, sans la force assurant une stricte exécution des lois, aucune constitution républicaine ne saurait se maintenir : « Pourquoi le despotisme est-il si puissant? c'est par l'exécution sûre et simultanée de ses lois. C'est en assurant l'affermissement des siennes que Lycurgue donna la liberté à Sparte (4). » D'ailleurs, à moins de rêver l'impossible, il ne faut pas avoir l'illusion d'établir une constitution éternelle; Saint-Just mit un jour ses collègues en garde

---

abusaient du mot de vertu au point de l'avoir sans cesse à la bouche, ils étaient l'écho de Sénèque et de Plutarque. C'est au nom des principes de la morale antique que s'est faite la Révolution française. »

(1) *Moniteur, 29 septembre 1793.*

(2) *Moniteur, 7 mars 1793.* En juillet 1793, on décida que les prix aux élèves des écoles seraient remplacés par une couronne de chêne accompagnée d'un exemplaire de la constitution, et de l'honneur d'assister le lendemain à la séance de la Convention.

(3) *Moniteur, 30 mai 1791.*

(4) Billaud-Varennes. *Moniteur, 20 novembre 1793.*

contre cette chimère : « On croit que les oppresseurs ne renaîtront plus; il vint des oppresseurs après Lycurgue, qui détruisirent son ouvrage; si Lycurgue avait institué des conventions à Lacédémone pour conserver sa liberté, ces mêmes oppresseurs eussent étouffé ces conventions (1). »

De cette constitution établie avec soin, qui aura le droit de se réclamer? Qui sera citoyen, et surtout citoyen actif jouissant de tous les droits politiques? La Constituante voulut réserver la plénitude de ces droits à ceux qui payaient une contribution. Ce fut l'occasion d'un beau duel oratoire. Robespierre cita l'exemple d'Aristide : « Ce grand homme qui, après avoir administré les deniers publics de son pays, ne laissa pas de quoi se faire enterrer, n'aurait pas trouvé entrée dans vos assemblées électorales. » Beaumetz, Barnave insistent sur les caractères particuliers des constitutions antiques, et Goupil pouvait dire le lendemain avec quelque mépris : « Je ne répondrai pas à cet étalage insignifiant de mots sur les gouvernements d'Athènes et de Sparte. » Mais son mépris n'était que pour les thèses soutenues et non pour les exemples choisis et le procédé oratoire, car il savait, à l'occasion, invoquer l'antiquité grecque autant que personne. — Le peuple français doit-il être jaloux du titre de citoyen et ne l'accorder aux étrangers qu'après maintes formalités? M. Lasource voulait que les étrangers fissent une demande. Guadet, plus libéral, estime que le peuple français peut de lui-même s'adjoindre un étranger méritant : « Lorsque la ville d'Athènes offrit à Hercule le titre de citoyen, ce héros ne l'avait pas demandé (2). » On ne saurait mieux dire.

Le premier souci des législateurs révolutionnaires, désireux de fonder l'ordre de choses nouveau sur la vertu, fut de former la jeunesse et de donner à l'enfant, dès son premier âge, les vertus du bon citoyen. Le problème de l'éducation fut de ceux qui retinrent le plus l'attention des assemblées. Cette éducation devait être tout entière inspirée de l'antiquité et surtout des exemples de Sparte. Avant la Révolution, déjà bien des réformateurs, à la suite de Rousseau, avaient rêvé d'une éducation à la Lycurgue, et l'honnête

(1) *Moniteur, 25 avril 1793.*
(2) *Moniteur, 26 août 1792.*

Bernardin de Saint-Pierre avait développé ce rêve en des lignes qui ne laissent pas de surprendre un peu : « Les enfants n'apprenaient à Sparte qu'à obéir, à aimer la vertu, la patrie, et à vivre dans la plus intime union, jusque-là qu'ils étaient divisés dans leurs écoles en deux classes d'amants et d'aimés (1). » Dès la Constituante, le désir de former les jeunes Français comme l'étaient les jeunes Grecs apparaît dans un discours de Cazalès : « C'est par l'éducation, dit Jean-Jacques Rousseau (2), que les Athéniens firent de si grandes choses. Chaque maison était une école et un père de famille était plus craint dans sa famille que le magistrat. » Mais c'est à la Convention surtout que le problème fut étudié de près, et c'est de Lycurgue que le nom est cité d'abord par Ducos, au cours de la discussion établie sur les décrets touchant l'éducation : « Ce n'est pas au serment que Lycurgue arracha de Lacédémone que ce peuple surnaturel (3) dut la stabilité de son bonheur et de ses lois, c'est au soin qu'il prit de faire pour ainsi dire sucer aux enfants l'amour de leur pays avec le lait de leurs nourrices (4). » Rabaud Saint-Etienne invoque aussi l'exemple des Crétois, des autres peuples grecs et surtout de ces spartiates « qui passaient leurs jours dans une société continuelle, et dont la vie était un apprentissage et un exercice de toutes les vertus ». On se représentait idylliquement « les philosophes entourés dans le Panthéon, comme les philosophes grecs dans Athènes, d'une foule de disciples venus des différentes parties de l'Europe (5) ». Pour obtenir de tels résultats, il n'était que d'imiter pas à pas ce qu'avaient fait les anciens, — et c'est ce que demande Lepelletier Saint-Fargeau; — il fallait donner à la jeunesse l'amour de l'antiquité pour qu'elle en pratiquât les vertus. « Ressuscitez les

---

(1) *Etudes de la Nature. Note 28 à l'étude VII.* — Dans cette étude VII, je lis qu'il faudrait diriger l'amour des enfants « vers quelque objet digne d'être aimé... Si leur âge ou plutôt nos mœurs financières s'y opposent, on devrait le détourner vers l'amitié et former parmi eux, comme Platon dans sa République ou Pélopidas à Thèbes, des bataillons d'amis toujours prêts à se dévouer pour la patrie ».

(2) On voit unies là l'influence des anciens et celle de Rousseau, l'une facilitant l'autre. (*Moniteur, 8 avril 1791.*)

(3) Notez le mot !

(4) *Moniteur, 20 décembre 1792.*

(5) *Id., 16 décembre 1792.*

langues anciennes pour enrichir la nôtre de leurs trésors. Les auteurs de l'antiquité respirent l'amour sacré de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, et cette haine vertueuse que l'être sensible doit aux oppresseurs de l'humanité. » Les enfants, une fois élevés à aimer leur patrie, doivent la défendre avec tout leur courage et toutes les ressources de l'art militaire : la création de l'Ecole Militaire fut aussi inspirée par le souvenir des Grecs : « Que ne firent pas les anciens, demande Barère, au nom du Comité de Salut Public, pour donner toute la perfection possible à l'art terrible qui est devenu nécessaire à la défense de la liberté? A Athènes ou à Lacédémone, des écoles pour les guerriers, des joutes, des courses... Qui fit naître les Thémistocle, les Aristide, les Timoléon, les Epaminondas, si ce n'est les instituteurs nationaux de tactique et les jeux publics (1)? »

Le statut des fonctionnaires vint aussi plusieurs fois en discussion. Leur recrutement, leurs devoirs, leurs prérogatives furent souvent déterminés par des raisons empruntées au droit et aux coutumes antiques. Entre bien des questions posées à ce sujet, j'en retiens deux particulièrement typiques. A la Constituante, le problème était agité de savoir si les fonctionnaires pouvaient poursuivre leurs calomniateurs. Robespierre se montra farouche ce jour-là pour ceux qui détenaient une parcelle quelconque de l'autorité publique; il leur refusa le droit d'intenter un procès à qui les accuserait faussement : « N'allons point opposer l'intérêt des fonctionnaires à celui de la patrie. Aristide condamné n'accusait pas la loi qui donnait aux citoyens le droit de dénonciation (2). » Le second exemple est emprunté aux débats des premiers temps de la Convention : par vertu et désintéressement à la Plutarque, Mailhe avait déclaré qu'aucun membre de la Convention ne devrait par la suite accepter de fonction publique : « Un législateur célèbre dont nous admirons encore la sagesse et les principes de liberté écrivait au peuple, en lui envoyant les lois qu'il avait faites pour son bonheur : « Je vous invite à respecter ces lois jusqu'à ce que « je revienne. » Il ne revint jamais. » Beaucoup n'étaient

(1) Cette école fut nommée l'École de Mars. Elle était divisée en milleries, centuries, décuries. (*Moniteur, 3 juin 1794.*)
(2) *Moniteur, 22 août 1791.*

pas décidés à renoncer d'avance à toute carrière politique ou administrative. Rewbell fut leur porte-parole : « Je ne veux pas d'une république où je ne serai pas citoyen. Qu'aurait dit Lycurgue si on lui eût annoncé qu'il ne serait pas citoyen de cette république qu'il nourrissait dans sa tête? Lycurgue s'est retiré volontairement (1). »

Aristide et Lycurgue encore! Ajoutons-y Solon et Léonidas, Socrate et Périclès ou Xerxès. Les exemples empruntés à l'antiquité grecque reviennent souvent, mais ce sont, on le voit, presque toujours les mêmes. C'est de Lycurgue et de Solon que vont se réclamer les législateurs dans la discussion des projets financiers.

En 1793, il s'agit d'établir une organisation générale des finances de la France. Comme on le faisait avant tout examen pratique d'une question, on commença par poser quelques grands principes, et Chabot les résuma en peu de mots : « Imitons Lycurgue et Solon... La nation à laquelle vous allez donner des lois participe aux mœurs austères des Spartiates et à la douce civilisation que le commerce et l'industrie portèrent à Athènes. Les Français ont toutes les vertus des deux républiques rivales de la Grèce. Vous devez donc marcher à leur bonheur en suivant les principes opposés de Solon et de Lycurgue (2). » Quand on en vint à l'application des principes et qu'il fallut établir avec précision les charges des citoyens, c'est encore aux Grecs que l'on recourut pour avoir des idées. Raoul Nogaret ne veut pas de la contribution foncière en nature : « Après l'avoir modifiée jusqu'au point de ne payer que sur les figues, les Grecs s'en étaient délivrés du temps de Solon... La contribution d'Aristide appelée l'heureux sort de la Grèce avait pour base l'évaluation des fortunes (3). » Ramel, au nom du Comité des Finances, appuie sur l'exemple d'Athènes le système fiscal proposé : « On sait que Solon avait divisé en quatre classes les propriétaires, et qu'il exigeait de chacun une somme relative à la classe dans laquelle il était placé (4). »

---

(1) *Moniteur, 29 et 30 octobre 1792.*
(2) *Moniteur, 3 mars 1793.*
(3) *Moniteur, 18 février 1794.*
(4) *Moniteur, 14 juin 1794.*

Invoquant à chaque instant Sparte et Athènes, Lycurgue et Solon, il est naturel que les révolutionnaires ne s'en tiennent pas à des manifestations oratoires, et de la théorie passent à la réalisation. C'est ce qui explique tant de décrets de politique intérieure et extérieure qui auraient mieux convenu à une petite ville ancienne qu'à la France de 1793. Un fait curieux à noter, c'est que les plus ardents à invoquer les Grecs furent effrayés par les conséquences de cet engouement, quand ils en virent les résultats. Mirabeau déjà, en 1791, dans un discours sur les successions, lu après sa mort, mettait en garde contre les essais de reconstitution historique : « Peut-être est-il temps que les Français ne soient pas plus les écoliers de Rome ancienne que de Rome moderne. » Son conseil ne fut d'abord pas écouté. Quelques-uns sans doute le reprirent timidement : Tessé à la Constituante craint qu'on ne « s'égare par l'exemple des républiques de la Grèce; les mesures adoptées par les corps faibles ne peuvent être applicables à un colosse comme la France (1) ». Mais un tourbillon d'idéal antique emportait alors les esprits et il faut attendre assez longtemps pour que s'élèvent des voix autorisées contre ces pastiches spartiates. Vergniaud, l'un des premiers, proteste contre l'imitation trop rigoureuse des lois de l'ancienne Grèce : « Voulez-vous créer un gouvernement austère, pauvre et guerrier comme celui de Sparte? Dans ce cas, soyez conséquents comme Lycurgue. (Ici tout un résumé de l'œuvre de Lycurgue.) Il est vrai que de pareilles lois qui établissent l'égalité parmi les citoyens consacrent l'inégalité parmi les hommes... » Il demande à ses collègues de ne faire des Français « ni un peuple tellement livré aux mollesses de la paix que, pareil aux Athéniens, il redoute plus les rois qui l'attaqueraient comme les ennemis de ses plaisirs que comme les ennemis de sa liberté..., ni un peuple qui s'avilisse par la misère, qui perde dans une orgueilleuse paresse les qualités brillantes de son esprit et que, au milieu des prodigalités de la nature, vous nourrissiez du brouet de Lacédémone (2) ». Fait curieux, à la même date, ou peu s'en faut, Robespierre, à

(1) *Moniteur, 9 juillet 1791.*
(2) *Moniteur, 11 mai 1793.*

propos de l'éducation, faisait des déclarations presque analogues : « Prolonger l'instruction publique jusqu'à la fin de l'adolescence est un beau songe. Quelquefois nous l'avons rêvé délicieusement avec Platon, quelquefois nous l'avons vu avec enthousiasme dans les fastes de Lacédémone... Mais Platon ne faisait que des philosophes, Lycurgue ne faisait que des soldats (1). » Et l'abbé Grégoire ajoutait dans le même sens : « Il ne suffit pas qu'un système se présente escorté de noms illustres, qu'il ait pour patrons Minos, Platon, Lycurgue et Lepelletier; il faut d'abord se pénétrer de la différence immense qu'on trouve entre la petite cité de Sparte, qui contenait peut-être vingt-cinq mille individus, et ce vaste empire qui en renferme vingt-cinq millions (2). » A propos de l'éducation encore, car c'est là surtout que s'était donné libre carrière l'imagination des réformateurs, Marie-Joseph Chénier, au nom du Comité d'Instruction Publique, ce qui donne du poids à ses paroles, lance une pointe contre ceux qui ont confiance dans les idées d'autrui plutôt que dans les leurs : « Il faut étudier les hommes et les choses, et peut-être sera-t-on moins empressé alors de nous présenter des romans politiques faiblement échafaudés d'après *la République* de Platon, ou d'après les romans historiques composés sur Lacédémone (3). »

Ce n'étaient encore que des appréhensions ou de bonnes paroles destinées à rassurer ceux qui se demandaient quel serait l'avenir d'institutions fondées sur les principes qui avaient présidé à l'organisation des cités anciennes. Une fois les projets réalisés, les reproches, les récriminations, les regrets se firent entendre au sein même de la Convention. Grégoire, qui déjà, au moment de la discussion sur l'Instruction Publique, s'était opposé aux fanatiques des anciens, vint attaquer ceux qui ne voulaient pas se laisser convaincre, et en particulier certains conventionnels qui n'étaient plus là pour lui répondre, Robespierre tout le premier : « Robespierre, dit-il, voulait ravir aux pères, qui ont reçu leur mission de la nature, le droit sacré d'élever leurs enfants. Ce qui dans Lepelletier n'était qu'une erreur était un crime dans Robes-

(1) *Moniteur, 17 juillet 1793.*
(2) *Moniteur, 11 août 1793.*
(3) *Moniteur, 6 novembre 1793.*

pierre; sous prétexte de nous rendre Spartiates, il voulait faire de nous des ilotes (1). » Courtois, ayant à entretenir ses collègues des papiers trouvés chez Robespierre, fit aussi le procès de cette parodie d'antiquité. C'était le 18 février 1795, quelques semaines avant la fin de la Convention; ce discours d'un conventionnel d'importance marque au fer rouge l'erreur de toute une époque : il fait allusion à Saint-Just en particulier, mais les traits dont il le peint pourraient servir au portrait d'un grand nombre de ses contemporains : « Un étourdi de vingt-six ans, à peine échappé de la poussière de l'école, tout gonflé de sa petite érudition, avait lu dans un grand homme qu'il n'entendait point qu'un peuple s'était laissé corrompre par le luxe, enfant des arts et du commerce (2); il avait lu encore qu'un autre grand homme, qu'il entendait un peu moins sans doute, avait, dans l'enceinte de quelques milliers de stades, formé un peuple de braves, et tout de suite notre maladroit copiste de l'antiquité, sans examen des localités, des mœurs de la population, appliquant ce qui était inapplicable, nous venait dire ici : « Ce « n'est point le bonheur de Persépolis que nous vous avons « promis. »

Ce n'est pas à la Convention seule que se faisaient entendre des protestations contre une telle déformation de l'esprit public due à l'excès des souvenirs antiques. Volney, dans ses leçons à l'Ecole Normale, en 1795, fit ressortir avec vigueur les conséquences déplorables de l'éducation classique et de l'enseignement historique donnés au XVIII^e^ siècle : « Les *Hommes Illustres* de Plutarque et de Cornélius Népos, disait-il, ont obtenu la préférence sur les Martyrs et les Saints Pères du Désert... Encore ont-ils l'inconvénient de nous éloigner de nos mœurs et de donner lieu à des comparaisons vicieuses et capables d'induire à de graves erreurs. » Et dans la dernière de ces leçons, il parle de « cette manie de citations et d'imitations », qui a « comme frappé de vertige » toute l'époque. « Noms, surnoms, usages, lois, tout a voulu être spartiate ou romain (3). Ce sont ces livres classiques si

(1) *Moniteur, 30 septembre 1794.*

(2) Encore un témoignage de l'influence exercée par Rousseau sur ce renouveau de l'antiquité grecque à la fin du XVIII^e^ siècle.

(3) Cf. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : *Etudes de la nature.* (*Etude XIV.*) « Les

vantés, ces poètes, ces orateurs, ces historiens qui, mis sans discernement aux mains de la jeunesse, l'ont imbue de leurs principes ou de leurs sentiments... Ah! cessons d'admirer ces anciens qui n'eurent pour constitution que des oligarchies, pour politique que des droits exclusifs de cité, pour morale que la loi du plus fort et la haine de tout étranger (1). »

A quelque temps de là, dans une petite chambre froide, à Londres, un Français qui avait souffert de la Révolution attribuait à ces mêmes anciens ses malheurs : « Fanatiques admirateurs de l'antiquité, les Français semblent en avoir emprunté les vices et presque jamais les vertus. En naturalisant chez eux les dévastations et les assassinats de Rome et d'Athènes, sans en atteindre la grandeur, ils ont imité ces tyrans qui, pour embellir leur patrie, y faisaient transporter les ruines et les défauts de la Grèce (2). »

A qui ou à quoi imputer cette mode et cette admiration? Nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises : le mouvement général des esprits, depuis un demi-siècle, portait à l'imitation de l'antiquité grecque dans les arts et les lettres; la lecture de Plutarque, dans les collèges, commentée par les discours de Rousseau, devait faire passer cette imitation des beaux arts aux réalités politiques; en 1789, la publication du *Voyage du Jeune Anacharsis* donna sans aucun doute une vie nouvelle à ce goût pour l'antique. Son succès dans tous les milieux, ses multiples éditions en sont un sûr garant, et aussi le fait que les tendances politiques et philosophiques de l'ouvrage ne pouvaient être que très agréables aux partisans des idées avancées; c'était une dette politique autant que littéraire qu'on payait à Barthélemy en l'inscri-

---

vrais Grecs et les vrais Romains se croiraient chez nous dans le pays de leurs ombres », et il ajoutait, dans un sentiment analogue à celui de Volney, mais onze ans plus tôt : « Heureux, si nous n'avions pas naturalisé chez nous leurs maux réels, en y transplantant les jalousies, les haines et les vaines émulations qui les ont rendus malheureux. » Cela n'empêchait pas, au reste, Bernardin de Saint-Pierre de se réclamer à chaque instant des anciens, de Lycurgue en particulier, « le plus sublime génie qui ait jamais existé ». (*Note VIII au livre III.*)

(1) Cf. Camille Desmoulins : « Lycurgue est un médecin qui vous tient en santé avec la diète et l'eau... Lycurgue avait rendu les Lacédémoniens égaux, comme la tempête rend égaux ceux qui ont fait naufrage. » Cité par GÉRUSEZ : *La Littérature française pendant la Révolution*, p. 58. — Même sentiment dans les pages vigoureuses que Condorcet a consacrées aux Spartiates dans le *Tableau des Progrès de l'Esprit humain* (*Fragment de l'histoire de la 4e époque*).

(2) CHATEAUBRIAND : *Essai sur les Révolutions*, VI.

vant, en 1795, sur la liste des écrivains qui devaient recevoir une subvention de l'Etat (1). Sur cette influence, les contemporains ne se trompèrent pas. Quand M. Framery annonçait dans *le Moniteur* une imitation de Meissner intitulée *Alcibiade*, il voyait « le principal intérêt de l'ouvrage dans le rapport que peuvent avoir les événements avec les circonstances présentes... Ce mérite de l'à-propos a déjà été remarqué dans les *Voyages du Jeune Anacharsis* ». Taine place, pour l'influence, l'*Anacharsis* sur le même plan que Plutarque (2). Au vrai, les hommes de 1789 ravivèrent leurs souvenirs de l'antiquité grecque à la lecture de l'*Anacharsis*, où se trouvaient résumées ou développées les plus belles pages de Plutarque, celles où sont célébrées la vertu et la liberté.

Ce fut pour l'ouvrage de Barthélemy une extraordinaire fortune, après avoir inspiré les plus enthousiastes admirateurs et imitateurs de la Grèce ancienne, de devenir le livre de chevet de celui qui se fit alors le plus farouche et le plus éloquent contempteur de l'idéologie révolutionnaire. *L'Essai sur les Révolutions* de Chateaubriand, pour tout ce qui concerne l'histoire grecque, ou peu s'en faut, est nourri de l'*Anacharsis*. Un neveu du poète Lemierre écrivait à Chateaubriand : « Plusieurs gens de lettres ont dit que c'était un très bon supplément à l'*Anacharsis*. » Disons plus exactement que c'est le plus souvent l'*Anacharsis* même, tantôt abrégé, tantôt étendu, avec une différence essentielle cependant, c'est que le récit historique est le but unique, au moins en apparence, de l'abbé Barthélemy, tandis que chez Chateaubriand, c'est un simple point de départ pour des réflexions politiques.

---

(1) Janvier 1795. — Dans le premier décret attribuant à certains écrivains une somme globale de 300.000 francs, le nom de Barthélemy ne se trouvait pas. On lit dans le *Moniteur* (6 janvier) : « Divers membres font des réclamations en faveur de plusieurs savants et hommes de lettres, entre autres pour l'illustre et respectable auteur des *Voyages du Jeune Anacharsis*. »

(2) « Parce qu'ils ont lu Plutarque et le *Jeune Anacharsis*, parce que, sur des conceptions métaphysiques, ils veulent fonder une société parfaite, ils se croient de grandes âmes. » TAINE : *Origines de la France contemporaine. La Conquête Jacobine*, IV. — Cf. d'un autre point de vue, ROCHEBLAVE : *Le Goût en France*, 211-212 : « L'abbé Barthélemy publie le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*, à la veille de la Révolution, et la Révolution en décuplera l'effet qui s'était d'abord annoncé considérable. » *L'Anacharsis* a profité des idées révolutionnaires, mais il a exercé ensuite une influence sur ceux qui les professaient. Cette double influence apparaît toutes les fois qu'un ouvrage répond aux sentiments et à l'état d'esprit des lecteurs.

Dans l'ouvrage de ce jeune homme, ce qui pouvait frapper au premier abord, c'était l'érudition immense qui apparaît (1), d'autant que Chateaubriand n'avait jamais fait de l'étude de l'histoire son exclusive préoccupation. Au bas des pages, les références s'accumulent, aussi nombreuses que dans un mémoire de l'*Académie des Inscriptions*. Parfois les noms seuls des écrivains anciens se trouvent cités, mais le plus souvent il s'y ajoute l'indication précise de la page ou du paragraphe visé. Tant de précision pourrait surprendre, si l'on croyait Chateaubriand sur parole; dans une note de l'édition de 1826, il affirme que son ouvrage a été composé « sans bibliothèque et sans ressources; je n'ai eu, dit-il, pour m'aider dans l'obscurité de ma retraite, qu'une mémoire assez heureuse ». Il ajoute, il est vrai : « Partout où le sujet l'a absolument exigé, j'ai suspendu mon travail jusqu'à ce que je me fusse procuré les livres originaux. » Mais ce sont là, d'après son propre témoignage, des chapitres ou des pages en petit nombre; pour le reste, sa mémoire aurait suffi à lui fournir cette abondance de faits et de références exactes; pour les premiers, je le veux bien croire; pour les secondes, je reste sceptique, car il n'est pas d'usage de se rappeler le paragraphe de l'ouvrage où l'on a rencontré un fait intéressant. En réalité, les citations, pour l'histoire grecque, sont en très grand nombre empruntées à l'*Anacharsis*. Que ce soit souvent les mêmes, et dans le même ordre, voilà qui est déjà significatif (2); au vrai, on peut invoquer le hasard et la nécessité où Chateaubriand était bien, abordant les mêmes problèmes historiques, de se référer aux mêmes sources. Ce qui renforce ma conviction, ce sont certaines divergences; à propos de la lutte des factions dans Athènes avant Pisistrate, Chateaubriand renvoie à Hérodote, I, p. 88 et 87. Partout ailleurs, il cite Hérodote, comme tout le

(1) Cf. SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son siècle*, p. 155 : « L'ouvrage atteste beaucoup de lecture et en tout sens, une grande puissance de travail. Ce rêveur ne recule devant aucun gros livre: écrivains grecs, latins, il les cite, il les traduit. »

(2) Par exemple : BARTHÉLEMY (*An.*, I, p. 229) : *Hérodote*, lib. V, cap. 65; *Id.*, lib. I, cap. 59; *Athen*, lib. 12, cap. 8, p. 533; *Plut. in Solon*, p. 95; *Cicer. in Brut.* cap. 7, t. I, p. 243; *Plut. in Pericl.* p. 155; *Cicer. de oratore*, lib. 3, cap. 34, t. I, p. 312; *Plut. in Solon*, p. 95, *id. ibid.*, et CHATEAUBRIAND (*Essai, chapitre VIII*) : *Plut. in Solon*; *Hérodote*, lib. I, cap. LIX; *Plut. in Solon*; *Id.*; *Athen*, lib. XII, cap. VIII; *Cicer. de orat.*, lib. III, cap. XXXIV; *Plut. in Solon.*

monde, en indiquant le livre et le chapitre. Or les idées et les faits rapportés par Chateaubriand se trouvent dans Plutarque, *Vie de Solon*, p. 88 et 87, références données précisément dans l'*Anacharsis;* par étourderie, il a substitué le nom d'Hérodote à celui de Plutarque (1). Une autre preuve du même ordre : où Barthélemy écrit Strabon, VIII, p. 384, Chateaubriand transcrit Strabon, VIII, ch. CCCLXXXIV ; c'est bien peu de chose, mais dans la note de Barthélemy « p. » se trouve immédiatement au-dessous de « cap. » L'œil fatigué ou distrait a pu sauter facilement d'une ligne à une autre. Un fait encore : Barthélemy indique toujours le livre de l'ouvrage cité en chiffres arabes ; Chateaubriand au contraire a l'habitude de donner les références en chiffres romains; à plusieurs reprises le Diod. Sic. lib. 11 de Barthélemy devient Diod. Sic. lib. II, d'autant que les 11 chez Barthélemy sont fort semblables à des II.

Mais voici qui est plus probant encore : ce sont des développements analogues jusque dans le détail des expressions; quelques différences voulues font songer à ces modifications qu'un élève habile introduit dans le texte de son voisin complaisant pour n'être pas soupçonné de plagiat. Je n'en donnerai que deux ou trois exemples typiques.

Il s'agit des amphyctions :

Barthélemy, ch. XXXV.	Chateaubriand, ch. IV (*en note*).
[Quand le jugement a été rendu, si les nations coupables] « n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret et d'armer contre elles tout le corps amphyctionique, c'est-à-dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue amphyctionique, ou de la commune union du temple. »	« Le corps amphyctionique... avait le droit d'armer toute la Grèce au soutien de son décret et de séparer le peuple condamné de la communion du peuple. »

(1) L'erreur peut d'ailleurs, il le faut reconnaître, s'expliquer parfaitement sans qu'on fasse intervenir *l'Anacharsis;* Chateaubriand venait de citer Hérodote à plusieurs reprises.

Voici maintenant sur Dracon :

BARTHÉLEMY, Introduction II, 1.

« Il fit un code de lois et de morale; il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devait le nourrir et l'élever, le suivit dans les différentes époques de sa vie. »

CHATEAUBRIAND, ch. XIX.

« Il avait composé un traité de l'éducation où, prenant l'homme à sa naissance, il le menait, à travers les misères de la vie, jusqu'au tombeau. »

Et sur Simonide :

BARTHÉLEMY, ch. LXXVI.

« Il réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime et délicieux d'intéresser et d'attendrir... La vertu a fixé son séjour parmi des rochers escarpés; si, à force de travaux, (les hommes) s'élèvent jusqu'à elle, bientôt mille circonstances fatales les entraînent au précipice. »

CHATEAUBRIAND, ch. XXII.

« Lorsqu'il venait à toucher sur sa lyre les notes plaintives de l'élégie, la tristesse et la volupté de ses accents jetaient l'âme en un trouble inexprimable. Il disait que la vertu habite des rochers escarpés où l'homme ne saurait atteindre sans être entraîné dans l'abîme. »

Les idées et les expressions sont les mêmes dans l'ensemble, mais ce qui est bien propre à Chateaubriand, c'est la vigueur et la concision du style. Là où chez Barthélemy ce n'est que banales élégances, on trouve chez Chateaubriand, grâce à une minime correction, le trait qui permet de mesurer toute la distance qu'il y a du talent au génie. Chateaubriand ne fut pas reconnaissant à Barthélemy. Jamais il ne renvoie à l'*Anacharsis* pour lui rendre hommage d'une citation ou d'une idée (1). Avait-il peur qu'on n'eût la pensée de lire le développement de Barthélemy, et qu'on ne trouvât entre les deux textes une ressemblance vraiment un peu grande? Peut-être est-ce plutôt simple distraction de

(1) Si, une fois ! Chateaubriand lui emprunta, en le citant, la traduction du scolie d'Harmodius et d'Aristogiton.

grand seigneur des lettres, qui prend son bien partout où il le trouve, sans songer à en marquer sa reconnaissance au légitime propriétaire. Une seule fois, ou peu s'en faut, Chateaubriand cite *l'Anacharsis* dans *l'Essai sur les Révolutions*, avec de grands éloges certes, mais c'est pour en corriger une erreur de référence, ce qui ne manque pas d'ironie. « Le savant abbé Barthélemy a appliqué la comparaison de la règle de plomb aux mœurs lesbiennes. Quelque erreur s'étant glissée dans l'impression, je prends la liberté de rétablir la citation avec tout le respect qu'on doit à la profonde érudition et au grand mérite. » Mais de gratitude point. La note marque en tout cas, et d'ailleurs il est superflu de le dire, que Chateaubriand ne s'en était pas tenu à lire l'*Anacharsis;* mais, de tous les ouvrages qu'il eut à sa disposition, il n'en est point, je crois, qu'il ait aussi régulièrement mis à profit, et dont il se soit autant inspiré. Je ne prétends pas au reste que ce soit un titre de gloire pour Barthélemy, mais c'est une preuve de plus que l'*Anacharsis* était alors comme un manuel de l'histoire et des institutions helléniques.

CHAPITRE II

Le goût de l'antiquité grecque sous la Révolution. — Érudits, écrivains, artistes.

SECTION I

L'ÉRUDITION.

Les derniers mois de l'Académie des Inscriptions. — *Les Mémoires.* — L'Institut national des Sciences et des Arts. — Les concours. — Les dissertations et les ouvrages relatifs à l'antiquité grecque. — L'état d'esprit des érudits.

Nous avons vu qu'à la fin de l'ancien régime les travaux d'érudition, malgré leur valeur et leur nombre, n'avaient guère pénétré dans le grand public; les *Salons* de Diderot (1), les tirades de Rousseau, les beaux ouvrages illustrés, récits de voyages en Italie, en Sicile, en Grèce, avaient plus fait pour répandre le goût de l'hellénisme que les énormes recueils de l'Académie des Inscriptions; et si l'*Anacharsis* a un tel succès et une telle influence, c'est bien moins pour sa valeur historique que pour le charme avec lequel y étaient présentés les idées et les faits. La Révolution une fois commencée, ce fut bien pis; les préoccupations politiques et les passions n'avaient que faire des lourds et savants mémoires, des séances un peu ennuyeuses de l'Académie. En raison même des événements, la réception de Barthélemy

(1) *Les salons* ne furent d'ailleurs publiés qu'au XIX^e^ siècle, sauf celui de 1765 (publié en 1795). Mais il en courait des copies dans le cercle des Encyclopédistes et des amis de Diderot.

à l'Académie Française n'avait pas attiré la foule sur laquelle on eût pu compter en d'autres temps; et pourtant c'était l'Académie Française; aussi n'est-il pas étonnant que l'Académie des Inscriptions ait été délaissée. Ses membres eux-mêmes y venaient de moins en moins nombreux, soit qu'ils n'en eussent plus le temps, soit qu'ils prissent soin de ne pas se montrer trop aristocrates, en fréquentant avec affectation ce milieu suspect. Aux séances cependant on ne restait pas oisif; on continuait à lire et à discuter des mémoires, et les derniers volumes du *Recueil de l'Académie des Inscriptions* en renferment qui ne sont pas sans valeur; il en est peu, au reste, qui se rattachent à l'histoire ou aux antiquités grecques.

Sainte-Croix, dans une *Dissertation sur la Ruine de Babylone*, fait un curieux parallèle entre les prophètes de la Bible et les écrivains grecs, et il met ceux-ci au-dessous des premiers (1). Le fait est intéressant en lui-même, car il montre que déjà on commence à sentir le lyrisme biblique, mais nous voilà loin des études helléniques. Les autres mémoires, à l'exception d'un seul, sont de pure érudition : c'est, le 3 février 1792, une *Dissertation* de Garnier *sur les ouvrages d'Epictète*, simple étude critique d'attribution; — le 1er mai 1792, des *Observations* de Sainte-Croix *sur Zosime*, — le 6 juillet de la même année, *un Mémoire* de Larcher *sur Hermias;* on y lit, avec le récit de la vie d'Hermias et une apologie d'Aristote, qui fut l'ami du tyran, une longue étude critique du scolie conservé dans Athénée. C'est dans un autre mémoire du même infatigable Larcher que nous trouvons les seuls développements qui sortent un peu du cadre de la stricte érudition : à propos de la noce sacrée, fête du mariage de Jupiter avec Latone, il cherche à déterminer l'origine des fables et des théories philosophiques anciennes en matière théologique. Les idées n'ont au reste rien de fort nouveau.

(1) Mémoire lu le 4 septembre 1789. *Recueil de l'Académie*, XLVIII, p. 1. — Noter ce développement qu'il y a lieu de rapprocher d'un passage de Roucher cité plus haut : « Tous les prophètes ont été doués d'une forte et vive imagination, qualité essentielle du poète; c'est par elle qu'ils frappent l'esprit et meuvent le cœur; la grandeur de leurs idées, la hardiesse de leur style, la force de leurs expressions, la richesse de leurs comparaisons, l'abondance de toutes leurs figures nous ravissent en admiration ou font sur nos âmes une impression profonde et ineffaçable. » *Vide supra*, p. 191.

Cependant la situation politique s'aggravait; le *Journal des Savants* suspendait, à la fin de 1792, sa publication, et l'Académie des Inscriptions devait être supprimée en août 1793, suppression officielle qui, d'ailleurs, ne faisait guère que consacrer l'état de fait. Les académiciens s'étaient dispersés; quelques-uns avaient été emprisonnés; il semblait que les études grecques et l'érudition fussent pour longtemps en sommeil.

Le réveil eut lieu bientôt après. La Constitution de l'an III, par la loi du 25 octobre 1795, créa un Institut National des Sciences et des Arts destiné à remplacer les anciens corps académiques; la classe de Littérature et Beaux-Arts correspondait en partie à l'ancienne Académie des Inscriptions, bien que les études historiques et géographiques en eussent été détachées pour être attribuées à la classe des Sciences Morales. La classe de Littérature était divisée en huit sections de six membres; on y voyait en particulier Bitaubé, du Theil, Larcher pour les langues anciennes; Chénier, Lebrun, Ducis pour la poésie; Dupuis, Leblond, Le Roy pour les monuments; David et Vien pour la peinture. Parmi les associés non résidants, en nombre égal, on comptait Brunck et Schweighauser pour les langues anciennes; Guys et Fauvel pour les monuments. C'était là un groupe d'hommes savants et fort capables de ressusciter l'érudition et le goût des lettres grecques auxquelles ils avaient consacré leur vie.

L'un des premiers actes de la classe de Littérature et Beaux-Arts fut précisément de mettre au concours, pour l'an V, le sujet suivant : « Rechercher les moyens de donner parmi nous une nouvelle activité à l'étude de la langue grecque et de la langue latine. » Le prix devait être une médaille d'or de cinq cents francs, mais il ne put jamais être décerné. C'est dans le même esprit que Bitaubé présente en l'an IV un important mémoire sur *l'Etude des Anciens* (1). Il exigeait d'abord que l'on apprît les langues anciennes et que l'on ne s'en tînt pas à des traductions : « Celui qui veut connaître un tableau de Raphaël ne croira pas avoir atteint son but, s'il n'en considère que la copie. » De ces langues, la plus

(1) *Mémoires de l'Institut national. Classe de Littérature et Beaux-Arts*, I, p. 259.

utile est la langue grecque, parce qu'elle est la plus nuancée qui soit. Les artistes ont un intérêt tout particulier à la bien connaître « pour ne pas donner l'air français à des personnages grecs », et pour y prendre des leçons de naturel, de simplicité; l'époque même convie plus que toute autre à cette étude : « Jeunes disciples, Plutarque, Salluste, Tacite, beaucoup d'autres écrivains nous appellent; nos lois émanées de la source sacrée des droits de l'homme vous auront préparés à cette étude; les grands exemples et les maximes de la vertu vous frappent avec plus d'éclat. » Voilà, soulignée une fois de plus, l'union de l'antiquité et de la politique.

Lévesque, la même année (1), ne développant qu'une des idées indiquées par Bitaubé, insiste sur la perfection de la peinture grecque et les progrès que peuvent réaliser les artistes par l'étude des procédés antiques; il note en passant que Caylus, quoi qu'il en ait pensé, n'avait pas retrouvé la véritable peinture à l'encaustique, et il place la peinture grecque au-dessus de toutes les autres, « parce que les Grecs ont excellé à parler à l'âme, ce qui suppose une très grande science du dessin ». Ce même Lévesque publia, en l'an V, des considérations, assez banales d'ailleurs, sur les trois poètes tragiques de la Grèce, mais il y glissa d'intéressants développements sur Aristophane qu'il jugea plus équitablement qu'on ne le faisait alors d'ordinaire; peut-être est-ce sous l'influence de Barthélemy. Il se moque de ceux qui ont critiqué le comique grec en lui reprochant « d'avoir voulu plaire aux Athéniens de son temps, et non aux Français du temps de Louis XIV ou de Louis XV ». Il le lave de l'accusation d'avoir causé la mort de Socrate, il explique sa grossièreté par les origines bacchiques de la comédie : « On ne doit pas être surpris de trouver dans les comédies d'Aristophane une satire très vive et des expressions très libres; le temps, les circonstances où il est peuvent être son excuse. Si on le blâme, la censure portera sur les mœurs et non sur le talent (2). »

Dupuis, en l'an VI, établit dans son *Mémoire sur les Pélasges* les bases d'une méthode nouvelle de recherches

(1) *Mém. de l'Inst. Classe de Litt.*, I, p. 374.
(2) *Id.*, I, p. 305.

archéologiques, capable de donner les plus beaux résultats : « Parmi les diverses routes les plus propres à nous conduire au but que nous nous proposons dans nos recherches, la géographie et la religion comparée nous ont paru ouvrir le chemin le plus droit vers la vérité, qui doit toujours obtenir la préférence (1). »

La création de l'Institut National, Classe de Littérature et Beaux-Arts, ne fut pas la seule marque du réveil des études anciennes en France. On rétablit la Galerie des Antiques sous la direction de Visconti; *le Journal des Savants* reparaît à la fin de 1796; Millin est chargé d'un cours au Muséum des Antiques (2), et il souligne pour ses auditeurs l'importance de ces études : « L'antiquité, dit-il, est si nécessaire à connaître qu'il est étonnant que de nos jours elle soit si peu cultivée en France. L'étude des langues anciennes qu'on s'occupe de rétablir pourra peut-être la ranimer. » Les ouvrages consacrés à l'antiquité trouvent à nouveau des éditeurs : Gédoyn publie en 1794 une traduction de Pausanias; Acher, un *Abrégé des Hommes illustres de Plutarque;* Millin, en 1796, son *Introduction à l'étude des médailles*, où se trouve reprise la méthode de Barthélemy; Gail donne, la même année, un Esope, grec et latin, avec traduction française; malheureusement, comme toutes ses éditions, celle-ci se ressent de la rapidité avec laquelle elle fut préparée (3). La Porte du Theil traduit Eschyle (1796), et Champagne *la Politique* d'Aristote (1797). Ce dernier ouvrage, enrichi de notes, est intitulé *La Science du Gouvernement* (4). Sainte-Croix, en 1799, publie son *Traité des anciens gouvernements fédératifs*, dont la thèse principale était que les assemblées amphyctioniques avaient un caractère religieux plutôt que politique.

Les érudits à cette époque ne font d'ailleurs aucune décou-

---

(1) *Id.*, II, p. 44.

(2) Cours d'archéologie établi par la loi du 23 prairial an III.

(3) Cf. *Journal des Savants*, 1796 : « Gail fait beaucoup; il est en état de bien faire; il est extrêmement recommandable par son amour pour le travail, son zèle pour le progrès des sciences et surtout de la littérature grecque; mais cette traduction d'Esope rappelle involontairement la moralité d'une des fables d'Esope : « Ne jugez pas des choses par la promptitude avec laquelle elles sont faites, mais par leur perfection. »

(4) Bitaubé, à la même époque, lit à l'Institut national des « *Observations sur les deux premiers livres de la politique d'Aristote* ».

verte intéressante; ils reviennent à des sujets maintes fois débattus et semblent avoir peur des nouveautés. Leur mentalité apparaît bien dans un passage où Dacier, — quelques années plus tard, il est vrai (1) —, apprécie la tentative faite par Mollevand, professeur à Metz, pour introduire une orthographe nouvelle dans les éditions d'Homère : « Rien de plus condamnable dans l'étude et la pratique des langues anciennes que ces innovations pour le moins inutiles et qui ne sont le fruit d'aucune grande découverte, d'aucun progrès de la science. » Cet état d'esprit, commun à la plupart de ses confrères, explique la façon dont furent accueillis les *Prolégomènes* de Wolf (1795). On leur rendit un froid hommage, et l'on y vit avant tout un tissu de paradoxes. Sainte-Croix, dans *le Magasin Encyclopédique* (2), en donna une faible réfutation qui parut alors décisive. Peu importe ici la valeur des *Prolégomènes* ou celle de la réfutation de Sainte-Croix, mais il convient de souligner qu'à cette époque de transition, l'érudition française ne va plus de l'avant, comme au temps où Barthélemy découvrait l'alphabet phénicien, et posait les bases de la science des médailles.

(1) Dacier : *Rapport historique*, p. 37.
(2) Magasin Encyclopédique, V (1798). *Réfutation d'un paradoxe sur Homère.*

SECTION II

La Littérature.

Quelques productions inspirées par l'antiquité grecque. — *La Littérature* de Mme de Staël et *le Voyage du jeune Anacharsis*

Sous la Révolution, malgré le succès de tout ce qui rappelle l'antiquité grecque dans l'éloquence, la politique ou la mode, la littérature fut assez peu touchée par cette influence. Cela se conçoit : la Grèce et son souvenir, à la fin du XVIIIe siècle, à peu d'exceptions près, n'avaient guère servi qu'à embellir de fadeurs mièvres les œuvres littéraires, et de ces fadeurs on ne se souciait plus guère, en un temps où tout était action et passion (1). En 1790 encore, on affuble d'un nom grec une pièce toute de politique contemporaine, *le Réveil d'Epiménide à Paris;* un ballet de Gardel, *Télémaque dans l'île de Calypso,* a quelque succès, mais *Antigone* de Marmontel, avec musique de Zingarelli, n'obtient que deux représentations. Il faudra attendre ensuite *l'Œdipe à Colone* de Ducis, en 1797, le *Timoléon* de M.-J. Chénier (2), *l'Agamemnon* de Lemercier (1799), *Etéocle et Polynice,* de Legouvé. Les petits romans grecs n'ont plus beaucoup de

---

(1) *Le Voyage d'Anacharsis,* pour cette raison, ne pouvait avoir une immédiate influence littéraire malgré son succès. En d'autres temps on l'aurait parodié, copié, imité de toutes les façons. — C'est à l'*Anacharsis* peut-être que l'*Aspasie* de Morel dut d'être assez bien accueillie. Cf. : *Correspondance littéraire,* XIV, p. 439 : « N'est-ce pas un très beau projet que celui de mettre en opéra le plus beau siècle de la Grèce pour y célébrer l'empire de cette beauté? Le choix de ce sujet devenait plus piquant encore par l'intérêt général que la lecture des *Voyages d'Anacharsis* venait de nous inspirer pour les mœurs et le caractère des Athéniens. »

(2) C'est cette pièce qui servit surtout aux ennemis de M.-J. Chénier pour appuyer leur calomnie : dans la tragédie où le poète célébrait un frère immolant son frère à la liberté, on voulut voir une apologie personnelle.

succès. Cependant le souvenir de l'*Anacharsis* inspire parfois les écrivains : *les Voyages de Pythagore*, en 1797, sont imités de ceux d'*Anacharsis*, et le baron Lantier, dans *les Voyages d'Anténor*, suit de très près Barthélemy (1). C'est peu de chose, ou plutôt ce ne serait rien, si la vogue des *Voyages d'Anténor* n'attestait le mauvais goût de l'époque (2).

L'ouvrage le plus intéressant alors, qui touche à l'antiquité grecque et en soit en partie inspiré, c'est la « *Littérature* » de Mme de Staël; ce n'est plus, comme chez un écrivain de 1770, un hommage enthousiaste et peu raisonné rendu aux anciens; c'est une étude précise des conditions dans lesquelles se sont développées la littérature et les institutions grecques, et il mérite à ce titre d'être ici rapidement étudié. Ce qui a semblé particulièrement nouveau dans les chapitres consacrés par Mme de Staël à la littérature grecque, c'est l'essai tenté par l'écrivain d'expliquer les œuvres littéraires par l'état social, politique ou religieux du pays. L'abbé Barthélemy cependant l'avait déjà fait, mais il y avait moins insisté, et surtout il avait été souvent empêché de le faire nettement, en raison du cadre qu'il avait choisi : sous peine de blesser par trop la vraisemblance, Anacharsis ne pouvait pas toujours s'exprimer comme un écrivain du XVIIIe siècle en avait la facilité. Mais pour le fond, il le faut reconnaître, il n'y a rien de vraiment neuf dans *la Littérature* (3), en ce qui concerne la Grèce ancienne tout au moins. Comme je vois l'*Anacharsis* sur la table de travail de Chateaubriand écrivant *l'Essai sur les Révolutions*, je le vois aussi sur le bureau de Mme de Staël, réunissant les matériaux de son ouvrage (4).

---

(1) Notons également le petit opuscule « *Halicarnasse, Prienne, Paphos* », présenté comme un chapitre détaché de *l'Anacharsis* et non publié par l'auteur, — production semi-libertine, sous le couvert de l'abbé Barthélemy (an V).

(2) *Sur les Voyages d'Anténor*, « *l'Anacharsis* des salons », voir l'intéressante étude de M. Canat dans *la Renaissance de la Grèce antique*.

(3) M. Canat va plus loin et ne voit dans les chapitres où Mme de Staël traite de la littérature grecque « qu'un tissu d'inexactitudes et d'ignorances », *Renaissance de la Grèce antique*, p. 71. Cf Canat : *Quae Mme de Stael scripserit de Graecis*.

(4) Vinet a précisément réuni les noms des deux écrivains dans une page de « *l'Art et l'Archéologie* ». « L'action de l'hellénisme ne se serait exercée que dans l'ombre sans la puissante intervention d'un poète d'une grande âme, compatriote d'Homère, qui fut précédé et soutenu dans cette intervention par la science à la fois profonde et mondaine de l'auteur d'*Anacharsis* et par une femme de génie parlant avec éloquence de la Grèce et de ses institutions. »

Dès le début, j'en ai l'impression bien nette : Mme de Staël affirme que les Grecs sont le premier peuple qui ait existé relativement à la littérature, et, comme Barthélemy, elle les oppose aux Égyptiens, que « l'uniformité de leurs règles rendait pour ainsi dire immuables sous le rapport de l'imagination (1) ». L'imagination grecque fut excitée par « les faits, les caractères, les superstitions, les coutumes des temps héroïques... singulièrement propres aux images poétiques (2) »; c'est là ce qui explique la grandeur et la puissance des poèmes d'Homère, de qui le plus grand talent fut de reprendre ce qui existait avant lui, « en l'enrichissant d'images plus ou moins agréables, mais qui parlent toujours aux yeux (3) ». Ce sont ces mêmes faits, ces mêmes coutumes qui expliquent aussi la naissance des légendes groupées autour du nom d'un Hercule ou d'un Thésée : « Les brigands et les animaux féroces qui infestaient la terre rendaient les exploits des guerriers nécessaires à la liberté individuelle de leurs concitoyens; la reconnaissance et la crainte animaient l'enthousiasme (4). » Ajoutez à cela l'influence de toute la religion païenne essentiellement poétique : « Les mystères, les oracles, l'enfer, tout dans la mythologie des Grecs semblait la création d'une imagination libre dans son choix (5). »

Malheureusement les nécessités du temps, la lutte pour la vie, sous sa forme la plus brutale, faisaient placer au premier rang des qualités la force du corps : « La valeur se composait beaucoup moins de vertu morale que de puissance physique. Les poètes ne dessinaient jamais des caractères où la haute

---

(1) Cf. BARTHÉLEMY : *Anacharsis*, Intr. I : « En Égypte... où la stabilité et l'uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l'imagination agrandissait tout...; dans la Grèce, l'imagination plus riche et plus active qu'en Égypte embellissait tout. »

(2) Ce sont précisément les divers points étudiés par Barthélemy et dans le même ordre. (Intr. I.)

(3) Même remarque.

(4) Cf. BARTHÉLEMY, Intr. I : Les héros parcoururent la Grèce; ils la purgeaient du brigandage des rois et des particuliers; ils paraissaient au milieu des Grecs comme des mortels d'un ordre supérieur, et ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnaissance que dans ses alarmes, répandait tant de gloire sur leurs moindres exploits que l'honneur de le protéger était devenu l'ambition des âmes fortes. »

(5) Cf. BARTHÉLEMY, Intr. I : « Ce système informe de religion laissait à chacun la liberté de choisir parmi les traditions anciennes et de charger sans cesse de nouveaux détails l'histoire et la généalogie des dieux, de sorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits... répandait sans cesse dans ses tableaux l'intérêt du merveilleux. »

morale fût conservée sans tache jusqu'à la fin du poème ou de la tragédie, parce que ces caractères n'ont point de modèles dans la nature (1). » De plus, peuple trop jeune encore, les Grecs ne savaient pas réfléchir sur les grandes vérités : « Tout les détournait de la méditation....Les succès, les plaisirs, la volonté des dieux, les devoirs de l'homme, tout se confondait dans ces têtes ardentes (2). » La vie étant violente, les sentiments l'étaient aussi : « L'amour est une maladie, un sort jeté par les dieux, un genre de délire qui ne suppose aucune qualité morale de l'objet aimé. » Quant à la douleur, elle s'exprime par le dehors, par des larmes ou de pompeuses funérailles, « mais la mélancolie, les regrets sensibles et durables ne sont point dans leur nature (3). »

Avec élégance et concision, M^me^ de Staël, sur ces différents points, a résumé Barthélemy; à comparer les textes, il est difficile de penser qu'elle ait ajouté beaucoup à l'idée que nous pouvions nous faire, d'après l'*Anacharsis*, du peuple grec à l'époque héroïque. Pour la suite de son histoire littéraire, il en est de même le plus souvent : la *Littérature* est un écho brillant de l'*Anacharsis*. L'imitation n'y apparaît pas toujours aussi nettement; l'influence est plus malaisée parfois à déterminer, surtout quand il s'agit d'idées banales ou très répandues que M^me^ de Staël a pu trouver n'importe où; mais souvent une phrase, une expression montrent que l'ouvrage de Barthélemy est toujours ouvert devant elle et qu'elle y puise largement.

Tout le chapitre où sont analysées les causes de la supériorité artistique et littéraire d'Athènes est le développement d'une phrase d'Anacharsis : « Athènes est moins le berceau que le séjour des talents; ses richesses la mettent en état de

---

(1) Cf. BARTHÉLEMY, Intr. I : Le peuple regardait encore la force comme la première des qualités et le courage comme la première des vertus. » « La vie des anciens héros est souillée de taches honteuses. »

(2) Cf. BARTHÉLEMY, Intr. I : « On proposa pour motif ou pour récompense à la vertu moins la satisfaction de l'âme que la faveur des dieux, l'estime du public et les regards de la postérité. La raison ne se repliait pas encore sur elle-même pour sonder la nature des devoirs. »

(3) Cf. BARTHÉLEMY, Intr. I : « L'amour, violent dans ses transports, cruel dans sa jalousie, avait souvent des suites funestes; sur des cœurs plus sensibles que tendres, la beauté avait plus d'empire que les qualités qui l'embellissaient... On donnait des jeux sur un tombeau, parce que la douleur n'avait pas besoin de la bienséance. Cette délicatesse qui rejette toute consolation est un excès ou une perfection qu'on ne connaissait pas encore. »

les employer et ses lumières de les apprécier; l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitants suffiraient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges (1). » A vrai dire, pour Mme de Staël, Athènes est le berceau autant que le séjour des talents, mais pour le reste elle ne fait guère que reprendre les expressions de l'Abbé : « Aucune nation ne s'est jamais montrée plus sensible à tous les talents distingués... Tout contribuait à réunir les lumières, à rassembler les talents dans le cercle de concurrents en petit nombre qui s'excitaient l'un l'autre et se mesuraient sans cesse. » Et, dans le détail, les diverses manifestations de la littérature grecque apparaissent bien à l'un et à l'autre avec de semblables caractères. Tous deux expliquent la poésie lyrique de Pindare par l'espèce d'ivresse qui faisait sortir d'eux-mêmes les auditeurs et le poète (2); mêmes idées aussi touchant la tragédie, son caractère moral, ses sujets empruntés pour la plupart à l'épopée homérique, sa froide peinture de l'amour et l'insuffisant développement accordé à l'analyse des passions; même admiration pour la philosophie, « qui peut seule indiquer avec certitude les progrès de l'esprit humain (3) »; même ironie à l'égard de ces Grecs qui se livraient avec folie à l'étude des plus difficiles problèmes (4).

Il n'est guère qu'un point où Mme de Staël s'éloigne nettement de l'abbé Barthélemy; c'est dans son jugement sur Aristophane, et là il faut reconnaître que l'Abbé a eu le goût

---

(1) Barthélemy : *Anacharsis*, Intr. I, III.

(2) Barthélemy, *An.*, chap. XXXIV : « Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale et, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire. » — Mme de Staël : « Les Grecs la chantaient (la poésie) et n'en recevaient l'impression qu'au milieu des fêtes, de la musique et de cette ivresse que les hommes réunis éprouvent les uns par les autres. » Il y a d'ailleurs entre les deux écrivains, malgré la similitude des expressions, une différence assez importante : par cette ivresse collective, Barthélemy explique la poésie de Pindare, et Mme de Staël, son succès.

(3) Mme de Staël, ch. IV.

(4) Barthélemy, *An.*, chap. XXX : « Si, peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systèmes, vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. » Mme de Staël : « Les Grecs se sont livrés avec folie à la recherche des différents systèmes du monde; moins ils étaient avancés dans la carrière des sciences, moins ils reconnaissaient les bornes de l'esprit humain. »

plus large et plus compréhensif que la femme du monde; autant la comédie ancienne lui paraît digne d'intérêt et même d'admiration, autant elle semble à Mme de Staël repoussante de vulgarité et de brutalité; il est vrai que tous deux penseront de même quand Mme de Staël en viendra à la comédie moyenne et à la comédie nouvelle : on ne saurait pour longtemps abandonner un aussi bon guide. A ce guide pourtant, il ne semble pas que Mme de Staël ait eu grande reconnaissance. Comme Chateaubriand dans *l'Essai sur les Révolutions*, elle ne cite qu'une fois Barthélemy, et c'est pour le critiquer (1). Ce nous est au moins une preuve qu'elle l'avait étudié avec soin.

(1) Avec raison d'ailleurs. *Vid. sup.*, p. 323, n. 4.

SECTION III

Les Arts et la Mode.

Le dîner de M^me^ Vigée-Lebrun. — Costume ; mobilier ; fêtes patriotiques. — Les concours annuels des Beaux-Arts.

Peu sensible en somme sur les ouvrages littéraires, l'influence du *Jeune Anacharsis* ne se manifesta pas de façon beaucoup plus évidente sur la mode et les arts, pendant la Révolution. Sans doute l'*Anacharsis*, à sa publication, remporte un immense succès, parce qu'il répond aux goûts et aux sentiments de l'époque : ce serait une erreur et une faute contre l'impartialité de lui attribuer beaucoup d'action. Cependant, ce plaisir qu'on avait, depuis longtemps déjà, à imiter les Grecs en tout, se trouve renouvelé et augmenté par la lecture de cette œuvre, qui fournit de faits précis et de recettes puisées aux meilleures sources les hellénomanes du temps.

Dès son apparition, un fait montre bien la curiosité et l'intérêt que provoquent ses descriptions exactes jusqu'au moindre détail : c'est la petite fête grecque improvisée un jour chez M^me^ Vigée-Lebrun; la légende au reste s'en empara bien vite pour en exagérer l'importance comme manifestation d'un état d'esprit, de même que la malignité en avait exagéré à plaisir le coût et la magnificence. Le récit de M^me^ Vigée-Lebrun donne à ce divertissement d'un soir sa véritable valeur : c'était une « plaisanterie ».

« Un soir que j'avais invité douze ou quinze personnes à venir entendre une lecture du poète Le Brun, mon frère me lut pendant mon calme quelques pages des *Voyages d'Anacharsis*. Quand il arriva à l'endroit où, en décrivant un dîner grec, on explique la manière de faire plusieurs sauces : « Il

faudrait, me dit-il, faire goûter cela ce soir. Je fis aussitôt monter ma cuisinière, et je la mis bien au fait; et nous convînmes qu'elle ferait une certaine sauce pour la poularde et une autre pour l'anguille. Comme j'attendais de fort jolies femmes, j'imaginai de nous costumer tous à la grecque, afin de faire une surprise à M. de Vandreuil et à M. Boutin que je savais ne devoir arriver qu'à dix heures. Mon atelier, plein de tout ce qui me servait à draper mes modèles, devait me fournir assez de vêtements, et le comte de Parois, qui logeait dans ma maison, rue de Cléry, avait une superbe collection de verres étrusques... Je lui fis part de mon projet, en sorte qu'il m'apporta une quantité de coupes, de verres, parmi lesquels je choisis... Le Brun-Pindare entre; on lui ôte sa poudre, on lui défait ses boucles de côté et je lui ajuste sur la tête une couronne de laurier... Le comte de Parois avait justement un grand manteau pourpre qui me servit à draper mon poète dont je fis en un clin d'œil Pindare, Anacréon... Outre les deux plats dont je vous ai déjà parlé, nous avions pour souper un gâteau fait avec du miel et du raisin de Corinthe, et deux plats de légumes. A la vérité, nous bûmes ce soir-là une bouteille de vieux vin de Chypre dont on m'avait fait présent, mais voilà tout l'excès. Nous n'en restâmes pas moins très longtemps à table, où le Brun nous récita plusieurs odes d'Anacréon qu'il avait traduites, et je ne crois pas avoir jamais passé une soirée aussi amusante (1). »

La politique s'en mêlant, on se porta bientôt, dans la mode, à des extrémités dont le sage Anacharsis eût été fort étonné. *Le Journal de la Mode* indique lui-même que la liberté ne va pas sans l'adoption des costumes antiques (2). A la Société populaire des arts, Marceau revendiquait la liberté pour le corps, comme on avait la liberté en tant que citoyen : « Trop longtemps, disait-il, nous avons porté un costume qui nous assimile à des esclaves; il faut en créer un qui nous dégage des entraves, sans dérober les belles formes du corps. » D'autres protestaient contre l'abus des bijoux, contre les diamants surtout, dont n'a point parlé Homère (3), et que les

(1) *Mémoires de Mme Vigée-Lebrun.*
(2) *Journal de la Mode et du Goût, juillet 1790.*
(3) Sobry, *Discours sur la parure chez les peuples républicains.*

Athéniens ont méprisés. On proposait de revenir à la chlamyde et au casque; David dessina même un costume où le goût de l'antique s'alliait au culte de la liberté. Les hommes cependant restèrent assez réfractaires à ces modes nouvelles; à cela, il y avait bien des raisons; un certain respect humain peut-être, qui empêche souvent les plus convaincus et les plus exaltés de donner dans les nouveautés de la mode comme il le font sans fausse honte pour celles de la politique, de la littérature ou de la religion. En dehors de quelques élèves de David, on ne vit guère, dans les rues, d'Agamemnon, ni de Lycurgue. Les difficultés pécuniaires y furent aussi pour beaucoup; ces costumes revenaient horriblement cher, et le pain était trop rare pour qu'on eût encore les ressources nécessaires à de si coûteux affublements. Quand revinrent, avec la fin de la Terreur, une plus grande douceur de vivre et la possibilité de dépenser plus largement, ce furent les femmes surtout qui firent paraître dans leur toilette le goût de l'antique, plus, il faut le dire, par coquetterie que par convictions politiques. On ne vit plus que des tuniques à la Cérès et à la Minerve, des redingotes à la Galathée (1). Mercier, dans son *Nouveau Paris*, note que la mode se répand dans toutes les classes de la société : « Pas une petite maîtresse, pas une grisette qui ne se décore le dimanche d'une robe athénienne de linon, et qui n'en ramène sur le bras droit les plis pendants, pour se dessiner à l'antique ou du moins égaler Vénus Callipyge. » On ne criait pas au scandale, parce qu'au lendemain des grandes crises la morale est toujours bien bas, et surtout on était tellement imprégné d'esprit grec que l'on se plaisait à voir autour de soi quelques belles Athéniennes (2).

---

(1) QUICHERAT : *Le Costume en France*, p. 642. Voir aussi LA MÉSANGÈRE, *Costumes français du* XVIII[e] *siècle*. — BLONDEL : *L'Art sous la Révolution*.

(2) Dans les détails du costume, on voulait être à la grecque, même pour les noms donnés aux menus colifichets qu'une femme a toujours avec elle. Cf. l'escarcelle appelée balantine, par Gail. — Certains seraient allés sans peine plus loin et auraient admis que les mœurs fussent antiques à l'imitation du costume. Delécluze rapporte à cet égard une amusante et significative anecdote : « M[me] de Bellegarde avait posé une fois devant David qui se plaignait de n'avoir pas trouvé pour son tableau des Sabines le modèle rêvé; le fait, en passant d'abord par tous les ateliers de peinture, prit un coloris un peu plus cru, mais absolument faux... On était si entêté de tout ce qui se rapportait à l'antiquité que la complaisance des jeunes beautés grecques qui s'étaient présentées à Apelles pour l'aider à peindre sa Vénus paraissait une action louable par cela seul qu'il s'agissait des arts. » ***David et son***

Le costume grec appela les meubles grecs, et ceux-c durèrent plus longtemps que celui-là. Les maîtres de maison aiment à vivre dans une atmosphère antique ; la Convention en avait donné l'exemple en commandant tout un mobilier copié du grec et du romain. Peu à peu, dans les beaux hôtels, « tout est grec... L'illusion est complète et si le philosophe Anacharsis pouvait revivre encore à la voix du sage Barthélemy, il croirait revoir ses dieux pénates (1) ». Certains amateurs font de véritables folies, tel Roederer dont le mobilier a été établi après étude de dix mille estampes, cinq cents médailles, deux cents camées. Les magasins se mettent à l'unisson; les cafés surtout deviennent des tavernes antiques le café du Caveau, le café Procope, le café de la rue d'Abouki rivalisent, et leurs propriétaires recourent aux lumières et à l'érudition d'un Fontaine ou d'un Percier pour l'agencement et l'ornementation.

On ne s'étonne pas de vivre en des maisons grecques et au milieu d'Athéniennes ou de Spartiates; depuis plusieurs années, par la volonté des révolutionnaires, les Français, même ceux qui sont le moins au courant de la mode et de ses exigences, ont dû habituer leurs oreilles à la langue grecque. Chateaubriand l'a noté avec ironie dans ses *Mémoires :* « Nos révolutionnaires, grands grecs par nature, ont obligé nos marchands et nos paysans à apprendre les hectares, les hectolitres et les kilomètres; la politique a ronsardisé (2). » Comme toutes les nouveautés, celle-ci fut d'abord tournée en ridicule et en couplets. On chantait dans une revue :

« Myriagramme, Panthéon,
Mètre, kilomètre, oxygène,
Litre, centilitre, Odéon,
Prytanée, hectare, hydrogène,
Les Grecs ont pour nous tant d'attraits
Que, de nos jours, pour bien entendre
Et bien comprendre le français,
C'est le grec qu'il faudrait apprendre (3). »

---

temps, p. 194. — Vincent avait présenté au salon de 1789 : « *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone.* »

(1) PRÉJOULX : *Paris à la fin du* XVIII^e^ *siècle*, cité par Spire Blondel dans *l'Art sous la Révolution.*

(2) CHATEAUBRIAND : *Mém. d'O. T.*, éd. Biré, I, 230.

(3) *Revue de l'an VIII.*

Mieux encore, la Révolution avait fait passer quelque chose de l'antique dans la vie du pays par l'institution de fêtes imitées de l'antiquité grecque (1), et peut-être inspirées par la lecture des chapitres où Anacharsis raconte les merveilleuses panégyries de Délos ou d'Olympie. Ce fut le plus grand effort fait pour populariser des sentiments dignes des grands ancêtres, effort qui, aussi bien, ne pouvait guère être suivi de succès; car, — on l'a souvent fait remarquer, — le peuple n'entendait rien à ces allégories et à ces réminiscences. Ce n'était pas d'ailleurs une idée absolument nouvelle : Rousseau l'avait développée en une page célèbre de sa *Lettre à d'Alembert* : « Ainsi rappelait ses citoyens par des fêtes modestes et des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous en devrions tirer... Si l'on demande quelque exemple de ces divertissements publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avait, dit-il, toujours trois danses en autant de bandes selon la différence des âges, et ces danses se faisaient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençait la première, en chantant le couplet suivant :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

Suivait celui des hommes qui chantaient à leur tour en frappant de leurs armes en cadence :

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

Ensuite venaient les enfants qui leur répondaient en chantant de toutes leurs forces :

Et nous bientôt le serons
Qui tous vous surpasserons (2). »

Barthélemy avait rapporté lui aussi cette coutume, et avait usé comme Rousseau de la traduction donnée par Amyot

(1) Même quand il faut pour cela beaucoup d'imagination, on cherche à rapprocher des coutumes antiques les divertissements populaires. — Cf. l'abbé Grégoire dans son *Histoire patriotique des Arbres de la Liberté.*

(2) Cf. *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, II : « Les anciens législateurs cherchèrent des liens qui attachassent les citoyens à la patrie, les uns aux autres. Il les trouvèrent dans des cérémonies religieuses, dans des jeux, dans des exercices, dans des spectacles. »

pour les couplets. Mais je ne crois pas faire injure à Barthélemy en pensant que les révolutionnaires ont songé à Rousseau, plutôt qu'à lui, quand ils ont proposé, puis institué les cérémonies publiques imitées de l'antique.

Dès 1790, un M. de la Font-Pouloti, « membre du Musée de Paris et de plusieurs Académies de province », avait demandé qu'on rétablît les Jeux Olympiques pour remplacer les combats de taureaux (1). Au début de la Convention, le 11 novembre 1792, Barère, à propos des fêtes qui devaient commémorer la victoire de Jemmapes, veut qu'on s'inspire des anciens pour supprimer des cérémonies ce qu'elles pourraient avoir de trop brillant et de trop joyeux : « Dans les républiques anciennes, les fêtes célébrées après les batailles étaient des jeux funèbres et non pas des fêtes brillantes. Le plus célèbre orateur venait sur la place publique prononcer l'éloge funèbre des héros et des patriotes morts pour leurs saintes causes. Voilà les fêtes qui conviennent à des républicains, à des philosophes, à des philanthropes... Quatre ou cinq mille hommes ont péri, et nous parlons de fêtes; je m'y oppose, et je demande un simple monument funèbre. » A la fin de 1794, M.-J. Chénier, à plusieurs reprises, insista pour qu'une large place fût réservée dans les fêtes aux exercices de gymnastique : et c'est sur l'exemple des anciens qu'il se fonde : « Sans la gymnastique, qui faisait le principal charme des jeux publics dans Athènes et Lacédémone, ne vous flattez pas d'avoir jamais des fêtes dont le but soit vraiment utile (2). » Car ces fêtes, il faut qu'elles aient un but moral, comme en avaient un les fêtes grecques : « Les pères montraient à leurs fils Miltiade, Aristide, Epaminondas, Timoléon, dont la seule présence était une leçon vivante de magnanimité, de justice et de patriotisme (3). »

Dans le détail même, et non plus seulement pour l'inspiration, ces fêtes nationales furent grecques aussi. David, chargé de tracer le plan et d'exécuter les dessins, ne pouvait évidemment que suivre son goût et appliquer ses théories, et « personne n'eût songé à l'en blâmer (4) ». A la fête de la Fédération, l'antiquité apparut surtout dans les ornements et

(1) *Moniteur, 26 mars 1790.*
(2) *Moniteur, 29 septembre 1794.*
(3) Robespierre (mai 1794).
(4) Tiersot : *Fêtes et chants de la Révolution*, p. 61.

les inscriptions. Aux funérailles de Voltaire, ce fut un cortège gréco-romain, avec candélabres à l'antique, feu sacré, victoire se penchant sur le cercueil (1). Mais c'est à la fête de l'Etre suprême que Rousseau et Barthélemy furent suivis de plus près : qu'on en juge par la façon dont les divers groupes devaient glorifier le Tout-Puissant : « Les pères, accompagnés de leurs fils, chantent une première strophe ; ils jurent ensemble de ne plus poser les armes qu'après avoir anéanti les ennemis de la République; tout le peuple répète la finale. Les filles avec leurs mères, les yeux fixés sur la voûte céleste, chantent une seconde strophe... Une troisième et dernière strophe est chantée par le peuple tout entier (2). » C'était d'ailleurs, à peu de chose près, la composition des chants patriotiques du temps, et en premier lieu de *la Marseillaise* et du *Chant du Départ* (3).

Organisées par des artistes dont quelques-uns étaient de tout premier plan, ces fêtes d'un caractère patriotique et antique à la fois nous laissent déjà apercevoir quelle doit être sous la Révolution la direction des Beaux Arts. Là comme partout, le vent est à l'antique, au grec surtout, et pour les mêmes raisons de politique et de sentiments. Pour les républicains d'alors, la liberté donne naturellement à l'art une vive impulsion; un peuple libre doit avoir un art libre et rien ne peut mieux conduire l'art français à la liberté que l'imitation de l'art grec (4). Ce sont des truismes qui reviennent à chaque instant dans les discours et les ouvrages du temps. Le vice-président de la Législative unissait l'art, la liberté et la Grèce antique dans une phrase adressée à une députation des artistes de Paris : « La Grèce se rendit célèbre dans l'univers par son amour pour la liberté et les beaux arts (5). » Même idée et mêmes expressions chez M.-J. Chénier : « Dans tous

(1) Schneider : *Quatremère de Quincy*, p. 54.

(2) Tiersot : *op. cit.*, p. 136.

(3) A propos de chants et de chansons, l'abbé Grégoire veut précisément qu'on suive l'exemple des Grecs : « Ne craignons pas de dire que les chansons importent également à la propagation de la langue et du patriotisme... Chrysippe ne crut pas se ravaler en faisant des chansons pour les nourrices. Platon leur ordonne d'en enseigner aux enfants. La Grèce en avait pour toutes les grandes époques, surtout elle en avait pour célébrer la liberté. La chanson d'Harmodius et d'Aristogiton qu'Athénée nous a conservée était chez eux ce qu'est parmi nous l'air des Marseillais. » *Moniteur, 6 juin 1794.*

(4) Cf. Stendhal : *Histoire de la peinture en Italie*, p. 268 (éd. Lévy) : « Le goût antique est toujours un peu républicain. »

(5) *Moniteur, 19 octobre 1791.*

les temps, les hommes qui ont opprimé le peuple ont persé cuté la raison et le génie... Voyez à quelle hauteur la poésie l'éloquence et tous les arts d'imitation se sont élevés dans le républiques de la Grèce, à Corinthe, à Sicyone, à Syracus et surtout dans Athènes, dans cette cité classique et nourric des grands hommes (1). » André Chénier l'avait dit avan son frère, dans *le Jeu de Paume :*

« La Patrie à son art (l'art de David), indiquant nos beaux jour
A confirmé mes antiques discours,
Quand je lui répétais que la liberté mâle
Des arts est le génie heureux (2). »

Cet art inspiré par la liberté ne doit pas être seulement u divertissement pour les yeux ou les oreilles. Né de la vertu il doit inspirer la vertu. Cette préoccupation morale apparaî au premier abord dans les théories et les œuvres du jour Les sujets eux-mêmes le montrent bien, ceux surtout qu sont proposés par les maîtres de l'heure en matière artistique les membres de l'Institut National, en vue des concour annuels. Ces concours, tout comme les fêtes populaires furent inspirés par le souvenir des Grecs. Grégoire, en 1794 les avaient projetés sur le modèle même de ceux dont le historiens anciens nous ont conservé la tradition : « Du temps de Phidias, à Delphes et à Corinthe, il y avait des concours pour la peinture et la sculpture; tel était l'enthou siasme des Grecs pour les arts d'imitation que les Amphyc tions assignèrent à Polygnote des logements du public dan toutes les villes de la Grèce. » Les prix offerts aux concur rents français étaient moins magnifiques peut-être, mais il ont pour nous l'intérêt de nous montrer que, même dans l choix de ces prix, les membres du jury tenaient à dirige les artistes vers l'imitation des anciens. Je note entre autres parmi les prix destinés à récompenser un projet d'embellis sement de Paris : *l'Antiquité expliquée, le Voyage de Naple et de Sicile* par Saint-Non, *les Ruines de Balbec, les Monu ments de la Grèce* de Le Roy, *le Voyage de la Grèce* de

(1) *Moniteur, 5 janvier 1795.*

(2) Camus, à la distribution des prix de peinture, sculpture, architectur pour 1797, reprit une semblable idée : « Les esprits vulgaires auront sans doute quelque peine à concevoir comment, après une interruption de plusieurs années dans les études..., les arts ont pu être cultivés... Ils ignorent avec quelle énergie la liberté influe sur toutes les puissances de l'âme. »

Choiseul-Gouffier. Les sujets, il faut le reconnaître, sont empruntés à l'histoire de Rome, aussi bien qu'à celle de la Grèce, mais la technique doit être grecque (1). Pour la peinture, on propose : *Régulus retournant à Carthage, Manlius Torquatus repoussé par son père ;* pour la sculpture : *Ulysse et Néoptolème, Socrate prêchant la vertu, Anaxagoras répondant à Périclès : « Ceux qui ont besoin de la lumière d'une lampe ont soin d'y mettre de l'huile. »* Aux architectes, on demande le projet d'un temple consacré à la Liberté, d'un autel à la patrie. Tous ces sujets, on le voit, sont dominés par le même idéal républicain que j'ai déjà indiqué. Comme le dit Jussieu proclamant les résultats des concours de 1799, « ils offrent de grandes leçons à une jeunesse ardente (2) ».

Les artistes qui ont passé le temps des concours et produisent librement ne songent eux aussi qu'à la Grèce. C'est l'époque où Quatremère de Quincy transforme Sainte-Geneviève en un temple grec. Moitte compose le fronton du Panthéon en s'inspirant de dessins publiés en 1788 dans l'atlas d'*Anacharsis* (3). David, devenu le maître incontesté de l'art français, affirme de plus en plus que les Grecs doivent être nos seuls guides. « Enflammé de l'amour des anciens, il lui semblait que les modernes ne pouvaient rivaliser avec eux qu'en se modelant en tout sur eux, et que les arts ne recevraient en France le lustre dont ils brillaient à Rome, à Corinthe et dans Athènes qu'autant que les institutions françaises se rapprocheraient de celle de ces républiques. C'est par cela surtout qu'il était républicain (4). » Il devenait de plus en plus exclusif dans ses goûts et ses procédés. Devant ses élèves, il lui arrivait de laisser échapper comme des remords en songeant à sa technique d'hier. « J'ai entrepris, disait-il à propos des *Sabines*, une chose toute nouvelle. Je veux ramener l'art aux principes que l'on suivait chez les Grecs; en faisant les *Horaces* et le *Brutus*, j'étais encore sous l'influence romaine..., c'est à la source qu'il faut remonter..., je veux faire du grec pur (5). »

(1) Cf. plus loin une phrase de David.
(2) Sur les expositions, voir SPIRE BLONDEL, *l'Art sous la Révolution.* BENOIT, *l'Art français sous la Révolution et l'Empire.*
(3) SCHNEIDER : *op. cit.*, p. 47, note 5.
(4) ARNAULT : *Œuvres*, VIII, 19.
(5) DELÉCLUZE : *op. cit.*, p. 61, s. q. q.

*
* *

« Faire du grec pur, » c'était maintenant l'unique ambition de David, à la fin du XVIII^e^ siècle; c'avait été l'ambition de tous ses contemporains pendant plus de cinquante ans, et l'exclamation même du chef incontesté de l'école néo-grecque montre assez que ni les autres sans doute, ni lui-même n'avaient pu réaliser leurs théories.

« Faire du grec pur » en effet, à moins que les mots n'aient plus de sens, c'est se résoudre à copier seulement; pendant toute la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, on a bien voulu copier, mais les circonstances sont plus fortes que les principes, et il a fallu s'arrêter avant le but, dans cette voie de l'imitation servile. Un homme du XVIII^e^ siècle, quel que soit son entêtement pour une forme d'art et de civilisation disparue ne peut prétendre à la ressusciter intégralement. Son caractère, ses goûts, les nécessités pratiques l'empêcheront toujours de « faire du grec pur », et, au lieu de pasticher exactement, il se contentera de plaquer des morceaux grecs sur un fond français. Le résultat ne peut être que déplorable. Bien plus sages ceux qui se contentaient de prendre « les idées, les tours et les lois » dont se servaient les grands génies de l'antiquité. Plus sages aussi ceux qui ont prétendu, par la suite, renoncer à l'inspiration antique et ne suivre que leur inspiration et leur sentiment. Pour avoir voulu copier, sans pouvoir le faire complètement, les artistes et les écrivains du XVIII^e^ siècle n'ont trop souvent laissé qu'une œuvre avortée. Et peut-être en matière politique également bien des fautes n'auraient-elles pas été commises, si l'on n'avait pas cédé à l'illusion de ressusciter le passé, sans tenir compte des différences de mœurs, de civilisation, de caractères. Ce fut là comme un dernier épisode de la querelle des anciens et des modernes : les anciens ont paru l'emporter, mais en fait les modernes sont sortis vainqueurs de cette épreuve, où les sectateurs de la Grèce ancienne ont montré seulement que la pire des méthodes en toute œuvre humaine, littéraire, artistique, politique, c'est l'imitation stricte de ce qui n'est plus.

*
* *

Le *Voyage du Jeune Anacharsis*, inspiré par cette mode, lui doit en partie son succès, mais il le doit à d'autres raisons aussi, car on avait depuis longtemps renoncé à pasticher les Grecs, quand les éditions de l'*Anacharsis* se succédaient encore nombreuses : indépendamment de l'agrément de la forme et de la présentation romanesque des faits qui plaira toujours au grand public, soucieux de s'instruire sans fatigue, l'on avait reconnu dès l'abord la solide documentation de l'ouvrage. Tant que l'on s'intéressa en France à la Grèce antique, même quand cet intérêt venait surtout de la sympathie portée à la Grèce moderne, c'est dans l'*Anacharsis* qu'on alla chercher des renseignements. Si la vogue extraordinaire de l'œuvre de J.-J. Barthélemy subit un arrêt brusque vers 1850, c'est qu'à ce moment les préoccupations deviennent autres; ce n'est point parce que l'on trouve les mêmes renseignements en d'autres ouvrages plus modernes, mais parce que de ces renseignements peu désormais se soucient, — à l'exception des gens très cultivés qui ne craignent pas d'aborder des travaux plus rébarbatifs en la forme, mais tenus au courant des derniers progrès de l'érudition.

APPENDICE I

Œuvres de l'Abbé Jean-Jacques Barthélemy.

I. Les Manuscrits.

Bibliothèque nationale.

M. F. 9204-9216. *Voyage du jeune Anacharsis*, par J.-J. Barthélemy. (9204-9209, manuscrit autographe ; 9210-9216, copie avec corrections.)

N. A. F. 3234. *Mélanges d'archéologie et d'histoire.*

N. A. F. 4063. *Mémoires de numismatique.*

N. A. F. 501. *Correspondance de l'abbé Barthélemy* (+ 1795) *et de Guilhem de Clermont-Lodève, baron de Sainte-Croix* (+ 1809).

N. A. F. 502. *Notes et extraits de l'abbé Barthélemy sur la numismatique* (remarques de Villoison).

N. A. F. 22222. *Notes et extraits divers de l'abbé Barthélemy.*

N. A. F. 22370. *Correspondance de Chérin* (une lettre de Barthélemy).

Collection Anisson, 22133 (118). *L'abbé Arnauld à l'abbé Barthélemy.*

Collection Anisson, 22135 (3). *Barthélemy à Malesherbes.*

Archives du Cabinet des Médailles, 1744-1795.

Bibliothèque de la Sorbonne, ms. 1156. *Lettres originales de J.-J. Barthélemy au comte de Caylus.* (Manquent les lettres 8 à 11, 13, 16 à 20.)

Archives de M. le marquis de Barthélemy. Nombreux et curieux livres de comptes : Les fiches du *Voyage du jeune Anacharsis.*

II. Ouvrages divers publiés séparément.

Réflexions sur l'alphabet et la langue dont on se servait autrefois à Palmyre, in-4°, Paris, 1754.

Les Amours de Carite et de Polydore, roman traduit du grec, in-12, Paris, 1760.

Explication de la mosaïque de Palestine, in-4°, Paris, 1760.

Lettre à M. le marquis Olivieri, au sujet de quelques monuments phéniciens, pour servir de réponse à deux lettres insérées dans le 54e volume des *Transactions philosophiques*, in-4°, Paris, 1766.

Entretiens sur l'état de la musique grecque vers le milieu du IV^e^ *siècle avant l'ère vulgaire*, in-8°, Paris, 1788. (Réimprimés dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. XXVII.)

Discours prononcés dans l'Académie française, le 25 août 1789, à la réception de M. l'abbé Barthélemy, in-4°, Paris, 1789.

Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens, contenant l'état des sommes que fournirent pendant une année les trésoriers d'une caisse particulière, in-4°, Paris, 1792.

Mémoires sur la vie et quelques-uns des ouvrages de J.-J. Barthélemy, écrits par lui-même en 1792 et 1793, in-8°, Paris, an VII.

Œuvres diverses, publiées par le baron de Sainte-Croix. (Voir la liste complète : appendice II.)

III. Ouvrages divers publiés en divers recueils.

Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de 1747 à 1791. (Voir la liste complète : appendice III.)

Dans le *Recueil d'Antiquités du* comte de Caylus : « Explication des inscriptions de cinq autels grecs » (t. I, p. 61) ; « Conjecture sur une momie » (II, 18) ; « Explication d'une médaille de Chio » (II, 145) ; « Observations sur une bandelette de momie égyptienne » (V, 77).

Dans le *Journal des Savants*, outre divers articles insérés dans les *Œuvres diverses*, réunies par le baron de Sainte-Croix : « Lettres sur quelques médailles phéniciennes (août 1760, décembre 1761, novembre 1763) » ; « Mémoire sur quelques médailles samaritaines (1790) », réimprimé avec une lettre de six pages sur le même sujet, dans l'ouvrage de Perez Bayer intitulé : *Nummorum Hebraeo-Samaritanorum vindiciae.*

Dans le *Voyage pittoresque de la Grèce de* Choiseul-Gouffier (1782), t I, ch. IV, « Description des fêtes de Délos », réimprimée dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. LXXVI.

Lettre à l'abbé Audibert sur quelques médailles, p. 17 d'une Dissertation de cet Abbé sur *les Origines de Toulouse*, Paris, 1764.

IV. Correspondance.

Voyage en Italie de l'abbé Barthélemy, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, et auteur du *Voyage d'Anacharsis*, imprimé sur ses lettres originales écrites au comte de Caylus, in-8°, Paris, 1801.

Correspondance complète de M^me^ du Deffand avec la duchesse de Choiseul, l'abbé Barthélemy et M. Craufurt, publiée avec une introduction par le marquis de Sainte-Aulaire, 3 vol. in-8°, Paris, 1866. Voir aussi : *Correspondance de M^me^ du Deffand*, publiée par Toynbet, Londres, 1913.

Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi, théatin, (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même, publiées par Ch. Nisard, 2 vol. in-8°, Paris, 1877.

V. Le Voyage du jeune Anacharsis.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du IV^e^ *siècle avant l'ère vulgaire.*

Paris, 1788, chez Debure, in-4° et in-8°.
Paris, 1789, chez Debure, in-8° et in-12.
Paris, 1790, chez Debure, in-8° et in-12.
Paris, 1792, chez Debure, in-12.
Madrid, 1796, chez B. Carro, in-8°.
Paris, 1799, chez Didot jeune, in-4° et in-8°.
Avignon, 1810, chez Joly, in-24.
Avignon, 1810, chez Offray, in-24.
Paris, 1810, chez Mame, in-24.
Avignon, 1817, chez Offray, in-24.
Paris, 1817, chez Saintin, in-32.
Paris, 1819, chez Dabo et Tremblay, in-24.
Paris, 1820, chez Ménard et Desenne, in-12.
Paris, 1821, chez Gueffier et Dabo, in-8°.
Paris, 1821, chez Ledoux, in-8°.
Paris, 1822-24, chez Lequin, in-8°.
Avignon, 1824, chez Offray, in-24.
Paris, 1824-25, chez Ledoux, in-8°.
Paris, 1824, chez Mame Delaunay, in-32.
Paris, 1824-26, chez Jarret et Cotelle, in-8°.
Paris, 1825, chez Briquet, in-32.
Avignon, 1828, chez Arnaud Guichard, in-12.
Paris, 1830, chez Armand Aubrée, in-8°.
Paris, 1830, chez Grimpelle, in-24.
Paris, 1830, chez Ledoux, in-8°.
Paris, 1830, chez Rolland, in-8°.
Paris, 1834, chez Lebigre, in-8°.
Paris, 1834, chez Payen, in-24.
Paris, 1835, chez Hiard, in-4° et in-24.
Paris, 1838, chez Payen, in-8°.
Paris, 1840, chez Ardant, in-18.
Paris, 1843, chez Didier, in-16 et in-18.
Paris, 1843, chez Lavigne, in-18.
Paris, 1857, chez Didot, in-8°.
Paris, 1860, chez Hachette, in-16. Rééditions en 1864, 1866, 1868, 1870, 1873, 1881, 1893.

Abrégés du Voyage du jeune Anacharsis :

Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par J.-B.-J. Breton, 2^e^ édition, Paris, Dufour, 1813, 2 vol. in-12.

Abrégé du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par Ant.-C., ancien maître ès arts, Paris, Brunot-Labbé, 1819, 2 vol. in-12 (réédité 1823 et 1834).

Petit Anacharsis ou *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, abrégé de J.-J. Barthélemy, pour l'usage de la jeunesse, par H. Le Maire, Paris, P. Blanchard, 1820, 2 vol. in-24 (réédité 1828 ; en 1841, chez Lehuby, in-12 ; en 1843, chez Périsse, à Paris et Lyon, in-12 ; en 1861, chez Ducrocq, à Paris, in-12).

Abrégé du Voyage d'Anacharsis, ou le *Barthélemy de la Jeunesse*, Paris, Delalain, 1821, 2 vol. in-12 (réédité 1831).

Les trois siècles d'Athènes, « Extraits du Voyage d'Anacharsis en Grèce », par J.-J. Barthélemy, Paris, Delalain, 1833, in-24.

L'Anacharsis de la Jeunesse, par Lécluse, Paris, Langlumé et Peltier, 1835, in-12.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, édition revue pour la jeunesse, par F. de Lécluse, Limoges, Ardant, 1876, in-8° (réédité 1878, 1882, 1885).

Anacharsis, par l'abbé J.-J. Barthélemy, Paris, 1838, in-8° (édition du Petit Panthéon littéraire).

Voyage abrégé du jeune Anacharsis, « Extrait de J.-J. Barthélemy », par l'abbé Paul Jouhanneaud, Paris et Limoges, Ardant, 1848, in-8° (réédité en 1852).

L'Anacharsis du Jeune Age, Limoges, Barbou, 1870, in-8° (réédité en 1874 et 1881).

Voyage dans la Grèce ancienne. Athènes et les Athéniens, par J.-J. Barthélemy, notes et introduction par Eugène Muller, Paris, Delagrave, 1894, in-8°.

L'Anacharsis du Jeune Age, Paris, Lavigne, s. d., in-12.

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, « Extrait complet de l'œuvre de M. J.-J. Barthélemy », arrangé à l'usage des écoles, par Jean-Henri Meunier, revu par Ch. Guill. Schiebler, Leipsic, Renger, in-16

Traductions du Voyage du jeune Anacharsis (1) :

Traduction allemande de Biester, Berlin, 1789 ; Vienne, 1792 ; Vienne, 1835.

Traduction anglaise, par Beaumont, Londres, 1791.

Traduction italienne, à Venise, 1791. (Abrégé italien, à Pise, 1791.)

Traduction danoise, par Overs, Copenhague, 1797.

Traduction hollandaise, par Stuart, Amsterdam, 1802, in-8°.

Traduction espagnole, par Pablo Sandino de Castro, Majorque, 1811, in-12, et Madrid, 1813, in-8°, Paris, chez Rosa, 1835. (Abrégé espagnol, à Paris, chez Rosa, 1835.)

Traduction grecque (grec moderne), Vienne, 1819, in-8°.

Traduction arménienne, par Hurmuz, Venise, 1847, in-8°.

VI. Œuvres complètes de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, éd. Villenave, Paris, Belin, 1821-1822.

(1) Brunet, *Manuel du Libraire*, 5e *édition*, 1860, I, Barthélemy.

APPENDICE II

Œuvres diverses de J.-J. Barthélemy publiées par le baron de Sainte-Croix.

Tome I.

Traité de Morale. (Loi des anciens Perses ; de la Religion ; des Parents ; de la Patrie ; des Amis.)

Carite et Polydore.

La Chanteloupée ou la *Guerre des Puces contre M^me^ la duchesse de Choiseul.*

Articles de critique publiés dans le *Journal des Savants :* « Les Ruines de Palmyre » (1754) ; « Les Ruines de Balbec » (1760) ; « Les Antiquités d'Herculanum » (1759, 1762, 1763) ; « Les Tables d'Héraclée » (1758) ; « Des Médailles de Marc Antoine » (1759).

Tome II.

Recherches sur le partage du butin chez les anciens peuples.

Fragments d'un voyage littéraire en Italie. (Complètent sur certains points les lettres à Caylus.)

Réflexions sur quelques peintures mexicaines.

Instruction pour M. Dombey sur son voyage au Pérou.

Mémoire lu à la commission des monuments.

Essai d'une nouvelle histoire romaine.

Fragment d'un traité de la science des médailles.

Instructions pour M. Houel sur son voyage de Naples et de Sicile.

Mémoire sur le Cabinet des Médailles.

Discours de Barthélemy, prononcé dans la séance publique de l'Académie française.

Réponse du chevalier de Boufflers.

Lettres diverses.

APPENDICE III

Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par l'Abbé Barthélemy.

1747. « Réflexions sur une médaille de Xerxès, roi d'Arsamosate. » (Recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, XXI, 404.)
1749. « Recherches sur le Pactole. » (XXI, 19.)
1749. « Dissertation sur deux médailles samaritaines d'Antigonus, roi de Judée. » (XXIV, 49.)
1749-1750. « Remarques sur une inscription grecque trouvée par M. l'abbé Fourmont dans le temple d'Apollon Amycléen et contenant une liste des prêtresses de ce dieu. » (XXXIII, 394.)
1750. « Essai d'une Paléographie numismatique » ; 1re partie : « De la fabrique des médailles. » (XXIV, 30.)
1750. « Remarques sur quelques médailles publiées par différents auteurs. » (XXVI, 532.)
1753. « Dissertation sur les médailles arabes. » (XXVI, 557.)
1754. « Réflexions sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre. » (XXVI, 577.)
1757. « Mémoire sur les anciens monuments de Rome. » (XXVIII, 579.)
1758. « Réflexions sur quelques monuments phéniciens et les alphabets qui en résultent. » (XXX, 405.)
1760. « Explication de la mosaïque de Palestrine. » (XXX, 503.)
1761. « Explication d'un bas-relief égyptien et de l'inscription phénicienne qui l'accompagne. » (XXXII, 725.)
1761. « Remarques sur quelques médailles publiées par différents auteurs. » (XXXII, 671.)
1763. « Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque. » (XXXII, 212.)
1770. « Remarques sur le nombre de pièces qu'on représentait dans un même jour sur le théâtre d'Athènes. » (XXXIX, 172.)
1775. « Remarques sur quelques médailles de l'empereur Antonin frappées en Égypte. » (XLI, 501.)
1791. « Dissertation sur une ancienne inscription grecque relative aux finances des Athéniens, contenant l'état des sommes que fournissent pendant une année les trésoriers d'une caisse particulière. » (XLVIII, 337.)
Posthume. « Essai d'une Paléographie numismatique », 2e partie. (Notes recueillies par Dacier, XLVII, 140.)

APPENDICE IV

L'Hellénisme et la Peinture au Salon de 1753 à 1789 (1)

Salon de 1753.

Aucun tableau intéressant dont le sujet soit emprunté à l'antiquité grecque. — Débuts de Vien ; sujet inspiré par la légende chrétienne : *La Vierge servie par les Anges.*

Salon de 1755.

Même remarque.

Salon de 1757.

Hallé : *Io changée en vache.* — Pierre : *Enlèvement d'Europe.* — Van Loo : *Sacrifice d'Iphigénie.*

Salon de 1759.

Deshays : *Hector exposé sur les rives du Scamandre.* — La Grenée : *Vénus aux forges de Lemnos demandant à Vulcain des armes pour son fils ; Enlèvement de Céphale par son fils ; Jugement de Pâris ; Satyre qui s'amuse du sifflet de Pan.* — Van Loo : *Jason et Médée.*

Salon de 1761.

Bachelier : *Milon de Crotone.* — Boizot : *Télémaque chez Calypso.* — Challe : *Socrate sur le point de boire la ciguë.* — Doyen : *Combat de Diomède et d'Enée.* — Pierre : *Jugement de Pâris.*

Salon de 1763.

Baudouin : *Phryné.* — Challe : *La mort d'Hercule ; Mort de Milon de Crotone.* — Doyen : *Andromaque devant Ulysse qui veut faire mettre à mort Astyanax.* — La Grenée : *L'Aurore qui quitte la couche du vieux Titon.* — Pierre : *Métamorphose d'Aglaure.* — Restout : *Orphée aux enfers.* — Van Loo : *Les Grâces enchaînées par l'Amour.* — Vien : *La Marchande à la toilette.*

---

(1) Cette liste, dont les éléments sont empruntés en partie aux *Salons* de Diderot et de la *Correspondance littéraire*, n'est pas un inventaire complet de toutes les productions inspirées par l'antiquité grecque. Elle n'a pour but que de donner une idée du très grand nombre de tableaux dont le sujet est emprunté à cette antiquité. — Même remarque pour l'appendice V.

Salon de 1765.

Amand : *Mercure tue Argus.* — Bachelier : *Cimon dans la prison allaité par sa fille.* — Boucher : *Jupiter transformé en Diane pour surprendre Calisto.* — Briard : *Psyché abandonnée.* — Challe : *Hector reprochant à Pâris sa lâcheté.* — Deshays : *Achille secouru par Junon et Vulcain ; Jupiter et Antiope ; Artémise au tombeau de Mausole.* — Fragonard : *Corésus s'immole pour sauver Callirhoé.* — Hallé : *Hippomène et Atalante.* — La Grenée : *Diane et Endymion.* — Restout : *Les plaisirs d'Anacréon.*

Salon de 1767.

Bourrieu : *Jugement de Midas.* — Hallé : *Minerve conduisant la Paix à l'hôtel de ville ; La flèche rompue et le faisceau de flèches.* — La Grenée : *Ulysse et Télémaque devant Pénélope ; Persée et Andromède.* — Robert : *Ruines* (Robert arrivait de Rome). — Taraval : *Vénus et Adonis ; Hercule au berceau.*

Salon de 1769.

Hallé : *Ulysse reconnaît Achille au milieu des filles de Lycomède.* — La Grenée : *Cérès et Triptolème ; Mars et Vénus ; Psyché et l'Amour endormi.* — Lépicié : *Adonis changé en anémone par Vénus.* — Taraval : *Triomphe de Bacchus.*

Salon de 1771.

Belle : *Psyché et l'Amour endormi.* — Bourrieu : *Jupiter et Io ; Neptune et Amphitrite ; Pluton et Proserpine.* — Brenet : *Jupiter et Antiope.* — Hallé : *Silène barbouillé de mûres par Eglé.* — Jollain : *Jupiter et Callisto.* — La Grenée : *Alphée et Aréthuse ; Echo amoureux de Narcisse ; Mère spartiate disant à son fils : « Rapporte ce bouclier ou qu'il te rapporte. »*

Salon de 1773.

Vien : *Diane au retour de la chasse ; Deux jeunes Grecques échangent un serment d'amitié.*

Salon de 1775.

Bourrieu : *Pan lié par les Nymphes.* — Caresme : *La Nymphe Menthé métamorphosée.* — Durameau : *Cérès ou l'été.* — La Grenée : *Diane et Endymion.* — Vien : *Vénus blessée par Diomède.*

Salon de 1777.

Callet : *Cérès vient réclamer à Jupiter sa fille Proserpine enlevée par Pluton.* — Hallé : *Trait de vertu de Cimon.* — Jollain : *Scènes diverses empruntées à l'Iliade et à l'Odyssée.* — Van Loo : *L'Amour enlève Céphale.*

Salon de 1779

Durameau : *Piété filiale de Cléobis et de Biton.* — Vien : *Hector.*

Salon de 1781.

Brenet : *Combat des Grecs et des Troyens sur le corps de Patrocle.* — Callet : *Hercule sur le bûcher.* — David : *Funérailles de Patrocle.* — Doyen : *Mars vaincu par Minerve.* — La Grenée : *Préparatifs du combat de Pâris et Ménélas ; Alcibiade reçu avec mépris par sa maîtresse ; Hercule et Omphale.* — Taraval : *Triomphe d'Amphitrite ; Diane et Actéon ; Télémaque et Calypso.* — Vien : *Briséis emmené de la tente d'Achille.*

Salon de 1783.

David : *Douleur et regrets d'Andromaque sur le corps d'Hector son mari.* (Tableau de réception.) — Ménageot : *Astyanax arraché des bras d'Andromaque par ordre d'Ulysse.* — Regnault : *Éducation d'Achille par Chiron ; Persée délivre Andromède.* — Vien : *Priam partant pour supplier Achille de lui rendre le corps de son fils Hector.* — Vincent : *Achille secouru par Vulcain combat les fleuves du Xanthe et du Simoïs.*

Salon de 1785.

Callet : *Achille traînant le corps d'Hector.* — La Grenée aîné : *Mort de la femme de Darius.* — Le Barbier aîné : *Jupiter endormi sur le mont Ida.* — Ménageot : *Alceste rendue à son mari par Hercule.* — Peyron : *La mort d'Alceste ; Socrate détachant Alcibiade des charmes de la volupté.* — Regnault : *Mort de Priam.* — Taillandier : *Philoctète, Ulysse et Néoptolème.* — Taraval : *Hercule étouffant deux serpents.* — Vien : *Retour de Priam avec le corps d'Hector.*

Salon de 1787.

David : *Socrate au moment de boire la ciguë.* — Doyen : *Priam demandant le corps d'Hector.* — La Grenée aîné : *Fidélité d'un satrape de Darius.* — La Grenée jeune : *Ulysse arrivant dans le palais de Circé.* — Le Barbier aîné : *Courage des femmes de Sparte.* — Lemonnier : *L'amour conjugal* : « Cléombrote poursuivi par son beau-père Léonidas s'est sauvé dans le temple de Neptune... Sa femme se rend suppliante avec son époux... L'excès de sa douleur fléchit Léonidas son père. » — Monsiau : *Alexandre domptant Bucéphale.* — Peyron : *La mort de Socrate.* — Regnault : *Reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie.* — Vien : *Adieux d'Hector à Andromaque ; Femme grecque ornant d'une guirlande de fleurs la tête de sa fille ; Sapho chantant ses vers en s'accompagnant de la lyre.*

Salon de 1789.

La Grenée aîné : *Alexandre consultant l'oracle d'Apollon.* — La Grenée jeune : *Télémaque et Mentor dans l'île de Calypso ; Achille reconnu par Ulysse à la cour de Lycomède.* — Vien : *L'Amour fuyant l'esclavage.* — Vincent : *Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone.*

APPENDICE V

Le Théâtre et l'Hellénisme de 1750 à 1789.

1752. Marmontel : *Les Héraclides* (chute).
1754. De Chateaubrun : *Les Troyennes.*
1755. De Chateaubrun : *Philoctète* (grand succès).
1756. De Chateaubrun : *Astyanax* (chute). — De Voisenon : *La jeune Grecque.*
1757. Guimond de la Touche : *Iphigénie en Tauride* (grand succès).
1758. Colardeau : *Astarbé.* — Mme de Graffigny : *La fille d'Aristide.* — Lemierre : *Hypermnestre* (succès).
1759. Poinsinet de Sivry : *Briséis.* — Voltaire : *Socrate* (tragédie prétendue traduite de l'anglais de Thomson).
1761. Fénelon : *Alexandre.* — Lauraguais : *Clytemnestre* (non jouée). — La Vollière : *Procné et Philomèle* (non jouée). — Lemierre : *Térée.* — Marmontel : *Hercule mourant* (opéra, musique de Dauvergne). — Voltaire : Reprise d'*Oreste.*
1762. Poinsinet de Sivry : *Ajax.* — Sauvigny : *La mort de Socrate.*
1763. Dorat : *Théagène et Chariclée* (chute). — Joliveau : *Polyxène* (opéra, musique de Dauvergne). — Poinsinet de Sivry : *Apelle et Campaspe* (comédie héroïque).
1764. La Harpe : *Timoléon* (une représentation). — Lemierre : *Idoménée.* — Linguet : *Socrate* (pièce non représentée ; Criton y aime Aglaé, fille de Socrate). — Pitrot : *Ulysse dans l'île de Circé* (ballet). — Voltaire : *Olympie* (ouvrage de six jours).
1765. En novembre, devant la cour à Fontainebleau : *Thétis et Pélée* (de Fontenelle, musique de La Borde). — *Silvie* (opéra : l'Amour l'emporte sur Diane). — *Palmire* (ballet héroïque). — *Diane et Endymion* (pantomime héroïque). — *Le triomphe de Flore.* — *Eglé.*
1766. Cahusac : *Anacréon* (musique de Rameau). — Lemierre : *Artaxerxe* (imité de Métastase).
1767. De Moline : *Thémistocle.* — Poinsinet de Sivry : *Théonis* (opéra). — Thomas : *Amphion.* — Voltaire : *Les Scythes.*
1768. Renard de Pleinchesne : *Le Jardinier de Sidon* (comédie mêlée d'ariettes, musique de Philidor). — Renou : *Le fleuve Scamandre* (opéra-comique). — Rochon de Chabannes : *Hylas et Silvie* (pastorale).

1771. Laujon : *Ismène et Isménias.* — Voltaire : *Les Pélopides* (non jouée).

1772. Voltaire : *Les lois de Minos* (interdites par la censure).

1773. Marmontel : *Céphale* (opéra, musique de Grétry). — Renou : *Térée.*

1774. De Moline : *Orphée et Eurydice* (musique de Glück). — Rollet : *Iphigénie en Aulide* (musique de Glück).

1775. Chabanon de Maugris : *Alexis et Daphné* (pastorale, musique de Gossec ; sujet emprunté à Gessner). — Mêmes auteurs : *Philémon et Baucis* (ballet héroïque).

1776. Collet : *Abdalonyme* (pastorale héroïque). — Rosset : *Alceste* (musique de Glück). — Noverre : *Apelle et Compaspe* (ballet).

1778. Ducis : *Œdipe chez Admète.* — D'Hèle : *Le jugement de Midas* (musique de Grétry). — Palissot : *Le triomphe de Sophocle* (la pièce, dédiée à Voltaire, ne fut pas jouée).

1779. Clément : *Médée.* — Guillard : *Iphigénie en Tauride* (musique de Glück). — Le baron de Tschudi : *Echo et Narcisse* (musique de Glück).

1780. Marmontel : *Atys* (pièce de Quinault retouchée, musique de Piccini). — Marmontel : *Persée* (pièce de Quinault retouchée, musique de Philidor). — Pitra : *Andromaque* (pièce de Racine remaniée, musique de Grétry).

1781. *Ariane abandonnée* (imitée de l'allemand). — Dubreuil : *Iphigénie en Tauride* (musique de Piccini). — Lauraguais : *Jocaste* (non représentée).

1782. Andrieux : *Anaximandre.* — Guillard : *Electre* (opéra). — Laignelot : *Agis.* — Morel : *Thésée* (pièce de Quinault retouchée, musique de Gossec). — Rochefort : *Electre* (traduction de Sophocle, musique de Gossec).

1783. La Harpe : *Philoctète* (traduit de Sophocle, avec suppression des chœurs). — Larive : *Pyrame et Thisbé* (musique de Baudron). — Morel : *Alexandre aux Indes* (musique de Moreau).

1784. Lirou : *Diane et Endymion* (musique de Piccini). — Rollet et Tschudi : *Les Danaïdes* (musique de Glück et Salieri).

1785. Marmontel : *Pénélope* (musique de Piccini).

1786. Déniaux : *La Toison d'Or* (musique de Vogel). — Hoffmann : *Phèdre* (musique de Lemoyne). — Morel : *Thémistocle* (musique de Philidor ; livret imité de Métastase). — Voiron : *Apelle et Campaspe.*

1787. Doigny de Ponceau : *Antigone ou la piété fraternelle.* — Guillard : *Œdipe à Colone* (musique de Sacchini). — Le Fèvre : *Hercule au Mont Œta.*

1788. Lemercier : *Méléagre.*

1789. Déniaux : *Démophon* (musique de Vogel). — Marmontel : *Démophon* (musique de Cherubini). — Richerolles : *Astyanax.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'abbé Jean-Jacques Barthélemy. Sa vie. — Ses œuvres savantes.

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE — 1716-1744

La famille des Barthélemy. — Les parents de Jean-Jacques Barthélemy. — Sa naissance. — Tout jeune, il perd sa mère. — Influence exercée sur lui par son père. — Son départ pour le collège des Oratoriens, à Marseille. — Ses études sous la direction du P. Reynaud. — Ses premiers essais littéraires. — Au grand séminaire, chez les Jésuites. — Son projet de thèse monumentale. — Une maladie grave. — Au séminaire des Lazaristes. — Il étudie la langue arabe. — Il abandonne la carrière ecclésiastique. — Avait-il reçu les ordres ? — Il ne peut obtenir de bénéfice. — Sa vie à Aubagne. — Ses études d'archéologie. — Départ pour Paris..... 1

CHAPITRE II

PARIS — LE CABINET DES MÉDAILLES L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS (1744-1755)

Arrivée de Barthélemy à Paris. — Il entre en relations avec Gros de Boze, garde du Cabinet des Médailles du Roi, et avec M. de Caylus. — Il est nommé garde-adjoint du Cabinet. — Installation des collections à Paris. — Barthélemy résiste aux instances de Mgr de Bausset qui l'appelle auprès de lui, à Béziers. — Il est élu membre de l'Académie des Inscriptions. — Son premier mémoire sur une médaille de Xerxès. — *Recherches sur le Pactole*. — *Dissertation*

sur les médailles d'Antigonus. — *Etude de l'inscription d'Amyclée.* — *Essai de paléographie numismatique.* — Importance de cette étude, malheureusement inachevée. — *Réflexions sur des médailles publiées par différents auteurs.* — *Dissertation sur des médailles arabes.* — Découverte de l'alphabet palmyrénien ; tentatives antérieures de restitution ; les principes de Barthélemy. — Après la mort de M. de Boze, Barthélemy est nommé garde du cabinet des Médailles..... 14

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN ITALIE (1755-1757)

Barthélemy entre en relations avec M. de Stainville, nommé ambassadeur de France à Rome. — Il part pour l'Italie en août 1755. — Ses impressions de voyage. — Nîmes et l'inscription de la Maison Carrée. — Découverte de Taurentum. — A Marseille, vérification du Cabinet Cary et acquisition de médailles. — En Italie. — Visite des musées, impressions d'art. — Barthélemy à Rome. — Sa vie chez les Stainville ; ses sentiments pour ses hôtes. — Ses relations avec des savants d'Italie. — Voyage à Naples. — Visite d'Herculanum et du musée de Portici. — Difficultés opposées au visiteur étranger. — Travaux de Barthélemy à Rome. — On estime, à Paris, qu'il y prolonge trop son séjour. — Son retour. — Importance de ce voyage pour la formation de l'Abbé. — Barthélemy songe à partir pour Vienne ; il y doit renoncer. — Le classement des médailles acquises en Italie. — Lecture du *Mémoire sur les anciens Monuments de Rome*..... 39

CHAPITRE IV

BARTHÉLEMY A PARIS (1757-1770)

I

Le savant.

Les enrichissements du Cabinet du Roi. — La collection de Clèves et les antiques de Caylus. — Barthélemy fait le projet de publier le Cabinet. — Découverte de l'alphabet phénicien. — *Mémoire sur la mosaïque de Palestrine.* — *Dissertation sur quelques médailles des rois parthes.* — *Explication du monument de Carpentras.* — *Réflexions sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque.* — La renommée de l'abbé Barthélemy à cette époque. — Querelles scientifiques avec Swinton et Pellerin..... 64

II

L'homme du monde — Le littérateur.

Barthélemy partage sa vie entre l'étude et le monde. — Ses relations de moins en moins étroites avec ses premiers amis, avec Caylus en particulier. — Son amitié pour les Castanier d'Auriac. — *Le Traité de Morale.* — *Carite et Polydore.* — Les Stainville. — Bénéfices et pensions obtenus par Barthélemy, grâce au duc de Choiseul. — L'affaire du *Mercure.* — Le secrétariat général des Gardes suisses. — A Chanteloup, chez les Choiseul. — *La Chanteloupée*..... 87

CHAPITRE V

CHANTELOUP, PARIS (1770-1788)

L'Abbé peut partir pour Chanteloup. — Il perd sa charge de secrétaire général des Suisses, mais conserve une partie du revenu de cette place. — La vie lui est lourde à Chanteloup ; il regrette le temps qu'il y perd. — Ses voyages à Paris. — Ses occupations littéraires à Chanteloup. — *Ses lettres à M. Stanley sur le butin dans l'antiquité.* — Les lectures de Barthélemy et ses jugements sur les écrivains de son époque. — Retour à Paris. — Le comte de Caylus et le Cabinet des Antiques. — L'acquisition du Cabinet Pellerin et la collection d'Ennery..... 107

CHAPITRE VI

LES DERNIÈRES ANNÉES (1789-1795)

La publication de l'*Anacharsis.* — Barthélemy est élu membre de l'Académie française. — Son discours de réception et la réponse du chevalier de Boufflers. — Les débuts de la Révolution. — Barthélemy membre de la Commission des Monuments. — *Dissertation sur l'inscription de Choiseul-Gouffier.* — Son attitude envers la Révolution. — Son emprisonnement. — Il retrouve sa place au Cabinet des Médailles. — Il songe à publier le Cabinet et rédige quelques notes sur la paléographie numismatique. — Sa mort. — Dussaulx fait son éloge à la Convention Nationale. — Portrait de l'abbé Barthélemy..... 124

SECONDE PARTIE

L'Hellénisme en France dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle et le voyage du jeune Anacharsis en Grèce

PREMIÈRE SECTION

L'HELLÉNISME EN FRANCE DE 1750 A 1789

CHAPITRE PREMIER

Les causes.

L'imitation des anciens au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. — Quelle antiquité veut-on alors imiter ? Sous quelles influences ? — La découverte d'Herculanum. — Les ouvrages descriptifs. — Les voyages en Grèce. — Winckelmann. — Rousseau et le goût de l'antiquité. — Plutarque. — Les exercices scolaires. — Insurrection grecque de 1774. — Gessner..... 149

CHAPITRE II

Les manifestations.

A. — Les études grecques.

La décadence des études grecques. — L'Académie des Inscriptions. — Les concours annuels. — *Les Mémoires* (philologie ; monuments figurés ; religion et histoire grecques ; critique littéraire ; études sur les mœurs et les sciences dans la Grèce ancienne). — Les traductions d'auteurs grecs. — Les Encyclopédies. — *Les « Histoires de la Grèce ancienne »*..... 165

B. — La Littérature.

Les faux romans grecs. — L'héroïde. — L'antiquité grecque dans la poésie lyrique. — Les théories ; les sujets ; les images. — Lebrun. — Le théâtre. — Les sujets ; le goût de la simplicité ; la complication parfois de l'intrigue. — *Œdipe chez Admète*, de Ducis. — André Chénier : sa formation ; sa profonde connaissance de l'antiquité grecque ; son sens de la beauté ; ses théories littéraires ; son goût pour les petits genres. — Conclusion..... 180

C. — Les Beaux Arts et la Mode.

La peinture à la cire du comte de Caylus. — Diderot. — Les artistes à Rome. — L'architecture ; la sculpture ; la peinture. — Vien et David. — La mode; la comédie de *l'Amateur;* railleries de Grimm. 216

DEUXIEME SECTION

LE VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE

CHAPITRE PREMIER

La publication du *Voyage d'Anacharsis.*

Comment Barthélemy conçut l'idée de son ouvrage. — La préparation ; le succès et les éditions ; jugement des contemporains : l'enthousiasme : Delille, Fontanes ; quelques critiques : Geoffroy, Meister..... 227

CHAPITRE II

La fiction romanesque dans l'*Anacharsis.*

Le Voyage d'Anacharsis. — La recherche de la variété dans le roman. — Toutes les études sont morcelées ; le genre romanesque était-il supportable en un tel sujet ? — Le mince intérêt qui s'attache aux personnages principaux. — Les incidents sont trop bien réglés. — Les procédés d'exposition. — Les développements accessoires introduits pour amuser le lecteur. — Les inconvénients de la fiction au point de vue de l'exposé historique..... 237

CHAPITRE III

La Méthode de Barthélemy. La valeur historique de l'*Anacharsis*.

Les lectures de Barthélemy : anciens et modernes. — Les références au bas des pages. — Les excès d'érudition. — Comment Barthélemy rapporte les opinions différentes de ses auteurs. — Quelques contradictions. — Son respect pour les textes. — Sa théorie des apocryphes. — Quelques erreurs d'interprétation. — Comment Barthélemy met en œuvre ses documents. — Les traductions d'auteurs grecs dans *l'Anacharsis*. — Institutions anciennes et termes modernes. — Les notes de *l'Anacharsis*. — Comparaison avec *Sethos* et *les Lettres athéniennes*..... 253

CHAPITRE IV

Les idées modernes dans l'*Anacharsis*. Barthélemy juge des anciens.

Comment Barthélemy conçoit l'histoire, — comme certains anciens, mais surtout comme les écrivains de son temps. — Les idées et les sentiments de Barthélemy dans *l'Anacharsis*. — Ses griefs contre la civilisation. — Sa sensiblerie. — Son scepticisme religieux. — Son admiration pour les philosophes. — Ses idées politiques. — Barthélemy sollicite parfois les textes. — Ses jugements sur la Grèce ancienne : Athènes et Sparte. — Lycurgue et Solon. — Les grands hommes de la Grèce. — Le tableau de la vie antique. — Les études sur la philosophie et la science grecques. — La critique littéraire dans *l'Anacharsis*..... 280

CHAPITRE V

Barthélemy écrivain.

Le goût de Barthélemy pour la simplicité. — La correction et l'élégance de son style. — Les innombrables figures de rhétorique. — L'ironie. — Les descriptions. — Les procédés..... 332

TROISIÈME SECTION

L'HELLENISME EN FRANCE SOUS LA RÉVOLUTION

CHAPITRE PREMIER

Le goût de l'antiquité grecque et les Assemblées révolutionnaires.

L'antiquité grecque, les exercices scolaires et la politique révolutionnaire. — L'éloquence dans les Assemblées. — Les figures de rhétorique. — Les héros que l'on admire et que l'on veut imiter. — Les noms antiques. — La Grèce ancienne et la politique quotidienne sous la Révolution. — L'érudition des pétitionnaires. — Les Grecs anciens et les grandes réformes. — Les protestations contre l'abus de l'antiquité. — L'influence de *l'Anacharsis*. — Chateaubriand et *l'Essai sur les Révolutions*..... 341

CHAPITRE II

Le goût de l'Antiquité grecque sous la Révolution. Érudits, écrivains, artistes.

SECTION I

L'érudition.

Les derniers mois de l'Académie des Inscriptions. — *Les Mémoires*. — L'Institut national des Sciences et des Arts. — Les concours. — Les dissertations et les ouvrages relatifs à l'antiquité grecque. — L'état d'esprit des érudits..... 371

SECTION II

La Littérature.

Quelques productions inspirées par l'antiquité grecque. — *La littérature* de Mme de Staël et *le Voyage du jeune Anacharsis*..... 377

SECTION III

Les Arts et la Mode.

Le dîner de Mme Vigée-Lebrun. — Costume ; mobilier ; fêtes patriotiques. — Les concours annuels des Beaux-Arts..... 383

APPENDICE I

Œuvres de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy..... 395

APPENDICE II

Œuvres diverses de J.-J. Barthélemy, publiées par le baron de Sainte-Croix..... 399

APPENDICE III

Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par l'abbé Barthélemy..... 400

APPENDICE IV

L'Hellénisme et la Peinture au salon de 1753 à 1789..... 401

APPENDICE V

Le Théâtre et l'Hellénisme de 1750 à 1789..... 404

Les Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. Paris.

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, boulevard Saint-Michel, PARIS (V^e^)

HUMBERT (Jules). — **Les plaidoyers écrits et les plaidoiries réelles de Cicéron.** Un volume in-8° de 296 pages. . **30** fr.

HUMBERT (Jules). — **Contribution à l'Étude des sources d'Asconius dans ses relations des débats judiciaires.** Un volume in-8° de 144 pages . . . . . **18** fr. **75.**

LAUMONIER (Paul). — **Ronsard et sa province.** Anthologie régionale. Un volume in-16 de XLVIII-272 pages, avec de nombreuses illustrations . . . . . **15** fr.

Exemplaires sur pur fil Lafuma . . . . . **50** fr.

LELARGE (André). — **Paul-Louis Courier parisien.** Origine et fortune de sa famille. L'attentat du duc d'Olonne. La naissance et l'enfance de Paul-Louis. Recherches sur sa maison natale et ses domiciles à Paris. Lettres et documents inédits suivis d'un essai bibliographique. Un volume in-16 de 312 pages. **15** fr.

Exemplaires sur velin Lafuma . . . . . **40** fr.

MICHELET (Jules). — **Lettres inédites (1841-1871). Extraits,** notes et préface, par Paul SIRVEN. Un volume in-16 de LXXX-382 pages . . . . . **15** fr.

Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

(Deuxième Série)

I. HERMAND (Pierre). — **Les idées morales de Diderot.** Un volume in-8° de 304 pages. . . . . **15** fr.

II. MORAWSKI. — **Les diz et proverbes des sages,** avec introduction, notes et tables. Un volume in-8° de LXXII-172 pages . . . . . **15** fr.

III. GIRARD (Henri). — **L'Abbé Terray et la liberté du commerce des grains (1769-1774).** Un volume in-8° de VI-136 pages. . . . . **12** fr. **50**

IV-V. CARTAULT (A.) — **L'Art de Virgile dans l'Énéide.** Deux volumes de VIII-532 pages et 376 pages. . . . . **80** fr.

VI. CHELLI (M.). — **Étude sur la collaboration de Massinger avec Fletcher et son groupe.** Un volume in-8° de 312 pages . . . . . **30** fr.

Les Presses Universitaires de France, 49, boul. Saint-Michel, Paris.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 108465771